Digitized by Google
Original from
CORNELL UNIVERSITY

DC
652
.1
A61
Cop. 3
v.4-5

CORNELL
UNIVERSITY
LIBRARY

FROM A FUND
RECEIVED BY BEQUEST OF
WILLARD FISKE
1831-1904
FIRST LIBRARIAN OF THIS
UNIVERSITY : 1868-1883

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

DATE DUE

JUN 30 1961 MP

OCT 25 1968 MP

CORNELL UNIVERSITY LIBRARY
3 1924 061 975 615

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

ANNALES DE L'EST
PUBLIÉES PAR LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY
28e année — Fascicule 1

ÉTUDES
SUR
GRILLPARZER

Grillparzer et la Nature
Grillparzer et l'Amour — Grillparzer et les Races

PAR
ANDRÉ TIBAL
MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS
PARIS
RUE DES BEAUX-ARTS, 5-7
NANCY
RUE DES GLACIS, 18
1914

Prix : 5 fr.

Digitized by Google
Original from
CORNELL UNIVERSITY

Digitized by Google
Original from
CORNELL UNIVERSITY

ÉTUDES

SUR

GRILLPARZER

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

ANNALES DE L'EST
PUBLIÉES PAR LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY
28e année — Fascicule 1

ÉTUDES
SUR
GRILLPARZER

Grillparzer et la Nature
Grillparzer et l'Amour — Grillparzer et les Races

PAR
ANDRÉ TIBAL
MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS
PARIS — RUE DES BEAUX-ARTS, 5-7 | NANCY — RUE DES GLACIS, 18
1914

Digitized by Google
Original from CORNELL UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

TABLE DES MATIÈRES

Pages
Grillparzer et la nature 9
Grillparzer et l'amour 79
Grillparzer et les races 151

Digitized by Google
Original from
CORNELL UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

PRÉFACE

Je voudrais que l'on lût cet ouvrage comme je l'ai écrit : avec plaisir. Certains trouveront peut-être qu'en plus d'un endroit j'ai été sévère pour Grillparzer. Je lui dois cependant de la gratitude pour les heures nombreuses que j'ai passées en sa compagnie et pendant lesquelles j'ai fait sa connaissance. J'ai trouvé en lui un homme fort intéressant, aimable même et séduisant, surtout pour nous qui n'avons pas éprouvé le caractère du vivant et suivons simplement la trace du défunt entre les vers et les lignes de son œuvre. Je me suis attaché surtout à la recherche de sa personnalité, de son tempérament et si j'avais maintenant à les résumer d'un mot, je dirais : Grillparzer, c'est la nature. Ce que j'entends au juste par cette formule, aussi arbitraire d'ailleurs que n'importe quelle formule, on le comprendra, je crois, vers la fin de la première étude. La seconde, si on la lit bien, conclut dans le même sens; on y voit apparaître un des hommes auxquels Grillparzer ressemble le plus comme caractère : Rousseau, le fils de la nature. La troisième étude enfin examine quelques-unes des idées de Grillparzer, ou, si l'on veut, son tempérament en quelques-unes de ses manifestations intellectuelles; le lien se marque entre l'homme et son peuple, en même temps que ce qui les sépare du génie allemand; la nature reste le leit-motiv.

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

J'ai supprimé systématiquement les notes et les références; elles ne convenaient pas à l'aspect que je désirais donner à l'ouvrage; les gens cependant qui ont pratiqué Grillparzer, s'apercevront, je l'espère, que son texte transparaît à chaque instant derrière le mien. D'un autre côté, je ne cite aucun des excellents travaux de MM. Sauer, Glossy, Volkelt, Reich, Strich en Allemagne et M. Ehrhard en France. Je m'en suis servi autrefois en d'autres occasions, mais, sans présomption ni outrecuidance, j'ai évité d'ouvrir leurs livres depuis que j'ai commencé de songer au mien.

Nancy, 24 février 1914.

A. TIBAL.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

ÉTUDES

SUR

GRILLPARZER

GRILLPARZER ET LA NATURE

I

Grillparzer est un enfant de la grande ville, mais pas beaucoup plus que Jean-Jacques par exemple, l'apôtre de la nature, et Vienne à la fin du dix-huitième siècle, malgré son rang séculaire de capitale d'Empire, n'était guère moins champêtre que ne pouvait l'être Genève. Elle devait même son charme le plus intime à ce que, jusqu'au cœur de la cité, on sentait le souffle frais de la campagne : « Autour de Vienne, dit R. H. Bartsch dans une nouvelle dont le héros est Mozart, s'étendait la ceinture verdoyante des glacis, non pas un cercle de fer, mais une ronde de riantes jeunes filles. Les anémones, les sauges violettes et les jaunes pissenlits croissaient au hasard, l'herbe ondulait au gré de chaque vent, comme le peuple de grands enfants qui habitait cette ville. Les faubourgs recouvraient les collines gazonnées ou descendaient au creux des ruisseaux. Et la prairie était la reine de cette contrée. On la voyait apparaître jusque dans les quartiers de la ville intérieure et toutes les ruelles étaient de petits prés, car l'herbe croissait joyeusement entre les pavés. La nature et la ville se taquinaient comme deux espiègles. C'était

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

partout un enfantillage sans pareil et de vrais enfants d'un pays ensoleillé avaient construit cette ville. »

Wenzel Grillparzer lui-même, cet homme froid, silencieux et solitaire, avait dans l'âme un coin de gaieté et de fantaisie : il était, nous dit son fils, un ami passionné de la nature. Il entraînait le futur poète dont les jambes étaient encore bien courtes, dans des promenades interminables le long du Danube et en ces seuls moments il devenait joyeux et communicatif; ainsi qu'un nouveau Cook il improvisait des périples extraordinaires, baptisant à son gré les îles du fleuve comme autant de terres inconnues. Peut-être ces pauvres et uniques débauches de l'imagination chez un avocat besogneux, chargé de famille et courbé tout le jour sur ses grimoires, trahissaient-elles les derniers éveils d'une nostalgie des lointains horizons qu'il ne devait jamais satisfaire.

Car la seule nature familière à Wenzel Grillparzer et à son fils dans ses jeunes années fut celle des faubourgs et des environs immédiats de Vienne. L'hiver, toute la famille vivait dans cette sombre et inquiétante maison entre une étroite impasse et une cour que Grillparzer décrit au début de son autobiographie; seul le cabinet de l'avocat recevait vers midi, aux plus longs jours de l'année, quelques rayons de soleil que les enfants contemplaient avec admiration sur le plancher. Mais, dès que revenait l'été, on émigrait à Enzersdorf ou à Hernals, qui étaient alors des séries de jardins, de « maisons des champs », et aussi d'auberges et de tonnelles où les Viennois accouraient en bandes et en familles boire le vin du cru. Je pense que les petites maisons basses, aux volets verts, ombragées de chênes ou de tilleuls, chères au dix-huitième siècle finissant, s'y comptaient par douzaines. Du samedi soir au lundi matin Wenzel Grillparzer se livrait à sa plus chère distraction : il travaillait lui-même sa terre, taillait ses plantes et arrosait ses fleurs. Le reste de la semaine les

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

enfants jouaient dans ce jardin, en se gardant de rien couper ou arracher, car le père entrait sur ce chapitre en de terribles colères, et de trop approcher d'un étang, immense à leurs yeux, entouré d'épais buissons et de bourraches aux larges feuilles. L'eau sombre, dormante et silencieuse fascinait le petit Franz, et un coin de l'étang où l'on ne pouvait accéder lui paraissait environné de mystères plus délicieusement émotionnants que cette fontaine au plus épais des bois d'où il a vu plus tard surgir la fée Mélusine.

C'était la coutume viennoise de vivre ainsi à la limite de la ville et des champs; le Viennois, fût-il même primitivement un immigré, ne se transformait jamais complètement en un citadin. Les trois hommes qui, à la fin d'un siècle et au commencement de l'autre, ont fait la gloire de la capitale, Mozart, Schubert, Beethoven, en ont usé ainsi. Les premiers souvenirs que Grillparzer encore enfant conserva de Beethoven, datent d'un séjour commun pendant un été dans une maison du village de Heiligenstadt; les seconds, quelques années plus tard, d'une villégiature de Grillparzer chez sa grand'mère à Döbling, où s'était aussi momentanément fixé Beethoven. L'endroit devait être passablement rustique car des fenêtres de sa grand'-mère Grillparzer voyait en face la ferme délabrée d'un certain Flehberger et, dans la cour, les charrettes de foin ou de fumier que la robuste et peu farouche fille du paysan, la belle Lise, déchargeait à grands coups de fourche et à grands éclats de rire. Beethoven semblait nourrir un penchant singulier pour cette authentique Dulcinée à laquelle il n'avait pourtant jamais adressé la parole. Grillparzer le voyait arriver, sa puissante tête dans les épaules, traînant par terre son mouchoir dont il tenait un bout; il s'arrêtait à la porte de la ferme et regardait en silence la fille travailler jusqu'à ce qu'elle le mît en fuite par quelque quolibet de haut goût.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Grillparzer, qui ne paraît pas avoir jamais honoré les paysannes de sa faveur, ne rêvait alors que des chanteuses des petits théâtres. Mais quarante ans plus tard il croyait voir encore cette scène d'idylle, toute parfumée de foin ou de fumier. Et l'on peut croire qu'il a gardé ainsi dans sa mémoire plus d'un coin de nature viennoise. Sans doute, ces paysages de faubourgs, cette campagne des bords du Danube, les saules et les peupliers au bord du fleuve, les prairies, les vignes, et les coteaux arrondis, tout cela ne formait pas un ensemble pittoresque ou grandiose, mais seulement une nature modérée, abondante, riante et un peu molle. Leconte de Lisle sous les tamarins de l'île Bourbon ou Chateaubriand dans les landes de Combourg avaient mieux. Mais de quoi une imagination juvénile ne peut-elle tirer parti, surtout quand des lectures l'ont convenablement échauffée? Depuis près d'un demi-siècle déjà, depuis les temps du cénacle de Gœttingue, la poésie associait le culte de la nature au culte de l'amitié; les amis, se tenant embrassés et se trempant mutuellement de larmes, se juraient une affection éternelle à la face du ciel et des champs. C'est ainsi que les environs de la capitale virent errer Grillparzer et son inséparable Altmütter. Un jour, au sommet du Kahlenberg, ils prirent sur un vieux socle la place d'une statue disparue et, tendrement enlacés, avec le sentiment de former un couple de dieux, ils contemplaient la vaste plaine en évoquant des projets infinis.

La nature est mêlée à tous les sentiments qui agitent alors l'âme tumultueuse du jeune homme. Il écrit ses premiers vers, et qui les lui inspire? la lune, un soir que de sa fenêtre il la voit briller d'un rare éclat. Sans doute ces strophes d'un poète de treize ans ne sont au fond qu'un devoir d'écolier, écrit le soir à la hâte pour la classe du lendemain, et sans doute elles ne valent pas beaucoup plus que l'occasion qui les fit naître. Mais les deux astres, la lune et le soleil, auquel Grillparzer dédiait vers le même

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

temps une poésie de même farine, n'en brillent pas moins d'un aimable éclat à l'entrée d'une carrière poétique qui tint plus que ne promettaient ces débuts. La lecture des philosophes, des poètes comme Schiller, des historiens et des déclamateurs de la liberté enflamme son esprit d'une noble haine de l'obscurantisme et de la tyrannie. Immédiatement il rêve d'une autre nature que ces campagnes fleuries dont les habitants amollis supportent gaiement le joug de l'esclavage. A son âpre indépendance il faut la sauvage nature de la Suisse, ses vallées escarpées, ses rochers et ses glaciers. Mais le despote corse a dompté l'Helvétie elle-même. Alors fuyons dans l'autre hémisphère et cherchons au delà des océans cette île féerique, Otahiti, où la nature règne encore dans sa pureté : « Donne-moi, Otahiti, une hutte pour moi et pour Georges (Altmütter); donne-moi une femme qui, née dans tes campagnes, mette toute sa félicité dans le bonheur de son époux et voie tous les souhaits de sa coquetterie réalisés dans une poignée de plumes. Donne-moi quelques arbres à l'ombre desquels je puisse reposer et dont les fruits formeront ma simple nourriture; alors je lèverai avec joie mes mains vers le ciel et je m'écrierai : je suis heureux! »

Mais l'enthousiasme pour une abstraite liberté et les ardeurs mêmes d'une amitié exaltée ne suffisent pas à une âme de seize ans. Le tempérament nerveux, instable et quelque peu morbide de Grillparzer est ravagé par l'amour, par un amour qui ne se nourrit pas seulement d'idéal; la volupté consume le frêle jeune homme à un degré inquiétant. Cet amour cependant, cette volupté sont étroitement régis par les influences de la nature. La plante humaine, chez Grillparzer, est soumise aux variations du milieu naturel plus que ne le sont la moyenne des individus. Les modifications du temps, les troubles de l'atmosphère affectent extrêmement son organisme, nous dit-il; un trait dont il s'est souvenu dans *Libussa*. Et pour voir combien les

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

paroxysmes ou les dépressions de son instinct amoureux sont en relation avec les états de la nature, reportons-nous à cette naïve confession : « Aux mois de mars et de mai, je ne souhaiterais à aucune jeune fille, pour moi ni pour elle, de se trouver seule avec moi dans la campagne, surtout le soir. Rien ne me porte plus à l'amour ou, selon les cas, à la volupté, qu'une belle soirée en plein air, surtout sous les rayons de la lune. Il en est tout autrement à l'aurore d'une belle journée; je suis alors enthousiaste, je m'élève au-dessus de mes passions. Je ne crois pas que, par une belle aurore, je puisse, devant le soleil levant, nourrir des pensées de vengeance ou de volupté! »

La nature a bercé tous les rêves du jeune Grillparzer. Un jour, ayant passé la trentaine, il revient s'asseoir sur un banc, sous des arbres qui le virent souvent, adolescent songeur, contempler le balancement de leurs cimes, écouter le murmure de la brise d'ouest dans les rameaux. Alors des visions de gloire passaient dans le ciel comme des fumées cependant que le génie poétique gonflait sa poitrine. Les premiers essais poétiques de Grillparzer ont souvent pour cadre la nature; elle est la confidente ou l'inspiratrice de ses héros. Faust erre dans la forêt silencieuse et solitaire, y cherchant en vain l'apaisement des angoisses qui déchirent son cœur. Drahomira évoque les esprits des ténèbres et prépare la mort de son propre fils dans la nuit et la tempête, sur une lande désolée que borde le cours impétueux de la Moldau. Au milieu des bois, Alfred et ses derniers fidèles, fuyant l'envahisseur danois, se préparent à restaurer l'indépendance saxonne, de même qu'en cette année 1809 où Grillparzer écrivait, les montagnards du Tyrol sauvaient l'honneur de la monarchie en luttant les derniers contre le maître de l'Europe et le vainqueur de l'Autriche. Alfred trouve un refuge dans « une vallée romantique du Somerset, environnée de montagnes et traversée par la Thone au-dessus de laquelle est jeté un

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

pont de troncs d'arbres. A gauche une hutte, au milieu un vieux chêne au tronc duquel est fixée une mauvaise image de la Vierge... Le soir tombe. »

C'est encore la nature qui inspire un autre héros de la liberté, celui dans lequel le patriote autrichien Grillparzer incarne son espoir de la revanche, Spartacus. Le sentiment de la nature atteint chez lui le même degré d'exaltation que chez un jeune Allemand des environs de 1775. Quand Grillparzer ne rêve pas de la fière Helvétie ou de la paradisiaque Otahiti, il gravit avec Spartacus les flancs déchirés des Apennins, il escalade la pointe des rocs, il pénètre dans les cavernes profondes, asiles des bêtes sauvages; il se précipite au sein des torrents et il redescend enfin vers cette hutte, faite de troncs non équarris et de mousse, qui se cache au plus profond de la forêt et où l'attendent ses amis. Spartacus a pour confidente la nuit, mère des vastes pensées et des projets terribles; le soleil ne les connaît pas, « le soleil qui sourit éternellement comme un enfant stupide », mais, lorsque sonne minuit, Spartacus abandonne sa dure couche de gladiateur et lève les mains vers les étoiles ou bien, par les nuits de tempête, il fuit vers quelque cîme et, laissant flotter ses cheveux aux vents, il crie des paroles mystérieuses dans le tumulte des éléments.

Mais depuis qu'il a connu Cornélia, la fille du consulaire, Spartacus est devenu infidèle à son idéal de liberté et il subit autant que le jeune Grillparzer l'influence érotique du clair de lune. Car, si la nature peut encourager de sombres pensées de vengeance ou de révolte, elle favorise bien plus encore les doux rêves de l'amour : « Lorsque descend la nuit humide... et que tous les vivants se taisent..., alors s'élèvent des voix légères et s'ouvre l'oreille de l'âme, pleine de pressentiments. Ce que vous prétendez être muet trouve une voix; le bocage parle et les nuages et les étoiles tremblantes et la clarté mélancolique de la lune. La forêt chuchote le nom de la bien-aimée,

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

le ruisseau le murmure; elle parle dans les doux accords qui frémissent sur des ailes d'or à travers l'éther; c'est elle, elle partout, elle dans toute la nature! » Si ce gladiateur thrace se découvre un cœur aussi bucolique, comment s'étonner que de tendres jeunes filles se sentent du vague à l'âme quand revient le printemps? Psyché, murmurant malgré elle la chanson de Léda et du cygne qui viendra aussi plus tard sur les lèvres d'Héro, arrose ses petites fleurs dans son petit jardin où les rayons du soleil dansent à travers les branches et où murmurent les moucherons. L'air est rempli de mélodies divines et un sentiment obscur, à la fois triste et joyeux, gonfle le cœur de Psyché; l'amant n'a plus qu'à venir. Il arrive déjà (dans *Irène*) pour cette jeune fille « qui a vu seize fois fleurir le pommier » et que le chant de la femelle du rossignol, comme le roucoulement de la tourterelle, agitent d'une inquiétude jusqu'alors ignorée. Car l'amour est le grand maître de la nature.

Chacun trouve dans la nature l'écho de ses pensées et de ses sentiments; elle a pour tous les êtres qui l'invoquent un cœur innombrable. Le même soleil incite au labeur pacifique le patient laboureur qui croit voir déjà ondoyer les moissons et fait bouillonner le sang du chasseur impétueux qui ne rêve que carnage, cerfs et lions immolés par la force de son bras. Mais le sage, le voyageur éprouvé, sent, au milieu de cette « contrée romantique » sur laquelle se lève le soleil, et que bordent au fond des montagnes cependant que quelques huttes et un gros arbre se dressent au milieu, passer cet esprit de concorde et de paix après lequel il soupire et dont ce « tableau poétique » doit fêter le retour : « L'âme, délivrée de ses entraves, veut s'élancer vers le ciel, se confondre avec l'univers qu'emplit l'amour et s'évanouir dans un océan de paisible volupté. »

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

II

Tel a été le rôle de la nature dans la vie sentimentale du jeune Grillparzer jusque vers ses vingt ans; elle a docilement répondu à son appel toutes les fois que l'âme troublée du jeune homme a cherché un milieu favorable à ses investigations et ses passions. Sans doute, lorsqu'on l'entend parler de ces rocs, de ces torrents, de ces bois séculaires, de ces campagnes fortunées, on remarque qu'il s'agit d'une nature plutôt rêvée que vue. La contrée que Grillparzer a contemplée adolescent ne lui offrait que des aspects paisibles et assez peu variés; on la retrouverait difficilement dans les premiers essais poétiques. Mais on peut sentir vivement un paysage sans se soucier d'en fixer exactement les traits. Que Grillparzer ait eu dans sa jeunesse le sentiment de la nature, nous n'en douterons pas. Un peu plus tard même, lorsque la fragilité de son organisme favorise les premières atteintes de cette hypocondrie qui fit le malheur de sa vie, ce n'est pas seulement la santé physique, mais encore la guérison morale qu'il va chercher sous les ombrages de Gastein et de Baden. Il y endort pour un temps les souffrances de son âme et, dans la solitude des bois, il retrouve sa Muse, comme le jour où, assis sur les ruines du Rauhenstein, il se sentit saisi de la fureur poétique et évoqua les temps de Frédéric le Batailleur.

L'année suivante, 1819, Grillparzer fait son voyage en Italie; par Venise, Padoue, Ferrare, il atteint Rome et pousse jusqu'à Naples. Son stock d'impressions visuelles s'enrichit démesurément. Pour un Allemand et même pour un Autrichien, l'Italie, en dehors de tout point de vue historique ou artistique, c'est la révélation d'une nature absolument différente de celle de sa patrie, plus belle et

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

surtout incomparablement plus frappante : plus âpre de contours, plus intense de coloris. Il est intéressant, par exemple, de voir combien un homme, qui vivait aussi peu par les sens que Hebbel, est arraché violemment à son égoïsme morose et à sa métaphysique, comme il s'exclame de stupeur puis de ravissement devant le ciel romain ou la végétation campanienne. La courbe des impressions de Grillparzer pendant ses quatre mois de séjour dans la péninsule passe par deux points culminants : d'abord lorsqu'en approchant de Trieste il aperçoit la mer pour la première fois de sa vie, ensuite lorsqu'il gravit le Vésuve en éruption. Il était parti de Vienne assez déprimé et de mauvaise humeur. Les premières pages de son journal sont remplies d'imprécations contre le temps, les chaises de poste, les routes, les chevaux, les auberges, la nourriture, le café, les lits, bref contre tous les êtres animés et inanimés. On traverse le Karst, on chemine à travers un pays pierreux et inculte, parmi des châtaigniers chargés de feuilles mortes et des mûriers rabougris. On gravit une colline et c'est l'exclamation des Dix Mille : « Devant nous de l'espace et de l'azur et de la clarté, et c'était la mer.

« Je bondis hors de la voiture et je me mis à courir, de sorte que mon compagnon me cria de prendre garde et de ne pas rouler au bas de la pente... L'image de la mer, dans mon imagination, était plus puissante, plus grandiose que la réalité, et cependant sa vue me fascina tellement que je pouvais à peine m'en détacher. Je n'avais pas pensé en effet que la mer pût être si belle, si indescriptiblement belle. Telle que je la voyais là, moitié prairie verdoyante et ondoyante, moitié ciel calme et azuré, si aimable à contempler que le langage n'a pas d'épithète, aussi douce, cet élément farouche et indompté, qu'une amante apaisée, doublement belle après sa colère et sa fureur et doublement tendre pour l'amant qu'elle embrasse et caresse, telle je ne

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

me la serais jamais représentée. » Grillparzer nous console ici de Goethe. Ce dernier, qui vit pour la première fois la mer à Venise, écrit sans sourciller : « La mer est un grand spectacle; je veux y faire une promenade en canot. » Et ses impressions s'arrêtent là.

Grillparzer loue, lui aussi, une barque et se fait conduire en mer : « Le soleil se couchait ! Quel spectacle ! Son disque, reposant sur la mer puis se plongeant dans celle-ci, l'incendiait en même temps que l'atmosphère à l'horizon, et les deux éléments, l'air et l'eau, semblaient se confondre dans celui du feu. La mer est belle sous le soleil levant ou de midi, mais elle l'est mille fois plus sous le soleil couchant. Les vagues ont perdu la douceur de leur teinte vert bleuâtre et, éclairées obliquement par le soleil, s'illuminent de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Le bleu, le rouge, le vert, l'or ondoyaient autour de nous et je me croyais dans un pays de féerie, jusqu'au moment où le soleil se fut couché; la splendeur du jour sombra alors dans une triste grisaille. Balancés par les vagues que soulevait la brise du soir, nous regagnâmes le port; je rentrai chez moi pour me délasser du ravissement que m'avait causé la mer et de la mauvaise humeur que m'avaient causée les hommes, ou plutôt la police. » Ce dernier trait est du pur Grillparzer.

La seconde surprise que l'Italie lui réservait fut le Vésuve; ici la nature italienne ne lui apparaissait plus dans sa beauté, mais dans sa terreur. Il trouva le volcan non pas horrible, mais sublime; il le gravit dans un état d'enthousiasme continu, voulant pousser toujours plus haut malgré les flammes, les exhalaisons sulfureuses, la lave encore brûlante, la pluie de pierres et les avertissements des guides : « Je te remercie, Nature, d'avoir créé un pays où tu sors de ton activité quotidienne et où tu montres que tu es la fiancée des dieux et la reine des mondes; je te remercie et qu'il me soit donné de temps en temps de te contempler dans ta majesté quand tu m'as suffisamment lassé de

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

ta banalité. » Mais cette grandeur sauvage est elle-même tout environnée et pénétrée de beauté sereine. « On ne peut se figurer quelque chose de plus beau que le Vésuve vu de Naples. La base en est couverte d'une verdure magnifique et les contours, nettement arrêtés du sommet, se détachent admirablement en noir sur le bleu profond du ciel. Songez encore à la colonnc de fumée flamboyante au faîte et à la mer d'un bleu verdâtre au pied; pendant tout mon séjour je ne pouvais me lasser de contempler la montagne et de me réjouir de cet aspect. » Des champs de lave désolés on aperçoit à tout instant l'étendue infinie de la mer, couronnée d'îles et illuminée par le couchant. Car nous sommes « dans cette belle contrée où l'on rencontre sans doute l'horrible, mais seulement comme une exception qui ne nuit pas à l'aimable règle ».

On trouve bien des choses dans ce journal d'Italie. Venise et les monuments de sa splendeur défunte, la Rome antique et la Rome nouvelle, celle des Césars et celle des papes, les cérémonies, les tableaux, le peuple, tout cela intéresse Grillparzer et est mentionné plus ou moins longuement. Deux chapitres retiennent particulièrement l'attention du Viennois : la cuisine, qui est exécrable, et le théâtre, l'opéra, qui ne l'est pas moins. N'oublions pas un troisième point : les femmes, sur lesquelles l'œil de Grillparzer s'arrête fort complaisamment. Comme il a fait de bonnes études, les souvenirs classiques lui reviennent en foule : il note qu'il entre dans le pays des Volsques ou des Sabins ou des Falisques; il a un mot pour l'ancien séjour de Circé et pour le tombeau de la nourrice d'Énée; les innombrables oiseaux de proie qui planent au-dessus de la campagne romaine lui rappellent les augures des anciens, le vautour de Romulus ou l'aigle de Tarquin. Mais à chaque instant ses regards se tournent vers le paysage.

Il n'y a pas de longues descriptions dans ce journal.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Grillparzer ne s'installe pas à loisir devant un site pour nous le rendre dans tous ses détails. Quelques phrases lui suffisent, et, chose remarquable, ce n'est pas au dessin d'un paysage qu'il s'attache, mais à son coloris. Le paysage n'est pas pour lui un entrecroisement de lignes, mais une juxtaposition de taches colorées. C'est la vision d'un myope qui aperçoit les teintes, non les contours, et la myopie de Grillparzer, à laquelle les lunettes ne remédiaient qu'incomplètement (car les verres trop forts le fatiguaient, tandis que les verres faibles ne le soulageaient pas), a ici joué un grand rôle. De plus, la couleur est, pour l'étranger qui vient des campagnes ternes du nord, l'élément nouveau et essentiel du paysage italien. Grillparzer remarque même que les tons de la contrée romaine sont déjà plus atténués que ceux de la Campanie. Entre Capoue et Naples, l'éclat du maïs offense presque les yeux cependant que le vert sombre et vivace des arbres tranche d'une façon presque hostile sur le bleu profond du ciel.

Toute l'Italie est une fête des couleurs que donnent la mer, le soleil et la végétation. Un champ de lin aux fleurs bleuâtres est un ravissement pour l'œil. Ailleurs, des oliviers couvrent la contrée : « On ne saurait croire combien ces arbres avec leur feuillage d'un gris moelleux, estompé, donnent à la campagne une teinte délicate et vaporeuse. De loin le ton est franchement violet. » Un méridional a le sentiment intense de la chose vue lorsque Grillparzer note que les feuilles du maïs sont, sous le soleil, luisantes, éclatantes, presque éblouissantes. Vue du rivage, la mer est, sous l'azur sans nuages, un second ciel qui se confond au loin avec l'autre; vue de l'intérieur du pays, elle est une ligne de vapeur argentée à l'horizon; le soir elle est une étendue en fusion qui reçoit le disque en fusion du soleil. Ce dernier est le grand peintre de l'Italie. Le même paysage sous deux éclairages différents : « Le 24 juin au soir : Gaëte, illuminée par le soleil couchant, étendue sur la

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

mer comme une fiancée des flots... Le 25 au matin : Gaëte, changée par le soleil levant en une masse d'or, semble un immense château de conte de fées. » Même sur la campagne autrichienne couverte des neiges de mars, le soleil fait des merveilles : « Cimes incandescentes du Schneeberg, qui paraissent transparentes sous le soleil couchant. Comme une montagne crachant du feu. » En Italie en juillet : « Une des plus grandes beautés des Apennins, c'est que leurs sommets dénudés, quand ils sont éclairés par le soleil, semblent en feu et brillent d'un rouge sombre sur le bleu du ciel. » Le premier tableau est un Segantini.

Jamais plus, après son retour d'Italie, Grillparzer ne devait sentir le même enthousiasme en face de la nature. Dans son voyage d'Allemagne, en 1826, son cœur ne bat plus vite qu'une seule fois, en contemplant près de Teplitz les monts de Bohême : « Le soleil couchant, quelques nuages au ciel, l'éclairage par conséquent que demande une contrée montagneuse. » Mais l'admiration décroît à mesure qu'il avance. Ce n'est pas que les splendeurs de la nature méridionale l'aient dégoûté du paysage allemand. En Italie même, une belle forêt de chênes, égarée dans les environs de Rome, avait réjoui son œil, déjà déshabitué de l'arbre national. En un autre endroit, il découvre un village aux toits pointus comme ceux d'Allemagne : « Mon sens artistique voulait déjà s'épouvanter de cette barbarie, lorsque je découvris que cet aspect ne me déplaisait nullement. Peut-être est-ce la ressemblance avec ma patrie. Dans tous les cas, ces toits produisent une impression bienfaisante et toute particulière de vie domestique et de sécurité contre le vent et la pluie. » Mais, en 1826, l'âme de Grillparzer n'avait plus cette fraîcheur, cette vivacité d'impressions. Accablé d'un morne ennui, découragé, empli d'un dégoût universel, il pérégrina à travers l'Allemagne en aveugle. Dix ans plus tard, de la France il ne vit que Paris et de l'Angleterre que Londres. Et lors-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

qu'en 1843 il parcourut l'Orient, il était définitivement tombé dans un tel état d'atonie et d'indifférence que toutes les splendeurs de l'Inde ne lui auraient pas, je pense, arraché un cri d'admiration.

Son journal de ce voyage, assez insignifiant à tous égards, l'est surtout en ce qui concerne la nature. Çà et là quelques rares détails : un coucher de soleil sur le Danube, le premier aspect de la Mer Noire, « comme une colline d'un bleu sombre », un aperçu du Bosphore; il ne s'émeut que devant un bouquet de frênes sur la côte d'Asie. Il visite les Dardanelles, les plaines de Troie, où le chant des grillons égale presque, à ce qu'il prétend, celui des oiseaux, il traverse l'Archipel et reste en quarantaine à Syra. Nous n'apprenons pas qu'il y ait contemplé la mer et le soleil levant ou couchant, mais, en revanche, il s'impose de lire chaque jour cinquante pages de Chalybäus : *Histoire de la philosophie moderne*. Un quart de siècle auparavant il se souciait moins des idées et davantage du monde sensible. A Athènes cependant, où tant de monuments du passé et de souvenirs fatiguent son cerveau affaibli, seul le paysage attique le tire de son indifférence morose : « Plus que toutes ces ruines m'intéressent les sources de l'Illissus au bord desquelles Platon se promenait, les montagnes si souvent nommées qui entourent la vallée de l'Attique, la vue de la mer avec Salamine et Égine, la nature qui fut ce qu'elle est et qui assista à ces actions immortelles. Les édifices me plongèrent dans l'étonnement, les collines et les lits des ruisseaux me firent venir les larmes aux yeux. »

La biographie morale de Grillparzer, depuis la trentaine à peu près, c'est l'histoire du lent engourdissement, de la congélation progressive de son âme. Le sentiment de la nature n'a pas résisté plus que les autres à ce processus morbide, les impressions de voyage de Grillparzer nous l'ont prouvé et même, si nous en croyons le poète, sa dispa-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

rition a été particulièrement prompte. Une poésie de 1824 (*Jugenderinnerungen im Grünen*) le constate déjà, sans que cependant il convienne de prendre ces strophes au pied de la lettre. Le poète raconte comment, las de soutenir un combat incessant contre un destin hostile et le démon intérieur qui déchirait son cœur, il chercha un refuge auprès de la nature qui avait si souvent consolé sa jeunesse. Mais, dit-il, elle était devenue muette pour moi ou bien j'étais devenu sourd à sa voix, et celui qui avait été autrefois son disciple fut désormais infidèle à ses enseignements.

Quelle place la nature occupe cependant dans l'œuvre de Grillparzer, non plus dans les essais de sa jeunesse, mais dans ce qui compte réellement de lui, c'est ce que nous voudrions rechercher dans les pages qui suivent. Le journal de voyage de Grillparzer en Italie, c'est pour ainsi dire le carnet dans lequel l'auteur note ses impressions à l'état brut, avant de leur faire subir l'élaboration littéraire. Comment l'artiste doit en user avec la nature, sur ce point Grillparzer a une théorie très nette qu'il suffit d'esquisser ici, car elle a été suffisamment exposée par tous ceux qui se sont occupés de l'esthétique de Grillparzer. C'est, du reste, la théorie classique. La nature est le principe unique de l'art, en ce sens que l'art n'a point d'autre origine et finalement d'autre contenu que la réalité, le concret; tout ce qui est abstraction peut enrichir la philosophie, la science, la religion, mais est déplacé et nuisible dans l'art. L'art, cependant, n'est pas imitation, reproduction pure et simple de la nature; il est explication de la nature, selon une définition que Grillparzer emprunte à un article de la *Revue des Deux-Mondes;* il corrige : c'est une explication dans une imitation. L'artiste n'embellit pas la nature, mais il la purifie, c'est-à-dire il la rétablit dans sa pureté; il supprime l'accessoire, le fortuit, le confus, il met en relief l'essentiel, il dégage l'âme à l'unisson de laquelle l'âme

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

humaine peut vibrer. L'art est une seconde nature ou plutôt une seconde épreuve de la nature, qui répond mieux aux exigences de notre esprit, de notre cœur, de notre sens du beau. L'art et la nature, conclut Grillparzer avec une métaphore, c'est le vin et la grappe.

Comment a-t-il appliqué ces règles dans son lyrisme? La nature n'y intervient pas dans beaucoup de pièces, mais il faut aussi dire que les poésies lyriques de Grillparzer, si l'on ne veut retenir que celles qui méritent vraiment ce nom, sont en petit nombre. Dans le chapitre qui nous intéresse ici, laissons d'abord de côté deux pièces écrites en Italie, dans les plaines fortunées de la Campanie et sur la grève de Gaëte, au lendemain d'une tempête; dans l'énumération rimée de toutes sortes de végétaux ou dans une dissertation subtile sur les couleurs comparées du ciel, de la terre et de la mer, nous ne trouvons rien de plus que dans le journal; la mise au point artistique n'est pas faite. Prenons au contraire les quelques vers : *am Hügel* (Gastein, 2 août 1820). D'abord l'esquisse légère mais nette d'un coin de paysage : un tertre couvert d'herbe grasse et de mousse, un arbre dont le sommet se couvre de la rougeur des sorbes; tout autour des buissons de baies noires et de salicaires violettes. Quelle impression se dégage de cette paisible et riante solitude? Celle du recueillement, de la pieuse rêverie : « Le voyageur s'arrête ravi auprès du tertre et cherche presque un sanctuaire et un autel. Et, en effet, si nous vivions encore dans ces temps anciens où ne s'était pas accompli le divorce de la divinité et de la nature, un dieu protecteur viendrait se fixer en ces lieux où poussent seulement de pauvres herbes et des fleurs sans défense. » Mais, si les modernes n'ont plus la piété des Grecs qui consacraient un bel arbre, une source ombreuse à une dryade ou à une nymphe, le poète pourtant est encore aujourd'hui capable de sentir que la nature est vivante et divine; des esprits passent pour lui dans le

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

souffle des vents, le souvenir monte du bonheur que jadis il goûta ici et dans son âme s'éveille la poésie.

Les romantiques avaient enseigné les liens mystérieux qui unissent l'homme et la nature, de sorte que dans les aspects innombrables de celle-ci le poète découvre les fidèles symboles de la variété infinie de nos sentiments et de nos passions. Uhland avait montré dans ses poésies comment ce n'est pas seulement en dehors de nous mais aussi en nous que fleurit le printemps, que jaunit l'automne, que se lève et se couche le soleil, que la lune répand sa mélancolique clarté. Ainsi il avait rouvert une source séculaire de poésie. Grillparzer suit la même voie. Le printemps vient pour la nature, pour l'homme viennent l'amour et les belles chansons; l'amour court la campagne, réveillant les herbes des prés et les bêtes des bois, mais quand la nuit est fraîche, il se réfugie sous le toit des hommes et allume son feu dans leur cœur (*Frühlingskommen, Intermezzo*). L'hiver pourtant mérite aussi que le poète le salue, car l'esprit fleurit lorsque la nature se fane. Mai nous distrait et provoque le déplorable vagabondage de nos pensées; les frimas de décembre les ramènent au coin du feu; c'est le mois de la méditation et du travail : « L'hiver de la nature est le printemps de l'esprit. » L'inspiration de ce *Dezemberlied* est celle du sonnet de Mallarmé : *Vere novo :*

> Le printemps maladif a chassé tristement
> L'hiver, saison de l'art serein, l'hiver lucide.

Grillparzer a fait un usage assez étendu de la nature dans une œuvre en prose, dans sa nouvelle : *le Cloître de Sendomir;* il n'y décrit pas pour décrire; la nature n'y apparaît que sous un jour particulier qui s'accorde avec la couleur générale du récit. Cette nouvelle est tout imprégnée de romantisme à la Hoffmann : le moine Starchenski, qui a commis autrefois un crime, dont la raison a plus ou

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

moins sombré dans la catastrophe et qui, sous un abbé impitoyable, subit la dure pénitence de ses fautes, est un parent du frère Medardus. Toute l'histoire de la ressemblance étrange de l'enfant et de son véritable père, Oginski, de ce jeu de la nature qui lui a donné des cheveux blonds et des yeux noirs à l'inverse de sa mère, relève de la même école littéraire. Il n'est pas jusqu'à certaines tournures et effets de style dont on ne reconnaisse l'origine, par exemple ce rire diabolique dont est saisi Starchenski à diverses reprises, cet enfer qui brille par moments dans ses regards ou cette obscurité infernale qui s'étend un instant sur ses yeux. Grillparzer fait preuve du reste des mêmes qualités que Hoffmann : un sens psychologique très sûr (c'est un trait admirable que d'avoir indiqué comment Elga, qui ment avec aisance devant son mari, a pourtant une répugnance presque insurmontable à prononcer le nom de son amant) et « un œil qui voit », comme Hoffmann se vante quelque part d'en posséder un. Cette qualité de Grillparzer se marque d'abord dans la précision avec laquelle il indique l'extérieur de ses personnages, leurs attitudes et leurs gestes, ensuite dans ses paysages.

Ces derniers forment justement un des éléments les plus romantiques de la nouvelle. Ce sont tous des nocturnes; il s'en dégage une impression de mélancolie, plus souvent d'angoisse et d'effroi, destinée à renforcer celle qu'éveille déjà en nous cette tragique aventure. Les deux étrangers sont arrivés au couvent au coucher du soleil; à peine installés, ils voient la lune monter à l'horizon, cependant que les ténèbres enveloppent les collines, les ravins et les bois; leur chambre est éclairée par la clarté funèbre d'une petite lampe; c'est ainsi qu'ils reçoivent ce visiteur étrange et inquiétant qui est le moine Starchenski; quand il se décide à raconter son histoire, et tandis qu'il parle, la clarté de la lune tombe sur son visage livide. Et cette même lumière se reflète sur les murs éventrés du château

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

en ruines que le moine contemple tout en évoquant le passé.

Les scènes décisives de la tragédie du comte Starchenski et de sa femme Elga se passent de nuit. C'est à la nuit tombante que Starchenski surprend pour la première fois son rival : « La lune tardait encore à se lever, bien qu'une clarté naissante l'annonçât au bord de l'horizon. » Un peu plus tard « la lune jetait un éclat argenté sur la contrée paisiblement endormie et transformait le château en un palais étincelant de féerie ». C'est dans le courant d'une autre nuit que s'accomplit le dénouement. Le comte s'est muni d'une lanterne sourde, objet bien romantique, et gravit avec sa femme, à travers les ténèbres, la colline sur laquelle se dresse la tour mystérieuse : « La nuit était fraîche et sombre. Les étoiles brillaient par milliers dans le ciel empli d'une teinte funèbre, mais la lune n'éclairait pas le sentier solitaire; seule la lanterne sourde jetait au ras du sol de brefs rayons ainsi que sur les feuilles les plus basses des buissons qu'enveloppait le repos nocturne. » Dans la tour, deux bougies au milieu de la vaste pièce éclairent la mort d'Elga et le récit du moine se termine au moment où la cloche sonne 1 heure du matin et où parviennent de la chapelle, à travers les immenses et sonores corridors, les litanies de l'office des morts.

Nous voyons, dans cette nouvelle, Grillparzer user du paysage, de la nature, pour renforcer le ton général, la *Stimmung,* de l'œuvre. Nous allons retrouver le même emploi de la nature dans ses drames.

III

L'action de la tragédie classique se déroule à l'intérieur d'une habitation, communément le palais du roi. Le drame de Grillparzer se place le plus souvent en plein air. La

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

raison n'en est qu'accessoirement dans le dédain des dix-septième et dix-huitième siècles pour la nature; c'est Théophile Gautier, je crois, qui disait qu'elle n'est mentionnée dans tout le théâtre classique que par ce vers du *Tartufe* :

La nature aujourd'hui n'est pas beaucoup fleurie.

auquel on ne reprochera pas un pittoresque exagéré. Mais Corneille, Racine et leurs imitateurs ne se souciaient que de montrer l'évolution des passions et des caractères; pour cela, il leur suffisait d'indiquer les faits qui sont les motifs et les actes qui sont les conséquences de cette évolution, sans les montrer sur la scène. On devait même se garder d'étaler ces faits et ces actes sous les yeux du public, de peur que leur côté purement sensible, leur intérêt matériel en quelque sorte, le dramatique de la simple et brutale réalité ne détournât l'attention des spectateurs de l'essentiel : l'évolution des passions et des caractères. Le véritable lieu de l'action était l'âme du héros et, s'il fallait, malgré tout, un décor, celui-ci pouvait et devait être aussi simple, aussi terne, aussi banal que l'on voudrait; les vagues architectures d'une salle quelconque dans un palais conventionnel suffisaient à tous les besoins, et l'auteur ne se mettait pas en peine de donner de plus amples explications.

Le principe, au contraire, dont part Grillparzer, c'est, comme il le répète en divers endroits, que le drame met sur la scène une série de faits dont il donne aux spectateurs l'impression qu'ils se passent réellement devant eux. Si Grillparzer ne pousse pas le naturalisme jusqu'à réclamer l'illusion complète, tout au moins ne se lasse-t-il pas de déclarer que le drame est un spectacle, c'est-à-dire qu'il est fait au moins autant pour les yeux que pour l'esprit. Fidèle à la tendance la plus profonde de sa nature et à la

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

théorie fondamentale de son esthétique, il défend dans le drame les droits du réel et du concret, du sensible et de la sensation. Tandis que, dans la tragédie classique, les faits sont racontés (de là les longs récits qui donnent à la pièce un caractère épique), chez Grillparzer ils sont représentés, mis en action. Dans l'*Esther* de Racine, nous apprenons que Mardochée a découvert une conspiration, dans l'*Esther* de Grillparzer, nous voyons comment il la découvre. Et si Grillparzer avait refait le *Cid*, je ne doute pas qu'il n'eût mis sur la scène le fameux combat contre les Maures, le fleuve, les vaisseaux, l'embuscade et

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles.

C'est ainsi que le plein air et la nature s'introduisent dans le drame. Car si l'on veut jouer et non pas narrer « les batailles, les prises de villes, les grands périls, les révolutions d'État » dans lesquels le bon Corneille trouve l'étoffe de la tragédie, l'étroite enceinte du palais ne suffit plus; il y faut tout le royaume. C'est pour la même raison que Grillparzer en a usé librement avec les unités de temps et de lieu qu'il trouvait en elles-mêmes judicieuses et respectables. Mais son système dramatique ne pouvait s'en accommoder, de même que l'auteur, qui poussait à un si haut point l'amour des formes sensibles dans leur beauté et leur multiplicité, aurait souffert d'enfermer ses personnages dans la laide et triste nudité de quatre murs. Ses dieux, du reste, l'encourageaient de leur exemple : les Grecs, Shakespeare et son cher Lope de Véga auquel l'étendue entière des terres et des mers suffit à peine pour y faire agir ses héros : « Comme les Espagnols voguant vers le couchant, lui dit Grillparzer, tu as exploré tous les rivages de la nature. Tout ce qui existe, hommes, plantes, fleurs, animaux, tout ce qui a reçu en partage la vie, tu l'as tissé dans la trame pour orner la statue de la déesse qui, mourant chaque jour, renaît à chaque heure. »

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Nous avons déjà vu Spartacus et Alfred poursuivre leur destin sous la voûte du ciel. *Blanche de Castille,* au contraire, répond au style classique ou schillérien (le Schiller de la grande période) et se confine à l'intérieur de l'Alcazar de Xérès. De même l'*Aïeule* ne sort pas de l'enceinte du château des Borotin, mais l'air du dehors pénètre librement sous ces voûtes gothiques; les coups de vent à travers les portes mal jointes éteignent les flambeaux et la tempête hurle au dehors, pour ajouter à l'horreur de l'action; *Sapho,* l'*Hôte,* les *Argonautes, Héro et Léandre,* se déroulent entièrement au sein de la nature, jardin ou campagne. *Médée* commence sur une grève, se poursuit dans la cour d'un palais et se termine dans « un lieu sauvage et solitaire, environné de bois et de rochers ». Les trois derniers actes d'*Ottocar* se passent dans l'île de Kaumberg, devant la porte de la forteresse de Prague, dans le cimetière de Götzendorf; le dernier acte du *Fidèle Serviteur,* dans des vignobles. Rustan, dans *Le Rêve est une vie,* habite corporellement dans cette « contrée champêtre avec des rochers et des arbres » près des sources du Vahia, où s'élève la hutte du sage Massoud; son imagination erre dans la « contrée boisée » où commencent ses aventures, puis sur les places de Samarcande. *Mélusine* se situe tout entière dans la forêt, comme il convient à un opéra romantique. Dans *Malheur à celui qui ment,* les personnages errent dans la forêt du Rheingau, parviennent au bord du Rhin et s'arrêtent enfin devant les remparts de Metz. *Libussa* se déroule en grande partie dans la forêt ou dans les champs. Dans *Esther* nous avons un « lieu champêtre, non loin des murs de Suse » et la hutte de Mardochée; dans la *Juive de Tolède,* les jardins de Tolède et ceux du château de Retiro; dans la *Querelle entre Habsbourgs,* le camp de Matthias en Hongrie.

Mais la nature n'est pas seulement un cadre purement extérieur. Elle intervient dans l'action, soit parce qu'elle

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

est le sol dans lequel les personnages ont leurs racines, soit, tout au moins, parce que ce milieu ne reste pas sans influence sur leur humeur. Notons tout de suite l'action sur notre disposition d'esprit des différents moments de la journée. Le soleil levant a sa « *Stimmung* », comme le soleil couchant a la sienne et la lune nous affecte autrement que le plein midi. La tragédie classique ignore, il est vrai, ces distinctions; elle se passe en dehors du temps, de même que, par le néant de son décor, en dehors de l'espace; il y règne une clarté neutre et toujours égale et rien ne distingue, comme éclairage moral, le premier acte qui, en vertu de la règle des vingt-quatre heures, se situe vers le matin du cinquième qui se situe vers le soir. Il en va tout autrement chez Grillparzer et on peut, en divers endroits, relever une correspondance subtile entre l'humeur des personnages et l'heure de la journée.

C'est évidemment avec intention que Grillparzer fait se succéder les cinq actes de son *Aïeule* au cours d'une longue et profonde nuit d'hiver; les apparitions ne s'accommodent que des ténèbres et celles-ci ajoutent encore à l'horreur des crimes. Dans *Sapho* le premier acte se place au début du jour et il y aurait lieu de remarquer combien ce fait se produit souvent chez Grillparzer. Avec le lever du soleil commencent *Sapho*, l'*Hôte*, *Médée*, le *Fidèle Serviteur*, *Héro*, la partie fantastique de : *Le Rêve est une vie*, une *Querelle entre Habsbourgs* et, parmi les fragments : *Irène*, *Robert de Normandie*, *Rosamonde*, *Drahomira*, *Psyché*, *Spartacus*, *Alfred le Grand*, *Henri IV*, *Frédéric le Batailleur*. Quelle est l'intention de Grillparzer? Il n'y a pas chez lui, comme chez les classiques, le pressant souci de dévider tout l'écheveau de la pièce entre un lever et un coucher de soleil. La raison générale serait plutôt, me semble-t-il, la suivante : au début du drame les personnages sont encore pleins de courage, d'entrain, de confiance, ils respirent la joie de vivre, sentiments qui s'accordent avec

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

l'apparition de l'aurore; le héros va entrer, qu'il le sache ou non, dans une période plus ou moins longue de crise; sa force est encore intacte; la carrière entière d'une belle journée s'ouvre devant lui et il s'avance d'un pas allègre et robuste sous les rayons du soleil levant.

Peut-être retrouvons-nous ici encore une trace de cette sensibilité de Grillparzer partout diffuse dans son œuvre dramatique. L'âpre fraîcheur, la lumière juvénile du matin exerçaient sur son esprit et sur son humeur une action plus marquée que sur le commun des hommes. Elles ranimaient ce nerveux et ce sensitif dont la force vitale s'épuisait en quelques heures; comme certaines fleurs qui se referment ou se fanent au crépuscule et tombent dans un engourdissement semblable à la mort, pour s'épanouir avec une ardeur nouvelle sous les premiers baisers du soleil, il mourait et renaissait en quelque sorte avec le jour, étroitement asservi dans les phases de son âme au cycle de la nature. Nous savons par les confidences de son Journal que, sauf dans la vigueur de sa prime jeunesse, il n'était capable de produire que dans les premières heures de la journée : « La matinée a toujours eu pour moi une valeur particulière, dit-il encore dans *le Pauvre Musicien.* Il semble que ce soit pour moi un besoin de sanctifier pour ainsi dire la journée en m'occupant à son début de quelque noble et important sujet... (Si j'y manque) je ne dois plus attendre du reste du jour que de frivoles distractions ou une torturante mélancolie. »

Dans *Sapho,* l'héroïne débarque un matin à Lesbos pour y commencer avec enthousiasme ce qui sera, pense-t-elle, sa véritable vie. Le peuple en liesse est sorti de ses huttes et Rhamnès tire les servantes de leur sommeil pour acclamer Sapho. De même au début de l'*Hôte,* Phryxus salue à l'aurore la terre de Colchide où il espère refaire son existence en y trouvant un refuge; dans Médée il verrait presque sa future épouse. Lorsque, au commencement de la troisième

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

partie de la trilogie, Médée ensevelit dans le sable de la grève les objets dont elle usait pour ses actes magiques, elle entend rompre par là avec le passé, avec « l'époque des ténèbres », et l'aurore qui paraît lui est le symbole d'une seconde naissance : « Le jour se lève et avec lui une nouvelle vie. » Héro se réjouit de voir poindre le jour qui marquera dans son existence une date capitale, et la pureté du ciel lui semble un heureux présage : « Comme je me réjouis d'avoir enfin atteint ce jour et qu'il soit si beau, si tranquille. Pas le moindre nuage ne trouble l'azur, et Phébus, surgissant du sein de la mer rayonnante, envoie, par-dessus le fronton du temple, sa lumière comme une bénédiction. » Dans *Le Rêve est une vie,* Roustan, ayant échappé à l'existence banale et monotone qu'il menait auprès de Massoud, croit qu'il commence maintenant seulement à vivre; il voit « dans la pourpre du matin flotter l'étendard de la liberté » et, du haut des collines, il aperçoit le but de ses rêves, Samarcande, la ville féerique dont les tours flamboient sous le soleil levant.

Dans le cours même des drames, des actes commencent parfois avec le jour, ainsi le troisième acte d'*Ottocar* où le vieux Méremberg salue dans le soleil qui se lève l'astre des Habsbourgs et le début d'une époque de paix et de bonheur pour l'Autriche. Dans *Héro,* avec le quatrième acte commence pour Héro devenue femme une existence nouvelle. Dans *Libussa,* à la fin du premier acte, lorsque Libussa a accepté la couronne de Bohême, Swartka crie du haut des murs : « L'orient s'éclaire, la nuit fait place au jour » et ce vers, sur lequel tombe le rideau, est comme une proclamation de la jeune reine.

Mais si l'aurore brille souvent sur le premier acte, non moins souvent elle éclaire aussi le dénouement. Elle se lève sur un spectacle tragique, sur une catastrophe, sur des ruines, des cadavres, mais sa clarté est consolante, de même que le cinquième acte apporte la conciliation. Cette

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

conciliation peut être la mort ou la misère et même, si un destin plus fortuné s'ouvre devant le héros, celui-ci conservera le souvenir des fautes, des épreuves, des angoisses par lesquelles il est passé; son esprit est désormais plus grave. Mais qu'il meure ou qu'il vive, il est arrivé au terme de la crise tragique, il est affranchi, « purifié », et la lumière du matin n'est pas moins fraîche, moins joyeuse et moins réconfortante parce que, comme le dit Hebbel, elle éclaire des tombeaux. Au cinquième acte, Sapho, s'étant élevée par le renoncement à l'apogée de la moralité, meurt dans une apothéose. Revêtue du manteau de pourpre, la lyre à la main, la couronne de lauriers sur la tête, elle offre le sacrifice et chante l'hymne à Aphrodite : « Allumez la flamme de l'autel pour qu'elle rayonne dans la clarté de l'aurore...; la flamme s'élève et le soleil monte; je le sens, je suis exaucée. » Elle échappe aux passions et aux souillures terrestres, elle retourne, comme le dit Rhamnès, dans sa patrie, sur les hauteurs sereines des dieux et le nouveau soleil est pour elle l'immortalité qui se lève.

L'empereur Rodolphe (dans *Une Querelle entre Habsbourgs*) rentre aussi dans sa patrie avec le lever du jour, « non plus dans la patrie allemande, mais dans la patrie céleste » que lui montre une vision. Sa tragédie se termine au quatrième acte de la pièce, au lendemain de cette nuit où ses partisans essayèrent en vain de lui rendre un pouvoir effectif : « Je ne suis plus un empereur, je suis un homme », et, tandis qu'il s'était tenu jusqu'ici soigneusement confiné, il fait ouvrir maintenant la fenêtre pour respirer l'air pur; il rentre, pour ainsi dire, en contact avec la simple humanité, avec la nature, dont sa dignité le tenait isolé; le souffle frais du matin lui apporte la promesse qu'il sera bientôt au terme des maux d'ici-bas. De même Ottocar devant le soleil levant : « Je te salue, soleil fatal! Avant que tu déclines à l'horizon, le sort aura décidé si les armes nous donneront la paix ou si je la trouverai dans le tom-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

beau. (Il jette son manteau.) Éteignez les feux! que les cornes retentissent! préparez-vous au combat, il sera décisif. » Un moment auparavant il était encore passablement découragé, sous l'impression d'une mauvaise nuit passée en plein air, dans ce cimetière de Götzendorf : « Il fait froid! Personne ne me donnera-t-il un manteau? L'air est particulièrement âpre avant le lever du soleil. Est-ce là une nuit d'été? Les chaumes sont encore dans les champs et il fait déjà si froid! Autrefois on avait de la chaleur en été et des gelées en hiver; maintenant c'est l'inverse. Les saisons sont le contraire de ce qu'elles étaient, et moi aussi. » Il sent le froid de l'âge dans l'été de la vie et la rigueur de l'aube achève de glacer son énergie jusqu'au moment où les premiers rayons du soleil lui rendent quelque courage.

Léon, dans les premiers vers du cinquième acte de *Malheur à celui qui ment,* indique aussi l'affinité entre ses sentiments et l'obscurité qui règne encore : » Le soleil tarde, il fait nuit noire et tout est sombre dans mon esprit comme dans la nature. » Dans le même sens, Léandre dit à Héro pour expliquer sa venue : « J'ai vu ta lampe rayonner dans la nuit; dans mon cœur aussi il faisait nuit et j'aspirais vers la lumière; j'ai donc grimpé jusqu'ici. » A Héro l'aurore du dernier acte apporte l'apaisement et la mort. Dans la *Juive de Tolède,* si la clarté blafarde du matin tombe d'abord sur un spectacle de massacre et de pillage, le jour qui va luire annonce pour Alphonse et la Castille un meilleur avenir. Quelle destinée au contraire l'aurore apporte-t-elle à Médée et à Jason, après cette nuit sinistre où périrent leurs enfants et Créuse? Le laboureur se réjouit naïvement : « Comme la journée s'annonce belle! Dieux secourables! Après les catastrophes de cette sombre nuit, votre soleil se lève paré d'une beauté nouvelle. » Jason, au contraire, gît épuisé au bord du chemin et Médée envie le sort de ses enfants. Pour tous deux ce-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

pendant, la triste aventure de leur union est terminée; terminées sont leurs erreurs et leurs fautes; ils se séparent à jamais; si sombre que soit l'horizon vers lequel ils cheminent, peut-être la souffrance et l'expiation leur donneront-elles un jour le repos. Le seul qui puisse voir se lever l'aurore avec une joie sans mélange est Roustan, parce que fortune et infortune ont été pour lui seulement un rêve qui donnera, il est vrai, à sa vie une orientation nouvelle : « Salut, clarté sacrée du matin, soleil éternel, bienheureuse journée! De même que tes rayons dispersent l'obscurité de la nuit et la troupe des nuages, de même ils pénètrent dans mon cœur et y triomphent des ténèbres. »

Il n'y a pas de moment de la journée dont Grillparzer tire plus souvent parti que de l'aurore ou du lever du soleil et on observe là chez lui une prédilection très nette. Il fait cependant aussi une place à la poésie du soir. Il en tire par exemple parti à la fin du second acte d'*Ottocar*. Pendant tout cet acte, les événements se sont précipités et d'autres plus graves encore s'annoncent; une foule de personnages ont évolué sur la scène. Maintenant tous se sont retirés; le silence s'est fait, le soir tombe. La reine vient et s'accoude à la balustrade; la chanson de Zawisch et les sons de sa cithare montent jusqu'à elle. Elle écoute, rêveuse, pressentant l'amour : « La sérénade est douce à entendre dans la fraîcheur du soir. » C'est aussi la fraîcheur du soir qu'Héro respire avec volupté à la fin du quatrième acte, songeant à la venue de Léandre et se reposant des fatigues de la journée : « Comme il fait bon! Viens, brise nocturne, rafraîchis mes yeux et mes joues brûlantes; tu as franchi le détroit, tu viens de chez Léandre. Ton murmure et le chuchotement des feuilles sont comme des voix qui me parlent de lui. Étends tes ailes, enveloppe-moi, enveloppe mon front, ma tête, mon cou, mes bras fatigués. Enlace-moi, je t'ouvre mon sein... »

Si puissant est le calme du soir que Médée, au moment

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

d'égorger ses enfants, hésite, s'assied et rêve dans le crépuscule. Elle pense aux temps encore proches et pourtant déjà si lointains de sa jeunesse, en Colchide, lorsque ses pensées et ses mains étaient encore pures : « La nuit tombe, les étoiles montent et répandent sur nous leur douce lumière, semblables aujourd'hui à ce qu'elles étaient hier, comme si tout était encore aujourd'hui comme hier, tandis qu'entre les deux journées s'ouvre un abîme aussi profond qu'entre le bonheur et la ruine! Immuable, identique à elle-même est la nature; éternellement changeants l'homme et son destin. Quand je me narre à moi-même le conte de ma vie... » Et Mirza aussi s'assied pour contempler la plaine incendiée par la clarté du couchant, elle voit les fleurs incliner leurs têtes, les troupeaux rentrer à l'étable, les oiseaux s'endormir dans les branches et le voile de la nuit monter à l'horizon. Au calme de la nature elle oppose l'inquiétude qui agite son âme, cependant qu'elle attend Roustan, le farouche chasseur.

La nuit favorise les deux amants, Héro et Léandre, mais les ténèbres perfides causent ensuite la mort de Léandre. La nuit est en effet l'asile des terreurs et des crimes. L'*Aïeule* se passe tout entière dans la nuit; c'est dans la nuit qu'est assassinée Rahel, dans la nuit que Médée égorge ses enfants et dans la nuit que Léopold de Styrie tente d'enlever Prague. Sapho cherche dans la nuit étoilée un apaisement à sa douleur, mais en vain, et c'est alors que lui vient la pensée de profiter des ténèbres pour séparer à jamais Mélitta de Phaon. La nuit est sinistre et favorise les complots; elle est lourde de secrets effrayants : « Elle médite obscurément sur les choses qui ne sont pas encore arrivées », dit le prêtre dans *Héro*. Médée et Jason se rencontrent pour la première fois au sein d'une nuit profonde, dans cette tour en ruine où Médée prépare ses enchantements, et il convient en effet que cet amour funeste qui engendrera de si horribles crimes, ne naisse pas sous

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

l'innocente et joyeuse clarté du soleil. Dans *Le Rêve est une vie*, la dernière partie du rêve de Roustan, celle où croule sa fortune, se déroule dans une nuit profonde; sa carrière, commencée joyeusement sous la clarté du soleil levant, se termine lamentablement dans les ténèbres. Au milieu de celles-ci, Zanga est dans son élément; il apparaît que son âme est aussi noire que son corps et qu'il ne représente qu'un de ces esprits diaboliques échappés, pour séduire et tromper les hommes, de l'obscurité infernale. Dans *Libussa* enfin, le jour ne se lève qu'à la fin du premier acte; jusqu'à ce moment, en effet, tout est désordre et incertitude en Bohême; le prince est mort dans cette même nuit et son peuple lui cherche dans les ténèbres un successeur. L'esprit humain erre encore dans les limbes, occupé, comme le sont les princesses, des vaines rêveries d'une demi-inconscience, « de lune, d'étoiles, d'herbes, de lettres et de chiffres. » La résolution de Libussa de sortir de cette existence contemplative et stérile pour agir et régner, tenter un premier essai de société humaine et civilisée, correspond à cette clarté naissante du jour dont Swartka proclame l'apparition à l'Orient. Ce n'est pas non plus un hasard si Libussa et Primislaüs se rencontrent la première fois dans la nuit et se séparent dans la nuit; ils se sont entrevus à peine sans que leurs âmes aient réussi à se connaître, et il leur faudra se chercher longtemps pour que le jour se fasse dans leur cœur.

En dehors même du caractère que lui donnent les différents moments du jour, la nature est en harmonie avec le ton dominant du drame. Dès la première scène de *l'Aïeule*, Bertha, qui de la fenêtre contemple la contrée, en donne cette description : « Une horrible nuit, mon père, froide et sombre comme le tombeau. Les vents déchaînés gémissent à travers les airs, comme des fantômes nocturnes. De la neige partout, aussi loin que s'étend la vue, sur les collines, sur les montagnes, sur les arbres, sur les champs.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

La terre gît comme morte sous le linceul de l'hiver et le ciel sans étoiles contemple fixement de ses orbites vides cet immense tombeau. » Après cela on s'étonne peu de voir apparaître un spectre. Tout différent est le paysage dans lequel se déroule l'idylle de Phaon et de Mélitta : « A l'arrière-plan, la mer dont le rivage plat se relève vers la gauche en escarpements rocheux; tout près du rivage, un autel d'Aphrodite; à droite, au premier plan, l'entrée d'une grotte entourée de buissons et de lierre; plus en arrière, l'extrémité d'une colonnade avec des degrés conduisant à la demeure de Sapho. Au premier plan à gauche un grand buisson de roses avec un banc de gazon. » C'est une contrée faite pour l'amour paisible ainsi que Sapho le rappelle à Phaon : « Vois cet endroit qui, par son charme simple et tranquille, semble appartenir moitié à la terre et moitié à ces campagnes qui reçoivent les baisers du Léthé. Dans ces grottes, sous ces buissons de roses, parmi ces colonnes aimables, nous jouirons ensemble de l'existence comme les immortels... » Cette nature lesbienne appartient à l'alexandrinisme et non aux premiers siècles de l'Hellade; rien d'Hésiode, du Théocrite; encore Théocrite est-il d'une verdeur rustique que nous chercherions en vain dans *Sapho*. Mélitta montant sur un banc de gazon et se dressant sur la pointe des pieds pour cueillir une rose destinée à Phaon; Phaon contemplant cependant la gentille silhouette et les rondeurs juvéniles qui gonflent la tunique; Mélitta glissant enfin et tombant doucement dans les bras de Phaon qui l'embrasse; un peu plus loin Mélitta dans le lit du ruisseau, les jambes, les bras et la poitrine nus, cependant que les rayons du soleil tombent à travers les branches des myrtes; Eucharis cachée derrière un buisson et lançant à Mélitta pour l'effrayer des feuilles et des brindilles : ce... sont autant de sujets d'estampes pour un dix-huitième siècle galant, à côté des escarpolettes et des bains de Diane.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Malgré les troubles des passions, l'âme grecque dans *Sapho* garde ou retrouve l'aimable douceur que respire cette nature. Aïétès au contraire et son peuple de barbares, perfides et cruels, habitent la sombre et rude Colchide : « Contrée sauvage avec des rochers et des arbres, au fond la mer. Sur le rivage, un autel de pierres brutes avec la statue colossale d'un homme nu et barbu, dans la main droite une massue, sur les épaules la toison d'or d'un bélier. A gauche, l'entrée d'une maison avec des marches et des colonnes grossièrement taillées. » Les Grecs sont dépaysés en ces lieux et le courage de ces aventuriers chancelle : « Ici, dans cet air brumeux et humide, le courage se rouille comme l'épée. On entend sans relâche le mugissement de la mer, le murmure des sapins, le hurlement des vents; on voit à peine le soleil à travers un brouillard épais et des cimes sauvages; pas un homme, pas une hutte, pas une trace. » Dans un lieu sauvage, semé d'arbres et de rochers, d'où l'on voit au loin la mer brumeuse, se dresse une tour en ruine : c'est là que s'est enfermée Médée, maintenant magicienne. Autrefois, chasseresse impétueuse, elle parcourait les forêts : « Reste accroupie dans la fumée de ta hutte, dit-elle à une ancienne compagne, et plante des choux sur un arpent de terre. Mon jardin est la terre sans bornes, et les colonnes azurées du ciel sont ma maison. »

C'est peut-être dans la troisième des tragédies helléniques de Grillparzer, dans *Héro*, que la nature est le plus intimement mêlée à l'action. Comme Sapho et comme Médée, Héro a grandi au bord de la mer; la mer apparaît partout dans ces pièces, de même que les yeux des Grecs se reposaient sans cesse dans sa contemplation. Ici les vagues déferlent au pied de la tour qui est la demeure de la prêtresse; sur le rivage croissent les buissons ou les roseaux dans lesquels on retrouvera le corps de Léandre; un peu plus loin s'étend le bois sacré au milieu duquel s'élève le temple de la déesse. Une tourterelle s'y est égarée malgré

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

les règles du culte de cette singulière Aphrodite, et Héro caresse l'oiseau dont le sort symbolise le sien. Elle est une Grecque; elle vit dans la nature; elle aime ce monde lumineux et vivant des apparences. Quand Léandre est étendu dans le temple, cadavre glacé, elle frémit d'horreur en sentant le froid mortel de sa main; elle le plaint de s'en aller « en ce lieu solitaire et sombre » où errent les morts : « Le jour reviendra, et la nuit silencieuse, le printemps, l'automne et les joies du long été, mais toi, Léandre, tu ne reviendras jamais. » Comme le dit Ronsard, s'inspirant lui aussi des Grecs :

Car une main de fer lui cille la paupière
D'un éternel sommeil;
Et jamais ne verra la plaisante lumière
De notre beau soleil.

Léandre, de son côté, est un véritable amant de la nature, un Werther sur les bords de l'Hellespont. Il a grandi et il vit encore loin des villes, dans une hutte solitaire, au bord de la mer. « Tout autour, rien que du sable et des vagues et de sombres nuages, tout chargés de pluie. » Tout le long du jour, il pêche ou se plonge dans les flots; le soir il se couche au fond de sa barque que balance la mer et contemple les étoiles en rêvant personne ne sait à quoi. Sur l'autre rive du détroit, Héro, à sa fenêtre, songe aussi : « Comme la nuit est tranquille! L'Hellespont laisse jouer, comme des enfants, ses vagues dociles; elles murmurent à peine, leur joie est silencieuse. Pas un bruit, pas une lueur; seule ma lampe répand une pâle clarté à travers l'obscurité. » C'est cette lampe qu'aperçoit Léandre, comme une étoile d'espérance à l'horizon : « Lorsque cette nuit, ne pouvant dormir, je me levai de ma couche et ouvris la porte de ma hutte, sortant d'une obscurité pour entrer dans une autre, je vis la mer et ses rivages s'étendre devant moi, comme un sombre tapis sans une déchirure, enveloppé de chagrin et de deuil. »

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

C'est alors que, guidé par la clarté lointaine, il se jeta dans les flots qui le portèrent jusqu'à Sestos. Car la nature, cette nuit-là, favorisait les amants ; l'air était rempli d'amour. Le gardien du temple, malgré son tempérament prosaïque et grossier, s'en était aperçu : « Des murmures et des bruissements çà et là; la contrée tout entière semblait éveillée, en mouvement; au plus épais du feuillage une agitation étrange, comme le souffle du vent, et cependant aucun vent ne soufflait. On entendait des échos dans l'air, le sol retentissait, et on ne pouvait en découvrir de cause. La mer poussait bruyamment ses vagues plus loin sur le rivage; les étoiles scintillaient, comme des yeux qui clignent. La nuit entière semblait un mystère à demi dévoilé. Et cette tour était le centre et le but de toute cette sourde agitation. » Dans *Sapho* déjà, la mer et les étoiles se montrent les complices complaisantes des amours secrets et illicites : « Viens, dit Phaon à Mélitta, les étoiles scintillent amicalement, la mer murmure, les douces brises soufflent et Amphitrite est favorable à l'amour. » Et un peu plus loin : « Les vents murmurent voluptueusement dans le feuillage, et les vastes bras de la mer entraînent en la berçant la barque de l'amour loin du rivage. »

Mais la nature est inconstante ou perfide. A certains instants, molle et voluptueuse, elle semble inviter l'homme au plaisir. C'est le conseil que suivent Héro et Léandre; c'est aussi celui qu'entend Phaon : « Sur ses douces ailes, le soir d'été descend, dans une langueur délicieuse, et s'étend sur les champs paisibles. La mer se gonfle et se creuse, avide d'amour, pour recevoir comme une fiancée le maître de la lumière qui pousse déjà ses chevaux vers l'Occident. Un souffle léger se joue dans les peupliers élancés qui, caressant les colonnes virginales, envoient un discret salut d'amour et semblent dire : Voyez, nous aimons! Imitez-nous! » Mais à d'autres moments la nature est jalouse. L'amour est un bonheur trop grand pour que les mortels

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

ne doivent pas l'expier. Non seulement les hommes se liguent contre les amants, mais encore les éléments eux-mêmes. Le prêtre a préparé la mort de Léandre, mais le ciel et la mer ont achevé son œuvre. Héro les accuse, comme elle accuse son oncle : « Alors vint la tempête, elle éteignit la lampe, elle souleva farouchement la mer dans ses profondeurs, tandis que Léandre fendait les flots, n'ayant plus de lumière pour le guider. Les noires traînées des nuages descendirent sur la mer; la mer, joyeuse de nuire, escalada les nuages; les étoiles s'éteignirent : partout ce fut la nuit. Et lui, le nageur qui obéissait au doux amour, il ne trouva dans l'univers ni pitié ni amour. Il leva les yeux vers les dieux, mais en vain! Ils n'entendaient pas ou ils dormaient. Il s'enfonçait, il s'enfonçait. Encore une fois il reparut sur les vagues et une autre fois encore, tant était grande son ardeur. Mais trop puissante était contre lui la ligue des ennemis et des amis, de ceux qui le haïssaient et de ceux qu'il aimait. La mer ouvrit son gouffre : il périt! »

Tantôt Grillparzer s'arrête sur un paysage et tantôt la nature n'intervient que par un trait, par un vers. « Vois, dit Bancban au duc Otto, dans les vignobles çà et là les tas de broussailles et les églantiers sauvages à côté... » Sapho rappelle les cyprès qui entourent la tombe de ses parents et dont les branches agitées doucement par le vent lui murmurent un salut venu de l'au-delà; Phaon évoque « au delà de la mer antique et grise » les tilleuls dont l'ombrage épais couvre comme d'un toit la maison paisible de ses parents; ces tilleuls sont peut-être plus autrichiens qu'helléniques. La détresse des vingt mille protestants de Styrie jetés à l'automne sur les grands chemins provoque une protestation de l'empereur Rodolphe : « Les nuits sont déjà fraîches. » Grillparzer anime et élargit un décor. Alphonse de Castille se promène avec sa cour dans son jardin anglais (en Espagne, en 1195); à l'arrière-plan on aper-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

çoit les maisons de Tolède que domine une haute tour. Nous n'y prêtons pas d'abord attention; mais Alphonse la montre du doigt : c'est l'église de Saint-Roman, et du balcon de cette tour, alors qu'il n'était encore qu'un enfant proscrit, ses quelques partisans le montrèrent au peuple et le proclamèrent roi.

La nature n'est pas faite seulement pour satisfaire notre sens du beau; elle répond aussi à des exigences beaucoup plus vulgaires. Édrita et Léon (dans *Malheur à celui qui ment*) s'en vont pas à pas dans la prairie, ramassant les plantes qui servent à l'assaisonnement des mets, ces plantes que Grillparzer, en bon Autrichien, c'est-à-dire en gourmet, connaît bien : la sauge, le cerfeuil, le cresson, le panais et la marjolaine qui pousse à l'abri des haies. Dans *le Rêve est une vie* Grillparzer invente un paysage oriental : des rochers entre lesquels gronde un torrent, des arbres, à droite un bloc isolé au pied duquel jaillit une source, à gauche un palmier isolé qui est là sans doute pour la couleur locale. Mais la nature autrichienne inspire davantage le poète. Dans la tirade célèbre d'*Ottocar*, Horneck décrit avec enthousiasme ce « bon pays » que traverse le Danube, cette contrée parée et souriante comme une fiancée. Dans la plaine, la verdure claire des prairies et l'or des moissons, un fond que le safran et le lin brodent de jaune et de bleu et sur lequel se déroule le ruban d'argent du fleuve. Plus loin les collines où mûrit la grappe dorée et, couronnant le tout, la sombre forêt toute retentissante de l'appel des chasseurs.

La chasse et la forêt, nous les retrouvons dans *Mélusine*. Cet « opéra romantique » est rempli du son des cors de chasse autant que le *Sternbald*. Au milieu de la forêt dort la fontaine solitaire et croulante d'où surgissent Mélusine et ses sœurs. Divinités des eaux et des bois, moitié femmes et moitié nixes, êtres incertains dont l'âme est déjà capable de la passion et de la souffrance

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

humaines, tandis que le dur destin des transformations périodiques, trace d'une évolution inachevée, asservit encore leur corps aux lois de l'animalité, elles sont nées avant l'homme du sein de la nature et, tandis qu'il s'est affranchi, criminellement peut-être, de la tutelle de la grande mère des êtres, elles participent encore docilement à la vie des éléments et des créatures inconscientes. Nous reviendrons ailleurs sur ce point et sur une idée commune à *Mélusine* et à *Libussa;* mais marquons tout de suite combien cette seconde tragédie est un poème de la nature. Le gouvernement de Libussa, tel qu'il se réalise sur les bords de la Moldau, est un despotisme pastoral. Les sujets habitent dans de rustiques ermitages, labourent des champs qui sont leur propriété collective, boivent sans sourciller l'eau des sources quand le cabaretier (si l'on peut parler ici d'un cabaretier) leur refuse, par amour de la tempérance, une autre boisson, et, pour se reposer, dansent sous les arbres au son d'une musique primitive. Quand la reine vient visiter cette idylle, les dons les plus agréables à son cœur sont quelques bouquets de fleurs. Elle se réjouit, dit-elle, de voir son peuple aimer les fleurs; elle souhaiterait que l'existence de l'homme fût aussi simple, aussi paisible, aussi sagement bornée que celle de la plante. Elle rêverait pour elle-même le rôle du jardinier qui dispense équitablement l'eau, la chaleur et l'ombre et ne connaît pas de révolte dans son empire. Qu'importe à Libussa le minerai précieux que déposent à ses pieds les mineurs? Elle préfère l'or des renoncules et l'argent des muguets.

Quand elle a abdiqué entre les mains de Primislaüs, leur palais est encore une hutte de troncs d'arbres. Car Primislaüs, bien qu'il découvre rapidement en lui l'étoffe d'un prince, est tout d'abord un laboureur, qui a même poussé l'amour de la nature jusqu'à bâtir sa cabane dans la forêt. Il prend son repas, comme dit Libussa, sur une table de fer, entendez que, renversant *sa charrue* le soir,

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

après le travail du jour, il pose son pain et ses mets rustiques sur le soc de *sa charrue.* Il a la fierté de son rang : « Car le laboureur, en nourrissant tout le monde, est égal aux plus grands dans l'État; comme l'eau et l'air, que personne n'achète et que chacun paie pourtant de sa vie, s'il vient à en manquer. » Et c'est en laboureur qu'il se présente devant sa reine, une corbeille de bleuets et d'épis sur la tête, une faucille dans une main, une corbeille remplie de fleurs et de fruits dans l'autre. « Je parais devant toi, princesse, avec les dons du laboureur et la parure du laboureur, et je dépose mes richesses à tes pieds. Cette couronne d'épis qui sont eux-mêmes la couronne des champs et d'un or aussi pur que la parure des princes, je l'incline devant le diadème de la souveraine. Cette faucille qui est mon épée, la meilleure des armes, car elle combat l'ennemi le plus acharné de l'homme, celui dont le nom est déjà une image d'épouvante, la disette, je l'abaisse devant toi, vaincu par une puissance supérieure. Et mon bouclier que voici, sur lequel ne sont pas seulement peints des signes, mais qui se pare de contenu et de réalité, les armoiries de mon état et de mes œuvres, je te l'offre comme un pauvre présent, tel qu'en offre à un haut personnage l'homme de basse condition, qui n'ignore pas sa bassesse, bien qu'il ne la sente pas. Ainsi de ma maison, qui est mon château, je viens à la cour... »

IV

Aux endroits, même où la nature n'intervient pas directement dans le drame, Grillparzer ne nous laisse pas oublier son existence. Ainsi dans une morne rue de grande ville, une branche fleurie qui dépasse la crête d'un mur, nous rappelle qu'au delà des amas de pierres de nos demeures, verdoie et sourit la campagne. Je viens de commettre moi-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

même une métaphore et c'est en effet des métaphores de Grillparzer que je voulais parler, du moins de celles qu'il emprunte à la nature. Elles sont trop nombreuses pour que je les cite toutes et je ne conserverai que quelques-unes des plus caractéristiques. Leur longueur est fort inégale; parfois Grillparzer les développe en dix vers et davantage; nous avons alors ce genre de comparaisons dont les premiers, et non les moins beaux, exemples se trouvent dans Homère. Les poètes épiques ont suivi fréquemment les traces de leur ancêtre; au drame conviennent moins de semblables ornements; l'action en est retardée. Grillparzer cependant ne hait pas ces disgressions, mais il sait ne pas en user au hasard.

Ses premières œuvres brillent plus par l'abondance et l'étrangeté des images que par leur exactitude et leur goût. C'est ainsi que, dans *Robert de Normandie,* une décision pénible et qui a longtemps tourmenté l'esprit du duc est comparée à un serpent venimeux qui ronge son cœur d'une dent vorace. Et lorsque, un peu plus loin, Robert rencontre dans le camp adverse un ami, ce chevalier tout chargé d'années est pour lui la rose que le passant découvre parmi les chardons. Dans *Alfred le Grand,* ce prince qui a de l'humour dit d'une jeune fille dont le caractère lui semble un peu trop masculin : une rose comme un chêne. Mais c'est dans *Blanche de Castille* que s'offre la plus belle moisson. Aux yeux de Fédérico qui veut soustraire le roi Pierre à l'influence de ses courtisans, ceux-ci sont des araignées qui ont emprisonné dans leurs toiles le cœur du roi, puis des « hyènes souriantes » qui rongent la moelle du peuple. Il est question du lit de duvet de cygne où dort la volupté et de la vague du péril, grosse de la mort qu'elle porte en son sein; la persuasion déploie son aile brillante comme l'arc-en-ciel, et Blanche souhaite que sur sa tombe, dans le sol fertilisé par son sang, naisse l'arbre du bonheur de la Castille. Maria de Padilla parle du rameau desséché de

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

l'espérance qui pousse de nouveau dans son cœur de verts bourgeons, et les prodigalités de Pedro vis-à-vis de ses favorites sont blamées par ceux qui lui reprochent avec plus de véhémence que de goût de « verser la sueur du laboureur dans le sein des filles vénales ».

Le style de *Sapho* n'est pas beaucoup meilleur. Sapho, dans sa fureur, compare couramment sa rivale à une araignée qui a pris Phaon dans ses toiles (nous avons vu cette métaphore plus haut, nous la retrouvons encore dans les *Argonautes*) ou à un serpent, d'où cette image : « Serpent perfide! moi aussi je peux piquer! (elle tire un poignard). » Là dessus Phaon prétendra qu'elle a sans doute un poignard dans la main, mais qu'elle en tient deux autres cachés sous ses paupières : ce sont ses regards. La fièvre enserre ses victimes dans ses anneaux de serpent; au chapitre des animaux appartiennent encore les « chenilles hivernales des désirs (de Phaon) qui l'entourent ensuite comme un vol de papillons d'or ». Voici une périphrase digne de Delille : « Semblable à ce petit insecte paisible des jardins qui est à la fois sa propre maison et l'habitant de celle-ci, toujours prêt à rentrer en lui-même au moindre bruit et qui, tâtonnant autour de lui avec de délicats appendices, n'ose qu'en hésitant toucher un corps étranger, mais qui se colle fortement à ce qu'il saisit et ne l'abandonne qu'en mourant. » Il s'agit de l'escargot auquel Mélitta est comparée pour son caractère timide et affectueux. L'homme, dit Sapho, ramasse la douce petite fleur de l'amour et la fixe sur son casque parmi d'autres signes de ses victoires. Hebbel, dans sa *Geneviève*, use d'une métaphore semblable lorsque Golo parle de Siegfried, pour lequel l'amour de sa femme n'est qu'une fleur à sa boutonnière.

Mais le comble est atteint par Sapho qui, reprochant à Mélitta de rougir quand on lui parle de Phaon, voit dans cette rougeur « le reflet sur ses joues des flammes

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

scélérates qui brûlent dans son cœur ». On reconnaît le trait fameux du jeune Racine :

> Brûlé de plus de feux que je n'en allumai;

ou mieux encore l'apostrophe célèbre du *Pyrame et Thisbé* de Théophile :

> Voilà donc ce poignard qui du sang de son maître
> S'est souillé lâchement : il en rougit, le traître (1) !

Les métaphores sont plus supportables dans les autres tragédies de Grillparzer. Phryxus (dans *l'Hôte*) compare Médée, gracieuse jeune fille appuyée sur l'épaule du farouche Aïétès à l'éclat doré qui borde le noir nuage chargé d'orage; les yeux de Médée sont pour lui cependant des comètes menaçantes. Marguerite dans *Ottocar*, en voyant sortir les sombres Rosenberg, pense à ces nuées d'orage qui s'éloignent après avoir déversé leur foudre et leurs torrents de pluie.

Un peu plus loin, c'est Ottocar qui se compare lui-même à un nuage chargé d'éclairs qui couchera par terre les faibles tiges du blé (les troupes de Rodolphe). Très poétiquement, il est question dans *Mélusine* du « clair de lune du sentiment » sous lequel glisse « la nacelle de la chanson ». Et, probablement grâce à son imagination orientale, Rahel, dans *la Juive de Tolède*, trouve à Alphonse « des yeux de clair de lune », entendant par là que ses regards répandent le calme, la consolation et le réconfort.

(1) Mentionnons en passant un autre rappprochement entre Grillparzer et un petit poète du dix-septième siècle. Grillparzer parle, dans une poésie (*cantate de victoire de Myriam*), du passage de la Mer Rouge et des monstres marins qui regardent les Hébreux à travers le mur cristallin des flots. C'est le trait de Saint-Amant ridiculisé par Boileau :

> ..... ce fou qui, décrivant les mers,
> Et, peignant au milieu de leurs flots entr'ouverts
> L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
> Met pour le voir passer les poissons aux fenêtres.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Mais d'autres métaphores approchent du réalisme. Ottocar veut secouer ses Bohémiens de leur torpeur jusqu'à ce qu'ils ruent comme un cheval qui sent l'éperon et il logera les Allemands chez eux comme une vermine dans leur fourrure, pour les mordre jusqu'au sang. Dans *Alfred le Grand,* un capitaine danois, qui croit surprendre des velléités de résistance chez les Saxons, s'exclame : « La rosse se cabre encore, il lui faut un mors plus rude. » Zawisch de Rosenberg compare irrévérencieusemnt Cunégonde, dont la conquête s'annonce difficile, à un poulain de noble race, encore sauvage, et qui se révolte contre le mors. Héro veut protéger Léandre comme la poule protège ses poussins. Quand le roi (dans *Un Fidèle Serviteur*) appelle l'immoralité un cancer qui ronge tout, un ver qui s'attaque aux racines les plus profondes de toute prospérité, une chenille qui détruit la moelle des États, ce sont là des figures littéraires et convenues; de même, et bien plus encore, lorsque Otto de Méran, pour peindre sa détresse morale, parle de cette caverne horrible où gît son âme et où elle joue avec des salamandres et des vipères. Mais lorsque Ottocar, décrivant la déroute de l'armée hongroise, rappelle les barbes touffues des Hongrois qui flottaient dans le fleuve comme les herbes aquatiques dans l'eau stagnante, c'est là une chose vue. Les métaphores sont du reste nombreuses dans les propos d'Ottocar qui a de la fantaisie. Un traître est pour lui une mauvaise herbe; « qui veut cultiver son terrain, commence par le sarcler ». La Pologne, qui a recours à sa protection, est un vaisseau fouetté par la tempête et en quête d'un port.

Naucléros, l'ami de Léandre, a l'imagination rustique. Toutes les filles qu'il a vues dans le temple d'Aphrodite sont pour lui autant de roses, d'œillets, de tulipes, de violettes et de lis, au milieu desquelles se glisse çà et là une pâquerette. Très joliment il tire de ce vocabulaire une épithète pour les joues rougissantes de Léandre : elles ont

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

la couleur de la fraise. De même Héro assimile les jours dans leur banalité aux petites fleurs des prés que le voyageur foule aux pieds et dont cependant elle espère tresser une couronne digne d'être offerte à la déesse. Elle se compare, je pense, à la vigne s'enroulant autour de l'ormeau, lorsque, parlant du temple, son asile, devenu pour ainsi dire une partie d'elle-même, elle dit que son être enlace ces colonnes. Alphonse, encourageant sa femme à ne pas se soustraire aux influences du monde, mais à en tirer tout ce qu'elles ont de favorables à notre être moral, lui cite l'exemple des abeilles qui, le soir, retournent à la ruche chargées de butin. Pour Libussa, ses désirs sont les phalènes qui tracent autour d'une lumière des cercles toujours plus étroits. Jason qui veut assurer un avenir à sa race, demande si elle doit être la touffe de bruyère sèche que foule le pas du voyageur. Et pour l'empereur Rodolphe enfin, les étoiles ne sont pas des chandelles d'un sou, bonnes à éclairer des mendiants ivres, mais la troupe docile des agneaux célestes qui suivent le berger éternel.

Dans ses études sur Homère, Grillparzer vante comme une des plus belles comparaisons de l'*Iliade* un passage du VIIe chant où le poète, à propos d'Hector et de Pâris accourant au secours des Troyens, décrit la joie des matelots lorsqu'ils voient, après avoir longtemps essayé en vain de l'effort des rames, se lever enfin le vent favorable. Le rapprochement entre Homère et Grillparzer s'offre parfois de lui-même. Dans *Ottocar*, Cunégonde raille amèrement son époux qui, après d'emphatiques protestations de sa fierté, a fléchi le genou devant Rodolphe. « Dans nos steppes, dit-elle, il y a un animal que l'on appelle le mulet; quand, de loin, il voit venir le loup il se met à braire à grand bruit, rue de tous les côtés et soulève la terre en tourbillons furieux; mais quand le loup s'approche, il reste immobile et tremblant et se laisse égorger sans résistance. Ainsi presque a agi ce roi. » On se souvient

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

d'Homère comparant Ajax au milieu des Troyens à un âne roué de coups par son maître et refusant cependant de bouger; ainsi le fier Ajax résiste aux Troyens qui l'assaillent de toutes parts.

Dans un des fragments de la jeunesse de Grillparzer, *Alfred le Grand,* le comte Devon engage Alfred à patienter « jusqu'à ce que le noble coursier de la liberté saxonne relève fièrement la tête et jette loin de lui le cavalier (le conquérant danois) qui, pour le dompter, a bondi à l'improviste sur son dos, de sorte que le corps fracassé de l'audacieux soit pour tous ceux qui viendront un avertissement terrible ». C'est l'idée et l'image de *la Cavale* de Barbier. Ces longues comparaisons conviennent mieux au cours tranquille de l'épopée qu'au drame dont elles ralentissent l'action. Elles sont particulièrement fréquentes dans *Spartacus,* où se multiplient du reste les amples discours. Le changement que l'amour a amené dans le caractère de Spartacus en le rendant aussi élégiaque qu'il était auparavant farouche, donne l'occasion de le comparer au réveil du printemps qui fait fondre la neige, pousser l'herbe, rougir la rose, etc... Ainsi parle Publipor; mais le vieillard, son interlocuteur, rivalise aussitôt avec lui en décrivant les fureurs de la mer soulevée par la tempête, sans que l'on connaisse le motif de la colère des éléments; aussi incompréhensible est l'âme de Spartacus. Le même vieillard termine la scène par cette figure ingénieuse : « L'amour est une fleur multicolore, l'amitié est le doux fruit caché sous une rude écorce, et le sentiment est un enfant qui cueille aussitôt les roses que le moment présent nous apporte, puis nous ravit, plutôt que d'attendre patiemment jusqu'à ce que le don le plus précieux s'offre lui-même. Viens, conclut le vieillard, allons remercier les dieux d'avoir enfermé entre d'aimables rives fleuries ce torrent qui menaçait de rompre toutes les digues. » On ne s'exprime pas plus galamment.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Même dans sa vieillesse, Grillparzer a parfois usé de ces ornements littéraires là où ils n'avaient que faire. Au cinquième acte de *la Juive de Tolède*, au moment où le roi Alphonse, après l'assassinat de Rahel, est encore rempli de douleur et de colère, il commence à s'égarer dans des réflexions sentencieuses, et développe soudain en quatorze vers une comparaison qui, par sa précision et son élégance, atteste chez le roi un esprit singulièrement calme : au milieu de l'existence ennuyeuse et vide que lui impose son métier de roi, il a rencontré Rahel qui l'a charmé un instant : « Ainsi, dit-on, dans les sables de l'Arabie... » Bref, Rahel a été pour lui cette oasis que le voyageur accablé par la solitude brûlante découvre au milieu du désert. On comprend davantage que ce même Alphonse, lorsqu'il se promène dans ses jardins avant de dîner, en rappelant les souvenirs de sa jeunesse et en philosophant avec Manrique sur la condition des rois, trouve le loisir de comparer la sagesse qui en ses origines renferme des éléments trop humains, à savoir l'expérience de la folie, avec un arbre dont la cime tend vers la lumière, mais dont les racines puisent une nourriture douteuse dans l'impure fertilité du sol.

Ces comparaisons soigneusement balancées sont peut-être plus à leur place dans l'action calme, un peu lente et très simple des tragédies helléniques de Grillparzer (du moins dans *Sapho* et dans *Héro et Léandre; la Toison d'or* n'en renferme pas); elles peuvent se justifier aussi par l'exemple des tragiques grecs. Phaon qui croit tout d'un coup voir clair au milieu des sentiments confus qui l'agitent, se compare à un homme précipité soudain dans l'obscurité des abîmes marins et que la vague ramène à la lumière. *Héro et Léandre* renferme deux ou trois des plus beaux passages en ce genre. Héro, dont l'âme s'est épanouie dans la douce atmosphère du temple au point qu'elle ne pourrait vivre hors de celui-ci et qu'il est devenu pour

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

ainsi dire une partie d'elle-même, conclut : « De même, par un soir d'été, l'homme fatigué descend de la rive dans le bain que lui offrent les flots et, enveloppé par l'eau tiède, étend ses membres dans ce milieu d'une température égale à la sienne, de sorte qu'il peut à peine dire : Ici, je sens mon corps, et là je sens quelque chose qui lui est étranger. » L'oncle de Héro, prêtre grave et volontiers sentencieux, enrichit ses discours de semblables ornements. La tour solitaire qui se dresse au bord de la mer lui est déjà un symbole de la destinée de la prêtresse qui l'habitera. Il recommande à sa nièce de fuir tout ce qui pourrait compromettre son harmonie intérieure : « Le fleuve qui porte les bateaux et arrose les prairies peut se frayer un chemin à travers rochers et écueils, et se charger du limon de ses rives. Il rend service que ses flots soient clairs ou troubles. Mais la source qui reflète la lune et les étoiles, dont le pèlerin approche ses lèvres altérées et où puise la prêtresse pour asperger l'autel, doit garder son onde éternellement pure; à peine agitée, elle n'est déjà plus limpide. » Rentre en toi-même, dit-il encore à Héro, et dans le silence de ton âme tu entendras la voix des dieux : ainsi l'homme qui contemple le ciel au crépuscule, n'aperçoit d'abord qu'une immensité uniformément grise; mais bientôt, sous la fixité du regard, brille une étoile, puis une autre et une autre encore, puis dix, puis cent, et une nuit commence d'un éclat divin.

A côté de ces belles comparaisons d'autres sont bizarres, obscures ou d'un goût douteux. Ainsi dans *Esther*, lorsque l'héroïne disserte sur la cicatrisation des blessures ou sur la greffe. Ce sont des comparaisons faites pour l'intelligence, non pour l'imagination. J'en dirai à peu près autant de ce passage où Roustan, parlant des vœux contradictoires des membres d'une même famille, les appelle des chevaux sauvages, attelés en sens contraire et déchirant le cadavre de la paix domestique. Inversement ce

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

même Roustan use d'une comparaison naturelle, mais banale, lorsque, quittant la hutte de son oncle pour se lancer dans le vaste monde, il rapproche son sort de celui du jeune oiseau qui, sur le bord du nid, hésite à s'envoler. L'empereur Rodolphe (dans *Une Querelle entre Habsbourgs*) compare assez heureusement la foi religieuse, victorieuse de la persécution, à un jeune rejeton écrasé par une pierre, mais qui finit par triompher de cet obstacle en poussant à droite et à gauche. Dans la même pièce, le comte Thurn excuse ceux qui vont finalement plus loin qu'ils n'en avaient l'intention : « L'intention, mon ami, est un cavalier prudent sur un coursier fougueux qui est le fait; il éperonne celui-ci pour une rapide exécution et, lorsqu'il a atteint le but, il tire sur les rênes, pensant qu'il a assez fait. Mais la bête, entraînée par sa noble nature et par l'élan de sa course et de sa force, se précipite encore à travers les champs, les buissons et les blés, jusqu'à ce qu'enfin le mors triomphe de sa fougue; alors on revient en arrière. »

L'imagination du laboureur Primislaüs ne sort pas du cercle des préoccupations qui lui sont familières, lorsqu'il compare Libussa à cette abeille qui est la reine dans la ruche, unique dans son genre et auprès de laquelle il n'y a place que pour les ouvrières ou pour des mâles rabaissés à un rang inférieur; ainsi l'époux de Libussa serait réduit au rôle de prince-consort, à moins qu'il ne réussît à s'assurer la primauté qui, selon Primislaüs, doit revenir à l'homme. Encore simple laboureur, il essaie par son orgueil d'affirmer vis-à-vis de sa souveraine qui est une femme, cette supériorité du mâle, mais Libussa, non moins fière que lui, se promet de ne pas avoir le dessous : « Semblable au pêcheur, tu jettes ton hameçon et tu veux rester loin, surveillant ton appât. Mais Libussa n'est pas un petit poisson que l'on attrape; violemment, comme le superbe dauphin, j'arrache le hameçon et le fil à ta faible main et je te précipite dans la mer; montre maintenant si tu sais nager, pêcheur. »

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

V

Nous avons considéré jusqu'ici la nature plutôt sous son aspect purement extérieur, comme la réalité que perçoivent nos sens. Mais elle affecte notre âme et nous lui prêtons à elle aussi une âme; nous supposons qu'elle n'est pas une simple succession d'apparences colorées, un panorama ou un mirage : le sensible en elle naît d'un élément supra-sensible, qui ne dispose que d'une intelligence plus ou moins obscure et inconsciente, mais qui sent et qui veut à peu près comme nous, qui nous parle, qui nous influence, qui nous est favorable ou hostile, et que gouvernent, au-dessus des passions et des instincts, des lois éternellement sages. Et l'homme n'est pas dans cette nature comme un empire dans un empire, mais il a ses racines dans ce sol. Parmi les sens multiples du mot nature, se rencontre celui du fond primitif ou supposé tel de notre être; la nature existe hors de nous et en nous, elle est la mère de tout ce qui vit. Lorsque Grillparzer commença d'écrire, ces idées étaient courantes en Allemagne depuis quarante ou cinquante ans, depuis Rousseau et le *Sturm und Drang*. Nous voudrions en suivre l'évolution chez lui.

Nous avons déjà dit que Grillparzer transporte sa tragédie en plein air ou dans la nature, à l'encontre des classiques, et nous avons donné de ce fait une première raison : il veut montrer ce que Corneille ou Racine racontent, le drame est pour lui spectacle, réalité, actualité (« Gegenwart »). Il y a chez Grillparzer l'amour très vif de la sensation, dans toutes les acceptions du mot, du pittoresque, de l'effet. Sa prédilection pour le lever du jour, la tombée de la nuit, les ténèbres peut s'expliquer d'un côté par ce fait que ce sont là les moments pittoresques de la journée, ceux qui, au théâtre, sur la scène, donnent, par de savantes

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

gradations, les effets de lumière les plus intéressants. A ce point de vue, il y a un rapport entre le drame de Grillparzer et le drame néo-romantique de nos jours, de même qu'une pièce comme *Le Songe est une vie* offrirait à un régisseur comme Reinhardt un thème aussi favorable que le *Songe d'une nuit d'été.*

Mais si importante que soit la part de pittoresque dans le drame de Grillparzer, il aurait pris la nature dans un sens tout à fait superficiel s'il n'y avait considéré que ce qui s'adresse aux yeux. Nous avons dit et nous avons montré à diverses occasions que la nature sert à renforcer la *Stimmung* d'un passage, qu'elle se met en accord avec les sentiments des personnages, que c'est son âme qui intervient et non pas seulement son aspect extérieur. Ce second côté du rôle de la nature nous montre Grillparzer dans un seconde opposition vis-à-vis des classiques. Tandis que la tragédie du dix-septième siècle est rationaliste en son fond et jusque dans les passions décrites, Grillparzer, avec son aversion innée pour la raison pure et abstraite, donne dans son drame la première place au sentiment, qui n'est pas pour lui une idée confuse comme pour les cartésiens, mais un fait original, le fait le plus original de l'âme humaine. Or, la nature dans l'homme et hors de l'homme, on le savait depuis Rousseau et l'époque des « génies », est essentiellement sentiment et instinct; elle est l'élément anti-rationnel par excellence. Elle a sa place toute marquée à ce titre chez Grillparzer; elle joue dans son œuvre le même rôle que la musique qui y est partout répandue. Il y a une correspondance profonde entre les cors de chasse et le paysage forestier de *Mélusine,* entre la nature sauvage et les cymbales barbares des *Argonautes,* entre la musique lointaine que croit entendre l'empereur Rodolphe et les étoiles dont son œil suit dans le ciel nocturne la course divine. On connaît les théories de Grillparzer sur la musique : elle est pour lui aux antipodes de

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

la pensée et de la raison; elle doit s'affranchir du mot et du concept pour être sensation d'abord, et, par le retentissement de la sensation dans l'organisme, sentiment pur. Elle est l'alliée naturelle de la poésie, en tant que celle-ci s'oppose à la prose, rationaliste et utilitaire. Indiquons par quel lien intime la nature elle aussi se rattache à la poésie.

Tous les sentiments du jeune Grillparzer trouvent, nous l'avons vu, une résonance dans la nature. L'amitié, l'amour, l'ambition, l'ardeur patriotique, l'enthousiasme de l'idéal, l'éveil de l'instinct poétique, sont inséparables de paysages, d'aspects de la nature vus ou imaginés. Quand le vieillard, dans *Spartacus*, découvre que l'amour s'est ouvert une brèche dans l'âme farouche du gladiateur, il s'écrie : « Tu aimes! la nature t'a imprimé son sceau! » Mais il ressort du même passage que, si l'amour est le sentiment le plus naturel, il est aussi le plus humain, celui par lequel l'homme devient vraiment homme et atteint le terme de son développement. Dans le sentiment par excellence qui est l'amour, l'homme se trouve en contact, en communion avec la nature; c'est pourquoi l'amoureux Spartacus fuit vers les bois et les solitudes de la montagne. C'est aussi par la nature que Federico justifie son amour pour la femme de son frère : « La nature m'a-t-elle moins créé pour la joie (que lui donnera la possession de Blanche) que ce tigre couronné? » Ici le sens du mot nature est légèrement différent; c'est la nature que Lenz, Klinger ou le jeune Schiller invoquent sans cesse. De même un peu plus loin Federico, démasquant un traître, lui crie : « En lettres de feu et de sang la nature a écrit sur ton visage le mot : meurtrier, et tu veux que j'aie plus de confiance dans ta langue perfide que dans l'avertissement de notre bonne mère? » Nous retrouvons dans le jeune Grillparzer cette nature qui est notre guide infaillible pour discerner le bien du mal et, si nous ne pouvons errer en la suivant,

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

c'est qu'elle ignore les subtilités de la raison et ne représente pas autre chose que la voix du cœur.

Mais cette nature est encore abstraite pour ainsi dire; ce n'est la nature d'aucun pays ni d'aucune race, mais de l'humanité; elle est impersonnelle et internationale. Cette Italie dans laquelle Spartacus rêve d'amour et de liberté ne représente pas autre chose que cette très idéale et très vague Otahiti où se transportait l'imagination du jeune Grillparzer, un paradis, une île d'Utopie. Dans les tragédies de sa meilleure époque, au contraire, la nature se diversifie; c'est la nature de tel pays qui produit telle variété humaine et non un gladiateur thrace aussi invraisemblable qu'un Madécasse de philosophe encyclopédiste ou un Indien de Kotzebue. *Sapho* ne pèche pas par une exactitude que Grillparzer n'a point cherchée, mais elle a un style. Les personnages y sont des Grecs amplement modernisés, un peu « Madame de Staëlesques » comme disait Byron, et le paysage gracieux et douceâtre, avec ses grottes, ses bancs de gazon et ses buissons de rose n'est pas attique, car les bords de l'Illissus et les bois de Colone ont une beauté plus ferme; il n'est même pas alexandrin, car les commères de Théocrite ou les bergères de l'Anthologie ne cueillent pas naïvement des roses trop hautes pour choir dans les bras d'un amoureux, comme cette petite innocente de Mélitta; ce paysage est tout au plus pompéien, de ce pompéien cher aux sujets de Louis XVI et à Wieland que Grillparzer avait lu avant d'écrire *Sapho*.

Entre la seconde et la troisième partie de la *Toison d'Or* ou, si l'on veut, entre leurs héroïnes, entre Médée et Créuse, il y a la même différence qu'entre la côte rocheuse, brumeuse et battue par une mer sauvage de la Colchide et cette presqu'île sur laquelle, baignée par des eaux calmes et dorée par le soleil levant, se dresse la riante Corinthe, un paysage que Grillparzer a peut-être dessiné d'après cette cité de Gaëte qu'il vit en Italie, allongée sur un

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

promontoire, sous les feux du matin, comme une fiancée des flots. Le destin de Médée c'est son milieu; elle en est un produit, pour son malheur; comme le dit Jason, les souffles rudes de la Colchide ont flétri la plus belle fleur qu'aient produite les jardins de la nature; cette chasseresse est une fille des forêts. « Si tu étais née, lui dit son amant, en Grèce, dans ce pays où la vie se joue sereine sous un soleil éclatant, où chacun contemple d'un œil riant un ciel riant... » Mais il est trop tard. Bien avant que le milieu eût été découvert en littérature, la tragédie de Médée est une tragédie du milieu; malgré tous ses efforts, la fille d'Aiétès est en Grèce une déracinée; cette chasseresse hors de ses forêts, cette magicienne hors de sa tour en ruine au bord de la mer, n'est qu'un objet d'étonnement incompréhensif, de raillerie, de mépris et de haine. Héro, d'autre part, est inséparable, elle le sait bien, du temple tranquille et du bois solitaire consacrés à Aphrodite; elle a grandi dans ce paysage, son âme s'en est nourrie pour ainsi dire, l'harmonie de son être n'est que le reflet de l'harmonie naturelle. Ce site, il est vrai, n'est si calme que parce qu'il est borné et Héro ne connaît la paix intérieure que parce que son esprit n'a jamais erré au delà d'étroites limites. Un jour, de même qu'un ramier vient s'égarer dans les buissons du temple, un sentiment nouveau se glisse dans l'âme d'Héro. Cette tour isolée au bord de la mer déserte, endroit si bien choisi pour les calmes méditations et les vastes rêveries, n'est plus qu'une prison pour la jeune prêtresse; elle connaît maintenant une autre nature que la chaste fraîcheur des ombrages sacrés; elle ouvre ses bras à la brise tiède et amoureuse du soir d'été, avant de les ouvrir à l'amant espéré.

Grillparzer ne connaissait au fond que deux natures : celle de son pays et la nature méridionale que lui révéla son voyage de 1819. Il se figura l'hellénique grâce à l'italienne et les souvenirs littéraires complétèrent ce qui pou-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

vait manquer à l'expérience personnelle. La nature autrichienne devait avoir son tour; elle apparaît dans *Ottocar*. Elle ne s'y étale pas, évidemment. Cette pièce est, pour une part, un drame patriotique, mais, pour l'autre, la tragédie d'un héros conquérant que l'orgueil mène à la perte, selon une loi éternelle, la tragédie d'un Napoléon déguisé en un roi de Bohême. Dans la destinée d'Ottocar, la nature du pays où elle se déroule ne joue aucun rôle; il n'en est pas de même quand il s'agit de la destinée de l'Autriche et des Autrichiens. Car ce peuple dont le sort va se décider, il est ce que sa terre l'a fait. Ottocar de Horneck, après avoir loué la contrée, loue tout naturellement les hommes qu'elle nourrit. Dans ce pays riant et fertile, au climat tempéré, les gens sont joyeux et francs; le sang circule rapidement dans leurs veines; la clarté règne dans leur esprit, le bon sens est leur maître; ils ne courbent pas le front sur les livres, mais leurs regards se promènent sur la belle contrée que Dieu fit pour eux; dans ce spectacle et non dans des in-folio, ils puisent leur sagesse, leurs règles de vie, leur façon d'envisager le monde. Ainsi la nature autrichienne engendre l'âme autrichienne.

De l'époque où Grillparzer écrivait *Ottocar* date une autre de ses œuvres qui ne prétend sans doute occuper qu'un rang très modeste parmi ses productions et qui cependant atteste chez le poète des idées et des influences intéressantes : *Mélusine*. La nature y tient une grande place, nous l'avons déjà dit, mais l'important est moins ici le sentiment de la nature qu'une certaine conception de la nature et de ses rapports avec l'homme, une conception que l'on pourrait presque qualifier de philosophique, si Grillparzer n'avait eu une telle horreur de la philosophie surtout en poésie. Que sont Mélusine et ses deux sœurs? Des sirènes, des nixes, moitié femmes et moitié bêtes, des êtres hybrides à mi-chemin entre la nature et l'humanité. Elles sont encore sous l'étroite et jalouse dépendance des puis-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

sances naturelles qui leur interdisent toute communication avec les hommes et cependant Mélusine en particulier sent un attrait mystérieux la porter vers un homme, vers ce Raimond qu'elle a aperçu un jour endormi dans la forêt. Cet attrait, c'est l'amour qui unit entre eux tous les êtres de l'univers.

Mélusine est éternellement jeune et éternellement vieille, comme la nature; elle est affranchie du joug de la mort. Elle est l'esprit même de la nature, esprit qui est intelligence avant son éveil, inconscience, rêve : « Le rêve nous entoure, nous qui sommes des rêves. » Elle apparaît à Raimond pendant son sommeil, dans ces instants où l'esprit de l'homme retombe à l'état primitif, rentre en communication avec les éléments originels. Dans le royaume de Mélusine, tout est immuable, comme dans la nature; les jours se suivent et se ressemblent sans trêve; tout se succède selon un cours tranquille et égal; le même principe prend des formes innombrables sans en être modifié; tout revient, le nouveau n'est jamais que de l'incommensurablement ancien. Mélusine peut promettre à Raimond, s'il la rejoint dans son empire, de l'affranchir des souffrances de cette terre. Elle lui communiquera sa science qui est immense, car c'est la science de tout ce qui existe dans la nature : ainsi il connaîtra ce que son esprit d'homme peut à peine pressentir et surtout il percevra par les sens ce qu'il peut aujourd'hui à peine concevoir par l'intelligence.

C'est là, aux yeux de Grillparzer, un immense avantage, car pour lui la connaissance concrète et immédiate que nous donnent nos sens est très supérieure à la connaissance abstraite et médiate que nous vaut le concept, produit de notre intelligence. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'exactitude scientifique ni d'utilité pratique; Grillparzer parle en artiste; son point de vue est celui de la poésie. Celle-ci n'a pas d'autre origine et d'autre contenu que la

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

réalité sensible, la nature, bien qu'elle ne soit pas un naturalisme; les opérations de l'entendement n'existent pas pour elle; elle ignore cette fragmentation indéfinie de la réalité sensible qui est le travail des catégories et des concepts et par laquelle ce qui était un tout vivant et beau devient une poussière inanimée et amorphe. On découvrirait du bergsonisme dans Grillparzer. Ou, tout simplement il y a chez lui du romantisme. Le royaume de Mélusine, en même temps que celui de la nature, représente celui de la poésie ou de l'art. Ce Raimond en effet, qui s'épuise à la poursuite d'une forme charmante dont il ne sait lui-même si elle est une réalité ou un produit de son imagination, qu'est-ce sinon le poète? Une aspiration infinie dont il ignore l'origine, une véritable nostalgie l'entraînent vers le but inconnu à lui-même; des pressentiments l'agitent d'un monde merveilleux dont les hommes prétendent à tort qu'il a disparu à jamais. Cette inquiétude est née en lui par les artifices de Mélusine qui l'attirent sans cesse vers cette fontaine au milieu des bois où il se jettera enfin dans les bras de la nixe. Un amer dégoût le remplit de l'humanité vulgaire sans qu'il ait pu encore franchir le seuil, enfoncer les portes du pays enchanté : « A travers les fentes seulement l'invisible nous regarde; le réel se figure être l'unique vérité ! »

Parce que Raimond est un poète, la nature, Mélusine, lui est clémente, et il devient l'hôte du palais féerique. Il y goûte l'amour le plus pur; il y est à l'abri des misères de la condition humaine, de la souffrance, de la maladie et de la mort; la nature est comme un livre ouvert devant lui, dont aucune page n'est soustraite à ses regards; il jouit de ce que les arts peuvent offrir de plus parfait. Et cependant un sourd malaise le tourmente bientôt sur son lit de roses. En même temps qu'un poète, il est un homme. En tant que poète, il vit en parfaite harmonie avec la nature, en tant qu'homme se font sentir en lui les suites

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

de ce divorce qui sépare depuis si longtemps sa race de la nature. Si les caractéristiques de la nature sont le calme et l'immutabilité, celles de l'homme sont l'inquiétude et le changement. L'esprit humain, dit Grillparzer dans un fragment philosophique, est l'absolument agité, l'activité pure. Il lui faut tout élaborer, modifier, accommoder à son arbitraire; à la continuité et à l'harmonie de la nature, il substitue la discontinuité et la discorde. Une joie sans vicissitudes le lasse; ce qui lui pèse dans le palais de Mélusine, c'est, il l'avoue, l'inaction : « A quoi bon agir, lui répond Mélusine, quand tu as déjà ce que l'action pourrait te procurer? Ou bien agissez-vous pour agir? » Tel est en effet le sort de l'homme, au plus profond duquel subsiste toujours ce besoin de divertissement dont parle Pascal. Aussi est-il soumis à la naissance, à la souffrance et à la mort, car le changement perpétuel est une naissance, une souffrance et une mort de tous les instants. Mélusine, quoique nixe, est déjà à moitié une femme, car elle s'est lassée elle aussi du calme inaltérable de la nature; elle soupire après les troubles de la passion : « Votre contentement rêveur ne m'attire plus, dit-elle à ses sœurs, il fait trop froid pour moi dans votre château enchanté. » Elle souffre et elle ne regretterait pas de souffrir si Raimond était encore auprès d'elle. Mais l'homme, en amour, ne peut être que volage. Raimond abandonne Mélusine; à la fin seulement, repentant et transfiguré, il revient au delà de la mort auprès d'elle; échappant à la terre, il n'appartient plus désormais qu'aux puissances supérieures de la poésie, de l'amour et de la nature.

Le titre porte : « *Mélusine,* opéra romantique ». Le romantisme, en effet, est partout dans cette œuvre. Ce Raimond avec sa nostalgie et ses pressentiments, « Sehnsucht » et « Ahnung », c'est le poète romantique. Et cette nature, c'est la nature romantique, non pas seulement à cause de la nixe, de la fontaine, de la forêt et des cors de chasse.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Mais ce panthéisme qui fait adorer à Mélusine « le dieu de tous les êtres » comme aurait pu le faire Jacob Boehme, cet esprit rêveur et inconscient qui vit dans les choses, cette affinité avec ce qui existe en l'homme de plus haut et de plus pur, l'art, la poésie, tout cela vient du romantisme. La place nous manque ici pour faire les rapprochements avec Novalis ou Schelling, et il ne s'agit pas d'ailleurs d'une influence directe, précise et impérieuse, mais d'idées partout diffuses à cette époque. On a déjà signalé les ressemblances entre la *Mélusine* de Grillparzer et le *Freyschütz* de C. M. Weber, ou plus exactement le livret de Kind. Vouloir construire une « philosophie de la nature » de Grillparzer serait une complète erreur. Nous indiquons seulement ici un point de contact entre lui et une école dont il n'a pourtant jamais dit beaucoup de bien.

Ces idées ou ces germes d'idées, nous les retrouvons plus développées dans deux œuvres de l'âge mûr, presque de la vieillesse de Grillparzer : dans *une Querelle entre Habsbourgs* et surtout dans *Libussa.* Avec les années, si l'imagination n'a pas faibli, du moins la tendance à ratiociner, à philosopher a-t-elle augmenté le goût des réflexions complaisamment poursuivies où se déposent l'expérience d'une longue vie et le fruit de ces inactives méditations qui remplirent la seconde partie de l'existence de Grillparzer. Dans *Libussa,* il reprenait pour une part le sujet de *Mélusine.* Nous sommes transportés de nouveau au sein de la nature, et il faut prendre ici ce mot au sens chronologique : *Mélusine* se situe, assez vaguement d'ailleurs, au Moyen Age; la nature n'y subsiste plus que comme un paganisme, une hérésie, une sorcellerie que le christianisme a refoulés au fond des bois. Dans *Libussa* nous remontons à une époque bien plus reculée, à cet âge de nature que Rousseau avait découvert comme le premier âge de l'humanité. Plus exactement, le drame se déroule

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

au déclin de cet âge, à la période de transition où l'homme, fils ingrat et rebelle, se sépare de sa mère et veut mener désormais une existence indépendante. Cette révolte de l'homme c'est le début de la civilisation, avec ses biens et ses maux, ses vertus et ses vices. *Libussa*, comme le *Moloch* de Hebbel, nous fait assister à la naissance de la société.

Mélusine, Plantina et Méliora sont des nixes; Libussa, Kascha et Tetka ont eu pour mère, selon la légende, une sorte de dryade. Elles lisent dans le livre de la nature; elles suivent sans erreur, dans le cours des étoiles, les destins des hommes, elles connaissent les plantes qui exercent sur l'organisme humain, par sa parenté avec la nature, une action salutaire ou néfaste; des songes, des visions, des pressentiments obscurs, les instruisent de ce qui se passe loin d'elles. Ainsi s'écoule leur vie, oisive et contemplative, sans incidents, sans souffrances, et comme plongée dans une rêveuse inconscience. Elles méprisent les hommes et leur activité qui s'épuise à la poursuite de vaines apparences. Ce qui paraît inanimé au vulgaire est vivant pour nous, dit Kascha, et l'existence des vivants est pour nous égale à la mort. Leur âme a le calme, la lenteur, presque l'apathie, la vague clarté et la sereine indifférence de l'âme des choses.

Libussa, cependant, comme Mélusine, a un tempérament plus vif. Elle aspire à passer de la contemplation à l'action; elle accepte la couronne de Bohême. Ainsi elle sort du cercle de la nature pour entrer dans le cercle de l'esprit humain, tel qu'il commence à se dessiner, à cette heure où l'homme n'est plus absolument l'enfant de la nature. Nous avons vu dans *Mélusine* une différence fondamentale entre l'esprit de la nature et l'esprit de l'homme, c'est que le premier connaît immédiatement et concrètement par les sens, tandis que le second ne connaît qu'indirectement et abstraitement par l'entendement; le pre-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

mier opère sur des sensations et des images; le second, sur des mots et des concepts. C'est que, nous l'avons déjà dit et cette pensée apparaît plus clairement dans *Libussa*, l'homme est essentiellement action, activité, et notre connaissance est faite pour agir, elle est pragmatique. Grillparzer le reconnaît après les romantiques et avant nos philosophes contemporains. Elle est superficielle, elle est inexacte, elle est partiale, elle travaille avec des fragments de réalité, privés de vie, dissociés, schématisés, défigurés selon notre condition, nos besoins, nos intérêts, nos passions et, par suite, très utilement appropriés à la pratique, c'est-à-dire à une action rapide. Ceci revient au fond à cette vérité commune que l'homme d'action ne doit pas trop savoir ni trop réfléchir s'il doit atteindre le succès. Libussa déclare elle-même qu'elle gouvernera peut-être mieux ses sujets parce qu'elle a moins de sagesse et de profondeur d'esprit que ses sœurs.

L'esprit de la nature, au contraire, embrasse toute la réalité et pénètre jusque dans ses replis les plus cachés; il en a une connaissance profonde, exacte et loyale, pourrait-on dire, que ne trouble aucune prévention. Par là, il serait impropre à l'action, au sens humain du mot. Car il opère sur un nombre indéfini de facteurs, considérant la réalité dans son unité et sa continuité, sans en supprimer ni en altérer aucun élément. Mais la nature ignore ce que nous appelons l'action; elle nous invite, comme le dit Primislaüs en un endroit, à sentir et à jouir; l'homme, sans doute, ne peut déchoir s'il vit au contact de l'univers et des choses immuables; mais progresser, penser, créer, agir, cela ne nous est possible que si nous nous concentrons sur nous-mêmes en nous isolant de la nature. Sans doute, elle agit et elle progresse, mais avec une telle lenteur selon notre mesure, disposant de millions d'années, qu'elle nous semble inerte et immobile. Son action est une évolution, une gradation insensible, qui ne rompt pas la continuité des phé-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

nomènes, tandis que toutes nos actions ont quelque chose de violent et de discontinu et prennent le caractère d'un coup d'État; le début même de notre existence, l'acte métaphysique par lequel notre individualité fut posée, est-il autre chose qu'un coup d'État et une rupture de la continuité de cet univers? Un acte est chez nous le résultat d'une décision par laquelle nous interrompons arbitrairement la suite des phénomènes, c'est-à-dire de nos pensées et de nos motifs, pour introduire dans le monde un fait nouveau, un élément étranger, car il ne porte d'autre empreinte que la nôtre. Il n'y a rien, dit Primislaüs, qui répugne plus à la nature que la décision et rien par suite qui soit plus difficile pour l'homme. Car il s'agit de rompre d'un seul coup les mille liens par lesquels le hasard et l'habitude nous guident; il s'agit de sortir du cercle des destinées obscures pour déterminer soi-même son sort; contre cette audace se révolte tout ce qui, dans l'homme, appartient à cette terre, à la nature, et construit l'avenir avec le passé. Ceux qui, comme l'empereur Rodolphe, ne connaissent rien de plus sublime et de plus sage que le cours de la nature, se refusent à troubler, par une décision et un acte, le développement organique des choses dans lequel ils voudraient voir l'homme rentrer. Dans l'évolution de la nature, d'ailleurs, il n'y a pas, comme dans notre vie, de distinction entre la pensée dont les phases se succèdent selon des lois et l'acte qui est un terme et un commencement absolus. Dans la nature, tout est à la fois représentation et volonté, selon la philosophie de Schopenhauer où nous retrouvons un courant d'idées que Grillparzer n'a pas ignoré.

Quelles leçons la nature donne-t-elle à l'homme? L'homme est activité trépidante, inquiétude, trouble, discorde, discontinuité en lui-même et dans l'univers. La nature offre le spectacle inverse et par là nous propose

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

un grand exemple : « Je regarde autour de moi dans la vaste étendue de la création, dit Kascha, et je trouve partout une sage contrainte. Le jour paraît, la nuit vient, la lune se lève, puis le soleil, la pluie arrose ton champ, la grêle le ravage; tu peux en tirer parti, tu peux te réjouir, tu peux te plaindre : tu ne peux rien y changer. Que veut donc l'homme pour aller encore juger les choses, du moment qu'elles sont? » La sagesse de la nature, c'est donc une résignation spinoziste à ce que la nécessité a décrété : « Celui qui connaît ses entraves, celui-là est l'homme libre; celui qui s'imagine être libre, est l'esclave de cette imagination. » Le premier soin de l'homme doit donc être de se soumettre spontanément aux lois éternelles qui régissent tous les êtres. Ainsi la régularité rentrera dans son âme et le calme et l'harmonie. Libussa a perdu la paix de l'esprit parce qu'elle s'est écartée des sentiers de la nature pour se mêler à l'agitation humaine. Sa sœur, qu'elle consulte, lui répond : « Celui qui veut marcher sur les traces des puissances supérieures, doit être d'accord avec lui-même; l'esprit est un. Celui qui n'a pas réussi à rassembler au centre de son être toutes les forces de sens divers, ... celui qui se laisse distraire par des soucis, des désirs et par ce qui répand en nous le trouble le plus funeste, le souvenir, celui-là ne connaît plus jamais cette solitude dans laquelle l'homme reste seul en face de lui-même. »

C'est là un des points sur lesquels Grillparzer revient le plus souvent : le spectacle de la nature nous enseigne à conserver ou à rétablir en nous l'unité et la concorde. Peut-être parce que c'étaient là les biens vers lesquels lui-même soupirait le plus ardemment et, s'il écrit que le pire de nos tourments est le souvenir, c'est un aveu qui perce. Déjà en 1826, dans une poésie (*le Monde des Plantes*), il déclare que rien ne vaut un esprit d'accord avec lui-même et que rien ne peut troubler. Tel est l'heureux sort de la

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

plante; elle pousse là où la graine est tombée, elle produit sa fleur ou son fruit sans demander autre chose et se contente d'être ce qu'elle est. Le chêne s'élève dans les airs et n'envie pas à la rose son parfum; la rose embaume et ne s'afflige pas de ne pas donner de fruit. Mais l'homme erre à l'aventure sans savoir ce qu'il est ni ce qu'il veut. Ce qui lui manque, le bien précieux que peut lui donner la nature, c'est le recueillement («Sammlung») que Grillparzer invoque pour lui-même dans une poésie et que le prêtre, dans *Héro et Léandre*, appelle le levier des mondes; tout ce que l'homme a produit de sublime lui vient de ce recueillement par lequel il dirige ses pensées et ses forces vers un même but, comme la plante concentre sa sève vers un même point pour porter sa fleur et son fruit.

Ces idées se retrouvent dans le passage bien connu où l'empereur Rodolphe justifie sa croyance à l'astrologie. Que sont, en effet, les étoiles, sinon les éléments les plus anciens de la nature, les premières œuvres de la main de Dieu et les premiers monuments de sa sagesse dans leurs courses ingénieuses, en un temps où il n'avait pas encore créé l'homme. Celui-ci se révolta contre son créateur, mais les étoiles, comme un troupeau d'agneaux suit son pasteur, obéissent éternellement à l'ordre divin, ainsi que l'ensemble de la nature : « C'est pourquoi la vérité réside dans les étoiles, dans les pierres, dans la plante, dans l'animal, dans l'arbre, mais non dans l'homme. Qui saurait, comme les étoiles, être tranquille et modeste et pieusement docile, qui saurait maîtriser sa volonté propre pour n'être plus qu'une oreille humblement ouverte, celui-là percevrait sans doute un mot de cette vérité qui circule à travers les mondes sortant de la bouche de Dieu. ... Là-haut, dans les étoiles, résident l'ordre, la régularité; là-haut est leur demeure; ici-bas, parmi les hommes, règnent la vanité, l'arbitraire de chacun et la confusion. » La première religion de l'homme fut celle des étoiles; elles révélèrent Dieu à

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

l'humanité par l'éternelle immutabilité de leurs révolutions. Depuis lors, Dieu s'est révélé lui-même; sa voix a parlé plus haut que la nature, mais il envoya une étoile pour guider les mages et la voix de la nature ne s'est pas tue; au milieu du tumulte humain, le sage l'entend encore lorsqu'il prête une oreille attentive.

Dans les premiers temps de son règne, Libussa essaie de modeler le groupement humain dont elle règle les destinées, d'après la nature. Non seulement l'unique travail auquel se livrent ses sujets est l'agriculture (commerce et à plus forte raison industrie sont inconnus), mais la propriété y est en commun; chaque membre du phalanstère doit un certain nombre d'heures de travail pendant lesquelles il cultive le bien collectif et les équipes se succèdent à l'appel des contremaîtres. L'or et l'argent ont perdu toute valeur; il n'y a plus ni riche ni pauvre; qui a faim, prend de la nourriture qui appartient à tous. Les femmes sont les égales des hommes. Quant à l'autorité de Libussa, elle est toute morale; elle ne s'appuie pas sur la force et la crainte, mais sur le respect et la tradition. Respect et tradition représentent en effet la sage nécessité et la régularité de la nature transposées dans l'ordre humain; le régime patriarcal correspond, parmi les hommes, à l'harmonie des révolutions stellaires dans le ciel : « Tout ce qui s'est établi de soi-même au cours des temps me paraît naturel et par conséquent équitable », dit Libussa. Les institutions doivent se créer et se modifier d'elles-mêmes, sans que l'homme ait l'audace d'y porter la main. Et, tandis que la société des civilisés a pour principe l'utilité privée, l'égoïsme individuel par lequel se justifient toutes les révoltes et jusqu'à l'insurrection permanente, la société naturelle repose « sur le respect qui ne se fonde lui-même sur aucune preuve. Le fils obéit quand le père a commandé; l'ordre est sanctifié par la bouche qui le prononce. Qu'un seul gouverne, c'est la volonté du ciel parce qu'il a créé l'homme pour obéir. »

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

L'empereur Rodolphe voudrait aussi que le respect et la tradition fussent les deux colonnes de son empire. Sa destinée, il est vrai, le fait vieillir en un temps qui n'a que du mépris pour « les coutumes de nos pères » et où chacun s'abandonne à la folle impulsion de sa passion, de sa superstition, de son ambition et de son intérêt. Mais s'il est impuissant à réfréner les individualités déchaînées et s'il peut tout au plus châtier don César, son fils, qui personnifie pour lui cette nouvelle génération, il veut se garder de cet aveuglement général et assurer ainsi l'avenir des Habsbourgs : « Ma maison subsistera éternellement, je le sais, parce qu'elle ne se met pas, pour obéir à une vaine sagesse humaine, à la tête des novateurs ou ne les fait pas surgir. D'accord avec l'esprit de l'univers, tantôt avec sagesse et tantôt avec une apparente folie, tantôt avec hâte et tantôt avec lenteur, les Habsbourgs imitent le cours de l'éternelle nature et, sans abandonner leur propre centre de gravité, ils attendent le retour des esprits qui se sont égarés. »

Que valent au regard de la nature les « droits de l'homme » ? Ils sont inexistants, nuls et non avenus. Ce ne sont en effet que les inventions de cet entendement humain que nous avons vu s'opposer à l'esprit de la nature; ce ne sont que les revendications de l'égoïsme et de l'orgueil individuels. Au nom de ces prétendus droits, on détruit la tradition et le respect; on fait de l'atome humain la base de toute société; on affranchit l'individu de ce communisme, de ce panthéisme social qui est le seul régime selon la nature, parce que la nature ne connaît que la continuité des lois et l'unité des types et abhorre la discontinuité et la diversité des individus. Comme le dit Grillparzer dans une poésie, la destinée éternelle de l'homme et son seul droit, c'est la privation et le renoncement : « Car l'antique nécessité de la nature hait ce qui prétend régler soi-même son chemin et son cours en bravant les droits éternels des puis-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

sances naturelles et celles-ci, toujours en éveil, font rentrer violemment dans leur empire tout ce qui prétend s'en échapper. » L'empereur Rodolphe le déclare aussi : le seul droit de l'homme dans la préhistoire fut la souffrance et la faim. Ensuite descendit sur la terre l'ordre divin qui n'est pas celui de la raison humaine.

« De tous les mots que comprend le langage, dit Libussa, aucun ne m'est plus odieux que le mot : droit. Est-ce ton droit si ton champ est fertile? si tu ne tombes par mort en cet instant, as-tu donc un droit de vivre et de respirer? Partout je ne vois que grâce et que bienfait, dans tout ce que l'univers fait pour tous, et ces vermisseaux viennent me parler de droit? Que tu aides le pauvre, que tu aimes ton frère, voilà ton droit ou plutôt ton devoir, et le droit n'est qu'un beau nom pour toutes les injustices que porte la terre. » Le droit est une construction abstraite de l'entendement humain inspiré par l'égoïsme individuel; la nature l'ignore. Dans celle-ci existe seulement cette sage nécessité qui assure, par des relations stables entre les phénomènes, la perpétuité de l'univers. Pourquoi réclamez-vous pour chaque croyant, dit Rodolphe aux États de Bohême, le droit de protester s'il juge sa liberté de conscience compromise ? « Voyez le monde tel qu'il s'étale sous nos yeux, montagnes, vallées, fleuves et prairies. Les hauteurs dénudées attirent les nuages et les envoient sous forme de pluie dans la vallée; la forêt retient la tempête destructrice; la source ne porte pas de fruit, mais elle nourrit les fruits et par cette action réciproque des grandes et des petites choses, les unes produisant, les autres protégeant, s'engendre cet univers dont le fondement et le droit résident dans ce fait qu'il existe. »

De même la société humaine ne doit pas être une machine dont la raison connaît et contrôle tous les rouages parce qu'ils sont son œuvre, mais bien plutôt un organisme, dont les éléments ne sont pas réunis entre eux par des

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

rapports intelligibles ou mathématiques et dont l'entendement ne doit pas essayer de scruter les profondeurs de sa clarté indiscrète : « Ne soumettez pas à l'examen du juge, dit Rodolphe, ces liens sacrés, inconscients, innés, indémontrables, parce qu'ils sont à eux-mêmes leur démonstration et qui unissent ce que les subtilités du raisonnement séparent en éléments hostiles. Tu honores ton père, et cependant il est dur; tu aimes ta mère, une femme faible et bornée; ton frère est celui entre les hommes qui te tient de plus près, si différentes que soient des tiennes ses actions et ses paroles. Et si ton cœur te porte vers une femme, tu ne demandes pas si elle est la première entre toutes. Un signe sur son cou devient pour toi un de ses charmes et un défaut de sa prononciation te semble une musique. » Ces sentiments auxquels nous ne pouvons trouver aucune justification rationnelle, qui naissent des profondeurs de cette inconscience, sont pourtant les seuls qui durent, parce qu'ils ont leur origine dans la nature, tandis que les opinions et les systèmes passent. Le lien social doit être d'ordre sentimental, comme le lien familial, et non rationnel, parce que la nature est sentiment, non raison.

Primislaüs, dans *Libussa*, est le contempteur de la nature, l'apôtre de la civilisation. Il soumet le respect et la tradition à l'épreuve de la raison devant laquelle ils s'évanouissent. Il conduit les hommes dans la ville dont les murs les séparent désormais de la nature. En bon intellectuel, il ne connaît rien au-dessus du droit et de l'équité. Il veut être un souverain constitutionnel qui prend conseil de ses sujets, à la tête desquels il prétend marcher vers le progrès, « moi et mon peuple, en citoyens et en hommes ». Ainsi s'ouvre un avenir que Libussa n'entrevoit qu'avec horreur, comme plus tard l'empereur Rodolphe. La démocratie égalisera tout, uniformisera les individus; tandis que la nature sait concilier la puissance des types et des lois avec la conservation des apparences individuelles, de

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

sorte que, dans son royaume, tout est un et divers, dans l'État rationnel dominera une affreuse et aride monotonie. A la place des dieux sans nombre des cultes de la nature dont chacun a sa physionomie caractéristique et réunit un groupe restreint d'adorateurs, il n'y aura plus qu'un Dieu unique, général, impersonnel et abstrait. Trop vaste et trop vague pour le sentiment, il ne sera qu'un objet de raison; au nom de la raison on disputera sur lui; de là naîtront les schismes, l'intolérance, les persécutions et les guerres civiles. Finalement chacun sera à soi-même son propre dieu, et ne connaîtra plus d'autre idéal que son utilité et son bien-être.

Et cependant ce ne sera pas là le terme de l'évolution. Comme plus tard Ibsen, Grillparzer rêve sur ses vieux jours « d'un troisième empire ». Dans une note qui se rapporte à *Libussa*, il écrit : « Sentiment, raison, retour au sentiment. » Tel est pour lui le rythme de l'histoire de l'humanité. Le règne du sentiment c'est l'état de nature; l'homme n'obéit encore qu'aux penchants inconscients qu'il trouve dans son cœur et qui sont ceux de tous les êtres animés répandus dans l'univers. Puis l'intelligence s'éveille, l'homme commence de raisonner et dresse peu à peu l'édifice de la civilisation. Il entre alors en conflit avec la nature; il mène une vie contre nature, pourrait-on dire. Le divorce, cependant, ne saurait jamais être complet. Parmi les civilisés, il y a d'abord les artistes et les poètes qui restent les fils chéris de la nature; ils écoutent encore docilement ses voix. Mais l'homme même, qui ne prétend cheminer qu'à la clarté de l'intelligence, s'aperçoit, lorsqu'il réfléchit, qu'il y a dans ses actes une part énorme d'instinct, d'inconscience, de nature; poussant plus avant, il découvre que son action sera d'autant plus efficace et plus sage qu'il sait mieux concilier les deux puissances.

Cela n'est pas impossible; la nature n'est pas en son

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

essence hostile à l'esprit. Lorsque Primislaüs veut fonder Prague, ce rationaliste sans préjugés demande à sa femme de réveiller en elle l'esprit prophétique par lequel parle la nature, pour prédire les destinées de la ville. Car, dit-il, lorsque naît dans l'homme une grande et féconde pensée, la nature elle-même sent comme le souffle de l'esprit et semble vouloir spontanément concourir à la réalisation de cette noble entreprise. La pensée est pour ainsi dire un centre d'attraction autour duquel viennent se grouper les éléments lointains et contradictoires : elle anime ce qui était inerte ou hostile. L'homme doit reconnaître que son effort ne lui servirait de rien, si la nature ne le secondait : « C'est un mauvais laboureur, celui qui n'attend sa moisson que de sa charrue, de sa houe et de son travail et se figure que la clarté du soleil, qui descend sur son champ, n'est que le couronnement de sa peine. L'homme agit, le ciel bénit son activité ! » Les croyances astrologiques ne sont peut-être pas de vains rêves; peut-être, par une correspondance mystérieuse de la nature et de la pensée, les figures que forment les astres nous offrent-elles les images symboliques des œuvres futures de notre esprit.

Ainsi s'explique la vision où Libussa mourante aperçoit les destinées qui ne se réaliseront qu'à la fin des temps. L'homme a renié la nature; il n'écoute plus la voix du cœur et de l'innocence; il est cupide, égoïste, utilitaire, « et pourtant, dit Libussa, il est bon. » Mais la raison l'égare; longtemps il errera à la poursuite des biens imaginaires dans lesquels il voit sa seule félicité : « Un jour pourtant il arrivera aux limites de sa puissance, et possédera tout ce qui sera nécessaire à sa vie. Alors, comme un homme opulent qui n'a pas d'héritiers et qui se sent solitaire dans sa vaste maison, il sentira le vide de son cœur. Le fracas du travail se sera apaisé et il entendra de nouveau des voix s'éveiller dans son âme. » Alors parleront de nouveau l'amour, l'enthousiasme, la poésie, l'idéal, tous les sentiments que bafoue

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

un mesquin bon sens; alors reviendra le temps des visionnaires et des inspirés, « et, si les cieux se sont fermés, la terre prendra leur place et les dieux habiteront de nouveau dans le cœur de l'homme ». La raison ne sera pas détrônée; elle laissera seulement la nature s'asseoir à côté d'elle et le troisième âge de l'humanité ne sera pas un retour au premier, mais la synthèse et l'apogée des deux précédents.

Nous ne pouvons indiquer ici, car il y faudrait une étude particulière, les points communs que l'on trouve çà et là entre les idées de Grillparzer et celles de Rousseau, celles des romantiques, Novalis d'un côté, Müller et Gentz de l'autre, et enfin de Hegel. Remarquons seulement pour finir combien cette conception de la nature répond au caractère de Grillparzer. Poète, il voit dans la nature, au sens étroit comme au sens large du mot, la source de la poésie. Mais même comme homme, on retrouve dans son tempérament beaucoup des traits qu'il prête à la nature. Elle est sentiment et le sentiment a gouverné sa vie plus que la raison; il se plaint, en un endroit de son autobiographie, d'être l'homme de l'inspiration, livré à tous les caprices de son humeur. Elle est pensée obscure, inconsciente, et il déplore d'avoir passé de trop longues années dans une morne apathie de l'esprit (« ein dumpfes Brüten »). Elle est inactive, paresseuse, hostile à toute résolution et il est également incapable d'agir, de prendre parti, de se décider; il s'accuse de manquer de virilité dans son caractère; il reste assis sur une chaise et hausse les épaules en disant : « Soit! » Comme l'homme primitif, proche de la nature, il croit vaguement à une Némésis, à une puissance obscure qui pèse sur nos destinées. Avec les années, il s'enfonce de plus en plus dans une existence végétative, dans la torpeur des êtres qu'enveloppe encore la nuit étoilée : « Ma vie fut toujours un rêve, non pas, selon le mot du philosophe grec, le rêve d'un homme éveillé, mais véritablement le rêve d'un homme qui dort. »

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

GRILLPARZER ET L'AMOUR

I

Il n'y a pas de passion dans laquelle l'individualité de chacun de nous se révèle avec plus de spontanée sincérité que dans l'amour. Nous nous y donnons tout entiers, tels que nous sommes, avec une inconsciente impudeur, dans la nudité de notre nature. Plus que de tout homme ceci est vrai du poète; il se volatilise jusqu'au dernier élément dans la fournaise de l'amour. En étudiant comment Grillparzer a pratiqué l'amour, nous aurons un abrégé de son caractère, de même que le rôle qu'il lui attribue dans ses drames forme un des côtés les plus originaux de son théâtre.

Ce Viennois a été un grand amoureux et un grand poète de l'amour. Il y apportait des prédispositions.

Amor est quædam mentis insania
Quæ vagum hominem ducit per devia,

affirme naïvement un moine du Moyen Age. Le jeune Grillparzer penchait particulièrement à cette insanité et elle devait prendre aisément chez lui un caractère presque morbide. C'était un enfant et un adolescent débile, souvent malade, mais d'une imagination effrénée et d'une inquiétante nervosité. Qu'il se propose de devenir un saint

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

ou un poète, ses rêveries sont également extravagantes. Mais à des paroxysmes d'orgueil et de confiance sans bornes en ses propres forces, succède un désespoir tout aussi illimité; la crise de surexcitation fait place à la crise de marasme. Il passe par des périodes d'une « sauvage et destructrice mélancolie »; tantôt son cerveau bouillonne d'idées et tantôt il y sent un vide effrayant. « Si le destin ne me délivre pas bientôt de mes tortures, je me loge une balle dans la tête. » C'est là autre chose que lubie de jeune romantique; ce sont des symptômes d'une névrose héréditaire. La mère et un frère finissent par le suicide, auquel Grillparzer devait encore songer plus d'une fois dans sa vie. La mère avait sombré dans la folie mystique; un autre frère, après avoir donné pendant vingt ans des signes manifestes de dérangement cérébral, a une crise de cette forme bien connue d'aliénation mentale qui est l'auto-accusation. Dans le Journal même du jeune Grillparzer, on trouve des traces de mensonge hystérique, expressément destiné à en imposer à des lecteurs éventuels. Il a des périodes d'hyperesthésie pendant lesquelles il croit entendre la musique par les tempes ou par le front. Sa mère avait pour cet art une prédilection morbide; chez le fils la musique et le chant provoquent un ébranlement physique anormal : une angoisse allant presque jusqu'à l'évanouissement, des nausées, des hallucinations; la face du chanteur grimace diaboliquement et des flammes jaillissent de son corps. On croirait presque avoir affaire à un déséquilibré.

Il ne dispose que d'une quantité limitée de force vitale et il la dépense sans compter; de là les alternatives de surexcitation et de dépression. Le sentiment, l'imagination, l'instinct règnent sur la raison et la volonté! Il s'abandonne à la passion avec une fougue insensée. Ainsi déjà dans ses amitiés. Le culte de l'amitié de la fin du dix-huitième siècle est sans doute pour beaucoup dans l'importance que Grillparzer accorde à ce sentiment, et l'influence de l'é-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

poque se marque dans le style et les rites auxquels le jeune homme se croit tenu : promenades enlacées sous les bosquets, larmes abondantes, serments à la face du ciel et embrassements sans fin. Mais ce qui n'appartient qu'à Grillparzer, c'est la violence de son attachement pour son cher Altmütter. Cela commence par un coup de foudre et se continue, comme les passions féminines de Grillparzer, par des scènes d'atroce jalousie. Il fouille comme une maîtresse soupçonneuse dans les papiers d'Altmütter et y découvre une lettre d'un autre jeune homme qui lui paraît trop tendre. L'orgueil blessé, la colère, la douleur égarent son esprit : « Encore un jour comme celui-ci et... (je me tue). » « Où avais-je les yeux? Comment n'ai-je pas remarqué depuis longtemps sa froideur? Lui, Altmütter, dans les bras duquel j'ai reposé dans ces heures sacrées, lui qui, seul entre tous, a lu jusqu'au plus profond de mon cœur... il a pu connaître cet individu, il a pu lui écrire, il a pu le tutoyer! Oh! ce soir inoubliable pour moi où, pour la première fois, je lui ai dit tu; par ce mot je scellais à jamais notre amitié; combien ce tutoiement m'était sacré et combien Altmütter le profane maintenant! »

L'amour se déchaîne sur lui comme un ouragan qui secoue et ébranle son être dans ses racines. L'inquiétude de la femme lui vient de bonne heure; la nervosité de son tempérament le rend précoce. Il ressent dès quinze ou seize ans cet appétit de l'amour, cet amour de l'amour dont a parlé aussi par expérience saint Augustin dans ses *Confessions*. Il a même projeté une continuation du *Faust* dont le héros, élevé à la hauteur d'un type, aurait incarné ce premier éveil, ce trouble bouillonnement de l'amour dans une âme d'adolescent : « Il faudrait représenter ce jeune homme qu'obsèdent jour et nuit des images voluptueuses; tout brûlant de désir il cherche une occasion et, quand elle se présente, non seulement il est trop farouche pour en profiter, mais il ne la remarque même pas. Je puis

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

très bien me figurer, surtout s'il est myope (comme l'était Grillparzer) qu'il soit incapable de reconnaître dans la rue l'objet de sa flamme. Car nous n'aimons à ce moment de notre vie que l'image peinte par notre imagination; la jeune fille que nous croyons aimer n'est que la toile sur laquelle l'imagination accumule ses couleurs. J'entendis quelqu'un dire un jour (ou était-ce moi-même?) qu'il était amoureux, mais ne savait encore de quoi. Je n'ai jamais entendu rien de plus vrai et qui caractérise mieux un jeune homme. »

Grillparzer s'est trompé lorsqu'il a cru que chez lui le rôle de l'imagination dans l'amour ne survivrait pas à sa jeunesse. Nous verrons que toujours l'amour vint chez lui de la tête plutôt que du cœur. Faisons tout de suite aussi la part, la grande part de la sensualité! Cet adolescent un peu morbide a des instincts surexcités. Ses penchants le portent d'abord vers les actrices, un goût dont il se guérit plus tard; peut-être, dit-il, étais-je influencé par le *Wilhelm Meister;* je cherchais des Mariannes et des Philines. Profitant de la liberté que lui laissait son père, il courait les petits théâtres, comme aujourd'hui la jeunesse de nos grandes villes va chercher le soir, sur la scène des music-halls ou des cafés concerts de tout ordre, au hasard des décolletés et des maillots, son idéal de la plastique. Il avait déjà vingt ans lorsqu'il vit une toute jeune actrice jouer Chérubin dans le *Figaro* de Mozart, et le charme hybride du déguisement lui inspira une poésie dont l'ardeur, dit-il quarante ans plus tard, allait presque jusqu'à la folie et même jusqu'à l'immoralité! Le poète ne sait s'il a devant lui le plus gracieux des adolescents ou la plus séduisante des femmes, et il demande à l'androgyne de laisser ses regards, ses lèvres, ses mains dissiper cette excitante équivoque.

Ce n'était pas là, à beaucoup près, sa première passion. Quatre ou cinq ans auparavant il avait soupiré pour une

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

petite chanteuse d'un théâtre des faubourgs, à peu près de son âge, c'est-à-dire de quinze ou seize ans. Ici aussi l'imagination avait sa part; l'amant se rendait lui-même vaguement compte qu'il prêtait à l'objet aimé une partie du charme qu'il lui trouvait. Mais la passion n'en était pas moins si intense que lorsque Grillparzer vit un soir la jeune fille assise dans une loge aux côtés d'un vieillard auquel son père l'avait vendue, il rentra chez lui tremblant de fièvre et dut garder le lit plusieurs jours. Il restait chaste cependant au milieu des tentations, par pudeur, par délicatesse aristocratique, affirme-t-il; il méprisait les basses amours et n'étant ni riche, ni beau, ni hardi, il ne pouvait songer à poursuivre les belles proies. Plus dangereuses peut-être pour la vertu effective du jeune homme que les théâtres des faubourgs étaient ces représentations d'amateurs auxquelles il prenait part dans les maisons amies. Les passions fictives de la scène devenaient réalité dans les coulisses improvisées, les baisers n'y étaient plus de théâtre et Grillparzer mit presque à mal, à l'en croire, la fiancée d'un camarade. On la lui arracha pour la marier au plus vite et il était déjà un si fieffé libertin qu'il s'en affecta très peu.

Il s'accuse lui-même d'inconstance et d'infidélité. Il passe sans douleur d'Antoinette à Thérèse et de Thérèse à Charlotte; peu lui importe le flacon; il ne demande que la sensation de l'amour. L'amour est en effet chez lui en relation immédiate avec les sens. Quatre ou cinq mois après avoir rompu avec Antoinette, alors que son souvenir le laisse absolument froid, elle lui renvoie un livre qu'il lui avait prêté; en l'ouvrant, il respire l'odeur violente du musc qui était le parfum favori de la jeune fille; aussitôt elle se dresse devant lui et des images voluptueuses l'assaillent. Tout le trouble dans la femme : sa vue, son frôlement, son approche; la perspective de rencontrer le soir deux jeunes filles qui lui sont pourtant indifférentes,

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

le rend nerveux tout le jour. Il est chargé d'amour comme une tige de métal est chargée d'électricité. Par un retour inévitable, surtout chez une nature d'un équilibre aussi instable, son idolâtrie se change de temps en temps en une fureur iconoclaste; il maudit ces créatures sottes, bavardes, froides, coquettes, perfides; il compare la réalité avec l'idéal de son imagination et il se jure d'aller chercher sous les palmiers d'Otahiti la compagne simple et aimante qui ne demande pour toute parure qu'une poignée de plumes.

Les deux passions dominantes qu'il découvre en lui à dix-sept ans sont la jalousie et le penchant à la volupté; toutes deux si fortes qu'il ne sait laquelle l'emporte. La jalousie lui fait perdre la raison, dit-il, et le rabaisse au niveau des bêtes sauvages. Un regard, une rencontre, une allusion, un mot échangé, un éloge banal, tout lui paraît suspect et déchaîne sa fureur. « Jamais la jalousie ne se manifesta chez moi plus terrible et plus abominable qu'un jour où K... voulut embrasser Antoinette. Je ne puis pas décrire le sentiment qui s'empara alors de moi. Je frémissais et je tremblais comme en proie à la fièvre, mes mâchoires se contractaient, mes poings se serraient... Je suis convaincu que je laverais dans le sang une infidélité, bien que le courage ne soit pas précisément une de mes qualités éminentes. » L'amour a chez lui en tout temps ce caractère convulsif; il est vrai qu'au paroxysme de l'accès succède une immense fatigue et le dégoût : « Quand j'aime, j'aime comme personne peut-être n'a aimé, ou en tout cas très peu de gens...; je sens véritablement une douleur physique; le cœur me fait mal comme s'il allait éclater;... mais dès que je suis exaucé, ma passion diminue à mesure que l'amour dont je suis l'objet augmente, et elle se refroidit peu à peu. »

L'amour ne représente en effet pour lui que la satisfaction de son égoïsme, de l'égoïsme de sa vanité ou de l'é-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

goïsme de ses sens. Ceux-ci ne gardent jamais le silence. Il est bien rare que chez les jeunes filles qu'il fréquente, il ne s'attache pas à étudier les contours de leur gorge et auprès de plus d'une il est incapable de penser à autre chose qu'à « l'heure du berger ». Il devient de glace dès que son désir est satisfait, mais jusqu'alors le penchant à la volupté le domine : « Je puis résister à ma sensualité si elle s'éveille au moment où je suis calme par ailleurs; mais si mon imagination était déjà excitée, je ne répondrais de rien. » Ses sens sont dans une étroite dépendance des aspects de la nature; la sérénité du matin l'apaise et le purifie, mais « rien ne me porte plus à l'amour ou à la volupté qu'un beau soir en plein air, surtout au clair de la lune. Aux mois de mars et de mai je ne souhaiterais à aucune jeune fille, dans mon intérêt et dans le sien, de se trouver seule avec moi en rase campagne, surtout le soir. »

Il semblerait, d'après ces aveux, que Grillparzer ait été un petit jeune homme tout à fait dangereux. Comme il n'a cependant, que nous sachions, commis aucun attentat, nous devons croire ou qu'il n'en a pas trouvé l'occasion, ou qu'en rédigeant son Journal il se montait un peu la tête. Il est pourtant déjà comme amoureux tel que nous le retrouverons plus tard. Les drames ou les fragments dramatiques de sa jeunesse nous offrent de l'amour la même conception, avec un débordement plus effréné de son imagination. Le principe fondamental et qui revient sans cesse est celui de la puissance et de la valeur absolues de l'amour. Dans *Blanche de Castille* chaque personnage est prêt à tout sacrifier à l'amour. Le roi Pierre, pour l'amour de sa maîtresse, a mis la Castille à feu et à sang et il s'ensevelira sous les ruines de son royaume plutôt que de renoncer à Marie de Padilla. Celle-ci, de son côté, jure que l'amour suffit à son bonheur et la console de toutes les adversités; il change un château croulant en palais de marbre et d'or et fait jaillir sous les pas des amants les

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

fleurs d'un printemps éternel. Frédéric de Guzman renoncerait pour Blanche à ses dignités et à ses ambitions, il dirait adieu aux chimères de la gloire et de la puissance, une hutte serait son empire, une guirlande de myrte sa couronne (1).

« J'aimais, dit Blanche, j'aimais! ô pauvreté du langage qui me donne un mot si froid pour un sentiment sans bornes! J'adorais Frédéric, je l'élevais, et m'élevais moi-même au rang des dieux. Car mon âme, s'élançant vers les nues, échappait aux étroites entraves de l'humanité; un autre esprit semblait animer cette enveloppe terrestre et briser le joug impérieux de la nature. » L'amour affranchit l'homme de sa condition mortelle; il lui est la garantie de l'au-delà dont il entr'ouvre les portes à ses regards. Frédéric et Blanche se préparent à mourir dans les bras l'un de l'autre, certains que par la puissance de l'amour ils seront à jamais unis dans l'autre monde. Mais dans celui-ci déjà l'amour dénoue tous les liens qui le contrarient; Frédéric revendique le droit de se révolter contre son roi, puisque l'amour le lui ordonne; trahir son souverain est moins grave que trahir sa maîtresse. Car nous aimons par un ordre surhumain; c'est la nature tout entière qui nous impose d'aimer : l'amour est une puissance supérieure à notre individualité et qui peut la détruire; de jalousie ou de désespoir amoureux Frédéric est deux ou trois fois sur le point de perdre la raison.

La même aventure arrive à Spartacus; la seule idée d'une trahison possible de Cornélie lui fait proférer contre l'univers les plus horribles imprécations. Les caractéristiques de l'amour selon Grillparzer sont d'abord sa souveraineté, le coup de foudre de sa naissance; en second lieu, la transformation radicale qu'il provoque dans l'homme. Le gladiateur Spartacus promenait un front sombre et

(1) Le même vers dans la bouche d'Éléonore de Guyenne, reine d'Angleterre (*Rosamonde Clifford*).

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

menaçant; son âme rude et sauvage ne connaissait que le désir farouche de la liberté; dans les solitudes horribles, dans les nuits d'orage, il ruminait la honte de son esclavage. Mais la vue de Cornélie produisit sur lui le même effet que sur les neiges de l'hiver le souffle tiède du printemps. Désormais sa face est riante quoique parfois de douces larmes emplissent ses yeux; au lieu de fuir ses amis, il les serre dans ses bras; c'est au clair de lune qu'il erre dans la campagne. Souvent il tombe dans des rêveries si profondes qu'il semble sourd, ivre ou stupide; son corps est comme un cadavre ambulant. C'est que l'esprit s'est enfui vers des régions éthérées; l'univers n'est plus pour Spartacus que délices depuis que l'amour est descendu dans son âme. Partout flotte devant ses yeux, comme un mirage enchanteur, la figure de Cornélie. Dans sa douce folie il erre couronné de fleurs depuis longtemps fanées, mais qui parèrent la chevelure de Cornélie. Bref, l'amour a fait de ce gladiateur thrace un soupirant aussi sentimentalement extravagant qu'Amadis ou Galaor. L'homme est le jouet de la passion qui transforme à son gré le héros en une femme et la femme en un héros. Nul cependant n'est homme tant qu'il n'a pas connu l'amour : « Tu aimes! dit à Spartacus le vieillard qui lui tient lieu de père; tu aimes! ton être a atteint son terme. La nature t'a marqué de son sceau. Tu aimes! oh! sois le bienvenu, homme, au nom de l'humanité. Par ce baiser je consacre ton tendre cœur pour qu'il soit la demeure du sentiment humain! »

Cette conception de l'amour est le produit moitié du tempérament fougueux du jeune Grillparzer, moitié de ses lectures; il la doit moitié à lui-même, moitié à ses auteurs favoris. Son culte de l'amour comme son culte de l'amitié porte les traces des traditions de la fin du dix-huitième siècle. Rousseau, puis le « Sturm und Drang » avaient proclamé que l'amour est le devoir le plus sacré que

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

nous imposa la nature lorsqu'elle nous créa avec un cœur sensible. Sur cette identité de l'amour et de la nature le jeune Grillparzer insiste souvent. L'amour est le sentiment le plus spontané, le plus authentique de la nature humaine, la révélation la plus profonde et la plus véridique de notre être. La nature humaine est amour et aussi la nature extérieure. C'est parmi les arbres et les sources que Spartacus va chercher ses confidents. On peut même dire que nous devons à la nature la naissance en nous de l'amour. Car il s'éveille dans notre âme quand s'éveille dans les animaux et les plantes cette ardeur génératrice qui fait le principe et la vie de l'univers. Tandis que chante le rossignol, le jeune homme et la jeune fille se cherchent et se trouvent sous le pommier en fleurs, comme jadis Paul et Virginie sous des arbres plus exotiques. Si, dans *Blanche de Castille*, l'impératif de l'amour est victorieusement tenu en échec par un autre, non moins catégorique, celui de la vertu et du devoir, c'est encore dans un de ses auteurs de prédilection, dans celui-là même qu'il plaçait alors au-dessus de tous les autres, dans Schiller, que le jeune Grillparzer a puisé cette inspiration.

II

Tout ce que jusqu'ici nous avons vu Grillparzer vivre ou écrire n'est que prélude; vers 1815 il entre réellement dans la vie et dans l'art; les amourettes deviennent passions et les hésitantes esquisses font place aux œuvres achevées. Mais l'homme ne renie pas le jeune homme. Toute son existence Grillparzer a conservé un goût violent pour les femmes. Il ne s'en cache pas; il le reconnaît à diverses reprises; parfois il le déplore. Un peu plus loin nous passerons en revue quelques-unes des liaisons que

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

nous lui connaissons; d'autres sont recouvertes d'un éternel oubli. Comme tous les Viennois, il était prompt à faire des avances au beau sexe et il trouvait dans sa ville natale un théâtre favorable d'opérations. Mais il ne réservait pas à ses concitoyennes une prédilection exclusive; le journal qu'il rédige de ses voyages nous le prouve. En 1819, en Italie, ses observations ne se bornent pas au ciel, à la mer, à la végétation et aux ruines antiques. « 25 juin, Molo di Gaeta : la plus belle race de femmes que j'aie encore vue dans l'Italie méridionale. Presque toutes les femmes sont belles, souvent même très belles. Un teint clair, des cheveux blonds, parfois des yeux bleus. » « 6 juillet, Pérouse : les femmes sont ici très jolies, bien faites, des seins opulents et de forme admirable. » « 7 juillet, Arezzo : très beau est ici le sexe féminin; une taille magnifique, les contours du visage charmants. Un nombre incalculable de jolies filles; à chaque fenêtre on en aperçoit une. » Au bord du lac de Trasimène, après avoir cherché le champ de bataille d'Annibal : « Dans l'eau pataugeait une jolie fille, d'à peu près quatorze ans, avec de longs cheveux roux, humides et dénoués : une naïade. » En 1826 il continue, au cours des stations de son voyage d'Allemagne, ses études d'esthétique comparée : « 24 août, Prague : dans le quartier juif j'ai rencontré trois des plus jolies filles que j'ai vues dans ma vie, toutes trois visiblement des Juives. L'une d'une beauté presque grecque, idéale, les autres d'une beauté humaine, corporelle, charnelle, mais excessivement jolies. » « 25 août, entre Prague et Dresde : ... une jolie servante d'auberge... Fait à table la connaissance d'une jolie Saxonne qui voyageait avec son mari. De beaux yeux bleus, le reste moins remarquable. Revu la belle Saxonne à l'auberge, causé avec elle. Le mari semble jaloux. » « 27 août, Dresde : pas encore vu une belle femme, tout au plus quelques jolies filles. » « 4 septembre, Leipzig : cette ville a incontestablement un

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

avantage sur Dresde : le nombre étonnant de jolies filles que l'on rencontre dans les rues. » Dix ans plus tard, à quarante-cinq ans, il relate encore complaisamment un commencement d'intrigue avec une jeune dame aux côtés de laquelle il se trouve assis dans la chaise de poste qui les conduit à Munich et, arrivé à Paris, il note que les demi-mondaines des boulevards sont pour la plupart fort jolies, d'ailleurs moins nombreuses et plus convenables qu'il ne l'aurait cru. On lui apprend que Louis-Philippe veille sur la moralité de la capitale. Grillparzer va au théâtre, est ravi de la beauté des actrices et, en particulier, d'un ballet qu'il voit à l'Opéra : *la Révolte au sérail ;* les almées, pour se distraire, s'ébattent dans une piscine.

« Les complications sentimentales, écrit Grillparzer à soixante ans dans son autobiographie, ont joué dans ma vie un grand rôle, malheureusement plutôt funeste... Comme tout homme normal je me sentais attiré par la plus belle moitié du genre humain, mais j'avais de ma personne une beaucoup trop mauvaise opinion pour espérer produire en peu de temps une profonde impression. Était-ce le vague attrait de la poésie et du poète ou même la lenteur et la lourdeur de ma nature qui, lorsqu'elle ne rebute pas, attire par esprit de contradiction, je ne sais; en tout cas je me trouvais engagé très avant dans une intrigue alors que je croyais en être encore au début. De là résulta de la joie et de la peine pour mon voisinage immédiat, plus de peine cependant que de joie, car mon véritable but restait toujours de conserver mon âme dans un tel état de sérénité que je pusse recevoir les visites de ma véritable déesse, la poésie. » Il n'ignorait pas que, s'il avait la réputation d'un misanthrope, il n'avait pas celle d'un misogyne, mais au contraire d'un grand ami des femmes. « Il est vrai, dit-il un jour à Augusta de Littrow-Bischoff, que j'ai toujours aimé les femmes plus que les hommes, parce que les femmes, surtout en Allemagne, sont plus

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

naturelles, moins affectées, moins outrecuidantes que les hommes et c'est la belle nature qui m'attire par-dessus tout. »

Qu'il ait eu de son côté du succès auprès des femmes, nous n'en pouvons douter. Son physique n'avait pourtant rien d'extraordinaire. Il était grand et mince, plutôt laid de visage, avec une figure longue et un menton trop fort; ses yeux bleus cependant, ses cheveux blonds, longs et abondants corrigeaient un peu l'impression défavorable, et la pâleur de sa figure lui donnait l'air intéressant. Tel le décrit du moins Caroline Pichler, et peut-être cette description idéalise-t-elle. Des observateurs masculins l'ont trouvé franchement insignifiant et n'ont lu sur sa figure aucune trace du génie. Il paraissait un peu timide, gauche, étriqué, gêné dans ses mouvements, morose et taciturne; tiré à quatre épingles et cérémonieusement poli, il avait plutôt l'air d'un petit bourgeois que d'un poète génial. Vers la quarantaine il avoue lui-même devenir laid : des joues creuses, un teint jaunâtre, un air mélancolique et résigné; la torpeur de son esprit se manifeste sur sa figure. De bonne heure il porta de grosses lunettes; sa voix était douce et mélodieuse, mais il en usait peu; il jouait avec âme du piano.

Malgré son extérieur plutôt ingrat, sa réputation de poète lui servait auprès des femmes; c'était le miroir qui fascinait les alouettes. Il dit aussi qu'on l'aimait par esprit de contradiction; bien qu'il fût un peu ours, ou précisément parce qu'il l'était, on voyait en lui une conquête difficile et qui en valait la peine. Et puis, les femmes demandent à être battues et Grillparzer ne s'en privait pas, métaphoriquement parlant. Il se montrait hargneux à plaisir et la méthode lui réussit longtemps, jusque vers la quarantaine; alors vinrent les échecs et les réflexions mélancoliques : « Il fut un temps, écrit-il à ce moment, où les femmes supportaient ma mauvaise humeur. Est-ce maintenant l'âge? Suis-je devenu encore moins beau

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

qu'autrefois? ou quoi enfin? Quelques femmes aimables, qui se sont patiemment laissé maltraiter par moi, m'ont gâté. Je ne me lie pas facilement si l'on ne me fait pas des avances; au moindre mécontentement, je romps brusquement. Maintenant les femmes ne cherchent plus à renouer, comme autrefois. Le soir tombe. » Dans sa jeunesse, nous l'avons vu, selon le mot de Baudelaire, brutal et langoureux, langoureux d'abord, brutal ensuite, de glace dès que sa passion est satisfaite. Il en est peut-être de même de tous les hommes, mais Grillparzer apportait moins de ménagement que tout autre dans ses caprices et sa tyrannie. Il avait en amour une nature de pacha et son opinion sur les femmes est quelque peu orientale ou méridionale. Le trait général et caractéristique de ses amours est qu'il a fait souffrir, sans beaucoup s'en émouvoir, les femmes qu'il a aimées et qui l'ont aimé.

Il a dit, non sans raison, que son caractère a fait le malheur de sa vie; mais il a fait encore plus le malheur de ses maîtresses. Ce poète était fier, susceptible, irritable, sujet à des sautes d'humeur d'une redoutable rapidité; on ne savait comment le prendre. Il se plaint souvent de la surexcitation maladive de ses nerfs. Il s'avoue têtu et d'humeur contredisante : il a un penchant instinctif à blâmer ce que tout le monde loue et à défendre ce que tout le monde attaque. La gaieté des autres le porte à la tristesse, et plus une femme se montre tendre et aimante, plus il devient froid et bourru. Il n'était pas expansif en amour; il ne fallait lui demander ni cajoleries ni délicates attentions; ses lettres à Katti Fröhlich, celle qu'il a le plus aimée, sont rares et d'une remarquable insignifiance. Le cœur y manque. Aux reproches de Katti il répondait que, comme certaines personnes sont d'une pudeur physique exagérée, lui-même souffrait d'une excessive pudeur sentimentale : « Je suis incapable de montrer ma personnalité toute nue et la tâche principale de ceux qui veulent entre-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

tenir des relations avec moi consiste à dissiper ce sentiment pour que des effusions de ma part soient possibles. » Cette particularité de sa nature se retrouve dans sa carrière d'écrivain; elle l'a empêché d'être un véritable poète lyrique. De même il évitait d'assister à la représentation de ses pièces; il lui semblait qu'on le montrait sur la scène dépouillé de ses vêtements.

Son âme était un jardin secret dans lequel il ne laissait pénétrer aucun regard; une barrière invisible mais infranchissable et qu'il n'a jamais essayé de renverser, le séparait même des êtres qui lui étaient les plus chers. Un trait essentiel de sa nature est un besoin farouche de solitude et d'indépendance. Il n'a jamais cherché, il a même évité les hautes et influentes relations qui lui auraient garanti la fortune et la gloire; les protecteurs les plus bienveillants et les plus respectueux de ses droits lui étaient à charge. Il n'a jamais voulu flatter les goûts du public. Sa nature était de diamant, dure et impénétrable; il n'a jamais consenti à faire des concessions, à se prêter à l'humeur des autres; il fallait qu'on le prît tel qu'il était ou qu'on le laissât; l'amour même ne pouvait venir à bout de son inflexibilité. Avec un semblable caractère il lui était difficile d'entretenir des relations de quelque sorte que ce fût : il s'en rendait compte et demandait seulement, les jours où il était sincère, qu'on le laissât en paix dans son coin. A mesure qu'il s'enlisait davantage dans cet horrible marasme dont, à partir de trente-cinq ans à peu près, il ne peut plus retarder les progrès, à mesure qu'il est plus malade d'esprit et de corps, plus exténué, plus vide, plus mécontent du monde et de lui-même, sa misanthropie s'accroît. Son âme est tellement endolorie que même la caresse d'une main amie lui devient une souffrance. Il l'avoue franchement : les gens qui s'intéressent à lui l'énervent; les prévenances, les soins, les services, l'affection enfin, tout lui est à charge.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Comment l'amour d'une femme, même le plus humble et le moins exigeant, n'aurait-il pas paru une entrave « au plus indépendant des hommes », comme il s'intitule lui-même, à celui qui n'a jamais voulu en faire qu'à sa tête? La reconnaissance et la pitié sont encore des liens. Il n'a pu vivre en bon accord, « dans une sorte d'idylle », qu'avec une seule femme : sa mère, et il en donne naïvement la raison : « Elle n'avait pas d'autre volonté que la mienne. » Grillparzer ajoute du reste aussitôt qu'il n'aurait jamais rien souhaité qui allât contre les vœux de sa mère : « Je la laissais régler tous les détails de la vie matérielle; en revanche, elle s'abstenait de toute immixtion dans le domaine de mes pensées, de mes sentiments, de mes travaux et de mes opinions. » Grillparzer pense que sur de pareilles bases il aurait pu être heureux en ménage et faire un bon mari. Il se vante même d'avoir quelque chose de « conciliant » dans sa nature qui le fait s'abandonner facilement à la conduite d'autrui. En fait, cette tolérance ne s'étendait pas au delà des petits soucis de la vie quotidienne dont il se serait volontiers déchargé sur sa femme, comme auparavant sur sa mère. Il lui aurait fallu une créature docile et insignifiante, qui se serait résignée à ne pas tenir beaucoup plus de place qu'une servante et n'aurait jamais prétendu être une compagne des bons et des mauvais jours, une confidente des joies et des peines, une véritable épouse. Ou bien, chose impossible, il aurait voulu que sa femme abdiquât si parfaitement sa personnalité propre qu'elle ne formât plus avec lui qu'un seul être. Car il ne pouvait souffrir personne à ses côtés qui fût différent de lui, c'est-à-dire qui fût quelqu'un. « Je ne saurais tolérer d'empiétement sur mon être intime; je ne le pourrais, quand bien même je le voudrais. Il aurait fallu que je fusse seul dans mon ménage; entendez : j'aurais oublié que ma femme fût distincte de moi; j'aurais très volontiers contribué pour ma part à supprimer ce qui aurait empêché

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

cette union. Mais être vraiment deux dans le mariage, l'élément de solitude qu'il y a dans ma nature ne me le permettait pas. »

Grillparzer est la victime d'une belle illusion lorsqu'il prétend qu'il aurait fait à sa femme le sacrifice de quelques-unes de ses idées ou de ses tendances. L'histoire abrégée de ses diverses aventures amoureuses montre combien il était incapable d'abandonner quoi que ce fût de son moi. Là où il n'aimait pas, ou là où il n'aimait plus, il était d'une froideur, d'une insensibilité, d'une cruauté, dont il était le premier à s'étonner et à s'indigner mais sans rien pouvoir changer à sa nature. Il eut quelque temps pour maîtresse, aux environs de 1829, une jeune femme de vingt ans, Marie de Smolenitz, qui avait épousé le peintre Daffinger; Grillparzer était l'ami de la maison et jouissait de toutes les prérogatives ordinairement attachées à cette position.

J'étais brutal et langoureux,
Elle était ardente et cruelle.

Elle resta toujours pour lui plus ou moins une énigme; elle était sensuelle, coquette, menteuse, frivole, inconsciente comme un enfant et Grillparzer ne trouve pas de meilleur terme pour la désigner : une enfant. Rahel, dans la *Juive de Tolède*, lui doit, je crois, plus d'un trait; elle possédait du reste « une beauté céleste ». Les débuts de la liaison furent charmants, mais cette puérilité lassa bientôt Grillparzer et il traita Marie avec le sans-gêne qui lui était habituel quand il était fatigué d'une femme; ils se quittèrent, puis se reprirent, mais la rupture définitive semble être venue de Grillparzer. Il s'en affecta si peu qu'il continua de fréquenter la maison comme par le passé, avouant seulement que maintenant il s'ennuyait dans la compagnie de cette femme divine. Il assistait avec une indifférence amusée aux tempêtes que provoquaient dans le ménage les nouvelles amours de Marie. Il intervenait « comme un

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

tuteur de comédie » pour rétablir la paix que lui-même avait autrefois troublée et il voyait avec calme s'allonger la liste de ses successeurs.

Quelques années auparavant, en 1822, il avait été mêlé sans le vouloir dans une aventure d'un tout autre caractère et fort singulière. Il fréquentait une famille Piquot où se trouvait une fille, Marie, de figure médiocre, mais bonne, instruite et intelligente; Grillparzer avait pour elle de l'estime, sinon de l'affection. Il cessa cependant, pour divers motifs, de paraître dans cette maison. Il ne pensait plus à la jeune fille lorsqu'il apprit soudain qu'elle venait de mourir. Il fut étonné de l'indifférence où le laissa cette nouvelle; il en vit la cause dans un certain endurcissement de son cœur qu'il croyait constater depuis quelque temps et, pour se mettre à l'épreuve, il alla à l'église assister à la cérémonie funèbre. Mais les pleurs de l'assistance provoquèrent tout au plus en lui une tristesse philosophique, née du sentiment de la fragilité des choses humaines. Il avait déjà oublié cette histoire lorsque, quelques semaines plus tard, la mère de la jeune fille le pria de la venir voir; elle le reçut en pleurant et lui raconta tout.

Marie Piquot ressentait pour le poète une violente passion qu'elle avait su, avec une force singulière de volonté, dissimuler à tout le monde. Quand Grillparzer avait cessé de venir et qu'elle avait appris sa liaison avec Katti Fröhlich, elle était tombée dans une profonde mélancolie; elle rédigea un testament et mourut au bout de peu de temps d'une maladie imprécise. Ses derniers jours furent d'une sérénité singulière; elle déclara n'avoir jamais été aussi heureuse. Ses parents n'apprirent son secret que par son testament. Elle y disait : « Mon amour malheureux pour Grillparzer m'a coûté des larmes sans nombre. Oui, je l'ai vraiment aimé; je l'ai aimé de toute mon âme; il n'a jamais répondu à mon amour, il ne l'a même pas soupçonné, mais il perd beaucoup par ma mort car, dépourvu des avantages

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

physiques qui attirent généralement les femmes, il n'en trouvera pas facilement une qui l'aime aussi ardemment, aussi indiciblement que moi. Dites-lui ou du moins laissez-lui deviner que je l'ai aimé et que je voudrais qu'il consacrât à ma mémoire quelques vers, comme dédommagement pour ainsi dire de toute la douleur qu'il m'a causée sans le savoir; dites-le lui, car peut-être aura-t-il alors pour ma destinée une larme de pitié, et cette idée a pour moi quelque chose d'infiniment consolant, tandis qu'au contraire la pensée de ne pas obtenir de lui, après ma mort, un seul regret a pour moi quelque chose d'horrible....

«....Si Grillparzer désire avoir un portrait de moi, ce que je ne crois pas, donnez-lui mon premier portrait, celui où j'ai ma robe verte et mon collier de perles noires... (A son frère) Dis à notre chère mère que, en mourant, je lui recommande mon poète; qu'elle le considère comme un héritage que je lui lègue; qu'elle soit pour lui une amie et une mère, car le pauvre garçon est seul en ce monde et il a beaucoup d'admirateurs, mais peut-être pas un seul ami qui prenne soin de lui. Ce serait si beau si vous pouviez le prendre chez vous pour veiller sur sa santé et sur son bonheur, comme s'il était votre fils. Et les gens ne pourront rien dire, puisque je serai morte. Encore une fois, prenez soin de mon Grillparzer. » Quel fut l'effet de ces lignes sur le poète? Il accepta le portrait, mais il refusa l'hospitalité offerte, et n'a consacré ni une larme ni un vers à la mémoire de Marie Piquot : « Pendant que la mère parlait, je restais froid et distrait; je déclinai l'offre, je m'excusai, je jouai un peu la comédie, mais je n'ai pas réussi à verser une larme et j'ai été très heureux de pouvoir gagner la porte. » Il note cette histoire tout au long dans son Journal comme un épisode curieux et comme un sujet de réflexions sur son moi et d'analyse psychologique de son propre cœur. Cet incident lui laissa une impression désagréable, le souvenir d'une sotte aventure où il n'avait pas eu le beau rôle. Ce qui l'in-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

téresse dans l'affaire, ce n'est pas la destinée de Marie Piquot mais les sentiments que provoque en lui cette révélation ou plutôt l'absence de sentiments où elle le laisse. Comme il n'est pas un fanfaron du cynisme, cette insensibilité l'effraie sans qu'il puisse en triompher. Il y a deux âmes en moi, dit-il, dont l'une est indignée de l'apathie sentimentale de l'autre. Mais c'est une indignation platonique.

Charlotte Jetzer avait épousé Paumgarten, un cousin et un ami d'enfance de Grillparzer, en 1818. Elle était une admiratrice passionnée des œuvres du poète. Par là elle gagna son attention puis son affection qui devint enfin un amour passionné. Cette liaison dura à peu près trois ans et ce furent trois années fort agitées pour Grillparzer. Il se reprochait de tromper son cousin et ami; il s'efforçait de se débarrasser de ses liens; il passait par des alternatives de remords, de jalousie, d'indifférence et de brusques retours de la passion. Il finit par rompre; Charlotte tomba dans une mélancolie et une langueur qui entraînèrent sa mort; du moins Grillparzer en est convaincu. Quelques jours avant la fin il lui rendit visite; son visage était déjà celui d'une morte. Ils restèrent seuls un instant; elle se tourna vers lui, le regarda et lui dit : « J'aimerais mieux ne plus vivre que d'avoir réduit une femme à un état si lamentable. » « Mais, continue Grillparzer, toute cette scène ne me toucha guère. J'étais furieux contre moi-même de mon insensibilité, mais à part cela je ne ressentais pas une grande émotion et je me retirai bientôt. » Il ne trouvait jamais d'autre réponse que de gagner la porte. Quelques jours plus tard Charlotte est morte. Grillparzer s'adresse des reproches : « Ah! si j'avais su! je la croyais coquette, frivole, je ne pensais pas qu'elle fût capable d'aimer jusqu'à en mourir. Je l'ai abandonnée, maltraitée. J'ai été peut-être une des causes de sa mort. Mais Dieu m'est témoin que je ne me doutais pas que cette passion était si profondément enracinée en elle. Son amour pour moi était la seule

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

lueur poétique dans sa vie et elle en est morte. » Ne croyons pas cependant que le remords accable réellement Grillparzer, car aussitôt après il souhaite une douleur, un malheur, capables, fût-ce pour une heure, de secouer la torpeur de son cœur et de le tirer « de cette froideur intellectuelle qui montre sa face derrière chaque tenture comme le ricanement sarcastique d'un fou ». Car les femmes ne sont pour lui que les « figures d'une comédie », des images changeantes que son regard effleure; il passe son chemin sans se douter qu'il a été aimé ou combien il l'a été.

Celle qui a le plus souffert du caractère de Grillparzer, bien qu'elle n'en soit pas morte, est Katharina Fröhlich dont le nom restera étroitement lié à celui de Grillparzer. Il y avait quatre sœurs Fröhlich : l'une était peintre, une autre cantatrice et deux, dont Katti, musiciennes; elles donnaient des concerts à domicile. Gagnant honorablement leur vie, elles étaient fort connues à Vienne, ville très musicale, et répandues dans la meilleure société. Grillparzer rencontra Katti dans une soirée musicale, en 1820; elle avait alors vingt ans et lui vingt-neuf. Ainsi commença une liaison qui devait durer plus d'un demi-siècle, mais qui fut fort agitée. Il ne s'est pas passé un seul jour, dit Bauernfeld, où Grillparzer ne soit allé voir Katti, pas un jour où ils ne se soient disputés et pas un jour où il ne soit parti en faisant claquer la porte et en jurant qu'on ne le reverrait plus. Ils étaient jaloux tous les deux, Katti avec raison, car Grillparzer lui a été plus d'une fois infidèle, mais il se montrait d'autant plus sévère qu'il avait plus à se faire pardonner. Il était susceptible et Katti le choquait souvent par sa nature énergique, décidée, un peu brusque. Elle portait vite un jugement sans considérer les choses sous leurs divers aspects et s'enthousiasmait aussitôt pour son opinion. Cela suffisait pour exciter l'humeur contredisante de Grillparzer, et comme chacun, de nature disputeuse, ergoteuse, irritable et impulsive, mettait son point d'honneur

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

à ne pas démordre de son avis, il en résultait, pour le sujet le plus futile, des scènes épouvantables. Au bout de quinze ou vingt ans cependant l'âge les calma et la lassitude.

Bien souvent Grillparzer crut avoir rompu à jamais et toujours il revenait. Par habitude, par lâcheté, par pitié aussi, car Katti tombait aussitôt dans un désespoir si exalté que Grillparzer craignait pour sa vie; il avait déjà tué deux femmes. Il revenait, embrassait Katti, la prenait sur ses genoux et, au bout d'une heure, ils se querellaient de plus belle. Dans ses jours de sincérité Grillparzer plaignait son amie d'avoir rencontré un homme aussi insupportable et qui foulait aussi brutalement aux pieds la tendresse qu'on lui témoignait. Recopiant un passage de Byron dans *Manfred*, il se reproche d'avoir lui aussi empoisonné la vie de celle qui l'aime et qu'il aime.

She had.....
Pity and smiles and tears — which I had not,
And tenderness — but that I had for her,
Humility, — and that I never had.
Her faults were mine, her virtues were her own;
I loved her and destroy'd her!

Il a confisqué en effet à son profit le cœur et l'existence de Katti; il l'a empêché d'avoir mari et enfants et il n'a jamais eu cependant le courage de l'épouser. Une fois ou deux il en fut tout près, mais il survint quelque opportune querelle. Il alléguait des inquiétudes financières; Bauernfeld, son ami, suppose plutôt chez lui le souci de ne pas sombrer dans la banalité d'un mariage bourgeois. Le mariage tue l'amour, aurait dit Grillparzer, en lui enlevant toute sa poésie. Il cite en effet quelque part des vers de Byron qui est son oracle en matière amoureuse :

'Tis melancholy and a fearful sign
  Of human frailty, folly, also crime,
That love and marriage carely can combine
  Although they both are born in the same clime;
Marriage from love, like vinegar from wine.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Il est douteux qu'il eût longtemps supporté Katti comme épouse. Elle était trop active, trop énergique et lui trop fatigué, trop nerveux et trop impressionnable; elle lui donnait le vertige par son agitation perpétuelle, et la sollicitude touchante dont elle l'entourait lui devenait à charge; il avait l'estomac affadi par les douceurs amoureuses et, comme le Tannhäuser de Heine, il soupirait après de réconfortantes amertumes. N'épousant jamais Katti tout en y paraissant toujours prêt, il la mit dans une situation très fausse et l'empêcha de se caser; à la faveur d'une brouille passagère elle avait presque trouvé un fiancé, mais le retour de Grillparzer fit tout rompre.

Il n'eut le courage ni de l'épouser, ni de la quitter, ni d'en faire sa maîtresse. Car, et ce n'est pas là le moins caractéristique de l'histoire, cet amour si long et si ardent resta platonique. Nous savons que la faute n'en fut pas à Katti mais à Grillparzer. Pourquoi cette abstention? On rencontre sur ce point dans son Journal une confession curieuse. Il se contint non par froideur, car il avait assez de peine à maîtriser ses sens, ni par scrupule ou par une résolution vertueuse, mais par un caprice et une fantaisie d'esthète. Il trouvait un plaisir artistique à contempler, moralement parlant, dans une troublante proximité la pure nudité de la jeune fille. Avec une sorte de libertinage raffiné et pervers il sent le désir fermenter en lui et s'arrête à la limite de la jouissance pour la prolonger. Goethe, comme nous l'apprend une de ses *Lettres de Suisse*, s'est permis une fois dans le domaine du physique ce que Grillparzer se permit dans le domaine du moral. C'est un véritable onanisme sentimental. Les suites habituelles ne firent pas défaut. Grillparzer attribue lui-même l'état de neurasthénie, d'épuisement nerveux dans lequel il tomba, à cette « lubie » de ne pas vouloir faire de Katti sa maîtresse. Et, comme il le raconte, l'atmosphère de sensualité qui se dégageait de lui, les privautés qui n'aboutissaient à rien,

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

troublèrent l'innocence de Katti et éveillèrent en elle l'inconscient; Grillparzer put observer chez son amie tous les résultats d'un instinct non satisfait; avant l'âge, son caractère devint celui d'une vieille fille : soupçonneuse, acerbe, acariâtre, et leur liaison en fut gâtée.

Tous deux vieillirent cependant; le calme se fit. La maison des trois sœurs Fröhlich, restées vieilles filles, fut pour Grillparzer, resté vieux garçon, un foyer. Il y allait tous les jours une heure ou deux après le déjeuner, jouait du piano, chantait, se querellait un peu, donnait des conseils sur les questions domestiques ou les affaires d'argent et s'occupait de l'éducation d'un jeune neveu. Katti, de son côté, surveillait depuis de longues années le linge du poète, le faisait blanchir, le repassait et le reprisait. On se souvient de cette maîtresse de Hebbel qui ne put, au dernier moment, se décider à rompre lorsqu'elle se rappela que les chaussettes de son ami étaient trouées. C'était la seule maison où Grillparzer pût gémir à son aise, exhaler son humeur noire et se lamenter à propos de tout, besoin qui allait en augmentant avec l'âge. Comme un petit enfant il lui fallait quelqu'un pour le cajoler et le consoler. Quand il eut soixante ans et les Fröhlich cinquante ou plus, il alla habiter chez elles; elles furent ses gouvernantes, ses lectrices, ses secrétaires, ses garde-malades; après sa mort elles devinrent ses légataires, les dépositaires de ses papiers, les gardiennes et les prêtresses de sa renommée.

Grillparzer a toujours montré une singulière quoique inconsciente habileté à exploiter les femmes. Il en usait pour son bon plaisir et elles lui étaient soumises. Nous avons un certain nombre de lettres de Katti qui accompagnait sa sœur, la cantatrice, dans ses tournées. Elles nous révèlent un amour très naïf et très humble; Katti tremble devant son maître. Elle écrit à ses sœurs, qui communiqueront ses lettres à Grillparzer, car elle craint de l'importuner si elle lui écrit directement. Elle se plaint doucement qu'il ne lui

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

envoie pas une ligne, pas un mot. Quant à elle, il ne se passe pas un moment où elle ne pense à lui; elle parle de lui le jour avec tout le monde et la nuit elle rêve de lui. Vient-il souvent chez les Fröhlich? Comment va-t-il? Parle-t-il d'elle une seule fois? Elle implore quelques lignes de lui, pas davantage car elle n'est pas exigeante, et quand enfin elle reçoit une lettre, elle est folle de joie; elle se livre dans sa chambre à toutes sortes d'excentricités, au point que la servante de l'hôtel croit qu'elle a perdu la tête. Au milieu de tout cela, elle s'inquiète d'une pièce de toile que ses sœurs ont achetée pour en faire des chemises à Grillparzer; où en sont les chemises? Il y a aussi des mouchoirs en train. Enfin Katti est très préoccupée, dans une lettre, de faire acheter par sa sœur une paire de bretelles; à la lettre suivante on apprend que ces bretelles sont un cadeau destiné à Grillparzer pour sa fête. Quel est le style, au contraire, des lettres de Grillparzer? Elles sont, dans sa jeunesse, insignifiantes, ce qu'il excusait, nous l'avons vu, par cette pudeur qui l'empêche de dévoiler ses sentiments; dans son âge mûr et sa vieillesse, il n'y est question que de son estomac, de ses yeux, de ses dents, de ses rhumatismes et de tous les maux grands et petits dont il était ou se croyait affligé.

III

Je crois qu'après avoir parcouru l'histoire de ces diverses liaisons, tout le monde sera d'accord pour reconnaître que le trait dominant de Grillparzer en amour était un effroyable égoïsme. Nous disons : en amour, car c'est le seul domaine qui nous intéresse ici, mais nous pourrions ajouter que ce vice domine toute son existence. Il l'a avoué lui-même : « Je suis un égoïste de l'esprit et du cœur »; entendons par là : il goûte avec raffinement les plaisirs que lui

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

procure l'épanouissement de son individualité dans la passion ou dans l'exercice de son intelligence, et cela lui suffit. Il ne lui vient pas à l'idée qu'il puisse poursuivre un but extérieur et se dévouer, par exemple, au bonheur de ses semblables. Il reconnaît que son activité littéraire reste toujours une espèce de dilettantisme; en écrivant, il cultive son esprit : « Le développement harmonieux de ma sensibilité intime, pour ce qui est bon et grand, est le but et le besoin de ma vie. » Il n'écrit pas pour élever l'âme de ses contemporains par la contemplation du beau, ou pour contribuer à la gloire de sa patrie, ou même pour acquérir les honneurs, la renommée et ses avantages matériels, car il est désintéressé et détaché des biens de la fortune. Il ne se sacrifie même pas au service de cet idole qu'on appelle l'Art, de ce Moloch auquel tant de poètes se sont offerts eux-mêmes en holocauste. L'Art, comme en général toutes les puissances suprasensibles, n'est à ses yeux qu'une abstraction. Ce qui existe, ce sont les joies solitaires de l'inspiration. Il fait de la Muse sa concubine; il la veut docile à ses secrètes jouissances.

Sans doute, elle se révolte souvent et d'esclave devient souveraine. S'il n'avait jamais oublié sa mesquine personne, il serait resté un esthète, et il fut un grand artiste. Mais il gémit sous le joug douloureux du dieu (« *pati deum* »); s'il lui faut obéir à une puissance en lui qui n'est pas lui, ce sont là en quelque sorte des égarements de jeunesse, égarements auxquels il doit d'ailleurs les dix années les plus heureuses de sa vie et auxquels nous devons la plupart de ses chefs-d'œuvre. Après la trentaine sa vraie nature apparaît de plus en plus et sa production littéraire se ralentit dans la même mesure. Car la production est toujours désintéressée, altruiste, en tant qu'elle extériorise l'âme de l'artiste, pour la gloire de l'art ou le bien des hommes. Mais pas plus que deux amants, tant qu'ils ne recherchent dans leur étreinte que la volupté, n'ont souci d'engendrer, pas

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

davantage le poète égoïste, c'est-à-dire l'esthète, le dilettante, ne songe à troubler la joie facile que lui donne la culture de son moi, par les affres de la création. Sans doute Grillparzer ne cesse pas entièrement d'écrire dans son âge mûr et jusqu'aux confins de sa vieillesse, mais il ne publie pas; on trouve après sa mort, dans ses papiers, des pièces entièrement achevées dont ses amis les plus intimes soupçonnaient à peine l'existence.

Cela est caractéristique; tant que l'artiste garde son œuvre dans ses tiroirs, elle sert uniquement à sa joie; elle ne peut remplir un autre but que de procurer une jouissance à son auteur. Thomas Mann parle, dans une de ses nouvelles, d'un certain Detlev Spinell, qui passait son temps, assis dans sa chambre, à relire un roman qu'il avait écrit. Je ne suis pas sûr que le vieux Grillparzer n'ait pas ressemblé, par ce trait et par d'autres, à Detlev Spinell. Il consacrait aussi beaucoup de temps à la lecture de tous les auteurs qui lui tombaient entre les mains, mais à une lecture égoïste, de laquelle il ne tirait pas de matériaux pour produire à son tour. En revanche, il écrivait, pour son usage, bon nombre de poésies et pas mal de pages d'un Journal où il analysait en détail ses états d'âme : « Produire ne m'intéresse plus. Je ne ressens plus qu'un seul besoin : m'enivrer d'idées. De quelle façon j'y arrive et ce qui en résulte, peu m'importe. » Pendant un quart de siècle ou davantage, il a dansé devant le miroir de son moi.

Je ne prétends pas qu'il ait tiré beaucoup de joie de cet exercice; trop souvent, au contraire, nous le trouvons dans une affreuse mélancolie. Mais il a recueilli simplement la rançon ordinaire de l'égoïsme : la solitude et la détresse morales. Il n'est pas bon sans doute, pour l'homme, de demeurer face à face avec lui-même; c'est, comme le dit Pascal, une nécessité de vie ou de mort que de nous « divertir ». Cette neurasthénie dont Grillparzer a tant souffert et dont il a prétendu qu'elle le conduisit parfois aux limites

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

de la folie, a pour cause essentielle son égotisme. Nous l'avons vu sauvage, intraitable, têtu, farouchement indépendant, refusant de sacrifier quoi que ce fût de son opinion ou de son humeur à l'opinion ou à l'humeur d'autrui; il n'est un homme ni sociable, ni social; il ne s'avisera pas de travailler pour la communauté, de déployer une activité utile et réglée; il s'en reconnaît incapable; il n'a voulu s'astreindre a aucun devoir ni à aucune obligation, pour vivre seulement selon son bon plaisir. Ce n'est pas dans l'Autriche de Metternich que pouvaient fleurir les idées de dévouement et de solidarité et son tempérament de Viennois portait Grillparzer à la jouissance, non à l'action.

Ainsi le vide se fait peu à peu autour de lui. Il s'est vraiment enfermé dans une tour d'ivoire qui est devenue enfin pour lui une prison hors de laquelle il n'a plus trouvé d'issue. Il semble que son être s'enveloppe d'une carapace de glace toujours plus épaisse; un froid horrible le pénètre lentement jusqu'aux moelles. Sa plainte la plus fréquente est de se sentir partout un étranger; nulle part il n'a de patrie, nulle part de foyer où réchauffer son âme. C'est qu'il reste indifférent à tout ce qui n'est pas lui; sa ville natale, l'Autriche, l'Europe, le monde entier, non seulement celui que perçoivent les yeux, mais encore l'univers des idées et des sentiments, toute la création n'est là que pour que l'individu appelé Grillparzer en soit diversement affecté et se réjouisse de la multiplicité de son moi. Et les conséquences fatales ne se font pas longtemps attendre : la lassitude, le dégoût. Grillparzer est, par tout un côté de sa nature, un parfait romantique, un parent de Chateaubriand; nous saluons en lui une des dernières victimes de l'ennui et de la mélancolie romantiques. Il s'est promené à travers l'existence aussi solitaire que René, aussi perdu dans l'orgueilleuse préoccupation de son moi, aussi oublieux de la foule méprisable qui grouille autour de lui.

Ainsi s'explique son manque étonnant de perspicacité,

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

l'ignorance où il reste des passions qu'il inspire et de leur intensité. Son regard effleure ce qui l'entoure sans le pénétrer. Il dit une fois à Marie Daffinger : « Je ne t'ai jamais connue... tu es demeurée pour moi une énigme. » Mais toutes ses maîtresses, tous ses amis, tous les êtres humains sont demeurés pour lui des énigmes, sans qu'il se donnât la moindre peine de les résoudre; cela ne l'intéressait pas. Si une femme souffrait par lui, fût-ce à en mourir : qu'étaient à ses yeux ces souffrances, à côté de celles que lui-même endurait? Et s'il était incapable de se transporter par la pensée dans une âme étrangère pour la connaître, combien plus incapable encore devait-il être de se confondre avec cette âme pour l'aimer. Dans un passage d'une poésie bien connue, il a résumé l'histoire de sa liaison avec Katti en disant : « Nous brûlions, mais, hélas ! nous ne pouvions fondre. On peut ajuster ensemble deux moitiés, mais j'étais un tout et elle aussi... Nous cherchions à nous unir, chacun tâchait d'absorber l'âme de l'autre dans la sienne; mais, malgré nos efforts, nos colères, nos pleurs, elle restait une femme et je restais moi. » Rester soi-même, ce fut toujours la devise suprême de Grillparzer.

Nous parlions tout à l'heure de Chateaubriand et de sa lignée. Grillparzer a eu lui-même conscience de la parenté de son égoïsme avec celui de l'amant romantique, et il a vu clairement à quelles catastrophes un semblable amour devait conduire. Il cite, nous l'avons vu, en parlant de Katti, un vers de Byron :

I loved her and destroy'd her!

qui est une confession de l'auteur de *Manfred*. Il note aussi l'anecdote suivante : « On raconte que lord Byron, lorsqu'il céda enfin aux avances longtemps répétées d'une femme, l'étreignit et s'écria : Soit ! tu es à moi ! Mais songe que tu te livres à moi comme on se livre à l'esprit infernal. Tu ne dois avoir aucune pensée, aucun sentiment qui ne m'ap-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

partienne, qui ne soit de moi ! Je veux veiller sur toi comme sur un trésor et te torturer comme je me torture moi-même. » Grillparzer n'était pas sans doute de nature assez impétueuse pour s'élever jusqu'au satanisme, mais nous le savons passé maître dans l'art de s'asservir les femmes et de les tourmenter.

Il lut un jour le roman d'un héros de la même école : *Adolphe*, de Benjamin Constant; la liaison orageuse, toujours prête à se dénouer et rompue seulement par la mort d'Adolphe et d'Ellénore, lui rappela sa propre histoire et celle de Katti Fröhlich, cette amie qu'il n'avait guère moins fait souffrir qu'Adolphe ne fit souffrir Ellénore, sans avoir plus le courage de prendre un parti que le personnage du roman : « Cette œuvre est écrite avec une connaissance du cœur humain qui fait frissonner celui qui s'est trouvé ou qui se trouve dans une situation semblable. » Et, comme un portrait de lui-même, il recopie dans son Journal cette caractéristique d'Adolphe : « Vous le verrez dans bien des circonstances diverses et toujours la victime de ce mélange d'égoïsme et de sensibilité qui se combinait en lui pour son malheur et celui des autres; prévoyant le mal avant de le faire et reculant avec désespoir après l'avoir fait; puni de ses qualités plus encore que de ses défauts, parce que ses qualités prenaient leur source dans ses émotions et non dans ses principes; tour à tour le plus dévoué et le plus dur des hommes, mais ayant toujours fini par la dureté après avoir commencé par le dévouement et n'ayant ainsi laissé de traces que de ses torts. »

Quand on lit *Adolphe*, on remarque en effet dans le héros bien des traits qui caractérisent Grillparzer : l'égoïsme d'abord, mais aussi l'impatience de tout lien, l'inconsciente ingratitude, le mépris inavoué de la femme, la faiblesse de la volonté, la tendresse ou plutôt la mollesse du cœur, qui n'exclut pas une secrète insensibilité, qui verse d'abondantes larmes sur les fautes de l'homme et trouve en même

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

temps, dans le remords, une volupté cachée. Pour découvrir l'original du type sentimental auquel appartient Grillparzer, il faut remonter à l'ancêtre de tous les romantiques : à Rousseau. Ici la ressemblance devient tellement frappante qu'elle saute aux yeux de Grillparzer lui-même : « Je lis les *Confessions* de Rousseau et je suis effrayé de m'y retrouver. » A peu près vers la même époque, il trace un portrait de Rousseau et je suis persuadé que, ce faisant, il jette un regard de côté sur sa propre personne, tant certains traits concordent : « Quel aurait été l'étonnement de Rousseau si on lui avait dit qu'il était le plus parfait égoïste qui ait jamais vécu? (n'oublions pas que Grillparzer s'est appliqué à lui-même cette épithète). Chez tous ceux avec lesquels il est entré en relations, il n'a jamais aimé que les idées qu'il pouvait rattacher à ces personnes et jamais les personnes mêmes (nous verrons l'importance de cette particularité dans le caractère de Grillparzer); ...pour fuir toute entrave, il a voulu que celle qui lui était dévouée, restât sa maîtresse, au lieu de faire son bonheur en l'épousant (Katti);....il méprisait le monde, parce qu'il ne savait pas y vivre, il méprisait le ton de la société, parce qu'il ne réussissait pas à l'acquérir (l'humeur morose de Grillparzer en société n'a pas d'autre source que l'incapacité de s'adapter); il recherchait la solitude parce qu'il y trouvait la seule chose qui l'intéressât au monde : lui-même, ses pensées, ses sentiments (n'est-ce pas le fond même de la misanthropie de Grillparzer?) Que répondrait Rousseau à quelqu'un qui lui dirait tout cela et déclarerait en même temps être en tous points son frère? » Quel est donc cet inconnu qui avoue ressembler à Rousseau comme un frère, sinon Grillparzer lui-même?

Il essaie aussitôt de défendre ou tout au moins d'excuser Rousseau, et cette tentative a les allures d'un plaidoyer *pro domo*, car la raison qu'il allègue de l'égoïsme de Rousseau est celle-là même qui nous donne finalement la clef

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

de l'égoïsme de Grillparzer. Il continue : « Rousseau n'aurait jamais cru être un égoïste, et cependant il en est un; il en est un, mais sa personne ne perd rien de sa valeur morale. Cet égoïsme, c'est l'état de l'homme complètement dominé par ses pensées.... Rien ne lui était cher de ce qui n'offrait pas un champ à son esprit, ses enfants, par exemple, qui dérangeaient le plan de sa vie et dont il se débarrassa. Jamais il n'a porté sur lui-même un jugement plus exact que lorsqu'il écrit : « J'ai besoin de me recueillir pour « aimer » ....Quand on s'abandonne entièrement, surtout dans la solitude, à ses pensées, elles engloutissent l'univers, elles s'y nourrissent de tout ce qu'elles y trouvent à leur convenance, et l'homme se trouve enfin face à face avec elles dans la désolation d'un désert. »

On voit que Grillparzer attribue à Rousseau cet égoïsme du penseur qui, fasciné par les idées et vivant comme dans un rêve, n'a plus un regard pour la réalité humaine ni une affection pour les personnes qui sont les plus chères aux hommes du commun. Cet égoïsme est celui, non seulement du penseur, mais du savant, de l'apôtre, du politique, du fanatique, bref, de tous ceux qui, dans la poursuite d'un idéal, oublient les contingences terrestres qui sont le domaine du sentiment. Et cet égoïsme est enfin celui de l'artiste; nous arrivons ainsi au cas de Grillparzer. Il a vécu dans le monde sinon de sa pensée, du moins de son imagination et il n'a aperçu le monde des sens qu'à travers un voile. On pourrait même dire qu'une transmutation s'opérant, l'univers de sa fantaisie est devenu pour lui la réalité, tandis que la réalité se confondait avec les vaines images que nous apporte le sommeil. Comme un héros romantique, comme le Niels Lyhne de Jacobsen, il a erré entre le rêve et la vie : « Mon existence a été un rêve », a-t-il dit lui-même. Ce monde de l'imagination, c'était le monde de la poésie : « La poésie consiste à fuir la réalité » et la poésie compose toute la littérature, l'art tout entier, car la prose, parce que

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

réaliste, parce qu'utilitaire, n'est plus du domaine de l'art. En montrant, dès sa seconde pièce, dès *Sapho*, l'abîme infranchissable qui sépare l'art de la vie, Grillparzer a traité le problème central de sa propre existence et il n'a pas moins souffert que son héroïne de l'inconciliabilité de ces deux termes. Dans une de ses plus belles poésies, il a déploré la malédiction qui pesait sur lui ; le démon attaché à ses pas, l'imagination, le pousse sans trêve à la poursuite d'un mirage lointain; ce qu'il peut atteindre, il le dédaigne, ce qu'il saisit, il le rejette aussitôt, car rien ne satisfait l'infini de son désir; capturerait-il un jour la proie convoitée, que ce jour marquerait pour lui la plus atroce des désillusions, car le rêve qui se réalise, c'est la bulle de savon qui crève entre nos doigts en ne laissant qu'une goutte d'eau sale. Nulle part, dans sa course sans fin, la victime ne trouvera une pierre où reposer sa tête : « Tu n'auras ni maison ni foyer, tu n'auras ni ami, ni frère, ni femme. »

Qu'est-ce, en effet, qu'une femme pour lui? Ce n'est pas une créature de chair et de sang; c'est un être d'imagination que sa fantaisie a créé en empruntant quelques éléments à la réalité et en les ensevelissant aussitôt sous ses trésors. Ainsi l'amour, ce que nous autres, hommes de la forte et vulgaire réalité, appelons l'amour, est tué ou plutôt radicalement empêché de naître. Mais je laisse ici la parole à Grillparzer, car nul ne saurait mieux analyser son âme qu'il ne l'a fait lui-même. Il écrit en 1821 à un de ses amis, en parlant de Katti : « Tu me demandes de te décrire celle que j'aime. Et d'abord : celle que j'aime, dis-tu. Plût au ciel que je puisse affirmer que j'aime! plût au ciel que je fusse capable de me donner sans réserve, de m'oublier, de m'unir à l'être aimé, de me perdre en lui. Mais... est-ce le comble de l'égoïsme? est-ce passion immodérée pour l'art et tout ce qui touche à l'art, de sorte que tout le reste échappe à mes regards et que je puisse le saisir par moments, mais non le retenir? Bref, je ne suis

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

pas capable d'aimer. Malgré tout l'attrait qu'une femme peut exercer sur moi, il reste toujours quelque chose de plus précieux qu'elle... Je crois avoir remarqué que, dans la femme aimée, je n'aime que l'idée que mon imagination s'est faite d'elle; la réalité devient une œuvre de l'art; elle me ravit tant qu'elle concorde avec le produit de ma fantaisie, mais elle m'est d'autant plus antipathique au moindre écart. Peut-on appeler cela de l'amour? Plains-moi et plains-la, elle qui méritait d'être vraiment aimée, aimée pour elle-même. »

Six ans plus tard, après la mort de Charlotte : « Ciel! peut-on en arriver à ne plus considérer les hommes que comme les figures d'une comédie, figures qui nous attirent ou nous repoussent selon qu'elles concordent ou non avec une idée que nous nous sommes faite, sans songer que ces hommes sont des êtres vivants, qui sont susceptibles d'amour et de joie, qui ont une volonté et un cœur... Dès l'instant où l'être aimé dépassait de l'épaisseur d'un cheveu les contours dans lesquels j'avais, dès la première rencontre, enfermé son image, je le chassais à jamais de mon cœur, comme un étranger, à tel point que mes efforts pour sauver les apparences étaient vains. J'ai souvent joué ainsi auprès des femmes le rôle d'un menteur et d'un fourbe; je me serais cependant donné de toute mon âme, s'il m'avait été possible d'être l'homme qu'elles espéraient. Par là j'ai fait le malheur de trois femmes d'un caractère énergique; deux sont déjà mortes. »

Grillparzer aimait ses maîtresses comme Raphaël peignait ses madones : d'après une certaine idée qu'il avait dans l'esprit. Ce qu'il croyait n'être exact que de la jeunesse : « nous n'aimons à ce moment de notre vie que l'image peinte par notre imagination », est resté vrai de lui toute son existence. De là son insensibilité, sa distraction devant ces « figures de comédie » qui sont ses maîtresses; il ne les a ni connues, ni aimées, il le dit lui-même, ou du moins

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

ce n'est pas la meilleure partie de son moi ni la plus durable qui les a connues et aimées. Il s'est très bien rendu compte de ce dédoublement de la personnalité dans la passion, sans lequel il n'y a pas d'artiste : « Il (lui-même) était à la fois spectateur et acteur. Mais le spectateur ne pouvait pas changer le plan de la pièce et la pièce ne pouvait transformer le spectateur en acteur. » L'homme a pu aimer et souffrir; l'artiste est resté un observateur impassible : « Mon but fut toujours de conserver mon âme dans un tel état de sérénité que je pusse recevoir les visites de ma véritable déesse, la poésie. » Elle fut, en effet, sa seule maîtresse; il ne l'a pas trompée avec les filles des hommes que sa condition mortelle l'entraînait à fréquenter, car son âme n'était pas dans ces étreintes : « Pour moi, il n'y a jamais eu d'autre vérité que la poésie. En poésie, je ne me suis pas permis la moindre tromperie, la moindre infidélité au sujet. La poésie a remplacé pour moi la philosophie, la physique, l'histoire, le droit; elle a remplacé pour moi l'amour et la pensée. La réalité, au contraire, ses objets et ses idées, avait à mes yeux quelque chose de fortuit, d'incohérent, de fantomatique; grâce à la poésie, seulement, elle acquérait la nécessité de l'existence. »

IV

Tout ce qui précède nous conduit à cette conclusion que, si nous voulons savoir ce que l'amour a été réellement pour Grillparzer, si nous voulons approfondir la conception qu'il s'en est faite, nous ne devons pas nous en tenir aux événements de son existence, mais nous adresser enfin à ses œuvres. Il n'a pas aimé dans la réalité, il a aimé dans l'art; il a été un amant décevant comme homme et un amant magnifique comme poète. La vie est une vallée qu'emplit une brume éternelle et qui ne reçoit qu'une pâle et diffuse

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

lumière du soleil de l'amour; ce soleil ne brille dans son éclat radieux que sur les cimes de l'art. Comme Platon, Grillparzer distingue de l'Éros terrestre un Éros céleste, avec cette différence que la prêtresse qui nous initie aux divins mystères n'est pas la philosophie, mais la poésie, n'est pas la raison, mais l'imagination.

Comme dans la vie de Grillparzer, l'amour tient une grande place dans son œuvre. Il n'est absent d'aucun de ses drames et, dans la grande majorité, il joue un rôle éminent ou forme même le centre de la pièce. Ainsi dans *Héro et Léandre,* ainsi dans *Mélusine,* ainsi dans *Sapho,* car l'opposition entre l'art et la vie dans cette œuvre devient, par une transposition sur laquelle nous reviendrons, l'opposition entre l'art et l'amour; la *Juive de Tolède* est, comme on l'a dit, le drame de l'évolution d'une individualité, mais le facteur en est l'amour. Dans la *Toison d'or,* le destin de Médée, la figure principale, est gouverné par l'amour; dans *Libussa,* comment s'opère la transition entre deux stades de l'histoire de l'humanité? grâce à l'amour qui en rapproche les deux représentants. Dans *Esther,* dans *Malheur à celui qui ment,* dans le *Fidèle Serviteur,* l'amour forme un rouage important et il apparaît au moins comme épisode dans *Ottocar,* dans *Le Rêve est une vie,* dans *une Querelle entre Habsbourgs.*

L'amour retient notre attention dans le théâtre de Grillparzer, non seulement par l'importance du rôle qui lui échoit, mais encore par le talent avec lequel il est dépeint. C'est là un point sur lequel je regrette de ne pouvoir m'arrêter, mais je considère ici plutôt le fond de ces drames que leur forme. Je me permettrai seulement de faire remarquer que Grillparzer ne décrit pas tant les péripéties de l'amour que deux moments précis de son évolution : celui où il commence et celui où il finit, c'est-à-dire où il se transforme en un sentiment contraire : lassitude, haine ou jalousie. Dans la *Toison d'or,* les années pendant lesquelles Jason

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

et Médée vivent en bonne harmonie dans leur étroite demeure flottante ne nous sont connues que par un bref récit et, dans la *Juive de Tolède,* nous avons une idée des jours tissés d'or et de soie qu'Alphonse a passés auprès de Rahel seulement à l'instant où ils touchent à leur terme. Ce que nous verrons, c'est comment le Roi se détache de Rahel, malgré quelques sursauts, jusqu'au moment où il la renie en quelque sorte. Par quels détours l'amour se change en jalousie ou en haine, *Sapho,* la *Toison d'or,* le *Fidèle Serviteur* (Otto de Méran), *une Querelle entre Habsbourgs* (don César) nous le montrent avec une admirable maîtrise. Mais le talent de Grillparzer atteint son apogée quand il s'agit de faire naître l'amour dans deux âmes : Phaon et Mélitta, Jason et Médée, puis Jason et Créuse, Léandre et Héro, Léon et Edrita, Libussa et Primislaüs, Assuérus et Esther, Alphonse et Rahel. Je ne vois que Marivaux auquel on puisse comparer Grillparzer pour la minutie, la psychologie aiguë, le détail ingénieux des étapes par lesquelles ce qui n'était qu'attention fortuite et passagère devient une passion dévorante; Marivaux et Grillparzer savent quel est le pouvoir du moindre incident, d'un regard, d'un contact fugitif, d'une rose donnée, de souvenirs évoqués, d'un sein entrevu; ils savent quels éléments entrent dans cette étrange mixture qui est l'amour : coquetterie, pitié, sensualité, attrait de l'aventure, entêtement, vanité blessée et tous deux triomphent dans leur habileté, quand il s'agit de dompter deux rebelles, de rapprocher deux âmes qui ont peur et honte de l'amour : Jason et Médée, Primislaüs et Libussa, Assuérus et Esther. Ce dernier exemple surtout me paraît frappant et j'avoue connaître peu de scènes d'un art aussi achevé que celle où la nièce de Mardochée s'abandonne entre les bras du maître de l'Asie.

Le trait le plus frappant de l'amour dans le drame de Grillparzer est, ce me semble, sa toute-puissance. Nous

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

avions déjà fait la même remarque à propos des œuvres de la jeunesse du poète : *Spartacus, Blanche de Castille;* elle se confirme et prend toute sa signification par les œuvres de la maturité. Que l'amour soit sombre et incestueux, comme dans l'*Aïeule,* ou mièvre et juvénile, comme dans *Sapho;* qu'il participe de la sauvagerie de la Colchide, comme dans la *Toison d'or,* ou qu'il soit baigné par la lumière du soleil hellénique, comme dans *Héro,* toujours il est une passion qui domine entièrement l'individu, auprès de laquelle il n'y a plus place dans une âme pour un autre sentiment ou une autre pensée. Cela se marque déjà dans la transformation totale que l'amour fait subir à l'être humain dès qu'il lui est donné de s'affirmer.

Sapho, qui ne vivait que pour son art et pour la gloire qu'elle lui devait, ne souhaite plus, dès qu'elle aime Phaon, que de se retirer dans quelque solitude où, à côté de son amant, elle mènera la vie la plus bourgeoise et la plus obscure; la poétesse sublime aspire à goûter les joies d'une prosaïque ménagère. Cette petite sotte de Mélitta, qui était plus timide que la violette et vouait à sa bienfaitrice une affection et une soumission sans réserves, devient soudain coquette, hardie et se révolte contre Sapho. De même Phaon, qui n'était devant la grande artiste qu'un tout petit jeune homme et qui, tout d'un coup, manifeste son indépendance jusqu'à l'accabler d'injures. L'amour dompte Médée, comme il a dompté Sapho; la sauvage chasseresse se transforme en une humble amante, malgré quelques révoltes durement réprimées, et la barbare, la magicienne de Colchide, s'efforce par amour de se muer en une princesse grecque experte dans l'art de la lyre.

Héro, dont l'âme était claire et tranquille comme l'eau d'une source et qui s'abandonnait rêveusement, sans volonté propre, au cours des jours et aux ordres de son oncle, devient active, énergique, dissimulée, ironique et rebelle dès

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

qu'elle a goûté d'un amour clandestin. Naucléros ne reconnaît plus Léandre, jadis triste et apathique, dans ce jeune homme joyeux et intrépide qui va courir la nuit les aventures. L'amour vivifie l'âme de la froide et dédaigneuse Esther et il mate la fierté de Libussa; la princesse et la voyante fléchit le genou devant un laboureur à l'esprit réaliste. Dans la *Juive de Tolède* enfin, ce modèle de raison, de conscience et de vertu conjugale qu'était Alphonse oublie tous ses devoirs de roi, d'époux et de chrétien pour chérir une Juive, et l'amour arrache une fois un accent profond et sincère à l'âme frivole et puérile de Rahel.

L'amour pétrit à nouveau l'âme humaine ou plutôt il la crée. Avec raison Naucléros considère l'éveil de l'amour dans Léandre comme une seconde naissance; c'est même la véritable naissance. L'être humain naît à la vie dans l'instant où il commence d'aimer. Jusqu'alors son esprit errait en quelque sorte dans les limbes; l'individu n'avait pas conscience de lui-même, il n'existait pas encore, il était soumis à toutes les influences extérieures. La cristallisation de l'individualité s'opère au contact de l'amour. Dès cet instant, l'homme est lui-même; il a une volonté, une indépendance et la force morale nécessaire pour les affirmer. Voyez Mélitta, Phaon, Héro, Léandre, Alphonse; dès qu'il aime, l'individu veut vivre sa vie. L'amour forme le centre, le diamant impénétrable et inaltérable de l'âme humaine. Nous n'avons plus un adolescent ou une jeune fille devant nous, mais un homme ou une femme. Toute énergie, toute noblesse, toute vérité de l'âme humaine réside dans l'amour. Il donne de l'esprit aux simples et de la hardiesse aux timides. Il élève pour un instant au-dessus d'eux-mêmes des égoïstes : Jason, Otto de Méran; il mûrit l'esprit de Léon et lui enseigne le scrupule, la conscience, la droiture et la résignation mieux que ne le feraient tous les sermons de l'évêque. Il jette une lueur de poésie dans l'esprit prosaïque de Primislaüs. Il a fait goûter un court instant le repos à

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

l'âme inquiète de don César. Il purifie et rachète Jaromir, il réveille en lui tous les bons instincts; dans les bras de Bertha le brigand désire et espère être à nouveau reçu dans le sein de l'humanité et dans le sein de Dieu. L'amour enfin assure le plein épanouissement de l'âme humaine; il est le meilleur, le plus sage, le plus sûr des éducateurs. Il dissipe l'illusion dans laquelle a vécu si longtemps Sapho; il lui montre que les jardins enchanteurs de la poésie sont aussi vains que les prairies d'asphodèles dans lesquelles errent les ombres de l'Hadès. Avec Médée, il réussit presque à faire d'une barbare une civilisée; comme Orphée il éveille une première lueur d'intelligence dans l'âme brute et sauvage. Grâce à l'amour, Libussa sort de cette existence rêveuse, contemplative, à demi inconsciente, qui marque l'aurore de la race humaine; aux côtés de Primislaüs, elle s'oriente vers le progrès et la civilisation. Et l'amour enfin prend Alphonse à sa dure école. Cet homme, qui a atteint la trentaine, qui a femme et enfant, qui règne sur un peuple, qui n'est pas resté un seul instant inactif, ignore cependant encore la vie, parce qu'il ignore encore l'amour, ses joies, ses souffrances et ses fautes. Malgré sa sagesse royale il est aussi simple qu'un enfant et c'est l'amour qui le déniaise. Alphonse passe par cette crise que doit connaître tout homme s'il n'est pas destiné à rester aussi incomplet qu'un eunuque.

La toute-puissance de l'amour ne s'exerce pas toujours, il est vrai, pour le bien de l'homme. L'amour, s'il est satisfait, donne les joies suprêmes, mais il s'ensuit nécessairement que, s'il est déçu, l'homme se trouve précipité dans le plus affreux malheur. L'amant met toute sa félicité, toute sa pensée, toute son âme, toute sa vie dans l'objet aimé; il en résulte que si cet objet aimé périt, l'amant est condamné à périr; ainsi Héro meurt sur le cadavre de Léandre. Plus souvent l'amour contrarié entraîne la ruine morale et physique de l'homme, il le conduit au crime et à

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

la folie. Héro a raison, jusqu'à un certain point, de se méfier de l'amour au moment où elle en ressent les premières atteintes; ce qui trouble à un tel degré, dit-elle, l'harmonie de notre âme, ne peut être que mauvais. La passion, parce qu'elle se place au-dessus de la morale, détermine souvent une faute chez le héros tragique : ainsi pour Héro, pour Médée (lorsqu'elle trahit son père), pour Alphonse. La fatalité peut se servir de l'amour pour perdre un individu; c'est le cas pour Jaromir et Bertha, le frère et la sœur, que le destin condamne à s'éprendre l'un de l'autre; en apprenant l'atroce vérité, Bertha ne voit plus d'autre solution que le suicide. Quant à Jaromir, cette funeste complication et le parricide qu'il a commis déchaînent la folie dans son cerveau et s'il pouvait tenir Bertha dans ses bras, il ne reculerait pas devant un inceste. Ce résultat final de l'amour : la folie et le crime, se rencontre assez souvent dans Grillparzer, lorsque les circonstances ont transformé l'amour en jalousie. Sans doute, Bertha de Rosenberg perd seulement l'esprit après la déception que lui a causée le mariage d'Ottocar. Mais, chez Otto de Méran et don César, il y a folie furieuse puis meurtre; on peut leur adjoindre Starchensky, avec cette différence que sa raison ne paraît sombrer qu'après l'assassinat de sa femme. Quant à Sapho et à Médée, elles sont un moment sur le chemin de l'aliénation mentale et la jalousie leur met le poignard dans la main; Médée le trempe même dans le sang de ses enfants. Alphonse enfin donne un instant à sa femme l'impression de la démence.

Que l'amour puisse ainsi détruire l'individu, c'est la meilleure preuve de sa toute-puissance. Il nous apparaît même ici (et nous tirerions la même conclusion des cas où l'homme sacrifie son être par amour) que l'amour doit être un principe extérieur et supérieur à l'individu, ayant une existence propre et pour ainsi dire métaphysique. C'est ce que la reine, dans la *Juive de Tolède*, exprime en fonction des super-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

stitions du temps, en supposant qu'un charme, un mauvais esprit, une puissance magique réside dans le portrait de Rahel. Les Grecs partageaient une croyance à peu près semblable, que Racine formule dans le vers bien connu :

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Cette théorie de l'amour fatal est incontestablement celle de Grillparzer. On le démontrerait d'abord par la façon dont naît l'amour chez ses personnages : c'est le coup de foudre. Cela ne va pas à l'encontre de ce que je disais plus haut de l'art incomparable avec lequel Grillparzer détaille toutes les transitions et toutes les nuances dans l'évolution de l'amour. Si l'on étudie la façon dont s'éprennent Bertha, Jaromir, Mélitta, Médée, Jason, Héro, Léandre, Libussa, Primislaüs, Alphonse, on remarque que c'est toujours la première rencontre, le premier regard qui décident. Dès cet instant, le sort de la victime est décidé; elle ne peut plus arracher le trait qui l'a frappée. Il s'écoule seulement un temps plus ou moins long avant que l'individu prenne conscience de la passion ou avant qu'il s'abandonne à son empire; pendant cet intervalle se déploie la finesse de l'analyse psychologique de Grillparzer.

Dans la *Toison d'or*, le poète a deux fois clairement indiqué ce caractère supra-individuel de l'amour. Une première fois, Jason s'étonne qu'un Hellène et une Barbare aient pu s'éprendre l'un de l'autre : « Il y a dans mon pays, Médée, une belle croyance : les dieux auraient autrefois créé chaque être sous deux formes différentes et l'une chercherait maintenant l'autre par delà les terres et les mers; quand elles se rencontrent, les âmes s'unissent et il n'y a plus qu'un seul être. » Médée cependant n'explique pas l'attrait qui pousse l'un vers l'autre un homme et une femme, par un décret des dieux sages et bons de l'Olympe : « Il y a quelque chose, dit-elle, dans l'âme humaine, qui est indépendant

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

de notre volonté et dont la puissance aveugle attire ou repousse; comme entre l'éclair et le métal, entre l'aimant et le fer, de même entre les hommes, entre les cœurs, s'exerce une mystérieuse attraction. Ni le charme, ni la grâce, ni la vertu, ni le droit ne nouent et ne dénouent les fils magiques. La nécessité elle-même ordonne que ce qui te plaît, te plaise; c'est une contrainte, c'est la force brutale de la nature. Mais s'il ne dépend pas de moi de provoquer, dans mon cœur l'inclination, il dépend de moi de ne pas lui obéir; ici commence le domaine ensoleillé de la volonté et je ne veux pas! Médée ne veut pas! »

En fait, la volonté de Médée est impuissante; la fille d'Aétès tombe bientôt dans les bras de Jason. Son destin et les paroles que nous venons de citer nous éclairent sur la nature profonde, définitive de l'amour tel que le conçoit Grillparzer. Si la volonté de Médée ne peut pas résister à l'amour, c'est que, pour Grillparzer, comme nous l'avons vu dans l'étude précédente, l'homme ne peut, ni même ne doit résister à la nature. L'amour est une « force brutale de la nature »; l'amour, c'est la nature, la nature en nous.

De ce point de vue s'expliquent aussitôt la toute-puissance de l'amour et les bienfaits autant que les ravages de cette passion. Nous avons dit, dans l'étude précédente, que pour Grillparzer l'homme n'est dans la nature que comme une partie dans un tout et que s'il s'y efforce d'être un empire dans un empire, cette tentative est mauvaise et souvent vaine. Si donc l'amour a ses racines dans la nature, s'il en est l'émanation, l'esprit, comment ne serait-il pas infiniment plus puissant que notre pauvre et faible humanité? Et s'il nous conduit souvent à la folie et au crime, n'est-ce pas précisément parce qu'il réveille en nous les forces de la nature? Dans la folie et le crime, comme dans l'amour, nous sentons se révolter une partie de nous-même qui n'est pas nous-même, parce qu'elle est située en dehors de la conscience claire et de la volonté raisonnée, dont les

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

bornes sont les bornes de notre individualité. Dans la folie et le crime, comme dans l'amour, nous sentons bouillonner tout au fond de notre âme des éléments obscurs, inconscients, étranges et étrangers, des sentiments et des instincts dans lesquels nous ne nous reconnaissons pas nous-même, dont nous n'aurions jamais soupçonné l'existence en nous. Ce sont, en effet, les assises primitives de notre être, le roc primordial, la nature en nous. Nous retournons à l'état dont l'humanité est lentement sortie au cours des siècles; nous rentrons, pour notre malheur, dans le sein de cette mère à la tutelle de laquelle nous croyons avoir échappé.

Mais ce n'est là que l'exception. Cette mère, comme nous avons essayé de le démontrer dans l'étude précédente, n'est pas, aux yeux de Grillparzer, une marâtre. Elle est, au contraire, une source de vérité, de bonté et de beauté, et puisque l'amour, c'est la nature, sa domination sur notre âme sera aussi salutaire que la domination de la nature. Si l'amour fait de nous des individualités, c'est qu'en effet nous ne saurions prendre, pour notre être, une base plus solide que la nature. Aucun des autres penchants : l'ambition, l'avarice, la piété, la science, la philosophie, l'art lui-même, ne peut former, d'une façon durable, le centre de notre moi, ou du moins le moi ainsi constitué sera atrophié, artificiel. Tous ces penchants ont leur origine dans l'état de civilisation et ne peuvent exister que dans la société; leur naissance est postérieure à l'instant où l'homme, en reniant le sentiment et l'instinct pour se confier désormais à la raison, se sépara de la nature. Seul, l'amour est capable de fournir à notre moi une assise durable et inébranlable, en même temps qu'il assure son développement complet et harmonieux. Par l'amour, nous suçons à nouveau le lait de la nature et c'est là pour notre être une merveilleuse nourriture. De même que la nature renferme tout dans son sein, l'amour, comme nous l'avons vu, nous donnera toutes les qualités : l'énergie, la hardiesse, l'esprit, le désintéressement, la

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

vertu, la poésie, et la paix de l'âme. Oh! quelle miraculeuse panacée est l'amour!

Nous ne nous étonnerons pas de voir, comme nous l'avons exposé, la nature extérieure, la nature sensible, favoriser, dans *Héro et Léandre* par exemple, les amants, de sa secrète complicité, de la voir, dans *Mélusine*, dans *Sapho*, fournir à leurs amours un cadre approprié. Car l'âme de la nature est avec eux. Ce qui est contre l'amour est contre la nature. Médée, Héro, Libussa prétendent échapper à ce qu'elles considèrent comme une funeste passion, à ce qui n'est, à leurs yeux, qu'une faiblesse plus ou moins méprisable de l'être humain; Sapho, Alphonse ont cru pouvoir vivre sur cette terre sans amour et offrir cependant, à leurs contemporains comme à la postérité, des exemples dignes d'admiration d'une existence humaine. Mais la nature réclame ses droits; l'amour surprend les indifférents et courbe sous son joug les rebelles. Pour leur bien à tous, car leur bonheur, avant l'amour, est celui de la larve pendant sa vie obscure, inerte et torpide de chrysalide; au soleil de l'amour éclot le papillon humain pour prendre son vol à travers le monde. C'est l'amour qui apporte et révèle à l'homme la vie, la vie véritable, celle qui est en harmonie avec la pleine nature. L'amour, la nature, la vie sont en leur essence identiques.

Cette formule appelle cependant aussitôt une correction. L'amour est la nature, mais l'apogée et le terme de la nature, le point où elle se dépasse elle-même pour se confondre en un principe plus haut. Nous avons déjà vu, dans l'étude précédente, que la nature n'est pas stagnante; un souffle l'anime, une aspiration l'entraîne de l'inconscience vers la conscience; elle se fait homme. L'amour me paraît précisément représenter dans la nature ce ferment. Il est dans la matière le principe immatériel, il est la flamme, il est l'esprit. Avant de développer ces idées sous leur forme abstraite, je voudrais prendre un exemple, et *Mélusine* me paraît le fournir. Raimond représente pour une part, pour

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

la plus mauvaise part de lui-même, l'homme que gouverne la vanité de la raison et qui se consume en une stérile activité; par la meilleure part de lui-même cependant, par penchant poétique, qui fait du reste de lui une exception au milieu de son espèce, il échappe à l'illusion du monde humain; il se réfugie dans le sein de la nature et dans le sein de l'amour; il s'assied au bord de la source magique au fond des bois et s'éprend de Mélusine, qui lui rend son amour.

Mélusine n'est pas une femme, mais une nixe, un être de la nature. Cette nixe cependant aspire à devenir une femme, à échapper à l'emprise de la nature et l'amour sera l'instrument de son affranchissement : « Partout règne la nuit où n'est pas l'amour; partout brille le jour où rit l'amour. » Un froid glacial l'envahit dans le château magique de ses sœurs. Dans son âme qui s'éveille pénètrent la clarté et le feu de l'esprit; c'est l'amour et son amour se dirige vers l'être qui s'oppose à la nature comme la personnification de l'esprit, vers l'homme. Son amour pour Raimond est un effort prodigieux pour s'évader définitivement de la forme écailleuse de la nixe, que les sombres puissances de la nature la contraignent encore, à certains jours, de revêtir. Elle y arrive enfin. Chez Raimond l'amour a été plus fort que la mort; l'amant est descendu volontairement au tombeau pour retrouver sa maîtresse. Tous deux ressuscitent dans une apothéose, au sein du troisième empire, qui n'est ni celui de la raison, ni celui de la nature, mais celui qui confond et achève les deux autres en les transfigurant, en les idéalisant, l'empire de l'amour et de la poésie.

Tel est cet Éros céleste, la forme la plus subtile et la plus élevée de l'esprit, qui ne transforme pas les hommes en pourceaux, comme l'Éros terrestre et la magicienne Circé, mais éveille l'âme humaine dans la bête comme Orphée. Il sublimise la réalité naturelle ou sensible et la réalité humaine ou rationnelle, toutes deux misérables et passagères,

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

en la splendeur d'un mythe éternel; ainsi l'amour donne la main à la poésie comme à sa sœur. *Mélusine,* dit le titre, est un « opéra romantique »; ne nous étonnons pas d'y retrouver cette idée, familière à Novalis ou à Schelling et en partie empruntée par eux à Platon : la nature et la raison, sous la conduite de l'amour, en marche vers l'esprit et l'art. Cette conception de l'amour cependant, si elle revêt dans *Mélusine* sa forme la plus nette, si elle y est même poussée à l'extrême, n'est pas absente de divers autres drames. Il est facile de le démontrer pour *Libussa* dont l'héroïne offre par ailleurs plus d'un point de ressemblance avec Mélusine; l'amour donne à Libussa la force nécessaire pour essayer de passer de l'époque où règne la nature à l'époque où règne l'homme; elle meurt, il est vrai, à la tâche, de tous les sacrifices qu'a dû faire la compagne de Primislaüs, et elle entrevoit seulement l'âge d'or. Médée, grâce à l'amour, sort de la stupidité de la barbarie et son esprit s'ouvre à la civilisation hellénique. Héro enfin abdique, grâce à l'amour, la niaiserie d'une âme juvénile et virginale, telle qu'elle est sortie des mains de la nature, pour acquérir l'intelligence et l'énergie d'une femme. La nature est incomplète tant que le germe de l'amour n'est pas tombé dans son sein; en ce sens, l'amour et la nature ne font idéalement qu'un, comme la vierge et le mâle qui n'ont de raison d'être que leur future union. De même, cependant, que la vierge fécondée par le mâle engendre un être nouveau et distinct d'elle, bien qu'il soit la chair de sa chair, de même la nature, vivifiée par l'amour, enfante l'homme, l'esprit, qui s'affranchit d'elle, bien qu'il soit le fruit de ses entrailles, dont elle appelait la naissance de tous ses vœux. Ainsi l'amour est un principe à la fois congénial et étranger à la nature. Comme sous sa forme la plus pure, il provoque un état instable d'exaltation de la nature, comme il est par essence l'idéal, il est trop beau pour ce monde et détermine l'anéantissement de l'apparence terrestre; Libussa expire en sen-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

tant une dernière fois les lèvres de Primislaüs sur les siennes, Héro et Léandre se retrouvent dans la mort.

V

Après cette caractéristique générale de l'amour, tel que nous le décrivent les drames de Grillparzer, il ne me reste plus qu'à en indiquer quelques traits secondaires. Je songe au caractère très nettement sensuel de l'amour dans Grillparzer, puis à la façon dont il se différencie selon le sexe et, comme conséquence, au rôle qui est assigné par le poète à la femme.

J'ai parlé longuement de la nuance idéale et romantique de l'amour dans Grillparzer, mais je dois ajouter ici que, si ce sentiment est parfois platonisant, il est rarement platonique. L'âme n'est jamais absente, mais le corps ne perd pas non plus ses droits. L'amour, nous l'avons dit, c'est la nature. Mais si la nature n'est pas uniquement matière pour Grillparzer, si elle renferme un esprit qui sape les murs de sa prison et s'affranchit enfin dans l'homme et dans l'amour, cependant la forme de la nature est physique et sensible. Les romantiques, Novalis, Frédéric Schlegel, dans sa *Lucinde,* et plus précisément encore Schleiermacher dans sa défense de ce roman, avaient vu l'idéal de l'amour dans l'égale satisfaction de l'âme et du corps; cette théorie concordait avec leur philosophie et Grillparzer, de son côté, ne pouvait qu'y souscrire. Chez notre poète, du reste, des facteurs personnels intervenaient pour pousser le physique au premier plan. Nous avons parlé de son tempérament voluptueux et sensuel; nous avons indiqué (et nous reviendrons encore sur ce point) combien il était, dans tous les domaines, amoureux de la réalité sensible, hostile à l'abstraction, à l'Idée. Nous le rapprocherons plus tard de ces nations méridionales qui vivent, avant tout, par les sens

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

et par l'imagination et répugnent aux raffinements éthérés de la raison et du sentiment. En amour Grillparzer est un Espagnol ou un Hellène.

Dans ses études sur Lope de Vega, il oppose à diverses reprises l'amour très réaliste des Espagnols à l'amour sentimental des Allemands, et il donne toujours la préférence au premier. On pourrait reprendre la comparaison qu'il applique à la conception de la poésie chez les deux peuples et dire que, pour l'Espagnol, l'amour est un jardin dans lequel il va se promener un instant, tandis qu'il est pour l'Allemand la maison dans laquelle il songe aussitôt à s'installer pour la vie. L'Allemand ne comprend pas l'amour sans le mariage, ni le mariage sans l'amour; il met tout son cœur et toute son existence dans une liaison. L'Espagnol, au contraire, bien qu'il idéalise l'instinct physique par l'imagination, l'esprit, la poésie, reste toujours maître de son cœur et, quand il a atteint son but ou qu'il l'a définitivement manqué, l'histoire se termine là pour lui et il consacre son temps et sa peine à poursuivre en ce monde des avantages plus solides. Il ne considère pas l'amour sous l'aspect de l'éternité, qui est celui du sentiment et de l'idéal; cette passion est pour lui passagère comme toutes les choses naturelles entre lesquelles elle est la plus naturelle. Le cavalier bien né fait l'amour, selon l'expression de Stendhal, avec les dames, parce que son tempérament et la civilité l'y engagent également, mais, dans le choix d'une femme, il se guide d'après la fortune et le rang des candidates. Dans ce pays les mœurs étaient fort libres et le théâtre de Lope de Vega, qui en est le tableau, peut paraître scandaleux à un lecteur puritain, tant il s'y trouve d'intrigues, de débordements et de viols. Grillparzer en note avec complaisance le détail dans ses analyses des drames de Lope. Parfois il se reproche son indulgence, mais il confesse prendre à cette lecture un plaisir extrême. Cette immoralité lui paraît charmante à force de candeur, tant elle s'étale naïve-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

ment sous le soleil méridional, tant elle est, comme la crasse et la paresse, conforme à la nature.

Telle est l'inspiration de la *Juive de Tolède*. Grillparzer mentionne expressément que le sentiment jusqu'alors inconnu au roi et qu'éveille en lui la vue de Rahel est l'appétit de la volupté. Alphonse n'a plus rien à apprendre de ce qui est rationnel, moral, idéal, il ne lui manque plus que de connaître le réel, car sa sagesse n'est encore qu'une sagesse livresque; elle n'a pas subi l'épreuve de la vie. La réalité s'incarne dans Rahel; la Juive est belle, séduisante, frivole, trompeuse et voluptueuse comme la vie, comme cette « Frû Werlt » des poèmes allégoriques et moraux du Moyen Age dont la figure et la poitrine étaient éclatantes et suaves tandis que son dos était couvert d'ulcères puants. Mais Grillparzer ne connaît pas l'indignation édifiante des pays germaniques et chrétiens; les vices de Rahel sont candides, enfantins, naturels; elle est belle et elle nous plaît. A la première rencontre elle tombe aux pieds du Roi; elle presse contre ses genoux son corps tout palpitant d'angoisse; ses vêtements se sont dérangés, son cou et ses bras sont nus; les regards du Roi plongent et aperçoivent les seins abondants et irréprochables : « L'image de cette poitrine qui se gonfle, de ces globes frémissants ne quitte plus l'esprit d'Alphonse. » Il aime Rahel quelques semaines, jusqu'à ce que vienne la lassitude sensuelle et, de même que le corps splendide et plein de vie de sa maîtresse le ravissait, son cadavre froid et sanglant lui est un objet d'horreur. Grillparzer a symbolisé l'attrait physique de Rahel par un objet matériel, par ce médaillon qu'Alphonse porte à son cou et dont le contact sur sa peau réveille soudain sa passion, de même que ses sens sont brusquement excités lorsque Rahel, comme pour un envoûtement, fait mine de percer avec une aiguille un portrait du Roi à la place du cœur. En faisant intervenir des réminiscences équivoques de sorcellerie, Grillparzer a indiqué la

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

puissance mystérieuse et surhumaine du plus profond et du plus vital de nos instincts.

Dans *Héro et Léandre* ce n'est plus aux Espagnols mais aux Grecs que Grillparzer va demander comment on doit aimer. Encore tout proches de la nature, les Grecs ne voyaient aucune honte dans l'accomplissement de l'acte sexuel; leur idéal était cet épanouissement harmonieux de l'homme où l'esprit et le corps trouvent également leur compte. Dès que Héro s'aperçoit qu'elle aime vraiment Léandre, elle n'a aucun scrupule à se donner à lui; son sens est trop droit, trop simple, trop naturel, trop hellénique pour qu'elle se refuse. Grillparzer a introduit dans le caractère d'Héro un élément de charmante sensualité, charmante par sa naïveté, sa franchise et son innocence. Hantée, sans qu'elle le sache, par le souvenir de Léandre, Héro chante à demi-voix cette chanson de Léda et du cygne dont elle ne comprend pas clairement le sens et qui lui revient sans cesse à l'esprit, elle ne sait pourquoi. Le contact fugitif et involontaire de la main de Léandre sur son épaule la fait frissonner et, dès qu'elle a donné un baiser, il ne reste plus au poète qu'à laisser tomber le rideau. Le lendemain, Héro promène tout le jour avec une candide et impudique fierté la langueur et la lassitude heureuse de la première nuit d'amour, et elle ne cache pas qu'elle appelle de nouveau de tous ses vœux les ténèbres et leurs clandestines délices. Mais quand Léandre est mort et qu'elle touche son cadavre glacé, elle frissonne d'horreur; son amant lui est presque devenu un étranger; la sensation de la chaleur de son corps était pour elle inséparable de l'idée de l'amour. Tant le physique joue un rôle dans ce sentiment! Grillparzer tirait ici parti d'une passage de Pindare qui l'avait frappé comme caractéristique de la mentalité grecque. C'est l'idéal antique de l'amour qu'il veut faire revivre dans son drame. De même que, dans la *Juive de Tolède*, la froideur et la pru-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

derie anglaises de la Reine étaient une satire de la moralité septentrionale, de même dans *Héro et Léandre*, cette religion stupide, fanatique et contre nature de l'Aphrodite de Sestos, qui préside à l'union des âmes mais défend celle des corps, est une attaque dirigée contre « la religion de l'esprit » qui a détruit la religion de la nature, contre le christianisme.

Il y a peu de personnages chez Grillparzer qui ne soient doués d'une sensualité toujours prête à s'éveiller. Les contacts et les frôlements, fortuits ou intentionnels, jouent un grand rôle dans l'amour et ne manquent jamais leur effet. Nous avons vu Héro frissonner quand la main de Léandre effleure son épaule. La première scène entre Phaon et Mélitta est caractéristique. Phaon pose la main sur l'épaule de Mélitta plongée dans une profonde rêverie et qui ne l'a pas vu venir; un peu plus tard, pour qu'elle le regarde dans les yeux, il la prend par le menton; il l'enlace amicalement pour la consoler et la sent déjà toute frémissante; il lui caresse la main; il fixe une rose dans l'échancrure de la tunique; Mélitta tressaille et reste les bras pendants et les yeux baissés, tandis que sa poitrine se soulève tumultueusement; quand elle veut à son tour cueillir une rose dans les buissons, elle monte sur un banc de gazon (il n'y a pas de pièce dans Grillparzer qui ne possède au moins un banc de gazon), se dresse sur la pointe des pieds et Phaon reste perdu dans la contemplation de ce que cette attitude lui laisse entrevoir ou deviner. Qu'ensuite Mélitta glisse, qu'elle tombe dans les bras de Phaon, qu'il la presse impétueusement et qu'il prenne ses lèvres, ce dénouement était inévitable.

C'est en imposant à Médée le contact de ses mains ou de sa bouche que Jason triomphe de sa résistance; il éveille en elle l'instinct physique. Dès leur première rencontre il lui prend la main, se penche vers elle, la saisit enfin et l'embrasse; Médée en reste toute étourdie. Jason pratique

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

l'amour à la hussarde. Une seconde fois, il lui prend la main et la dompte d'un regard. Une troisième fois enfin, après lui avoir quelque peu meurtri les poignets pour la maîtriser, il s'assied à côté d'elle, lui caresse les mains, l'enlace, la force à le regarder; elle le contemple longuement et cache sa tête dans le sein de l'aventurier. Il faudra encore quelques étreintes et enfin Médée se décidera à dire : « J'aime ». Primislaüs conquiert Vlasta de la même façon, en lui prenant la main, en lui caressant les cheveux, en la forçant à rencontrer son regard, en la pressant pour lui enlever la torche; Vlasta avoue son trouble. Assuérus enfin, lorsqu'il voit Esther hésitante, la prend dans ses bras et elle s'abandonne; il la soulève, ainsi que Jason soulève Médée, et l'emporte comme une proie. La vue des charmes à demi dévoilés de Rahel et le contact de sa poitrine qu'elle presse, toute palpitante d'effroi, contre les genoux du Roi, provoque chez Alphonse le coup de foudre. Il faut moins encore à Starchenski dans la nouvelle *le Cloître de Sendomir*. Elga saisit sa main dans l'obscurité du corridor; le comte frissonne et « un monde inconnu s'ouvre devant lui », comme pour ce héros de légende auquel un génie permit soudain de comprendre le chant des oiseaux. Il y a un étroit rapport entre la nouvelle et le drame de Grillparzer. Comme Alphonse, Starchenski est presque parvenu à l'âge mûr sans que ses sens se soient éveillés; la beauté et le caractère d'Elga d'autre part rappellent de près la beauté et le caractère de Rahel; les deux femmes sont sensuelles, coquettes, rusées, trompeuses et lâches devant la mort; comme beaucoup d'héroïnes de Grillparzer, elles ont des appâts opulents qui troublent les sens plus que le cœur. Dans la vie comme dans la poésie Grillparzer avait peu de goût pour la beauté blonde, fine et touchante; il préférait les femmes imposantes, grandes, bien en chair et d'un tempérament passionné. Le portrait qu'il trace d'Elga est conforme à cet idéal; c'est elle qui

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

se jette dans les bras de Starchenski et pose sur les siennes ses « lèvres brûlantes ».

Erny, dans *Un fidèle serviteur*, a aussi une beauté robuste, presque campagnarde; elle considère les hommes bien bâtis avec la tranquille complaisance d'une fille des champs qui voit un beau gars et l'admire sans perversité, sans même se rendre vraiment compte de l'origine du plaisir qu'elle trouve à cette contemplation. Naucléros, qui semble quelque peu coureur de filles, vante les épaules blanches, les hanches arrondies des femmes de Sestos et détaille en expert les charmes d'Héro, sans en oublier un (1), au point que Léandre en est justement choqué; Grillparzer procède en de pareilles descriptions avec une aimable et naïve hardiesse, qui rappelle tout à fait celle des Grecs, adorateurs de Vénus Callipyge. L'imagination très vive de ses personnages s'échauffe à de semblables souvenirs. Sapho voit sans cesse la bouche de Phaon approcher de celle de Mélitta; chez Alphonse, des rêveries de collégien précèdent l'expérience; il se représente des visites nocturnes, des appartements secrets, des corridors obscurs où le parfum de l'ambre se fait toujours plus enivrant, jusqu'à ce qu'enfin, dans une chambre richement meublée, éclairée brillamment par des flambeaux, l'amant trouve une jeune beauté, mollement étendue, toute parée de perles et dont le corps paraît d'une blancheur plus éclatante sur des coussins de velours sombre.

Libussa ne veut pas d'un mari non seulement par indépendance de caractère, mais aussi parce qu'elle se figure déjà le côté physique du mariage : « Me faudrait-il donc supporter le contact d'un mari, l'approche d'un souffle... Je frémis; toute ma personne n'est que répulsion. » Primislaüs, de son côté, a l'imagination irrespectueuse. Ce joyau

(1) Je cite en allemand :

..... den Schultern, die beschämt nach rückwärts sinkend,
Platz räumen den begabteren, reichen Schwestern.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

qu'il a dérobé à Libussa, il raconte qu'il le porte sur sa poitrine, dans la chaleur de son sein, qu'il le presse sur ses lèvres, sur son cœur, « confondant la propriété avec la propriétaire ». De même, Alphonse répugne à laisser un valet cacher le médaillon de Rahel sous son vêtement : « la chaleur d'un étranger le réchaufferait ». Que l'on remarque combien ces personnages ont l'imagination rapide et précise en amour et combien leur sensibilité physique est délicate. Un joyau, un médaillon, c'est déjà pour eux la femme, et le contact d'un autre leur paraît profaner ces objets comme il profanerait la femme. Primislaüs confesse à Libussa, en lui rappelant cette nuit où il marchait tout près d'elle, conduisant par la bride le cheval qui la portait : « Tu m'as déjà appartenu, tu as été en mon pouvoir; l'air seul et ces arbres en furent témoins. Ma conduite fut respectueuse, mais mes pensées offensantes, parce qu'elles ont usé de toi comme de leur proie. Lorsque je te soulevai dans mes bras pour te poser sur le dos du cheval, lorsque je te soutenais chaque fois que la bête bronchait, je te sentais toute proche. J'ai touché ce corps que nul n'avait touché, j'ai senti la chaleur de tes membres. A celui qui t'épousera, à celui qui t'emmènera, je pourrai dire : « Tu n'es que le second; j'ai déjà eu l'avant-goût de ton bonheur. » Grillparzer a traduit dans ces vers cette défloration imaginative dont Katti fut de sa part la victime.

VI

La sensualité en amour est égale chez l'homme et chez la femme. Mais, à d'autres points de vue, l'amour se différencie profondément selon le sexe, parce qu'il n'occupe pas la même place dans la vie de l'homme et dans celle de la femme, et il en résulte d'importantes

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

conséquences pour la situation respective des deux moitiés de l'humanité.

Grillparzer a, lui-même, formulé, par l'intermédiaire de Sapho, l'opposition entre l'amour de l'homme et celui de la femme : « Celui qui connaît l'amour et la vie, l'homme et la femme, ne mesure pas la passion de l'homme d'après l'ardeur de la femme. L'esprit impétueux de l'homme est changeant, docile à la réalité changeante. Il entre librement dans l'existence, comme le coureur dans la carrière, baigné de l'aurore de l'espérance, armé de force et de courage comme d'une épée et d'un bouclier et prêt à ce combat où il va conquérir la couronne de la gloire. Le monde tranquille de l'âme lui paraît trop étroit, son effort sauvage et sans trêve cherche son but dans l'univers extérieur. S'il rencontre l'amour sur sa route, sans doute il se baisse pour cueillir cette douce petite fleur, il la regarde, il se réjouit de l'avoir trouvée et la fixe ensuite froidement sur son casque parmi d'autres trophées. Il ne connaît pas cette ardeur silencieuse et puissante que l'amour éveille dans le cœur d'une femme; il ne sait pas comment toute l'âme de la femme, toutes ses pensées, tous ses désirs, gravitent autour de ce seul centre; tous les vœux de la femme, semblables à de jeunes oiseaux voletant avec angoisse autour du nid maternel, se meuvent timidement, anxieusement, autour de l'amour, autour de son berceau et de son tombeau. La femme attache toute sa vie comme un bijou au cou de l'amour nouveau-né. L'homme aime, mais dans son vaste cœur il y a place pour d'autres sentiments encore que pour l'amour; il se permet comme une plaisanterie ou comme son bon plaisir bien des actions qui semblent un crime à la femme; il croit avoir toujours le droit de prendre un baiser là où s'en offre l'occasion. Qu'il en soit ainsi, c'est un malheur sans doute, mais il en est ainsi. »

L'ambition est dans le cœur de l'homme la rivale triom-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

phante de l'amour. Auprès de sa maîtresse, au milieu même de ses serments, l'amant songe à la gloire, à la puissance, à la richesse; au milieu des effusions il tombe dans cette distraction et dans cette froideur que Grillparzer remarquait chez lui-même « lorsque des pensées étrangères (quelque projet dramatique) l'occupaient » et qui l'empêchaient de verser une larme sur la mort de Marie Piquot. Dans la conduite de l'amant vis-à-vis de sa maîtresse l'insensibilité alterne avec de brusques retours de passion; la femme reste pour l'homme un jouet, un amusement, ou bien, — et son sort est alors encore plus déplorable, — elle devient l'instrument de son ambition.

L'amour masculin se caractérise par l'égoïsme et la brutalité, inconsciente ou de propos délibéré. Dès l'instant où Roustan entrevoit le moyen de chercher fortune à la cour de Samarcande, l'amour timide et soumis de Mirza ne lui est plus qu'une entrave vite rompue; il use du goût qu'il inspire à la princesse Gulnare pour étendre la main vers la couronne. Dans le royaume de Mélusine où, délivré de tout souci, il peut se consacrer entièrement à l'amour, Raimond se souvient de ce monde terrestre où il déployait sa force; il n'a aucun but précis, mais le besoin le tourmente d'agir pour agir et Mélusine est sage de lui rendre sa liberté, car l'amour de Raimond se changerait bientôt en haine. Et quand l'homme n'a réellement d'autre pensée que la femme, de quoi est fait son amour? Otto de Méran poursuit Erny de ses assiduités par curiosité de débauché qui veut s'asservir toutes les jolies femmes qu'il rencontre, puis par dépit et entêtement, lorsqu'il trouve pour la première fois une résistance; au désir physique succède la rage et la haine; s'il ne tenait qu'à lui, Erny finirait ses jours au fond d'une oubliette et, pour échapper à ce sort ou à une destinée pire encore, il ne lui reste plus qu'à se poignarder selon l'exemple antique. Lucrèce, dans *une Querelle entre Habsbourgs*, n'a pas cette peine; don César la tue de sa

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

propre main parce qu'elle lui a résisté et lui a préféré un rival. L'homme traite la femme non comme un être humain, mais comme un objet; il la veut soumise à sa volonté et, si elle prétend avoir de son côté une volonté, il la châtie cruellement, plus cruellement que le cavalier ne châtie le cheval qui se cabre. Don César et Otto de Méran, mal équilibrés et livrés à leurs instincts, n'en révèlent que mieux la nature masculine.

Phaon a aimé ou a cru aimer Sapho. Il admirait l'artiste; il lui a été reconnaissant de l'avoir distingué dans la foule; il s'est enorgueilli de ce choix. Admiration, reconnaissance, vanité ont donné naissance à un sentiment sur la nature duquel il s'est abusé. Mais l'illusion a été brève; il ne tarde pas à s'ennuyer auprès de Sapho; l'oisiveté lui pèse et le voisinage de cette femme, dont il sent la supériorité. Il ne lui faut qu'un instant pour s'éprendre de Mélitta et, avec une parfaite inconscience, il oublie aussitôt tous les liens qui le rattachaient à Sapho. Il lui réserve généreusement une place dans son amitié et, lorsqu'elle veut soustraire Mélitta à sa poursuite, il entre en fureur et l'accable d'injures. Il lui reproche, de la meilleure foi du monde, d'avoir abusé de son inexpérience, de l'avoir séduit, réduit en esclavage, traîné à Lesbos derrière son char. Il la maltraite aussi quelque peu, la saisissant violemment par le bras pour la forcer à se relever et à l'écouter. Les hommes, dans Grillparzer, sont aussi prompts à brutaliser les femmes qu'à les caresser. Comme Sapho dans la vie de Phaon, Rahel n'est qu'un épisode dans la vie d'Alphonse; elle est un facteur, entre autres, du développement de son individualité, comme pour Grillparzer toutes les femmes qu'il a aimées. La passion d'Alphonse se refroidit aussi rapidement qu'elle a été soudaine et impétueuse. Après quelques semaines d'enivrement, de tête à tête et d'oisiveté, il songe de nouveau à son royaume, à ses sujets, aux Maures qui menacent la Castille. Il devient soucieux, distrait, irritable; la pué-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

rilité de Rahel, qui le charmait, l'importune. Bien qu'il reste encore un instant auprès d'elle, il se sent déjà libre; elle n'a plus de pouvoir sur lui; il déclare fièrement que toute cette histoire n'est plus qu'un jeu auquel il mettra fin quand il lui plaira. Rahel sait elle-même ce qu'elle a été pour son royal amant : « le rêve d'une nuit ». Son amour, dit-elle, n'a jamais été qu'une haine secrète, parce qu'il reprochait en lui-même à la Juive de l'avoir fait faillir, lui, le modèle de toutes les vertus. Il n'est même plus jaloux; il songe à son métier de roi, comme un bon commerçant qui est heureux, le soir, de compter son gain et s'endort pour recommencer le lendemain. Il quitte Rahel sur un adieu assez froid; plus tard, il la reniera et ne vengera pas sa mort; il est repris tout entier par ses devoirs de souverain; il se punira lui-même de sa passion comme d'une faute et l'intérêt de l'État préservera les meurtriers du châtiment.

Restent enfin les cas où la femme est le jouet de l'ambition de l'homme. Ottocar a épousé Marguerite d'Autriche pour arrondir ses États et la répudie quand un nouveau mariage peut lui apporter un nouvel accroissement de puissance. Je nomme ici Primislaüs, bien qu'on ne doive pas se le figurer uniquement dominé par l'ambition. Son amour pour Libussa est sincère, mais ce laboureur, qui du reste se prétend de noble lignée, est, comme nous le verrons, le partisan le plus convaincu et le plus éloquent dans le théâtre de Grillparzer de la domination de l'homme sur la femme. Si Libussa est orgueilleuse, Primislaüs ne l'est pas moins, « le caillou qui heurte l'acier », dit un des vladiques; cet orgueil lui sert plus que ne le ferait l'humilité, la souplesse et le pire machiavélisme, car Libussa se reconnaît enfin vaincue par lui et plie le genou devant celui dont elle fait son époux et le prince. Avant le mariage, Primislaüs a déjà joué avec Libussa comme le chat avec la souris, lorsqu'il excitait sa jalousie en cajolant Vlasta. Après le mariage, il n'est pas un prince-consort, mais très nettement,

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

quoique très affectueusement, le maître. Il réforme l'État, il institue un nouveau régime qui est l'inverse de l'idéal politique de Libussa et où, finalement, elle ne peut plus vivre; ses sœurs s'exilent et elle meurt. L'égoïsme de Primislaüs est involontairement la cause de cette mort. Il a désiré que sa femme apportât sa collaboration en dévoilant, par son don prophétique, l'avenir de la capitale qui va s'édifier : Libussa accepte avec quelque répugnance; on sait comment la tentative lui coûte la vie.

Mais c'est Jason qui reste le prototype de l'égoïsme fondamental de l'amour masculin; ce chef des Argonautes est un soudard, un condottiere qui est venu chercher gloire et fortune en Colchide et qui, sur son chemin, rencontre une femme. L'ardeur de l'aventure, la fièvre du danger, la pensée de la mort qui le guette à chaque détour de son entreprise, surexcitent ses sens; il est comme ces officiers du premier Empire qui se hâtaient d'aimer dans toutes les villes conquises, parce qu'ils ne savaient pas si le lendemain une balle ou un boulet ne les coucherait pas sur le champ de bataille. Pour Jason comme pour eux, la femme fait partie du butin; le Grec empoigne Médée et l'embrasse, tenant encore à la main l'épée avec laquelle il vient de la blesser. Mais pour lui, elle ne vient qu'après la Toison d'or; elle n'est qu'un moyen sûr et que le hasard a mis entre ses mains de conquérir le trophée; il la contraint à le guider; elle menace de se tuer : « Je puis pleurer ta mort, répond-il, mais je ne puis reculer; pour tenir ma parole, je donnerai tout, fût-ce ta vie. » Il l'a conquise par les armes, l'enlevant à son frère et à l'escorte; il lui arrache le poignard des mains; il la soulève de terre et la secoue violemment pour lui faire sentir sa force; il la prend par les poignets et la jette à genoux devant lui lorsqu'elle fait encore mine de résister. « La femme ose-t-elle braver l'homme? »; il la repousse enfin, mais pour la tirer de nouveau brutalement à lui. Elle est un jouet entre ses mains vigoureuses et rudes; il prend

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

tout de suite le ton du maître; il lui commande : « Reste ici » d'une telle voix que Médée, qui pourtant ne connaît guère la peur, en demeure toute saisie, contenant de la main les battements angoissés de son cœur. Jason l'emmène; la promiscuité du vaisseau triomphe des dernières résistances de la fille d'Aétès. Pendant des années ils vivent ensemble; deux enfants naissent. Médée est exilée à jamais de sa patrie; en Grèce pas un temple ni une hutte ne voudraient la recevoir. Et cependant, le jour où Jason entrevoit la possibilité de briser la chaîne, le jour où l'occasion s'offre à lui de « faire le beau mariage », il n'hésite pas un instant, il plante là Médée et ses enfants et se prépare à épouser Créuse. Cette histoire antique est très moderne, c'est-à-dire éternelle et nous en lisons chaque jour la réédition dans nos journaux. Les instruments seuls ont changé; le revolver a remplacé le poignard classique et le bol de vitriol ce vase magique rempli d'une flamme dévorante que Médée envoie à sa rivale. Mais la jalousie de la femme comme l'égoïsme de l'homme sont de tous les temps.

VII

Jason, c'est Grillparzer, du moins comme amant. Le trait caractéristique de l'homme en amour, aux yeux de Grillparzer, est l'égoïsme; où l'auteur avait-il puisé sa science si ce n'est dans l'analyse de sa propre individualité? L'égoïsme, nous l'avons vu, domine toute sa carrière amoureuse. Mais, dans son étude du cœur féminin, il ne s'inspire pas moins de sa propre expérience. Toutes les femmes de son théâtre me paraissent représenter des variations de un ou deux types primordiaux et ces types eux-mêmes sont l'idéal féminin que Grillparzer cherchait pour son compte à travers la vie; il s'était fabriqué peu à peu cet idéal d'après son caractère et il l'avait précisé au hasard de ses

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

liaisons. La qualité qu'il appréciait le plus chez une femme, était le naturel, la simplicité, la spontanéité, l'inconsciente et involontaire sincérité qui fait que la femme se donne telle qu'elle est et pour ce qu'elle est. S'il préférait les femmes aux hommes, c'est justement parce que le naturel, la nature lui semblait se manifester chez elles plus nettement que dans l'autre sexe, dont les représentants, surtout en Allemagne, jouaient perpétuellement un rôle sous le masque d'une personnalité d'emprunt. La femme est franche, fût-ce malgré elle; l'homme veut en imposer. Il peut y réussir; la raison domine en lui et la réflexion; il sait maîtriser sa nature et conformer ses paroles et ses gestes au caractère dont il veut donner l'illusion. La femme, au contraire, est gouvernée par le sentiment; elle affecte et ruse volontiers; on peut même prétendre que la dissimulation lui est innée; mais elle est trop impulsive pour donner le change d'une façon durable. Sa volonté n'est pas assez tenace pour suivre longtemps un plan bien étudié; elle déchire elle-même, dans un moment d'énervement, la trame qu'elle s'est appliquée à tisser.

Cette spontanéité, cette impulsivité, ce manque d'esprit de suite charment Grillparzer; il ne prise rien tant que la nature; il n'est pas jusqu'aux coquetteries, aux artifices, aux mensonges de la femme qui ne le ravissent, au moins un moment. Là est le secret de la passion que lui inspira Marie Daffinger : « Elle est une enfant », disait-il pour résumer son attrait. On trouve chez Grillparzer ce type et cette théorie de la femme-enfant dont les romanciers et les poètes nous rebattent encore à l'occasion les oreilles. Mélitta, Créuse, Cunégonde, Erny, Elga, Rahel me paraissent, à des degrés et sous des aspects divers, des représentantes de cette catégorie. Je ne sais si le milieu viennois n'est pas pour quelque chose dans l'élaboration de ce type qui me paraît assez étroitement apparenté à celui du « süsses Mädel » dans Schnitzler. Il convient de rappeler aussi que

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

les héroïnes de Grillparzer sont presque toutes sensuelles, qu'elles se l'avouent ou non, comme des Méridionales; c'est encore un apanage de la nature; elles se donnent aisément à l'homme. Et l'on voit combien ce type devait convenir à l'humeur despotique de Grillparzer et combien il répondait à sa conception selon laquelle la femme est le jouet de l'égoïsme masculin, un instrument de plaisir, comme l'almée pour le pacha. Grillparzer est intimement convaincu de l'infériorité foncière de la femme et il la trouve dans l'ordre. Il apprécie médiocrement l'intelligence chez l'autre sexe. Il demande avant tout à la femme d'être « sauber », selon son expression, gentille, avenante, plaisante à voir, « nette », comme dit le vieux français : « Chez une femme l'intelligence la plus remarquable ne m'attire pas autant que la beauté de la ligne. »

Il y a cependant toute une série d'héroïnes dans le théâtre de Grillparzer qui ressemblent peu au portrait que nous venons d'esquisser. Ce sont des femmes qui obéissent sans doute à leur naturel et à leur tempérament, qui sont passionnées, impulsives, capricieuses, bref, des êtres de sentiment beaucoup plus que de raison, mais qui (ici se dessine la différence) ne sont nullement disposées à se laisser traiter comme des enfants et qui, en effet, méritent mieux. Leur esprit est formé, bien qu'elles possèdent peut-être plus de bon sens que de véritable intelligence et leur volonté presque virile; elles sont capables de commander, de réfléchir, d'agir avec suite; elles se considèrent comme égales ou même supérieures à l'homme; elles le fuient et prétendent vivre sans lui et sans l'amour : ou bien elles le jugent, le raillent ou le régentent. Je pense à Sapho, du moins telle qu'elle était avant de rencontrer Phaon, à Médée, à Libussa, à Barbara dans *le Pauvre Musicien*, à Héro, à Edrita, à Esther dans la *Juive de Tolède* et à Esther dans le fragment du même nom. Dans la vie de Grillparzer ce type est représenté par Charlotte Paumgarten et surtout par Katti Fröhlich.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

A propos de cette dernière, Grillparzer écrit un jour qu'il est souvent attiré par les femmes « d'un caractère tranché, qui fournissent ample matière à mon goût pour l'analyse psychologique et à mon esprit poétique qui transforme la réalité en images ». Pour lui, en effet, qui avoue aimer moins la femme réelle que l'image qu'il s'en fait, une personnalité nettement arrêtée est un sujet plus intéressant qu'une individualité indécise et à peine formée. Elle résiste davantage au travail de l'imagination, comme le marbre au grain serré donne plus à faire à l'artiste. Mais la joie du succès est en proportion de l'effort. La même remarque s'applique au caractère de Grillparzer. A son despotisme la résistance est souvent la bienvenue; il n'a tant aimé Katti Fröhlich peut-être que parce qu'il se querellait chaque jour avec elle. Comment aurait-il exercé son humeur contredisante, s'il n'avait pas rencontré de contradiction? Il estimait le plaisir de la lutte et se délectait ensuite du triomphe. Car, en fait, il finissait toujours par triompher. Cette pauvre Katti Fröhlich, malgré ses airs d'indépendance, était son esclave soumise parce qu'elle l'aimait, et elle ne se révoltait que pour rendre ensuite humblement les armes. Ainsi l'égoïsme de Grillparzer ne trouve qu'une plus belle satisfaction pour l'avoir plus longtemps attendue. De même dans ses drames : l'égoïsme de l'homme ne célèbre qu'un triomphe plus complet pour avoir été tenu un instant en échec; la femme devient toujours sa proie et son jouet; Médée ou Libussa sont réduites finalement à la condition que Mélitta ou Rahel ont acceptée dès le début.

Lorsque Sapho, dans le passage déjà cité, compare amèrement la frivolité et la liberté de l'homme en amour avec l'abandon ardent et sans réserve de la femme, elle n'exprime pas seulement ce qui est, mais, ce qui, aux yeux de Grillparzer, doit être, ce qui est conforme à l'ordre des choses. Les deux hommes qui figurent dans la pièce sont d'accord sur le rôle qui revient à la femme : l'homme, dit Rhamnès

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

aux servantes, a le droit de saluer de ses cris de joie l'être qui lui est cher, mais la femme doit aimer en silence et veiller avec zèle au bien-être de son mari ou de son amant. Et Phaon a donné une rose à Mélitta « pour attester son intime conviction que les plus beaux ornements de la femme sont le silence et la réserve ». Silence, dévouement, soumission, c'est l'idéal antique et méditerranéen : *domum servavit, lanam fecit.* C'est aussi l'idéal de Grillparzer. Nous l'avons vu apprécier davantage les dons du corps que ceux de l'esprit chez la femme et Phaon agit selon le cœur de l'auteur lorsqu'il préfère Mélitta, une adolescente fraîche et gentille bien qu'un peu sotte et fort insignifiante, à Sapho, illustre poétesse sur le retour. Ni Phaon, ni Grillparzer n'aiment au fond les bas-bleus, si j'ose me permettre cette expression anachronique. Ils le font bien sentir à cette malheureuse Sapho. C'est toujours une erreur chèrement expiée que de sacrifier la vie à l'art, mais cette faute est plus grave encore chez la femme dont l'unique vocation est l'amour et sa servitude. La lyre, les lauriers, les manteaux de pourpre, les chars de triomphe et les acclamations populaires ne conviennent pas à la femme; sa place est à un foyer conjugal. Sapho, qui a fait fausse route, découvre la bonne voie (et c'est l'amour qui la lui indique) le jour où elle renonce à l'indépendance, au célibat et à la gloire de l'artiste pour se consacrer au soin de faire bouillir humblement le pot-au-feu. Je pense que Katti avait des talents culinaires; tout au moins savait-elle coudre des mouchoirs et des chemises et elle s'intéressait aux bretelles de son grand homme.

Comment Sapho s'est convertie à l'amour et s'il lui en a coûté, nous ne l'apprenons pas; dans trois autres pièces de Grillparzer, nous voyons de quelle façon l'amour dompte trois femmes qui prétendaient lui résister et échapper au joug de l'homme : Médée, Héro, Libussa. Dans *Esther* aussi nous assistons à la défaite d'une belle insensible.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Médée chasse, au début de la trilogie, une servante qui avait eu la faiblesse de préférer la hutte obscure et enfumée d'un berger aux forêts où se complaît l'indépendance farouche des chasseresses; Médée se vante d'être maîtresse de sa volonté, de rester libre, de ne céder ni à l'homme ni à la passion. Elle entrevoit Jason quelques instants dans la nuit et, au matin, elle courbe déjà la tête et pose son front mélancolique sur l'épaule de Péritta. La forte main de Jason achèvera de la mater. Cette scène où Médée est tiraillée comme une proie inerte entre Aétès et Jason, entre son père et son futur époux, dont chacun l'a saisie par un bras, me paraît au plus haut point symbolique du sort de la femme. Elle est le butin autour duquel on se bat, comme les Grecs et les Troyens se battaient autour d'Hélène, et qui échoit au vainqueur. La femme est sans force, ou tout au plus, comme le dit Alphonse, puise-t-elle sa force dans sa faiblesse, dans son impuissance, dans ses larmes, dans la pitié qu'elle inspire; encore l'égoïsme de l'homme rend-il toujours le succès incertain. Mais surtout, la femme est sans force contre elle-même, contre son propre cœur. Héro n'a que du mépris pour l'homme. Elle a vu, elle voit encore ce que sa mère est devenue sous le despotisme du mari : une créature effacée, tremblante, pleurnichante, et qui n'ose se lamenter qu'à demi-voix quand le tyran a le dos tourné. Héro a été élevée dans le temple; l'autorité de son oncle n'est pas tant celle d'un homme que d'un prêtre, d'un représentant de la déesse. Dans cette atmosphère de tranquillité et de spiritualité, Héro s'est développée librement; elle a appris à réfléchir par elle-même, à discerner le bien et à le faire, comme elle le dit, non parce qu'on le lui ordonne mais parce qu'elle a reconnu que c'était le bien. Comment pourrait-elle ensuite s'accommoder du mariage? Elle n'a que de l'horreur pour l'esprit étroit, ignorant, grossier, brutal et tyrannique de l'homme. Elle revendique le droit de la femme de n'appartenir qu'à elle-même, de vivre

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

sa vie. Et cette nuit encore, elle se donnera à Léandre et demain elle mourra de sa mort.

« La femme n'est heureuse qu'auprès d'un mari », dit la mère d'Héro. Elle traduit fidèlement la pensée de Grillparzer que développe *Libussa*. D'un certain côté, on pourrait appeler ce drame une pièce à thèse; à thèse nettement antiféministe, comme la *Judith* de Hebbel ou la *Penthésilée* de Kleist. Libussa et Primislaüs sont, comme Judith et Holopherne, l'Homme et la Femme et tous deux s'affrontent, sauf que, dans Grillparzer, le conflit ne se déroule pas avec la même pompe métaphysique que dans Hebbel. Libussa est une féministe avant la lettre; c'est, selon elle, une vérité bien établie que la femme peut se passer en tout de l'homme. Que Primislaüs la repêche du torrent où elle était tombée et elle insinuera parmi ses remerciements qu'elle se serait bien tirée d'affaire toute seule. Dans le ménage, la femme doit être l'égale de l'homme et celui-ci n'a pas le droit d'exiger l'obéissance, sauf quand il a raison. La nature n'a pas fait de la femme une créature inférieure; elle lui a donné au moins la même somme d'intelligence qu'à son compagnon et peut-être même l'a-t-elle avantagée. Libussa juge les hommes brouillons, agités, curieux, querelleurs, indisciplinés et égoïstes; ils ont toujours en tête de vastes plans, des projets chimériques, et ne savent pas apercevoir le bonheur et la vérité tout près d'eux. Il ne saurait être question, pour la princesse, de se soumettre aux ordres d'un animal de ce genre; elle préfère abdiquer que de voir dresser un trône à côté du sien.

Les théories de Libussa aboutissent en pratique à la constitution d'un royaume que gouvernent entièrement les femmes et qui est à la mode de l'esprit féminin. Libussa ne veut pas régner par la force ou même par une autorité solennellement dévolue, mais par la douceur et la persuasion, par le respect et l'affection qu'elle inspire. La Bohême ne sera plus qu'une vaste famille où tous les sujets s'ai-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

meront d'un cœur fraternel et auront pour leur souveraine la confiance des enfants en leur mère. Il n'y aura ni riches ni pauvres; pas de monnaie, à peine d'industrie et de commerce; le peuple vivra de l'agriculture et chacun cultivera gaiement le champ de son voisin; la propriété sera presque collective. Pas d'argent, donc pas de procès; pas de cabaretiers, donc pas de rixes et par suite pas de police; un gouvernement réduit au minimum; les sujets passeront leur temps en plein air à jouer sous les arbres à des jeux innocents et accueilleront leur souveraine par des offrandes de fruits et de fleurs. Comme le dit un mécontent, c'est un royaume d'idylle, une principauté d'utopie; tout y est fondé sur les qualités dominantes de la femme : l'imagination et le sentiment. Ce rêve d'une femme est bientôt détruit par les exigences du réalisme masculin.

Non seulement en effet ce gouvernement familial et sentimental est à la merci de la force brutale, d'une invasion ou d'une révolte, mais il ne satisfait pas la faculté la plus éminente de l'homme par opposition à la femme : l'intelligence. De cet État est absente une notion dont Libussa déclare avoir horreur par-dessus tout : la notion du droit. Le droit est, en effet, quelque chose d'intellectuel et d'abstrait. C'est la raison, non le sentiment qui détermine le droit de chacun. Tout l'effort de Libussa en constituant son peuple en une vaste famille est de substituer aux liens du droit ceux du sentiment. Mais les hommes protestent; l'un d'eux, en querelle avec son voisin pour la propriété d'un champ, réclame « son droit » et ne désarme pas, quand Libussa, pour apaiser le différend au plus vite et sans examiner les titres des plaideurs, lui offre deux fois la valeur de son bien; il lui faut « son droit ». Cet entêtement est une folie aux yeux de Libussa, parce que la femme est incapable de comprendre le dévouement de l'homme à une notion rationnelle, à une idée. Elle ne connaît que le sentiment et le sentiment est toujours concret en son but, s'ap-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

plique à un objet restreint, à une individualité : « Je vous aime, dit Esther à son oncle Mardochée, non pas à la façon de Dieu qui aime la création entière, mais je vous aime, vous tout seul, et je ne sacrifierais pas un atome de votre être au bonheur de l'univers. — Tu as caractérisé, répond Mardochée, votre amour à vous autres, femmes; vous n'aurez jamais le sens du sublime. » Elles ne comprendront jamais ce que c'est qu'un principe et l'obéissance à un principe; le *fiat justitia, pereat mundus* reste pour elles une absurdité. Les sujets de Libussa ont de tout cela une vague idée; c'est un homme qu'ils réclament comme juge, pour trancher leurs différends. Libussa n'a plus qu'à abdiquer; le sentiment cède la place à la raison, en même temps que la femme cède la place à l'homme et l'état de nature à l'état de civilisation.

Primislaüs succède à Libussa; il est un homme en ce que pour lui la plus belle vertu et la plus difficile est la justice : faire taire son cœur, n'écouter que sa raison et donner à chacun strictement ce qui lui est dû. Sans doute, comme l'indique Libussa, le sentiment pénètre plus avant que l'intelligence; celle-ci reste souvent à la surface des choses; elle les dispose arbitrairement; la suprême justice peut être la suprême injustice. Mais tout au moins l'intelligence crée-t-elle un ordre stable, d'une stabilité aussi grande que le comporte ce monde, et c'est là l'essentiel. L'intelligence, nous l'avons déjà dit, est pratique, pragmatique; elle procède en vue de l'action et de la réalité. Si les deux pôles de la femme sont l'imagination et le sentiment, les deux pôles de l'homme sont la volonté et l'intelligence. Mais la volonté ne se manifeste que par l'action et a pour domaine la réalité. Primislaüs est un homme d'action et un réaliste. Il méprise la spéculation, les livres et même l'histoire, parce qu'il n'y trouve que ce qui n'est plus; il n'estime que ce qui est, ce qui offre un vaste champ à son effort. La supériorité de l'homme consiste selon lui dans la ténacité, la poursuite

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

patiente du but que l'intelligence s'est fixé; l'infériorité de la femme réside dans son inconstance, son humeur capricieuse, sa soumission aveugle au sentiment. Non qu'il méprise la femme, mais d'abord il ne veut pas subir ses ordres et en second lieu elle ne lui paraît même pas faite pour commander. L'orgueil est le défaut qu'il déteste le plus chez la femme; qu'elle soit humble et soumise, forte il est vrai de sa faiblesse; qu'elle soit belle aussi, une créature qui réjouit les yeux et le cœur de l'homme quand le regard de celui-ci s'élève un instant au-dessus de la tâche aride des jours.

Le drame se termine par la défaite de la femme : Libussa plie le genou devant Primislaüs et le reconnaît pour son prince et son époux. Déjà, au premier acte, elle avait baissé la tête pour que Primislaüs pût lui passer son collier, et ce geste significatif annonce la conclusion de même qu'il symbolise l'opinion de Grillparzer sur la situation de la femme. Est-ce donc que le poète considère la femme comme vraiment inférieure à l'homme? Je ne le crois pas. L'homme et la femme sont, à ses yeux, me semble-t-il, deux grandeurs incommensurables entre elles; ils se meuvent dans deux sphères absolument distinctes. La sphère de l'homme est celle de la raison, de l'activité, de la civilisation; la sphère de la femme est celle du sentiment, de la passivité, de la nature. La femme a des dons incomparables : d'abord cette fleur de la terre qui est la beauté, puis une profondeur et une richesse du sentiment qui font qu'elle pénètre peut-être plus avant dans l'essence des choses; c'est le don prophétique de Libussa. Mais quand la femme s'aventure dans le domaine de l'action, elle y est lamentable et ridicule; les railleries acerbes de Primislaüs contre l'État féministe expriment entièrement l'opinion de Grillparzer. Comment, poète, anti-intellectualiste, adorateur de la beauté et de la nature, n'aurait-il pas, au fond de son cœur, donné le pas à la femme sur l'homme? N'a-t-il pas décrit souvent celui-ci sous les plus noires couleurs?

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Mais cette prédilection reste purement platonique. Comme nous l'avons vu à la fin de l'étude précédente, Grillparzer reconnaît que la nature a dû disparaître devant la civilisation, le règne du sentiment devant celui de la raison. De même, la femme a dû s'incliner devant l'homme. Sa passivité, qui est un devoir, lui impose de se soumettre à l'activité masculine. La femme porte peut-être une couronne, mais une couronne invisible; elle est peut-être une souveraine, mais il ne lui est pas permis de revendiquer ses droits et elle doit attendre du bon plaisir de l'homme qu'il les reconnaisse. Elle est faite en tout cas pour se taire et obéir. C'est ainsi que la théorie de Grillparzer finit par rejoindre et justifier sa pratique; son égoïsme et celui de ses héros est fondé en raison. Et puis, de quel poids sont les théories? Grillparzer était un poète, mais aussi, et très profondément, un petit bourgeois. Le petit bourgeois est, par nature, antiféministe. Il veut commander dans son ménage comme ses pères depuis un temps immémorial. Il a parmi ses ancêtres Chrysale

> Qui vit de bonne soupe et non de beau langage,

et renvoie sa femme à la cuisine. Grillparzer est aussi un Viennois, un Méridional ou un demi-Méridional, et si le Midi a donné naissance à l'amour courtois, le respect de la femme n'est pas cependant le privilège des nations méditerranéennes, ni même leur signe distinctif. A ce point de vue comme à bien d'autres, nous le verrons, Grillparzer se sépare des Allemands proprement dits. Le culte germanique de la femme ne lui était pas inné et on ne peut même dire qu'il l'ait appris. Enfin, il retarde; il appartient au dix-huitième siècle plus peut-être qu'au dix-neuvième et sa conception du rôle de la femme rappelle celle de Schiller que Guillaume Schlegel a parodiée : « Honorez les femmes! elles tricotent les bas et raccommodent les pantalons. » A

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

l'émancipation de la femme prêchée par les romantiques et la Jeune Allemagne, Grillparzer fait la sourde oreille, comme à tant d'autres idées de l'Allemagne de son temps. Sa sagesse un peu courte se résume dans la constatation de l'empereur Rodolphe, où semble s'énoncer un décret de la toute-sagesse divine : « Aussi longtemps que dure la course des étoiles éternelles, l'homme trompe la femme. »

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

GRILLPARZER ET LES RACES

I

« Je ne suis pas un Allemand, disait Grillparzer à Foglar, le 1er novembre 1870, en s'entretenant avec lui des victoires prussiennes; je suis un Autrichien et même un homme de la Basse-Autriche et avant tout un Viennois. » Peut-être son amour pour sa patrie est-il devenu, dans sa vieillesse, d'autant plus ardent que plus douloureux et plus mélancolique, après 1859 et 1866. Mais il n'avait pas attendu les défaites pour déclarer que son patriotisme allait jusqu'à la puérilité. Il se vante en 1853 de n'avoir jamais voulu écrire pour l'univers ni même pour l'Allemagne, mais seulement pour l'Autriche. En écrivant chacune de ces pièces, il ne songeait qu'à un seul public, les Viennois : « Car je suis une fois pour toutes l'incarnation de l'Autrichien. » Il n'ignore pas jusqu'à quel point son œuvre, sa gloire, son génie en ont souffert; il a eu des paroles d'amertume contre le régime d'oppression intellectuelle et même contre la légèreté et l'inertie de ses compatriotes. Il a rendu sa patrie responsable de la banqueroute de son existence; il a regretté, comme l'a fait aussi Bauernfeld, comme l'ont fait tous les esprits éminents parmi les Autrichiens de cette époque, d'être resté dans ce pays qui était « moitié une Capoue et moitié une prison pour l'intelligence ». Il a parlé, comme tous les autres,

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

de secouer de ses souliers la poussière de la terre autrichienne et il est resté, comme ils sont tous restés.

Toute l'indignation et toute la rancune dont il était capable contre le système Metternich, dit Augusta de Littrow-Bischoff, n'auraient pas été en état de lui faire dépasser les poteaux de la frontière. « Son amour pour l'Autriche était comme un instinct primitif qui, s'affranchissant des subtilités du raisonnement, gouvernait son âme avec la puissance d'une passion et restait un bloc inattaquable pour la tendance critique de son esprit. Quand il parlait de se mettre en route pour chercher en même temps une autre résidence, c'était là une idée qu'exprimaient ses lèvres ou sa plume sans que son cœur y ait jamais pensé sérieusement. Il était enraciné par toutes les fibres de son être dans ce pays qui lui avait donné le jour. » Il recopie en un endroit de son journal un passage de Johannes von Müller qui, visitant Vienne, après avoir énuméré tout ce que l'on peut reprocher à cette ville et à ses habitants, conclut : « Et cependant j'y suis content. » Oui, ajoute Grillparzer, c'est étonnant, mais on y est content, sinon de soi-même, du moins des gens parmi lesquels on vit : « Ils sont d'une telle bonhomie, d'une telle cordialité, que l'on ne peut leur en vouloir de rien... Excepté à la campagne, je ne voudrais vivre en Allemagne nulle autre part qu'à Vienne. » Et quelques jours plus tard, après s'être remémoré une série de vexations et de passe-droits dont il a été victime : « En ce pays, il ne semble pas y avoir de place pour moi, et cependant j'aimerais mieux tout faire et tout supporter que de le quitter. La surexcitation sans énergie du reste de l'Allemagne actuelle me dégoûte indiciblement et l'Autriche, ou plutôt ses habitants, sont pour moi d'une valeur si inappréciable ! »

Si donc, selon Augusta de Littrow-Bischoff, il affirmait catégoriquement : « Tout Autrichien patriote doit être un

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

mécontent », on peut être sûr que dans son cœur, le patriote a toujours parlé beaucoup plus haut que le mécontent : « Je ne serai pas obligé de voir la fin de tout cela et j'en suis heureux, disait-il à soixante-quinze ans, en 1866, car n'est-ce pas à briser le cœur de quiconque est un Autrichien patriote, ou plutôt qui en était un, car il n'y a pas de patriote sans patrie, et de patrie, nous n'en avons plus. » Quelle douleur poignante pour cet homme qui écrivait en 1848 : « J'ai toujours été fier d'être un Autrichien. Quand j'entendais des écrivains de mes amis déplorer que nous fussions intellectuellement si en retard, et que le reste de l'Allemagne nous regardât avec dédain, je pensais comme Georges dans *Gœtz de Berlichingen :* Attendez un peu... et le reste. Le bon sens et un cœur dont les sentiments ont encore leur pureté primitive ne sont pas des biens éclatants, mais celui qui les a perdus par une érudition stérile et en répétant des théories sans les comprendre, est plus mal partagé que cclui qui est réduit à ces deux seuls biens. J'ai toujours été fier d'être un Autrichien. Je n'ai jamais rien publié à l'étranger; jamais il n'a paru une ligne de moi dans les journaux allemands. J'ai respecté même les règlements de la censure parce que j'ai cru que l'homme honnête devait se conformer aux lois de son pays, même en admettant qu'elles soient absurdes. Et voici (continue-t-il en s'adressant à ses concitoyens), voici que le jour est venu où vous justifiez mon orgueil; dans ces derniers jours (au printemps de 1848), vous vous êtes conduits comme des Autrichiens, comme un peuple dont la tête et le cœur sont en juste équilibre, l'un n'opprimant pas l'autre et tous deux se secourant réciproquement. »

Qu'est-ce donc qui fait l'originalité et, on peut le dire, la supériorité de l'Autrichien? D'un seul mot : l'Autrichien est « naturel ». Entendez par là qu'il est encore près de la nature, qu'il est encore, autant que peut l'être

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

un peuple européen et moderne, la nature même. La civilisation n'a pas falsifié, adultéré son être. Son intelligence native n'a pas été faussée par des préjugés, des systèmes; son cœur ignore les sentiments compliqués, artificiels, affectés; l'Autrichien reste ce que sa naissance l'a fait, et il se donne tel qu'il est. Nous avons vu, dans la première de ces études, quelle est, selon Grillparzer, l'excellence de la nature, combien elle est pour l'homme une mère vigilante et un guide infaillible. Il jugeait impérissable la dynastie autrichienne, parce qu'elle suit fidèlement le cours de la nature; mais ce n'est pas seulement la dynastie, c'est le peuple tout entier qui fait preuve de cette obéissance. Sans doute, l'état de nature a ses défauts; l'esprit y est pour ainsi dire encore endormi. Grillparzer constate dans sa patrie, non pas de la bêtise, mais de la paresse à penser ou même de l'absence de pensée; l'esprit se joue à la surface, batifole, plaisante et ne pénètre pas dans la profondeur. Mais cela n'empêche pas ou cela fait même peut-être que « les Autrichiens sont aujourd'hui les plus intelligents de tous les Allemands ».

« Il est possible, dit Ottocar de Horneck, sous le masque duquel parle Grillparzer, il est possible qu'en Saxe et sur le Rhin, il y ait des gens qui aient lu davantage, mais, quant aux qualités dont l'homme a besoin et qui plaisent à Dieu, un regard clair, un sens droit, un esprit ouvert, ici l'Autrichien passe avant tout le monde, pense ce que juste lui semble et laisse les autres parler. » L'Allemand reproche à l'Autrichien de retarder d'un demi-siècle pour sa culture intellectuelle, mais cette masse de savoir mal digéré dont se vantent les gens du Nord, favorise la loquacité du perroquet en étouffant la pensée. Mieux vaut la table rase de l'ignorance sur laquelle l'esprit naturel de l'homme peut s'exercer dans toute sa force originelle; mieux vaut l'intelligence fruste, alerte, toujours avide de l'enfant de la nature que le cerveau paresseux et con-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

gestionné du « philistin cultivé », comme on dira plus tard : « L'Autrichien pense là où d'autres parlent. » Et non seulement il pense, mais surtout il sent. Il a des sens, il voit le monde extérieur et il en goûte la beauté; il est artiste et poète, tout naïvement, en dehors de toute mode et de toute théorie. Il a un cœur que n'a pas atrophié le développement excessif de l'intelligence; tous ces beaux sentiments qui sont le meilleur et le plus réel de l'homme, et qu'étouffe une « érudition stérile », l'amour, l'enthousiasme, l'ardeur poétique, l'idéal, s'épanouissent encore dans son âme comme de vivaces fleurs des champs.

Voilà « l'innocence » que l'Autrichien a conservée jusqu'à ce jour et qu'il doit garder comme le plus précieux des biens; le bon sens naturel, un cœur qui ne se laisse pas tromper, et, comme conséquence, une âme sereine et joyeuse de vivre, tel est l'apanage de l'Autrichien. Parce que ces qualités ne se retrouvent plus dans aucun peuple, Grillparzer est le gardien jaloux de l'originalité nationale et, en 1848, lorsque beaucoup des esprits les plus éminents de Vienne prêchaient la réunion à l'Allemagne, l'absorption, il n'y a aucun danger contre lequel Grillparzer ait prémuni avec plus d'insistance ses compatriotes. Déjà en 1837, il avait commencé d'écrire une petite dissertation où il exposait en détail ce qui distinguait les Autrichiens et les mettait au-dessus des Allemands; il divise sa matière en trois rubriques : la modestie, le bon sens naturel, la vérité et la sincérité du sentiment.

Par ces qualités l'Autrichien a fait son chemin dans le monde. Dans un fragment d'une tragédie dont le héros aurait été le duc d'Autriche Frédéric le Batailleur, il est question de cette heureuse chance qu'a toujours eue l'Autriche à travers les siècles, comme si le hasard avait fait sa grandeur. Un personnage répond : « La chance séculaire des Autrichiens? Fous que vous êtes! Un esprit simple et juste, une volonté droite, voilà ce qui enchaîne le succès

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

à l'acte; et voilà ce que le vulgaire appelle la chance, voilà la chance séculaire des Autrichiens. » Par ces qualités, il brille dans les champs de l'esprit. En fêtant un Allemand comme Schiller en 1859, Grillparzer constate avec un regret que les Autrichiens seraient destinés à occuper dès maintenant une place importante dans l'art, sinon pour le moment dans la science, parce qu'ils ont conservé ce que les Allemands ont perdu : un cœur ardent, un esprit ouvert et le naturel. Par ce naturel, par son absence d'idées préconçues, par sa naïveté, par la souplesse de son esprit qui lui permet de tout comprendre et de tout goûter, le public autrichien est, en matière de littérature, bien supérieur au public allemand, et Grillparzer n'a jamais voulu comparaître devant un autre jury. L'Autrichien lui semblait, je pense, comparable sur ce point à l'Athénien des plus beaux temps de la République, et il tenait le jugement de ce public pour sans appel, au moins quand il était défavorable. Car, pour le poète dramatique (et au fond pour tout écrivain), l'essentiel est de savoir si la nature humaine revit dans son œuvre, la nature étant en dernière analyse la seule source de poésie. Pour cela, à qui s'adresser, si ce n'est à la nature elle-même telle qu'elle s'incarne dans l'Autrichien?

Les écrivains sont en ce pays de même race que leur public et en intime communication avec lui. Tandis que, depuis la Renaissance, la littérature allemande a perdu tout contact avec le peuple, en Autriche la littérature populaire n'a pas été étouffée par la littérature des hautes classes; le théâtre populaire en particulier a vigoureusement subsisté. Dans le premier tiers du dix-neuvième siècle, il possède son plus haut représentant, Raimund, auquel Grillparzer a consacré quelques pages. Raimund personnifie pour lui cette poésie populaire qui est à ses yeux, en Autriche et en général, l'apogée de la poésie, et qu'il exècre pourtant en Allemagne où se manifeste

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

à ce moment pour elle une telle prédilection. C'est que, sous le nom de poésie populaire, les Allemands dissimulent la barbarie, la négation même de l'art; la poésie populaire chez les Autrichiens, chez ce peuple fortuné, c'est au contraire la nature en sa fleur, un art naïf et charmant, c'est la réalité sensible dans toute sa verdeur, c'est la vérité, c'est la vie. Ce ne sont pas des idées abstraites et sublimes, mais de fraîches et vives images, et en poésie, comme le dit Grillparzer avec une métaphore, il vaut mieux un serin vivant qu'un aigle empaillé. Ainsi écrivit Raimund, poète populaire parce que « le public a autant de part à son œuvre que lui-même. C'est dans l'esprit de la foule qu'avait ses racines son talent à demi inconscient. » Il incarne le génie du peuple le plus poétique parce que le plus naturel.

Grillparzer fut son émule. Ce serait dépasser de beaucoup les bornes de cette étude que vouloir détailler tout ce qu'il y a d'autrichien et de populaire dans celui que Sauer appelle « le créateur de notre vie intellectuelle, le premier représentant de l'esprit autrichien ». Qui ne connaît le distique : « Contemple du haut du Kahlenberg la contrée environnante et tu comprendras mon œuvre et ma personne. » Le fond de son génie c'est le fond commun à tous ses concitoyens; il le dit dans une poésie qui sert d'épilogue à sa trilogie de la *Toison d'or :* « L'auteur de cette œuvre se vante d'être des vôtres, car il est né parmi vous et il vous est apparenté par ce qui rattache entre eux les meilleurs fils de cette terre : la sincérité du cœur, la simplicité du caractère; avec simplicité il a écrit son drame. »

Mais à quoi l'Autrichien doit-il enfin son heureuse individualité? Au ciel, au climat, à la contrée. Le ciel clair, le climat tempéré, la contrée riante ont réuni leurs dons sur sa tête. Grillparzer l'indique à propos de Mozart, le plus autrichien des musiciens, de même que la musique

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

est peut-être le plus autrichien des arts : « De ces montagnes le souffle de Dieu, tout parfumé de l'arome des herbes et des senteurs des fleurs, vint gonfler la poitrine du jeune homme; il est devenu semblable à ces montagnes qui entourèrent son berceau. Sans doute il y en a de plus hautes, mais la glace les recouvre, de plus imposantes, mais la vie craintive ne trouve où poser son pied et fuit en frissonnant le désert grandiose. Mais lui monta aussi haut que monte la vie, et descendit aussi bas que la vie fleurit et embaume; ainsi il gagna cette couronne éternellement verte que lui tressa la nature et qu'elle partage avec lui. »

Cette nature clémente, modérée, tempérée, est une nature méridionale. Ce naturel, qui est la caractéristique des Autrichiens, Grillparzer consent tout au plus à le retrouver chez les Bavarois, parce qu'ils sont les plus méridionaux des Allemands. Le climat de Vienne a même déjà la dangereuse langueur de celui de Capoue, et les Allemands du Nord remarquaient dans la capitale des habitudes fâcheusement italiennes : la vie dans les rues et au café, les journées passées à boire, à fumer et à jouer au billard, trois occupations nationales. Mais que pèse tout cela aux yeux de Grillparzer auprès de ce que font fleurir sur cette terre les rayons d'un soleil déjà méridional? Après avoir décrit l'aimable beauté du paysage autrichien, Ottocar de Horneck termine : « Et là-dessus passe le souffle tiède de Dieu; il réchauffe, il mûrit les moissons, il fait battre les cœurs, comme un cœur n'a jamais battu dans les froides steppes. Aussi, l'Autrichien est-il franc et gai; il ne cache pas sa joie, il ne connaît pas l'envie, mais se laisse plutôt envier, et tout ce qu'il fait, il le fait d'un cœur joyeux... O heureux pays! ô ma patrie! Entre un enfant, l'Italie, et un homme, l'Allemagne, tu es comme un adolescent aux joues fraîches. Que Dieu te conserve cet esprit juvénile et puisses-tu réparer le mal qu'ont fait les autres! »

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

II

« Non moins difficile à comprendre (que l'attitude politique de Grillparzer), dit Augusta de Littrow-Bischoff, était la prédilection avec laquelle ce poète allemand recherchait dans notre civilisation les éléments latins par opposition aux éléments germaniques. L'austriacisme de Grillparzer présupposait pour ainsi dire, comme le catholicisme, la civilisation latine et s'opposait au germanisme, ne sachant si les Germains, ces tardifs parvenus de la civilisation, offriraient une base suffisante pour le développement de celle-ci. De là sa prédilection, malgré son culte de Shakespeare, pour les littératures française, italienne et espagnole qu'il connaissait, comme la littérature anglaise, jusque dans leurs derniers détails. » Le mot « latin » est un peu trop restreint, c'est méridional qu'il faut dire, car aux Français, aux Italiens et aux Espagnols, s'ajoutent les Grecs, et ils sont même bien près d'occuper la première place. Et à travers les œuvres littéraires, Grillparzer voit les peuples; c'est le génie grec ou espagnol, tel qu'il se révèle dans toute l'histoire d'une nation, qu'il admire et qu'il aime dans Euripide ou dans Lope de Vega. Nous avons vu comment il caractérisait le génie autrichien et que celui-ci tient déjà à moitié au Midi. Ceci nous aidera à comprendre quelle affinité profonde le poète découvrait entre sa personnalité et le génie méridional.

Les Français n'entrent ici que faiblement en ligne de compte, car ils ne représentent évidemment pas le génie méridional dans toute sa pureté. Grillparzer a pratiqué fort assidument notre littérature, allant, dans son éclectisme ou plutôt dans sa rage de lecture, de Racine et Voltaire à Alphonse Karr et Paul de Kock. Il nous trouve la nation la plus cultivée d'Europe, parce que c'est chez nous que le désir de s'instruire est le plus généralement répandu;

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

pour la même raison, les Grecs étaient la nation la plus cultivée de l'antiquité. Il nous place pour l'aptitude littéraire bien au-dessus des Allemands et il déplore que les sujets de Louis-Philippe se laissent entraîner, « par une sorte de superstition », à l'étude de la métaphysique allemande. Il défend la tragédie classique contre Lessing et il est d'avis que tout peuple, pour faire ses débuts dans la littérature des nations civilisées, devra se mettre à l'école des Français. Mais c'est dire que le classicisme français, à force de correction, de raison et de clarté, a quelque peu affaibli, effacé l'originalité nationale, et les préférences de Grillparzer vont à des nations qui se sont gardées plus intactes, plus frustes, plus près de la nature. Les Français, dit-il un jour à Foglar, doivent rester nos maîtres pour la forme, mais pour l'esprit, adressons-nous aux Anglais et aux Espagnols. Le plus bel éloge qu'il a cru nous faire a été peut-être de nous considérer comme le seul peuple capable de comprendre actuellement que Lope de Vega est vrai comme la nature.

Les Italiens ne viennent aussi qu'en seconde ligne, quoique avant les Français. N'oublions pas cependant que c'est l'Italie qui a révélé le Midi à Grillparzer. Il ne s'agit pas ici d'une influence livresque, comme a dû le rester celle des Grecs et des Espagnols. Nous avons vu, dans la première de ces études, comment, grâce à la nature italienne, Grillparzer avait découvert un élément essentiel du paysage, la couleur, et comment, sur les flancs du Vésuve, la nature lui était apparue pour la première fois, non plus dans sa douceur ou dans sa beauté, mais dans sa force et son horreur primitives. Il observe non seulement le sol, mais le peuple. Il est charmé de le trouver relativement près de la nature. Les Italiens, dit-il à Foglar en 1844, sont encore des gens naturels; c'est pourquoi ils sont aussi un peuple authentiquement poétique. Malheureusement, ils commencent à s'européaniser, c'est-à-dire à

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

ne plus être eux-mêmes. En 1819, cependant, Grillparzer peut encore noter avec plaisir que les Romains sont incroyablement enfants. On voit dans les rues des adultes, et non seulement des gens du peuple, mais de bonne condition, et des abbés, se divertir à des jeux qui, en Allemagne ou en Autriche, sont le privilège des enfants. Des hommes barbus crient, gesticulent et sautent de joie comme des gamins. La naïveté, voire l'impudence des indigènes ravissent le voyageur du Nord. Il parle avec sympathie des Romains qui sont des voleurs et des Napolitains qui sont des lâches; mais aucun ne s'en cache; ils se donnent tels que Dieu les a faits. Il se souvient avec plaisir de ce prêtre de Naples qui présidait, en si parfait comédien, au miracle de saint Janvier, et de son hôte à Rome qui était le plus grand des fripons. Ils sont comme les Viennois : on ne peut leur en vouloir, si loin va leur candeur dans leurs défauts et leurs vices. De même dans leurs ouvrages, dans la *Mandragola* de Machiavel par exemple, Grillparzer passe sans difficulté sur l'immoralité, comme Goethe ne se formalisait d'aucune des aventures de Benvenuto Cellini; c'est la nature. Grillparzer est de bonne heure familier avec la littérature italienne, non seulement avec les grands noms, Dante, Machiavel ou le Tasse, mais avec Métastasio, Alfiéri, qui l'inspire dans des essais dramatiques de sa jeunesse, et Gozzi, dont il commence de traduire *il Corvo*. Gozzi est pour lui le Raimund italien : « Quelle époque! écrit-il à propos de la Renaissance. Il y a des pays entiers dont l'histoire, depuis la création du monde jusqu'à l'an de grâce 1833, n'offre pas la moitié de l'intérêt qu'a pour nous la petite Florence sous ses Médicis. Vraiment, celui qui rencontre un Italien dans la rue doit ôter déjà de loin son chapeau et se dire : voilà un de ceux qui sont les pères de la civilisation moderne. »

Mais les deux nations dont Grillparzer tâche sans cesse

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

de pénétrer, de s'assimiler le génie, comme s'il voulait acquérir en ces terres étrangères un nouveau droit de cité, sont les Grecs et les Espagnols : « Les Grecs, les Espagnols, Arioste et Shakespeare ont été les amis qui peuplèrent ma solitude » écrit-il, en 1846, dans un fragment qui est une sorte de testament littéraire. Mais le nom de l'Arioste ne revient pas autrement sous sa plume et le génie même de Shakespeare lui inspirait une sorte de méfiance ou de terreur. Parlant un jour d'un projet de « fuite littéraire », d'une tentative pour s'isoler intellectuellement de ses contemporains, il nomme les seuls auteurs qu'il emportera avec lui : Hérodote et Plutarque et les deux dramaturges espagnols, Calderon et Lope de Vega. « Les anciens réconfortent mon âme, les Espagnols m'excitent à écrire. » Il ne faut pas s'y tromper : ce n'était pas une pure curiosité littéraire ou le souci de former son talent d'écrivain qui portaient Grillparzer vers ces deux peuples. Tout son être moral cherchait un refuge dans l'antiquité grecque et dans l'Espagne du seizième siècle, parmi ces hommes vigoureux et sains, d'esprit clair, de volonté forte et de passions violentes, admirateurs et amants de la réalité sensible, occupés de vivre pleinement et dont le caractère n'avait pas encore souffert des funestes atteintes « de la pâleur de la pensée ». Dans cette maladie dont il a dit qu'elle formait une partie de sa biographie, dans cet état de dépression toujours plus profonde, d'atonie morale et intellectuelle, il use quotidiennement des Grecs et des Espagnols comme d'un fortifiant ou d'un régénérateur de l'âme.

En 1829, par exemple, il lit chaque matin quelques pages d'Homère et quelques scènes de Lope de Vega, « avec cette sensation réconfortante que ce poète me procure toujours ». Pour secouer sa torpeur, dit-il à Foglar, il aurait besoin d'œuvres vivantes, frappantes, bizarres même, qui étonnent et excitent. Les « poètes de la civilisa-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

tion moderne », y compris Goethe et Schiller, sont pour lui trop cultivés, trop artificiels, trop chargés d'idées et de réflexion; il a la nausée des idées. Il ne veut pas avoir devant lui un livre, mais la vie elle-même, la réalité vue immédiatement à travers un auteur qui s'identifie avec elle, qui ne s'en sépare pas pour méditer sur elle. Les Grecs et les Espagnols sont ces auteurs naïfs, objectifs, dont le cerveau, comme un miroir, ne renferme que des images et n'est pas terni par la pensée. Ils sont la nature : « La mère des êtres, dit Grillparzer à Lope de Vega, est assise auprès de ta source jaillissante et se mire dans les flots cristallins, rêveuse et confondant sa personne avec son image. » Relever l'édifice détruit des Grecs et des Espagnols, faire revivre en ce siècle d'érudits et de métaphysiciens, de neurasthéniques et de spéculatifs, de snobs et de perroquets, une poésie de l'image, de la réalité, de la nature, tel fut, de son propre aveu, l'idéal de Grillparzer, un idéal qu'il ne se proposait pas après mûre réflexion, mais que lui imposait le penchant le plus profond de son individu.

Les Grecs sont, aux yeux de Grillparzer, un peuple comme il n'en a pas existé un second dans l'histoire; ils resteront à jamais les modèles du genre humain. Ils étaient infiniment supérieurs à toutes les nations qui existaient à côté d'eux; ils diffèrent tellement des Orientaux par leur sens de la nature et de la beauté que, à moins de preuves absolument évidentes du contraire, on doit admettre la complète originalité de leur art, de leurs croyances, de leurs institutions, de leur génie. Ils sont autochtones à tous les points de vue. Nés du sol comme leurs oliviers et leurs cigales, ils ont produit une littérature et en particulier un drame qui est l'œuvre la plus magnifique de l'esprit humain. Non que tout y soit parfait comme le prêchent des fanatiques inintelligents qui voudraient faire passer chaque caillou antique pour une

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

pierre précieuse. Il y a des cailloux dans Sophocle et dans Platon, dans Euripide et dans Thucydide. Et il ne faut pas non plus vouloir les ressusciter tels qu'ils vécurent il y a deux mille ans, comme le fait la sottise érudite de Tieck et des riverains de la Sprée qui jouent Euripide sans adaptation sur le théâtre de Berlin. Grillparzer, pour sa part, ne veut conserver de leurs œuvres que l'esprit qui plane au-dessus d'elles; cet esprit est immortel.

Cet esprit est poétique, comme toute l'époque, comme la nature; les Grecs vivent dans le monde sensible, et par là dans la poésie. La raison raisonnante était encore peu développée; le centre de l'âme humaine restait le sentiment. Des commentateurs allemands, Guillaume Schlegel en tête, prêtent à Eschyle et aux autres des intentions et des théories, en quoi ils prouvent qu'ils n'ont pas la moindre notion de ce que c'est qu'un poète et prennent Eschyle pour quelque professeur d'Université prussienne. Les Grecs étaient naturels dans leur vie comme dans leur poésie. Leurs héros craignent la mort et ne s'en cachent pas, car mépriser la vie leur aurait paru une sottise que l'héroïsme même n'aurait pas excusée. Ils ont le sentiment intense de la vie; ils aspirent la réalité par tous leurs sens. Grillparzer relève avec admiration un passage où Pindare parle d'une blessure « dans le corps chaud » du guerrier : « Comme cette épithète est vivante! comme elle porte! Si l'on se figure en même temps le froid du fer. » Le drame grec est fait pour les yeux autant que pour l'esprit, c'est un spectacle, non une dissertation psychologique. Eschyle nous montre le cadavre d'Agamemnon dans sa baignoire et les tragédies d'Euripide ne sont aujourd'hui compréhensibles pour le lecteur que s'il sait se figurer en même temps les gestes et les attitudes des personnages.

Mais que sont les Grecs dans les tragédies helléniques de Grillparzer, dans *Sapho*, dans la *Toison d'or*, dans

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Héro et Léandre? Très souvent des modernes, et l'auteur ne s'en inquiète pas : « On a trouvé que la pièce n'était pas assez grecque; j'en suis fort aise, car je n'ai pas écrit pour des Grecs, mais pour des Allemands. » Il s'est mis lui-même, avec sa personnalité d'homme du début du dix-neuvième siècle, dans ces pièces; il y a introduit du romantisme; il y a logé des anachronismes d'une belle venue; il a fait bon marché, de son propre aveu, de tout ce qui est philologie, histoire, géographie, mœurs, érudition, et il a vu lui-même « le spectre septentrional » se promener au milieu de son hellénisme. Et, cependant, ces tragédies restent grecques : « Souviens-toi, note-t-il pour lui-même pendant qu'il les écrivait, souviens-toi toujours des statues des héros grecs et représente-toi Jason nu, le casque sur la tête et le glaive dans la main. » Cette vision est un symbole, le symbole de l'idéal grec, noble, calme, simple et beau comme la nature. Sapho est peut-être le poète en général, de même que son destin est le destin typique du poète, mais Mélitta, « cette petite sotte », est une Grecque, à moins que ce ne soit une Viennoise, car les filles des deux pays se ressemblent; elles suivent naïvement le penchant de leur cœur et se laissent cueillir en toute simplicité. Le Grec navigateur aventureux et quelque peu pirate, c'est Jason chez Aétès, et si le théâtre des deux premières pièces de la trilogie est la Colchide, contrée brumeuse et barbare comme l'hégélienne Allemagne, dans *Médée*, sur le rivage de Corinthe, brille le soleil d'Euripide, et le drame se fonde sur l'opposition entre l'étrangère sauvage et farouche et la douce culture grecque. Dans *Héro et Léandre* enfin, c'est l'épanouissement de la nature humaine tel que l'ont connu les anciens, le bel équilibre de l'âme et du corps dans un amour qui satisfait non seulement le cœur, mais les sens. Le triste amour septentrional, qui macère dans l'ascétisme sentimental, apparaît sous la forme du culte

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

contre nature d'une Aphrodite idéale, mais on le flétrit comme une superstition étrangère, venue d'une contrée barbare. L'Autrichien, parce que presque un Méridional, trouve charmante la naïve impudeur d'Héro qui donne rendez-vous à son amant pour la prochaine nuit; l'Allemand juge que cette fille est une vulgaire effrontée, se scandalise ou rit d'un rire épais.

Aussi persévérante et aussi passionnée est l'étude que Grillparzer a faite des Espagnols; il a commencé de les connaître en la personne de Calderon, à peu près vers l'époque où, dans les loisirs de son court emploi de bibliothécaire, il acquérait la pratique du grec; il a raconté lui-même avec quelle ardeur et quelle tenacité il se mit, pour ses débuts, à traduire *La Vie est un songe,* s'aidant d'un dictionnaire incomplet et d'une grammaire vieille de plusieurs siècles. Et Lope de Vega était encore son compagnon aux derniers jours de sa vie, à un moment où la faiblesse de sa vue ne lui permettait plus de lire les caractères grecs, mais seulement la large et claire impression des in-quarto espagnols. Ainsi, pendant plus d'un demi-siècle les ombres des Grecs et des Espagnols ont marché à ses côtés et peut-être les seconds lui sont-ils sur le tard devenus les plus chers car l'intense naturalisme de Lope de Vega était pour Grillparzer vieillissant « ce vin vieux qui rajeunit les sens » dont parle Voltaire. L'action endiablée, les passions exubérantes, les événements frappants, les inventions hardies, bizarres même ou grotesques de l'Espagnol secouaient son esprit fatigué et réveillaient son imagination somnolente.

L'Allemand, dit Grillparzer, est une âme molle et sentimentale. Il voudrait transporter la poésie dans la réalité et se persuader que le drame en particulier n'est pas fiction mais vérité. L'Espagnol, au contraire, imaginatif et peu sentimental, ne considère le drame que comme un jeu, un spectacle qui le charme un instant par ses aventu-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

reuses péripéties; après quoi, il voit sans regret se déchirer l'illusion théâtrale et s'en va à ses affaires : « Pour l'Allemand, la poésie est une maison dans laquelle il voudrait habiter; pour l'Espagnol, c'est un jardin dans lequel il se divertit. La première conception semble plus poétique; mais, en réalité, c'est la seconde. » Car la poésie doit rester un royaume idéal éternellement séparé de ce monde terrestre; vouloir les réunir est une chimère; la réalité ne se laisse pas poétiser d'une façon continue; il faut donc que ce soit la poésie qui devienne réalité, c'est-à-dire prose, et il n'y a rien que Grillparzer ait plus en horreur que la prose. Les Grecs, obéissant au même principe que les Espagnols, avaient conservé dans leur drame les danses, les chants du choeur, la musique, qui détruisent l'illusion dramatique. La poésie est comme un mirage à l'horizon que l'homme contemple par moments pour reposer ses yeux des laideurs de ce monde : « La prose est la nourriture de l'homme, la poésie est sa boisson qui ne nourrit pas, mais réconforte... On ne doit pas demander au vin d'apaiser la faim et que celui qui, pour y arriver, trempe, de dégoûtante façon, du pain dans son vin, engloutisse lui-même cette pâtée pour les porcs... On peut encore, comme les Allemands de nos jours, boire de la bière, un liquide où des éléments nutritifs ont fermenté; ainsi on devient gras et par-dessus le marché, on se sent le cerveau envahi par une lourde torpeur. »

La même différence se marque entre les deux peuples dans leur conception de l'amour. Pour l'Allemand, l'amour est un besoin du cœur; pour l'Espagnol, la trace de son origine dans notre nature physique ne s'efface jamais. Sans doute, le penchant sexuel est voilé et paré par l'imagination, l'esprit, le sentiment, et prend ainsi une tournure idéale. Mais lorsque le but, la possession de l'objet désiré, est soit atteint, soit définitivement manqué, l'Espagnol ne s'encombre pas plus longtemps de rêveries

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

et consacre tous ses efforts aux nécessités plus impérieuses de la vie quotidienne. L'Allemand veut transporter l'amour, comme la poésie, dans l'existence journalière : l'essentiel est pour lui le terme, le mariage et la longue union des âmes. Pour l'Espagnol, l'amour est, comme le drame, un spectacle, un jeu, une intrigue qui l'intéresse pour l'intrigue même, mais qui ne doit durer qu'un temps. Le mariage n'est pas le terme naturel de l'amour, mais une tout autre affaire; la sensualité et l'imagination n'y interviennent pas, mais la raison et les convenances. Des deux conceptions, l'allemande et l'espagnole, la seconde a, incontestablement, les préférences de Grillparzer. La sentimentalité et la pruderie septentrionales le rebutent parce qu'il y voit une altération de la nature contre laquelle il a déjà invoqué l'aide de l'hellénisme.

C'est pour la même raison qu'il se formalise si peu de l'immoralité qui se retrouve pourtant presque à chaque page dans Lope et ses compatriotes. Cette immoralité, en effet, n'est nulle part du vice, de la pornographie, mais la nature même. Chez ces Espagnols du seizième siècle, comme chez les Italiens de la Renaissance, l'individu se déploie tout entier; il met en jeu toute son intelligence et toute son énergie, il lâche la bride à tous ses instincts, bons ou mauvais, et donne ainsi un spectacle d'humanité, souvent répréhensible sans doute, mais magnifique et auquel Grillparzer ne refusait pas son admiration. Il remarque que les Espagnols séparent absolument le point de vue esthétique du point de vue moral, et c'était là sa propre théorie, à lui qui écrit ailleurs : « Le plus grand ennemi de l'art véritable est le point de vue de la morale, car un des principaux avantages de l'art est précisément que l'on peut, grâce à lui, goûter des côtés de la nature humaine que, dans la vie réelle, la loi morale proscrit avec juste raison. » La morale est une gouvernante maussade, qui harcèle perpétuellement nos « esprits vitaux », notre

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

énergie individuelle de ses réprimandes; pour lui échapper, nous nous réfugions de temps en temps dans les parterres de fleurs de la poésie : « La poésie rétablit entre les individus les rapports naturels qu'ont faussés les rapports conventionnels de la civilisation; la poésie est par suite d'autant plus immorale que ces rapports deviennent, avec le progrès de l'humanité, plus compliqués. L'histoire d'Achille et de Briséis, absolument innocente au temps d'Homère, serait révoltante chez un poète moderne, parce que la civilisation a modifié les rapports entre l'homme et la femme. »

Mais les Espagnols, du temps de Lope, étaient encore d'une innocence homérique. Aussi Grillparzer se délecte-t-il sans remords en lisant *El Galan Castrucho*, « la pièce la plus immorale qui ait jamais été écrite ». « Il est étonnant que la lecture d'un pièce d'un contenu aussi bas nous cause pourtant du plaisir. La raison en est dans la vérité égale à la nature avec laquelle les choses sont représentées et dans l'intérêt que nous inspire la nature humaine, même dans ses déviations, quand elles ne sont pas absolument infâmes. Et même il nous est agréable de donner pour une fois, dans le domaine de la fiction, libre jeu à ces énergies primitives que, dans la réalité, nous tâchons autant que possible de réfréner. C'est une promenade à côté d'une course d'affaires. De même en voyage les peuples nous plaisent le plus parmi lesquels nous souhaiterions le moins de passer notre vie. » Et, à propos d'une autre pièce : « C'est inconvenant, c'est même immoral, mais c'est tellement nature, et il y a dans ce passage, je ne trouve pas d'autre expression, un charme si doux que seul Lope de Vega et seul un Espagnol pouvait écrire ainsi. D'une façon générale des scènes scabreuses de ce genre sont chez lui parmi les meilleures. »

C'est le mot nature qui revient toujours sous la plume de Grillparzer, lorsqu'il veut caractériser Lope de Vega,

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

cette incarnation à ses yeux du génie espagnol. Il est « vrai comme la nature », il est un « peintre de la nature », il est presque encore plus naturel que Shakespeare. « Ses ouvrages sont invraisemblables, absurdes; il n'y a pour ainsi dire pas une de ses pièces que l'on puisse jouer, et cependant c'est lui qui nous introduit vraiment dans le domaine de la poésie. Aucun aspect, aucune situation de l'existence ne lui a échappé; il a épuisé la réalité. » Les passages les plus poétiques alternent chez lui avec les inventions les plus saugrenues. Mais il vivait à cette heureuse époque où l'on ne connaissait que la vérité et l'absurdité, et où l'on n'avait pas imaginé cette vraisemblance des classiques qui recouvre la réalité comme d'un voile sous lequel on n'en aperçoit plus que les couleurs effacées et les vagues contours. Lope répand à pleines mains le grotesque, le bizarre, le merveilleux. Il n'écrivait pas pour un auditoire de grands seigneurs, mais pour un public des plus mélangés, populaire même et qui était le résumé de sa nation. Ce public voulait des événements extraordinaires, des passions effrénées et des situations des plus osées, tout ce piment qu'il faut aux Méridionaux, cette concentration intense de la vie que l'on trouve aussi dans les nouvelles des premiers conteurs italiens. Il n'y a pas d'idée dans un drame de Lope comme il en saute une aux yeux dans tout drame allemand qui se respecte; il se moque de la gradation, de l'enchaînement, de la motivation et de tout ce qu'il faut aux Allemands « qui entendent pousser l'herbe ». Chez lui, l'exécution, la forme est tout; c'est pourquoi il est inimitable; on ne peut que s'inspirer de son esprit et non pas lui emprunter des détails, comme ne manqueraient pas de le faire les Allemands « semblables aux enfants qui portent tout à la bouche ». Il ne raconte rien, il met tout sous les yeux du spectateur; les sentiments s'expriment sans répit par des gestes; aucune scène n'est vide, aucun personnage n'est

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

plat; tout est varié, individuel, comme dans la richesse infinie de la réalité. « Ce Lope de Vega s'empare de moi plus qu'il n'est profitable pour un poète moderne. Il est la nature même; l'art fournit seulement les paroles. Mais nous, nous ne savons plus que faire de la saine nature; tout au plus nous laissons-nous émouvoir par ses extrêmes. »

C'est une Méridionale que l'héroïne de la *Juive de Tolède*, la pièce où Grillparzer s'est le plus inspiré de Lope, et le seul de ses drames qui se situe en Espagne (je ne compte pas *Blanche de Castille*). Tandis que l'Anglaise, la reine Éléonore, est raison, froideur, vertu, piété, dignité, étiquette et pruderie, tout ce que l'éducation inculque à l'être humain jusqu'à ce qu'il puisse, sans l'ôter un instant pour respirer, porter le masque social, Rahel est la femme avec tous ses instincts primitifs : frivole, coquette, menteuse, vaniteuse, sensuelle, avide d'existence pour jouir des apparences de ce monde, craignant atrocement les ténèbres de la mort. Elle est la nature dans sa beauté la plus brillante et la plus éphémère : « Ne suis-je pas, dit-elle elle-même, le rêve d'une nuit ? » « La femme qui est purement la femme, uniquement son sexe », ainsi la caractérise Garceran. Par là, elle séduit le roi Alphonse qui est si peu un Méridional, si peu un homme d'instinct et de spontanéité. Environné de dangers depuis son enfance, obligé de peiner sans cesse, de réfléchir, de calculer, de se garder du moindre écart d'imagination nuisible à ses intérêts, Rahel est le premier caprice de cet homme mûr qui n'a été ni enfant ni jeune homme. Elle est pour lui la révélation d'un côté de l'existence qu'il n'avait jamais soupçonné et dont il se demande, après avoir si longtemps marché dans l'ombre grise et froide de la raison et du devoir, s'il n'a pas découvert là la véritable existence. « Elle n'était que vérité, dit-il quand Rahel est morte ; tout ce qu'elle faisait venait du plus profond d'elle-même, brusquement,

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

à l'improviste, sans qu'elle prît exemple sur rien. Depuis que je l'ai vue, j'ai senti que je vivais, et, dans l'obscure monotonie des jours, elle seule acquérait à mes yeux une réalité et une forme. »

De même, aux yeux de Grillparzer, plus il s'enfonce dans l'étude des Grecs et des Espagnols et plus cet art méridional a seul une forme et une réalité. C'est la caractéristique de la nature, dit-il, de s'imposer à nous; devant un objet de la nature nous sommes forcés de dire : il est, sans qu'il soit besoin d'une preuve de son existence. La véritable œuvre d'art partage avec la nature ce privilège; elle est là, devant nous, aussi vivante qu'un être vivant, aussi primitive, aussi indépendante et individuelle; elle ne nous apparaît pas comme la fantasmagorie d'une imagination ou le jeu des schèmes d'une intelligence humaine. C'est la différence de l'art méridional et de l'art allemand, ainsi que nous le verrons bientôt. Une semblable œuvre d'art est le produit de toute la personnalité de l'artiste, tendue avec toutes ses facultés vers un seul point; c'est ce que Grillparzer appelle, comme l'on sait, la façon contemplative de considérer le monde, par opposition à la manière scientifique, et je renvoie à ses théories à ce sujet. Mais cette unité de l'être humain, la civilisation la détruit en développant anormalement certaines capacités dont nous avons besoin pour faire notre chemin dans la société actuelle, c'est-à-dire essentiellement l'entendement aux dépens de l'imagination, du sentiment et des sens. Dans les œuvres des anciens, nous retrouvons l'homme tout entier; par là elles sont inimitables. De même chez les Méridionaux. Il en dérive peut-être pour eux, dans le monde moderne, une infériorité politique et sociale; Grillparzer estime encore en 1852 que les Grecs modernes, les Italiens, les Espagnols n'arriveront pas à fonder de grands États. Mais leur supériorité dans l'art n'en est que plus éclatante. Il nous suffit de les comparer

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

avec le peuple dont le génie s'oppose le plus nettement au génie méridional : les Allemands.

III

On pourrait dire, en poussant au paradoxe les idées de Grillparzer, que ce qui caractérise pour lui le génie allemand, c'est sa non-existence. Le défaut fondamental des Allemands, répète-t-il souvent, c'est de manquer presque complètement de personnalité. Tandis que, dans les pays du Sud, les contours de l'âme humaine sont aussi nettement arrêtés que ceux de la nature, dans les brumes du Nord l'individualité s'évanouit comme le paysage. Le climat joue en effet peut-être un rôle dans ce manque de force et d'originalité du caractère. Les sens par lesquels nous percevons la réalité sont, dans le Nord, conjecture Grillparzer, émoussés précisément parce qu'ils ne trouvent rien de précis à saisir; le monde extérieur ne fait sur l'âme qu'une faible impression; les sentiments, les désirs restent vagues, les passions rudimentaires, les décisions chancelantes. La réalité sensible demeurant aussi imprécise, les généralités et les abstractions deviennent le domaine dans lequel l'esprit se meut presque uniquement. Les peuples du Midi ont des instincts et des convictions, leur nature les porte violemment vers tel ou tel but, avant même que la raison approuve; chez l'Allemand, au contraire, tout se borne à de perpétuelles ratiocinations où l'entendement cherche sans trêve et sans résultat des motifs et les motifs des motifs. Grillparzer, avec beaucoup d'autres, voit dans Hamlet le type de l'Allemand.

C'est l'entendement qui mène les Allemands, non pas un entendement clair et précis, opérant sur les données des sens et engendrant des idées encore toutes gonflées

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

de la sève de la réalité, mais un entendement pâle et brumeux, maniant des concepts vides que rien ne peut vérifier. Dans la combinaison de ces concepts se déploie une imagination monstrueuse dans son abstraction, « la pédanterie dans le fantastique », selon l'expression de Grillparzer. Pendant des siècles l'Allemand végète dans une morne apathie intellectuelle, mais le mécanisme de son entendement une fois déclenché, rien ne peut plus l'arrêter; le moindre germe d'idée pousse dans son cerveau, comme, dans la terre humide et chaude des tropiques, des ramifications luxuriantes; c'est un fouillis de lianes qui escaladent les plus hauts troncs de la forêt. L'esprit allemand s'attaque aux plus formidables problèmes : Dieu, la matière, la moralité, la liberté. Mais cette végétation se flétrit et se dessèche aussi vite qu'elle a grandi; elle n'a pas de racines dans l'âme allemande ; celle-ci n'est pas capable de convictions fortes et passionnées ; tout se borne à des jeux de concepts, sans communication avec la réalité sensible et sans lien avec l'âme : « Les Allemands admettent l'hypothèse d'un Dieu, au lieu d'être persuadés de son existence; il n'a pour eux aucune réalité; ils le regardent comme leur œuvre, au lieu de se considérer eux-mêmes comme la sienne. »

C'est pour cette raison que les Allemands brûlent si facilement ce qu'ils adoraient hier encore et que, dans tous les domaines, les opinions se succèdent avec une si effrayante rapidité. Grillparzer invente en un endroit un écrivain allemand qui se plaint d'avoit dû depuis sa jeunesse absorber successivement quatre systèmes philosophiques : « Je ne doutais pas que le dernier en particulier, l'hégélianisme, ne durât jusqu'à la fin du monde, et cependant aujourd'hui tout le monde en rit. » « D'une façon générale, dit Grillparzer pour son propre compte, dans son autobiographie, un Allemand qui a dépassé la soixantaine éprouve un singulier sentiment quand il se

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

rappelle les variations innombrables du goût public et le changement constant des opinions philosophiques et autres qu'il a eu le loisir de voir dans sa vie. On embrassait ces opinions avec un enthousiasme qui semblait leur promettre une durée éternelle; au bout de dix ans elles ont disparu dans le néant... On modifie, on corrige, on progresse et on se figure toujours avoir trouvé la vraie solution. Mais l'observateur en vient à se demander si une nation aussi versatile, d'opinions aussi peu claires et de convictions aussi chancelantes, sera jamais capable de devenir un peuple raisonnable. C'est pourquoi, en 1848, je..., mais nous en reparlerons en son temps. »

Ce scepticisme politique auquel aboutit Grillparzer et qui le fit rester inactif en 1848, ce manque de confiance en l'avenir de la race allemande dérivent du profond mépris qu'elle lui inspire. Il ne peut croire que ces hommes si peu virils soient aptes à accomplir une grande œuvre nationale : « Je vous blâme, fait-il dire à Frédéric II parlant de ses sujets, je vous blâme de n'avoir rien de grand dans votre caractère et de ne posséder aucune énergie. » Il appelle tout crûment cette versatilité de la lâcheté; le public allemand est un public de lâches : « La façon de faire des Allemands me dégoûte, dit-il à Foglar en 1847, qu'il s'agisse d'art, de philosophie ou de politique... Quand on n'agit pas, on doit aussi s'abstenir de crier. Moi non plus je ne suis pas capable de conquérir de force une constitution; aussi, bien que je désire ceci ou cela, je me tais. Mais les Allemands crient et lèchent ensuite les bottes, Un homme ne fait jamais pareille chose... »

Ils parlent avec emphase de la liberté, dit-il ailleurs, ils jurent de mourir pour elle, mais « partout où il y a un maître, c'est l'Allemand qui est l'esclave ». Ils se vantent d'être des âmes fortes et ils ne sont que des brutes. Par ailleurs, ils demeurent des idéologues, dépourvus de tout sens pratique, et qui ne sont bons à rien dans la vie réelle :

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

« Je suis convaincu que tout le libéralisme allemand de nos jours vient uniquement de ces savants qui peuvent disserter sur tout avec compétence et finalement flattent par nécessité les passions populaires. » Quand il fait, dans *Ottocar*, le panégyrique des Autrichiens, il a une allusion aggressive pour ces gens de la Saxe et du Rhin qui plongent leur nez dans les livres au lieu de regarder la nature. Grillparzer méprise la sagesse livresque : « A quoi bon lire, demande Esther, quand nous avons tant de choses à voir, et à quoi bon ces signes muets quand nous avons tant de choses à entendre. » Et Primislaüs à l'érudite Dobromila : « La vérité vit et marche comme nous; ton livre n'est qu'un cercueil pour son cadavre. » Un jour, cependant, Grillparzer fait une petite concession, mais il faut voir laquelle : « Je suis heureux d'être un Allemand; non pas que j'estime tant cette nation, c'est plutôt l'inverse; mais si l'homme est une feuille de papier sur laquelle la vie écrit, j'aime mieux être né feuille encore vierge. L'Allemand est de tous les peuples celui qui apporte avec lui en ce monde le moins de préjugés. C'est là un avantage qui lui est propre, mais peut-être le seul. » Et c'est d'un autre côté un inconvénient, sinon pis, car ce sont les préjugés et les erreurs passionnées qui font ce qu'il y a de plus beau au monde : une forte personnalité; la vérité abstraite, supra-individuelle, n'a aucun prix pour Grillparzer. Mais quand il pense à tout ce que les Allemands se permettent de gribouiller eux-mêmes sur leur feuille de papier, une amère ironie l'envahit : « Partout ailleurs, la sottise est le privilège des sots; en Allemagne elle est aussi le privilège des gens sensés. » Ou bien il pose cette égalité : « Un imbécile ou un savant allemand... »

Trois défauts rendent les Allemands singulièrement antipathiques à Grillparzer : leur vanité, leur mépris du sens commun, l'absence chez eux de sentiments vrais et naturels. Ce sont les défauts inverses des qualités qu'il a

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

célébrées chez les Autrichiens. Ils ne sont pas très anciens, et Grillparzer s'est donné la peine d'esquisser une petite histoire de l'évolution du caractère et de l'esprit allemands pour en découvrir l'origine. Les Allemands, exposet-il, étaient encore, au commencement du dix-neuvième siècle, un peuple modeste comme il convenait à leur condition politique et même à leur degré de civilisation, car depuis deux siècles les Français et les Anglais étaient à la tête de la culture européenne. Les classiques allemands, malgré leur génie, étaient encore modestes, et le système de Kant est la consécration philosophique des bornes de l'esprit humain et, par conséquent, de la modestie comme du premier de ses devoirs. Les successeurs de Kant, il est vrai, Fichte et Schelling, et les romantiques, les Schlegel en tête, les bêtes noires de Grillparzer, manifestaient très haut l'excellente opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes, mais le grand public ne les entendit pas. Ce fut le livre de Mme de Staël, *De l'Allemagne*, qui révéla aux Allemands leurs propres mérites et, chose plus funeste encore, les révéla aux autres peuples. Ceux-ci furent fort surpris de trouver toute une floraison d'idées là où ils n'avaient rien soupçonné auparavant, et l'impression sur eux fut d'autant plus profonde qu'ils passaient eux-mêmes à ce moment par une période de relative stérilité.

Il est vrai, dit Grillparzer, que l'on procédait ici comme les gens qui vantent la mystérieuse sagesse de l'ancienne Égypte; on louait ce que l'on ne connaissait ou ne comprenait pas. La littérature, la philosophie, la science, la pensée allemandes en général sont très propres à séduire un observateur superficiel, à cause de la confusion et de l'obscurité qui y règnent. La poésie se mélange à la philosophie en un ensemble qui paraît capable de satisfaire les plus vastes ambitions de l'esprit humain, jusqu'à ce que l'on s'aperçoive que ce n'est qu'un brouillard sans consistance. Les sciences naturelles et l'histoire sont

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

bourrées de soi-disant idées qui surprennent et intéressent. Et c'est ainsi que les Français admirent de confiance la philosophie allemande, que Lord Byron a cru trouver dans la littérature allemande son idéal de la poésie, et que les libres-penseurs de tous les pays célèbrent l'audace des métaphysiciens allemands aux prises avec la divinité, sans se douter que ces Titans escaladant le ciel ne sont que les continuateurs des philosophes anglais et français.

Les campagnes de 1813 à 1815 et la chute de Napoléon achevèrent de tourner la tête aux Allemands. Ils avaient contribué pour une grande part à vaincre le vainqueur de l'Europe et en même temps la nation crut avoir, pour la première fois dans son existence, agi spontanément et non pas sur l'ordre ou dans l'intérêt de ses princes. Ceux qui, jusque-là, n'avaient vécu que dans les abstractions, se figurèrent être devenus d'un coup des hommes d'action, et il en résulta toutes sortes de folies : « Il semblait qu'on fût au début d'une époque millénaire où régneraient la liberté, la gloire et la grandeur. Celui qui est assez âgé pour avoir connu ces temps dans son âge mûr, se rappellera facilement toutes les extravagances que le sentiment national récemment éclos fit paraître à la lumière du jour. » Napoléon disparu, les Allemands mis en goût de démolir des grands hommes, gonflés d'orgueil, ne s'arrêtèrent pas en si beau chemin. Ils s'en prirent à leurs gloires nationales; une moitié de la nation s'attaqua à Goethe, l'autre moitié à Schiller; leurs contemporains ne furent pas plus épargnés « et l'on peut dire que les autres peuples ne sont pas plus contents d'avoir découvert parmi eux un génie que les Allemands d'en avoir effacé un de leur liste ».

Les nains qui ont jeté par terre un géant se croient eux-mêmes des géants, et la vanité des Allemands grandit ainsi jusqu'au délire. Leur bon sens fit définitivement naufrage. Ce que Grillparzer appelle le bon sens, c'est

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

l'union et l'équilibre de l'intelligence et du sentiment dans l'homme, c'est une harmonie dans laquelle s'accordent toutes les facultés de notre être. L'intelligence est évidemment seule compétente dans la science, mais, en dehors de ce domaine, sa domination exclusive est un malheur pour l'homme : « Les penchants, les inclinations, les instincts sont aussi divins que la raison. » Ils représentent la base de la partie spirituelle. C'est la nature en nous et les anciens ont été grands parce qu'ils ont su ne laisser la prépondérance à aucun des deux éléments. C'est aussi le privilège des Méridionaux, en général, d'avoir su se défendre de l'idolâtrie de la raison. L'homme n'agit, ne sent et ne pense sainement qu'avec toute sa personnalité; dans la croyance de quelque ordre qu'elle soit, dans la conscience, dans le sentiment esthétique, ce n'est pas seulement l'intelligence qui est intéressée; nous allons vers le vrai, vers le bien et vers le beau par un élan de toute notre individualité. Ne vaut que ce qui est individuel; la raison est le général. Celle-ci, lorsqu'elle ne trouve pas en l'homme un frein dans d'autres facultés également développées, progresse toujours plus avant dans la recherche des causes et des origines, même lorsqu'elle a atteint la limite de l'inconnaissable. Elle est, dit Grillparzer, comme les meules d'un moulin qui, après avoir broyé tout le blé, continuent de tourner et s'usent elles-mêmes. Cette activité vraiment morbide de la raison est ce que les Allemands appellent le *Grübeln ;* elle se poursuit dans le vide, c'est-à-dire dans l'abstrait, et conduit finalement à la mélancolie et à la folie : « La raison peut peut-être arriver logiquement à douter de l'existence de la réalité; mais celui qui en doute réellement est un insensé. »

Tous les défauts du génie allemand se résument dans un système qui contribua à son tour à leur donner un nouvel essor, dans l'hégélianisme. Grillparzer n'a peut-être pas eu de plus grand ennemi que Hegel; tout au moins

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

n'y a-t-il personne qu'il ait aussi souvent et aussi âpre-ment attaqué. Il n'en voulait nullement à l'homme dont il fit la connaissance à Berlin en 1826, à une époque où, d'ailleurs, il n'avait pas encore la moindre idée de ses théories. Hegel ne lui parut nullement un pédant et « je le trouvais aussi agréable, raisonnable et conciliant que j'ai trouvé par la suite sa philosophie abstruse et rebutante ». Mais il estimait que l'hégélianisme avait été pour les Allemands le plus grand des malheurs, et il le comparait, pour sa durée et ses suites, à une intoxication mercurielle : quand le poison a été éliminé du sang, il se loge dans les os. La pensée hégélienne a en effet, selon lui, infecté tout l'esprit allemand, et il déclare sans ambages que Hegel est la cause de tout ce qu'on peut relever d'absurde et de mauvais chez les Allemands. Sa méthode fut insensée et ses résultats monstrueux; sans doute, il semble parfois approcher de la vérité; l'essai était hardi et l'on peut dire de Hegel qu'il fut un des penseurs sinon les plus rigoureux, du moins les plus artificieux que le monde ait connus. Mais les conséquences pour l'esprit allemand furent effrayantes. Le sentiment fut banni comme quelque chose d'incomplet et d'inférieur, étranger à la raison; « le cœur se refroidit pendant que la tête s'échauffait ». La raison, d'autre part, dont le rôle semble être de résoudre les contradictions, ne fut plus occupée qu'à engendrer des contradictoires, et l'illogisme devint la base de l'univers. Quant au sens commun, il tomba dans un total discrédit. Enfin, l'orgueil allemand atteignit son apogée. L'esprit humain fut déclaré une incarnation de l'esprit divin; on possédait la clef de toutes les énigmes de l'univers et c'étaient les Allemands qui l'avaient découverte et s'en servaient provisoirement : « Dieu n'était plus qu'un amalgame d'humanité; ou plutôt Dieu était un Allemand, car les Allemands l'avaient créé à leur image, en démontrant son existence et en étant les seuls à le comprendre. » Le

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

monde se présentant comme une réalisation progressive de la pensée divine, la génération présente ne pouvait douter de sa supériorité sur les générations antérieures; on regardait de haut Goethe, Schiller et autres ancêtres. Bref, l'hégélianisme est « le produit le plus monstrueux de l'orgueil humain ».

IV

Vers 1860, Grillparzer constatait que l'hégélianisme comme système philosophique avait vécu, mais qu'il errait encore comme une âme en peine dans la plupart des divers domaines de l'esprit allemand. Nous venons de voir l'opposition fondamentale entre la nature de Grillparzer et le génie allemand. Les Allemands sont pour lui des espèces de nains hydrocéphales, des corps atrophiés supportant un cerveau démesurément développé. La maladie allemande c'est l'hyperintellectualité. Mais ces généralités posées, nous voudrions indiquer quelle forme prend l'hostilité de Grillparzer sur divers points particuliers, comment, par exemple, ses conceptions historiques, politiques, religieuses, s'écartent ou même sont le contre-pied des conceptions alors dominantes en Allemagne. Nous verrons ensuite ce qu'il pense en bloc et en détail de la littérature allemande de son époque, de ses produits et de ses tendances. Nous terminerons enfin par l'exposé de ses vues sur l'avenir de l'Allemagne comme puissance politique.

On sait quel rôle les sciences historiques ont joué, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, dans la pensée allemande et quelle importance non seulement spéculative mais pratique elles ont eue; on sait aussi quelle a été sur ce point l'influence considérable de l'hégélianisme et comment celui-ci est d'ailleurs tout pénétré d'esprit his-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

torique. Grillparzer constate en effet partout les ravages du système dans l'esprit des historiens contemporains. Ils veulent tout faire rentrer, dit-il, dans l'Idée et le développement de l'Idée; ils rattachent tout à une nécessité qu'ils croient pouvoir démontrer et à un progrès constant de l'humanité. L'Histoire s'entoure d'une auréole sacrée; elle nous montre les voies de Dieu sur la terre; elle est la création progressive de la divinité! Par là elle perd toute valeur pratique; elle se transporte dans les nuages, dans la région douteuse de la métaphysique au lieu de rester sur le sol ferme de notre planète et de noter les enchaînements des phénomènes qu'elle y peut observer. Que les événements historiques soient gouvernés par les lois, Grillparzer n'en a jamais douté; dans un article sur les croisades écrit à vingt ans, il proteste contre la façon commune d'étudier l'histoire dans laquelle on voit seulement un exercice de la mémoire, un fouillis de noms, de dates et de faits. Il y a « un esprit vivant », une continuité qu'il faut mettre en lumière : « Le monde est un; si tu veux connaître le dix-neuvième siècle, étudie-le dans l'histoire du douzième... Ce qui existe maintenant, ce que nous voyons devant nous dans son magnifique achèvement est sorti du sauvage chaos de cette sombre époque (le Moyen Age), comme la plante germe de la décomposition de la graine. »

Mais si Grillparzer ne nie pas l'existence, dans le cours des phénomènes de l'humanité, d'une nécessité comparable à celle qui relie les phénomènes de la nature, il conteste absolument que nous puissions la dégager de la multiplicité des faits. Dans cette prétention de formuler la loi du développement de l'univers, il ne voit, une fois de plus, que l'orgueil hégélien. La vie de chaque individu est en effet gouvernée par sa nécessité particulière; des millions de forces convergent, se croisent, s'unissent, se contrarient, et les influences naturelles s'y ajoutant, l'ensemble

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

n'offre plus que le spectacle d'un énorme hasard dont il est impossible de tirer des conclusions pratiques : « Il en est de l'histoire comme du beau ou du mauvais temps qui obéit certainement à des lois aussi rigoureuses que la course des planètes, mais les influences sont si nombreuses qu'il nous est impossible de prédire quelque chose, même pour une très courte période, ou d'expliquer le temps qu'il fait réellement. »

Grillparzer s'élève contre cette abstraction qu'on appelle l'Histoire; il n'y a pas d'Histoire, il n'y a que des faits historiques, de même que l'Idée est une entité inconnaissable et que seuls les phénomènes nous sont accessibles. Ici, comme partout, Grillparzer reste fidèle à la tendance fondamentale de son esprit amoureux de réalité concrète; son point de vue est celui de l'artiste méridional contre celui du philosophe allemand : « Je ne connais pas d'autre ensemble que celui qui se compose de parties », dit-il quelque part, et il refuse de faire abstraction des parties pour ne considérer que l'ensemble. Il trouve fausse au plus haut point une des expressions favorites de son temps : la puissance de l'histoire; il n'y a de puissance que celle des faits. L'histoire n'est pas autre chose que notre science de ces faits, ce que nous en connaissons, et en tant que telle son influence sur le cours des événements est des plus médiocres. Se figurer que l'histoire a une réalité en dehors de notre esprit est une illusion « de pédants qui veulent donner à leur misérable savoir une apparence de vie, ou d'esprits lunatiques qui croient être en possession d'une magie naturelle parce que la nature est en effet pour nous magique ». Ce passage est de 1856; trente ans auparavant, Grillparzer était encore plus sceptique sur la portée objective de l'histoire : « Les faits historiques sont sans doute l'œuvre de l'esprit de l'univers, mais l'histoire? Est-ce donc autre chose que la façon dont l'esprit humain perçoit les faits, pour lui incompréhensibles, réunit ce

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

qui lui paraît avoir un lien, remplace l'inintelligible par quelque chose d'intelligible, prête ses concepts de finalité extérieure à un ensemble qui ne connaît vraisemblablement qu'une finalité intérieure, trouve une intention là où il n'y en a pas, un plan là où aucune prévision n'était possible, et invoque d'un autre côté le hasard là où mille petites causes étaient à l'œuvre. L'histoire est-elle autre chose, autre chose que l'œuvre de l'homme? »

A la conception hégélienne de l'histoire, Grillparzer oppose une conception pour ainsi dire kantienne; l'histoire n'est pas le développement hors de nous d'une Idée absolue; c'est seulement une forme, relative et arbitraire, que notre esprit impose à la réalité. Contre l'orgueil hégélien, Grillparzer fait appel à cette « philosophie de la modestie... qui, en marquant à l'intelligence ses bornes, permet aux sentiments et aux pressentiments de remplir, sous la forme de la religion et de l'art, l'espace resté libre ». Cette conception est en effet par-dessus tout une conception d'artiste, de dramaturge, qui maintient que l'art a ses racines dans la réalité et qui veut dans ses drames des personnages et des faits, non des incarnations et des manifestations de l'Idée. Toute la théorie de Grillparzer serait à comparer avec celle de Hebbel. Il a pratiqué sa vie entière l'histoire avec passion. A vingt ans il l'appelle « la plus belle de toutes les sciences, l'on pourrait même dire : le résumé de toutes les autres »; à cinquante-sept ans, il assure ses compatriotes que, si la politique au sens ordinaire, la politique au jour le jour ne l'a jamais attiré, en revanche « cette politique de siècle en siècle, que l'on appelle l'histoire, a été l'objet constant de ses laborieuses études ». Qu'y a-t-il cherché? L'homme du commun veut seulement des faits curieux et ne demande à l'histoire qu'un intérêt anecdotique, romanesque. Le public soi-disant cultivé veut des réflexions et des idées, une esquisse tout au moins d'une philosophie de l'histoire : « L'homme qui

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

pense par lui-même exige avant tout l'exactitude des faits en même temps qu'une description vivante de l'époque, du milieu, parce que les faits ne reçoivent leur véritable signification que par la connaissance de la vie contemporaine, des mœurs, des habitudes, des croyances, des préjugés, des tendances. »

Sur l'utilité pratique de l'histoire, c'est-à-dire sur les enseignements que nous pouvons en tirer pour notre conduite politique, Grillparzer ne se prononce qu'avec la plus grande circonspection. Lorsqu'il s'agit, par exemple, d'élaborer une constitution pour un peuple, doit-on, demande-t-il, en chercher les matériaux dans l'histoire? « J'avoue éprouver à ce mot une sorte de frisson. Chaque homme reconnaît que sa vie a été une suite de passions et d'erreurs, la vie de ses semblables lui offre le même spectacle, à un degré encore plus haut peut-être, et cependant c'est de l'ensemble de la vie de l'humanité, de ce système universel d'erreurs et de passions que doit sortir la vérité? » Et si l'on allègue les progrès constants de l'humanité, c'est l'époque présente qu'il faudrait étudier, puisque ces progrès y sont réalisés, et non pas le passé où ils ne l'étaient pas encore : « Ces remarques n'enlèvent rien de sa valeur à l'étude des événements qui se déroulent à la surface de notre globe, sauf que cette valeur est désormais plutôt négative que positive; nous apprenons ce dont nous devons nous garder plutôt que nous ne découvrons une règle nous indiquant ce que nous devons provoquer. »

Cette définition pessimiste de l'histoire : un amas d'erreurs et de passions, rappelle assez bien les vues de Voltaire et des Encyclopédistes pour lesquels l'évolution de l'humanité est profondément irrationnelle : le hasard y règne, c'est-à-dire les causes trop infimes pour que notre esprit les perçoive, et tout le passé, depuis l'aurore des temps, n'est qu'une interminable liste de préjugés, de

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

folies et de cruautés. Ce n'est pas la seule fois que nous voyons percer dans Grillparzer le fils intellectuel du dix-huitième siècle. Il a connu les conceptions historiques de la philosophie allemande du commencement du dix-neuvième siècle sans en être influencé. Il s'est fabriqué de l'histoire une définition ni très profonde, ni très originale, et qui exclut toute haute spéculation. On la trouve dans *Libussa* où, à la question de Dobromila : Qu'est-ce que l'histoire? Primislaüs répond : « Ce que nous appelons aujourd'hui était hier le lendemain et sera demain la veille; qui est capable de se faire d'aujourd'hui une idée claire, connaît tous ces lendemains et toutes ces veilles. » Le présent est un perpétuel recommencement du passé et une perpétuelle anticipation de l'avenir. L'histoire est, pour Grillparzer, gouvernée par deux formules contradictoires : il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et ce qui fut ne revient jamais. Ne voir dans ce qui est que ce qui a été est du pédantisme; n'y voir que du nouveau est de la sottise. La vérité consiste dans le changement perpétuel de la surface et l'immutabilité du fond : « Le passé sous des formes toujours nouvelles, tel est le cours éternel de ce monde. » La nature humaine ne change pas plus que la nature extérieure; ce sont seulement ses apparences qui se modifient.

De ce fait, Grillparzer tire une fois de plus une leçon de modestie pour les Allemands contemporains. Leur vanité se flatte d'avoir inauguré une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité; on jette le passé au rebut, parmi les vieilles ferrailles; on ne veut que du neuf. Mais, dit Grillparzer, quelque chose d'absolument nouveau serait quelque chose d'absolument faux et absurde. Il apparaît du nouveau mais peu à peu, il n'y a ni secousses ni solutions de continuité. Même les époques que nous appelons « les tournants de l'histoire », ne sont des tournants que pour nous qui jugeons les choses de loin; les contempo-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

rains ne se sont pas aperçus d'un changement brusque. L'apparition du christianisme, la découverte de l'Amérique, l'invention de la poudre, celle même de l'imprimerie, n'ont produit de résultats appréciables qu'au bout de plusieurs siècles, et toutes leurs conséquences ne sont pas encore aujourd'hui épuisées. A vrai dire, elles ne le seront jamais; tout se continue et se perpétue; le cours de l'esprit humain est celui de la nature.

Nous voici ramenés à ces théories historico-politiques que nous analysions précédemment dans *une Querelle entre Habsbourgs* et surtout dans *Libussa*. Grillparzer, en histoire comme en politique, est foncièrement traditionnaliste et conservateur, ce qui ne veut pas dire partisan de la stagnation. Il est traditionnaliste par sa défiance et son mépris de la raison abstraite qui est, comme l'on sait, le plus efficace des explosifs et le plus actif des ferments révolutionnaires. Il est traditionnaliste parce que, pour le progrès dans l'homme et dans l'humanité, il s'en remet à la nature humaine tout entière, c'est-à-dire non seulement à l'intelligence qui est comme la voile de la barque, mais aux croyances, aux sentiments, aux instincts, qui en sont comme le lest, à cette partie mi-inconsciente de nous-mêmes qui participe de la lourdeur et de la paresse de la nature. Nous sommes entrés dans les détails à propos de *Libussa*. Grillparzer a vérifié ses théories par sa pratique, je veux dire par sa propre conduite en 1848. Cette révolution était d'origine allemande, donc idéologique; il fallait reconstruire de fond en comble l'édifice de l'humanité selon un plan dressé par la raison; c'étaient là des raisons suffisantes pour que Grillparzer se déclarât l'ennemi de ces orgueilleux novateurs. L'État n'est comparable pour lui qu'à un arbre dont les branches s'élancent sans doute vers l'azur du ciel, mais qui tire sa subsistance et sa force de ses racines inébranlablement enfoncées dans les ténèbres du sol. En haut le changement, le progrès, la

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

nouveauté; en bas la fermeté, la constance, l'attachement à l'éternellement immobile. La racine de l'État, dit Grillparzer, c'est la fidélité, au sens le plus large du mot; ce qui a sauvé l'État autrichien en 1848, c'est l'élément fidèle par excellence, l'armée. L'armée ne raisonne pas; elle n'a cure de l'utopie des temps meilleurs; elle s'en tient irréductiblement à ce qui est; elle est fidèle à son serment, à son drapeau, à ses chefs, à son prince, à tout ce que le temps a consacré; elle est par définition conservatrice.

Dans la révolution de 1848, Grillparzer n'a vu qu'un effroyable déchaînement de l'anarchie, préparé de longue date par l'audace néfaste et insensée de la pensée allemande. Les Autrichiens n'avaient heureusement été que superficiellement infectés par le virus intellectuel, grâce aux qualités qu'ils tenaient et qu'ils avaient conservées de leur bonne mère nature, grâce aussi, peut-être et bien que Grillparzer ne le dise pas, à la muraille de Chine que Metternich avait élevée, avec plus ou moins de succès, aux frontières. De toutes les théories engendrées par la raison pure, aucune n'a plus excité l'horreur et l'effroi de Grillparzer que l'égalité foncière de tous les hommes. Le socialisme et la démocratie n'ont pas d'ennemi plus acharné que lui. Il leur a dédié les plus virulentes et les plus prophétiques tirades de l'empereur Rodolphe dans *une Querelle entre Habsbourgs*. L'époque qui a précédé la guerre de Trente ans lui paraît offrir les mêmes symptômes funestes que celle qui a précédé la Révolution de 1848. Dans les deux cas, la raison humaine s'arroge le droit d'examiner et de juger ce qui devrait être soustrait à jamais à ses atteintes : les principes de la religion et ceux de l'État. Les résultats de cette témérité sont le déchaînement de l'orgueil et de l'égoïsme individuels; il n'est plus question que des droits de l'homme; personne ne veut plus obéir, personne ne connaît plus d'autre règle que son intérêt indivi-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

duel, le plus étroit et le plus ignoble. Les guerres civiles s'allument, les révolutions se préparent. La raison détruit ou tout au moins ébranle des édifices séculaires et vénérables, reposant sur le respect, la fidélité, la tradition, et si l'Autriche ne périt pas dans ce cataclysme, c'est que sa dynastie, les Habsbourgs, au temps de l'empereur François-Joseph, comme de l'empereur Rodolphe, ne bâtit par sur la raison comme son fondement, mais sur la nature, et les sujets ne sont pas tellement aveuglés qu'ils ne suivent finalement leurs souverains.

L'avènement de la raison veut dire l'avènement de la démocratie. La raison pose comme un postulat l'égalité de tous, le droit égal de chacun de donner son avis dans les affaires qui intéressent la collectivité, de raisonner son obéissance, de contrôler, de réformer ou même de destituer brutalement l'autorité que les citoyens ont librement élue, dès que celle-ci leur paraît entreprendre de les opprimer. C'est la théorie bien connue de l'insurrection déclarée le premier des droits et le premier des devoirs du peuple. Grillparzer n'y voit que la reconnaissance légale de l'anarchie. L'empereur Rodolphe rejette catégoriquement une prétention de ce genre présentée par les États de Bohême. Songez, leur dit-il, que vous avez, vous aussi, des subordonnés : « Vous commencez par donner à l'individu, à l'homme stupide, le droit de juger en des matières où les sages eux-mêmes se taisent en se voyant aux limites de leur sagesse. Puis vous le tirez de son champ pour le faire venir sur la place publique, vous comptez sa voix et vous l'enrôlez dans cette majorité hostile au respect et à la loi. Vous le mettez au même rang que vous et vous espérez cependant qu'il continuera à se placer volontairement au-dessous de vous? »

Grillparzer n'attache que peu de prix à l'obéissance raisonnée et librement consentie; il s'en méfie. La seule base solide de la société, à ses yeux, c'est cette obéissance

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

inconsciente faite d'habitudes, d'instincts et en quelque sorte d'hérédité, qui soumet le fils au père. Pour Grillparzer l'immense majorité des hommes est née pour obéir, sous réserve de quelques garanties, à un petit nombre d'individualités supérieures. Mais la raison fait de chaque citoyen un souverain. Primislaüs succède à Libussa, l'état de raison à celui de nature, et dès ses débuts, Primislaüs n'est déjà plus qu'un monarque constitutionnel qui flatte le vulgaire en lui demandant conseil. Le cours des temps verra pis encore et Libussa, dans une vision prophétise le terme, l'État fondé sur la raison, c'est-à-dire sur l'égoïsme, car la raison, en émancipant l'individu de tout lien, ne laisse plus pour but à son activité que lui-même : « On ne combattra plus avec des armes sanglantes; la tromperie et la perfidie remplaceront l'épée. Tout ce que le monde renferme de noble disparaîtra; toute grandeur sera supplantée par la petitesse. La vulgarité s'appellera liberté et l'envie se pavanera sous le nom d'égalité. Si on ne considère en chacun que l'homme, tous sont des hommes, et le mot d'ordre sera : guerre à tout privilège. Alors se fermeront les portes d'or du ciel : l'enthousiasme, la foi, la confiance; les dons que laissent tomber les dieux fortunés ne prendront plus le chemin de ce plat univers. »

La même prédiction se retrouve, encore plus énergique, dans la bouche de l'empereur Rodolphe. Il prévoit la révolte des princes contre l'Empereur, de la noblesse contre les princes, des bourgeois contre les nobles. Pendant un temps règneront les boutiquiers pour lesquels toute chose ne s'apprécie qu'à sa valeur marchande et qui écoutent avec un sourire de mépris parler de ces fous qu'on appelle les héros : « Jusqu'à ce qu'enfin, du plus profond des abîmes monte un monstre horrible à voir, aux fortes épaules, à la bouche largement fendue, toujours avide et toujours insatiable... Il criera : « Moi aussi, je veux ma part ou plutôt je veux tout; nous sommes les plus nom-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

breux, nous sommes les plus forts; nous sommes des hommes comme vous; nous voulons notre droit. » « Ce ne sont pas, reprend Rodolphe, les Scythes et les Tartares, ces destructeurs du monde antique, qui menacent notre époque; ce ne sont pas des peuples étrangers. De notre propre sein sortira le barbare qui, une fois déchaîné, s'attaquera à tout ce qui est grand : l'art, la science, l'État, l'Église; il les précipitera des sommets qui sont leur abri, il ramènera tout au niveau de sa propre vulgarité, jusqu'à ce que l'égalité règne, l'égalité dans la bassesse. »

Grillparzer est, au fond, un aristocrate parce qu'il sent qu'il appartient à une élite. Ce n'est pas une élite de la fortune ou du rang ou de la race, mais de l'esprit; il est artiste, poète, il sait qu'il détient un privilège à lui conféré par la nature, son talent, le plus noble des privilèges, mais qui ne permet pas à celui qui en jouit de croire tous les hommes pétris de la même pâte. Précisément parce que le génie poétique est un don mystérieux, incommunicable et inaliénable, ceux qu'il anime seront toujours persuadés qu'il existe en ce monde des éléments irrationnels dont la société humaine ne peut faire abstraction. Or, Grillparzer ne voit nulle part que les théories socialistes, communistes ou autres de 1848 tiennent compte de cet ineffable de l'individualité; c'est l'utilitarisme, « le besoin des ventres », comme dit Grillparzer, qui décide de tout. Il est curieux de relever à quel point l'esprit de cette révolution de 1848 a produit une impression identique sur deux poètes bien différents : Grillparzer et Hebbel. Hebbel était tout pénétré de raison germanique, d'hégélianisme; son esprit n'était pas resté fermé aux théories révolutionnaires dans la limite où elles pouvaient retenir son attention et en tant qu'elles restaient des théories. Mais dès qu'il en vit dans la capitale autrichienne, en mars et en octobre 1848, les résultats pratiques, l'insurrection, l'anarchie, le règne de la populace, ses instincts les plus profonds se révoltèrent et de son rêve huma-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

nitaire il se réveilla conservateur à peu près de la nuance de Grillparzer. Tous deux, en effet, avaient vu la démocratie montante menacer d'engloutir ce qu'ils tenaient pour le bien le plus sacré de l'humanité : la poésie, l'art.

Nous n'avons guère de renseignements un peu étendus sur les opinions politiques de Grillparzer que pour son âge mûr, après 1830 et 1840. D'abord parce qu'à partir de cette dernière date les événements que l'on voyait se préparer imposèrent à tous les esprits éclairés ce genre de préoccupations, en second lieu parce que Grillparzer, à mesure que sa veine poétique se tarissait, cherchait une consolation et un oubli dans de vastes lectures et d'assidues méditations. On peut mettre en partie sur le compte de son âge cette humeur noire qu'éveille en lui le spectacle du présent, ce pessimisme avec lequel il considère l'avenir : « Rassieds-toi, se dit à lui-même Mardochée devant la porte du palais d'Assuérus, et replonge-toi dans l'étude du passé; car les temps nouveaux apportent sans doute des nouveautés, mais rien de bon. » C'est Grillparzer lui-même qui parle ici. On ne doit pas cependant oublier que, même dans *Libussa*, s'il tient pour funeste en ses ultimes conséquences le régime social inauguré par Primislaüs, cette société humaine encore tout près de la nature, que gouverne Libussa, ne lui paraît pas stable. Son idéal, au reste fort vague, tel qu'on l'entrevoit à la fin de la pièce, serait un État fondé à la fois sur la raison et sur la nature; il se réalisera peut-être à la fin des temps. En politique comme en histoire, Grillparzer est convaincu de l'existence et de la nécessité d'une évolution qu'il appellera même, si l'on veut, un progrès. La révolution lui a fait horreur, mais sous le régime de conservatisme à outrance qui a précédé, il était ouvertement dans l'opposition : « Dans maints pays de l'Europe (il entend en particulier l'Autriche) des radoteurs parlent encore de la possibilité d'un régime patriarcal; ils rêvent de citoyens vivant ensemble dans

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

une foi aveugle dans le gouvernement; chacun limiterait volontairement ses appétits et nagerait dans une inconsciente béatitude. » Cet idéal est réalisable, dit Grillparzer, mais à condition de renoncer à être un grand peuple et à jouer un rôle dans l'histoire. Comme l'Autriche ne peut manifestement s'y résigner, il faut qu'elle marche avec l'époque, et suivant les traces de « ses voisins qui doivent leur grandeur à leur culture ».

Il ne faut pas vouloir découvrir dans les vues politiques de Grillparzer une unité et une logique impeccables. Il ne faisait pas métier d'être un penseur et, d'autre part, lui aussi a évolué ou, si l'on veut, étant un homme de juste milieu, ni la monarchie absolue ni les tentatives démocratiques ne l'ont satisfait; il a fait face successivement des deux côtés, mettant dans un cas en lumière un aspect de ses opinions que dans l'autre il laissait dans l'ombre. Il rejette le droit divin, mais il n'admet pas davantage les droits de l'homme; il est ridicule, dit-il, de parler de droits naturels, et l'empereur Rodolphe ne connaît pas d'autre droit inné à l'homme que celui de souffrir et d'avoir faim. En 1836, il semble trouver raisonnable la souveraineté du peuple, mais, en 1849, il blâme fort le Parlement autrichien d'avoir mis en tête de la Constitution : Tout pouvoir dans l'État émane du peuple. C'est, dit-il, comme si l'on mettait en tête d'un règlement militaire : La force de l'armée repose sur le simple soldat. C'est vrai en un sens, car le général sans ses soldats est aussi impuissant que le souverain sans son peuple, mais proclamer ces deux principes est dangereux, car c'est donner aux soldats et aux sujets une trop haute opinion de leur importance et nuire à l'obéissance qui est une irrémédiable nécessité.

Grillparzer n'est évidemment pas un partisan du despotisme, sans cependant le trouver absolument condamnable. Celui de Richelieu, de Louis XIV, de Fré-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

déric II, de Joseph II lui paraît avoir finalement aidé à l'avènement de la liberté en brisant la tyrannie la plus redoutable, celle de la noblesse. Et, de même qu'il n'est pas un ennemi sans réserves du pouvoir absolu, il n'est que sous conditions un ami du régime constitutionnel. Tout au moins estime-t-il que donner une constitution à un pays est, pour le peuple comme pour le souverain, une entreprise dangereuse; une opération chirurgicale sauve le patient à moins qu'il n'en meure immédiatement. L'ivresse de la liberté peut tuer un organisme social. Au chapitre des constitutions, du reste, Grillparzer rejette celles que la raison du législateur construit de toutes pièces, comme le fit la Révolution française, mais celles que l'on élabore en s'aidant de l'expérience, c'est-à-dire de l'histoire, ne lui inspirent pas beaucoup plus de confiance. Une véritable constitution lui paraît devoir être une œuvre du temps et des générations, comme le fut la Constitution anglaise qui s'est développée d'elle-même, peu à peu, ainsi qu'un organisme. Un pareil produit renferme sans aucun doute des imperfections, des lacunes, des contradictions, mais c'est une opinion souvent exprimée par Grillparzer que « toutes les institutions humaines contiennent nécessairement une part de folie, parce qu'elles sont faites pour les hommes, les enfants de la folie ». « La tâche la plus difficile pour un réformateur de l'humanité est de déterminer quelle proportion de sottise et de méchanceté il doit laisser subsister dans chaque institution. »

Grillparzer est un observateur désabusé et un opportuniste. Peu lui importe que la symétrie de l'édifice social laisse fort à désirer, pourvu que les hommes puissent tant bien que mal s'y abriter. Il passait, en somme avec raison, pour libéral, mais son libéralisme n'avait rien d'intransigeant. On s'échauffait alors beaucoup en Allemagne pour la liberté de l'enseignement supérieur; les étudiants

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

devaient avoir le droit d'apprendre et les professeurs d'enseigner ce qu'ils jugeraient à propos. C'était là, pour les libéraux allemands, une de leurs revendications essentielles car ils attendaient l'affranchissement de la nation autant de l'enseignement des universités que de la littérature et de la presse. Cette doctrine avait déjà eu ses martyrs : les frères Grimm et leurs cinq collègues de Goettingue, Hoffmann von Fallersleben. Grillparzer écrit froidement que les circonstances forcent heureusement les étudiants à apprendre avant tout ce dont ils ont besoin pour gagner leur pain et que la liberté des professeurs est « une absurdité ». Le professeur n'a pas le droit d'emplir de jeunes cerveaux de théories saugrenues ou subversives, et le pouvoir est fondé à intervenir si besoin est. L'attitude de Grillparzer est la même dans la question d'ailleurs connexe de la censure. Cet homme, qui a tant souffert de la censure et qui entendait partout autour de lui de si unanimes protestations contre cette institution, en est résolument partisan en principe. « L'homme n'a pas le droit de dire ce qu'il pense », écrit-il, car ses idées peuvent être fausses et nuisibles; leur diffusion doit donc être surveillée. Grillparzer démontre, il est vrai, aussitôt après, que pratiquement la censure ne peut pas être exercée avec compétence et équité et que, dans ces conditions, il vaut mieux la supprimer : « Il ne peut pas y avoir de censure parce qu'il ne peut pas y avoir de censeurs. » Telle est sa conclusion, mais il avait écrit auparavant : « Une bonne censure serait, en théorie, un bienfait pour l'humanité. »

De même qu'il est aristocrate et pour la même raison, Grillparzer est individualiste. Son génie d'artiste veut préserver son originalité et son indépendance, comme les plus précieux de ses biens, contre toute entreprise du dehors. Il se serait trouvé fort mal à son aise dans l'État de Libussa, s'il lui avait fallu accomplir à des heures déter-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

minées une besogne déterminée, partager le travail, le repos et les amusements de la communauté. Il était par nature, avant même que l'âge accentuât ses défauts, maniaque et misanthrope. Il nie que l'homme soit un animal social; c'est une absurdité, selon lui, de prétendre que la nature a créé l'homme pour la société : « Chaque homme peut exister à l'état isolé. » Grillparzer s'efforçait de le démontrer par son propre exemple. Ce qui, de toute la politique, lui tenait peut-être le plus à cœur, c'est que l'État intervienne le moins possible dans la vie du citoyen. Le meilleur gouvernement est celui qui gouverne le moins, celui dont le rôle est réduit au strict minimum. De là cette affirmation fondamentale pour Grillparzer que l'État est uniquement « une institution juridique », entendez : il est chargé seulement de garantir à chacun de ses membres que ses droits seront respectés. Ses fonctions sont celles de justice et de police; les citoyens sont avertis de ne pas se porter tort mutuellement; pour le reste, ils se tirent d'affaire comme ils l'entendent; chacun fait son chemin et l'État n'a pas à s'occuper de leur sort, heureux ou malheureux : « Dans l'État s'applique la même maxime que dans le monde : celui qui ne peut pas nager, se noie. L'État est une institution destinée à protéger les citoyens et non à les assister. Ce sont les particuliers qui viennent en aide. Ce que l'État donne à ceux qui meurent de faim, il est obligé de le prendre à ceux qui souffrent déjà de la faim. L'État ne peut rien donner à ses membres que la justice, car son unique moyen d'action est la contrainte... L'État est une institution juridique et les autres buts de la société ne sont qu'accessoires. Preuve : en tant qu'État il édicte des lois et impose leur observation; en tant que société, il laisse à l'initiative de chacun le soin de tirer parti de sa protection. » Dans la théorie de l'État le principal chapitre est donc celui des peines. Grillparzer les veut énergiques pour qu'efficaces. Il est partisan convaincu

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

de la peine de mort : « L'horreur manifestée contre la peine de mort est seulement une conséquence de la lâcheté de notre époque qui ne connaît pas de bien plus précieux que la vie. »

Dans les États de l'antiquité, dit Grillparzer, étranger et ennemi, ou du moins étranger et barbare étaient deux synonymes. L'homme se confondait avec le citoyen; tous les éléments moraux, intellectuels, sentimentaux de son individualité lui venaient de l'État où il était né. Il était donc naturel que l'État étendît sa prévoyance et son contrôle sur tous les besoins et toute l'activité de l'homme. Mais, à notre époque où chacun peut se fixer où il lui plaît sur la surface du globe, et reconnaître que tel État étranger vaut mieux que sa propre patrie, « le but de l'État s'est réduit à ce qu'il peut et doit garantir pour mériter encore le nom d'État : la sécurité des citoyens et le développement de la prospérité matérielle ». L'État doit veiller à ce que l'homme intelligent et travailleur ne soit pas empêché de faire fortune, et à ce que nul ne soit lésé dans sa personne ou dans ses biens; là s'arrête le rôle de l'État. Les grands intérêts moraux et intellectuels lui échappent. Il n'a pas, par exemple, à encourager la science; l'enseignement des universités de l'État doit être exclusivement pratique; elles forment les prêtres, les avocats, les juges, les professeurs, les médecins, dont l'État a besoin. Mais la science pure, la science désintéressée est l'affaire des particuliers. On voit que Grillparzer est aux antipodes du système allemand. Que les universités puissent aussi servir à raviver ou entretenir le sentiment national, il n'en a pas non plus la moindre idée. L'État n'a évidemment rien à voir avec l'art. La moralité des citoyens ne l'intéresse qu'autant qu'elle se traduit par des actions nuisibles à la collectivité. Enfin, la sainteté de leurs âmes et leur salut éternel sont absolument en dehors de sa sphère. L'État doit être strictement laïque; un « État chrétien »

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

est une absurdité : « Les particuliers peuvent et doivent être des chrétiens; l'État n'est pas une institution chrétienne, mais séculière; il a pour but le droit rigoureux et l'intérêt. Il n'est chrétien que dans la limite où le christianisme se confond avec la nature humaine. »

Les idées politiques de Grillparzer sont celles de l'Allemagne à la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle; on les retrouverait par exemple dans les premiers écrits de Guillaume de Humboldt. Elles viennent d'une époque individualiste et cosmopolite. Pour le cosmopolitisme nous verrons un peu plus loin à quel point Grillparzer, malgré son très solide patriotisme, restait fermé au sentiment de la nationalité, de la race. Ici comme partout les arbres lui ont caché la forêt; il a oublié la collectivité pour ne voir que les individus. L'État, tel qu'il le conçoit, est un corps sans âme, une machine, un assemblage de citoyens qui se sont associés pour mieux défendre leurs intérêts. Cet État n'a pas de passé : ce n'est pas une nation avec une tradition, un esprit, un génie particuliers; il n'a pas d'avenir : il peut se disloquer demain si les circonstances exigent une autre combinaison d'intérêts. Chacun peut aller se fixer où il lui plaît, sur la surface du globe, s'il s'y trouve mieux que là où il est né. *Ubi bene, ibi patria.*

Les théories politiques de Grillparzer sont en furieuse contradiction avec les sentiments de cet « Autrichien incarné ». Elles restaient pourtant dans la logique de son tempérament intellectuel. Si l'on voulait résumer la philosophie, la conception de l'univers, la « Weltanschauung » de Grillparzer, il faudrait le classer parmi les sensualistes et les empiriques. Il ne connaît que le concret, le sensible, le particulier. Son système politique ressemble étrangement à celui d'un sensualiste et d'un empirique comme Hobbes; il a pour base l'égoïsme. Dans l'État tel que le conçoit Grillparzer, il n'y a pas de véritable solidarité,

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

de mutuelle assistance, d'entr'aide sociale, de pitié pour les déshérités : « Qui ne peut pas nager se noie. » C'est le régime de la « libre entreprise » que préconisait vers la même époque, dans le domaine économique, l'école de Manchester; chacun fait son destin; sa force est la mesure de son droit. Pour imposer à la guerre de tous contre tous les règles sans lesquelles aucune société ne saurait exister, Hobbes avait placé les combattants sous l'autorité écrasante du Léviathan. Nous avons vu que Grillparzer, malgré tout son libéralisme, n'était pas un ennemi du despotisme, tout au moins du despotisme éclairé. En 1848, son héros fut Radetzki et il glorifia le régime du sabre. Il est un bon exemplaire du petit bourgeois, foncièrement individualiste, voire égoïste, redoutant plus que tout l'immixtion de l'État impersonnel, admettant la charité privée mais repoussant l'assistance sociale et nourrissant une inconsciente tendresse pour le dictateur. Il est d'une mentalité à la fois archaïque et toujours moderne.

Donnant tout à l'individu, il dépouille l'État. Tout ce qu'il y a de grand et de noble, la science, l'art, la moralité, la religion, il ne veut pas que ce soit l'œuvre d'une collectivité; il y voit uniquement le résultat de l'effort individuel. L'homme ne tient à la société que par son corps et les dépendances extérieures de son corps, les biens matériels; l'État gendarme protège la personne et la richesse. Mais l'esprit est affranchi des frontières; par l'esprit l'homme est citoyen de l'univers. Grillparzer veut avant tout sauvegarder cette liberté. Son cauchemar, c'est l'État hégélien et le socialisme qui en est sorti. S'il avait été seulement traditionnaliste et conservateur, il aurait pu, par un choix judicieux, trouver dans les théories de Hegel de quoi le satisfaire. Mais, théoriquement d'abord, cet État qui existe en quelque mesure en dehors de ses membres, est pour Grillparzer une absurdité de métaphysicien alle-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

mand : « Je ne connais, en fait d'ensembles, que ceux qui se composent de parties. » Et pratiquement les conséquences lui paraissaient intolérables : « On se plaît, il est vrai, à notre époque, à faire de l'État le résumé et la substance de tout ce que l'homme peut poursuivre et atteindre, en même temps que l'on proteste contre cette tutelle de l'État qui résulterait nécessairement d'une semblable conception. » Grillparzer veut se garder de cet illogisme et de ses suites qui sont une tyrannie de la collectivité pire que celle du pire despote et l'absorption des individualités. Or, avec les individualités disparaîtrait tout ce qui rend la vie digne d'être vécue. Ne crains-tu pas, demande Libussa à Primislaüs qui veut réunir ses sujets en une ville, ne crains-tu pas que l'existence en commun supprime l'originalité des caractères? « Tu n'auras plus des hommes, mais une multiplicité d'êtres identiques. » A quoi Primislaüs répond par l'argument bien connu : « Ce que chacun abdique, les autres l'abdiquent aussi et chacun est dédommagé au centuple. L'État est un mariage entre les citoyens; l'époux sacrifie de bon cœur sa volonté propre; ce qui limite sa volonté est un autre lui-même. » Raisonnement captieux et comparaison sans valeur pour Grillparzer qui n'a jamais voulu se marier parce qu'il lui aurait fallu sacrifier quelque chose de son moi. La concession qu'il ne pouvait se décider à faire à une femme qu'il aimait, il l'aurait encore moins accordée à une multitude qui lui était indifférente : « Vous voulez quitter vos huttes, dit plus loin Libussa, où chacun de vous, comme homme, comme fils, comme époux, était lui-même et se suffisait à lui-même; vous ne voulez plus être que les parties d'un tout que l'on appelle l'État et qui engloutit les individus. » Qui ne se rappelle ce que Grillparzer encore jeune écrivait de lui-même : « J'étais un tout... je restai toujours moi-même. »

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

V

Les mouvements religieux qui se produisent en Allemagne dans la première moitié du dix-neuvième siècle ne laissent pas Grillparzer moins indifférent que l'histoire et la politique allemandes. C'est même dans le domaine de la religion que l'on remarque le mieux combien Grillparzer est un Autrichien et un fils du dix-huitième siècle. Il vérifie assez bien cette phrase alors courante en Allemagne que l'Autriche retardait de cinquante ans. En religion il en était, on l'a dit assez souvent, au temps de l'empereur Joseph II, du christianisme éclairé et de la tolérance. Tout enfant, il avait voulu sans doute devenir missionnaire et finir par le martyre, mais ce n'étaient que des jeux de son imagination, et non les indices d'un sentiment profond. Son père, imbu de l'esprit du règne de Joseph II, s'en tenait à la religion raisonnable et ne pratiquait pas; sa mère semble n'avoir suivi les offices que par convenance; quant aux enfants, ils ne mettaient jamais les pieds dans une église, de sorte que plus tard, au collège, Grillparzer, forcé d'assister à la messe, ne savait jamais à quel moment il devait s'agenouiller ou se relever. Il nous a raconté comment une parole imprudente prononcée devant lui le jeta dans le doute puis dans une totale impiété. Même sous l'empereur François d'ailleurs, ainsi que le remarquait Grillparzer dans sa vieillesse, on observait la plus parfaite tolérance; les conflits entre confessions étaient ignorés, les mariages mixtes ne rencontraient pas d'obstacles et les catholiques allaient entendre les pasteurs protestants s'ils étaient de bons orateurs.

Plus tard, quand les prêtres prirent un peu trop d'ascendant sur le gouvernement, Grillparzer devint fran-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

chement anticlérical, et il est connu comme tel. Il a poursuivi le clergé et surtout les Jésuites de ses épigrammes; dans son extrême vieillesse, il a combattu le Concordat. Le christianisme ne lui semble pas avoir joué dans l'histoire européenne un rôle aussi grand ni surtout aussi bienfaisant qu'on le prétend d'ordinaire : « Ce que l'on peut dire de mieux en faveur de la papauté c'est que, à une époque aussi ignorante, barbare et stupide que le Moyen Age, une tyrannie aussi brutale, imbécile mais énergique que celle des papes doit être considérée comme un bonheur. On peut exhorter et instruire des hommes; pour des bêtes, il faut une muselière. » Nous verrons ailleurs que Grillparzer n'a aucune sympathie pour le Moyen Age; prétendre en particulier que ces siècles ont été grands par l'esprit chrétien qui les anime, par la ferveur de la foi, reste pour lui une opinion fort répandue sans doute parmi ses contemporains, mais absurde. Il s'efforce de démontrer que la première croisade ne fut pas l'œuvre d'Urbain II, qui n'y comprit rien et que dans toutes ces entreprises, la piété n'attira que peu de gens tandis que le désir des aventures et l'appétit du pillage entraînaient les foules des croisés. Innocent III était un fou, Eugène un coquin, Grégoire VII l'un ou l'autre. « Des gens que le célibat, l'ascétisme et la scolastique avaient rendus hypocondriaques, avec une addition plus ou moins considérable d'égoïsme et de scélératesse par suite du maniement des affaires, voilà ce qu'étaient ces papes qui jugeaient l'univers. »

Grillparzer n'est pas plus tendre pour leurs successeurs. A son époque le christianisme lui paraît immédiatement compromis par la sottise et l'intransigeance de la papauté. Les réformes presque révolutionnaires de Pie IX (en 1847) le laissent sceptique. Le pouvoir temporel du Pape ne peut subsister dans les conditions actuelles; le Pape est le vassal de son voisin, l'empire d'Autriche qui en use

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

comme d'un pantin pour ses desseins politiques. Pour l'affranchir, Grillparzer propose que le Pape renonce à ses États et reçoive pour fief une île, la Sicile par exemple. L'anticléricalisme de Grillparzer perce parfois dans ses pièces; l'oncle d'Héro, un sectaire dur et borné, a visiblement emprunté ses traits à l'idée que Grillparzer se fait du prêtre chrétien; de même que la religion ascétique et orientale, dont il est le serviteur, dissimule le christianisme. Le fanatisme de Ferdinand de Styrie, dans *une Querelle entre Habsbourgs*, le rend odieux, et l'intolérance, aussi bien des protestants que des catholiques, fait le malheur de l'Allemagne en déchaînant les guerres civiles. Alphonse, au contraire, dans la *Juive de Tolède*, quoique Epagnol du douzième siècle, parle des Juifs en termes que ne désavouerait pas un monarque éclairé du dix-huitième. Comme nous l'avons déjà vu, Grillparzer réclame absolument la laïcité de l'État; l'État chrétien est un non-sens : « L'État n'a pas de religion, pour cette simple raison qu'il les a toutes. » Nous savons par des conversations que la religion devait former le centre d'*Esther;* on y aurait abondamment disputé sur la tolérance et sur la religion d'État; l'attention de Grillparzer avait été attirée sur ce sujet biblique par la possibilité d'y exprimer les idées qui lui étaient chères. Au troisième acte Hamann aurait proposé à Assuérus d'imposer à tous ses sujets la même religion : « Ici se serait placée une grande scène sur les droits respectifs de l'État et de la religion, sur la situation de la religion dans l'État, sur la liberté de croyance, les droits politiques et les dogmes de l'Église. » *Esther* aurait été le pendant de *Nathan le Sage.*

Anticléricalisme à part, que pense Grillparzer du christianisme considéré dans son essence? A trente ans il écrit : « La conception païenne du monde est la conception de la nature; c'est pourquoi je la préfère pour la poésie. La conception chrétienne se base sur des suppositions; elle

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

est par suite relative et limitée. Qui sait si, dans trois cents ans, elle sera encore admise? La conception païenne subsistera aussi longtemps que le monde et aussi longtemps que les hommes seront des hommes. » Nous avons dit quelle confiance Grillparzer a en la nature; cette confiance ne se borne pas au domaine de la poésie; si le christianisme est une religion factice, humaine, étrangère ou hostile à la nature, il perd toute valeur non seulement pour le poète, mais pour l'homme en quête d'une foi. Le paganisme est éternel comme la nature; le christianisme passera avec les feuilles et les générations des mortels : « C'est la religion des mélancoliques et des hypocondriaques;... le Grec païen au contraire est le type de l'homme sanguin et heureux. » La morale chrétienne de la résignation, de l'humilité, du sacrifice, est inférieure : « La conception païenne du monde n'est-elle pas la vraie? N'attends rien de l'univers; des dieux perfides y règnent. Rien ne te reste fidèle que ton individualité si toi-même lui restes fidèle. » Il faut être soi; l'orgueil et l'égoïsme qui naissent de la conscience du moi sont sains et courageux. La morale du paganisme est positive, celle du christianisme négative; l'homme le meilleur est pour le paganisme celui qui a le plus de qualités, pour le christianisme, le moins de défauts. A Rome, Grillparzer médite sur les ruines du monde antique; la force et la beauté en étaient les dieux; l'époque moderne est plate et prosaïque; elle ne rougit pas d'outrager la grandeur déchue; le poète s'indigne de voir la croix sur le Colisée. On pourrait trouver en germe dans *Héro et Léandre* la lutte des deux religions ou des deux mentalités. Dans cette pièce domine la joie hellénique de vivre, l'amour de la clarté, du soleil et de la beauté du monde sensible, le développement bien équilibré du corps et de l'âme qui se satisfont également dans l'amour. Mais cette splendeur est jalousée et menacée par une religion étrangère à la

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Grèce, une religion « qui s'enveloppe d'horreur et de ténèbres », qui abhorre l'amour, qui prêche la tristesse et la mortification des sens, qui s'abîme dans les rêveries mélancoliques et dont les prêtres ne reculent pas devant la perfidie et la cruauté pour punir ce qu'ils appellent l'impiété.

Un Dieu commun à l'humanité entière est trop abstrait, trop philosophique pour Grillparzer; au Dieu chrétien son imagination préférerait les dieux du polythéisme grec dont l'empire se bornait à un village ou un canton, tout au plus à une tribu. L'homme pouvait concevoir ces dieux et les aimer; ils étaient des individualités toutes proches de lui; le Dieu chrétien reste pour lui un concept. Libussa prédit l'avènement d'un Dieu unique « qui s'appellera l'amour universel. Mais, si tu partages ton amour entre tous, il reste peu pour chacun...; aimer tous les hommes, ce n'est pas un sentiment comme tu te le figures, c'est une idée, et une idée qui se réduit à un mot ». De la religion ne subsistera plus que la lettre; au nom de dogmes purement verbaux, les croyants se haïront, se persécuteront et se massacreront. Ainsi la foi devient une source intarissable de maux et de crimes. Que peut donc attendre l'humanité du christianisme? Il ne lui a rien apporté d'absolument original; Socrate et Platon, Confucius et Zoroastre avaient ouvert la voie qu'a suivie le Christ dont Grillparzer présume qu'il n'a pas complètement ignoré la philosophie de son temps. Sa religion fut à l'origine celle d'une secte; les papes la transformèrent en une religion universelle, en en sacrifiant la meilleure partie. Le christianisme possède en effet, une grande faculté d'adaptation qui tient au petit nombre et au vague de ses dogmes primitifs et fondamentaux. Son seul précepte inébranlable est : aime Dieu par-dessus tout et ton prochain comme toi-même. Pour le reste il adopte le caractère de l'époque ou du peuple et se met au niveau de leur degré

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

de civilisation. Il n'empêche pas le progrès; il se met à sa remorque; mais qu'il soit la base positive de la civilisation moderne, c'est ce que Grillparzer nie absolument. Nous ne pouvons plus rien tirer pour la culture contemporaine de « cet amas d'allusions, de paraboles, de contradictions apparentes et d'exagérations » qui forme les livres saints. Leur lecture produirait dans les cerveaux la plus funeste confusion et exaltation des idées. Seule l'interprétation de l'Église apporte dans ce chaos de l'ordre et de la clarté; mais nous ne sommes plus assez naïfs pour accepter comme articles de foi les produits de l'exégèse humaine.

Grillparzer considère donc avec ironie les tentatives faites de son temps par des écrivains, des philosophes, des penseurs plus ou moins teintés de romantisme et d'hégélianisme, pour donner un nouvelle vie au christianisme. Ces mystiques ou ces idéalistes, comme il les appelle, lui semblent du reste des chrétiens très peu authentiques; ce sont des intellectuels dont la religiosité est uniquement un besoin du cerveau, non du cœur; ils veulent tirer du christianisme une métaphysique alors qu'il n'a jamais été qu'une morale très simple : « Je n'ai pas envoyé mon fils sur la terre, fait dire Grillparzer à Dieu le père, pour être professeur titulaire à l'Université de Jérusalem. » On a introduit dans le christianisme un panthéisme en complète contradiction avec ses origines; le résultat est que personne ne sait plus si l'on parle de la Trinité chrétienne ou de l'hindoue, de l'incarnation du Christ ou de celle de Vichnou. De pareils efforts sont complètement superflus au moment où, selon Grillparzer, la partie intellectuelle, dogmatique, positive de la religion est condamnée à disparaître à jamais. L'entendement humain est maintenant trop sûr de lui-même pour admettre encore une création faisant surgir le monde du néant, une incarnation, un péché originel, une rédemption et le reste; il s'accommode seulement d'un inconnaissable

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

que l'on révère sans en sentir l'action. Les différences entre confessions chrétiennes s'évanouiront; l'essentiel des doctrines morales du christianisme subsistera et alors seulement la religion sera devenue un bienfait pour l'humanité.

On trouvera sans doute que Grillparzer réduit la religion à n'être qu'un élément de bien peu d'importance dans l'âme humaine. Il n'a jamais su, en effet, lui rendre justice. Il blâme Luther d'avoir été un trop bon croyant et d'avoir réveillé dans le peuple « la foi du charbonnier » au moment où elle allait s'endormir à jamais : « En provoquant les conflits religieux, il a empêché que le christianisme devînt peu à peu ce qui fait de la religion une bénédiction pour une époque cultivée : une habitude vénérable que l'on conserve parce qu'on ne trouve pas mieux et dont on n'approfondit pas les principes et les preuves. » C'est ramener la religion à une pure bienséance, à une pratique d'honnête homme qui ne veut pas se singulariser. Ailleurs, Grillparzer la définit « la poésie des natures qui ne sont pas poétiques », quelque chose comme un jeu des imaginations vulgaires et bornées, bon pour le peuple. Ou bien il affirme que le besoin religieux ne trouve place dans l'esprit humain qu'à son origine et à son déclin, quand il se constitue ou quand il se dissocie; elle serait réservée aux enfants et aux vieillards; l'homme dans la force et la maturité de son esprit n'en aurait que faire. Sans doute, il y a quelque chose d'idéal ou de divin dans l'âme humaine par lequel elle aspire à s'arracher à la bassesse de l'égoïsme. Mais ce n'est pas nécessairement la religion qui détient les clefs de l'au-delà. Le jeune Grillparzer, enflammé d'enthousiasme civique, prédit qu'au lendemain de la Révolution française les religions positives disparaîtront et que la plus haute vertu ne consistera plus dans la piété, mais dans « l'effort des peuples vers la liberté, vers la liberté civile et politique ».

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Tout ceci nous montre combien le phénomène religieux reste pour Grillparzer une énigme qu'il ne soupçonne même pas. Son époque au contraire se passionnait pour l'origine des religions et la mythologie comparée. Grillparzer jette sans doute un coup d'œil sur ce domaine encore à peine exploré; il lit Creuzer et autres, mais il ne comprend pas quel intérêt peuvent avoir ces recherches. Dans les croyances primitives il ne voit qu'un chaos de « grossières absurdités » et la glorification de la force brutale; ces mythes, auxquels on découvre un sens si profond, sont, selon lui, au niveau d'une fable d'Ésope, et il leur assigne comme une de leurs origines « les mensonges des prêtres ». Ici reparaît l'explication favorite du dix-huitième siècle; depuis les romantiques, aucun Allemand éclairé ne la répétait plus, mais Grillparzer y reste encore fidèle. Et, en effet, on peut se demander s'il n'est pas aussi rationaliste et ne manque pas autant de sens religieux qu'un encyclopédiste. Mais il serait plus juste de le rapprocher des Hellènes, dont se réclamait aussi Heine. Le supra-sensible ne tourmente pas son esprit; il y réfléchit à l'occasion, mais sans trouble; il n'a pas le besoin de l'au-delà et Dieu ne parle pas à son âme. Le monde de la nature, des belles apparences lui suffit; sa religion est celle de la beauté et il célèbre son culte dans l'art ou la poésie qui est forme et non pas idée. Feuerbach écrit un fois, à propos des Grecs : « L'auteur du *Livre de la Sagesse* dit que les païens ont tellement admiré la beauté du monde qu'ils ne se sont pas élevés à la notion d'un créateur; il y a dans cette parole une profonde vérité. L'homme, en effet, pour lequel la nature est beauté, la considère comme ayant sa fin en elle-même. Dans son esprit ne naît pas la question de savoir pourquoi la nature existe. » C'est exactement la mentalité de Grillparzer.

Par là il se distingue des Allemands ses contemporains, chez lesquels le sens religieux est si intense, et cette diver-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

gence a son origine, comme toutes les autres, dans l'opposition fondamentale entre le caractère de Grillparzer et le caractère allemand. Pour tout ce mouvement religieux de l'âme allemande il n'a que la plus complète incompréhension : « L'étonnement ne connaît pas de bornes, écrit-il en 1845, quand on voit dans ces derniers temps surgir de nouveau des courants religieux. On aurait cru en avoir fini depuis longtemps avec de semblables phénomènes. Et, en effet, l'époque en est passée. Quand on les considère de plus près, on s'aperçoit que, s'ils ont la religion pour objet, ils n'ont quand même rien à voir avec elle. » Les Allemands se sont une fois de plus fait illusion à eux-mêmes; ils se sont laissé tromper par les mots. Dans la littérature il n'a plus été question que de religion; les systèmes philosophiques (Schelling) ont fait appel à la révélation et avoué ainsi leur banqueroute. Il est devenu de bon ton pour un homme cultivé de se moquer du rationalisme et d'avoir de la religion. Religion purement verbale, car l'Allemand, habitué de tout temps à se payer de mots qu'il croit signifier quelque chose alors qu'ils sont vides de sens, parle maintenant de la religion comme il parle de l'objectivité de l'Idée ou de l'unité allemande. Sa personnalité est si peu prononcée qu'il se figure sans peine ressentir tel besoin ou avoir telle conviction; c'est ainsi qu'il s'est persuadé ne pouvoir plus vivre sans une religion et qu'il s'en est découvert une, de même que, dix ans auparavant, il ne jurait que par l'Absolu. Cette ferveur religieuse des Allemands n'est qu'un affaire de mode et de préjugés.

VI

En histoire, en politique, en religion, nous avons vu Grillparzer ignorer, méconnaître ou combattre les opinions courantes en Allemagne. Nous arrivons maintenant à la

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

littérature, au domaine dans lequel l'Allemagne d'alors cherchait et trouvait principalement sa gloire; c'est dans la littérature que se reflétaient le plus purement l'âme et la pensée allemandes : « Il n'y a peut-être pas eu d'époque, constate Grillparzer, où les Allemands aient été plus satisfaits de leur littérature qu'ils ne le sont maintenant. » Ils lui adressent bien de temps en temps quelques reproches, mais c'est pure coquetterie; ils sont en réalité gonflés d'orgueil. Mais quelle est, sur cette fameuse littérature, l'opinion de Grillparzer? Il en a lu à peu près toutes les œuvres, il en connaît l'histoire, les tendances et l'évolution, il a médité, relu, comparé, noté ses jugements de détail par écrit et essayé de dégager ses vues d'ensemble : enfin, au terme d'un demi-siècle de lectures et de méditations, il a abouti à une condamnation générale et sans appel. On n'en finirait plus de rassembler tous les arrêts qu'il a prononcés contre les écrivains des deux derniers siècles. Ne sont épargnés (ce qui ne veut pas dire : loués sans réserves) que Goethe, Schiller et Uhland. Nous voulons indiquer ici seulement les points de vue généraux qui ont guidé Grillparzer.

A vrai dire, les défauts de la littérature allemande ne sont autres que les défauts du caractère allemand lui-même. Le reproche essentiel que Grillparzer adresse aux Allemands est, nous l'avons vu, de manquer de personnalité; les convictions, les passions et l'énergie leur font défaut. Les écrivains sont comme leur public : « Il leur manque du nerf et du caractère. Je veux avoir affaire à quelqu'un quand je lis un ouvrage. Faire ainsi abstraction de soi-même serait pourtant une qualité si l'auteur disparaissait derrière son sujet. Mais celui-ci est violemment arraché de la réalité où il a ses racines et se volatilise en aperçus de l'auteur, de sorte que l'on se trouve dans un monde hybride où les ombres sont des esprits et les esprits des ombres. J'ai un grand respect pour la littérature

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

allemande, mais quand je veux donner à mes idées une vie nouvelle, je m'adresse à une littérature étrangère. »

Grillparzer estime que la littérature est tombée dans une profonde décadence depuis le début du dix-neuvième siècle, ou, si l'on veut, depuis la mort de Schiller. A cette date, en effet, commence cette fâcheuse évolution du caractère allemand, dont nous avons parlé. Après 1813, un orgueil démesuré devient la caractéristique nationale des Allemands. Les qualités de bonhomie, de cordialité, de sentiment naïf et profond font place à une prétentieuse pédanterie et à une idéologie qui ne connaît plus de limites. L'hégélianisme apparaît et infecte la littérature en exagérant un défaut déjà ancien. Les Allemands ont toujours eu une tendance à la méditation, à la réflexion qui remonte de degré en degré jusqu'aux derniers problèmes et aboutit à la fatigue, la détresse et la mélancolie. Une aspiration ardente vers un vague idéal leur est innée et leur fait trop souvent oublier les affaires terrestres. De là, dans leur littérature, un élément morbide et funeste : « Malheur à tout peuple qui s'éprend de la littérature allemande. Il verra cette littérature étrangère absorber sa littérature nationale et il ne sortira de là que des radoteurs et des détraqués. La littérature allemande est celle de notre siècle; elle a déjà contaminé la littérature anglaise et bientôt la française. Elle exerce partout une action énervante. Pour nous elle est la meilleure parce que nous ne pouvons pas en avoir d'autre, mais les étrangers doivent s'en garder. »

Quand la philosophie systématique vint encourager et consacrer ce penchant, que l'on n'osait avouer qu'à demi, à la rêverie métaphysique, la littérature allemande succomba à un mal désormais sans remède. Elle est morte; elle ressuscitera peut-être un jour. Car ce que les Allemands appellent maintenant poésie ou plus généralement art, est la négation même de la poésie et de l'art. L'erreur

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

fondamentale consiste à confondre l'art avec le savoir, à oublier la forme pour ne plus tenir compte que du fond. Il suffit à l'écrivain d'avoir des idées, d'instruire, d'offrir un aliment à l'intelligence. C'est l'entendement qui règne désormais dans la poésie allemande; celle-ci brille par un manque complet d'imagination, de sentiment et de naturel. Ou plutôt : il n'y a plus de poésie; on ne connaît que la prose, ce que Grillparzer exècre le plus au monde. Le concept qui n'appartient qu'à la philosophie a tué l'image qui n'appartient qu'à l'art. Le moindre des littérateurs entasse à la douzaine dans ses ouvrages des pensées gigantesques; c'est, dit Grillparzer, comme si l'on voyait des gamins des rues brandir l'épée de Napoléon ou le sceptre du grand Frédéric.

La poésie (et par poésie, Grillparzer entend toute la littérature, car ce qu'il appelle la prose ne rentre pas pour lui dans la littérature, par exemple le roman), la poésie devrait être dans l'existence uniquement un ornement ou, comme le dit Grillparzer, avec une autre métaphore, un jardin dans lequel l'homme va se promener le soir pour se délasser du labeur prosaïque de la journée. Les Allemands ont voulu en faire le contenu même de l'existence, ou, si l'on veut, la maison où l'on habite nuit et jour. Ils ont voulu que l'existence entière fût poétique et cette prétention chimérique n'a pas élevé l'existence au-dessus de son train quotidien, mais a rabaissé la poésie au niveau du bourbier où nous pataugeons. Les Allemands ont attelé Pégase à la charrue après lui avoir rogné les ailes. On a mis la poésie au service de la philosophie, de la morale, de la religion, de la politique, elle est didactique, métaphysique, édifiante, critique, polémique et quelques-uns s'étonnent qu'elle ne soit plus poétique. Tous les genres et toutes les idées sont confondus en un pot-pourri où chacun peut chercher un morceau à sa convenance. Dans chaque ouvrage il est question de tout à propos de tout,

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

procédé admirable pour jeter de la poudre aux yeux du lecteur, et de là vient du reste une grande partie de la réputation de la littérature allemande auprès des étrangers qui ne soupçonnent pas quelle misère se cache sous ces dehors magnifiques. Le pédant et le cuistre sont les rois du jour.

Un autre défaut général de la littérature allemande est en effet de recruter ses auteurs non seulement parmi les idéologues et les chercheurs de quintessence, mais encore parmi les compilateurs et les plagiaires. Les Allemands ont de la patience et de larges fesses pour rester longtemps assis à leur table de travail et faire des fiches, mais ils ne sont pas capables de laisser mûrir leurs idées. Ils n'écrivent pas une œuvre, c'est-à-dire quelque chose de médité et d'original, mais un volume, un amas de feuilles noircies. La cause du mal est toujours le défaut de personnalité des Allemands; parce qu'ils ne trouvent en eux-mêmes rien d'intéressant, ils vont chercher ailleurs, se jettent dans l'érudition et pillent autrui : « Je nie, dit Frédéric le Grand, je nie qu'il y ait une littérature allemande au sens où il y a une littérature française, italienne, anglaise, espagnole; la vôtre est un résumé de toutes les autres. Elle est née de l'imitation et non d'un besoin naturel, elle a son origine dans les livres et non pas dans des conceptions originales; elle s'est approprié tout le contenu des littératures étrangères, pour cette simple raison déjà qu'elle est la dernière venue et que personne n'invente là où il n'a qu'à utiliser ce qui est déjà inventé. »

« L'Allemand n'écrit jamais quelque chose, il écrit sur quelque chose. » C'est une nation de commentateurs; ils sont incapables de subsister par eux-mêmes, ils doivent vivre d'autrui, comme ces plantes parasites qui se nourrissent de la sève des autres. Ils entrent dans la peau de quelque grand écrivain, Tieck, par exemple, dans celle de Shakespeare, et en combinant, agrémentant, éclairant,

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

développant les pensées de leur auteur, ils produisent des œuvres d'assez bonne apparence. Mais quand on arrache à l'âne la peau du lion, on découvre l'Allemand du dix-neuvième siècle qui est une créature assez misérable, pas beaucoup plus qu'un zéro. Grillparzer le compare à ces insectes qui, n'ayant pas assez de chaleur vitale pour couver leurs œufs, les déposent dans le corps de quelque autre animal où leurs larves éclosent. Les Allemands entreprennent de fructueuses razzias chez les Français, les Anglais, les Italiens, les Grecs; les Persans même et les Hindous ne sont pas à l'abri de leurs rapines, et il n'est pas de littérature si éloignée ni si reculée qu'ils ne traitent un jour en pays conquis. Ne sachant assimiler les fruits de leurs pillages, ils se surchargent l'estomac et leur érudition vomit les débris non digérés des œuvres les plus vénérables. On joue Euripide à Berlin sans changer un mot du texte, comme si les riverains de la Sprée étaient des contemporains de Périclès. Plus souvent cependant, le lecteur allemand étant incapable de rien comprendre sans un commentaire, on lui en donne un fort volumineux, dont il est si content qu'il en oublie de lire le texte. Le public allemand ne connaît pas les œuvres, mais les comptes rendus qu'on lui en donne; sa bibliothèque se compose des tomes des innombrables revues critiques. Lecture horriblement fastidieuse, mais « les Allemands n'ont pas de rivaux dans l'art de s'ennuyer. Drôle de nation! »

Comme ils ne tiennent pas plus à un modèle qu'à un autre, tous leur restant également étrangers, les goûts littéraires changent tous les dix ans, sinon plus souvent. Les écrivains, véritables caméléons, changent incessamment d'opinion et de style, sous peine de mourir de faim. Grillparzer, que ces transformations amusaient, songeait à en tirer une comédie. D'autres fois, cette inconstance le dégoûte; il parle alors de la veulerie et de la lâcheté des Allemands. La littérature est à la fois servile et im-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

pudente, servile envers les grands hommes d'aujourd'hui, impudente vis-à-vis de ceux d'hier, à la figure desquels le dernier des gribouilleurs peut cracher, pour la plus grande joie du public. Pareille aventure arriva à Goethe lui-même. Le spectacle que donne l'Allemagne littéraire est tantôt grotesque, tantôt scandaleux. Pas de convictions, pas de caractère, pas de personnalité; rien que du snobisme et de la prose. Il faut être à la mode du jour. Personne, ni auteurs, ni lecteurs, n'est sincère vis-à-vis de soi-même; tout le monde joue la comédie, affecte, presque de bonne foi, des tendances, des opinions, des idées dont nul au fond ne se soucie. L'érudition et l'imitation ont faussé ou plutôt étouffé le goût naturel et original. Or, selon Grillparzer, l'essence de l'œuvre d'art c'est le naturel et l'originalité, la façon particulière, personnelle, unique, spontanée de sentir, de concevoir la réalité et de réagir à son contact.

Avec un pareil principe il n'y a plus d'esthétique ou du moins elle n'a aucune valeur pratique et ne sert qu'à contenter une vaine curiosité, un besoin stérile de spéculation : « Je ne connais qu'un seul précepte, écrit Grillparzer sous le titre : esthétique, et en l'observant tu observes tous les autres : aie du talent, mon cher, et écris ce que tu voudras. Si par-dessus le marché tu lis les bons auteurs, tu n'auras pas besoin d'inventer ce qui existait longtemps avant ta naissance. » Non moins nécessairement la pédanterie allemande devait voir, dans l'observation des règles, le moyen nécessaire et suffisant de bien écrire, tandis que l'idéologie déduisait ces règles du principe même de l'Être et en édifiait un système abstrus à souhait. Mais Grillparzer ne veut pas plus entendre parler de l'esthétique allemande que de l'histoire ou de la philosophie ou de la religion ou de la littérature allemandes : « En ce temps-là, dit-il, en parlant de l'apogée de l'hégélianisme, où l'on découvrait des principes pour toutes choses, l'art ne fut pas oublié. On démontra le beau *a priori* ainsi que les diverses

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

formes de l'art, de sorte que si, par hasard, elles s'étaient perdues, on aurait pu les inventer de nouveau de toutes pièces. » Dans le jardin de la littérature allemande, les plates-bandes sont rigoureusement dessinées et consciencieusement bêchées; le malheur c'est que rien n'y pousse. Dans la nature, au contraire, les plantes croissent au hasard mais à foison, drues et vigoureuses. C'est à la nature que Grillparzer s'en remet ici comme partout; l'entendement humain n'a par lui-même jamais rien engendré. L'esthétique, quand elle se trompe, est néfaste et, quand elle est dans le vrai, reste sans utilité. « Les principes exacts sont déjà inclus plus ou moins inconsciemment dans le talent comme le sont la logique dans le bon sens et la morale dans l'honnêteté naturelle. On a remarqué de bonne heure et souvent répété qu'il y a eu de grands poètes avant qu'il y ait une esthétique. »

A côté des esthéticiens, Grillparzer range leurs proches parents, les historiens de la littérature, qui les ont du reste en partie supplantés et prétendent eux aussi contribuer au progrès de la littérature. Grillparzer juge cette prétention chimérique et même funeste. L'utilité de l'histoire littéraire est très restreinte. L'histoire ordinaire nous raconte des faits que nous ne connaîtrions pas sans elle, mais les écrivains, dont nous parle l'histoire littéraire, nous sont toujours présents; nous les avons sur notre table, nous pouvons les lire à tout instant. L'histoire nous renseigne sur les époques et les peuples auxquels ils ont appartenu, l'histoire littéraire ajoute quelques indications biographiques qui peuvent éclairer certains détails des œuvres ou certains jugements des contemporains. Encore ne faut-il pas attacher trop d'importance aux renseignements biographiques « qui expliquent maintes choses et surtout les défauts des auteurs; mais la postérité ne vit que de leurs qualités ». Des grands écrivains l'histoire littéraire pourrait se rabattre sur les moyens et les petits;

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

elle ne le fait que trop souvent car si, dans l'histoire ordinaire, le peuple ne joue pas un rôle insignifiant, en revanche, la populace littéraire n'est là que pour défigurer par ses imitations ce que la littérature renferme de bon et perpétuer ce qu'elle a de mauvais; il serait donc à souhaiter que les noms de ces gens disparussent avec eux. On encombre le cerveau des générations postérieures, auteurs et public, d'un fatras de connaissances inutiles et même nuisibles. Le résultat ordinaire de l'érudition, nous l'avons vu, est la corruption du goût naturel; il n'y a de véritable littérature qu'une littérature nationale; les traductions sont funestes, l'histoire littéraire aussi : « Peut-être les poètes qui nous ont précédés surpassaient-ils d'autant plus ceux d'aujourd'hui que, en dehors des classiques, ils ne connaissaient pas de littératures étrangères. »

Les historiens allemands de la littérature, dit Grillparzer, sont des gens parfois intelligents, en tout cas très instruits et qui n'ont qu'un défaut : de ne rien entendre à ce dont ils parlent et de n'avoir pas la moindre idée de ce que c'est que la poésie. De même cependant qu'un historien de l'astronomie ne peut se dispenser d'être un astronome, de même un historien de la poésie doit sinon être un poète, du moins avoir le sens poétique. Grillparzer a, parmi cette race, quelques bêtes noires qu'il crible de ses épigrammes en prose et en vers : Wolfgang Menzel et surtout Gervinus. Ce dernier représente, parmi les historiens de la littérature, la pensée allemande dans toute son horreur. La première abomination que lui reproche Grillparzer, est d'avoir voulu établir dans la littérature une évolution, de prétendre expliquer une époque, une école, un auteur par les époques, les écoles, les auteurs qui ont précédé. Pour l'histoire ordinaire, Grillparzer n'admettait que cette continuité qui saute aux yeux de tous, sans lui reconnaître le fondement métaphysique d'une Idée ou d'une Substance. Mais, dans l'histoire de la littérature,

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

sa haine de l'abstraction, sa prédilection pour l'accidentel et l'original de l'existence, son individualisme enfin, lui font rejeter tout lien de causalité. La doctrine de Gervinus, qui est à peu près notre théorie du milieu, est qualifiée par lui de « dégoûtant matérialisme ». « Les esprits n'obéissent pas à des lois mécaniques mais dynamiques. » Gervinus introduit dans le monde moral la règle de trois et la table de multiplication; il veut en faire un pendant du monde physique, soumis aux lois de la pesanteur, de l'attraction, de la cohésion; tout est démontré et expliqué; aucune place ne reste au caprice, à l'inspiration, au génie. Les mauvais écrivains sans doute sont ce que leur époque les fait, mais « le génie est toujours une espèce de miracle pour lequel il n'y a pas d'explication rationnelle ». Si, en effet, on fait consister, comme Grillparzer, l'art tout entier dans le génie et celui-ci dans ce qu'il y a en l'homme de « nature », de spontané de primitif, d'original, d'individuel, il est impossible d'établir un lien entre les divers génies. Grillparzer reste partout un anti-intellectualiste; de là l'abîme qui le sépare de la pensée allemande de son temps et de son expression, l'hégélianisme, qu'il flaire du reste chez Gervinus. « Les progrès de l'art sont le fait des grands écrivains et non des événements extérieurs. Goethe serait resté le poète de génie que nous connaissons quand bien même le grand Frédéric n'aurait jamais existé et la Révolution française, qui était cependant un grand événement, n'a pas produit un seul poète. »

Le second défaut, plus grave peut-être encore, de Gervinus, c'est sa conception utilitaire de la littérature : « La poésie est pour lui uniquement un moyen d'exprimer ses idées et ses opinions, d'agir utilement, d'instruire, d'éveiller et de propager des sentiments honnêtes et démocratiques. » Mais c'est là justement la tâche de la prose, l'antipode de la poésie : « Je puis affirmer au sieur Gervinus

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

qu'il y a pourtant quelque chose que l'on nomme la beauté » et qui est la matière de la poésie. Le but avoué de Gervinus est de faire l'éducation politique de ses compatriotes, d'éveiller en eux le sentiment national et l'amour de la liberté; c'est ce que Grillparzer appelle « traduire le sentiment et l'imagination devant le tribunal de l'utilitarisme et du socialisme ». Gervinus veut apprécier les écrivains non pas du point de vue de leur talent littéraire, mais de leur patriotisme et des services qu'ils peuvent rendre au germanisme : « Toute la poésie ne serait plus alors qu'une école de préparation à la liberté politique, et Goethe ou Schiller les prédécesseurs inintelligents des sieurs Gervinus, Dahlmann et autres gueux de radicaux et de démocrates. » Qu'une histoire de la littérature basée sur une telle théorie arrive à sa troisième édition, un pareil scandale n'est possible qu'en Allemagne.

Une dernière manifestation enfin de l'esprit littéraire chez les Allemands contemporains portait singulièrement sur les nerfs à Grillparzer : la vogue des études médiévales et la prédilection pour la poésie populaire qui en avait été la conséquence. Grillparzer reconnaissait à Jacob Grimm un grand talent, mais lui attribuait l'influence la plus néfaste. Une armée de ces esprits médiocres, « comme le savoir encyclopédique des universités allemandes nous en fournit jusqu'au complet dégoût », s'était précipitée sur ses traces, voyant dans ces études un moyen d'arriver, par un travail tenace, fastidieux et sans originalité, à la renommée, voire à des positions lucratives. On avait fouillé de fond en comble les bibliothèques et exhumé des œuvres aussi variées que misérables dont on avait cependant aussitôt proclamé qu'elles étaient des chefs-d'œuvre pour ne pas avoir l'air d'avoir perdu son temps. Une fois de plus, l'orgueil germanique triompha. On crut découvrir que la culture allemande dont on avait dû admettre jusque-là qu'elle était la dernière venue en Europe, avait au con-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

traire précédé et éclipsé autrefois toutes les autres. Du Moyen Age, on remonta même à un passé encore plus lointain, à une époque préhistorique, « contemporaine des mastodontes et des ichthyosaures », où le génie germanique aurait brillé de tout son éclat.

Sans s'arrêter à ces temps brumeux, Grillparzer ne faisait aucun mystère de son mépris pour ce qu'il appelait « l'absurdité médiévale ». Ce n'est pas un des traits les moins caractéristiques de son esprit que cette incompréhension de tout ce qui n'est pas le classique. Sa culture raffinée mais étroite ne lui permet de goûter qu'une seule forme d'art : celle qui a son origine chez les Hellènes. Dans sa jeunesse, il avait pu encore admirer le gothique, mais l'enthousiasme de ses contemporains pour ce style le rebuta si bien que, dans son âge mûr, la vue d'une église gothique lui rappelait seulement l'ascétisme, l'intolérance et la stupidité d'une époque heureusement abolie. Les formes brumeuses de la mythologie germanique s'évanouissaient à ses yeux devant l'éclat radieux des divinités grecques qui resteront les éternelles idoles de l'humanité. En 1819, déjà, lorsque Fouqué l'invitait à abandonner Jason pour célébrer Sigurd, il répondait que cette fureur patriotique n'était qu'une mode bornée à un cercle restreint de littérateurs : pour lui il aimait mieux suivre « la voie royale du purement humain », et ne retenir, des avatars de notre espèce, que les formes déjà consacrées par l'admiration des siècles.

Pour le plus grand scandale d'un fanatique du germanisme, Grillparzer ne voit dans les Germains du temps de Tacite que des hordes barbares; il retrouve leurs frères chez les « sauvages tatoués » de l'Afrique ou de l'Océanie. Le Moyen Age est pour lui l'époque de la violence, de la scolastique et de l'ascétisme, de la brutalité tempérée par l'absurdité; cette brève définition lui paraît expliquer les moindres détails de l'histoire de ces siècles et

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

rendre superflues toutes les recherches des érudits. Cette société à laquelle on attribue l'innocence de la nature, n'a connu que des vertus conventionnelles dissimulant trop souvent l'immoralité. Les croisades ne sont pas nées de l'ardeur de la foi mais de l'esprit d'aventure ou du goût de la guerre et de la rapine. Cette fameuse littérature enfin, ces épopées, ces légendes dont on fait tant de bruit, tout cela est digne du milieu qui l'a produit. Ces légendes ne renferment qu'un merveilleux insipide et puéril; elles n'ont même pas de lien avec les souvenirs historiques de la race. Ces épopées soi-disant populaires sont restées inconnues du peuple et faisaient uniquement le délice des cours chevaleresques. Leurs auteurs étaient des rimailleurs, rarement des poètes. La maladresse, l'ennui, la longueur, l'obscurité, le décousu, bref, le manque à peu près total d'art et de poésie, sont leurs caractéristiques; ce jugement s'étend aux *Nibelungen* et à Wolfram von Eschenbach. Il est douteux que Walther von der Vogelweide soit un poète. Grillparzer traite Grimm d'Iroquois parce qu'il a prétendu mettre Wolfram au-dessus de l'Arioste. Nous voyons ici l'abîme qui sépare le classique du médiéval. L'Arioste a pris pour sujet des légendes du Moyen Age; mais les poètes du treizième siècle ne renferment que la matière brute; l'Arioste y ajoute la forme; tout l'art consiste là-dedans; la poésie n'est pas dans ce qu'on dit, mais dans la façon dont on le dit; le Moyen Age n'a jamais soupçonné cette vérité; il a ignoré la poésie.

Quæ est autem, demande Grillparzer en citant Cicéron, *Quæ est autem in hominibus tanta perversitas ut, inventis frugibus, glande vescantur?* Ainsi en usaient, selon lui, ses contemporains qui préféraient cette fruste poésie archaïque aux productions achevées des modernes. La poésie médiévale est une poésie populaire tout au moins par son manque d'art et par la médiocrité de ses auteurs. Mais Grillparzer, allant une fois de plus à l'encontre du goût

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

de son époque, se soucie tout aussi peu du populaire que du médiéval; il dédaigne le Volkslied dans lequel les Allemands voyaient depuis Herder et depuis les romantiques la forme peut-être la plus pure et la plus belle de l'art parce que la plus spontanée. « Les chansons populaires sont comme les fleurs des prés qui réjouissent et même qui charment nos yeux quand elles poussent en pleine campagne mais qui, transportées dans un jardin, entre des roses, des œillets et des lis, ne valent pas beaucoup mieux que les mauvaises herbes. » Grillparzer est un aristocrate et un classique; il aime la nature, mais cultivée, le jardin, non la brousse, de même que son idéal humain n'est pas le sauvage de Rousseau mais l'Hellène. Qui va boire, demande-t-il, dans les ornières et les flaques d'eau de la route tant que coule la source? La source intarissable, c'est Homère, c'est Shakespeare, ce sont tous les grands artistes : « La foule ne crée pas la beauté pas plus qu'elle ne lui donne sa loi. » Uhland a eu tort de se mettre à l'école de la poésie populaire : « Que celui qui est capable de bâtir, bâtisse et laisse les manœuvres pousser la brouette. »

Ce qui indisposait Grillparzer contre la poésie populaire, contre le Volkslied, c'était, en dehors même de sa médiocrité artistique, son origine anonyme et démocratique. La poésie populaire, répétaient ses partisans, n'est pas l'œuvre de tel ou tel individu de talent, mais de la collectivité, de la masse, de la nation tout entière; c'est ce qui fait sa grandeur. C'est-à-dire, interprétait Grillparzer, que c'est une poésie sans poètes, elle est née du néant, par une génération spontanée, d'après le même processus que le monde, selon quelques philosophes. Peut-on imaginer une plus grande absurdité? Une épopée ou n'importe quelle autre production n'a jamais été l'œuvre de la foule mais de quelques rares génies qui ont pu tout au plus tirer parti des légendes ou des chansons qu'ils trouvaient dans le peuple. C'est là un principe dont Grillparzer n'a jamais

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

voulu démordre. D'abord parce que la théorie contraire n'était propre qu'à surexciter l'orgueil de la populace allemande qui n'en avait pas besoin : « On a prétendu de nos jours que les épopées médiévales étaient nées de chansons populaires, œuvres d'un représentant quelconque de la masse, réunies ensuite au petit bonheur par un compilateur. De cette façon tous les membres de la nation furent élevés au rang de poètes et, grâce à la poésie populaire, il n'y a plus de raison pour que le premier venu des barbouilleurs contemporains ne se considère pas comme travaillant à l'élaboration des Iliades et des Odyssées des siècles à venir. »

Le talent, pour Grillparzer, est comme un corps simple et spécifique; de la collaboration de millions d'individus sans talent ne résultera jamais une œuvre de talent; il faut qu'un Prométhée apporte l'étincelle divine. Grillparzer pratique à sa façon le culte des héros. Or, dans cette théorie sur l'origine de la poésie populaire et dans la vogue de ce genre littéraire, il retrouvait cette tendance démocratique qu'il voyait avec horreur grandir chaque jour dans sa génération et dont il rendait en dernière analyse l'hégélianisme responsable : « Hegel, dit-il, a déjà douté de l'importance du talent. » Le philosophe avait enseigné en effet que l'évolution de l'humanité se fait par la masse dans laquelle s'incarne l'esprit de l'univers; les grands individus, souverains, artistes, penseurs, prophètes, ne représentent pas un élément original mais des potentialisations du principe commun; ils croient agir spontanément, suivre leurs propres voies et ne sont que les instruments aveugles de l'Idée qui, par la ruse, se les est asservis.

On retrouve partout, dans tous les domaines, en phisophie, en religion, en politique, en histoire, en art, en littérature, le même divorce profond entre la pensée de Grillparzer et la pensée allemande de son temps. Et il a été également étranger à la génération idéaliste et spécu-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

lative d'avant 1830 et à celle plus positive et plus pratique d'après la Révolution de Juillet. La première est imprégnée de romantisme et d'hégélianisme. Elle met au jour les sentiments les plus profonds qui dorment dans l'âme humaine, ceux qui composent notre inconscient et ceux qui, elle le reconnaît bientôt, nous mènent et mènent le monde en se transformant en instincts : le sentiment religieux, le sentiment national, le sentiment social, le sentiment de la tradition, le sentiment poétique. Tous nous révèlent que notre individualité n'est pas splendidement et orgueilleusement isolée, comme nous pourrions le croire à première vue; elle a ses racines dans des éléments suprasensibles, dont la durée et la porté dépassent notre existence et notre intelligence et qui se réalisent en des collectivités où nous sommes englobés du premier au dernier instant de notre vie. Les individus sont comme les vagues dont chacune se distingue des autres, mais qui surgissent du même océan et y rentrent. Ainsi le romantisme, à sa première heure individualiste, évolua rapidement vers la tendance inverse. L'hégélianisme accentua encore cette évolution en donnant aux éléments encore vagues et sentimentaux une existence nette, déterminée, abstraite, idéale, comme à des entités : on eut ainsi la Religion, l'État, l'Humanité, l'Histoire, l'Art et, comme forme suprême, l'Idée qui embrasse toutes les déterminations et dont les individus tirent toute leur existence.

Sur tous les points, Grillparzer est en désaccord avec la génération romantique puis hégélienne. Il est un esprit beaucoup trop clair, il y a en lui une beaucoup trop grande part de rationalisme pour que l'inconscient lui dise rien qui vaille; il est beaucoup trop individualiste pour se soucier de cultiver en lui les sentiments de collectivité. Il est, il faut bien le dire, au moins sur certains points, d'esprit beaucoup trop borné et de cœur beaucoup trop sec pour comprendre certaines grandes idées et éprouver

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

certains sentiments profonds. Sa nationalité, son éducation ont contribué à cette étroitesse; sa nature spécifique d'artiste aussi : il vit dans le sensible, il n'éprouve sous aucune forme l'inquiétude du supra-sensible; les problèmes qui s'y rattachent sont au delà des limites de son horizon. Il ne s'élève qu'avec peine et rarement du particulier au général, et l'idéalisme hégélien enfin répugnait foncièrement à son empirisme. Que l'abstrait pût posséder plus de réalité que le concret, que l'Idée fût en un certain sens indépendante des individus, l'Histoire des événements historiques, l'État des citoyens, l'Humanité des hommes et la Poésie des poètes, cela n'a jamais pu lui entrer dans l'esprit. Il était d'un irrémédiable sens commun.

Après 1830 l'époque est passée de la pure philosophie et de la pure poésie. Les esprits ont secoué la torpeur de la Restauration; on se prépare pour de nouveaux conflits, de nouvelles révolutions. La philosophie redescend sur la terre; elle devient réaliste, empiriste, « humaniste », voire matérialiste; la littérature aussi se met au service des intérêts du jour; elle agite les questions politiques, morales, sociales, qui fermentent dans les cerveaux. Le courant démocratique s'étale; le socialisme naît. Mais Grillparzer reste fermé à toutes les tendances. Il semble ignorer Feuerbach; il ne trouve sur Strauss que quelques plaisanteries faciles. Démocratie et socialisme lui font horreur. Les gens de la Jeune Allemagne sont à ses yeux des imbéciles ou même des fous. Il désapprouve sans doute les mesures prises contre eux par les gouvernements mais parce que ce que l'on prétend conserver ne vaut pas mieux que ce qu'on veut interdire : « Le monde progresse en remplaçant une absurdité par une autre » et un mal nouveau est préférable à un mal ancien; peut-être passera-t-il plus vite. Grillparzer, nous l'avons vu, est opposé à tout utilitarisme en littérature; c'est la mort de la poésie. Poésie politique, mauvaise poésie, comme disait

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

déjà Goethe. Dans le sommeil qui pèse sur l'Autriche, Grillparzer en est resté au point de vue de Weimar : l'art pur, l'art pour l'art, sans rapport avec la réalité quotidienne. La forme demeure l'essentiel; comme contenu n'est toléré que l'universellement humain.

Grillparzer ne peut s'intéresser qu'à l'art, plus exactement à la littérature. On ne le voit jamais ouvrir un livre scientifique; il n'a aucune curiosité des sciences de la nature qui à ce moment prennent leur essor en Allemagne. Il nomme tout au plus Alexandre de Humboldt pour se moquer de lui. Les recherches de Guillaume de Humboldt et des Grimm ne lui inspirent aussi que des railleries. L'histoire retient son attention, mais non les sciences historiques. Son idéalisme très exclusif de poète répugne à l'esprit scientifique et positif de l'époque. Guizot avait donné la formule en France : « Enrichissez-vous. » En Allemagne, en Autriche même, une période de prospérité matérielle commençait, avec les progrès de l'industrie. Des sociétés se fondaient; des instituts de culture scientifique s'ouvraient. Grillparzer ne voit là qu'un bas matérialisme. Le Zollverein excite sa verve : ainsi se réalise cette unité allemande, annoncée par les poètes, les rêveurs et les théoriciens. L'établissement des chemins de fer lui est aussi l'occasion d'épigrammes qui ont dû coûter peu à son esprit. A la même époque un autre poète, Lamartine, devenu député, annonçait en termes lyriques la signification idéale du rail. De même il fallait réaliser d'abord l'unité douanière pour préparer l'unité politique et par là achever l'unité idéale de l'Allemagne. Goethe a prédit le canal de Suez et celui de Panama et il aurait voulu être né assez tard pour voir encore ces ouvrages magnifiques, car il avait confiance que l'humanité ne chargerait pas seulement de coton et de fer les vaisseaux qui traverseraient les isthmes. Mais le génie de Grillparzer n'était pas assez puissant pour posséder une

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

aussi robuste assurance, pour déceler les parcelles d'or dans le sable de la réalité. Et ce renouveau allemand qui devait être si fécond en grands hommes, en grandes œuvres et en grandes actions ne lui paraissait qu'une « surexcitation sans énergie », une agitation stérile.

VII

La question enfin sur laquelle Grillparzer a porté les jugements les plus faux et émis les pronostics les plus erronés est celle de l'avenir politique de l'Allemagne. L'évolution du caractère et de l'esprit allemands depuis le début du dix-neuvième siècle n'avait trouvé en lui qu'un observateur malveillant, parfois mal informé et parfois borné. Comment aurait-il pu comprendre alors la façon dont ce caractère et cet esprit devaient se réaliser pratiquement, le rôle politique que cette nation était appelée à jouer parmi les autres nations? Car c'est de l'évolution intellectuelle et morale de l'Allemagne dans la première moitié du siècle qu'est sortie l'Allemagne de 1870; c'est Hegel, entre autres, qui a fait Bismarck. Grillparzer n'a pas prévu la transformation qui se préparait et on doit être prudent à lui en faire un reproche : d'autres ont été aussi aveugles que lui qui ont payé cette faute plus cher. L'Allemagne pour lui se résumait dans la splendeur de la culture de Weimar; l'histoire allemande à son gré se terminait en 1805, avec la mort du plus jeune des Dioscures et la vieillesse de l'aîné. En politique, à ses yeux, la nation ne devait pas dépasser non plus le stade de Weimar.

Grillparzer était confirmé dans cette opinion fausse par sa méconnaissance d'un dernier et essentiel facteur de l'esprit allemand : le facteur national. Grillparzer est un homme qui n'a à aucun degré le sens des questions de nationalités, des questions de races et, comme corollaire,

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

des questions de langues. Ne nous en étonnons pas. Nous retrouvons toujours chez lui cette incapacité de comprendre les éléments abstraits qui entrent dans l'esprit d'un peuple, les facteurs idéaux, souvent inconscients mais qui, traduits en sentiments, gouvernent le cours d'une nation. De même que lui étaient restées étrangères l'idée de l'Histoire, l'idée de l'État, l'idée de la Religion, l'idée même de l'Humanité, ainsi est demeurée en dehors des bornes de son esprit l'idée de la Nationalité ou de la Race. C'était encore une de ces idées romantiques que ne pouvait s'assimiler ce nourrisson du dix-huitième siècle. Il en était encore au rationalisme empiriste de Joseph II ou même à l'empirisme pur et simple de Metternich. C'est peut-être un trait du caractère autrichien; car ce n'est pas à Metternich que se borne dans la politique de ce pays la méconnaissance des facteurs idéaux. Pour Grillparzer la nationalité, la race, ce n'est qu'un mot, un de ces concepts ambitieux comme « la réalité de l'idée », « l'objectivité de la pensée », « la base historique », « la religion » et, pour finir, « l'unité allemande », dont l'Allemagne se grise depuis 1815 et depuis Hegel; quand on veut les examiner de près, ils se résolvent en mots, en fumée. Tout homme appartient à une nationalité, dit Grillparzer, dans une épigramme; cela signifie : tout homme est né quelque part, ce qui s'entend de soi-même. C'est se fier un peu trop au sens commun que de vouloir formuler et résoudre ainsi une question qui, au dix-neuvième siècle, a fait couler non seulement tant d'encre mais tant de sang.

En un siècle qui a vu le réveil de tant de nationalités, à un moment où la Grèce avait déjà reconquis son indépendance, Grillparzer écrivait encore que les différences entre les peuples s'effaçaient chaque jour un peu plus. Ces débats sur les nationalités lui semblaient nés d'un « intérêt esthétique », d'un dilettantisme malencontreusement égaré dans le domaine de la pratique; à ce point de vue il ran-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

geait la nationalité entre la ferveur religieuse et la sympathie pour l'État républicain. Sur les trois points les prévisions de Grillparzer ont été singulièrement démenties. Ou bien la passion nationale est par lui qualifiée de maladie, de grippe qui sévit sur l'Europe (« Die Influenza der Nationalitäten »). Il trouve enfin le terme qu'il cherchait quand il découvre que l'idée de la nationalité n'est qu'une « lubie de savant allemand ». Car il peut encore une fois prendre à parti ses vieux adversaires. C'est pour lui un article de foi et il prend à témoin l'univers, que les Allemands ont été les seuls inventeurs de l'idée de nationalité, de même qu'ils ont lancé dans le monde « l'idolâtrie de la langue nationale » qui en est la conséquence. L'orgueil sans mesure dont ils ont été la proie après 1815 et la manie des abstractions qui forment la caractéristique de l'hégélianisme, sont les auteurs responsables de cette funeste nouveauté : « D' où vient tout ce bruit, d'où vient cette prépondérance accordée à l'étude de la langue et des antiquités nationales sinon des chaires des Universités allemandes où des fous regorgeant d'érudition ont surexcité jusqu'au délire et au crime l'esprit d'une nation tranquille et raisonnable? »

Cette fureur de nationalité a en effet, continue Grillparzer, rendu les Allemands ridicules et odieux. On n'a pas ravivé le caractère national, on l'a faussé, altéré; on a fait de ces gens paisibles, raisonnables, modestes, consciencieux des énergumènes; ils semblent dans leurs rodomontades vouloir engloutir l'univers; ils roulent des yeux aussi terribles que ces sauvages qui avalent des torches enflammées devant les baraques des foires. Pour Grillparzer, ces fanatiques de l'idée nationale, ces « Hyperallemands » (« Ueberdeutsche »), ne sont que des fanfarons; leur héroïsme se borne à des déclamations. En fait, ils ramènent leurs concitoyens tout droit à la barbarie, en leur proposant pour modèles non plus les Grecs, ces ancêtres

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

de l'humanité, mais les Goths et les Vandales, ces ancêtres des Allemands actuels. « L'esprit moderne part de l'humanité et passe par la nationalité pour aboutir à la bestialité. » Dans une épître satirique de 1820, Grillparzer suppose qu'un disciple de Arndt ou de Jahn s'est réfugié parmi les Iroquois, comme parmi le seul peuple qui ait conservé son esprit national. L'émigré se délecte de voir les Iroquois mener une vie spécifiquement iroquoise : fumer la pipe sous les chênes séculaires, écorcher vif un prisonnier, boire de la bière dans les crânes des Français ou des Anglais en racontant des prouesses guerrières ou en hurlant des chansons nationales. Ils ont restauré leurs dieux antiques dont les missionnaires chrétiens avaient ébranlé la domination et « ils espèrent y croire bientôt de nouveau ». Sous l'influence néfaste de la civilisation ils avaient commencé de porter des pantalons, mais ils vont de nouveau les cuisses nues. On les appelle d'abominables sauvages : ils prétendent simplement être des Iroquois : « Comme ils sont déterminés à devenir la première nation du monde, ils ont décidé de se considérer entre eux provisoirement comme tels, jusqu'au moment où ils auront réalisé leur ambition. » Bref, ils sont vraiment et entièrement ce que les Allemands songent seulement à devenir : une nationalité, des Iroquois, des sauvages.

« Sommes-nous séparés par notre nationalité respective? écrit Grillparzer à un Hongrois. Je hais ces expressions à la mode qui ne réunissent pas mais divisent ce qui ne doit faire qu'un. L'homme atteint le plus haut degré de la nature humaine en tant qu'il est un homme et ce qui sépare les nations, ce sont plutôt leurs défauts que leurs qualités. » Les qualités deviennent elles-mêmes des défauts quand elles sont trop accentuées. Dans ce passage d'une lettre de 1861 survit l'idéal humain et cosmopolite du dix-huitième siècle et du joséphinisme en particulier : « La nationalité est chez un peuple ce qu'est le caractère chez

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

un homme. Il faut distinguer si le caractère est bon ou mauvais. S'il est mauvais, on doit l'améliorer, le supprimer autant que possible. La logique, le droit, la morale, la religion ont vis-à-vis de tous les hommes les mêmes exigences; à mesure que la civilisation progresse, les hommes se ressemblent toujours davantage. La nationalité, quand on l'accentue, suppose un état d'isolement et de barbarie. » Ce sont là sur la nature humaine des spéculations aussi simplistes que celles d'un rationaliste du dix-septième ou du dix-huitième siècle. Grillparzer considère toujours l'homme comme une pure intelligence, sans lien avec un milieu historique. Les éléments sentimentaux et instinctifs, que le passé a accumulés dans l'ombre de notre conscience, échappent à ses regards.

Grillparzer avait enfin, pour maudire la manie de la nationalité, une raison particulière : il voyait les ravages qu'une « lubie de savant » assez inoffensive en Allemagne exerçait en Autriche. Celle-ci renferme des peuples plus prompts à passer de la théorie à l'action que les hommes du Nord et, ce qui reste chez les Allemands une sottise platonique, devient chez les Hongrois ou les Tchèques une folie destructrice. A partir de 1848, Grillparzer eut le loisir de s'en apercevoir. Mais le particularisme des Magyars, des Bohémiens, des Croates ne lui parut jamais qu'une absurdité historique. Il n'y a de place en ce monde, disait-il, que pour cinq ou six grandes races; les nationalités secondaires doivent disparaître. La civilisation prépare déjà leur absorption en les forçant à se mettre à l'école des grands peuples. Pourquoi ces petites nations veulent-elles à toute force conserver leur langue? C'est le hasard de notre naissance qui donne à chacun de nous une langue maternelle, et qu'importent les sons? L'essentiel, ce sont les idées qu'ils expriment. Mais si ces idées sont d'origine allemande par exemple, pourquoi s'obstiner à les traduire en tchèque ou en hongrois? Pourquoi ne pas

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

adopter une fois pour toutes l'allemand? C'est ainsi que Grillparzer tranche la question des langues nationales.

Comment un homme, qui voyait dans l'idée de la nationalité allemande et dans l'enthousiasme qu'elle excitait, seulement une maladie, une mode de dilettantes ou une lubie d'érudits, aurait-il pu croire à la réalisation de l'unité allemande? L'unité allemande, a-t-il déclaré expressément, est un mot vide de sens, un mot qui ne répond à aucune idée et aucune réalité, de même que la nationalité allemande. Ce jugement date de 1845 et, vers cette époque, à mesure que les tendances unitaristes augmentent pour aboutir à l'effort de 1848-1849, les railleries de Grillparzer se multiplient. Au temps de Kotzebue, dit-il à Foglar, on se passionnait pour l'humanitarisme de Rousseau; maintenant on se passionne pour l'unité allemande; nous rions de Kotzebue, dans trente ans on rira de nous. En envoyant à un ami sa nouvelle, *le Pauvre Musicien*, il s'excuse plaisamment : « Il n'est question ici ni de l'unité allemande, ni de la flotte allemande, ni de la puissance mondiale allemande, et le héros n'a rien de cette énergie qui est née du jour au lendemain dans l'âme de la nation; aussi je n'attends de cette œuvre que très peu de succès. » Il se moque de cette cathédrale de Cologne qui, achevée, doit être le symbole des aspirations communes de la race allemande; ainsi l'humanité construisit autrefois, avant de se disperser à jamais, la tour de Babel.

Encore au printemps de 1866, lorsque Bismarck avait déjà pris en mains les destinées de la Prusse, et quelques semaines avant Sadowa, le vieux Grillparzer donnait libre cours à son scepticisme. Il manque aux Allemands, expliquait-il, la communauté de race et il leur manque les hommes d'État capables de créer l'unité. Les Allemands ont le particularisme dans le sang et c'est du reste au particularisme qu'ils doivent leur gloire dans le domaine de la pensée; les petits États ont été des foyers de civilisation.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Nous ne devrions pas demander davantage. Nous devrions nous contenter de nous être élevés si haut dans les sciences, dans la littérature, dans la poésie, que nous sommes sûrs de garder toujours notre place dans la mémoire et la civilisation de l'humanité. Devenir un grand peuple, un peuple politiquement important, ce ne semble pas être notre destin. Que les monnaies, les poids, les mesures, les chemins de fer soient communs à toutes les contrées de langue allemande et cela suffit. Mais les Allemands ont la rage de poursuivre toujours un but lointain; Napoléon les appelait avec raison des idéologues.

Si cependant l'unité devait un jour se réaliser, ce ne pourrait être que pour et par l'Autriche. « L'empereur d'Autriche est le vrai empereur d'Allemagne », s'écrie Grillparzer en mars 1849, pendant les délibérations du parlement de Francfort. Une hégémonie prussienne, qui excluerait l'Autriche, diminuerait et affaiblirait l'Allemagne au lieu de l'accroître et de la fortifier. 1866 laissa dans le cœur du vieillard une rancune qui se manifesta à la nouvelle des victoires prussiennes en 1870 : « Je déplore l'avenir de l'Autriche, dit-il à Augusta de Littrow-Bischoff; je ne puis pas sympathiser avec la Prusse; la France serait pour nous une meilleure alliée que la Prusse qui n'a en vue que son intérêt et non l'intérêt de l'Allemagne, comme le prouve l'annexion de la Hesse, du Nassau, du Hanovre. » En novembre 1870, il espérait encore un changement dans la fortune des armes, se rappelant que Napoléon passait encore en 1811 pour invincible : « Comme Allemand je dois me réjouir du succès de cette guerre, mais je crains la prépondérance de la Prusse plus presque que celle de la France. Bismarck étendra sa main vers tous les pays où résonne la langue allemande... Je me félicite d'avoir quatre-vingts ans et d'être devenu presque insensible aux événements qui agitent l'univers. »

Ce sont là propos d'un vieillard misanthrope et pessi-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

miste, mais la conviction qu'ils expriment était déjà ancienne chez Grillparzer. Depuis 1830 ou 1840, c'est-à-dire depuis le moment où il était devenu visible que l'Allemagne entrait dans une ère politique nouvelle, Grillparzer avait envisagé l'avenir sous les plus noires couleurs. Non qu'il se privât de maudire très sincèrement le présent, le régime Metternich, mais il n'attendait rien de bon de ces idées de liberté et d'unité qu'il voyait germer. Rappelant la parole de Lessing sur la recherche éternelle de la vérité que l'homme doit préférer à la possession même, il jugeait que l'on doit tout aussi peu souhaiter aux Allemands d'atteindre la liberté qu'ils rêvent : « Ils ne sauraient qu'en faire, tandis que la poursuite de la liberté les occupe agréablement. » C'est un peuple sans histoire, en ce sens qu'il n'y a pas de lien entre les divers stades qu'il a traversés; on ne voit pas en Allemagne, comme en Angleterre ou en France, un génie national se développer peu à peu et orienter la race vers un but que lui fixe la nature même. L'histoire allemande, comme l'avaient déjà déploré Hebbel, Immermann et autres, est une suite d'événements dont quelques-uns sont admirables mais dont l'ensemble offre le spectacle d'un irrémédiable chaos. L'époque de Kant, de Goethe, de Schiller marque un point culminant, suivi d'un rapide déclin. Depuis 1840 en particulier, l'Allemagne fait totalement fausse route. Il en est du reste de même d'à peu près toute l'Europe, et Grillparzer appelle à grands cris un homme providentiel. Mais sa foi est faible en ce Messie, et les souvenirs de la décadence de la Grèce, puis de Rome le hantent.

Quels seront les nouveaux envahisseurs barbares ? Les Slaves. Depuis 1813, depuis que les Cosaques ont traversé l'Allemagne entière, pour atteindre Paris, les Allemands voient monter à l'horizon le péril slave. Hebbel le signale, Immermann le mentionne, Feuerbach écrit que les deux ennemis fondamentaux de l'Allemagne sont le

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

pape et le tsar. Quand Grillparzer, en 1826, trouve les cochers berlinois aussi empaquetés dans des fourrures que des moujiks : « Vous habituez-vous déjà, leur demande-t-il, à porter la livrée de vos futurs maîtres? » En 1840 il prédit que les temps de la race slave sont proches et seraient même déjà venus si, à la tête du slavisme, ne se trouvait la Russie que tout le monde a, à juste titre, en horreur. Et, dans sa fameuse prophétie, Libussa annonce que l'empire du monde, après avoir passé entre les mains des Romains, des Espagnols, des Français, des Anglais, des Allemands même, reviendra enfin aux Slaves. Ce seront sans force et sans gloire, dans un univers épuisé, les dominateurs des derniers jours.

Voilà suffisamment de preuves que Grillparzer n'était à aucun degré, comme il l'écrivait lui-même aux étudiants allemands de Prague, en 1866, « un Allemand fanatique ». Il croyait, il est vrai, à une « mission » du germanisme dans le monde ou du moins dans certains pays, mais si la germanisation de la Bohême ou de la Croatie, voire, je pense, de la Hongrie, lui paraissait désirable, c'était uniquement dans l'intérêt général de la civilisation. Quatre ou cinq peuples et quatre ou cinq langues seulement peuvent exprimer la pensée de l'humanité; les nationalités et les langues secondaires doivent disparaître. Il n'est même pas besoin de mesures administratives, d'oppression gouvernementale; le processus s'accomplit de lui-même plus ou moins rapidement. Grillparzer prétend être ou bien un Viennois, c'est-à-dire une individualité tout à fait particulière, ou bien un homme; il est en fait un Viennois et idéalement un homme; il ne connaît pas cette abstraction intermédiaire qu'on appelle l'Allemand. Parlant avec Foglar en 1862 de cette « Deutschtümelei », de cette exagération maniaque de l'esprit germanique qui lui avait toujours répugné, il déclare sans croire commettre un crime de lèse-nation : « Je suis moi aussi

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

un Allemand, mais je serais tout aussi volontiers un Français, un Italien ou un Hongrois. »

Il était pourtant un Allemand; il retrouvait en lui-même plus d'un des défauts qu'il critiquait si âprement dans cette race. Sans doute, la maladie philosophique, l'hégélianisme, l'avait épargné. Mais cette torpeur rêveuse, cette langueur mélancolique, ces jeux stériles de l'imagination, qu'il condamne chez les romantiques, et par lesquels le romantisme était alors tellement représentatif de l'esprit allemand, faisaient aussi son tourment. Il se promet pourtant de ne pas devenir un second Novalis. Il a souffert, lui aussi, de ce divorce entre l'action et la pensée propre à cette nation « aveugle, dit Libussa, quand elle agit, inerte quand elle pense ». Tout au moins s'est-il juré d'éliminer autant que possible de son organisme ce virus germanique dont la présence ne lui vaut que gêne et douleur, de retrouver « cette innocence de l'âme », cette force, cette élasticité, cette joie que possédaient les Grecs et les Espagnols et que les Allemands ont perdues en s'écartant de la nature : « Je donne à la patrie allemande ma parole que je veux m'affranchir autant que possible (de l'esprit allemand contemporain). « Je dois supporter, dit Aurélie dans « *Wilhelm Meister*, mon destin qui a fait de moi une « Allemande. C'est le propre des Allemands de s'appesantir « sur la réalité et de sentir la réalité s'appesantir sur eux. » Mais, ajoute Grillparzer, je veux, dans la mesure de mes forces, me guérir de ce défaut. »

NANCY-PARIS, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

ANNALES DE L'EST
(1re SÉRIE)

1re à 18e année **(1887 à 1904)**, 18 volumes. Chacun à . . . . . **12 fr.**
Prix réduit de la collection des 18 volumes . . . . . **108 fr.**
La *Table générale des matières des dix premières années* se trouve au tome X, 1896, pages 599 à 640.

ANNALES DE L'EST ET DU NORD
(2e SÉRIE)

19e à 23e année **(1905 à 1909)**, 5 volumes. Chacun à . . . . . **12 fr.**
Prix réduit de la collection des 5 volumes. . . . . **30 fr.**

ANNALES DE L'EST
(3e SÉRIE)

Prix de chaque année par abonnement . . . . . **8 fr.**

24e année, 1910. — Fasc. 1 : **Cultes et Mythes du Pangée,** par M. Paul Perdrizet. Volume de 103 pages, avec 4 planches. . . . . **5 fr.**

— Fasc. 2 : **Le Mécénat du Cardinal Jean de Lorraine (1498-1550),** par M. Albert Collignon. Volume de 175 pages, avec 1 planche. . . . **6 fr.**

— Fasc. 3 : **Bibliographie lorraine (1909-1910).** Volume de 169 pages. **4 fr.**
(Ne se vend plus séparément.)

25e année, 1911. — Fasc. 1 : **Étude littéraire sur les Élégies romaines de Goethe,** par M. Marcel Blanc. Volume de 97 pages . . . . . **3 fr. 50**

— Fasc. 2 : **Tables alphabétiques et méthodiques** *des « Annales de l'Est » (1897-1904) et des « Annales de l'Est et du Nord » (1905-1909),* par M. Robert Parisot. Volume de 75 pages. . . . . **3 fr.**

— Fasc. 3 : **Bibliographie lorraine (1910-1911).** Volume de 155 pages. **4 fr.**

26e année, 1912. — Fasc. 1 : **La Lutte pour le français en Lorraine avant 1870.** *Étude sur la propagation de la langue française dans les départements de la Meurthe et de la Moselle,* par M. Gaston May. Volume de 214 pages, avec une carte . . . . . **4 fr. 50**
L'ouvrage de M. G. May a obtenu en 1913, de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, une partie du prix Audiffred.

— Fasc. 2 : **Étude sur la formation et l'emploi des composés nominaux dans le latin archaïque,** par M. Albert Grenier. Volume de 220 pages . . . . . **8 fr.**

— Fasc. 3 : **Bibliographie lorraine (1911-1912).** Volume de 256 pages. **5 fr.**

27e année, 1913. — Fasc. 1 : **L'Esprit public dans le département de la Meurthe, de 1814 à 1816,** par M. René Perrin. Volume de 123 pages. **4 fr.**
L'ouvrage de M. R. Perrin a obtenu en 1914, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une partie du prix Prost.

— Fasc. 2 : **Bibliographie lorraine (1912-1913).** Volume de 226 pages. **5 fr.**

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS
PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

ANNALES DE L'EST

PUBLIÉES PAR LA

FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY

TROISIÈME SÉRIE

VINGT-HUITIÈME ANNÉE — 1914

(Cinquième année de la troisième série)

Les ***Annales de l'Est***, abandonnant l'ancienne forme de Revue trimestrielle, comprennent, à partir de la troisième série, deux sections distinctes :

1° Une série de fascicules de sujets divers : littérature, philologie, archéologie, histoire, géographie, philosophie. Chaque fascicule, d'étendue variable, forme un ouvrage complet. Ces fascicules paraissent sans périodicité fixe;

2° Un fascicule annuel de *Bibliographie lorraine*, donnant l'analyse critique des principales publications, articles ou livres nouveaux, touchant l'archéologie, l'histoire, les arts, la littérature, la dialectologie, le folklore, la géographie et le mouvement économique de la région.

La *Bibliographie lorraine* a obtenu, en 1912 et en 1913, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une partie du prix Prost.

Elle a été en outre, à deux reprises, honorée d'une souscription par le Conseil général de Meurthe-et-Moselle.

Les divers fascicules d'une même année constituent ensemble un volume grand in-8 de 320 pages en moyenne, avec titre et table commune des matières. Ils sont néanmoins mis en vente séparément, à des prix variables suivant leur importance.

SOMMAIRE DE L'ANNÉE 1914

Fasc. 1. — A. Tibal. — **Études sur Grillparzer :** *Grillparzer et la Nature — Grillparzer et l'Amour — Grillparzer et les Races.* Un volume grand in-8 de 236 pages, broché. Prix . . . . . 5 fr.

En préparation :

J. Laurent. — Byzance et les Turcs seldjoucides dans l'Asie occidentale jusqu'en 1081.

Bibliographie lorraine, 1913-1914.

Afin d'avantager les personnes qui désirent acquérir, à titre d'abonnés, la suite ininterrompue et complète des ***Annales de l'Est***, il est prévu une faculté d'abonnement global à l'ensemble de chaque année.

Le prix annuel de cet abonnement — prix qui représente un montant sensiblement inférieur à celui de l'ensemble des fascicules achetés séparément — est de **8 francs**.

NANCY-PARIS, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

Digitized by Google
Original from CORNELL UNIVERSITY

ANNALES DE L'EST
PUBLIÉES PAR LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY
28e année — Fascicule 2

J. LAURENT
CHARGÉ DE COURS A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY

BYZANCE
ET
LES TURCS SELDJOUCIDES
DANS L'ASIE OCCIDENTALE
JUSQU'EN 1081

AVEC UNE CARTE HORS TEXTE

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS
NANCY-PARIS-STRASBOURG
1914 (1919)

Prix 7 francs.

Digitized by Google
Original from
CORNELL UNIVERSITY

Digitized by Google
Original from
CORNELL UNIVERSITY

BYZANCE

ET

LES TURCS SELDJOUCIDES

DANS L'ASIE OCCIDENTALE

JUSQU'EN 1081

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

ANNALES DE L'EST
PUBLIÉES PAR LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY
27e année — Fascicule 2

J. LAURENT
CHARGÉ DE COURS A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY

BYZANCE

ET

LES TURCS SELDJOUCIDES

DANS L'ASIE OCCIDENTALE

JUSQU'EN 1081

AVEC UNE CARTE HORS TEXTE

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS
PARIS — RUE DES BEAUX-ARTS, 5-7
NANCY — RUE DES GLACIS, 18
1913

Digitized by Google
Original from CORNELL UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Abréviations 6
Introduction 7

PREMIÈRE PARTIE

BYZANCE ET LES TURCS SELDJOUCIDES EN ASIE OCCIDENTALE JUSQU'EN 1071

Chapitre I. — L'attaque seldjoucide. 15
Chapitre II. — La résistance grecque. — Organisation de la frontière. 27
Chapitre III. — La résistance grecque. — Affaiblissement progressif de l'Empire 45

DEUXIÈME PARTIE

BYZANCE ET LES TURCS SELDJOUCIDES EN ASIE OCCIDENTALE DE 1071 A 1081

Chapitre I. — Fin de la résistance grecque 61
Chapitre II. — Occupation de l'Asie occidentale par les Turcs 91
Chapitre III. — État du pays en 1081. 102
Conclusion. 110
Table alphabétique des sources et des principaux ouvrages cités . . 113
I. Sources 113
II. Travaux modernes 117

Table chronologique 123
Table alphabétique des matières 127
Carte de l'Asie occidentale . . . . . Hors texte

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

ABRÉVIATIONS

III, c. 2	Livre 3, chapitre 2.
III, p. 2	Tome 3, page 2.
BCH	*Bulletin de Correspondance hellénique.*
BChr	*Byzantina Chronica* ou *Vyzantiski Vréménik.*
EHR	*English historical Review.*
JAs	*Journal Asiatique.*
JHS	*Journal of hellenic Studies.*
Journ. du Min	*Journal du Ministère russe de l'Instruction publique.*
M Abh	*Abhandlungen* de Munich.
RA	*Revue Archéologique.*
RH	*Revue Historique.*
ROL	*Revue de l'Orient Latin.*
W Sitzb	*Sitzungsberichte* de Vienne.

Les lettres et les chiffres placés immédiatement après les noms de lieux renvoient à la carte.

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

BYZANCE

ET

LES TURCS SELDJOUCIDES

DANS L'ASIE OCCIDENTALE

JUSQU'EN 1081

INTRODUCTION

Lorsque Alexis Comnène s'empara du pouvoir à Byzance, à la fin de mars 1081 (1), l'Empire grec était en mauvaise posture dans l'Asie occidentale : les Turcs Seldjoucides (2) lui en disputaient victorieusement la possession.

(1) Chalandon, *Al.*, p. 47.

(2) Sur l'origine des Turcs seldjoucides et sur leur histoire jusqu'à la fin du onzième siècle, voir, parmi les sources : Elmacin, III, c. 7; Aboulféda, III, p. 103 sqq.; Ibn Khallikan, III, p. 224 sqq.; Tarikhi, p. 191 sqq.; Makrizi, *ROL*, VIII, p. 192 sqq.; Samuel, p. 431 sqq.; Michel, III, p. 149 sqq.; Aboulfaradj, *Syr.*, p. 234 sqq.; Bryenne, I, c. 7 sqq.; Cédrénus, II, p. 566-570; Zonaras, XVII, c. 25, p. 634 sqq.; GT, I, c. 7 et 9; EH, II, c. 4 sqq, p. 59 sqq.; parmi les modernes : du Cange, *Notes à Bryenne*, p. 204-205; de Guignes, *Huns*, II, p. 185 sqq.; Gibbon, ch. LVII; Wilken, p. 224 sqq.; de Hammer, *Emp. Otto.*, I, p. 27 sqq.; Weil, III, p. 81 sqq.; Ranke, *Weltges.*, VIII, p. 32 sqq.; Hertzberg, *BuO*, p. 235 sqq.; Vambéry, *Türkenvolk*, p. 1-77 (sur l'origine et l'ethnographie, ne raconte pas l'histoire), 573; A. Müller, II, p. 72; Houtsma, *Over de Geschiedenis der Seldjuken van Kleinazie*, Amsterdam, 1893; Neumann, *Emp.*, p. 101 sqq.; Cahun, p. 170 sqq.; Röhricht, *1 K*, p. 227 sqq.; Marquart, *Streifz.*, p. 46 sqq. (liste des peuples qu'on a désignés depuis le sixième siècle sous le nom de Turcs); Schurtz, dans *Helmolt*, III, p. 346 sqq.; V. Scala et H. Zimmerer, dans *Helmolt*, V, p. 45, 119 sqq.; Jorga, I, p. 23 sqq.

Il suffira de rappeler ici que les Turcs Seldjoucides sont issus d'une horde formée autour du Turc Seldjouk, de la tribu des Ouzes ou des Gouzes, vers la fin du dixième

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

Une partie de leurs bandes pillardes venait de s'établir à demeure dans les provinces les plus rapprochées de Constantinople; leur chef résidait à Nicée (1); ils avaient à Chrysopolis un véritable repaire (2) d'où, par-dessus le Bosphore, que des cavaliers barbares leurs parents avaient naguère franchi à la nage (3), ils semblaient menacer d'une

siècle. Les Gouzes avaient leur résidence sur les bords de la mer d'Aral, où se trouvait leur capitale, Jengikent, à l'est de la Volga (MARQUART, *Streifz.*, p. 80, 338-340). MAÇOUDI, *Avertiss.*, p. 90 : « Beaucoup de Turcs Gouzz vivent dans les steppes qui s'étendent sur les bords de la mer des Khazares » (=Caspienne). ID., *Prairies*, I, p. 212 : « La plupart des Turcs qui habitent cette contrée (le pays de l'Oxus et de l'Aral), tant nomades que citadins, appartiennent à la tribu des Gozz, qui se divisent en trois hordes, nommées : la Grande, la Petite et la Moyenne. Ils se distinguent des autres Turcs par leur valeur, leurs yeux bridés et l'exiguïté de leur taille. » MAÇOUDI signale encore, au sujet des Turcs, « les traits caractéristiques de leur physionomie et la petitesse de leurs yeux », *Prairies*, I, p. 337. Ces Turcs sont « les très proches parents, les propres frères des Turcomans d'aujourd'hui » (VAMBÉRY, p. 595; — GT, I, c. 7, rapprochait déjà Turcs et Turcomans). Ils vivaient surtout de pillage, notamment sur le pays des Khazares, à l'embouchure de la Volga (MAÇOUDI, *Prairies*, II, p. 19), où ils pénétraient en passant les fleuves sur la glace (au début du dixième siècle), MAÇOUDI, *id.*

Ils abandonnèrent, vers le milieu du dixième siècle, le gros de leur tribu pour venir s'installer près de Boukhara et faire de cette ville le centre de leurs dévastations. Ils ont dès ce moment poussé leurs incursions du côté de l'Empire byzantin, en Arménie, jusque dans le Vaspouragan, en Mésopotamie jusqu'à Mossoul. Mais leur puissance politique ne date que de leur victoire (vers 1037-1040) sur le sultan gaznévide Masoud, qui régnait en Asie, de la Caspienne au Gange. Ils ont depuis lors été indépendants à Merv, Touch, Nichapour et Hérat, dans le Khorasan. Ils occupaient, sur les deux pentes des hautes montagnes qui bordent au nord le plateau de l'Iran, une position qui a fait leur puissance. Elle était sur la route des nombreux Turcomans qui venaient chaque année, suivant un antique usage de leur race, chercher fortune vers le sud. A leur passage, les Seldjoucides leur ont offert ce qu'ils voulaient, un chef et des camarades associés pour vivre de violences, de meurtres et de rapines. Et désormais, le flot des Turcomans en quête de pillage a grossi leurs rangs; en quelques années, il a fait de leurs bandes une puissante armée qui, en 1040, comptait plus de 200.000 hommes. C'est depuis lors qu'ils se sont attaqués avec succès à leurs voisins de l'ouest, à Bagdad, à l'Arménie et à l'Empire grec.

(1) BRYENNE, IV, c. 2, p. 130 (sous Nicéphore Botaniatès, 1078-1081), « Les chefs Turcs, fils de Koutoulmich, résidaient à Nicée. » — ANNE, III, c. 11, p. 178 (au début du règne d'Alexis Comnène), « Soliman, maître de tout l'Orient, avait sa résidence à Nicée; c'était son sultanat, comme nous disons, nous, le palais impérial »; VI, c. 9, p. 300 : c'est à Nicée que le fils de Philarète, prêt à livrer Antioche aux Turcs, doit venir trouver Soliman « qui était alors sultan »; VI, c. 10, p. 304, « Nicée, où se trouvait le sultanat ». — SYNOPSIS SATHAS, p. 184, à l'avènement d'Alexis, « le chef des Turcs était le sultan de Nicée ». — MATTHIEU, c. 123, en 1084-1085, « Soliman résidait à Nicée ». — Après la mort du sultan Malec-Chah (1092), Nicée est encore la capitale des Turcs d'Asie Mineure, « le domicile des sultans » (ANNE, VI, c. 12, p. 319).

(2) ATTALIATÈS, p. 267, Chrysopolis « était devenue sous Michel (VII Ducas 1071-1078) un repaire Καταγώγιον, pour les Turcs », d'où ils répandaient le sang chrétien; ID., p. 277, « le camp des Turcs à Chrysopolis ».

(3) Les Petchenègues en 1049, CÉDRÉNUS, II, p. 588; ZONARAS, XVII, c. 26

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

ruine prochaine la capitale et ses richesses (1). On a même affirmé qu'ils étaient maîtres de l'arrière-pays (2), que toute l'Asie Mineure leur payait tribut ou nourrissait leurs troupeaux (3), que leurs établissements sur la côte de Bithynie n'étaient point des postes avancés et isolés, mais la limite naturelle vers l'occident d'un empire immense et continu, et que l'État byzantin finissait en cette année 1081 à la rive européenne du Bosphore (4).

Au vrai, malgré leur installation à Nicée et à Chrysopolis, les Turcs n'étaient pas encore les maîtres incontestés de l'Asie Mineure (5). Leur puissance, toute récente, de

p. 643-644; SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 573-574. — Sur leur parenté avec les Seldjoucides, voir ATTALIATÈS, p. 156, « les Scythes et les Turcs sont en tout semblables »; VAMBÉRY, p. 76; MARQUART, p. 46. — La traversée du Bosphore à la nage a été effectuée en 1910 par des chevaux de la cavalerie ottomane à Rouméli-Hissar (*Illustration* du 27 août 1910, p. 147).

(1) Voir dans DIEHL, *Fig.*, II, p. 2, l'opinion générale au onzième siècle sur les richesses de Constantinople.

(2) ATTALIATÈS, p. 239, « les Turcs maîtres de tout l'Orient ». C'est une exagération, destinée, selon FISCHER, *Trapezus*, p. 185, à glorifier l'œuvre de libération qu'aurait ensuite accomplie Nicéphore Botaniatès; du reste, ATTALIATÈS se corrige lui-même en montrant les villes accueillant Nicéphore par toute l'Asie (p. 264), réduites à la famine par les déprédations des Turcs dans les campagnes (p. 96) et les places fortes assiégées par eux (p. 309). Cela n'a pas empêché A. MÜLLER, II, p. 89, de répéter comme absolument vraie et sans restriction l'affirmation d'ATTALIATÈS, p. 239. Voir n. 4.

(3) ATTALIATÈS dit, p. 116, dans une plainte très générale sur les malheurs du temps présent : « Nos ennemis ont rendu le pays romain leur tributaire et y font paître leurs troupeaux. »

(4) ANNE, III, c. 11, p. 178, « Alexis voyait les Turcs impies installés sur la Propontide. Soliman, leur chef, maître de tout l'Orient, avait sa résidence à Nicée »; VI, c. 11, p. 312, à l'avènement d'Alexis « la limite orientale de l'Empire était le Bosphore »; GT, I, c. 9, en peu de temps Alp-Arslan (1063-1072) « occupa tout le pays de Laodicée de Syrie à l'Hellespont, sur une longueur de trente jours de chemin, sur dix à quinze de large, avec ses cités et ses villes... Si les Turcs avaient eu des vaisseaux, ils soumettaient Constantinople »; THOMAS, III, c. 41, p. 246, « les Turcs dominèrent le monde, de la mer orientale à celle de l'occident, et il ne resta plus un coin de rocher que Dieu n'eût livré entre leurs mains; EH, p. 72, « le Bosphore seul a défendu Constantinople contre les Turcs ». — Ce sont là des affirmations générales; elles ne s'appliquent précisément à l'avènement d'Alexis que dans ANNE; mais ANNE nous montre par ailleurs les armées grecques opérant encore « çà et là » en Asie Mineure, I, c. 4, p. 25; il y a des généraux grecs à Héraclée, en Paphlagonie, en Cappadoce, à Khonæ (vers Philadelphie et Laodicée, voir DU CANGE, notes à ANNE, II, p. 487; GFRÖRER, III, p. 810-814; RAMSAY, *Asia*, p. 78, 231) et ailleurs, III, c. 9, p. 171.

(5) Nous en verrons des preuves plus loin, p. 26, n. 4, 70-71, 94 seq., 99; pour le moment, contentons-nous de noter qu'en 1081 même, Nicéphore Mélissène, révolté en Asie contre Nicéphore Botaniatès, a fait proposer à Alexis Comnène, révolté

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

croissance rapide et incomplète, n'y était pas solidement établie. En connaître les limites, les ressources et les forces permettrait d'apprécier l'importance de la tâche qui s'imposait en Asie à Alexis Comnène. Mais une telle précision n'est pas complètement possible, faute de documents sur les positions enchevêtrées occupées par les deux partis. Pendant que les Turcs s'installaient sur le Bosphore (1), les Grecs se maintenaient sur l'Euphrate, en Syrie et à Trébizonde (2) ; entre ces limites extrêmes, ils étaient, presque à chaque pas, en contact et en lutte (3). Cela étant, il ne faut pas attendre des sources une description minutieuse des forces respectives des deux peuples en présence; les contemporains n'ont eu ni ce souci du détail, ni cet amour de la précision. Parmi les historiens orientaux (4), les musulmans (5), très postérieurs en date, n'ont rien dit de la conquête de l'Asie Mineure par les Turcs, ils se sont bornés à l'enregistrer. Les chrétiens, Arméniens ou Syriens (6), étaient trop éloignés, trop indifférents en cette affaire, ou au contraire trop hostiles aux Grecs pour s'être mis en quête du détail de leurs désastres ou de leur résistance. Quant aux Byzantins, ils n'ont pas voulu raconter par le menu l'histoire de leur défaite. De toute manière, on ne trouve dans les sources que des généralités. Et il faut presque s'en féliciter; car,

en Europe contre le même empereur, un partage où il se réservait l'Orient (ANNE, II, c. 8, p. 115). Tout n'y appartenait donc pas aux Turcs.

(1) Voir notes 2, p. 8; 4, p. 9 et 3, p. 11.

(2) Voir p. 59 sqq.

(3) Voir p. 99, et LEBEAU, XV, p. 123.

(4) Les historiens occidentaux latins, qui ne furent pas des témoins oculaires de la conquête de l'Asie grecque par les Turcs, ne peuvent être utilisés comme sources pour l'histoire précise de cette conquête.

(5) ABOULFÉDA est mort en 1331; le TARIKHI est du quatorzième siècle; IBN KHALDOUN est mort en 1406; MIRKHOND est de la deuxième moitié du quinzième siècle. — Le silence de ces auteurs sur l'expulsion des Byzantins d'Asie Mineure est déploré par LE STRANGE, *Lands*, p. 140.

(6) MATTHIEU, mort peu après 1136; MICHEL le Syrien, mort en 1199; ABOULFARADJ, mort en 1286.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

lorsqu'elles précisent davantage, c'est pour se contredire. Sur l'État turc de Bithynie, par exemple, elles sont relativement riches en détails, mais elles ne s'entendent ni sur sa capitale (1), ni sur son chef (2), ni sur son étendue (3), ni sur sa véritable situation politique (4). Si bien qu'il paraît sage de renoncer à dresser, d'après les sources, un inventaire géographique détaillé des possessions turques et byzantines dans l'Asie occidentale en 1081.

Plus d'un pourtant, parmi les modernes, ne s'est pas résigné à cette ignorance. On a voulu, malgré tout, savoir en quel état précis la dynastie des Comnènes a trouvé

(1) C'est Nicée dans les textes cités note 1, p. 6 et dans ANNE, VI, c. 12, p. 319. C'est Iconium dans ABOULFÉDA, III, p. 255; TARIKHI, p. 191, 333.

(2) « Les fils de Koutoulmich » (ATTALIATÈS, p. 266, 276). — « Masour et Soliman, fils de Koutoulmich » (BRYENNE, IV, c. 2, p. 130; DJÉNABI, auteur du quinzième siècle, dans DE HAMMER, I, p. 27). — « Soliman » (MICHEL, III, p. 172, 176; MIRKHOND, p. 95; ABOULFÉDA, III, p. 255; NESCHRI dans VAMBÉRY, p. 573, 595-596; EH, III, c. 1, p. 66). — « Koutoulmich » (ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 276), puis « son fils Soliman » (*Id.*, p. 277). — « Koutoulmich et ses cinq fils » (SKYLITZÈS, p. 732).

(3) Soliman aurait occupé toute l'Asie Mineure, d'Antioche à Scutari, de la mer Égée à la Mer Noire, si l'on en croit et si l'on additionne les affirmations d'ANNE (I, c. 4, p. 25 : le pays entre l'Hellespont et le Pont-Euxin, entre les mers Égée et de Syrie, les côtes de Pamphylie et de Cilicie); de la SYNOPSIS SATHAS (p. 183-184 : les grandes villes d'Anatolie, Nicée, Chalcédoine, le pays de Smyrne, l'Hellespont); de MICHEL (III, p. 172 : la Cappadoce, le Pont, Nicée, Nicodémie; p. 176, Iconium); d'ABOULFARADJ (*Syr.*, p. 277 : le littoral jusqu'à Tarse et à Tortose); d'ABOU'L MEHACIN (cité par DE GUIGNES, *Huns*, II, 2, p. 2 : Tortose); de GUILLAUME DE TYR (I, c. 9 : tout le pays de Laodicée à l'Hellespont, sur trente jours de long et dix de large). — Mais on nous dit, d'autre part, qu'en 1078-1079, Michel VII Ducas détrôné, put aller jusqu'à Éphèse (ATTALIATÈS, p. 303; SKYLITZÈS, p. 738; GLYCAS, p. 617); qu'il y avait à cette date un stratège byzantin à Nicomédie (ATTALIATÈS, p. 268); un gouverneur pour le thème des Anatoliques (ATTALIATÈS, p. 213, 256; BRYENNE, p. 5; il s'étendait d'Amorium à Iconium); un autre dans le thème lointain de Mésopotamie (BRYENNE, III, c. 15, p. 118; sur ce thème, voir p. 30); que les Grecs gardaient en 1081 Héraclée du Pont, la Paphlagonie, la Cappadoce, Khoma et d'autres pays (ANNE, III, c. 9, p. 171); que, si ces seules contrées, au dire d'ANNE, reçurent d'Alexis une demande de secours, il ne faut pas oublier que d'autres pays d'Asie (voir CHALANDON, *Al.*, p. 12 et 96) reconnaissaient encore la souveraineté de Byzance, en toute première ligne Trébizonde, Antioche et les Arméniens de Philarète, et qu'Alexis put, en 1082, ouvrir à Venise, qui était renseignée et qui ne se serait pas laissé berner, les ports de Syrie (Laodicée, Antioche), de Cilicie (Mamistra, Adana, Tarse), de Pamphylie (Attalia) et ceux de Strovilos, de Chios, d'Éphèse (Théologue) et d'Abydos (TAFEL, *Urkunden*, p. 52 et 118).

(4) Soliman agit au nom du Sultan et d'accord avec lui (MICHEL, III, p. 172; MIRKHOND, p. 231; EH, p. 66; ABOU'L MEHACEN dans DE GUIGNES, *Huns*, II, 2, p. 2); il est indépendant du Sultan (ATTALIATÈS, p. 266; ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 277); il est à la solde et le vassal de l'Empire grec (ATTALIATÈS, p. 266-267, 277; ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 276).

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

l'Asie. Et l'on a établi une double liste de provinces ou de villes, attribuant l'une aux Turcs, l'autre aux Grecs. Comme les sources n'étaient pas d'accord, ces essais de précision ont abouti à des résultats contradictoires. L'État turc de Bithynie, par exemple, a subi le même sort chez les historiens modernes que chez ceux du Moyen Age; il a changé, au gré de chacun, de capitale (1) ou d'importance (2), et la ville même d'Iconium a été attribuée aux Turcs à une date qui varie entre 1072 et 1084 (3).

Il est donc vain de demander aux textes une précision qu'ils ne comportent pas. On doit se contenter d'enregistrer leurs affirmations générales, souvent oratoires ou tendancieuses, sans les prendre trop à la lettre, sous peine d'en exagérer le véritable sens (4). Il faut surtout, en suivant dans les sources les méfaits des hordes turques, si mobiles et si insaisissables, ne pas les installer trop vite dans les villes qu'elles ont pillées; ne pas prendre l'itinéraire de leurs destructions pour celui de leurs conquêtes (5);

(1) C'est Nicée pour DE GUIGNES (*Huns*, II, 2, p. 2); DU CANGE (*Notes* à BRYENNE, p. 228; il hésite pour l'occupation de Nicée par les Turcs entre 1078 et 1085); LEBEAU, XV, p. 123; WEIL, III, p. 129; JORGA, I, p. 77. C'est au contraire Iconium, malgré le nombre et l'importance des sources désignant Nicée (voir les notes, 1, p. 8, et 1, p. 11), pour NEUMANN, *Emp.*, p. 109, 114; RAMSAY, *Asia*, p. 78; BRÉHIER, *Église et Orient*, p. 51.

(2) DU CANGE (*Notes* à BRYENNE, p. 228) a constaté notre ignorance ou notre incertitude; HASE a fait de même (*Rec. gr.*, I, p. 98). Néanmoins, GFRÖRER (III, p. 799 sqq), HERTZBERG (*BuO*, p. 263), A. MÜLLER (II, p. 89) ont attribué aux Turcs, en termes trop généraux, toute l'Asie Mineure à peu de chose près. Il y a plus d'exactitude dans DU CANGE (*Notes* à BRYENNE, p. 228), LEBEAU (XV, p. 184), HASE (*Rec. gr.*, I, p. 98), RAMSAY (*Asia*, p. 78), CHALANDON (*Al.*, p. 12, 71, 95), JORGA (I, p. 77). Mais ils ne s'accordent pas sur tous les points : Nicée était aux Turcs avant Alexis, selon LEBEAU, XV, p. 123, FINLAY, *Hist.*, II, p. 87, EH, p. 66, 142. Pour HASE, *Rec. gr.*, I, p. 98, c'est Alexis qui la leur a livrée. Voir encore les contradictions signalées note 3, p. 11.

(3) Dès 1072, NEUMANN, *Emp.*, p. 109, 111; EH, II, c. 5, p. 64, n. 34; — en 1078, BRÉHIER, *Église et Orient*, p. 51; — en 1080, les Turcs sont depuis longtemps en possession d'Iconium, WEIL, III, p. 137; — en 1084, LE STRANGE, *Lands*, p. 140; — le TARIKHI donne même (p. 191, 333) la date de 1087; — l'État des Seldjoucides de Roum a existé sous Soliman, depuis 1073, SCHURTZ, dans *Helmolt*, III, p. 351.

(4) Voir les exemples signalés notes 2 et 4, p. 9; 3, p. 11.

(5) FISCHER, pour avoir transformé le pillage d'Erzeroum en 1049 en une conquête (*Trap.*, p. 180) est obligé de supposer qu'en 1071 la ville a été reprise par les Turcs (*Id.*, p. 181). Voir encore la marche des Turcs transformée trop vite en conquête, dans RAMSAY, *Asia*, p. 78, CHALANDON, *Al.*, p. 10-12, 71-72. JORGA a présenté une vue beaucoup plus juste des faits, I, p. 72 sqq.

Digitized by Google — Original from CORNELL UNIVERSITY

ne pas oublier qu'elles sont revenues souvent dans le même pays, qu'elles l'ont dévasté plusieurs fois et qu'elles ont très rarement pris possession d'un territoire quelconque sans l'avoir d'abord transformé, par leurs ravages répétés, en une contrée selon leurs goûts de nomades et de pasteurs, en un désert.

Ainsi utilisées, les sources ne sont plus en contradiction irrémédiable. A défaut d'une carte politique détaillée de l'Asie Mineure en 1081, elles vont nous permettre d'établir qu'à cette date les Turcs n'étaient encore en Asie que des pillards errants; que leur installation dans le pays de Nicée n'était pas le résultat d'une politique voulue et réfléchie, mais un heureux hasard dû aux divisions et à la faiblesse des Byzantins, et que, à part cette exception fortuite, ils étaient encore occupés à parcourir et à piller dans tous les sens l'Asie occidentale, dont les populations chrétiennes ou pactisaient avec eux, ou bien, réfugiées derrière les murs de leurs forteresses, résistaient un peu partout à l'invasion.

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

PREMIÈRE PARTIE

BYZANCE ET LES TURCS SELDJOUCIDES EN ASIE OCCIDENTALE JUSQU'EN 1071

CHAPITRE I

L'Attaque Seldjoucide

En 1081, il n'y avait pas longtemps que les Turcs se déplaçaient à leur gré à travers les campagnes de l'Asie Mineure. Ils n'avaient commencé à s'y aventurer sans retenue que depuis la fin de 1071.

Ce n'est pas qu'ils se soient fait faute jusque-là d'y multiplier les rapines et les massacres. On les y avait vus d'abord comme mercenaires de Byzance (1), ou comme soldats à la dévotion du calife (2). Comme tels, ils s'étaient acquis de bonne heure la réputation de redoutables pillards (3).

(1) L'armée byzantine employa beaucoup de Turcs au neuvième siècle. Les Turcs Vardariotes furent installés à Thessalonique par l'empereur Théophile (829-842) (TAFEL, *Thessal.*, p. 81). Un chef mercenaire Turc, originaire du Ferghana, est mentionné dans GEORGES LE MOINE CONTINUÉ, p. 722, sous le règne de Michel III, 842-867. CONSTANTIN PORPHYR. affirme l'existence permanente d'un corps de Ferghaniens dans la Garde (*Cer.*, p. 567 et II, p. 674, pour le commentaire de REISKE). Vers 880, HAROUN BEN YAHYA a vu à Constantinople, au palais, un corps de 10.000 Turcs et Khazares (dans MARQUART, *Streifz.*, p. 216, 219) tout couverts d'or, vêtements et armes (*Id.*, p. 219, 227).

(2) Depuis le début du neuvième siècle, les Turcs avaient été très nombreux au service du calife, voir HERTZBERG, *BuO*, p. 132, A. MÜLLER, I, p. 520 sqq. Les Turcs étaient nombreux dans l'armée arabe qui saccagea Amorium en 838, voir LEBEAU, XIII, p. 138, WEIL, II, p. 313 sqq., A. MÜLLER, I, p. 538, DAGHBASCHEAN, p. 10, VASILIEF, I, p. 120, J. B. BURY, *Moutasim's March through Cappadocia in a. d.* 838, *JHS*, XXIX, 1909, p. 120-129.

(3) Le sac d'Amorium en 838 (voir la note précédente) fut en grande partie leur fait. — Leur mission est « de sortir sur toute la terre et de la dévaster », MICHEL III, p. 150. — « Ils chargeaient et emportaient dans leur pays les richesses des contrées » visitées par eux, MICHEL III, p. 154. — Sur le pillage turc, voir p. 107.

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

De toutes les tribus turques, les Seldjoucides, les premiers, vinrent rançonner l'Empire, non plus sous les drapeaux d'un souverain étranger, mais pour leur propre compte. Cependant leurs premières invasions en Asie occidentale n'atteignirent pas l'Empire byzantin. Elles eurent même d'abord pour lui un résultat favorable, car, en terrorisant les vassaux de Byzance et en amenant celle-ci à se préoccuper d'une sérieuse organisation défensive en ces régions, elles provoquèrent l'annexion à l'Empire de l'Arménie orientale (1) et d'une partie de la Géorgie.

C'est en l'année 1021 qu'une terrible invasion des Seldjoucides en Arménie et une expédition de l'empereur Basile en Géorgie assurèrent à l'État grec une grande extension sur sa frontière orientale. Les Turcs en effet envahirent (2) le Vaspouragan (3). « Ces bêtes féroces altérées de sang (4), ces chiens enragés de Turcs, ces scélérats et immondes fils de Kham (5), à l'aspect étrange, armés d'arcs et les cheveux flottants comme des femmes » (6) surprirent les Arméniens (7), qui ne surent pas « se prémunir contre

(1) L'Empire avait déjà annexé toute l'Arménie occidentale, le pays du Taurus à Mélitène et à l'Euphrate, partie sous Basile Ier le Macédonien, partie sous son fils Léon le Sage; la vallée de l'Euphrate septentrional avec Erzeroum, à la mort du curopalate David en 1001; celle de l'Euphrate méridional ou Taron jusque vers Mouch, en 986. Sur ces annexions, voir p. 28 sqq.

(2) Sur cette invasion, et sur l'émigration de Sénakhérim de Vaspouragan, voir Arisdaguès, p. 31-32, Thomas Continué, p. 247-248, Matthieu, c. 37, 38, Samuel, a. 1016, Jean d'Antioche, p. 62, Michel III, p. 133, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 213, Cédrénus, II, p. 464, Saint-Martin, I, p. 368, Lebeau, XIV, p. 210-211, Gfrörer, III, p. 432, Schlumberger, *Ep.*, II, p. 495 sqq., Tournebize, p. 123-124.

(3) Matthieu, c. 37, au commencement de 467 arm. = inc. 17 mars 1018; c. 38, p. 43, l'année de la mort de l'empereur Basile II (1025); Arisdaguès, en 1018; Samuel et Cédrénus, en 1016; Thomas et Jean d'Antioche, en 1021.

(4) Matthieu, c. 37, Thomas, III, c. 41, p. 246.

(5) Matthieu, c. 38, p. 43.

(6) Id., c. 38, p. 41; Arisdaguès : « Des troupes sortirent du Turkestan, montées sur des chevaux rapides comme l'aigle, aux sabots durs comme la pierre; leurs arcs étaient tendus et leurs flèches acérées. Les soldats portaient autour des reins de fortes ceintures et aux pieds des chaussures dont il est impossible de délier les cordons. » p. 72.

(7) Matthieu hasarde même ceci (c. 38, p. 41) : « Jusque-là on n'avait jamais vu de cavalerie turque. » C'est manifestement faux. Il y avait longtemps que les Arméniens connaissaient les Turcs pour être allés les combattre en Khorasan sous le Ba-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

les flèches de ces infidèles » (1); et Sénakhérim Ardzrouni, roi du Vaspouragan (2), fut impuissant contre eux (3). Sa terreur (4) fut grande devant les Turcs (5). Elle le décida à céder son royaume (6) à son protecteur officiel depuis l'an 1000 (7), à l'empereur Basile, qui le fit magistros (8), gouverneur de Cappadoce, et qui lui donna en échange Sébaste et son territoire, Larissa, Abara et autres villes. « Sénakhérim alla s'y établir avec toute sa famille, beaucoup de princes et une grande partie de ses sujets » (9). La cession du pays des Ardzrouni fit gagner à l'Empire toute la contrée qui s'étend des montagnes au sud du lac de Van et de la haute vallée du Grand Zab jusqu'au pays de Siounie, sur la rive gauche de l'Araxe, vers Nakhitchévan; du côté de l'est, la frontière en est mal connue, tout le long de l'A-

gratide Sempad au début du septième siècle (Voir SAINT-MARTIN I, p. 333 et MARQUART, *Streifz.*, p. 438), ou pour les avoir vus dévaster leur propre pays sous les ordres et pour le compte de l'Émir des croyants : vers 760 déjà les soldats du gouverneur d'Arménie Hasan ibn Katabah, amis « d'exécrables débauches, insatiables et cruels », étaient recrutés dans le Khorasan (c'étaient des Turcs), GHÉVOND, p. 132. Depuis lors, presque toutes les révoltes de l'Arménie avaient été réprimées par des gouverneurs ou par des soldats turcs. Seulement c'était bien vraiment la première armée turque qui opérât pour son compte personnel en Arménie.

(1) MATTHIEU, c. 38, p. 41.

(2) CÉDRÉNUS, II, p. 464, « Sénakhérin, chef (ἄρχων) de la Haute-Médie ou Aspracanie ».

(3) MATTHIEU, c. 38.

(4) Il suffit de les voir pour éprouver les défaillances de la terreur, THOMAS, III, c. 41, p. 246.

(5) Terrorisé par les Arabes voisins, auxquels il ne pouvait résister, CÉDRÉNUS; — après vingt-deux ans de ravages par les Sarrazins, SAMUEL; — GFRÖRER croit aussi que Senakhérim a fui devant les Arabes et non devant les Turcs.

(6) 4.000 villes ou villages, 10 cités, 72 châteaux, SAMUEL, TCHAMTCHIAN-AVDALL, II, p. 112; moins les 105 monastères qui s'y trouvaient, SAMUEL. — « Le roi Sénakhérim se rappela l'ordre du Seigneur : Si l'on vous chasse de cette ville, fuyez dans une autre » (MATTHIEU, *Évang.*, X, 23), THOMAS, III, c. 41, p. 247.

(7) Pendant que Basile, venu pour recueillir la succession du curopalate David (1001), était dans le pays, il eut une entrevue avec les deux frères Sénakhérim et Gourguen du Vaspouragan; après quoi il fit dire aux émirs arabes voisins de laisser en paix l'état de Vaspouragan; ainsi il mit fin au pillage et aux exactions des collecteurs d'impôts (comprenez des gouverneurs arabes), AÇOGHIK, III, c. 46, p. 214.

(8) KÉKAUMÉNOS, c. 245, mais il ne reçut de l'Empereur que cette seule dignité Et cependant les fils de Sénakhérim lui ont succédé dans le gouvernement reçu de l'Empereur.

(9) 14.000 hommes, dit THOMAS.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

derbéidjan; pourtant les pays de Her et de Zarévand, très proches du lac d'Ourmiah, faisaient partie de l'État des Ardzrouni et passèrent alors sous la domination grecque; l'empereur Basile reçut en personne le tribut et la soumission du prince de Her (1).

Vers le même temps, une révolte du roi d'Abasgie et de Géorgie avait amené Basile II dans ce pays. En 1018, le roi Georges (2) avait repris aux Grecs ce que l'empereur Basile II avait prélevé en 1001 sur l'héritage de son grand-oncle le curopalate David. Sur quoi, en 1021, l'Empereur ravagea la Géorgie, où il fit 200.000 victimes (3). Dans une deuxième campagne en 1022, Basile II obligea le roi Georges (4) à lui rendre tout l'héritage du curopalate David, « dans le Daikh, le Basian, à Artahan et à Cola, dans le Djavakheth et dans le Kakheth » (5). De ce fait, l'Empire posséda les montagnes entre l'Euphrate septentrional, le Tchorokh et le Kour; il occupa aussi la vallée de ce fleuve jusqu'aux environs de Tiflis. Il fit de ce pays la province d'Ibérie, qu'il mit aussitôt en état de défense.

L'annexion de ces provinces ibériennes eut pour conséquence celle d'Ani et de son royaume. D'abord le roi d'Ani Jean Sempad, pris entre les menaces de Basile II, contre lequel il avait intrigué avec le roi Georges d'Abasgie-Géorgie, et l'approche des Turcs Seldjoucides, se décida

(1) ARISDAGUÈS, p. 36. — Sur la famille et les domaines des Ardzrouni, voir mon travail sur *Byzance, l'Islam et la fondation du royaume Bagratide d'Arménie.*

(2) SCHLUMBERGER, *Ep.*, II, p. 470.

(3) JEAN d'Antioche, p, 61; SCHLUMBERGER, *Ep.*, II, p. 474. Voir aussi p. 31 sqq., 159 sqq. — Sur la guerre contre le roi Georges et sur l'acquisition d'une partie de la Géorgie, voir ARISDAGUÈS, p. 12, 21 sqq., 34-36 (ne donne pas les noms des provinces cédées); *Chronique géorgienne*, p. 306 sqq.; AÇOGHIK, III, c. 44, p. 212; JEAN d'Antioche, p. 62 sqq; CÉDRÉNUS, II, p. 477-478. — L'Empereur va contre Georges, chef des Abasges, qui ravage les frontières, CÉDRÉNUS, II, p. 477. ARISDAGUÈS, p. 12 : l'Empereur a laissé au roi de Géorgie Pakarad une partie de l'héritage du curopalate David; à la mort de Pakarad, en 1015, il le réclame à son fils Georges, qui refuse de le rendre; d'où la guerre. — Récit des ravages des Grecs en Géorgie dans ARISDAGUÈS, p. 21 sqq.

(4) SCHLUMBERGER, *Ep.*, II, p. 531.

(5) *Chronique géorgienne*, p. 309.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

en 1021-1022 à faire un testament en faveur de Basile, et à tenir de lui désormais son royaume en fief. En retour, il fut créé magistros et il fut chargé, sa vie durant, du gouvernement d'Ani et de la grande Arménie (1). Les liens qui le rattachaient à Byzance furent consolidés en 1031 par son mariage avec une nièce de l'empereur Romain Argyre (2). Cependant, lorsqu'il mourut en 1041 (3), Byzance, occupée ailleurs, ne réclama pas aussitôt l'héritage qui lui avait été promis. Mais en 1043, lorsque les Turcs devinrent menaçants, l'empereur Constantin Monomaque, désireux de couvrir efficacement l'Ibérie contre eux (4), prétendit entrer en possession de son bien (5). Il fallut trois expéditions pénibles (6), la complicité de certains sujets du roi d'Ani (7), la menace constante des Turcs (8) et les ressources de la tortueuse diplomatie byzantine (9) pour

(1) Arisdaguès, p. 27; Cédrénus, II, p. 557; — Tchamtchian-Avdall, II, p. 115, Saint-Martin, I, p. 369, Lebeau, XIV, p. 224, Gfrörer, III, p. 439 sqq., Petermann, *Beiträge*, p. 104, Schlumberger, *Ep.*, II, p. 498 sqq., Tournebize, p. 125-126.

(2) Cédrénus, II, p. 498, Samuel, a. 1032, Tchamtchian-Avdall, II, p. 117, Lebeau, XIV, p. 246, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 106.

(3) Saint-Martin, I, p. 370, Gfrörer, III, p. 443, Brosset, *Coll.*, II, p. 444, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 212, Tournebize, p. 126. — Une inscription arménienne citée par Prud'homme dans Arisdaguès, p. 61 et datée de 490 arm., année qui commença le 11 mars 1041, est du règne de Kakig, successeur de Jean Sempad, Matthieu, c. 56 (1041), Arisdaguès, p. 60.

(4) Attaliatès, p. 80.

(5) Sur l'annexion d'Ani, voir Arisdaguès, p. 60 sqq., Samuel, a. 1044, *Chronique géorgienne*, p. 319-320, Matthieu, c. 58 sqq., 65 sqq., Attaliatès, p. 80, Cédrénus, II, p. 556 sqq., Schlumberger, *Ep.*, III, p. 214 sqq, Tournebize, p. 126 sqq.

(6) En 1039, sous Michel IV; en 1042 et en 1043, Arisdaguès, c. 10, p. 62.

(7) Le Roi fut trahi par Sarkis, impatient de le remplacer (Arisdaguès, p. 66) et soutenu par les Géorgiens du prince Liparit (*Chronique*, p. 319-320). Le Pahlavide Grégoire Magistros se laissa attirer à Byzance au moment décisif (Arisdaguès, p. 69). Les notables d'Ani, pendant que leur roi Kakig était à Constantinople, faillirent livrer leur ville à l'émir de Douin, Arisdaguès, p. 69. Le patriarche Pierre, sentant Ani lui échapper en l'absence du roi Kakig, la remit à l'Empereur moyennant « des sommes d'argent et le gouvernement de la ville », Arisdaguès, p. 69. « Les princes demeurés dans la ville s'attaquaient l'un l'autre par la perfidie et par le mensonge; ils formèrent le plan astucieux de se livrer réciproquement à l'ennemi », Samuel, a. 1042, Kiracos, p. 48.

(8) Ils ravagèrent une partie de l'Arménie en 1041 et en 1042, Matthieu, c. 63, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 243-244, Lebeau, XIV, p. 289, 351, Weil, III, p. 87.

(9) Contre Ani, elle fit alliance avec l'émir kurde de Douin, Cédrénus, II, p. 558. Elle sut attirer à Constantinople le Pahlavide Grégoire Magistros, principal défen-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

amener le roi Kakig à accepter en échange de son royaume, avec le titre et la dotation de magistros, un palais à Constantinople, un établissement en Cappadoce, Kharsian et Lycandos, à Galombégad et à Bizou (1).

Par l'acquisition du royaume d'Ani, l'Empire tenait le massif montagneux, qui couvrait vers l'est l'Ibérie enlevée en 1021 au roi des Abasges; il reliait cette province à celle de Vaspouragan ou de Haute-Médie; il possédait désormais, sur sa frontière orientale, un territoire compact, sans morcellement ni découpure, entre le pays d'Ani et le lac de Van. Comme ces possessions étaient complétées par la souveraineté sur les villes de Pergri (2), de Manazkerd (3), de Khélath (4) et d'Ardjich (5), situées toutes au nord du lac de Van; par des acquisitions secondaires comme celle que l'Empire fit sur Grégoire Magistros Bahlavouni (6);

seur du roi Kakig, puis ce roi lui-même, ARISDAGUÈS, p. 66-67; CÉDRÉNUS, II, p. 559. Si bien qu' « Ani fut prise, non point par le droit de guerre, mais avec des discours fallacieux », ARISDAGUÈS, p. 66; par la perfidie et par le parjure, KIRACOS, p. 48. La ruse, la perfidie, le parjure, voilà les armes dont se servirent les Grecs, au dire de modernes, en cela un peu trop « arménisants », DULAURIER, *Rec. arm.*, I, p. L, DAGHBASCHEAN, p. 105, SCHLUMBERGER, *Ep.*, II, p. 499.

(1) ARISDAGUÈS, p. 69-70; MATTHIEU, c. 65; THOMAS, p. 248; VAHRAM, *Rec. Arm.*, I, v. 121 (Kakig reçut la grande et belle ville de Césarée); CÉDRÉNUS, II, p. 559; SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 489; CHALANDON, *Comnène*, II, p. 94. Galombéghad et Bizou devaient être dans la montagne à l'est de Césarée de Cappadoce, DULAURIER, *Rec. Arm.*, I, p. L. Bizou est parmi les villes qui ont été fortifiées par l'empereur Léon V l'Arménien (813-820), AÇOGHIK, II, c. 6, p. 107; SAMUEL, p. 421. Dans cet échange, le roi Kakig a été volé; on ne lui a pas rendu la valeur de ce qu'il avait abandonné, ARISDAGUÈS, p. 70.

(2) Pergri fut aux Grecs sous Romain III Argyre (1028-1034), CÉDRÉNUS, II, p. 502-503. Elle fut encore reprise par eux en 1037, MATTHIEU, c. 49. Ce fut l'œuvre de « Gavasilas, gouverneur de Vaspouragan », ARISDAGUÈS, p. 50.

(3) Manazkerd (ou Manzikert) avait passé aux Grecs avec l'héritage du curopalate David en 1001, GELZER, *MAbh*, 21, p. 583. Ils l'avaient depuis vaillamment défendue, notamment en 1054, CÉDRÉNUS, II, p. 590; WEIL, III, p. 91.

(4) Akhlath est sur les confins de l'Islam et de l'Arménie byzantine en 1048, NASSIR, p. 22. La ville a un émir en 1057, CÉDRÉNUS, II, p. 618; il était le vassal de Byzance.

(5) Ardjich eut un commandant grec jusque vers 1050, MATTHIEU, c. 69.

(6) Il céda à l'Empereur ses domaines patrimoniaux de Pedjni, dans le canton de Nik, au nord-est d'Ani, en échange de concessions héréditaires en Mésopotamie, ARISDAGUÈS, p. 68. Avant d'abandonner ce pays, il fit de grands dons aux églises: voir les inscriptions qui s'y rapportent dans BROSSET, *Voyage*, I, p. 114-115.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

et par le protectorat de la principauté de Kars (1), il put espérer pouvoir enfin défendre avec succès contre les Turcs la grande voie d'invasion que constituaient, à travers ce pays, les vallées de l'Araxe, du Kour et de leurs affluents, continuées vers l'ouest par celles des deux bras de l'Euphrate.

Le continuateur de Thomas Ardzrouni, racontant le départ de Sénakhérim du Vaspouragan, puis celui de Kakig d'Ani, justifie en quelques mots la conduite de l'Empire, qui annexa les principautés arméniennes en leur arrachant leurs princes. « Le souverain des Grecs, dit-il, n'avait aucun pouvoir sur les Arméniens, car ceux-ci étaient indépendants chacun dans sa province, sans être en état de faire tête aux étrangers (2) ». Indiscipline, querelles et impuissance, voilà donc les causes de la décadence de l'Arménie, de la ruine de sa noblesse et de l'obligation où fut Byzance de l'arracher à ses domaines lorsqu'elle dut assumer la charge de défendre elle-même l'Arménie contre les Turcs (3).

Les premières invasions turques en Asie occidentale valurent aussi à l'Empire plus de sécurité le long de la frontière de Syrie (4) et une paix durable avec l'É-

(1) Kars ne fut officiellement annexée à l'Empire qu'en 1064, voir TOURNEBIZE p. 126.

(2) III, c. 41, p. 248.

(3) Naturellement, les Arméniens ne veulent pas d'ordinaire admettre ces vérités. Pour eux, Byzance a exercé contre l'Arménie, en lui enlevant sa noblesse, une cruauté dont elle a été punie par la perte de ce pays et par sa propre ruine, MATTHIEU, c. 84. Elle a traité l'Arménie comme une proie, ARISDAGUÈS, c. 10 p. 58; elle l'a punie, en la ruinant, du marché et de l'échange acceptés par ses princes, ARISDAGUÈS, c. 10, p. 65; mais elle a subi la loi du talion; à leur tour les Arméniens se sont emparés de la Grèce en s'installant en Cilicie, MKHITAR d'Airivank, p. 92.

(4) A Édesse notamment en 1031, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 238 : « L'émir Bar Vathab, qui commandait en Syrie et en Arménie, se sentant incapable de lutter à la fois contre les Romains et les Turcs, fit la paix avec les Romains en leur laissant Édesse, qui fut très prospère sous eux. » Voir ARISDAGUÈS, p. 45-46, MATTHIEU, c. 43, MICHEL, III, p. 147, ABOULFÉDA, III, p. 78, CÉDRÉNUS, II, p. 500, ZONARAS, XVII, c. 12, p. 580, LEBEAU, XIV, p. 78, WEIL, III, p. 70, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 108 sqq., DUVAL, *Edesse*, p. 272 sqq. Sous Basile II, « toute la tribu des Hamtankh, qui habitait la plaine syrienne, abandonna ses places Nphrkert, Amith, Azroun et autres, et se rendit en fugitifs dans l'empire des Grecs », AÇOGHIK, III, c. 16,

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

gypte (1). Mais cet heureux état de choses ne subsista pas longtemps en entier.

L'Arménie byzantine fut bientôt forcée par les Turcs. De 1047 à 1049, elle subit leurs ravages continus, des montagnes de la Perse à celles de Trébizonde. C'est que la plus grande partie de l'armée grecque avait dû quitter l'Arménie en 1047 pour venir en Europe défendre l'empereur Constantin Monomaque contre Léon Tornikios révolté (2). En vain le Bulgare Aaron, gouverneur de Vaspouragan, le Grec Catacalon, gouverneur d'Ibérie, l'Arménien Grégoire, duc de Mésopotamie, et l'Ibère Liparit mirent leurs troupes, leurs efforts et leurs vaillances en commun; après un premier succès contre l'émir Asan, ils furent battus et Liparit pris par Ibrahim Inal (3). Et les Seldjoucides s'en allèrent saccager et brûler Erzeroum (4).

p. 143. Plusieurs autres émirs arabes, en haine du gouvernement des Turcs à Bagdad, passèrent aux Romains, HERTZBERG, *BuO*, p. 224.

(1) Diverses tentatives de rapprochement entre Byzance et l'Égypte, en 1021 (ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 220, avant la mort du calife Hakim), en 1027-1028 (MAKRIZI-WÜSTENFELD, *Fatimites*, p. 224, en 1027-1028, voir RÖHRICHT, 1 *K*, p. 9-10, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 23), ont abouti en 1038 à une paix de trente ans (CÉDRÉNUS, II, p. 515, lui donne la durée de trente ans et la place en 1036-1037, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 236, en 1036, ABOULFÉDA, III, p. 97-99, en 1038), qui, établie sur la nécessité d'une alliance contre les Seldjoucides, bientôt appuyés par le calife de Bagdad, a été durable. Elle était on ne peut plus solide sous Constantin Monomaque (1042-1054, CÉDRÉNUS, II, p. 607, PSELLOS, p. 193); il y avait alors beaucoup de Grecs dans les hauts offices à la cour du Caire (NASSIR, p. 130). Elle était encore vigoureuse sous Isaac Comnène (1057-1059, PSELLOS, p. 244). Elle a fait accorder au patriarche grec en 1064 la protection officielle du quartier chrétien de Jérusalem (GUILLAUME DE TYR, IX, c. 17 et 18, voir RÖHRICHT, *1K*, p. 11-12); elle a déterminé l'empereur Romain IV Diogène, à fournir en 1069 les fonds nécessaires à la construction des murs de ce quartier (GUILLAUME DE TYR, IX, c. 17 et 18, voir RÖHRIGHT, *1 K*, p. 12, 218).

(2) Voir p. 49.

(3) ARISDAGUÈS, p. 106, MATTHIEU, c. 73-74, ÉTIENNE ORBELIAN, c. 2, dans SAINT-MARTIN, II, p. 67 sqq., *Chronique géorgienne*, p. 323 sqq., ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 248, IBN EL-ATHIR, dans SAINT-MARTIN, I, p. 373, ATTALIATÈS, p. 44, CÉDRÉNUS, II, p. 572 sqq., ZONARAS, XVII, c. 25, p. 639, TCHAMTCHIAN, II, p. 945 sqq., SAINT-MARTIN, I, p. 373, II, p. 202 sqq., WEIL, III, p. 87, GFRÖRER, III, p. 465 sqq., HERTZBERG, *BuO*, p. 237 sqq., A. MÜLLER, II, p. 80; SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 543 sqq. — CHALANDON, *Al.*, p. 10, mène dès 1049 Togrul jusqu'à Trébizonde, d'après SAINT-MARTIN, I, p. 373, qui se contente de signaler la venue des Turcs « jusqu'aux montagnes de Trébizonde » sans plus préciser. Il voit, en la même année, une flotte turque devant Constantinople, d'après ATTALIATÈS, p. 24, qui ne parle en cet endroit ni d'une flotte ni de Turcs, mais de l'intervention d'un corps sarrasin de la garde impériale, Ἀγαρηνῶν δέ τις ξυμμόρια τῶν ἐπὶ τῆς φρούρας.

(4) ATTALIATÈS, p. 148, CÉDRÉNUS, II, p. 577, MATTHIEU, c. 73, ARISDAGUÈS

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Depuis lors, les Turcs ne cessèrent pas de piller l'Arménie et l'Empire (1). Ils furent un peu moins pressants quand Togrul dut faire face, à l'est contre les rebelles, au sud contre Bagdad (2). Mais Constantin Monomaque eut alors l'imprudence d'employer à nouveau en Europe, cette fois contre les Petchenègues, en 1050-1051, la plus grande partie des troupes qui gardaient la frontière d'Orient (3). Et les bandes turques recommencèrent leurs exploits. En 1052, elles dévastèrent le pays de Kars (4); en 1053-1054, les bords du lac de Van, Manzikert, l'Arménie et la Géorgie, d'Erzeroum au Caucase (5). De ces invasions antérieures, il res-

p. 79 sqq., SAMUEL, a. 1052, SAINT-MARTIN, II, p. 67, 208, 209, 214, HEYD, I, p.44-45, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 554 sqq. — Le rapprochement et la presque identité des deux villes d'Arzen et de Théodosiopolis (ou Arzen des Roum; Erzeroum, depuis la ruine d'Arzen; Garin ou Garnoï Kagak des Arméniens; Kalikala des Arabes), cette dernière ayant seule subsisté après la ruine définitive d'Arzen par les Turcs, sont affirmés par ATTALIATÈS, p. 148, CÉDRÉNUS, II, p. 577, 691, KIRAKOS, p. 16, VARTAN cité par SAINT-MARTIN, II, p. 427, MICHEL, II, p. 521, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 78, 129, IBN-KHALLIKAN, I, p. 211, SAINT-MARTIN, I, p. 67-68, GHAZARIAN, p. 73. — Théodosiopolis d'Arménie est identifiée avec Kamakha-Ani, sur l'Euphrate septentrional, en aval d'Erzeroum, par RAMSAY, *Asia*, p. 57, 305, 448; mais une notice épiscopale de 901-907 établit la coexistence de chacune de ces deux villes bien distinctes l'une de l'autre, dans GELZER, *MAbh.*, 21 ,p. 551 et 559.

(1) Depuis l'expédition d'Asan en Médie (= Vaspouragan), « les Turcs n'ont pas cessé jusqu'à nos jours de faire la guerre aux Romains », BRYENNE, I, c. 10, p. 31-82. Depuis la guerre où fut pris Liparit, « le peuple des Turcs n'a cessé de progresser; il a occupé tout l'Orient et il s'est avancé jusqu'au rivage en face de Byzance », ZONARAS, XVII, c. 25, p. 641. Depuis la révolte de Tornikios, les Turcs n'ont pas cessé de piller l'Anatolie, GLYCAS, p. 597.

(2) En 1049, révolte d'Ibrahim Inal en Médie et en Perse, A. MÜLLER, II, p. 80, WEIL, III, p. 80. Suit une longue lutte de Togrul-beg pour s'emparer de Badgad, du calife et de la vallée du Tigre, WEIL, III, p. 90 sqq., A. MÜLLER, II, p. 80-81, HERTZBERG, *BuO*, p. 236-237, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 613, 766, JORGA, I, p. 37 : « Togrul avait des affaires plus pressantes que de s'amuser à chicaner les Grecs sur la frontière. Il lui fallait acquérir, puis consolider sa situation au premier plan du monde islamique. Jusqu'à sa mort, ses yeux furent sans cesse fixés sur les événements de Bagdad, des bords du golfe Persique et de Mésopotamie »; ARISDAGUÈS, p. 107 : « Le Sultan laisse en paix l'Arménie pendant qu'il va attaquer Babylone et les pays voisins »; ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 249; ABOULFÉDA, p. 147, TARIKHI, p. 203 sqq., éd. DEFREMERY, XI, p. 426 sqq. C'est seulement en 1059 que Togrul fut fait par le calife *roi de l'est et de l'ouest*, SCHURTZ, dans HELMOLT, III, p. 348.

(3) ATTALIATÈS, p. 35, CÉDRÉNUS, II, p. 597, GLYCAS, p. 596, HERTZBERG, *BuO*, p. 235, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 579.

(4) Kars est dévastée par la bande de Koutoulmich, révolté contre Togrul, CÉDRÉNUS, II, p. 606, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 598.

(5) CÉDRÉNUS, p. 587, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 250, ABOULFÉDA, III, p. 145, MATTHIEU, c. 78 : belle défense de Manzikert, WEIL, III, p. 91, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 599-600.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

tait en 1056-1057 en grande Arménie une troupe de 3.000 Turcs sous Samoukh (1). Cette menace n'empêcha pas Kékauménos, qui commandait au delà de l'Euphrate, d'emmener vers Constantinople, pour y introniser Isaac Comnène en 1057, toutes les forces d'Asie, mercenaires étrangers et soldats indigènes (2). Togrul, maître désormais à Bagdad, en profita pour étendre ses opérations vers le sud et pour couvrir de ses hordes l'Osrhoène et la Syrie. Dès octobre 1057, malgré ce qu'a dit Psellos (p. 247) de la tranquillité de l'Empire sur sa frontière orientale sous Isaac Comnène (1057-1059), Mélitène fut atrocement saccagée (3). Sous Constantin X Ducas (1059-1067), les Turcs multiplièrent leurs ravages en Arménie, sur l'Euphrate, en Syrie; ils les poussèrent même jusqu'aux confins de la Phrygie et de la Galatie (4). En 1059, Sébaste fut pillée (5); en 1064 Ani fut détruite (6); à partir de 1065, chaque année, Édesse, Antioche eurent à se défendre et à sauver, quand elles le pouvaient, les moissons de leurs campagnes (7). Pendant l'hiver 1066-1067, la bande d'Oschin ravagea l'Amanus et ses environs (8); en 1067, Césarée

(1) Il faisait des incursions fréquentes, CÉDRÉNUS, II, p. 616.

(2) CÉDRÉNUS, II, p. 625-626.

(3) MICHEL, III, p. 158-159, voir p. 107, note ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 258, ARISDAGUÈS, p. 119 sqq., MATTHIEU, c. 81; octobre 1075 selon DULAURIER, *Chronologie*, p. 294. — La révolte d'Isaac Comnène a ramené le malheur sur l'Arménie, ARISDAGUÈS, p. 110.

(4) ATTALIATÈS, p. 78, SKYLITZÈS, p. 653, ZONARAS, XVIII, c. 8, p. 677, c. 10, p. 683, RAMSAY, *Asia*, p. 341, NEUMANN, *Emp.*, p. 104, CHALANDON, *Al.*, p. 11.

(5) Le siège commença le 4 juillet, MATTHIEU, c. 84; voir DULAURIER, *Chronol.* p. 295, GIRARD, *Sivas*, p. 285-287.

(6) ATTALIATÈS, p. 79 sqq., SKYLITZÈS, p. 653-654, SAMUEL, p. 449, et DULAURIER, *Chronol.*, p. 297, « le lundi de la fête de la Vierge » (le 16 août 1064 fut bien un lundi); ARISDAGUÈS, p. 139, MATTHIEU, c. 88, MICHEL, éd. LANGLOIS, p. 292 (ce passage ne se trouve pas dans la traduction CHABOT d'après le texte syriaque, III, p. 168), ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 262, IBN-EL-ATHIR, a. 1064, TARIKHI-DEFREMERY, p. 435; AHMED ibn Mohammed el-Gaffary, cité par BROSSET, *Voyage*, I, p. 149 sqq., dit que la prise d'Ani, à laquelle il assista, est due à un tremblement de terre qui renversa tout un pan des murailles; — SAINT-MARTIN, II, p. 225, WEIL, III, p. 105, BRÉHIER, *Église et Orient*, le 6 juillet, EH, p. 193, le 6 juin.

(7) Voir pour Édesse la note 9, p. 25 ; pour Antioche, ATTALIATÈS, p. 95 sqq., SKYLITZÈS p. 661-662; voir p. 108, note 2.

(8) MATTHIEU, c. 96.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

de Cappadoce fut ruinée (1). L'avènement de Romain Diogène (1067), ses campagnes (2) et ses talents militaires n'empêchèrent ni les fautes de ses généraux, Philarète (3) à Mélitène, et Manuel Comnène (4) à Sébaste, ni la destruction de Néocésarée (5) et d'Amorium (6) en 1068, d'Iconium (7) en 1069, de Khonæ (8) en 1070. Édesse résista à tous les assauts (9), mais les courses des Turcs à travers l'Asie Mineure, pendant ce règne, ont laissé une impression telle qu'Aboulfaradj a pu prétendre qu'ils les avaient poussées dès lors jusqu'à « la mer qui baigne la muraille de Constantinople » (10).

(1) ATTALIATÈS, p. 94, SKYLITZÈS, p. 661.

(2) Sur la campagne de 1068, voir ANDERSON, *Road-System*, p. 36, WEIL, III, p. 112, GFRÖRER, III, p. 720. Romain Diogène passe par Sébaste, Colonée, Lycandos (ATTALIATÈS, p. 105), Césarée, Marach (*Id.*, p. 107, voir SKYLITZÈS, p. 670). Cependant des coureurs Turcs pillent Néocésarée (ATTALIATÈS, p. 105, SKYLITZÈS, p. 670); on ne peut, à leur retour, leur enlever leur butin (ATTALIATÈS, p. 106). A la fin de 1068, Romain prend Hiérapolis (ATTALIATÈS, p. 110, SKYLITZÈS, p. 673) et laisse garnison dans Artakh (ATTALIATÈS, p. 118). Pendant ce temps, les Turcs vont piller Amorium (ATTALIATÈS, p. 121) et reviennent bloquer Tzamandos (*Id.*, p. 122). Voir encore ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 265-266, IBN-EL-ATHIR, *Rec. Ori.*, I, p. 237-238. — Sur la campagne de 1069, voir ANDERSON, *Road-System*, p. 38, GFRÖRER, III, p. 724, WEIL, III, p. 113. En cette année, révolte de Crispin, allié aux Turcs, voir p. 65. Diogène chasse les Turcs des environs de Césarée (ATTALIATÈS, p. 125), fait campagne en Arménie, le long de la vallée de l'Euphrate méridional (*Id.*, p. 132 sqq.). Son armée de Mélitène, sous Philarète, est battue. Les Turcs pillent Iconium (*Id.*, p. 135); l'Empereur ne peut les arrêter à leur retour, en Cilicie (*Id.*, p. 137-138).

(3) Il laissa les Turcs forcer le passage et disperser ses troupes, ATTALIATÈS, p. 132-134, SKYLITZÈS, p. 681-682, ZONARAS, XVIII, c. 12, p. 693, IBN-EL-ATHIR, *Rec. Ori.*, I, p. 237-238, GFRÖRER, III, p. 725-727, WEIL, III, p. 113.

(4) Il fut battu et pris par Chrysoscule, ATTALIATÈS, p. 139-140, BRYENNE, I, c. 11, p. 32, ZONARAS, XVIII, c. 12, p. 695; l'Empereur, jaloux des succès de Manuel, aurait amené sa défaite en l'affaiblissant par l'envoi d'un fort détachement en Syrie, ATTALIATÈS, p. 139, répété par SKYLITZÈS, p. 685, et par ZONARAS, XVIII, c. 12, p. 694; — CHALANDON, *Al.*, p. 26, ne croit pas à la véracité de cette insinuation, mais il ne la connaît que par Zonaras, qui n'est pas contemporain des faits comme Attaliatès. GFRÖRER, III, p. 746, a défendu et justifié la mesure reprochée à l'Empereur.

(5) ATTALIATÈS, p. 105, SKYLITZÈS, p. 670, WEIL, III, p. 112.

(6) ATTALIATÈS, p. 121, IBN-EL-ATHIR, *Rec. Ori.*, I, p. 237, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 266.

(7) ATTALIATÈS, p. 136, SKYLITZÈS, p. 684, WEIL, III, p. 113.

(8) ATTALIATÈS, p. 140.

(9) En 1065, MATTHIEU, c. 91; en 1067, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 264; en 1068, IBN-EL-ATHIR, *Rec. Ori.*, I, p. 238; en 1071, MATTHIEU, c. 102, cinquante jours de siège, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 267, WEIL, III, p. 106.

(10) ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 267 : « Afchin vint camper sur le rivage de la mer qui baigne la muraille de Constantinople (sans doute le Pont); il étendit ses ravages au loin; puis, arrivé en Macédoine, à la ville de Simandoua, il y fut maltraité par l'hiver. » A remarquer que cette Macédoine où il place Simandoua (= Tzamandos) est en réalité une partie de l'Arménie du Taurus. C'est le nom donné par les Pauliciens,

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Pourtant ils s'étaient retirés jusqu'à présent à chacune de leurs fructueuses opérations (1), soucieux de mettre au plus vite en sûreté leur butin et leurs prisonniers. Car ils redoutaient les armées impériales (2), qui réussirent plus d'une fois à leur enlever les produits de leur pillage et à les châtier cruellement de leurs dévastations (3). Si donc les Turcs avaient maltraité à diverses reprises, avant 1071, les principales villes de l'Asie Mineure, depuis le fond de l'Arménie jusqu'aux rivages de l'Archipel, ils n'avaient pas cherché avant cette date à s'y maintenir; ils avaient jusqu'alors ravagé l'Empire sans l'entamer (4).

grands amateurs de noms bibliques et antiques, au château de Kibossa, au pays de Colonée, dans le Taurus septentrional, PIERRE DE SICILE, *Historia Manichaeorum*, c. 38, dans MIGNE, PG, CIV, col. 1297. — Pour GT, I, c. 7, la supériorité définitive des Turcs sur leurs voisins date de trente ou quarante ans avant la croisade, c'est-à-dire des années 1057 à 1067.

(1) Ils n'ont gardé ni Erzeroum en 1049, ni Mélitène en 1057, ni Sébaste en 1059, ni Césarée en 1067. La rapidité de leur retraite nous est spécialement signalée après le sac de Néocésarée en 1068, ATTALIATÈS, p. 106; d'Amorium en 1068 (*Id.*, p. 121, 122) et d'Iconium en 1069 (*Id.*, p. 136).

(2) En 1048 sqq., Togrul, quoique vainqueur, hésite à envoyer des troupes dans l'Empire, dont il redoute les armées « sur la seule renommée des trois empereurs Nicéphore (Phocas), Jean (Tzimiscès) et Basile (II), et sur la croyance que les Romains ont encore la même valeur et la même puissance », CÉDRÉNUS, II, p. 571. — En 1052 et sqq., les hordes qui pillent la Haute-Arménie se dispersent dès que la concentration byzantine s'est opérée contre elles, CÉDRÉNUS, II, p. 588, 593, 606-607. — Sous Constantin Ducas (1059-1067), l'annonce d'une armée grecque suffit à mettre les Turcs en fuite, ATTALIATÈS, p. 78 (καὶ εἰ μὴ στρατεύμασιν ἐνίοτε, μᾶλλον δὲ φήμαις δυνάμεων διείργοντο τὰ τῶν βαρβάρων), SKYLITZÈS, p. 653. — En 1062, une armée grecque put aller assiéger Amida, MATTHIEU, c. 86, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 261. — En 1068, les Turcs ont évité avec soin l'armée de Romain Diogène, ATTALIATÈS, p. 106, 121 sqq., 136.

(3) Au retour du pillage de Mélitène, les Turcs furent détruits dans les montagnes de Sassoun, aucun n'échappa, MICHEL, III, p. 159, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 258, ARISDAGUÈS, p. 122. Leur vainqueur était le prince arménien Thornig, fils de Moucheg, MATTHIEU, c. 81. — L'empereur Romain Diogène reprit leur butin aux Turcs qui avaient pillé Néocésarée en 1068, ATTALIATÈS, p. 106, Iconium en 1069 (*Id.*, p. 137). — Dans l'hiver de 1070-1071, Afchin, retour du sac de Khonae, subit de grandes pertes vers Tzamandos, dans le Taurus, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 267, ATTALIATÈS, p. 140.

(4) Les récentes conquêtes de l'Empire en Arménie et en Ibérie ont bien été entamées par les Turcs avant 1071; ils ont pris et détruit Ani en 1064 (voir note 6, p. 24); mais ils n'ont pas poussé leur installation plus loin. En 1069, la province est encore entière quoique très ravagée, selon ATTALIATÈS, p. 136. En 1071, Manzikert est aux Grecs au moment de la défaite de Romain Diogène, ATTALIATÈS, p. 149, 166; il y a alors un gouverneur grec et une armée à Théodosiopolis (Erzeroum), ATTALIATÈS, p. 155-168, BRYENNE, I, c. 13, p. 36; il y a aussi des garnisons par tout le pays, pour le garder contre les barbares « dans les montagnes, les vallées, les couverts et les cavernes », ATTALIATÈS, p. 145, SKYLITZÈS, p. 690. — Les Turcs, dit SKYLITZÈS, p. 707, n'ont parcouru l'Empire avant 1071 que pour se retirer aussitôt.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

CHAPITRE II

La Résistance grecque — Organisation de la frontière

L'État grec occupait encore en Asie un vaste et « large territoire; ses limites orientales s'étendaient des vallées de Phénicie, où s'élève la grande Antioche, jusqu'à la forteresse de Van, y compris le territoire de Rechdouni, situé en face de Her » (1). Elles avaient peu varié depuis 1050, malgré vingt ans de courses et de ravages par les Turcs.

A l'Empire appartenaient Laodicée (2) sur la Méditerranée, Césarée (3) sur l'Oronte. Alep avait été sous sa suzeraineté effective jusqu'en 1035 (4). La ligne qui marquait l'extrémité de la puissance byzantine traversait ensuite l'Euphrate au sud de Membedj (5), laissant du côté by-

(1) Arisdaguès, p. 142.

(2) Cette ville avait été reprise aux Arabes en 968 par les Grecs, qui l'avaient gardée depuis lors, K. Leonhardt, *Kaiser Nicephorus II Phokas und die Hamdaniden*, Diss. Halle, 1887, p. 46, citant Kémaleddin, *Hamdaniden*, p. 228 et Jean d'Antioche, éd. Kremer, WSitzb. III, 1872; Schlumberger, *Nic.*, p. 704. Elle était une perpétuelle menace pour les ports de Syrie conservés par les Arabes; à Tripoli notamment, où Nassir arriva le 6 février 1047 (p. 40), on redoutait fort les entreprises des vaisseaux grecs.

(3) Césarée sur l'Oronte (ou Chaizar) était aux Byzantins depuis 999 (Jean d'Antioche, p. 40, Schlumberger, *Ep.*, II, p. 151, Lane-Poole, *Egypt.*, p. 159); elle ne leur fut enlevée par les Mounkidites qu'en 1081 (Voir Derembourg, *Vie*, p. 14 citant Aboulféda, III, p. 538, 549 sqq., Ibn Khallikan, II, p. 342; voir aussi Michel, III, p. 178).

(4) Jusqu'à cette date elle eut un résident (ἁρμοστής) grec, Cédrénus, II, p. 511. Imm, à 20 lieues à l'ouest d'Alep, était aux Grecs en 1048-1049; les musulmans n'osaient pas y faire publiquement l'appel à la prière, Yakout, III, p. 729, cité par Rosen, dans Jean d'Antioche n° 195 et par Schlumberger, *Ep.*, II, p. 75.

(5) Membedj (= Hiérapolis), occupée en 1068 par l'empereur Romain Diogène (Attaliatès, p. 110), laissée par lui aux Arméniens (*Id.*, p. 116), possédée ensuite par le prince arménien Philarète, vassal de Byzance (sur lui, voir p. 82 sqq.), ne fut enlevée aux chrétiens qu'en 1075 (Aboulfaradj, *Syr.*, p. 274; en 1086, dit Weil, III, p. 131).

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

zantin Édesse (1) et ses environs. Elle passait un peu au nord d'Amida, qui paya plus d'une fois tribut à l'Empire (2), puis elle suivait jusqu'au lac de Van les montagnes qui séparent le Tigre de l'Euphrate (3). Tout le lac de Van était aux Grecs (4), avec la ville de ce nom, et Pergri (5), à l'extrémité nord-est du lac, et Manzikert (6) sur le haut Euphrate, et Ani (7) de l'autre côté de l'Araxe, sur les bords de l'Akhouréan, et Olti, dans le massif d'où sort l'Araxe (8). Après quoi, la frontière rejoignait le Tchorokh, jusqu'à son embouchure dans la mer Noire (9).

Cette frontière avait été laborieusement acquise; Byzance tenait à la défendre et lui avait donné une forte organisation militaire. Elle l'avait partagée entre des commandements importants. Il y eut un duc à Antioche (10) jusqu'à la fin du onzième siècle. Un général commandait à Téloukh en 1068 (11). Plus en arrière, le thème de Lycandos (et

(1) Voir p. 21, n. 4 et MATTHIEU, c. 121.

(2) Une armée grecque menaçait encore Amida en 1062, MATTHIEU, c. 86, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 261, LEBEAU, XIV, p. 443.

(3) Mouch et le pays des Khoyth, à l'ouest du lac de Van, sont à l'Empire depuis la mort de David le curopalate, voir GELZER, *M. Abh*, 21., p. 582, d'après une notice épiscopale du onzième siècle.

(4) Les Turcs n'ont attaqué sérieusement ce pays qu'à partir de 1050; Ardjich est alors prise par eux, MATHIEU, c. 78; puis Ardzké et Pergri, voir SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 599. NASSIR constate (p. 22) à Akhlath, en novembre 1046, qu'il est là sur les confins de l'Islam et de l'Arménie byzantine; cette ville est aux musulmans en 1057, CÉDRÉNUS, II, p. 618; mais son émir est vassal de Byzance.

(5) Voir p. 20, n. 2.

(6) Manzikert, dans le thème de Vaspouragan (CÉDRÉNUS, II, p. 590), est à l'Empire depuis l'an 1000 (voir GELZER, *MAbh.*, 21, p. 583, d'après une notice épiscopale du onzième siècle); Byzance l'avait même occupée dès 968 (AÇOGHIK, p. 134).

(7) Voir p. 18-19.

(8) Ce pays fut annexé à l'Empire après la mort de David, curopalate de Géorgie, ARISDAGUÈS, p. 11, AÇOGHIK, III, c. 43, p. 209 sqq., JEAN d'Antioche, p. 41, *Chronique géorgienne*, p. 297, SCHLUMBERGER, *Ep.*, II, p. 164, 193 sqq.

(9) Le Tchorokh, à partir de son coude vers le nord-ouest, est considéré par les Arméniens (AÇOGHIK, II, c. 4, p. 99 : Chapouh Amatouni atteignit la frontière de Kogh; il passa l'Acampsis, et l'empereur Constantin lui donna un bon établissement) et par les Géorgiens (BROSSET, *Description*, p. XXIV sqq.), comme formant, de leur côté, la limite de l'Empire.

(10) Voir la liste des ducs d'Antioche dans SCHLUMBERGER, *Sig.*, p. 307.

(11) Georges Maniacès fut stratège du thème de Télouk vers 1030, ATTALIATÈS, p. 107, CÉDRÉNUS, II, p. 494. Ce thème est encore nommé au onzième siècle, CÉDRÉNUS, II, p. 602, 671.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Tzamandos), avec Larissa, Tzamandos sur le Karmalas, Kokusos entre le Saros et le Pyrame, Lycandos (1) sur le Tokma-Sou, Mélitène près de l'Euphrate (2) et Zapétra, dans le massif entre Mélitène et Samosate, occupait tout le pays entre la Cilicie et la Haute-Arménie (3). Il renfermait les sources du Karmalas, du Saros et du Pyrame, qui s'écoulent vers la Méditerranée; celles du Tokma-Sou, du Tchalta-Tchaï, qui vont vers l'Euphrate. Et par là il était d'une grande importance stratégique, car il commandait les routes qui, de Césarée, à travers le Taurus, vont vers la Cilicie et la Syrie, vers Samosate et le pays d'Édesse, vers Mélitène et la Mésopotamie, ou vers Téphrikè et le haut Euphrate septentrional (4). Il avait été formé sous Léon le Sage (886-911), ou aussitôt après lui, en ajoutant aux conquêtes de l'empereur Basile le Macédonien dans le Taurus, celles de l'Arménien Mleh (5), déplorées en ces termes par Kodama (6), au milieu du dixième siècle : « Une troupe d'Arméniens, sujets du prince Malyh, occupa ce pays et y bâtit des forteresses inexpugnables. Leur nombre s'accrut bientôt, et ils nous causent actuellement des embarras et des pertes considérables. » C'était un pays fertile, avec de bons pâturages pour les chevaux et les troupeaux de toutes sortes (7). Son chef portait le titre de stratège (8)

(1) Lycandos se trouvait dans la haute vallée du Tokma-sou, vers la ville actuelle de Gurun, ANDERSON, *Campaign*, p. 140. — AÇOGHIK, III, c. 6, p. 128 : « Dans le même temps (sous le roi Apas, 930-953), le père Moïse construisit un couvent dans le pays de Likanton, à Nahrear, canton de Karberd. » A ce propos, HÜBSCHMANN remarque (*Ortsn.*, p. 301) : avec Kharberd ou Kharpout, en quatrième Arménie, « le canton de Karberd dans le pays de Likanton (Λυκανδός, à l'ouest de Mélitène) n'a rien de commun ».

(2) Elle a un catépano en 1066, MICHEL, III, p. 164.

(3) CONSTANTIN PORPHY., *Adm.*, c. 50, p. 228, RAMSAY, *Asia*, p. 291, SCHLUMBERGER, *Sig.*, p. 281.

(4) Voir SCHLUMBERGER, *Ep.*, I, p. 370-371.

(5) CONSTANTIN PORPHY., *Adm.*, c. 50, p. 228; *Them.*, p. 32.

(6) p. 194.

(7) CONST. PORPHY., *Them.*, I, c. 12, p. 33.

(8) SCHLUMBERGER, *Sig.*, p. 174.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

ou de catépano (1). Il possédait parfois un grand commandement militaire, réunissant Lycandos avec Mamistra et Anazarbe (2) ou avec Antioche (3).

A Samosate, important point de passage sur l'Euphrate, il y avait un catépano (4) et une forte garnison, affectés spécialement à la garde des routes et des villes de l'Euphrate, τῶν παρευφρατιδίων στρατηγῶν πόλεων καὶ ἐν Σαμοσάτοις τὰς οἰκήσεις ἔχων (5). Sur l'autre rive du fleuve se trouvait, en face de Samosate, le duché d'Édesse, qui fut toujours bien défendu (6).

Plus au nord s'étendait le thème de Mésopotamie, formé sous Léon le Sage avec Kamakha, Keltzénè, Karpert et le pays des princes arméniens de Téki (7). Il comprenait aussi la haute vallée de l'Euphrate méridional, ou pays de Taron, dont l'annexion à l'Empire, amorcée sous Léon le Sage (886-911), poursuivie sous Romain Lécapène (8), ne fut définitive qu'en 966 (9). Dans le thème de Mésopotamie comptait encore l'importante forteresse d'Arsamosate, qui appartenait à l'Empire dès le temps de Constantin Porphyrogénète (10).

Au delà, dans la Haute-Arménie, entre les deux villes

(1) SCHLUMBERGER, *Sig.*, p. 282.

(2) *Id.*, p. 274.

(3) *Id.*, MONUMENTS PIOT, 1905, p. 201 sqq.

(4) *Id.*, *Sig.*, p. 316.

(5) CÉDRÉNUS, II, p. 500.

(6) ATTALIATÈS, p. 168, SCHLUMBERGER, *Sig.*, p. 317 : Aaron, magistros et duc d'Édesse. C'est le Bulgare Aaron, magistros et duc, de CÉDRÉNUS, II, p. 628; et c'est sans doute le même homme que MATTHIEU signale c. 102, défendant Édesse en 1069, sous le nom de Basile, fils du roi bulgare Alousianos.

(7) CONST. PORPHY., *Them.*, p. 30, *Adm.*, c. 50, p. 226, GELZER, *M.Abh.*, 21, p. 566, RAMSAY, *Asia*, p. 311, SCHLUMBERGER, *Ep.*, I, p. 351. Téki est sans doute le canton de Dégik ou Tékiq, en quatrième Arménie, voir HÜBSCHMANN, *Ortsn*, p. 302.

(8) CONST. PORPHY., *Adm.*, c. 43, p. 182 sqq.

(9) AÇOGHIK, III, c. 8, p. 134.

(10) CONST. PORPHY., *Adm.*, c. 50, p. 226. — Sur l'Euphrate méridional (Aratsani ou Mourad-sou) entre Kharpout et Palou, non loin des sources du Tigre. Ne pas la confondre avec Samosate, sur l'Euphrate, entre Édesse et Mélitène. Voir GELZER, *Geo. Cyp.*, p. 171-172, ID., *M. Abh.* 21, p. 567, HÜBSCHMANN, *Ortsn.*, p. 406, LE STRANGE, *Lands*, p. 116, GHAZARIAN, p. 72.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

extrêmes d'Erzeroum et d'Ani, le thème d'Ibérie couvrait le pays repris aux Ibères (1), à la mort du curopalate David (2), c'est-à-dire les montagnes qui dominent le cours du Tchorokh et celles qui donnent naissance à l'Euphrate, au Kour et à l'Araxe, avec Olti comme centre. C'est en grande partie la province appelée Taykh par les Arméniens. C'est le passage obligé de toutes les invasions allant de Médie et de la Caspienne vers l'Asie occidentale; c'est aussi là qu'il est le plus facile de les arrêter. En conséquence le chef de cette province porte au onzième siècle l'un des titres de duc (3), de catépano (4), de stratège (5) et d'ἄρχων (6), qui tous indiquent son caractère militaire. Ce thème était hérissé de forteresses escarpées (7), au premier rang desquelles se trouvait Erzeroum ou Théodosiopolis (8). Il comprenait aussi Ani, qui, dès son annexion, fut mise en état de défense (9), notamment par le Bulgare Aaron, qui a commandé dans cette ville (10).

(1) Le thème d'Ibérie se compose « des pays dépendant chez les Ibères du gouvernement Romain », ZONARAS, XVII, c. 23, p. 626.

(2) AÇOGHIK, III, c. 43, p. 209, JEAN d'Antioche, p. 41, *Chronique géorgienne* p. 297, ARISDAGUÈS, p. 11, SCHLUMBERGER, *Ep.*, II, p. 164, 193 sqq.

(3) Duc d'Ibérie, CÉDRÉNUS, II, p, 481, 560, duc de Théodosiopolis, PETIT, *Typicon*, p. 13.

(4) Catépano d'Ibérie, CÉDRÉNUS, II, p. 519, de Théodosiopolis, ATTALIATÈS, p. 168.

(5) Stratège de Théodosiopolis, CÉDRÉNUS, II, p. 531.

(6) CÉDRÉNUS, II, p. 558.

(7) *Id.*, p. 590, GHÉVOND, p. 119.

(8) Erzeroum, convoitée par les Ibères dès le temps de Léon VI et de Romain Lécapène (886-911, 920-944, CONST. PORPHY., *Adm.*, c. 45, p. 200), a été cédée en 978 au curopalate d'Ibérie David, pour acheter son concours contre Bardas Scléros (AÇOGHIK, III, c. 15, p. 142, SCHLUMBERGER, *Ep.*, I, p. 419). Quand elle eut fait retour à Byzance, elle fut comprise dans l'Ibérie. Le pays environnant Théodosiopolis-Erzeroum est traité par Attaliatès, à propos d'événements de 1071, de « campagnes ibériennes », p. 166, et de « pays des Ibères », p. 147.

(9) ARISDAGUÈS, p. 71. Son premier gouverneur a été le célèbre Catacalon Kékauménos.

(10) Inscription de la cathédrale d'Ani, dans BROSSET, *Voyage*, I, p. 93 et pl. 23, n° 1 : « Moi Arhon Magistros, élevé aux honneurs par leurs Augustes Majestés, je vins en Orient, dans cette forteresse d'Ani, élégamment construite...; j'en exhaussai la muraille d'enceinte par des masses de pierre d'une solidité à toute épreuve et dépensai de grosses sommes de mes épargnes pour amener au milieu de la citadelle les eaux abondantes de la Dchaniv. J'obtins aussi de l'impératrice autocrate Porphy-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Ani est devenue alors le chef-lieu du thème (1) et elle a formé un commandement ducal (2).

Au sud de l'Ibérie, l'ancien Vaspouragan comprenait les deux thèmes de Haute (3) et de Basse-Médie (4), avec la forte place de Manzikert (5), sans que nous sachions précisément quel fut le territoire affecté à chacun d'eux.

Dans tous ces commandements de la frontière orientale, Byzance a envoyé, pendant longtemps, ses meilleures troupes. Elle y a parfois accumulé, outre une cavalerie locale

rogénète une bulle d'or de franchise; à la demande des princes, je supprimai le thastacin, d'une quantité de 8 litres, qu'ils donnaient annuellement, et le prélèvement de 2 litres, donnés par le mouthaib. » Ce prince bulgare était le beau-frère de l'empereur Isaac Comnène, CÉDRÉNUS, II, p. 628, MÄDLER, p. 13. Il a été gouverneur de Vaspouragan; il fut battu par les Turcs en 1048-1049, voir p. 22. Cette inscription nous apprend qu'il a été aussi gouverneur d'Ani et, par conséquent, d'Ibérie. L'impératrice autocrate Porphyrogénète est Théodora, 1054-1056. — Aaron, « proèdre et frère de l'impératrice » était duc de Mésopotamie en 1059, selon une note marginale du Coislin 263, f° 157', éd. par SP. LAMBROS, νέος ἑλληνομ. 7, 1910, p. 131.

(1) Exemple, CÉDRÉNUS, II, p. 580.

(2) ATTALIATÈS, p. 80. Le chef de ce gouvernement militaire est appelé parfois commandant d'Ani et d'Ibérie, CÉDRÉNUS, II, p. 574.

(3) La Haute-Médie est l'ancien Vaspouragan, CÉDRÉNUS, II, p. 464, 482, 512, 570, ZONARAS, XVII, c. 25, p. 636. C'est le pays cédé à Basile II par Sénakhérim, CÉDRÉNUS, II, p. 464. La capitale du thème est Van, CÉDRÉNUS, II, p. 580. Le pays est riche, CÉDRÉNUS, II, p. 571.

(4) En 1030, Georges Maniacès fut nommé catépano de Basse-Médie, CÉDRÉNUS, II, p. 494. — On a dit que le thème de Basse-Médie comprenait « les villes du haut Euphrate avec Samosate pour capitale », FINLAY, *Hist.* I, p. 474, BRÉHIER, *Maniacès*, p. 3, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 89. On étaie cette assertion sur le passage cité de CÉDRÉNUS, où se trouve le nom de Basse-Médie, mais sans un mot de plus pour préciser soit la position de ce pays, soit son chef-lieu. Le texte de CÉDRÉNUS prouve qu'il y a eu un thème de Basse-Médie. En lui faisant dire plus, on fait une erreur dont voici l'explication : Georges Maniacès a exercé en quelques années, dans le pays de l'Euphrate, une série de fonctions de plus en plus importantes. Il fut d'abord stratège du thème de Téloukh (CÉDRÉNUS, II, p. 494, ligne 1), puis catépano de Basse-Médie (*Ibid.*, ligne 23). C'est seulement deux ou trois ans après qu'il fut stratège des « villes de l'Euphrate » avec résidence à Samosate (*Ibid.*, p. 500, ligne 17). Entre la Basse-Médie et Samosate Cédrénus n'a pas commis le rapprochement qu'on lui prête; il n'a pas fait de Samosate la capitale de ce thème; on n'a pas le droit de mettre à son compte une identification que la distance entre Samosate et Van et l'existence entre elles du thème de Mésopotamie rendent du reste invraisemblable.

(5) Manzikert est dans le thème de Vaspouragan, CÉDRÉNUS, II, p. 590. Manzikert est à l'Empire depuis l'an 1000, voir GELZER, *M.Abh.* 21, p. 583, d'après une notice épiscopale du onzième siècle.

Digitized by Google

Original from CORNELL UNIVERSITY

de 60.000 hommes (1), toutes ses forces disponibles. Quand Constantin Monomaque mourut en 1054, l'armée d'Europe était employée tout entière en Asie contre Togrulbeg, sous le commandement de Nicéphore Bryenne et d'Isaac Comnène (2). En 1057, à Isaac Comnène, révolté contre Michel VI, Catacalon put amener de la frontière d'Orient cinq corps importants, composés deux de Francs, un de Russes, deux des contingents indigènes de Colonée et de Chaldée, sans compter les Arméniens de Sébaste, de Mélitène et de Téphrikè (3). Pendant longtemps les troupes n'ont donc pas manqué à l'Empire pour défendre l'Asie Mineure contre les Turcs.

Ont-elles du moins été bien commandées? Les Arméniens répondent unanimement que non. Le plus mishellène d'entre eux, Matthieu d'Édesse (4), a porté contre les Grecs de graves accusations : « L'Arménie, dit-il, a été livrée aux Turcs par l'impuissante, l'efféminée, l'ignoble nation des Grecs. Ils avaient dispersé les plus courageux d'entre les enfants de l'Arménie, après les avoir arrachés de leurs foyers. Puis, ils ne cessèrent de placer comme gardiens de notre pays des généraux et des soldats eunuques. Les Perses (= les Turcs) alors accoururent et, dans l'espace d'un an, parvinrent jusqu'aux portes de Constantinople. » Il apparaît à la seule lecture de ce document qu'il est rédigé avec une grande passion et que ses affirmations doivent être contrôlées avec soin. Plus d'une en effet ne résiste pas à l'examen. Il est certain par exemple que, pour arracher les Arméniens à leur pays, les Grecs avaient eu des raisons péremptoires, volontairement ignorées de Mat-

(1) Arisdaguès, p. 83. En 1037, les Turcs surprirent la cavalerie romaine de l'Apahounik près d'Ardzgué, sur le lac de Van, et tuèrent environ 24.000 hommes (*Ibid.*, p. 51).

(2) Cédrénus, II, p. 611, Gfrörer, III, p. 512-513.

(3) Cédrénus, II, p. 625, Psellos, p. 222.

(4) c. 84.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

thieu (1); que les Turcs ont mis plus d'un an pour pénétrer depuis l'Arménie jusqu'à Constantinople et que Byzance n'avait pas l'habitude de recruter ses soldats parmi les eunuques.

Mais il semble qu'on puisse difficilement disculper le gouvernement grec du reproche d'avoir donné à des eunuques ses armées et ses provinces. Il avait pris l'habitude, au onzième siècle, de tenir compte, pour ces nominations, beaucoup moins des talents militaires que de l'ambition possible ou de la fidélité forcée du personnage choisi (2). Les eunuques, étant incapables d'aspirer au trône, présentaient aux empereurs le maximum de sécurité; on leur confia d'autant plus volontiers les armées qu'on craignait moins de les voir se servir d'elles pour renverser à leur profit le souverain régnant. Constantin VIII (1025-1028) envoya les eunuques Michel Spondyle gouverner Antioche (3) et Nicétas de Pisidie commander en Ibérie (4). Michel IV (1034-1041) fit de l'eunuque Constantin, son frère, un duc d'Antioche (5). Zoé et Constantin Monomaque (1042-1054) employèrent les eunuques partout, au commandement en chef des troupes d'Asie (6), à la guerre contre Ani (7), à celle contre les Petchenègues (8) ou contre Maniacès (9). Théodora (1054-1056) agit de même : elle mit l'eunuque Théodose à la tête des armées (10). Constan-

(1) Voir plus haut, p. 21.

(2) Constantin Monomaque envoya en Ibérie l'eunuque Nicéphore, désigné à son choix « non point par son activité ou par ses talents militaires, mais par sa seule fidélité à son maître », CÉDRÉNUS, II, p. 593; — même affirmation, sur les raisons du choix d'un eunuque, dans PSELLOS, p. 140.

(3) CÉDRÉNUS, II, p. 481.

(4) *Ibid.*, p. 481; ARISDAGUÈS, p. 40.

(5) CÉDRÉNUS, II, p. 512.

(6) *Ibid.*, p. 541, 558 : l'eunuque Nicolas, ancien valet de chambre de Constantin VIII, puis l'eunuque Nicéphore, ex-chapelain impérial (*Ibid.*, p. 593).

(7) Nicolas, CÉDRÉNUS, II, p. 558, puis un collègue du nom de Constantin, *ibid.*, p. 560.

(8) ATTALIATÈS, p. 33, 36, CÉDRÉNUS, II, p. 597, ATTALIATÈS, p. 36.

(9) PSELLOS, p. 140.

(10) *Ibid.*, p. 216, CÉDRÉNUS, II, p. 611, GLYCAS, p. 599.

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

tin X Ducas (1059-1067) envoya l'eunuque Nicéphore à Antioche (1). Nicéphore Botaniatès (1078-1081) imposa comme général à son armée d'Asie un eunuque dont la gaucherie en équitation amusait les soldats (2). Aussi les Byzantins eux-mêmes ont-ils jugé que de tels généraux étaient, en face des Turcs, d'une infériorité notoire (3).

Pourtant, il ne faut pas, avec les contemporains, exagérer l'invasion du haut commandement par les eunuques, ni leur incapacité militaire, ni les désastres qui en furent la conséquence. D'abord, on ne leur a pas toujours abandonné les armées sans réserve; on leur adjoignit parfois un général de haute valeur. Ainsi les eunuques Nicéphore et Constantin, envoyés par Constantin Monomaque, le premier contre les Petchenègues, l'autre contre l'émir de Douin, étaient assistés d'un véritable homme de guerre, Catacalon Kékauménos (4). Michel VI, en donnant le commandement de l'armée qui allait combattre Isaac Comnène à l'eunuque Théodore, lui adjoignit le Bulgare Aaron (5), général de valeur, qui avait fait non sans éclat la guerre en Arménie contre les Turcs (6).

Mais les eunuques pouvaient être aussi d'excellents généraux. Depuis l'illustre Narsès, qui conquit l'Italie sous Justinien, la liste était longue de ceux qui avaient mené les armées byzantines à la victoire. Au onzième siècle encore, plusieurs d'entre eux furent de bons soldats : Constantin, frère de Michel IV, rendit de réels services militaires en Asie; il a sauvé Édesse d'une attaque des Arabes en 1037 (7). L'eunuque Nicéphore fut, au dire de Kékauménos, qui le connaissait bien pour l'avoir accom-

(1) Attaliatès, p. 180-181.
(2) Bryenne, IV, c. 31-32, p. 158-159.
(3) Attaliatès, p. 115.
(4) Cédrénus, II, p. 597 et 560.
(5) *Ibid.*, p. 628.
(6) *Ibid.*, p. 573 sqq., voir p. 22, 31, 32.
(7) *Ibid.*, p. 515.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

pagné, « un homme supérieur, de sens très aigu et d'une grande expérience dans les affaires militaires comme dans celles du gouvernement » (1). Un autre Nicéphore battit les Turcs devant Douin (2).

Dès lors, on ne peut pas dire que l'emploi des eunuques dans le haut commandement a diminué la puissance défensive de la frontière byzantine et qu'il l'a ouverte aux invasions turques.

Les eunuques n'eurent pas du reste au onzième siècle le privilège exclusif de défendre l'Empire en Asie : Byzance n'a pas cessé d'y confier les postes importants à des hommes complets, distingués par leur naissance ou par leur valeur, Grecs, Arméniens ou Ibères. Dans les fastes des provinces d'Asie, on rencontre alors comme gouverneurs les hommes les plus illustres, en Ibérie, Aaron le Bulgare (3), Kékauménos (4) et Tornikios (5) ; en Vaspouragan, Mania-

(1) Kékauménos, c. 184, p. 73.

(2) Cédrénus, II, p. 594.

(3) Voir note 10, p. 31.

(4) Nicéphore Catacalon Kékauménos, d'une famille d'origine arménienne (Du Cange, *Familiæ*, p. 178, Gfrörer, III, p. 448-449), a commandé en 1040 le corps des Arméniaques devant Messine (Cédrénus, II, p. 523), qu'il a conservée aux Romains après la disgrâce de Maniacès (Zonaras, XVII, c. 15. p. 594). En 1043, étant à la tête « des villes et de la ligne du Danube », il a infligé une sanglante défaite aux Russes, revenant d'une expédition manquée contre Constantinople (Cédrénus, II, p. 555). En 1046, il a été fait duc d'Ibérie (*Ibid.*, p. 560, Arisdaguès, p. 71, 83); comme tel, il a battu et tué le Turc Asan en 1048 (Cédrénus, II, p. 575); il a mené en 1047 et en 1048 deux attaques contre l'émir de Douin (Matthieu, c. 70, Cédrénus, II, p. 580). Rappelé en Europe en 1049 contre les Petchenègues et fait général en chef des troupes d'Orient (Cédrénus, II, p. 597), il a été battu et blessé par suite de l'impéritie du général eunuque Nicéphore (Cédrénus, II, p. 599-600; remarquer cependant que Kékauménos a trouvé beaucoup de talent à cet eunuque, voir plus haut n. 1). Envoyé comme duc à Antioche, il fut destitué par Michel VI à son avènement en 1056 (Cédrénus, II, p. 615, Schlumberger, *Sig.*, p. 307) et il se retira dans ses terres en 1057 (Cédrénus II, p. 624). Aussi intrigua-t-il contre Michel VI dans les thèmes de Colonée, de Chaldée et des Arméniaques, où il se concilia les troupes avec lesquelles il assura en grande partie le succès de la révolte d'Isaac Comnène (Cédrénus, II, p. 624-626). Ce dernier lui donna en récompense le haut titre de curopalate (*Ibid.*, p. 637).

(5) Léon Tornikios est ce révolté de 1047 (Cédrénus, II, p. 561), qui a failli renverser Constantin IX Monomaque. Sur lui, voir Robert Schütte, *Der Aufstand des Leon Tornikes* im J. 1047, Progr. Plauen in V. 1896, 32 p. in-4°, Schlumberger *Ep.*, III, p. 498 sqq. Sur sa famille, issue d'illustres archontes arméniens, et non géorgiens ou ibères, comme le croit Petit, à cause de sa participation à la fondation du

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

cès (1), Nicéphore Comnène (2) et Kavasilas (3); en Mésopotamie, Aaron (4) et un Paléologue (5); à Théodosiopolis, Basilacès (6); à Antioche, Kékauménos (7), Trakhaniotès (8),

monastère d'Iviron à l'Athos, voir DU CANGE dans ANNE, II, p. 425-426, GFRÖRER, III, p. 385, et PETIT, *Le Monastère de N.-D. de la Pitié en Macédoine*, extr. du *Bull. de l'Inst. archéol. russe* à Constantinople, t. VI, 1900, p. 141. Car son cas est semblable à celui de Pacourianos (voir n. 6, p. 42); il est Arménien de race, puisqu'il est de la famille des princes de Taron, qui sont des Arméniens. Mais on le dit Géorgien ou Ibère, parce qu'il appartient à la confession religieuse de Constantinople et que les Byzantins appellent Géorgiens ou Ibères tous les Arméniens qui communient avec eux. — Léon fut duc d'Ibérie (PSELLOS, p. 150, CÉDRÉNUS, II, p. 561, ZONARAS, XVII, c. 23, p. 626).

(1) Sur Georges Maniacès, voir Louis BRÉHIER, *Maniacès*. — Maniacès a brillamment défendu Téloukh vers 1030 (CÉDRÉNUS, II, p. 494, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 88 sqq.); il a commandé le thème de Basse-Médie (CÉDRÉNUS, II, p. 494); peu après, il a été stratège « des villes de l'Euphrate, avec résidence à Samosate » (*Ibid.*, p. 500); c'est alors qu'il s'empara d'Édesse (voir p. 21, n. 4) dont il devint commandant, puisque c'est de cette ville qu'on l'envoya dans son dernier poste en Asie, dans le gouvernement de Haute-Médie ou Vaspouragan (*Ibid.*, p. 512). Il conquit ensuite la Sicile en 1038 et années suivantes (CÉDRÉNUS, II, p. 520 sqq., J. GAY, p. 450 sqq., CHALANDON, *Normands*, I, p. 92 sqq., SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 227 sqq.). Il mourut dans une tentative pour renverser Constantin Monomaque, PSELLOS, p. 137 sqq., qui a fait de Maniacès un grand éloge, CÉDRÉNUS, II, p. 548, ZONARAS, XVII, c. 15, p. 591 sqq., et SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 436 sqq.

(2) Nicéphore Comnène était gouverneur de Vaspouragan quand, soupçonné d'aspirer à l'Empire, il fut arrêté et aveuglé, sous Constantin VIII (CÉDRÉNUS, II, p. 482, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 10-12). C'était un « homme vaillant et belliqueux qui, placé par Basile à la tête de la province de Vaspouragan, s'était signalé par de brillants exploits contre les Perses et rendu célèbre dans tout l'Orient », ARISDAGUÈS, p. 39. « Il avait donné aux Romains Ardjech et son territoire », *Ibid.*, p. 40.« Il réussit à soumettre de gré ou de force tout le pays à l'Empereur », CÉDRÉNUS, II, p. 464.

(3) Pergri a été enlevée aux Musulmans par « Gavasilas, gouverneur de Vaspouragan », ARISDAGUÈS, p. 50. Un Alexandre Kavasilas fut général sous Alexis Comnène, cf. Sp. LAMBROS, *Alexander Kabasilas*, BZ, XII, 1903, p. 40-41.

(4) Voir p. 32, note.

(5) Georges Paléologue commanda en Mésopotamie avec son père Nicéphore en 1078, BRYENNE, III, c. 15, p. 118. Beau-frère d'Alexis Comnène (ANNE, II, c. 6, p. 105, c. 7, p. 110-111), il eut la plus grande part à l'avènement au trône d'Alexis (ANNE, II, c. 11 sqq, p. 125 sqq.). Il le servit très heureusement dans la guerre contre Guiscard (ANNE, III, c. 12, p. 181, IV, c. 1, p. 188, c. 4, p. 200, c. 5, p. 204, c. 8, p. 221, VI, c. 1, p. 270) et dans celle contre les Petchenègues (*Ibid.*, VII, c. 2, p. 334, c. 3, p. 342, c. 4, p. 350).

(6) En 1071, ATTALIATÈS, p. 155, BRYENNE, I, c. 14, p. 36; il se révolta contre Nicéphore Botaniatès, BRYENNE, I, c. 16 sqq, 27 et 28.

(7) Le même que précédemment.

(8) De l'illustre famille qui a fondé le couvent de la Pammakaristos à Constantinople, voir Sp. LAMBROS, ἡ κτίσις κ. ὁ κτίτωρ τῆς ἐν Κ/πόλει μονῆς τῆς Παμμακαρίστου, Νέος Ἑλληνομνήμων, I, 1904, p. 280-294. Joseph Trakhaniotès fut duc d'Antioche peu après 1071, BRYENNE II, c. 18, SCHLUMBERGER, *Sig.*, p. 311.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Nicéphore Botaniatès (1) et Isaac Comnène (2); en Cappadoce, Nicéphore Bryenne (3).

On remit même un pouvoir considérable aux chefs nationaux des Arméniens. De leurs anciens rois, l'un, Sénakhérim du Vaspouragan, fut duc de Mésopotamie et stratège de Cappadoce (4); il reçut en outre en domaine héréditaire Sébaste, Larissa et Abara (5). Ces villes passèrent (moins Larissa qui fut donnée en 1064 à l'ex-roi Kakig de Kars) à son fils David (6), puis aux cadets de celui-ci, Adom et Abouçahl (7). A Kakig, ancien roi d'Ani, on donna les domaines de Galombéghad et de Bizou, non loin de Césarée; des biens considérables dans les gouvernements de Cappadoce, de Kharsian et de Lycandos (8). Kakig, roi de Kars (9), fut installé à Amasée, Comana, Larissa et Tzamandos, où il eut sa résidence. On laissa même le patriarche arménien Grégoire II, nouvellement élu en 1064-1065, se réfugier auprès de lui. Tout le pays entre Sébaste, Casarée, Marach et Mélitène, si important à cause des routes qu'il commandait, fut donc confié par Byzance à la garde et à la bonne foi des rois qui avaient quitté la grande Arménie pour un établissement dans l'Empire.

Dans Ani même, après le départ du roi Kakig, Byzance a laissé des princes arméniens diriger leurs compatriotes;

(1) En 1067, ATTALIATÈS, p. 96, 101, SKYLITZÈS, p. 662-663. Fut empereur de 1078 à 1081.

(2) En 1074, SKYLITZÈS, p. 718, BRYENNE, II, c. 28. C'est le frère de l'empereur Alexis.

(3) ATTALIATÈS, p. 54, CÉDRÉNUS, II, p. 616, ZONARAS, XVIII, c. 2, p. 657. S'est révolté en 1057 contre Michel VI; a été pris et aveuglé.

(4) CÉDRÉNUS, p. 464, KÉKAUMÉNOS, c. 245.

(5) ARISDAGUÈS, p. 31, CÉDRÉNUS, II, p. 464, MICHEL, III, p. 133, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 213, SCHLUMBERGER, *Ep.*, II, p. 506.

(6) MATTHIEU, c. 39.

(7) *Ibid.*, c. 46.

(8) Voir p. 20, n. 1.

(9) Sur lui, voir MATTHIEU, c. 88, TCHAMTCHIAN-AVDALL, II, p. 153, LEBEAU, XIV, p. 446, SAINT-MARTIN, I, p. 375 sqq., GFRÖRER, III, p. 644, CHALANDON, *Comnène*, p. 95.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

ils ont obtenu d'elle, entre 1054 et 1056, la remise d'un impôt (1). Sous Constantin Ducas, entre 1059, date de l'avènement de cet empereur, et 1064, où Ani fut prise par les Turcs, il y eut à la tête de cette ville un « Bagrat magistros et catapan d'Orient », assisté de tanouters indigènes, dont l'un fut consul et les deux autres spatharocandidats. Ces Arméniens eurent le pouvoir de diminuer les impôts portant sur les produits agricoles, sur le péage des divers transports et sur la vente des bêtes pour la boucherie (2). Bagrat eut même, pensent les Grecs, assez d'autorité pour préparer la prise d'Ani par les Turcs. Dans le Vaspouragan, privé de son roi Sénakhérim, Byzance a laissé le « grand prince arménien Kakig » (3); il n'en fut sans doute pas gouverneur (4), car ce sont des Grecs qui commandaient en Vaspouragan lorsqu'il se fit tuer par les Turcs de Her en 1042. Mais il avait conservé un pouvoir considérable et c'est avec des troupes levées par eux que ses fils étaient en Europe au service de l'Empereur lorsqu'il mourut. Les Grecs ont donné à Grégoire Magistros le titre de duc de Vaspouragan et de Taron (5); ils lui ont confié le commandement de la cavalerie chargée de protéger l'Orient (6); ils ont fait de lui, après l'ex-roi Sénakhérim, un duc de Mésopotamie (7); lorsqu'il mourut (en 1058) (8), ils ont

(1) Inscription du Bulgare Aaron, dans Ani (Brosset, *Voyage*, I, p. 94) : « J'obtins de l'impératrice autocrate Porphyrogénète une bulle d'or de franchise; à la demande des princes, je supprimai le thastacin, d'une quantité de 8 litres, qu'ils devaient annuellement. »

(2) Inscription d'Ani, datée du règne de Constantin Ducas (Brosset, *Voyage*, I, p. 95). — Les Grecs ont accusé Bagrat d'avoir préparé la prise d'Ani par les Turcs, voir p. 74, n. 4 et 5.

(3) Matthieu, c. 63.

(4) C'est l'avis de Brosset dans Lebeau, XIV, p. 288, et de Schlumberger, *Ep.*, III, p. 480; aucun texte ne permet d'être si affirmatif.

(5) Dans l'intitulé d'une de ses lettres, publiée par Mkrttschian, p. 140; dans une inscription de lui à Cétcharous en 1050, Brosset, *Voyage*, I, p. 115; Id. *Mélanges asiatiques*, II, p. 137-8.

(6) Arisdaguès, p. 83.

(7) *Ibid.*

(8) Sur Grégoire Magistros, voir Tchamtchian-Avdall, II, p. 131 sqq., Langlois, *J. As.*, 1869, I, p. 8 sqq., Ev. Prud'homme dans Arisdaguès, p. 67, Mkrttschian, p. 88. — Grégoire Magistros Bahlavouni, Arsacide (Matthieu, c. 59), a fait

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

laissé cette belle province à son fils Vahram, qui la garda jusqu'à son élévation au patriarcat d'Arménie en 1065 (1). En outre, il y avait en Mésopotamie, comme en beaucoup d'autres provinces, des Arméniens pourvus d'un commandement secondaire, qui leur permettait de porter le titre d'une des antiques principautés arméniennes et d'entretenir une troupe nombreuse. L'un d'eux, Thornig, fils de Moucheg, prince de Sassoun, mit en déroute (en 1058, après le sac de Mélitène, en octobre) les Turcs revenant du pillage de Mélitène et leur reprit tout leur butin (2). Le gouvernement d'Édesse fut donné à l'Arménien Aboukab, qui avait été garde de la tente de David, curopalate d'Ibérie (3), et au Géorgien Georges

ses études à Constantinople. Il a laissé des lettres, une grammaire arménienne, une histoire de l'ancien et du nouveau Testament en 1.000 vers. Il avait traduit du syriaque et du grec des ouvrages de philosophie (Timée et Phédon de Platon), le livre d'Olympiodore, les poèmes de Callimaque, la géométrie d'Euclide, des traités de médecine, d'histoire naturelle, d'astrologie. Il enseigna la philosophie à beaucoup d'Arméniens. Il mourut en 1058 (LANGLOIS, p. 17). Il avait laissé ses biens de Pedschni (au nord-est d'Ani) à l'Empereur et reçu en échange des domaines héréditaires en Mésopotamie (ARISDAGUÈS, p. 68; — la cession de Grégoire lui a laissé des biens dans son pays d'origine, sans quoi il n'aurait pas construit à Cétcharous, comme il l'a fait, BROSSET, *Mélang. Asiatiq.*, II, p. 138). Il agit comme gouverneur impérial de Mésopotamie dans un document traduit par MERTTSCHIAN, p. 139. C'est comme tel qu'il a poursuivi sous Constantin Monomaque les Thondraciens (*Ibid.*, p. 145). ÉTIENNE dans BROSSET, *Siounie*, dit de lui, p. 175 : « Le grand Grigor Magistros, marzpan, candidat, protospathaire, grand et sébaste de la grande Arménie. »

(1) DULAURIER, note à MATTHIEU, p. 411; vient sans doute de TCHAMTCHIAN, (éd. AVDALL, II, p. 146); a été répété par LANGLOIS, *J. As.*, 1869, p. 17; et chez tous sans référence aux sources.

(2) MATTHIEU, c. 81, p. 109, en 1058-1059, après le sac de Mélitène, les Turcs hivernent dans le canton de Hantzith. Au printemps (de 1058), ils envahirent le Daron. Le prince arménien Thornig, fils de Moucheg, leva des troupes dans le canton de Sassoun et les mit complètement en déroute; il leur reprit leur butin et les captifs de Mélitène. Sur lui, voir LEBEAU, XIV, p. 439, GFRÖRER, III, p. 819, DULAURIER, note à MATTHIEU, p. 407 : il avait reçu le gouvernement de Daron et Sassoun de Grégoire Magistros. Même affirmation, sans référence, dans LANGLOIS, *J. As.*, 1869, I, p. 15; elle vient de TCHAMTCHIAN (éd. AVDALL, II, p. 146). Elle est en contradiction, au moins jusqu'en 1065, avec les faits, car jusqu'à cette date, le successeur de Grégoire Magistros fut son fils Vahram, qui devint le catholicos Grégoire II en 1065. — Thornig possédait presque toute la Mésopotamie lorsque Philarète, après 1071, le fit tuer par un musulman, voir p. 88, n. 5.

(3) Il était un des principaux chefs de l'armée de Romain Argyre en Syrie, en 1030, MATTHIEU, c. 42. Il révéla à l'Empereur un complot contre sa vie, MATTHIEU, c. 42. Il reçut de Romain le commandement d'Édesse lors de la destitution de Maniacès (*Ibid.*, c. 43, p. 51); or le successeur immédiat de Maniacès en 1035 fut, selon CÉDRÉ-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Barazbatzé, celui-là même qui fonda le couvent d'Iviron au mont Athos (1). Antioche fut commandée par les Arméniens Bekhd (2) et Khatchatour (3) avant 1071 et par d'au-

NUS, II, p. 512, Léon Lépendrinos. Aboukab restaura Édesse après l'avoir trouvée dans un état de ruines, MATTHIEU, c. 116, p. 181. — Sur David, le Curopalate, voir p. 31, n. 2 et 8 et p. 51, note.

(1) Sur lui voir SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 102 et 198. CÉDRÉNUS, II, p. 520 : « En 6546 (sept. 1037-1038), indiction 6, il y eut une machination contre la ville d'Édesse; elle faillit être prise, mais Dieu la sauva. Son commandant était le protospathaire Varasvatzé l'Ibère; 12 chefs arabes, avec 500 cavaliers et 500 chameaux, chargés de 1.000 caisses renfermant 2.000 fantassins, arrivèrent à Édesse, se disant en route pour porter des présents à l'Empereur. Ils avaient l'intention, quand les caisses seraient dans la ville, d'en faire sortir les soldats pendant la nuit et de s'emparer de la cité. Mais le général, en invitant les chefs à sa table, refusa l'entrée de la ville aux cavaliers et aux caisses. Cependant un pauvre Arménien, qui savait l'Arabe, vint mendier au camp des Sarrazins et entendit l'un de ceux qui étaient dans les caisses demander où l'on était. Il avertit le général, qui accourut et tua tous les soldats arabes avec les cavaliers et les chameaux. Puis il rentra dans la ville, fit périr onze des chefs Arabes et n'en renvoya qu'un seul, les mains, les oreilles et le nez coupés, pour aller annoncer aux siens ce qui était arrivé.

(2) En 1065, l'Arménien Bekhd, duc d'Antioche, venu au secours d'Édesse, attaquée par les Turcs, est trahi par le gouverneur grec de cette ville, MATTHIEU, c. 91.

(3) Khatatourios, originaire d'Arménie (ATTALIATÈS, p. 172, BRYENNE, I, c. 21, SKYLITZÈS, p. 684, ZONARAS, XVIII, c. 15, p. 705; Arménien, PSELLOS, p. 284), était intelligent (PSELLOS, p. 284), courageux et illustre (ATTALIATÈS, p. 137, SKYLITZÈS, p. 684). Il reçut en 1068, de Romain Diogène, le commandement d'Antioche de Syrie, de la grande Antioche, comme dit ATTALIATÈS, p. 172 (voir PSELLOS, p. 284; BRYENNE, I, c. 21), et non d'Antiochette d'Isaurie, selon l'avis d'ALISCHAN (*Léon*, p. 12, *Sissouan*, p. 43). En 1069, Romain Diogène l'envoya occuper Mopsueste pour arrêter au passage les Turcs qui revenaient de piller Iconium; il les laissa échapper (ATTALIATÈS, p. 137, SKYLITZÈS, p. 684). Khatchatour montra sa reconnaissance à Diogène en le défendant en 1071-1072 contre les Ducas; il y perdit ses troupes, sa fonction et sa liberté, mais non sa vie, ATTALIATÈS, p. 174; PSELLOS, p. 284-286; ID., *Lettre*, dans *Rec. Gr.*, I, p. 47, BRYENNE, I, c. 24, SKYLITZÈS, p. 703 (le grec donne αἱροῦσιν qui signifie prendre et non tuer, comme le dit la traduction latine); ZONARAS, XVIII, c. 15, p. 705 (le grec ἀναιρεῖται signifie prendre, enlever, et non tuer, comme le dit la traduction latine, qui a fait des victimes). — Nous ne savons pas quand il mourut. — Khatchatour, vaincu par Andronic Ducas, paraît avoir été redoutable; PSELLOS écrit (*Rec. Gr.*, I, p. 47, *Biblioth.*, V, p. 393) au vainqueur : « Garde bien ce Basilisque, ce fourbe, cette bête sauvage, ne le laisse pas échapper; c'est la tête même du dragon et non une partie de la bête. » — Bekhd (qui précède) et Khatchatour ont été identifiés par LEBEAU, XIV, p. 440, 441; XV, p. 71 et DULAURIER, note 2, au c. 91 de MATTHIEU. Cette identification n'est pas justifiée : 1° elle ne repose sur aucun texte contemporain, à ma connaissance; 2° elle fait de Khatchatour, identifié avec Bekhd, un duc d'Antioche dès 1065, alors qu'ATTALIATÈS, p. 172, dit formellement que Khatchatour reçut cette dignité de Romain Diogène; 3° entre 1065, où Bekhd, est duc d'Antioche, et 1068, où Khatchatour le devint, il y eut pour commander à Antioche, d'abord l'eunuque Nicéphore (ATTALIATÈS, p. 181), puis le Magistros Nicéphore Botaniatès, qui fut destitué par Romain Diogène (*Ibid.*, p. 96, 101, SKYLITZÈS, p. 662-663); 4° la mort de Bekhd (MATTHIEU, c. 112) et celle de Khatchatour (il est mort prisonnier des Byzantins) sont diversement racontées et à des dates différentes (Bekhd, vers 1078-1079, voir p. 88, n. 4; Khatchatour, aux environs de 1072).

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

tres encore, et des plus notoires, après cette date (1). Il y eut peut-être à Tarse et en d'autres villes de Cilicie des seigneurs arméniens avant 1071 (2). A Erzindjan (3), sur l'Euphrate septentrional, l'Empire avait établi Ivanè, fils de ce Liparit qui fut pris par les Turcs en 1048 (4); il trahit, et dirigea des incursions turques sous Constantin Ducas (5). Grégoire Pacourianos, Géorgien d'origine (6) et d'une grande famille (7), qui fut Sébaste (8), commandant en chef des troupes d'Occident (9), qui a passé sa vie à combattre pour les Grecs sur tous les champs de bataille d'Asie et d'Europe (10), qui lutta victorieusement contre les Normands de Robert Guiscard (11) et qui finit par succomber dans un combat contre les Petchenègues (12), a commandé à Kars (13) et à Théodosiopolis (14). Son frère Apas, qui fut magistros (15), a peut-être reçu le gouvernement

(1) Cf. p. 84, n. 5.
(2) Cf. p. 85.
(3) Attaliatès, p. 111.
(4) Voir p. 22.
(5) Finlay, II, p. 20, Lebeau, XIV, p. 437 sqq, Saint-Martin, II, p. 230. Jean, fils de Liparit, signe encore en 1058, conjointement avec le catholicos de Géorgie, une donation à un couvent, Takaichwili, dans les *Zapiski* de la Section orientale de la *Société archéologique russe*, IX, 1896, p. 59 sqq.
(6) Petit dans Typicon, p. viii sqq. — Grégoire se dit Ibère (c'est-à-dire Géorgien); il agit en faveur des Ibères. Mais il signe en « lettres arméniennes » (Typicon, p. 56, lig. 13) le typicon de Batchkovo, écrit pourtant en grec, en ibérien et en arménien. Il doit être compté en conséquence comme un Arménien de langue et de race. Sa qualification officielle d'Ibère ne doit pas nous induire en erreur; elle signifie seulement que Grégoire était de religion orthodoxe grecque, comme les Ibères, et non un Arménien grégorien (c'est aussi l'opinion de Kurtz, BZ 16, 1907, p. 370, de Marr, *B. Chr.* 12, 1905, p. 20 sqq); qu'il était venu de la province grecque d'Ibérie, dont tous les habitants, en partie Arméniens, sont cependant qualifiés d'Ibères par les Grecs; du reste Pacourianos est « d'origine arménienne » pour Anne Comnène, II, c. 4, p. 96.
(7) Anne, II, c. 4, p. 96; son père était archonte des archontes, Typicon, p. 43, l. 12.
(8) Typicon, p. 1, ligne 19 sqq.
(9) Anne, IV, c. 6, p. 209, Typicon, p. 1, ligne 19 sqq.
(10) Typicon, p. 9, ligne 12 sqq.
(11) Anne, IV, c. 4, p. 197-198, V, c. 3, p. 232, c. 4, p. 239, c. 5, p. 243.
(12) Anne, VI, c. 14, p. 325, en 1086 Chalandon, *Al.*, p. 108-109.
(13) Typicon, p. 54.
(14) Où il fut duc, Typicon, p. 13.
(15) Typicon, p. 11, ligne 25.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

d'Antioche, où il avait de grands biens (1). C'est un Arménien, Basile, fils d'Aboukab, qui commandait à Manzikert lorsque cette ville repoussa victorieusement une attaque de Togrulbeg en 1054 (2); en 1064-1065, il mena l'armée grecque contre les Ouzes sur le Danube (3); il commanda à Édesse de 1077 (4) à 1083 où il mourut (5). Romain Diogène a multiplié les commandants arméniens (6) : il établit à Hiérapolis Aboukab, déjà pourvu à Édesse (7); il envoya Khatchatour à Antioche (8); et c'est de lui que vint à Philarète le droit au commandement dont il se servit ensuite pour essayer de fonder un État dans le pays de Cilicie et de Syrie (9).

Il n'est pas un de ces généraux qui n'ait montré en quelque façon des talents militaires très suffisants pour combattre les armées turques, plus avides de butin et de pillage que d'ordre et de discipline. Ce ne sont donc pas les généraux capables de la défendre qui ont manqué à la frontière byzantine d'Asie. Comme elle était dotée d'une organisation défensive bien comprise et difficile à forcer, comment se fait-il que les Turcs l'aient franchie définitivement après la seule défaite importante de Manzikert en 1071 (10)?

(1) *Ibid.*, p. 12, ligne 1.

(2) ARISDAGUÈS, p. 100, MATTHIEU, c. 78, ATTALIATÈS, p. 46, CÉDRÉNUS, II, p. 591.

(3) ATTALIATÈS, p. 83, SKYLITZÈS, p. 654, MATTHIEU, c. 89.

(4) MATTHIEU, c. 116.

(5) *Ibid.*, c. 122.

(6) ARISDAGUÈS, p. 141 : « L'Empereur (Romain Diogène) était irrité contre la nation arménienne et lançait sur les nôtres des regards pleins de courroux; mais quand il vit l'héroïque bravoure des Arméniens, il leur prodigua d'extravagantes démonstrations d'amitié et des promesses de récompenses irréalisables. » Ceci, dans le récit de la bataille de Manzikert.

(7) ATTALIATÈS, p. 116.

(8) Voir p. 41. Il n'a pas donné de commandements aux anciens rois d'Arménie. Les chefs arméniens qu'il a choisis sont tous des personnages secondaires.

(9) Voir p. 81.

(10) Le 19 août 1071, de par ELMACIN, qui seul donne, dans l'hégire, une date qui corresponde exactement, dans l'ère chrétienne, au jour de la semaine et au quantième du mois. — ATTALIATÈS, p. 159 sqq., PSELLOS, p. 279, BRYENNE, I, c. 16-17, p. 41-43, SKYLITZÈS, p. 695 sqq., ZONARAS, XVIII, c. 14, p. 699, GLYCAS, p. 610, MANASSÈS,

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Pourquoi les Byzantins n'ont-ils pas pu les arrêter dans le réseau des forteresses qui hérissaient les gouvernements orientaux? Pourquoi leurs chefs n'ont-ils pas réussi à rejeter rapidement les envahisseurs au delà de l'Euphrate et du Taurus? C'est que, pour défendre une frontière, les forteresses et les généraux sont impuissants lorsque manquent les soldats, les ressources et l'organisation. Or, après 1071, il n'y eut plus d'armée byzantine pour résister aux Turcs.

v. 6530-6597, ARISDAGUÈS, p. 145, MATTHIEU, c. 103, SAMUEL, p. 449-451, ELMACIN, p. 344 : le vendredi 20 dzoulcadah 463 hég., qui est le vendredi 19 août 1071. MICHEL, III, p. 169-170, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 268 : un vendredi. ABOULFÉDA, III, p. 213, IBN EL ATHIR, *Rec. Ori.* I, p. 238, TARIKHI-DEFRÉMERY, p. 438, MIRKHOND, p. 68 sqq. — voir les références aux sources occidentales dans DU CANGE, notes à BRYENNE, p. 210 sqq.. — MURALT, II, p. 20 : 26 août. FINLAY, II, p. 41, GFRÖRER, III, p. 779 : fin août; WEIL, III, p. 115 : le 26 août — voir encore DU CANGE, *notes* à BRYENNE, p. 210 sqq., LEBEAU, XIV, p. 496 sqq., HERTZBERG, p. 250, MÜLLER, II, p. 89. GELZER p. 1010, JORGA, I, p. 54 sqq. — Les Turcs eurent dès lors libre accès dans l'Empire. « Personne ne les arrêtant, ils se mirent à parcourir les thèmes romains, non plus par petits groupes et en se retirant comme jusqu'alors, mais en s'emparant en maîtres de ce qu'ils rencontraient », SKYLITZÈS, p. 708; ZONARAS, XVIII, c. 16, p. 709. « Les Turcs pillent tout l'Orient », BRYENNE, II, c. 3, p. 57. Les Romains, ayant été vaincus par les Turcs, ne purent plus jamais s'opposer à ceux-ci, MICHEL, III, p. 171. — Alp-Arslan donna comme prétexte aux incursions de ses troupes la nécessité de venger son allié l'empereur Romain Diogène, SKYLITZÈS, p. 707, MATTHIEU, c. 103, p. 170, BRYENNE, II, c. 3, p. 57.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

CHAPITRE III

La Résistance grecque — Affaiblissement progressif de l'Empire

Sous Romain Diogène déjà l'armée grecque ne valait pas cher. Il ne put lui rendre en trois ans de règne la force qu'elle avait perdue sous ses prédécesseurs, dont la politique a été justement accusée d'avoir causé la ruine de l'Asie byzantine (1).

Byzance eut en effet le malheur de n'avoir pour souverains, de la mort de Basile II en 1025, à l'avènement d'Isaac Comnène, en 1057, que des hommes vieux, malades ou dominés par des femmes trop futiles (2). Il y eut parmi eux des fous; c'est le seul nom qui convienne à Michel V le Calfat (3) et à Michel VI Stratiotikos (4). Il y eut aussi des malades : Michel IV le Paphlagonien fut épileptique (5);

(1) Attaliatès, p. 193 sqq. : les empereurs n'ont pas eu l'idée de rechercher la cause des désastres inouïs qui affligeaient l'Empire et de la supprimer; les défaites ne leur ont pas ouvert les yeux.

(2) Les souverains byzantins de la première moitié du onzième siècle ne répondent guère au type d'empereur clairvoyant, avisé et renseigné que rêvait Kékauménos (c. 259), ou au souverain activement belliqueux vanté en Romain Diogène par Attaliatès (p. 106), Skylitzès (p. 671) et Zonaras (XVIII, c. 11, p. 689). De 1025 à 1057, bien que la succession à l'Empire ait été assurée plus souvent par le choix que par l'hérédité, le pouvoir échut presque uniformément à de piètres individus, Psellos, p. 238, 241, Attaliatès, p. 193-194, Synopsis Sathas, p. 183; sur eux, voir le t. III de Schlumberger, *Ep.* et Diehl, *Fig*, I, p. 245 sqq.

(3) Il se plut à exaspérer son entourage, sa famille, l'impératrice Zoé et le peuple de Constantinople. Après quatre mois de règne, on lui creva les yeux, Psellos, p. 81 à 101, Attaliatès, p. 17, Cédrénus, II, p. 513, 535, 540, Zonaras, XVII, c. 18, p. 606 et 19, p. 609, Glycas, p. 590.

(4) Dès sa première réception, il mit les généraux dont il avait le plus besoin dans l'obligation de se révolter contre lui, Psellos, p. 210, 234, Cédrénus, II, p. 612, 615, 637.

(5) Psellos, p. 68, Cédrénus, II, p. 507-508, Glycas, p. 586.

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

Constantin IX Monomaque, goutteux et hydropique (1). Ils ont donné l'exemple du relâchement des mœurs et de la dépravation : Constantin VIII a trop aimé la table et les fêtes (2); Romain III Argyre ne sut défendre à son foyer ni sa dignité ni sa vie (3); Constantin IX Monomaque installa ouvertement sa concubine sur le trône à côté de l'Impératrice (4). Ils ont eu le tort commun d'abandonner la réalité du pouvoir à des ministres dont les historiens grecs nous ont fait le plus triste portrait. Pour eux, le gouvernement des eunuques, sous Constantin VIII, a ruiné l'Empire (5); ce furent des barbares, sans naissance, au langage incorrect (6). L'eunuque Jean, dont le crédit commença sous Romain III Argyre, fut le maître de Byzance sous le règne de son frère Michel IV le Paphlagonien; il commit au pouvoir de véritables brigandages (7) qui ont poussé les sujets à la révolte et perdu cet empereur (8). Michel V eut pour ministre indigne son oncle Constantin (9). Constantin IX Monomaque montra une coupable faiblesse envers son favori Boïlas, qui était un fou dangereux (10). Théodora remit à ses eunuques le gouvernement

(1) Psellos, p. 164 sqq., voir Schlumberger, *Ep.*, III, p. 651, Diehl, *Fig.*, I, p. 282.

(2) Psellos, p. 238, Cédrénus, II, p. 480, Glycas, p. 579-580.

(3) Il n'a pas voulu voir les amours de l'impératrice Zoé avec le beau Michel de Paphlagonie, Psellos, p. 43-44; — on a hâté sa fin, avec l'assentiment de sa femme, *ibid.*, p. 47; — sa femme et son amant l'ont empoisonné, Cédrénus, II, p. 505; voir Zonaras, XVII, c. 13, p. 583-585.

(4) Psellos, p. 126 sqq. Ses amours avec la princesse d'Alanie, *ibid.*, p. 177 sqq., Zonaras, XVII, c. 28, p. 648. Économie sur les dépenses militaires, prodigalité pour la construction des Manganes, luxure, débordement des passions, amitiés inavouables : voilà le bilan du règne de Monomaque, à en croire Cédrénus, II, p. 608-609. Il n'a songé qu'à boire, à manger et à forniquer, Arisdaguès, p. 101-102. Son portrait, d'après ces auteurs, dans Diehl, *Fig.*, I, p. 272 sqq., et dans Schlumberger, *Ep.*, III, p. 396 sqq.

(5) Cédrénus, II, p. 481.

(6) Psellos, p. 25, Zonaras, XVII, c. 10, p. 569, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 5 sqq.

(7) Kékauménos, c. 250.

(8) Cédrénus, II, p. 531, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 150 sqq, 271 sqq.

(9) Psellos, p. 80 sqq., Schlumberger, *Ep.*, III, p. 230 sqq., 359 sqq.

(10) Psellos, p. 170 sqq., Cédrénus, II, p. 605, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 655 sqq.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

et les armées (1), et Michel VI n'arriva au pouvoir qu'en leur promettant de gouverner par eux (2).

Dans ces conditions, le trésor a été vidé, sans grand profit pour l'état, sous Constantin VIII, par ses favoris (3); sous Romain Argyre, pour les églises et le clergé (4); sous Michel IV, par son frère l'eunuque Jean (5); sous Constantin Monomaque, par les impératrices Zoé et Théodora, par la favorite Sklérena (6). C'est le temps où la fortune de l'État fut employée à enrichir les sénateurs et les courtisans de Constantinople et à construire des églises et des couvents où le peuple, imitant les chefs, multiplia les preuves d'égoïsme, les violences et les rapines, pendant que les cadres de l'armée se vidaient et s'évanouissaient (7).

Il est possible que les historiens grecs aient fortement noirci le tableau, qu'ils se soient mal défendus dans leurs jugements contre les rancunes de caste ou les haines personnelles, et qu'il soit prudent de ne pas prendre à la lettre toutes leurs accusations. Il faut pourtant reconnaître que les hommes incriminés par eux n'ont pas su maintenir la grandeur assurée à Byzance au dixième siècle par les valeureux soldats et les énergiques administrateurs que furent Basile Ier (8), Romain Lécapène (9), Nicéphore Phocas, Jean Tzimiscès et Basile II (10).

(1) Psellos, p. 216, Cédrénus, II, p. 611, Glycas, p. 599, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 751, 759.

(2) Cédrénus, II, p. 612, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 764.

(3) Psellos, p. 23, 238, Cédrénus, II, p. 480-481, Glycas, p. 579-580, Zonaras, XVII, c. 10, p. 569.

(4) Psellos, p. 37-38, 40, Cédrénus, II, p. 497, Glycas, p. 580-581, Zonaras, XVII, c. 11, p. 573-574, c. 12, p. 578-579.

(5) Kékauménos, c. 250, Psellos, p. 67, Cédrénus, p. 530, 608-609, Zonaras, XVII, c. 15, p. 595, c. 17, p. 600 et 27, p. 646 sqq., Glycas, p. 587-589, 593.

(6) Psellos, p. 131.

(7) Psellos, p. 241, Attaliatès, p. 185-186.

(8) Voir le livre de Vogt sur Basile Ier.

(9) Sur lui, Rambaud, *Constantin, passim*, notamment p. 5 sqq., 18 sqq., 308.

(10) Voir, sur eux, le *Nicéphore Phocas* et les trois volumes de l'*Épopée byzantine* de G. Schlumberger.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Par leur gouvernement intérieur, empereurs et ministres du onzième siècle ont soulevé contre eux des haines multiples et laissé les ambitions personnelles s'agiter constamment autour du trône : les révoltes n'ont jamais été plus nombreuses à Byzance que dans cette première moitié du onzième siècle.

Elles étaient favorisées par l'élévation d'empereurs roturiers comme Michel IV (1) et Michel V (2); par l'antimilitarisme d'un Michel VI (3) et du parti civil de la cour et de l'administration (4); par la série des gouvernements de jouisseurs, de femmes ou de malades qui ont alors dirigé Byzance; et par l'absence de règle fixe pour la succession au trône : en permettant toutes les ambitions (5), elle légitimait toutes les défiances de l'Empereur en fonction; elle acculait parfois les plus innocents à la révolte, unique chance de salut contre le péril terrible encouru par eux sur les soupçons les plus injustifiés (6).

Pour toutes ces raisons, les compétitions au trône furent si nombreuses au onzième siècle que Kékauménos a cru devoir donner, dans son traité sur l'éducation, des conseils fort longs (7) sur la conduite à tenir en pareil cas. C'est à elles qu'Attaliatès (8) attribue la perte de l'Empire.

Elles ont commencé dès la mort de Basile II : sous Cons-

(1) Arisdaguès, p. 48 : « Michel (IV le Paphlagonien) ne gouvernait pas comme un fils de roi. Le souverain qui tient son pouvoir de ses aïeux est de fer; mais l'étranger, qui n'est pas de race royale, est d'argile. Cette diversité se manifeste fréquemment chez les Grecs. »

(2) Cédrénus, II, p. 507, le qualifie « d'homme du commun, de la catégorie des gagne-petit » γυδαῖος καὶ τριωβολιμαῖος ἄνθρωπος.

(3) Voir note 4, p. 45.

(4) Neumann, *Emp.*, p. 79 sqq.; voir p. 55 sqq.

(5) Ibn Khordadbeh, p. 81 : à Constantinople, le roi ne doit son trône, ni au droit d'héritage, ni à quelque règle de succession. La royauté appartient à celui qui s'en rend maître et peut être exercée par les femmes aussi bien que par les hommes.

(6) Exemples et réflexions à ce sujet dans du Cange, notes à Bryenne, p. 203, Rambaud, *Constantin*, p. 25 sqq., Schlumberger, *Ep.*, I, p. 350.

(7) c. 168-186.

(8) p. 193, 198.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

tantin VIII, Nicéphore Comnène a été aveuglé pour s'être révolté (1); sous Romain III Argyre, Théodora, sœur de l'impératrice Zoé, reléguée par prudence dans un couvent (2), n'en a pas moins aidé la révolte de Constantin Diogène, qui dut se suicider (3), et celle du Bulgare Prousianos (4); Basile Skléros, beau-frère presque de l'Empereur, fut exilé de Constantinople à cause de ses intrigues (5). Sous Michel IV le Paphlagonien, il fallut réprimer les soulèvements ou les conspirations d'Alousianos (6), de Constantin Dalassène (7), de Gabras, Mésanactès et Grégoire Taronite (8). Le règne commun de Zoé et de Théodora, en 1042, quoique très court, fut troublé par leur mésintelligence (9). Sous Monomaque, la grande révolte de Léon Tornikios arrêta les succès que remportait l'Empire contre l'émir de Douin (10); il fallut réduire les révoltes de Georges Maniacès (11), de Théophile Eroticos à Chypre (12), de l'eunuque Étienne et de Léon, gouverneur de Mélitène (13), de Constantin Barys (14). Pendant un règne très court, Michel VI a dû combattre le proèdre Théodose (15), Nicéphore Bryenne (16), le Franc Hervé, qui s'entendit avec les Turcs (17); il a été renversé par la révolte d'Isaac Com-

(1) SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 10 sqq.
(2) CÉDRÉNUS, II, p. 498.
(3) SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 101 sqq., 122.
(4) *Ibid.*, p. 99.
(5) *Ibid.*, p. 17, 130.
(6) *Ibid.*, p. 298 sqq.
(7) *Ibid.*, p. 166 sqq., 187, 209.
(8) *Ibid.*, p. 310.
(9) *Ibid.*, p. 386 sqq.
(10) CÉDRÉNUS, II, p. 561, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 498 sqq.
(11) SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 436 sqq.
(12) *Ibid.*, p. 459 sqq.
(13) *Ibid.*, p. 476.
(14) *Vie de Saint-Lazare de Galézion*, BChr. 4, p. 377.
(15) SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 767 sqq.
(16) *Ibid.*, p. 754, 782.
(17) Voir p. 65, n. 1.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

nène (1) qui, pour triompher, a dégarni la frontière orientale de ses défenseurs (2).

Malgré ces guerres civiles trop fréquentes, malgré le mauvais gouvernement de ministres prodigues et de souverains peu militaires, l'empire Byzantin était si bien organisé qu'il résista longtemps à ces causes de désagrégation. En 1057, il n'avait encore rien perdu de la force militaire que lui avait laissée Basile II en 1025.

On accuse, il est vrai, Constantin Monomaque d'avoir fortement diminué la puissance défensive de l'Empire en Asie Mineure (3) en y remplaçant par un impôt le service personnel et les milices territoriales (4). Mais cette mesure, qui n'a pas été inaugurée par lui, se justifiait par des raisons politiques très sérieuses : il fallait se garder et contre les trahisons possibles des soldats du pays, Arméniens (5)

(1) Schlumberger, *Ep.*, III, p. 785 sqq.

(2) Il a emmené les troupes de Colonée, de Chaldée, de Sébaste, de Mélitène, de Téphrikè, Cédrénus, II, p. 625-626.

(3) Il a ouvert l'Empire aux Barbares, Kékauménos, c. 50, Attaliatès, p. 44, 80, Cédrénus, II, p. 609, Zonaras, XVII, c. 27, p. 647, Glycas, p. 598. Il l'a ruiné, Psellos, p. 240, Kékauménos, c. 250. — Ces accusations sont d'ordinaire répétées et acceptées par les historiens modernes, Finlay, I, p. 504, Gelzer dans Kr., p. 1005, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 501-502, 553. Neumann, presque seul jusqu'ici (des idées semblables ont été émises par Girard, *Sivas*. ROC, X, 1905, p. 283 sqq.), a reconnu qu'il « faut chercher ailleurs les vraies causes de la rapide décadence » de l'Empire et que l'organisation militaire « fut suffisante sous Monomaque et sous ses premiers successeurs » *Emp.*, p. 74.

(4) Le système, commencé dès le temps de Nicéphore Phocas (voir p. 52) fut généralisé sous Constantin Monomaque. — Zonaras, XVII, c. 27, p. 647 : il y avait des pays qui, moyennant l'exemption des impôts, gardaient la frontière et repoussaient les incursions des Barbares. Monomaque supprima ce service de garde et le remplaça par des impôts. Et dès lors, l'accès de l'Empire fut facile pour les Barbares. — Monomaque supprima notamment les contingents d'Ibérie et de Mésopotamie et les remplaça par des impôts, Kékauménos, c. 50, Attaliatès, p. 44, 80, Cédrénus, II, p. 608, Glycas, p. 598. Voir Neumann, *Emp.*, p. 70-71. Sur l'organisation des milices territoriales, voir Gfrörer, III, p. 398 sqq., Vogt, *Basile*, p. 339 sqq.

(5) Les Arméniens, installés dans l'Empire pour le défendre, l'avaient souvent trahi. Les faits de ce genre abondent : Sembat Bagratide avait reçu de l'Empereur, vers 705, avec le titre de curopalate, un établissement à Poti en Colchide. Peu après, il s'échappa de l'Empire en pillant la ville, le trésor et les églises, et il alla rejoindre les Arabes, Ghévond, p. 34. Les Arméniens qui sortirent de l'Empire à cause de la persécution de Philippicus (711-712), furent établis par les Arabes vers Mélitène, où ils furent désormais les ennemis acharnés des Romains, Michel, II, p. 482. — Tadjat Antzévatsiq, après avoir servi l'Empire pendant vingt-deux ans, le trahit

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

et Syriens (1), et contre les dangers pour l'Empereur régnant de la trop grande puissance militaire des principales familles d'Asie Mineure (2). En renonçant à utiliser leurs services dans des corps locaux, composés exclusivement de ces dangereux sujets, l'empereur débarrassait l'Asie de ces troupes à demi indépendantes dont le zèle était peu

et passa aux Arabes, GHÉVOND, p. 150 : Il avait commandé 60.000 hommes contre les Bulgares. Puis il quitta le pays byzantin pour les Arabes. Lorsque le calife lui donna le généralat d'Arménie, les grands refusèrent d'être commandés par un homme si prompt à changer de camp. — Beaucoup des Arméniens, installés dans les fiefs militaires du Taurus, désertaient sous Nicéphore Phocas et allaient en Syrie (ZACHARIÆ, III, p. 291), où se trouvaient les Arabes. L'Empereur dut ordonner de confisquer sans délai leurs biens propres en même temps que leur fief (*Ibid.*, p. 291). — L'Empire, après avoir payé par la cession de provinces entières (une grande partie du pays compris entre Erzeroum, Olti et le lac de Van, AÇOGHIK, p. 142, SCHLUMBERGER, *Ep.*, I, p. 415 sqq.) le prince David d'Arméno-Géorgie pour avoir son aide contre le rebelle Bardas Skléros en 978 (Inscription du Géorgien Ivané, fils de Soula, rappelant cette guerre, dans BROSSET, *Voyage*, II, p. 134), vit ensuite ce vassal si bien traité se tourner contre lui en 987-988 avec Bardas Phocas, SCHLUMBERGER, *Ep.*, I, p. 692, 747. — Les Arméniens que Basile II établit en Macédoine contre les Bulgares passèrent à l'ennemi (AÇOGHIK, III, c. 22, p. 186, SCHLUMBERGER, *Ep.*, II, p. 55). — Au onzième siècle enfin, les vassaux arméniens de l'Empire allaient bientôt justifier la méfiance des Grecs en facilitant l'invasion turque (voir p. 74 sqq.). — Byzance ne pouvait pas confier la défense de l'Arménie à une armée nationale; c'eût été imprudent (voir plus haut p. 21 et GIRARD, *Sivas*, *ROC*, X, 1905, p. 284 sqq.). — Il est juste de ne pas oublier, en énumérant les méfaits des Arméniens, que les Grecs ont provoqué toutes ces trahisons en persécutant leurs vassaux arméniens pour les amener à se soumettre à l'obédience du patriarche de Constantinople, voir p. 71 sqq.

(1) La joie des Syriens fut grande, lorsque Romain III Argyre, vaincu par les Arabes auprès d'Alep, faillit être pris par eux. MICHEL, III, p. 136 : « L'empereur Romain fut vaincu par les Taiyayè et prit la fuite et les Taiyayè pénétrèrent dans son camp... Ces Grecs iniques ne comprirent pas que les empereurs, prédécesseurs de ceux-ci, s'étant abstenus de persécuter les chrétiens en tous lieux, avaient grandement prospéré, tandis que maintenant qu'ils étaient revenus à leurs anciennes habitudes et qu'ils jetaient en exil le patriarche et les évêques, le Seigneur les brisa en face de leurs ennemis; et ceux qui les détestaient dominèrent partout sur eux. » ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 229. — Les Syriens ne cachent pas leurs préférences pour les Musulmans. Sous Constantin X Ducas « tandis qu'au dehors les chrétiens étaient persécutés par les déprédations et les pillages des Turcs, au dedans, ils étaient encore plus opprimés par les Chalcédoniens; ce que la justice ne toléra pas. Que celui qui lit comprenne ! », MICHEL, III, p. 166. — « Si nous avons subi quelque dommage », dit MICHEL, II, p. 412, « du fait de la conquête de la Syrie par les Arabes, cependant ce ne fut pas un léger avantage pour nous d'être délivrés de la cruauté des Romains, de leur méchanceté, de leur colère, de leur zèle cruel contre nous, et de nous trouver en repos ». — En 1031, le patriarche syrien de Mélitène se réfugia à Amida. Les Grecs ne purent obtenir de l'émir de cette ville qu'il leur rendît le patriarche. « Notre loi ne nous permet pas, lui fait dire MICHEL, III, p. 147, de prendre celui qui s'est réfugié chez nous pour le livrer à son ennemi, ni de violenter quelqu'un à cause de sa foi. »

(2) Voir sur elles, p. 103-104. — Malgré leurs forces et leurs révoltes, elles n'ont rien pu en définitive au onzième siècle, avant Alexis Comnène, contre le gouvernement civil de Constantinople, NEUMANN, *Emp.*, p. 76.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

sûr (1), dont le dévouement à une race et à un homme permettait de les utiliser parfois contre l'Empire avec ses

(1) Les habitants de la Cappadoce sont d'ordinaire indociles, dit PSELLOS, *Biblioth. gr.*, V, p. 355.

De bonne heure, l'Empire se plaignit des fantaisies des Arméniens qu'il avait installés en nombre dans le Taurus, à condition de servir dans l'armée et de garder les défilés et la frontière. Au dixième siècle, Nicéphore Phocas, constatant que ces Arméniens ne faisaient pas leur devoir, avait pris contre eux la mesure qu'on reprocha tant par la suite à Constantin Monomaque : il avait demandé à ces récalcitrants, au lieu de leur service en armes, de l'argent, avec lequel on paya des mercenaires recrutés ailleurs. « Il faut lever et enrégimenter des hommes choisis qui recevront une solde prise sur l'armée, puisque l'armée ne fait pas ce service », *De velitatione belli.*, c. 3, p. 188, SCHLUMBERGER, *Nic.*, p. 177-178.

Il arrivait à ces Arméniens, amis du changement et des courses errantes (τὸ γὰρ τῶν Ἀρμενίων ἄστατον καὶ πολυπλανές), ZACHARIÆ, p. 290, d'abandonner pendant des années entières leur fief et la garde du pays où ils se trouvaient. Nicéphore Phocas décida la confiscation des lots dont les bénéficiaires auraient disparu depuis trois ans et auraient été remplacés par de plus dignes qu'eux (ZACHARIÆ, III, p. 290, SCHLUMBERGER, *Nic.*, p. 394).

Le fait est que les Arméniens ne tenaient pas en place dans l'Empire; pour échapper au formalisme administratif ou au prosélytisme religieux des Grecs, ils se donnaient à une vie libre, errante et vagabonde; ils tenaient sans cesse la campagne, où il leur fallait bien vivre de leur épée; la guerre civile, à son défaut le brigandage, voilà quelle était leur occupation favorite. Les feudataires arméniens de l'Empire se livraient facilement au meurtre; les hommes de toute une famille partaient ensemble pour ces expéditions; lorsqu'ils étaient pris et punis, il fallait faire passer le fief en d'autres mains, tous les héritiers du titulaire coupable étant tombés comme lui sous le coup de la loi et ne pouvant le recueillir, ZACHARIÆ, III, p. 291. — Jusque dans les rangs des Byzantins, les Arméniens se montrèrent des pillards éhontés. Leurs généraux les plus illustres n'épargnaient ni leurs compatriotes ni les églises : Jean Curcuas, Arménien au service de Byzance, pilla sous Romain Lécapène, le pays très authentiquement arménien de Phasiane, à l'est d'Erzeroum, sous prétexte qu'il était au pouvoir des Sarrazins, CONST. PORPHY., *Adm.*, p. 198. Le même Jean Curcuas aurait, au dire de LÉON DIACRE, IX, c. 5, p. 148, dans une guerre contre les Russes, enlevé aux églises de Mésie leurs vases et leurs objets précieux, voir SCHLUMBERGER, *Ep.*, I, p. 134. — En 962, les Arméniens de l'armée du domestique Nicéphore Phocas attaquèrent le convoi des femmes sorties d'une ville de Cilicie, qui s'était rendue, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 199. — En 963, pendant que leur général pille le pays d'Alep, ils vont opérer pour leur compte dans celui d'Édesse, qui est peuplé de chrétiens; ils en reviennent avec 1.000 brebis, 500 taureaux et 10 prisonniers arabes, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 200. — Dans toutes les expéditions de Nicéphore Phocas, les Arméniens établis dans l'Empire vers Sébaste et servant dans l'armée byzantine, se distinguèrent par la réussite et l'intensité de leurs pillages, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 200-201. — L'empereur Nicéphore Phocas dut un jour (en 965) faire un exemple contre les Arméniens qui attaquaient les caravanes sorties des villes ayant capitulé; il les fit battre, on leur coupa en outre les mains et le nez, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 202, SCHLUMBERGER, *Nic.*, p. 498. — Après les guerres civiles menées successivement par Bardas Skléros, puis par Bardas Phocas contre Basile II, JEAN GÉOMÈTRE put faire, sur les Arméno-Ibères, qui avaient pris part à la lutte dans les deux camps, des vers intitulés : *Sur les brigandages des Ibères*, où il déplorait les méfaits de ceux-ci : « Pourquoi nous plaindre des Scythes, alors que nous voyons nos anciens amis et alliés se conduire de telle sorte? » Éd. CRAMER, *Anecdota*, IV, p. 282, voir SCHLUMBERGER, *Ep.*, II, p. 34.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

ennemis (1) ou contre le souverain au profit de leur chef (2). Il suffisait, pour rendre cette mesure très efficace, que le pouvoir central employât l'argent reçu par elle à lever des troupes à sa convenance. Elle lui permettait, sans renoncer à demander aux provinces d'Asie une large contribution au recrutement de l'armée (3), de répartir plus librement les levées entre les corps, d'augmenter la proportion des soldats venus en Asie de la partie européenne de l'Empire (4) ou soudoyés parmi les valeureux barbares d'Occident (5). Si bien qu'après la suppression des milices

(1) Ce fut souvent le cas pour les Arméniens. Voir p. 50, n. 5.

(2) Le dévouement de leurs troupes a fait le succès des révoltes d'Alexis et d'Isaac Comnène et de Nicéphore Botaniatès. — Il a suscité les ambitions de beaucoup d'autres généraux et multiplié les tentatives pour s'emparer du trône à main armée. Voir p. 48. — Il a permis aux mercenaires occidentaux d'essayer la conquête de l'Asie Mineure (voir p. 65 sqq.), aux Arméniens du onzième siècle, de se rendre indépendants des Grecs dans l'Empire (voir p. 71 sqq.). — Il avait mis leurs précécesseurs au service des révoltés qu'ils aimaient. Les Arméniens formèrent sans doute une grande partie de ces hommes « désespérés, prêts à tout pour la gloire, les dignités et la richesse », que réunit autour de lui, à Césarée de Cappadoce, Bardas Phocas, révolté en 971 contre Jean Tzimiscès (Léon Diacre, p. 113, Schlumberger, *Ep.*, I, p. 62 sqq.). Les Arméniens, vassaux de l'Empire, se levèrent en masse pour Bardas Skléros, du pays de Mélitène au lac de Van et à la Géorgie; lorsque ce général leur proposa en 976 de marcher contre le gouvernement de Constantinople, il entraîna les princes de Taron, de Moghk et des Géorgiens, Açoghik, p. 141, Schlumberger, *Ep.*, I, p. 362.

(3) Les corps asiatiques ont été utilisés très souvent et en Europe et en Asie; on les voit à Messine en 1040 (Cédrénus, II, p. 523 : Catacalon Kékauménos y commande à 300 cavaliers et à 500 fantassins du thème arméniaque), sur le Danube en 1050-1051 (Cédrénus, II, p. 602 : 20.000 archers à cheval de Téloukh et autres pays), dans les armées de Romain Diogène, notamment en 1068 (Attaliatès, p. 113 : des Cappadociens, des Arméniens) et en 1069 (*Ibid.*, p. 126 : des Lycaoniens).

(4) Quand Constantin Monomaque mourut (1054), les corps byzantins d'Europe étaient tous en Orient (Cédrénus, II, p. 611). Il y avait des Byzantins d'Europe dans les armées de Romain Diogène (Attaliatès, p. 122 : il laissa en Asie dans des quartiers d'hiver les troupes de l'Occident, ne ramenant avec lui à Constantinople que les Byzantins, la garde du palais et la garde du corps; *ibid.*, p. 126 : « Un des corps occidentaux. »)

(5) En 1000, les Russes de l'armée de Basile II attaquèrent les Arméniens pendant les pourparlers de l'Empereur avec les dynastes du pays, Arisdaguès, p. 9, Açoghik, III, c. 43, p. 209, Jean d'Antioche, p. 41, *Chronique géorgienne*, p. 297, Schlumberger, *Ep.*, II, p. 190 sqq. — Sous Michel IV, des Varanges hivernent dans le thème des Thracésiens (Glycas, p. 587). — Constantin Monomaque dispersa des Francs et des Varanges dans les diverses garnisons de Chaldée et d'Ibérie (Cédrénus, II, p. 606). Un de leurs chefs, Hervé, avait en 1057 des propriétés, c'est-à-dire son fief, à Dabarama, dans le thème arméniaque, Cédrénus, II, p. 617. A la défense de Manzikert contre les Turcs en 1054, c'est un Latin qui alla jusque dans le camp ennemi incendier la plus dangereuse machine de siège (Attaliatès, p. 46, Matthieu, c. 78, p. 100). — Les Francs formaient une grande partie de l'armée qui se réunit en Asie en 1057

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

locales l'Empire aurait pu avoir en Asie une armée plus forte, plus homogène et plus fidèle.

Et en fait, jusqu'en 1059, les économies réalisées aux dépens de l'armée n'amenèrent pas de désagréments sérieux; c'est qu'il ne faut pas, avec les contemporains, en exagérer l'importance, et, par exemple, répéter, sans examen, avec Psellos (1), que l'armée a été négligée de Basile II à Isaac Comnène. Sans doute on a peu dépensé pour elle pendant les trois ans du règne de Constantin VIII (2). Mais Michel IV le Paphlagonien l'a fortifiée, de l'aveu de Psellos lui-même (3). Constantin Monomaque, au dire de ses détracteurs, a désarmé l'État (4); il ignorait tout ce qui touche à la guerre (5); il haïssait les soldats (6); il a affamé l'armée d'Ibérie en lui retirant ses terres (7). Mais il arrive aux mêmes historiens d'avouer qu'il s'est préoccupé de la défense de l'Empire, qu'il a organisé la frontière contre Togrul-beg (8), qu'il l'a couverte en occupant et en fortifiant Ani (9), qu'il a entretenu dans le pays du haut Euphrate une cavalerie de 60.000 hommes (10), qu'il y avait dans Antioche en 1050-1051 une garnison

autour d'Isaac Comnène et qui lui conquit le trône (Cédrénus, II, p. 625, Psellos, p. 222). — Nous les trouvons en 1065 sous les ordres du duc d'Antioche à la défense d'Édesse contre les Turcs (Matthieu, c. 91, p. 130). — Sous Romain Diogène, ils constituaient encore la principale force défensive de l'Orient, en rase campagne et dans les forteresses (Attaliatès, p. 107 : l'Empereur donne tous les Francs au général qui commande à Mélitène; p. 122 : le Franc Crispin tient garnison en Bithynie avec les hommes venus par mer en sa compagnie; il part pour la frontière avec l'Empereur; p. 127 : des Francs dans l'armée d'opération de Romain Diogène contre les Turcs). — Les Francs donnés à Philarète par l'Empereur formèrent le noyau de son armée; ils étaient au nombre de 8.000, voir p. 82. — Les Francs sont sanguinaires et belliqueux, Attaliatès, p. 107.

(1) p. 241-242.

(2) Psellos, p. 238, Cédrénus, II, p. 480-481, Glycas, p. 579-580.

(3) p. 58.

(4) Cédrénus, II, p. 608-609; il a gaspillé l'argent qui aurait dû servir à la défense de l'Empire, Arisdaguès, p. 102.

(5) Glycas, p. 593.

(6) Zonaras, XVII, c. 23, p. 627.

(7) Attaliatès, p. 44.

(8) Cédrénus, II, p. 581.

(9) Attaliatès, p. 80, voir p. 31.

(10) Arisdaguès, p. 83.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

permanente de 4.000 hommes, envoyés de Byzance (1), et qu'en fait, les Turcs n'ont pas pu s'installer dans l'Empire sous son règne. Après lui, Michel VI semble avoir été peu prodigue envers les soldats (2); mais il fut remplacé par l'un d'eux, qui répara le mal (3). Si bien que, jusqu'à l'abdication d'Isaac Comnène, l'armée byzantine est restée bonne et ses généraux suffisants (4).

Mais elle fut ruinée depuis lors, et en très peu de temps, parce que le pouvoir appartint exclusivement à des hommes qui la redoutaient. Ce fut une conséquence des règnes peu militaires des empereurs de la première moitié du onzième siècle; sous eux, les grandes dignités de l'État et les principaux postes de l'administration avaient été peu à peu occupés par leurs favoris de la cour ou des bureaux. Le gouvernement finit par n'être plus composé, dans les conseils où l'on arrêtait les ordres, et dans les hauts emplois, d'où l'on en réglait et surveillait l'exécution, que par des gens tout à fait étrangers à l'armée : c'étaient des chambellans, des eunuques, des moines ou des hommes de lettres qui avaient désormais à décider des questions militaires, à nommer les généraux, à disposer de leur avancement et à leur assigner une tâche (5); on leur confia même, nous l'avons vu, les armées et les provinces (6).

Lorsque les militaires, en partie dépossédés de leurs commandements, s'aperçurent qu'ils avaient perdu leur prestige et qu'ils n'étaient plus les maîtres du gouvernement, les hommes de cour, qui tenaient le pouvoir à Constantinople depuis la mort de Basile II, étaient désormais en mesure de se défendre et de garder la direction de l'État.

(1) Ibn Boutlan, p. 370, dans Röhricht, *IK*, p. 242-246.

(2) Psellos, p. 210, 262, Cédrénus, II, p. 615-619, Zonaras, XVIII, c. I, p. 654-655.

(3) Psellos, p. 212, 242.

(4) Voir Heisenberg, dans BZ, 7, 1898, p. 441, Neumann, *Emp.*, p. 74 sqq.

(5) Voir plus haut, p. 46.

(6) Voir p. 34 sqq.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Ils ne donnèrent le trône à Michel VI qu'après lui avoir fait promettre de gouverner par eux (1). L'armée d'Asie réussit bien, par un coup de surprise, à leur imposer Isaac Comnène en 1057. Ils durent alors se résigner pour un temps à l'inévitable, car l'Empereur choisi par l'armée (2) avait été acclamé, à son entrée à Constantinople, par la foule et par le clergé (3). Il se recommandait du reste par son intégrité, sa valeur militaire et sa bonne volonté (4). Mais il mécontenta vite ceux qui avaient profité des faiblesses ou des vices de ses prédécesseurs. Quand on le vit exiler le patriarche (5), fermer le trésor aux pillards (6) de l'administration, de la cour ou de la ville, vouloir ramener l'entourage impérial à une vie plus digne, plus correcte et plus pieuse (7), ceux qui regrettaient les empereurs du passé eurent beau jeu de grouper tout le monde contre lui (8). Il s'irrita d'abord; puis, quand la maladie l'atteignit (9), il céda facilement le trône à Constantin Ducas (10).

Toutes les faveurs de la cour et de la ville allèrent alors à cet empereur selon leur goût, qui savait siéger au tribunal, y décider vite et bien dans les affaires difficiles, qui se piquait de philosophie et de rhétorique, mais qu'on ne

(1) Voir p. 47.

(2) Psellos, p. 211 sqq., Attaliatès, p. 53-54, Cédrénus, II, p. 631.

(3) Psellos, p. 232-233, Attaliatès, p. 55, Cédrénus, p. 635-636.

(4) Skylitzès, p. 650, Zonaras, XVII, c. 7, p. 673-674.

(5) Mädler, p. 14, Bréhier, *Schisme*, p. 283 sqq., Id., RÉG, 1903 et 1904, *Un Discours inédit de Psellos*, p. 9 sqq. du tirage à part.

(6) Psellos, p. 242 sqq., Skylitzès, p. 642, Zonaras, XVIII, c. 4, p. 667-668.

(7) Skylitzès, p. 648, Glycas, p. 603.

(8) Psellos, p. 242, Zonaras, XVIII, c. 4, p. 668, Neumann, *Emp.*, p. 75.

(9) Psellos, p. 251 sqq., Bryenne, I, c. 4, Skylitzès, p. 647, Zonaras, XVIII, c. 7, p. 672-673, Glycas, p. 603.

(10) Son abdication (voir Chalandon, *Al.*, p. 22, Neumann, *Emp.*, p. 74), due à l'esprit de pénitence selon Skylitzès (p. 648), suivie du refus du trône par son frère Jean selon Bryenne (I, c. 3 et 4), est beaucoup plutôt le résultat des menaces de la bureaucratie mécontente (Psellos, p. 262 sqq.) et de Constantin Ducas, impatient de régner (Mädler, p. 50); elle prévint un soulèvement préparé en Orient (Anne, III, c. 8, p. 168).

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

vit jamais comme empereur à la tête d'une armée (1), qui ne sut pas faire pour les soldats les dépenses nécessaires et qui mit en pleine décadence les forces militaires de l'Empire (2). Sous lui, la réaction civile triomphante réserva les revenus de l'État aux plaisirs et aux profits des privilégiés de Constantinople (3). On réduisit autant que possible les dépenses militaires, en achetant la paix aux Barbares moins cher que n'aurait coûté la guerre (4). On négligea le recrutement (5); on laissa les corps tomber au-dessous de l'effectif normal (6); on ne pourvut ni aux approvisionnements des arsenaux, ni à l'armement des troupes (7), ni à la défense des places (8), ni au paiement des

(1) Psellos, p. 259; l'éloge de ses qualités civiles se trouve encore dans Skylitzès, p. 651-652, Zonaras, XVIII, c. 8, p. 676-677. — Il avait le gouvernement militaire d'Édesse quand il fut appelé à l'Empire, Matthieu, c. 80.

(2) La réaction civile contre les militaires triompha avec Constantin Ducas, Attaliatès, p. 310, Skylitzès, p. 652, 663, Neumann, *Emp.*, p. 82, 104. — Il ne s'occupa de l'armée que pour en réduire l'effectif et les frais (Psellos, p. 259 et 265-266, Attaliatès, p. 194, 196). Tous ceux qui avaient de l'ambition la quittèrent pour les emplois civils (Attaliatès, p. 79, Skylitzès, p. 652-653). Voir les notes suivantes, qui presque toutes se rapportent à Constantin Ducas. — Il a pourtant relevé les murailles de Mélitène, Michel, III, p. 165-166; celles de Théodosiopolis l'étaient en 1071 (Attaliatès, p. 148); il y avait une garnison permanente de cinq régiments dans le thème arméniaque (Cédrénus, p. 625-626, Attaliatès, p. 123).

(3) Pour avoir essayé de défendre les revenus publics contre l'avidité des égoïstes (Psellos, p. 260), il s'est fait la réputation d'un avare sordide (Zonaras, XVIII, c. 8, p. 676).

(4) Psellos, p. 265 : « Il ne voulut pas faire la guerre aux étrangers; il préférait leur envoyer des cadeaux et d'autres amitiés afin de ne rien dépenser pour l'armée et de gouverner aussi paisiblement que possible »; Zonaras, XVIII, c. 8, p. 677.

(5) Sous Constantin Ducas (Attaliatès, p. 77, 194, 198); en 1067, l'armée était composée de recrues très récentes (Attaliatès, p. 96).

(6) Attaliatès, p. 141, 214.

(7) L'armée en 1067 n'a pas d'équipement régulier; elle s'enfuit, Attaliatès, p. 96, Skylitzès, p. 662-663.

(8) Ont été laissées sans murailles par les Byzantins les villes d'Erzeroum (Cédrénus, II, p. 577; mais la reconstruction des murs était faite en 1071, Attaliatès, p. 148), de Mélitène (Michel, III, p. 122-123, 158; la reconstruction date de Constantin Ducas, Michel, III, p. 165-166), de Sébaste (Matthieu, c. 84). — Ce fut peut-être moins par suite d'une négligence byzantine sans excuse que par prudence politique contre les agissements possibles des habitants de ces pays, voir p. 50, n. 5. — Il semble aussi qu'Ani a succombé en 1064 parce qu'on avait mal organisé sa défense (Attaliatès, p. 80, Skylitzès, p. 653-654); mais il ne faut pas oublier non plus qu'en 1064 l'Empire dut employer toutes ses forces en Europe à repousser une incursion des Ouzes, qui le mit en grave péril, voir Muralt, II, p. 9; et que Samuel d'Ani (p. 447) rend responsable de la perte d'Ani l'impolitique hostilité entre les principaux Arméniens de la ville.

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

soldats (1), qui tombèrent dans l'indiscipline (2) et qui devinrent la terreur du pays (3).

Aussi, quand l'amour de l'Impératrice (4), d'accord avec l'intérêt supérieur de l'État (5), eut fait un empereur de ce Romain Diogène, qui était si digne de l'être par son intelligence, par son activité et par ses qualités militaires (6), le nouveau souverain dut emmener contre les Turcs, devenus menaçants tout à coup, une cohue (7) de 100.000 hommes (8), où les soldats exercés n'étaient pas nombreux; où dominaient les recrues levées de la veille; où cavaliers et fantassins n'avaient pas tous les armes et l'équipement réglementaires (9); où les différents corps, amenés des pays les plus divers (10) et brusquement juxtaposés, se jalou-

(1) On n'a une bonne armée qu'en la payant bien, dit Kékauménos, c. 241; or l'armée byzantine fut mal payée sous Constantin Ducas (Attaliatès, p. 79); les soldats de Mélitène, laissés sans solde, se firent battre en 1067 (Attaliatès, p. 93, Skylitzès, p. 660); la même année, pour la même raison, Amertikè passa aux Turcs (Attaliatès, p. 95, Skylitzès, p. 661); une autre armée non payée s'enfuit en 1067 (Attaliatès, p. 96), ses soldats retournèent chez eux (Skylitzès, p. 662).

(2) Voir n. 1 à propos du manque de solde; n. 3 pour les révoltes militaires, et pour les pillages dans l'Empire; n. 1 et 2, p. 59 pour l'hostilité entre les différents corps; n. 5, p. 59 pour l'abandon de poste devant l'ennemi.

(3) L'armée byzantine pille son propre pays (Attaliatès, p. 146-147, 195-196); on y accueille sa défaite comme un soulagement (Attaliatès, p. 196). — Ces excès étaient l'œuvre de tous, Byzantins alliés aux Turcs (Attaliatès, p. 306), et mercenaires francs : les soldats de Crispin révolté ravagèrent la Mésopotamie en 1069 (Attaliatès, p. 125); ceux de Roussel ont brûlé Chrysopolis, en face de Byzance (Attaliatès, p. 188).

(4) Psellos, p. 273, Id., *Biblioth. gr.*, V, p. 224, Skylitzès, p. 663-666.

(5) Attaliatès, p. 96, 99, 100, Skylitzès, p. 666.

(6) Son éloge dans Psellos, *Biblioth. gr.*, V, p. 223, Attaliatès, p. 99, Skylitzès, p. 664.

(7) A la fin de 1068, Afchin, après être allé jusqu'à Amorium, fit savoir au Sultan que l'armée de Romain Diogène n'était pas à redouter et que les Grecs ne pouvaient pas lui résister (Aboulfaradj, *Syr.*, p. 267); et pourtant cette armée était la plus digne de ce nom que Byzance eût possédée en Asie depuis longtemps (Attaliatès, p. 119, Skylitzès, p. 677); — en 1070, Romain Diogène n'osa pas encore l'utiliser pour chasser les Turcs de Khonæ et de Phrygie (Attaliatès, p. 141).

(8) Aboulfaradj (*Syr.*, p. 265) lui donne 200.000 cavaliers dans sa campagne de Syrie en 1068; il avait 100.000 hommes en 1071, Gfrörer, III, p. 786, Hertzberg, *BuO*, p. 250.

(9) Attaliatès, p. 103-104, Skylitzès, p. 668-669, Zonaras, XVIII, c. 11, p. 689.

(10) Aboulféda signale (III, p. 213) le mélange des nationalités dans l'armée de Romain Diogène; — Skylitzès (p.668) : elle comprenait des Francs, des Scythes, des Macédoniens, des Cappadociens, des gens du thème des Anatoliques; — Matthieu, c. 103 : des Goths, des Bulgares, des habitants des îles, de la Cappadoce, de Bithynie, de Cilicie, d'Antioche, de Trébizonde, des Arméniens, des Barbares.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

saient entre eux (1) et ne voulaient pas se soutenir dans le combat (2); où les chefs songeaient plus à se pousser vers la richesse (3), l'indépendance ou le pouvoir qu'à soutenir l'Empereur (4) ou à faire leur devoir millitaire. Trahi par ses soldats (5) et par ses généraux (6), Romain Diogène tomba entre les mains des Turcs et son armée fut dispersée (7). De longtemps, Byzance ne devait pas réussir à en organiser une autre (8), du moins contre les Turcs.

(1) D'une manière générale, les Byzantins étaient jaloux des faveurs accordées par l'Empereur aux mercenaires étrangers, voir KÉKAUMÉNOS, c. 242-246. Dans l'armée de Romain Diogène en particulier, il n'y avait, hors de sa présence, aucune cohésion entre les corps, SKYLITZÈS, p. 683.

(2) Exemples de manque de solidarité devant l'ennemi en 1067, ATTALIATÈS, p. 93, SKYLITZÈS, p. 660-661; en 1068, ATTALIATÈS, p. 113; en 1069, ATTALIATÈS, p. 127.

(3) Dans les camps, tout comme à la cour, on n'avait que le souci du gain, ATTALIATÈS, p. 195, SKYLITZÈS, p. 683.

(4) On méprisait et on raillait les efforts de Romain Diogène pour défendre l'Empire, voir PSELLOS, p. 275-277.

(5) En été 1069, les soldats de la garnison de Mélitène abandonnèrent leur poste, ATTALIATÈS, p. 134; à Manzikert, les Scythes passèrent à l'ennemi, *ibid.*, p. 157; voir note 10, p. 75.

(6) ATTALIATÈS, p. 158, 161, 168, SKYLITZÈS, p. 695, 698, ZONARAS, XVIII, c. 14, p. 699. — Romain Diogène, avant d'être empereur par la volonté de l'impératrice Eudoxie, avait été un sujet dangereux; il a essayé de s'emparer du pouvoir par la force (ATTALIATÈS, p. 97 sqq., SKYLITZÈS, p. 664 sqq.). Mais il a dû à son tour se défendre contre les ambitieux ou les mécontents. Il lui a fallu faire rentrer dans le devoir le Franc Crispin révolté (ATTALIATÈS, p. 122 sqq., 170-171, PSELLOS, p. 285, DU CANGE, notes à BRYENNE, p. 214-217); il a été poursuivi par les menées de son entourage (ATTALIATÈS, p. 101, SKYLITZÈS, p. 667-668, BRYENNE, I, c. 18), notamment par celles des Ducas, qui avaient espéré jouer un rôle plus actif sous son règne (PSELLOS, p. 276-278, BRYENNE, I, c. 13, 14, 16, 18, ZONARAS, XVIII, c. 11, p. 688, 692, MICHEL, III, p. 170). Les précautions qu'il a prises contre eux (PSELLOS, p. 278, ATTALIATÈS, p. 139, 140, 144, 145, SKYLITZÈS, p. 670, 690) ne lui ont évité ni la défaite de Manzikert où il a été trahi (références au début de cette note), ni les calomnies des historiens qui, par amitié pour ses adversaires, ont essayé de justifier les crimes qui leur ont valu la victoire sur lui. Ainsi PSELLOS (p. 276 sqq.) et BRYENNE (I, c. 13 sqq.) ignorent la trahison d'Andronic Ducas à Manzikert; mais ils insistent sur l'entêtement de Romain Diogène à n'écouter que de mauvais conseillers, comprenez à ne pas se conduire selon l'avis des Ducas. Une dernière lutte contre Diogène, relâché par le sultan Alp-Arslan, aboutit à sa défaite et à sa mort, c'est-à-dire à l'impunité pour ceux qui, l'ayant abandonné devant l'ennemi pour le supplanter à Constantinople, ne pouvaient attendre de lui aucune pitié (Voir p. 61).

(7) Voir la note 10, p. 43. — A Manzikert le 19 août 1071.

(8) Sur les difficultés du recrutement grec en Asie Mineure en 1081, ANNE, III, c. 9, p. 171, BRYENNE, IV, c. 4.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

DEUXIÈME PARTIE

BYZANCE ET LES TURCS SELDJOUCIDES EN ASIE OCCIDENTALE DE 1071 A 1081

CHAPITRE I

Fin de la résistance grecque

On vit encore, entre 1071 et 1081, des armées byzantines sur les routes de l'Asie Mineure; mais elles n'étaient plus occupées qu'à se faire la guerre entre elles (1). Lutte de l'empereur Romain Diogène contre les Ducas, qui l'ont déclaré déchu (2); lutte de l'empereur Michel VII Ducas (3) contre son oncle Jean (4), contre les généraux révoltés

(1) Attaliatès l'a constaté, p. 193 sqq., 198.

(2) Quand Romain Diogène eut été pris à Manzikert par Alp-Arslan, à Constantinople on le crut disparu pour toujours et on lui donna pour successeur son beau-fils Michel VII Ducas. Lorsque Diogène revint dans l'Empire, on le trouva de trop et on le mit hors la loi. Ces mesures aboutirent à une guerre, où Romain Diogène, vaincu près d'Amasée, fut pris à Adana, puis enfermé dans l'île de Proti; on lui creva les yeux si cruellement qu'il en mourut. Ce fut l'œuvre des Ducas et de leurs amis (Psellos, p. 279 sqq., Skylitzès, p. 702 sqq., Zonaras, XVIII, c. 15, p. 704 sqq., Glycas, p. 611-612, Michel, III, p. 170, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 271). Malgré les affirmations peu précises d'Attaliatès (p. 168 sqq.) et de Bryenne (I, c. 18), il est certain (Hertzberg, *BuO*, p. 251) que l'impératrice Eudoxie, femme de Romain Diogène, mais veuve de Constantin Ducas qui lui avait donné le jeune Michel VII, n'a pas contribué à la déchéance et au supplice de Diogène, puisqu'elle a été victime du triomphe des Ducas, au dire même d'Attaliatès, p. 169 et de Bryenne, I, c. 20. Voir un exposé sur ces faits dans Lebeau, XIV, p. 500 sqq., Finlay, II, p. 43 sqq. Diogène serait mort fin de 1072, Gfrörer, III, p. 844. La note finale du ms. 27 d'Iviron, f° 293, date ce travail de 6580, ind. 10, c'est-à-dire de 1072, « l'année où l'on arracha les yeux à l'empereur Romain Diogène et où eut lieu la venue des Turcs sans Dieu », Lambros, *Catalog.*, II, p. 285 et Νέος Ἑλληνομνήμων, VII, 1911, p. 131.

(3) Ajouter sous ce règne la révolte de Nestor et des villes du Danube (Attaliatès, p. 204-205, 208-209) et les guerres contre les sujets rebelles prétendant non au trône, mais à l'indépendance, voir p. 67.

(4) Attaliatès, p. 189 sqq., Bryenne, II, c. 16 sqq. C'est un épisode de la lutte de l'Empereur contre le Franc Roussel, voir p. 66. Jean Ducas, nommé César par son frère Constantin X (Psellos, p. 269, Skylitzès, p. 659), oncle de Michel VII

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Nicéphore Botaniatès (1) et Nicéphore Bryenne (2); lutte de l'empereur Botaniatès contre ce Bryenne, contre Basilacès (3), contre Constantin Ducas frère de Michel VII (4),

(Bryenne, I, c. 20), a été, au dire de Psellos (p. 295-296), un bon général, un habile politique, un grand chasseur et un savant (Voir aussi Bryenne, II, c. 2). Il a intrigué contre Romain Diogène (Attaliatès, p. 101, Skylitzès, p. 667-668, Bryenne, I, c. 18); il l'a renversé ainsi que l'impératrice mère Eudoxie (Attaliatès, p. 168, Bryenne, I, c. 20). Il a mené pendant un temps le gouvernement sous Michel VII (Bryenne, II, c. 1 à 14). Supplanté dans la faveur de l'Empereur par l'eunuque Nicéphoritze (Bryenne, II, c. 14), il a été envoyé avec une armée contre les Turcs (Attaliatès, p. 184). Il s'est fait battre et prendre au pont du Zompi par Roussel (Attaliatès, p. 195, Bryenne, II, c. 15). Il a été proclamé empereur par ce dernier (Attaliatès, p. 189, Bryenne, II, c. 16-17). Pris et battu avec lui, par les Turcs, près de Nicodémie (Attaliatès, p. 191, Bryenne, II, c. 18), il a été racheté par son neveu l'empereur Michel VII; il s'est fait moine avant de reparaître devant lui (Attaliatès p. 193, Bryenne, II, c. 18). Voir Lebeau, XV, p. 12 sqq.

(1) Nicéphore Botaniatès « l'emportait autant en vertu, en grandeur d'âme, en valeur et en gloire militaire que (Michel VII Ducas) en méchanceté, en petitesse et en bassesse » (Attaliatès, p. 213). Il avait perdu toutes ces qualités lorsqu'il devint empereur, au dire de Bryenne (p. 5), gendre de celui qui l'a renversé. Il était de grande noblesse; il descendait des Phocas et, par eux, prétendait-on à Byzance, des Fabii et des Scipions (Attaliatès, p. 185, 213, 217, 219). On disait aussi qu'il avait du sang espagnol dans les veines, les Phocas ayant transporté les Ibères d'Espagne au Caucase sous le grand Constantin (Attaliatès, p. 221). Il a combattu les Ouzes sur le Danube en 1065 (Skylitzès, p. 654); il a, dans ce pays, sauvé la vie de Romain Diogène (Attaliatès, p. 96); aussi fut-il nommé par cet empereur magistros et duc d'Antioche (Attaliatès, p. 96, 101, Skylitzès, p. 662-663). Mais il a été soupçonné par Romain Diogène de pactiser avec ses ennemis (Skylitzès, p. 690). Et en fait, il a été nommé curopalate en 1073 par Michel VII; il a sauvé du désastre de Jean Ducas au Zompi une partie de l'armée qu'il a ramenée sur ses terres (Attaliatès, p. 185; il recula au lieu de courir au danger, dit Bryenne, II, c. 15). Il était stratège des Anatoliques lorsqu'il se révolta en 1077 (Attaliatès, p. 213, Bryenne, III, c. 15 sqq.) pour supprimer les malheurs de l'invasion turque et l'arbitraire du gouvernement (Attaliatès, p. 213-214; par méchanceté et par fourberie, dit Bryenne, p. 5). Il revêtit les insignes impériaux dans sa province le 2 juillet 1077 (Attaliatès, p. 215); il fut acclamé empereur dans Sainte-Sophie, le 7 janvier 1078 (Attaliatès, p. 256-258); il y fut solennellement proclamé le 24 mars (Attaliatès, p. 270). Voir Lebeau, XV, p. 45 sqq., Chalandon, *Al.*, p. 32.

(2) Nicéphore Bryenne fut blessé à Manzikert (Bryenne, I, c. 15), où il a peut-être trahi Romain Diogène (*Ibid.*, c. 16,; Attaliatès, p. 154). Étant duc de Dyrrachium, il s'est révolté contre Michel VII, à la fin de 1077, en même temps que Nicéphore Botaniatès (Attaliatès, p. 242 sqq., Bryenne, IV, c. 2 sqq., Anne, I, c. 4, p. 23 sqq.). Battu et pris par Alexis Comnène, au nom de Nicéphore Botaniatès (Attaliatès, p. 291, Bryenne, IV, c. 17), il eut les yeux crevés par ordre de ce dernier (Attaliatès, p. 292, Bryenne, IV, c. 17-18, Anne, I, c. 6, p. 37-38). Il est le grand-père du mari d'Anne Comnène (Anne, VII, c. 2, p. 236). Voir Lebeau, XV, p. 37 sqq., Chalandon, *Al.*, p. 32 sqq.

(3) Basilacès, magistros, catépano de Théodosiopolis, pris par les Turcs à Manzikert (Attaliatès, p. 155, Bryenne, I, c. 14), s'est révolté avec Nicéphore Bryenne contre Michel VII, puis contre Nicéphore Botaniatès (Bryenne, IV, c. 16 sqq.); il a été pris par Alexis Comnène (Bryenne, IV, c. 27) et aveuglé sur l'ordre de Nicéphore Botaniatès (*Ibid.*, IV, c. 28). Voir Lebeau, XV, p. 66; Chalandon, *Al.*, p. 36 sqq.

(4) Constantin Ducas s'est opposé aux Comnènes sous le règne de son frère Mi-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

contre Mélissène (1) et enfin contre Alexis Comnène, qui dut le trône à une révolte (2); voilà en quelle misérable série de guerres civiles pour la possession du pouvoir les Byzantins gaspillèrent (3), pendant dix ans, les forces et les armées qui leur restaient.

Pendant ce temps l'empereur Michel VII Ducas méritait les éloges de Psellos (4), son maître, pour sa retenue, sa pudeur, son amour des lettres et son horreur du sang. Souverain « inexistant » (5), il laissa le gouvernement aux mains de conseillers dont il fut le jouet (6). Il ne mena jamais l'armée à l'ennemi; on a même pu l'accuser d'avoir

chel VII (Bryenne, III, c. 6, 22). Il a été en froid avec Botaniatès (*Ibid.*, III, c. 22) contre lequel il s'est révolté alors qu'il était à la tête de l'armée d'Asie contre les Turcs (Attaliatès, p. 307-308, Skylitzès, II, p. 742, Zonaras, XVIII, c. 19, p. 724). Il fut tué en combattant contre les Normands, avec Alexis Comnène, à Dyrrachium (Anne, IV, c. 6, p. 212). Il avait des qualités morales et une résistance physique renommées (Psellos, p. 295). Voir Lebeau, XV, p. 73.

(1) Nicéphore Mélissène a été pris par les Turcs avec son beau-frère Manuel Comnène en 1070 (Bryenne, I, c. 11). Il s'est révolté contre Nicéphore Botaniatès en Asie (*Ibid.*, IV, c. 31 sqq.); il a négocié avec Alexis Comnène, révolté en même temps que lui (Anne, II, c. 8, p. 114-118, c. 10, p. 121-122). Sa flotte ayant passé aux Comnènes (Anne, II, c. 11, p. 125-127), il s'entendit avec Alexis, moyennant le titre de César (Anne, III, c. 14, p. 147). Voir Lebeau, XV, p. 77 sqq., Chalandon, *Al.*, p. 40 sqq.

(2) Alexis Comnène s'est révolté contre Nicéphore Botaniatès au nom des droits qu'il tenait de son oncle l'empereur Isaac Comnène (Bryenne, p. 11 sqq.). Il a prévenu, par son soulèvement, les poursuites dont il était menacé par les favoris de Nicéphore Botaniatès (*Ibid.*, p. 8 sqq., Anne, II, c. 1, p. 83 sqq., c. 4, p. 93 sqq.; le 14 février 1081, *ibid.*, II, c. 4, p. 98). Il a été soutenu par les mercenaires turcs (Anne, II, c. 6, p. 109). Il est entré à Constantinople le 1er avril 1081 (*Ibid.*, II, c. 10, p. 124). Voir Chalandon, *Al.*, p. 40 sqq.

(3) Anne, I, c. 10, p. 49; — en 1077, quand Botaniatès se révolta contre Michel VII, il n'y avait plus d'armée, les soldats étant pour la plupart morts, pris ou découragés (Attaliatès, p. 214). — Bryenne, révolté en 1077-1078, disposant des forces de tout l'Occident, n'avait pas plus de 100.000 hommes (Bryenne, IV, c. 6). — Alexis, à son avènement, était sans armée par la faute de ses prédécesseurs (Anne, III, c. 9, p. 170, voir Chalandon, *Al.*, p. 65). — De la guerre civile contre Romain Diogène libéré de captivité, date la défaite définitive de l'Empire (Arisdaguès, p. 46).

(4) P. 288 sqq.

(5) Attaliatès, p. 180.

(6) Sous Michel VII Ducas, l'Empire fut dirigé par l'archevêque Jean de Sidè (Attaliatès, p. 180), par Nicéphoritze (*Ibid.*, p. 182, 200 sqq., Kékauménos, c. 184; Bryenne, II, c. 1 sqq., Zonaras, XVIII, c. 16, p. 707) et par le César Jean Ducas, oncle de l'Empereur (Psellos, p. 295 sqq., Attaliatès, p. 168, 184 sqq., Bryenne, II, c. 1 sqq, 14 sqq., Zonaras, XVIII, c. 16, p. 707). Le ministre Nicéphoritze est accusé d'avoir gaspillé les finances (Attaliatès, p. 182, 188, 200 sqq., 212, 260, Glycas, p. 614-615, Skylitzès, p. 714, Zonaras, XVIII, c. 16, p. 712); il n'a pas essayé de soulager la misère publique pendant la peste de Constantinople (Attaliatès, p. 211).

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

fait des iambes pendant que l'Empire était dépecé par les Barbares (1). Il put néanmoins régner pendant près de huit ans, tout comme son père Constantin X (2), tandis qu'on mettait fin beaucoup plus vite au règne des empereurs qui auraient pu sauver l'État.

Nous avons vu plus haut combien celui d'Isaac Comnène fut court (3). On ne laissa pas beaucoup plus de temps à Nicéphore Botaniatès (4). Son avènement fut bien salué par les acclamations de l'armée (5), des grands (6), du clergé (7) et de la foule (8), mais il perdit cette popularité dès qu'il voulut dominer les égoïsmes. On l'accusa de ne pas tenir ses promesses (9), de mépriser ses meilleurs amis (10) et d'avoir des favoris indignes (11). Civils (12) et militaires (13) s'entendirent contre lui : il eut bientôt à combattre plusieurs révoltes, qui amenèrent sa chute et l'avènement d'Alexis Comnène.

On comprend que, dans ces conditions, les plus braves et les plus hardis des soldats ou des sujets de Byzance se soient lassés de cette agitation stérile et de ce gouvernement sans vigueur, qu'ils aient cessé d'obéir aux ordres de

(1) Glycas, p. 615.

(2) De 1071 à 1078; Constantin Ducas a régné de 1059 à 1067; il faillit cependant être noyé par des conjurés (Skylitzès, p. 651).

(3) P. 56.

(4) Son éloge dans Attaliatès, p. 213 sqq, 185, ses défauts dans Bryenne, p. 5, IV, c. 29, Anne, III, c. 1, p. 134.

(5) Attaliatès, p. 215, Michel, III, p. 176.

(6) Attaliatès, p. 239, Bryenne, III, c. 16, 21, Zonaras, XVIII, c. 18, p. 719.

(7) Attaliatès, p. 256, 258, 260, Zonaras, XVIII, c. 18, p. 719.

(8) Attaliatès, p. 238, 256, 270, Bryenne, p. 5, III, c. 11, 12, 17.

(9) Bryenne, p. 5.

(10) *Ibid.*, p. 5, IV, c. 29, Glycas, p. 618.

(11) Nicéphore Botaniatès a laissé piller le trésor par tous, grands et petits (Attaliatès, p. 274 sqq., Bryenne, IV, c. 1, 2, Anne, V, c. 1, p. 225). Ses favoris furent Borille et Germanos dont la réputation est détestable, au dire de leurs ennemis les Comnènes (Bryenne, p. 2, III, c. 22, IV, c. 16, Anne, I, c. 16, p. 76-78, Skylitzès, p. 743, Zonaras, XVIII, c. 19, p. 725, Glycas, p. 618, voir Neumann, *BZ* 3, 1891, p. 383).

(12) Psellos, *Rec. gr.*, I, p. 88-90.

(13) Bryenne, Basilacès, Constantin Ducas, Nicéphore Mélissène, Alexis Comnène, voir n. p. 62 et 63.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Constantinople, qu'ils aient entrepris pour leur compte, en toute indépendance, la défense de leur pays contre les Turcs, ou qu'ils se soient entendus avec eux pour s'assurer une complète autonomie. L'exemple fut donné par les mercenaires francs, Crispin vers Colonée, et Roussel de Bailleul dans le Pont (1).

Crispin, dont le bras était particulièrement solide et la bravoure indiscutable, avait donné, par ses exploits au service de l'Empire, une haute idée de son audace et de sa valeur (2). Mais il n'était venu d'Italie avec une troupe d'aventuriers que pour faire fortune (3); estimant que Romain Diogène ne lui payait pas ses services à leur prix, il se révolta en Asie, avec le désir de se rendre indépendant et de s'y substituer au gouvernement impérial. Il chercha à se concilier les Grecs dont il voulait faire ses sujets; aussi ne mit-il pas leurs propriétés au pillage; il haranguait ses prisonniers, il soignait leurs blessures avec sollicitude. Entre temps, il massacra en masse les bandes turques qu'il put atteindre, après avoir du reste travaillé à leur succès en obligeant l'Empereur à rassembler contre lui les meilleures troupes de l'armée d'Asie, qu'il battit ou dispersa (4). Sa popularité devint si grande que, lorsqu'il voulut se réconcilier avec l'Empereur, on se contenta de l'obliger à se retirer dans Abydos (5). Il en sortit après Manzikert. Il revint alors à l'armée, pour le compte de Michel VII Ducas, contre Romain Diogène déchu, auquel il n'avait sans doute pas pardonné ses griefs d'antan et dont il précipita la ruine (6).

(1) Avant eux déjà le Franc Hervé, qui commandait à ses compatriotes en 1049 dans la guerre contre les Petchenègues (CÉDRÉNUS, II, p. 597) et qui fut depuis général en chef d'Orient (sceau dans SCHLUMBERGER, p. 295), trahit l'Empire et passa aux Turcs de Khliat, qui l'arrêtèrent (CÉDRÉNUS, II, p. 617 sqq. — Voir SCHLUMBERGER, *RH* 16, 1886, p. 292 sqq.).

(2) ATTALIATÈS, p. 171.

(3) *Ibid.*, p. 122.

(4) *Ibid.*, p. 122 sqq. : en avril 1069.

(5) *Ibid.*, p. 170.

(6) *Ibid.*, p. 171-173, PSELLOS, p. 285, BRYENNE, I, c. 24.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Lorsqu'il mourut vers 1073, ses Francs passèrent sous le commandement (1) de l'un d'eux, Roussel de Bailleul.

Celui-ci (2) reprit les projets d'indépendance de Crispin, mais en profitant de son expérience, si bien qu'il fut très près de réussir. Il trahit successivement Romain Diogène avant Manzikert (3), Isaac Comnène avant Césarée (4) et l'empereur Michel VII, après avoir battu et pris pour son compte le César Jean Ducas (5). Il fit alors de son prisonnier un empereur (6), qui lui servit à donner les apparences d'une entreprise nationale byzantine à sa révolte de mercenaire ambitieux. Il se procura de l'argent en pillant l'Empire (7); il brûla même Chrysopolis en face de Constantinople (8). Mais il se garda bien de maltraiter le thème arméniaque, dont il avait fait le centre de son gouvernement (9). Il en chassa avec succès toutes les bandes turques (10); aussi fut-il très aimé dans ce pays (11). Quand Alexis Comnène vint l'arrêter dans Amasée, il dut agir de ruse pour arracher son prisonnier à l'amour d'une foule, capable de se battre pour garder son favori (12).

L'exemple donné par ces étrangers fut suivi par des Grecs. Mais il serait exagéré de transformer en révoltés tous les gouverneurs grecs dont nous connaissons alors l'existence en Asie Mineure (13). C'est l'invasion seldjoucide qui rendit indépendants de fait les Asiatiques dont les

(1) Bryenne, II, c. 4. Sur lui, voir du Cange, notes à Bryenne, p. 214-217, *Rec. gr.*, I, p. 114; Finlay, II, p. 34 sqq.

(2) Sur Roussel, voir Schlumberger, *RH* 16, 1886, p. 297 sqq.

(3) Attaliatès, p. 158; sur cette bataille, voir p. 43.

(4) Attaliatès, p. 183, Bryenne, II, c. 3, voir p. 92, n. 1.

(5) Attaliatès, p. 186, 188, voir n. 4, p. 61.

(6) Attaliatès, p. 189, Bryenne, II, c. 17.

(7) Anne, I, c. 1, p. 14.

(8) Attaliatès, p. 188.

(9) *Ibid.*, p. 185, 198, Bryenne, II, c. 14, 19, 22, Anne, I, c. 1, p. 14.

(10) Attaliatès, p. 199.

(11) *Ibid.*, p. 185, 199, 288, Bryenne, II, c. 23 sqq.

(12) Bryenne, II, c. 24, Anne, I, c. 1-3, p. 15 sqq., Neumann, *Emp.*, p. 112 constate que, malgré les obscurités des historiens de Byzance, « le fait que les villes prirent parti pour lui est manifeste ».

(13) Comme le fait Fischer, p. 183 sqq.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Turcs ne poursuivirent pas l'anéantissement, et qui, coupés de toute communication avec Constantinople, durent se gouverner à leur guise (1). Pourtant Théodore Gabras, qui « avait repris Trébizonde aux Turcs, qui la considérait comme son héritage paternel et qui y était invincible » (2), paraît bien avoir songé à devenir autonome.

Quant aux Arméniens du Taurus, ils résistèrent isolément à l'invasion turque, ou ils pactisèrent avec elle, le tout en pleine indépendance de Constantinople, au moins depuis la mort de Romain Diogène.

Ils occupaient alors les provinces orientales de l'Empire. Ils formaient la presque totalité de la population dans le thème d'Ibérie (vallée de l'Euphrate septentrional) et dans celui de Mésopotamie (Euphrate méridional), qui étaient des pays proprement arméniens. Mais ils habitaient aussi en grand nombre la contrée à l'ouest de l'Euphrate, colonisée par eux (3); ils tenaient le Taurus, entre Mélitène, Sébaste, Césarée de Cappadoce et Tarse, la Syrie septentrionale et le pays d'Édesse.

De Mélitène à Sébaste, en petite Arménie, les Arméniens avaient de tout temps été très nombreux. Mais le Moyen-Age les rendit les maîtres absolus de ce pays. C'est là, entre Mélitène et Téphrikè, que se réunirent les Arméniens expulsés de l'Empire en 711-713 (4); là que les Pauliciens, dont les rangs comptaient tant d'Arméniens, résistèrent à Basile Ier et furent vaincus par lui. Il les dispersa ou les

(1) *EH*, p. 65, n. 37.

(2) ANNE, VIII, c. 9, p. 147, FINLAY, *Med. Gr.*, p. 362, FISCHER, p. 182, CHALANDON, *Al.*, p. 12, 146. — Trébizonde était encore aux Grecs fin 1071 (ATTALIATÈS, p. 167); elle leur était revenue dès 1075 (FISCHER, *l. c.*). Théodore Gabras a été mis au rang des martyrs par les Grecs pour être tombé en combattant les Turcs, PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, *B. Chr.*, 12, 1906, p. 132 sqq. Quatre vers sur un reliquaire contenant un fragment de sa tête, d'après le Marc. 524, f° 18 v., dans le Νέος Ἑλληνομνήμων, 8, 1911 p. 17.

(3) MICHEL, III, p. 198 : « A l'époque (il s'agit du dixième siècle) où les Grecs enlevèrent des villes aux Arabes en Cappadoce, en (petite) Arménie et en Syrie, ils tirèrent et amenèrent de la grande Arménie une foule de peuples. Ceux-ci se fixèrent en ces lieux et se multiplièrent. »

(4) ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 121, MICHEL, II, p. 482.

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

emmena loin de leurs chères montagnes (1). Mais leurs bandes s'étaient vite reformées dans ce pays dépeuplé par eux et par les guerres qu'on avait faites autour d'eux et contre eux. C'était un repaire idéal pour ces brigands. Ils y pouvaient vivre facilement, car il renfermait des pâturages nombreux pour les troupeaux qui devaient les nourrir et les chevaux qui devaient les porter (2). Ils y avaient trouvé dans l'Arménien Mleh le chef qui leur convenait. « Il était, dit l'empereur Constantin Porphyrogénète (3), industrieux et habile au brigandage. » Il eut tôt fait, avec sa bande, d'occuper la colline de Lycandos et les quelques sommets voisins. Des châteaux forts qu'il y construisit, sa troupe, rapidement accrue, accapara tout ce pays. Comme il s'attaqua aux émirs arabes du voisinage, auxquels il causait des « embarras et des pertes considérables » (4), l'Empereur le prit sous sa protection, transforma les domaines de ces brigands en un thème officiel et fit de leur chef le stratège de ce nouveau gouvernement (5).

Dans ce pays de Lycandos, de Tzamandos, de Larissa et de Symposion, déjà colonisé par Mleh, on installa au onzième siècle Sénakhérim, roi de Vaspouragan (6), puis Kakig, roi de Kars (7). Dès 872, l'Arménien Kourtikios possédait la vallée du haut Tokma-sou, où il se soumit à Basile Ier (8). Enfin Sébaste fut le chef-lieu des possessions concédées à Sénakhérim de Vaspouragan (9). Aussi les soldats emmenés par Isaac Comnène, de Sébaste, de

(1) Vasiliev, II, p. 31 sqq., Vogt, p. 324, Anderson, *Campaigns*, p. 138; — ils ont été dispersés, Kodama, p. 194; — ils ont servi l'Empire en Italie, Théoph. Contin, V, c. 71, Gay, p. 133, Vogt, p. 336; — ils ont été transportés en Thrace, Vogt, p. 298.

(2) Const. Porphyr., *Them.*, p. 33.

(3) *Ibid.*

(4) Kodama, p. 194.

(5) Const. Porphyr., *Them.*, p. 33, 35, Id., *Adm.*, p. 228, voir Schlumberger, *Sig.*, p. 273; Gelzer, *MAbh.*, 21, p. 562.

(6) Voir p. 17.

(7) Voir p. 38.

(8) Théoph. Cont., c. 38, p. 267-268, Cédrénus, II, p. 207, Vasiliev, II, p. 31.

(9) Voir p. 17.

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

Mélitène et de Téphrikè, contre Michel VI Stratiotikos, étaient-ils des Arméniens (1).

Ils avaient, dans la Cappadoce méridionale, d'importantes colonies de soldats, qui avaient fait donner le nom d'Arméniaque à la division militaire de ce pays (2). C'est en Cappadoce que le roi Kakig d'Ani reçut une partie des compensations qu'on lui donna pour l'abandon de son royaume (3). Au delà de Sébaste et de Césarée, vers l'ouest, la véritable colonisation arménienne cessait. On n'y trouvait plus d'Arméniens que sous la forme de garnisons proprement dites (4). Les environs mêmes de Césarée ont toujours été plus grecs qu'arméniens (5).

En revanche, dans le Taurus méridional et en Cilicie, les Arméniens étaient établis depuis le règne de Nicéphore Phocas (6). Ceux des environs de Séleucie ont été invités en 1069 par l'empereur Romain Diogène à coopérer à son action contre les Turcs (7). A Attalia de Pamphylie des matelots arméniens achetèrent à des pirates arabes Saint-Lazare de Galésion, mort en 1054 (8).

Dans la Syrie du Nord, les Arméniens s'étaient implantés en grand nombre. En 978, ils étaient assez forts à Antioche pour y tenter une révolte et envahir le palais du

(1) En 1057, CÉDRÉNUS, II, p. 628.

(2) GELZER, *Themenverf*, p. 96 : la plus grande partie de la division militaire du thème arméniaque est alors formée d'Arméniens émigrés. — Il est curieux de constater ce qu'un Grec moderne, et non des moindres, a pu écrire à ce sujet. SATHAS, *Digénis*, p. LXIX : « Vers 800, les Arméniens, enfants gâtés de l'empire Grec, avaient envahi la Cappadoce, y avaient fondé des colonies militaires et, pour humilier l'élément national, avaient imposé leur nom à cette province. »

(3) Voir p. 20.

(4) CONST. PORPHYR., *Cer.*, II, c. 44, 45; RAMBAUD, p. 251.

(5) A Soghanly Déré, à Görémé, un peu au sud-ouest de Césarée, les inscriptions des églises et les noms de personnes démontrent que le pays est grec. Les voyageurs ne nous y signalent pas de noms arméniens. Ces inscriptions sont de 1061 et années suivantes. En 1293, les inscriptions et les noms propres y sont encore grecs et non arméniens. Voir GRÉGOIRE, *Voyage*, p. 95 sqq., DE JERPHANION, *RA*, 1908, II, p. 1 sqq., qui donnent la bibliographie antérieure.

(6) ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 200.

(7) ATTALIATÈS, p. 137, SKYLITZÈS, p. 684.

(8) LOPAREF, *BChr.*, 4, p. 367.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

gouverneur (1). Quand les Turcs s'emparèrent de la ville à la fin du onzième siècle, c'est aux Arméniens qu'ils l'enlevèrent, assure Matthieu d'Édesse (2). Il y avait des Arméniens à Césarée sur l'Oronte depuis 999 (3), à Hiérapolis depuis 1068 (4) et à Téloukh (5). Édesse était à demi arménienne (6). Sur l'autre rive de l'Euphrate, entre ce fleuve et Mélitène, les Syriens n'avaient pas tenu partout (7) contre les aventuriers arméniens et contre leur manière de procéder. En 1065 encore une bande de pillards arméniens obtint de l'Empereur la concession par diplôme d'une partie du pays de Goubbos et de Claudia; et cela afin « d'être en paix avec eux » (8). L'occupation arménienne de ce pays se poursuivait depuis longtemps : sous Léon le Sage, un Arménien du nom de Tautoucas avait reçu Samosate en échange de ses forteresses de Mésopotamie (9).

Dès lors on comprend qu'Attaliatès ait constaté (10) que, vers 1060, les « hérétiques arméniens remplissaient l'Ibérie, la Mésopotamie jusqu'à Lycandos, Mélitène et lieux voisins ». Pour lui, Romain Diogène, revenant de Syrie en 1069, lorsqu'il eut passé à Tarse, puis à Podandos « rentra

(1) Jean d'Antioche, p. 5, Schlumberger, *Ep.*, I, p. 416.
(2) c. 155.
(3) Jean d'Antioche, p, 40, Schlumberger, *Ep.*, II, p. 151.
(4) Attaliatès, p. 116.
(5) *Ibid.*, p. 107.
(6) Conder, *Kingdom*, p. 39, Gindler, *Baudouin*, I, p. 39, Rey, *Colonies*, p. 308 (mais p. 302 : l'élément syrien jacobite y dominait). Un Arménien du peuple sauve Édesse des Arabes en 1038, Cédrénus, p. 520-521 (voir p. 41). L'Arménien Aboukab et son fils Basile semblent avoir eu un grand pouvoir dans Édesse (Voir p. 43, 84) depuis 1038 jusqu'à la chute de Philarète, où il y aurait eu une réaction syrienne contre les Arméniens. — Les habitants d'Édesse sont Arméniens, Syriens et Grecs, Orderic Vital, (édit. de la Société de l'Hist. de France), III, p. 565. — Ce sont des Nestoriens, des Monophysites et des Chalcédoniens, dit von Dobschütz, p. 364 sqq. — Ils sont Arméniens en majorité, Ibn el-Athir, *Kamel*, p. 208, von Dobschütz, p. 365. — Les églises de la ville sont réparties à peu près également entre les Arméniens et les Syriens, Rey, *Colonies*, p. 309 et Gindler, *Baudouin*, I, p. 44. — Sur l'archevêché arménien d'Édesse, voir p. 72.
(7) Dans le pays de Mélitène, il y a de nombreux Syriens depuis le règne de Nicéphore Phocas, Michel, III, p. 130 sqq., Aboulfaradj, *Eccles.*, p. 413-414. Ils y ont encore des monastères en 1033, Aboulfaradj, *ibid.*, p. 434, et en 1089, *ibid.*, p. 460.
(8) Michel, III, p. 163. — Au bord de l'Euphrate, au sud-ouest de Mélitène.
(9) Const. Porphyr., *Them.*, p. 30; *Adm.*, p. 226; Schlumberger, *Sig.*, p. 316.
(10) P. 97.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

dans le pays des Romains », τῆ Ρωμαίων (1), c'est bien dire qu'il sortait d'un pays étranger, de celui des Arméniens. Les Croisés, du reste, venus peu après, se dirent en pays arménien dès qu'ils eurent quitté Héraclée de Cappadoce (2). Pour Michel le Syrien (3), une fois Sénakhérim installé dans Sébaste, les Arméniens « se répandirent dans toute la Cappadoce, dans la Cilicie et dans la Syrie ». Si bien qu'au douzième siècle, Saint-Nersès de Lampron était en somme très près de la vérité en écrivant (4) : « A l'époque où les Francs arrivèrent, toute la Mésopotamie, la Syrie, la Cælésyrie, la Cilicie, la Pamphylie, la Cappadoce et tout le pays de Kamir étaient peuplés d'Arméniens. »

Saint-Nersès ajoute que tous ces Arméniens avaient « des chefs à leur tête », ce qui est parfaitement exact. Car ces soldats turbulents et indisciplinés, que l'Empire avait installés ou supportés dans tout le massif montagneux de Mélitène et de Sébaste, à Tarse et à Antioche, avaient gardé leur organisation nationale et ne s'étaient pas soumis à celle de Byzance.

Ils avaient obstinément refusé de s'entendre avec le clergé grec (5). Ils avaient donc leurs évêques propres dès le

(1) P. 120.

(2) TUDEBODE (dans *Rec. occ.*, III), IV, 2, p. 30, 4, p. 32, ÉTIENNE DE BLOIS, *Lettre 2, HEp.*, p. 150.

(3) III, p. 133.

(4) *Rec. Arm.*, I, p. 576.

(5) Sur la question de la mésintelligence religieuse entre les Grecs et les Arméniens voir la bibliographie et une orientation générale dans GELZER, *Anfänge* et *Armenien*, qui est impartial, dans PETIT, *Arménie*, et dans TOURNEBIZE, p. 533 sqq., qui jugent en catholiques romains, et dans ORMANIAN (*L'Église arménienne*, Paris, 1910. in-8, *passim*), qui présente l'opinion commune arménienne.

Entre les Grecs et les Arméniens, il y a de nombreuses discussions sur le culte et sur le dogme. La principale querelle porte sur la formule adoptée par le concile de Chalcédoine pour définir la dualité des natures dans la personne du Christ. Les Arméniens la rejettent et, avec elle, le concile. — Les Arméniens poursuivaient impitoyablement ceux des leurs qu'ils soupçonnaient de travailler à l'union avec les Grecs. Pour cette raison, ils déposèrent le patriarche Vahan en 969 (MIKELIAN, p. 77). Ils maltraitèrent en 977 saint Grégoire de Narec (LEBEAU, XIV, p. 176), qui n'obtint le repos qu'en faisant envoler des pigeons qu'il avait fait servir rôtis sur sa table un vendredi. Ils considèrent Philarète, de religion orthodoxe grecque comme un étranger, MATTHIEU, c. 106.

De leur côté, les Grecs déploraient l'hérésie arménienne; ils l'accusaient d'avoir

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

dixième siècle, à Sébaste, à Larissa, à Tarse, à Antioche (1). Au onzième siècle, leur archevêque d'Édesse avait des suf-

attiré la colère de Dieu sur l'Empire. ATTALIATÈS, p. 97, à propos des malheurs de 1067 : « Il est évident qu'un tel bouleversement de peuples, une telle perte de sujets pour l'Empire est un effet de la colère divine contre les hérétiques d'Ibérie, de Mésopotamie, jusqu'à Lycandos, à Mélitène et aux contrées voisines, contre ces Arméniens, sectateurs de Nestorius et partisans des acéphales. Quand le péril atteignit les orthodoxes, les vrais fidèles étaient désorganisés. » Mêmes idées dans SKYLITZÈS, p. 687. — Elles ont conduit les Grecs à faire de grands efforts pour ramener les Arméniens à la vraie foi. Comme les Arméniens se défendirent avec indignation, il y eut lutte, véritable persécution et redoublement de haine entre les deux confessions et les deux races. La tolérance a été rare chez les Byzantins. Celle de Basile II lui a valu une telle reconnaissance de la part des Arméniens qu'ils l'ont d'emblée converti à leur rite, KIRACOS, p. 47. Le fait est qu'il a obligé le clergé grec de petite Arménie à laisser en repos le clergé arménien de ce pays, AÇOGHIK, III, c. 43, p. 210, voir GELZER, *MAbh.* 21, p. 584 et SCHLUMBERGER, *Ep.*, II, p. 172. — Les Grecs ont envoyé des dissertations aux Arméniens qui répondirent longuement. En 986, il y eut un échange d'arguments entre le métropolitain grec de Mélitène et le patriarche arménien Katchig, MATTHIEU, c. 25, AÇOGHIK, III, c. 20 et 21, p. 148 sqq. — La polémique des Grecs contre les Arméniens fut très active au milieu du onzième siècle, BRÉHIER, *Schisme*, p. II-III, 243, KR., p. 154-155, DIMITRAKOPOULOS, Ἐκκλ. Βιβλιοθ., p. ε-ζ.

Les Grecs ont persécuté le clergé arménien à Antioche, sous Tzimiscès (MICHEL, III, p. 132), dans les provinces de Sébaste et de Mélitène en 986 (AÇOGHIK, III, c. 20, p. 149), dans l'Amanus, où Romain III Argyre réquisitionna tous les moines pour faire d'eux des archers en 1031 (ARISDAGUÈS, p. 41-42). Après l'annexion d'Ani, le catholicos Pierre fut retenu trois ans (1048-1051) à Constantinople avant d'être autorisé à se rendre à Sébaste, auprès des fils de Sénakhérim du Vaspouragan, où il mourut en 1058 (MATTHIEU, c. 74, 81, ARISDAGUÈS, p. 69, 71, 86, KIRACOS, p. 50, SAMUEL, a. 1054, GFRÖRER, III, p. 655-656, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 491, 494). A la mort du patriarche arménien Pierre, à Sébaste, l'Empereur fit venir à Constantinople le vicaire qu'il s'était donné de son vivant, son neveu Kakig, le menaça de déposition et le poursuivit en vain pendant trois ans, pour l'amener à l'union avec l'église grecque. En 1063, Kakig fut enfin autorisé à s'établir à Tavplour, près de Koukousos, ARISDAGUÈS, p. 88 (Tavplour près de Darenda) et p. 89, SAMUEL, a. 1060 sqq., — Tavplour doit être Khurman-Kaleh, entre Azizieh et Albistan, WILSON, *Handbook*, p. 272, — MATTHIEU, c. 85, 89 : « Nous avons entendu dire que les Romains le soumirent à l'épreuve du feu et qu'il traversa les flammes sain et sauf. Ils racontent eux-mêmes ce fait sans pouvoir cacher leur dépit », GFRÖRER, III, p. 656, BRÉHIER, *Schisme*, p. 244, croit qu'il y eut alors une longue vacance du siège patriarcal arménien. Kakig mourut en 1065-1066, MATTHIEU, c. 89.

Les Arméniens ont dû aller fréquemment soutenir des discussions religieuses à Constantinople. Ils n'ont pas eu toujours à y pâtir par trop de l'ardeur religieuse des Grecs; ce fut le cas du docteur arménien Léon, en 974 (MATTHIEU, c. 16) et du docteur Samuel, mandé à Constantinople par l'empereur Basile II vers 1007 (*Ibid.*, c. 33-34). Mais les princes Adom et Abouçahl, et l'ancien roi Kakig d'Ani furent mortifiés d'être retenus à Constantinople pendant trois ans, de 1060 à 1063, comme des coupables; d'y être menacés de recevoir le baptême grec, comme s'ils n'étaient pas déjà chrétiens, et d'y être soumis à des réquisitoires fréquents contre leur foi, MATTHIEU, c. 85, 93.

En 1071, les efforts des Grecs pour convertir les Arméniens avaient échoué; leur seul résultat avait été d'augmenter la division entre eux.

(1) Sébaste et Larissa, AÇOGHIK, III, c. 20, p. 149 en 986; Tarse et Antioche, *Ibid.*, c. 31, p. 196; sur tous, voir GELZER, *MAbh.* 21, p. 563.

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

fragants à Mélitène, à Gaban, à Gargar et à Samosate (1). Leur patriarche les avait suivis; il s'était installé à Sébaste en 1051, puis à Tavplour en 1063 (2), puis à Tzamandos (3). Il avait surtout commis un acte d'indépendance que les Byzantins devaient taxer de trahison; il était entré en rapports amicaux avec Rome (4). Par là, les Arméniens montraient clairement qu'ils renonçaient à s'entendre religieusement avec Byzance.

Ils ne lui étaient pas beaucoup plus liés en politique. Car ils avaient conservé à leur tête leurs chefs et leurs rois; ceux-ci concluaient entre eux, sur terre d'empire, des alliances de famille (5). Jusque par-devant l'Empereur, s'il faut en croire un Arménien, ses compatriotes prétendaient ne dépendre que de leur Kakig (6), ancien roi d'Ani, présentement simple fonctionnaire impérial, aux yeux des Byzantins, en Cappadoce et dans le Taurus.

L'obéissance de pareils sujets, groupés en si grand nombre dans un pays étendu et propice à la défense, ne fut jamais que très précaire. Dès que les circonstances le leur permirent, elle fit place à l'indépendance, à la révolte et à la trahison. Cette attitude des Arméniens fut la conséquence de l'invasion turque (7). Celle-ci, en décimant l'ar-

(1) Rey, *Colonies*, p. 302, von Dobschütz, p. 364 sqq.

(2) Voir note de la p. 72.

(3) Grégoire II, élu en 1065-1066, établit son siège à Tzamandos, Matthieu, c. 89.

(4) Les Arméniens, entre 1071 et 1080, ont cherché des secours, même à Rome. Lettres de Grégoire VII à Grégoire II Bahlavouni, Jaffé-Löw., n° 5171-5172, éd. dans Jaffe, *Biblioth.*, II, 421 et 423. Voir Mikélian, p. 107 (Simada est Tzamandos et non Symnada) et Bréhier, *Schisme*, p. 244.

(5) Kakig, ancien roi d'Ani, a épousé la fille de David, fils de Sénakhérim, ancien roi du Vaspouragan (Matthieu, c. 93, Arisdaguès, p. 70). Son fils a épousé la fille d'Aboulgarib de Tarse (Dulaurier, dans Matthieu, p. 420; le renseignement lui vient de Tchamtchian, éd. Avdall, II, p. 162. Je ne sais de quelle source il est tiré).

(6) Adom et Abouçahl, maltraités par Constantin Ducas qui veut les amener au baptême grec, lui répondent (Matthieu, c. 93) : « Nous ne pouvons rien sans Kakig, fils d'Achod, car... il est notre souverain et notre beau-fils (il avait épousé leur nièce); envoie-le chercher, parce que, si nous faisions quelque chose sans lui, il nous ferait brûler à notre retour chez nous. » Kakig dit à l'Empereur : « Je suis souverain moi-même et fils de souverains d'Arménie, et tout ce royaume est sous mes ordres. »

(7) Quand les Grecs se retirèrent vaincus par les Turcs, les Arméniens se maintin-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

mée grecque, en affaiblissant l'autorité impériale dans ces régions éloignées de Constantinople, rendit les services militaires des Arméniens plus nécessaires que jamais, obligea l'Empire à fermer les yeux sur leurs agissements et leur permit de se conduire impunément, suivant les circonstances, en pillards éhontés, en révoltés ou en ennemis.

Ils se sont réjouis des progrès des Seldjoucides, qu'ils ont même favorisés (1). Les Arméniens d'Ibérie et de Mésopotamie parurent peu redoutables aux Turcs, contre lesquels ils ne voulaient pas se battre pour Byzance (2). Ils ont déserté en masse et amené les Turcs dans l'Empire (3). La perte d'Ani, enlevée aux Grecs par les Turcs en 1064, paraît bien n'avoir pas été consommée sans quelque connivence et de l'Arménien Pancrace, qui laissa cette place sans approvisionnements et sans soldats (4), et des habitants, qui essayèrent d'acheter la clémence de l'ennemi (5). En 1065, les Arméniens « Benè Bazrig » profitèrent de l'invasion turque pour se révolter contre l'Empereur et traiter en brigands le pays de Claudia et de

rent dans les montagnes et les forteresses; ils avaient reçu le commandement des Grecs (ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 302-303).

(1) Les Arméniens ont désiré et favorisé l'invasion turque, GFRÖRER, III, p. 818, FISCHER, p. 179, MKRTTSCHIAN, p. 94 sqq., CHALANDON, *Al.*, p. 12, BRÉHIER, *Schisme*, p. 242, TOURNEBIZE, p. 138, JORGA, I, p. 41, 67-68-69 : « Par les Arméniens, la route fut facilitée aux Turcs des monts d'Arménie au Taurus Cilicien, du Tigre à la Méditerranée. » Outre les textes cités dans les notes qui suivent, voir aussi *EH*, II, c. 4, p. 59, ABOULFARADJ, qui, racontant la défaite de Romain Diogène à Manzikert, s'écrie (*Syr.*, p. 268) : « Dieu soit loué ! qui a abaissé les orgueilleux. » Éloge de Mélikchah, qui a donné le repos à l'Arménie (dans MATTHIEU, c. 104, SAMUEL citant SARKAVAG, p. 451), qui a bien accueilli le patriarche arménien (SARKAVAG, *ibid.*, p. 455). Sur la tolérance religieuse des Turcs, qui fut politiquement très habile, voir A. MÜLLER, II, p. 86.

(2) CÉDRÉNUS, II, p. 571, ZONARAS, XVII, c. 25, p. 637.

(3) KÉKAUMÉNOS, c. 50.

(4) ATTALIATÈS, p. 80.

(5) *Ibid.* p. 81. Pancrace ou Bagrat a peut-être été calomnié par les Grecs. Sa conduite apparaît tout autrement désintéressée et prévoyante dans une inscription d'Ani (Voir p. 37). Il faut aussi reconnaître que, contrairement aux affirmations des Arméniens, Byzance n'a pas accablé d'impôts, sans organiser leur défense, la ville d'Ani et le pays arménien annexés à l'Empire. Ani a été fortifiée par un gouverneur byzantin (Voir p. 33). Elle a vu ce même personnage, puis les Arméniens que Byzance avait mis à sa tête, diminuer les impôts (Voir p. 39).

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Goubbos (1); ils attaquèrent les voyageurs, les villages, les couvents et ils vinrent jusque dans Mélitène piller le palais du gouverneur (2). L'Empire, ne pouvant les châtier, leur concéda les terres où ils s'étaient établis. Vers le même temps, non loin d'Erzeroum, Ivanè, fils de ce « Liparit qui avait vaillamment combattu pour les Grecs en 1049 » (3), mécontent de l'Empire, appela les Turcs et dirigea leurs incursions en Chaldée (4).

Les Grecs accusent les Arméniens de l'armée de les avoir trahis à Hiérapolis en 1068 (5) et de n'avoir alors reçu cette ville de l'Empereur que pour le bonheur de l'ennemi (6). Ils reprochent à ceux de Tzamandos de n'avoir pas secouru Amorium, attaquée et pillée par les Turcs pendant que l'Empereur était en Syrie en 1068-1069 (7); à ceux de la Mésopotamie occidentale, entre Mélitène et Kélésinè, d'avoir massacré les Grecs de l'armée de Philarète, mise en déroute par les Turcs non loin de Mélitène (8). Il n'est pas impossible que les Arméniens aient volontairement laissé échapper en Cilicie les Turcs revenant du sac d'Iconium en 1069 (9), et même qu'ils aient contribué par une trahison sur le champ de bataille au désastre de Romain Diogène à Manzikert (10).

(1) MICHEL, III, p. 162 sqq. — JORGA, I, p. 47 : vers 1065-1067, les Turcs ont trouvé aux environs d'Alep, dans les rebelles indigènes soulevés contre la fiscalité et les agissements des fonctionnaires byzantins, leurs alliés naturels. Ils y ont été accueillis, comme en Arménie, en libérateurs, par la population, qui était arabe ou syrienne et dès lors ennemie de Byzance orthodoxe.

(2) MICHEL, III, p. 164.

(3) Voir p. 22 pour Liparit et p. 42 pour Ivanè.

(4) ARISDAGUÈS, p. 111-113.

(5) *Ibid.*, p. 113, SKYLITZÈS, II, p. 674.

(6) ATTALIATÈS, p. 116.

(7) Voir GFRÖRER, III, p. 714.

(8) ATTALIATÈS, p. 135, GFRÖRER, III, p. 727, 738. Le refus des troupes de Mélitène de rejoindre celles de Mésopotamie en 1067 (ATTALIATÈS, p. 93) ne serait-il pas un acte indigène anti-grec?

(9) GFRÖRER, III, p. 736.

(10) Romain Diogène, ayant passé le Sangar, renvoya beaucoup de troupes du pays : « Il craignait de voir leurs chefs désirer la victoire de l'ennemi », SKYLITZÈS, p. 690

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Un peu auparavant, les fils de Sénakhérim, Adom et Abouçahl, s'étaient attirés la colère de Romain Diogène par leur conduite équivoque, lorsque l'armée de Manuel Comnène fut écrasée par les Turcs en 1070, près de Sébaste, leur capitale (1). A l'arrivée de l'Empereur dans cette ville en 1071, les Grecs du pays vinrent lui dire : « Lorsque nous fûmes vaincus par l'émir, les Arméniens étaient plus acharnés contre nous que les Turcs eux-mêmes. » C'était, dit l'Arménien Matthieu d'Édesse, une « calomnie ». Mais l'Empereur n'en jugea pas ainsi : il fit mettre à sac la ville de Sébaste et il en chassa les deux princes Ardzrouni, « jurant qu'à son retour de la guerre, il détruirait la royauté des Arméniens » (2). Adom et Abouçahl ne durent leur salut et la prolongation de leur règne qu'au désastre de l'Empereur à Manzikert. Leur histoire, depuis lors, nous est inconnue (3); mais lorsqu'ils moururent de mort violente vers 1079 ou 1080 (4), il est fort probable qu'ils avaient su obtenir des Turcs la reconnaissance de leur autonomie

(Gfrörer, III, p. 762 : Ces chefs sont les Arméniens de Sébaste, Bizou et Tzamentav). — Michel, III, p. 169 : « Les troupes des Arméniens, que les Grecs voulaient contraindre à adopter leur hérésie, prirent la fuite les premières et tournèrent le dos dans la bataille. » A Manzikert « les Cappadociens » ont lâché pied (Attaliatès, p. 161, Skylitzès, p. 698; ce sont des Arméniens, appelés Cappadociens par habitude des Byzantins d'éviter le mot Arménien, Gfrörer, III, p. 784). — L'Arménien Arisdaguès tient un tout autre langage (p. 144) : « Malgré les menaces faites par l'Empereur contre notre nation, il dut admirer l'héroïque bravoure des Arméniens, auxquels il fit alors d'extravagantes démonstrations d'amitié et des promesses irréalisables. » — En 1071-1072, le patrice arménien Aristagès passe aux Turcs, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 264.

(1) Remarquer qu'Attaliatès, racontant (p. 147) la marche de Romain Diogène en 1071, dit que, près de Sébaste, il a vu les traces du désastre de Manuel Comnène en 1070; même chose dans Skylitzès, p. 691.

(2) Matthieu, c. 103.

(3) Aboulfaradj raconte (*Syr.*, p. 272) que Romain Diogène, dans la lutte qu'il soutint contre les Ducas après avoir été libéré par le sultan des Turcs « arracha les yeux au patrice de Petite Arménie, Bar Sanchérib, qui était venu à lui ». Cependant Matthieu, contemporain des faits et très porté à recueillir tout ce qui peut grossir son réquisitoire contre les Grecs, n'a rien raconté de tel.

(4) Matthieu place indirectement en 1079-1080 la disparition des rois arméniens, en racontant à cette date et en disant avoir vu de ses yeux, la fuite en masse de toute la population, terrorisée par les Turcs, vers Tarse, Marach et Télouk (c. 118), villes alors occupées par Philarète. On accourait vers lui, parce qu'il était le seul défenseur qui restât aux Arméniens.

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

et qu'ils allaient chercher leur mot d'ordre, moins à Constantinople qu'auprès de Kakig, l'ex-roi d'Ani (1).

Celui-ci n'avait jamais été satisfait du traitement que lui firent les Grecs. Ils l'avaient nommé magistros; ils lui avaient donné un palais à Constantinople, une pension annuelle, de grands domaines en Cappadoce et dans le Taurus (2); ils le laissèrent épouser la fille de David Ardzrouni, seigneur de Sébaste et héritière des possessions de ce prince (3). S'ils crurent, par ces prévenances, l'avoir solidement attaché à eux, ils tombèrent dans une grave erreur. Car l'ancien roi d'Ani n'était pas content de son sort (4) : il ne se croyait pas assez payé de ce qu'il avait cédé à l'Empire (5); il se sentait un exilé au milieu des Grecs (6); il s'indignait d'avoir à leur expliquer sans cesse pourquoi il voulait garder sa confession religieuse. Il voyait avec colère les Grecs assaillir constamment ses compatriotes de leurs promesses ou de leurs menaces pour les amener à leur foi. Une dernière visite à Constantinople, où il lui fallut subir les assauts des théologiens grecs, fit de lui leur ennemi acharné (7). Il dissimula sa colère tant qu'il le fallut (8); on le vit même assister, auprès de Romain

(1) En 1078-1079, Adom et Abouçahl vivaient encore; ils essayèrent en cette année d'arracher le roi Kakig d'Ani aux Grecs qui l'avaient pris et le firent mourir (Voir p. 81).

(2) Voir p. 20.

(3) Arisdaguès, p. 70. — S'il faut en croire Vardan, p. 84, l'impératrice Théodora aurait proposé à Gagic de passer à la religion grecque afin de pouvoir, en l'épousant, devenir empereur de Byzance (dans Tchamtchian, éd. arménienne, II, p. 1039, citée par Brosset, *Ruines*, p. 119, qui doute, non sans raison, de la réalité de cette étrange histoire).

(4) Voici l'avis contraire : Cédrénus, II, p. 559 : il vit en paix dans l'Empire; Attaliatès, p. 80 : il vit dès lors heureux chez l'Empereur qui a tenu sa parole. Pas un mot de récrimination dans Thomas continué, éd. Brosset, p. 248, ni dans Vahram, *Rec. arm.*, I, v. 121 sqq. — L'hostilité de Kakig contre les Grecs est constatée par Rambaud, p. 518 : théologien barbare, fanatique, féroce ergoteur; par Gelzer, *MAbh*, 21, p. 562 : ingrat.

(5) Voir p. 20.

(6) Le roi Kakig d'Ani « séjourna comme un exilé au milieu de la cruelle et perfide nation des Grecs », Matthieu, c. 65, — il fut détenu dans une île, Samuel, p. 445.

(7) Voir p. 72.

(8) Haine de Kakig contre le métropolitain grec de Césarée; mais, comme « Kakig habitait au milieu des Grecs, il n'avait rien pu lui faire », Matthieu, c. 94.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Diogène, au sac de Sébaste et à la punition des Ardzrouni de cette ville en 1071 (1). Mais, quand cet empereur eut été vaincu et pris par les Turcs, quand surtout il eut été battu, emmené et si maltraité par les siens qu'il en mourut (2), les Arméniens se prirent d'une pitié intéressée pour ce malheureux (3); ils se révoltèrent au nom d'un souverain vaincu, qu'ils avaient cordialement haï et sans doute trahi quand il était fort (4). Kakig fut le premier à donner libre cours à son ressentiment (5).

Il commença par se venger du plus haut représentant en Cappadoce, de ce clergé grec qui avait tant poursuivi ses Arméniens; il saisit l'archevêque de Césarée et il le fit mourir en l'enfermant dans un sac avec son propre chien qu'on affola en le battant (6). Les Arméniens ont essayé

(1) MATTHIEU, c. 103.

(2) Voir p. 61.

(3) MATTHIEU s'exprime en termes haineux sur les persécutions de Romain Diogène; en revanche il le pleure après son supplice, c. 103.

(4) Cela se voit par ce même ch. 103 de MATTHIEU.

(5) On place diversement cette révolte de Kakig. Les uns la mettent en 1066, à la suite de MATTHIEU, qui raconte, c. 94, l'action de Kakig contre le métropolitain grec de Césarée et son entente avec Alp-Arslan, entre des événements de 1065 et 1066; c'est l'avis notamment de GELZER, *MAhb.* 21, p. 563. Il est impossibled'accepter cette date; car, si Kakig avait commis de pareilles atrocités en 1066, jamais Romain Diogène n'aurait eu avec lui en 1071 les rapports pacifiques que nous connaissons (Voir MATTHIEU, c. 103). MATTHIEU nous a du reste dit que Kakig a dû longtemps différer sa vengeance, c. 94. Kakig n'a pas pu commettre toutes les horreurs que lui prête MATTHIEU (c. 94) avant la défaite des Grecs à Manzikert en 1071 (LEBEAU, XV, p. 12). — Mais quand ont-elles eu lieu, entre cette année 1071 et sa mort en 1079-1080? LEBEAU, XV, p. 12 ne précise pas, ni GFRÖRER, III, p. 820. Pour TCHAMTCHIAN (AVDALL, II, p. 159), les violences de Kakig sont de 1078 ou 1079; elles s'expliquent par l'assassinat de Vaçag à Antioche en 1078 (Voir p. 88) et par celui de Khatchatour (ou plutôt Bekhdou Ebikhd, voir p. 41) à Andrioun en 1078-1079 (Voir p. 88). Faute de renseignements précis dans les sources, il est imprudent de choisir une date entre 1072 et 1079 pour les excès de Kakig contre les Grecs.

(6) MATTHIEU, c. 94 : « Le chah Kakig étant parti de la cour de Constantinople, s'en revint en triomphe avec sa suite dans son pays. Il arriva à Césarée de Cappadoce. Déjà irrité contre les Grecs, il fit tomber tout le poids de sa colère sur le métropolite de cette ville, nommé Marc, schismatique et blasphémateur au plus haut point, impie et pervers hérétique. Cet infâme poussait l'effronterie si loin qu'il avait donné à son chien le nom d'Armen... Partout où passa Kakig et où il s'arrêta pour prendre gîte, il ordonnait aux troupes arméniennes de violer les plus illustres dames romaines, voulant ainsi outrager cette nation, car il avait l'intention de ne plus jamais revenir à Constantinople, et d'aller trouver Alp-Arslan et de reprendre possession du trône d'Arménie... Lorsque Kakig fut près de la résidence du métropolite, il eut envie d'aller

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

d'excuser ce meurtre en insistant sur les persécutions que cet archevêque leur avait infligées et en affirmant qu'il avait par dérision nommé son chien « Armen » (1). La faute eût été bien légère pour une telle punition ! Mais qu'avaient fait à Kakig « ces illustres dames romaines » qu'il fit violer par ses soldats (2) ? En quoi la passion religieuse des Grecs le forçait-elle à les piller (3) et à s'entendre avec les Turcs (4) ? Au vrai, ce sont là des actes de guerre, des actes féroces comme on en commettait beaucoup en ce temps-là. Ils prouvent que Kakig s'est révolté contre les Grecs après la chute de Romain Diogène, qu'il a travaillé au succès des Turcs contre l'Empire et que, dans le pays où il s'est

loger chez lui, et lui envoya les chefs de ses archers. Kyr Marc fit disposer sa maison pour le recevoir, et, de bon gré ou non, il alla au-devant de Kakig avec une escorte de prêtres. Il l'installa dans sa maison et lui servit un magnifique festin... Lorsque le Roi fut un peu excité par le vin, s'adressant au métropolite : « On m'a rapporté, lui dit-il, que tu as un très beau chien. Nous voudrions bien le voir. » Le prélat, comprenant que ces paroles étaient une provocation, les laissa passer sans y répondre. Kakig ayant réitéré sa demande, on appela le chien; mais il n'accourut pas, car ils n'osaient pas prononcer son nom d'Armen. « Eh quoi, ajouta Kakig, appelez-le par le nom auquel il répond. » Marc, dominé par le vin, appela : « Armen ! Armen ! » Aussitôt l'animal fit un bond avec la rapidité d'un lion; Kakig, en le voyant, dit : « Ce chien porte donc le nom d'Armen ? » Marc, rougissant, reprit : « Il est gentil, c'est pour cela que nous l'appelons Armen. — Maintenant, nous allons voir, dit Kakig, quel est le plus gentil de l'Arménien ou du Romain. » Un grand sac avait été préparé; les fantassins de Kakig y précipitèrent l'animal. A cette vue, Marc, persuadé qu'ils voulaient l'emporter, entra en fureur et apostropha durement les gens de service. Kakig fit signe de la main aux siens. Aussitôt, ils saisirent l'infâme métropolite et le jetèrent violemment et en le maltraitant dans le sac, en compagnie de son chien Armen. Et Kakig ordonna de frapper rudement l'animal. Celui-ci furieux se jeta sur son maître et se mit à le déchirer à belles dents. Ils continuèrent une bonne partie de la journée à battre le chien, qui, dans sa rage, faisait couler le sang du maudit hérétique. Marc ne cessait de pousser des cris affreux et des lamentations... Ce fut de cette mort horrible que périt le blasphémateur... Kakig fit ainsi au milieu des Romains ce que jamais personne n'osa faire avant ni après lui. Depuis lors, il ne reparut plus à Constantinople, et refusa constamment de se rendre à l'appel des Romains. » VAHRAM, p. 497, v. 137 sqq; DARDEL (*Chronique*, dans *Rec. arm.*, t. II), c. 5; KIRACOS, p. 53.

(1) MATTHIEU, c. 94; voir note précédente.

(2) *Ibid.*

(3) MATTHIEU, c. 94 : « Kakig fit mettre au pillage toute la maison (de l'évêque Marc); car c'était un homme fort riche et d'un rang très élevé. S'étant emparé d'immenses trésors d'or et d'argent, ainsi que de ses troupeaux, qui se composaient de 6.000 brebis, 40 paires de buffles et 10 paires de bœufs, il s'en revint chez lui, emmenant en même temps quantité de chevaux et de mulets. »

(4) MATTHIEU, c. 94, cité note 6, p. 78.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

maintenu, il n'a cessé de poursuivre l'extermination des Grecs (1). Aussi, le jour où trois d'entre eux, « les fils de Mandalè », parvinrent à l'attirer dans leur fort de Guizisdara, malgré la venue sous leurs murs des Ardzrouni, de Kakig de Kars et de Philarète, empressés à réclamer la délivrance de leur roi, au risque de succomber dans leur isolement sous la coalition de tous ces Arméniens, ils se donnèrent la joie de faire périr leur ennemi et de montrer à ses compatriotes son cadavre suspendu en haut de leurs murailles (2).

Le profit de pareils événements était surtout pour les Turcs, car ils ne pouvaient que gagner à ce que les Grecs et les Arméniens fussent en guerre. Ceux-ci du moins auraient pu, en se tenant étroitement unis, opposer une forte résistance à l'invasion turque; mais il n'en fut rien, car entre les chefs des Arméniens l'entente et la paix ne régnèrent pas.

L'ex-roi d'Ani, époux de la fille de David, fils de Sénakhérim, fut brouillé par ce mariage avec ses beaux-frères, jaloux de voir aller à ce prince une partie de l'héritage paternel (3). Quand les Turcs attaquèrent Sébaste et forcèrent les Ardzrouni à se réfugier à Kavadanek, Kakig, à notre connaissance, ne fit rien pour les défendre (4). En

(1) Comme le prouve la manière dont ceux-ci l'ont traité; voir note suivante.

(2) Sur la mort de Kakig, voir MATTHIEU, c. 119, SAMUEL, p. 453, VAHRAM, p. 497, SAINT-MARTIN, I, p. 376, TCHAMTCHIAN-AVDALL, II, p. 161, DULAURIER, *Rec. arm.*, I, p. 576, LEBEAU, XV, p. 75, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 490.

Guizisdara n'est pas la ville de Cybistra ou Cyzistra, sur les pentes du Taurus regardant la Cappadoce (Cicéron, *Ad famil.* XV, 4; Ptolémée, V, VI, 15; VII, 7), la Sidéropolis de MAÇOUDI (*Avertiss.*, p. 242), que les Arabes appellent Dhoulkila ou Djosastaroun, IBN KHORDADBEH, p. 80; voir sur cette ville et sur cette identification : DULAURIER, *Rec. arm.*, I, 1869, p. 511, GFRÖRER, III, p. 316, GELZER, *Themenverf.*, p. 48, ID., *MAbh.*, 21, p. 593, RAMSAY, *Asia*, p. 357, LE STRANGE, *Lands*, p. 138, GRÉGOIRE, *BCH.*, 1909, p. 167, TOURNEBIZE, p. 172. — Il faut placer beaucoup plus à l'est, dans la haute vallée du Saros, le fort de Guizisdara ou de Guentrosgavis (TOMASCHEK, *Klein-Asien*, p. 85, ALISCHAN, *Sissouan*, p. 14, 179, 187), où les fils de Mandalè ont été punis de ce meurtre longtemps après, par le prince arménien Roupen (MATTHIEU, c. 207).

(3) Par ordre de l'Empereur, Kakig « entra en possession des domaines de David, mort sans héritier », ARISDAGUÈS, p. 70.

(4) Le fait est de 1059-1060, MATTHIEU, c. 84.

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

revanche, il était en 1071 auprès de Romain Diogène lorsque ce prince, mécontent d'Adom et d'Abouçahl, voulut les chasser de leur principauté (1). Aussi l'intervention de ces derniers pour obtenir la délivrance de Ḳakig, emprisonné par les fils de Mandalè, ne fut-elle pas efficace (2); il est probable qu'elle ne fut pas sincèrement active. Mais le principal élément de mort pour les principautés des anciens rois d'Arménie, transplantés par Byzance dans le Taurus, semble avoir été l'apparition et la croissance de celle de Philarète (3).

Cet Arménien (4), courageux et habile (5), bon soldat à ses heures (6), mais très avide et très ambitieux (7), avait été au service de Romain Diogène, qui le fit général en chef des troupes d'Orient (8) et qui lui confia le commandement de l'importante ligne de défense de Romanopolis à

(1) MATTHIEU, c. 103.

(2) *Ibid.*, c. 110.

(3) Généralités sur Philarète dans TCHAMTCHIAN, II, p. 997, éd. arménienne, cité par BROSSET dans LEBEAU, XV, p. 71, cf. LEBEAU, XV, p. 151, 185, SAINT-MARTIN, I, p. 200 (quelques mots seulement, répétant Tchamtchian); BROSSET dans LEBEAU, XV, p. 71-72, FINLAY, II, p. 50, GFRÖRER, III, p. 725 sqq., 772 sqq., CHALANDON, *Al.*, p. 95, JORGA, p. 68-69.

Philarète Vrakhamios dans SCHLUMBERGER, *Sig.*, p. 305, Vakhramés dans *ibid.*, p. 312, de la famille Vrachamios dans SKYLITZÈS, p. 681, ZONARAS, XVIII, c. 12, p. 693. C'est l'adaptation grecque du mot Vahram, qui se prononce avec l'h dure ou aspirée. Philardos ou Philartos dans MICHEL, III, p. 187, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 279, KIRACOS, p. 44, ABOULFARADJ, *Eccles*, p. 452; Farderus, Alfaroudas, dans les auteurs arabes cités par RÖHRIHT, *1 K*, p. 229.

(4) TCHAMTCHIAN, cité par BROSSET dans LEBEAU, XV, p. 71 et par CHALANDON, *Al.*, p. 95, le dit originaire du canton de Varajnounik dans le Vaspouragan; mais il n'y a rien de tel dans les auteurs qui me sont accessibles. Il est simplement « originaire d'Arménie » dans ABOULFARADJ, *Eccles.*, p. 452; « Arménien » dans ANNE, VI, c. 9, p. 299; son enfance s'était écoulée auprès de son oncle, dans le couvent de Zorvri-Gozern, au district de Hisn-Mansour, dit MATTHIEU (c. 106) qui fut son contemporain; et nous voici loin du Varajnounik et du Vaspouragan. Il était originaire du Chirag, au dire de MICHEL (III, p. 173), qui est beaucoup plus récent et qui a raconté sur les débuts de Philarète le véritable roman signalé p. 83.

(5) « De grand courage et de grand sens », ANNE, VI, c. 9, p. 299.

(6) Bon général, il fut cependant battu dans les grandes circonstances et méprisé, ATTALIATÈS, p. 132, SKYLITZÈS, p. 681, ZONARAS, XVIII, c. 12, p. 693.

(7) De vie honteuse, son amour du gain et de la solde le faisait courir après un commandement, ATTALIATÈS, p. 132, SKYLITZÈS, p. 681, ZONARAS, XVIII, c. 12, p. 693.

(8) ANNE, VI, c. 9, p. 299.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Mélitène et à Antioche (1). Il fut battu par les Turcs en 1069 et chassé par eux de Mélitène (2). Il ne semble pas avoir efficacement lutté à Manzikert pour Romain Diogène, ni avoir participé, comme le fit Khatchadour, à sa dernière lutte contre Michel Ducas (3).

C'est pourtant au nom de Romain Diogène, et pour protester contre la fin misérable que lui infligèrent ses ennemis qu'il refusa de reconnaître Michel VII (4) et qu'il agit à sa guise en Cilicie et en Syrie (5). Il a été combattu par Michel à Antioche et en Mésopotamie, mais sans aucun succès (6). Car il avait avec lui une troupe capable d'opérer heureusement et contre les soldats de l'Empereur et contre les bandes turques isolées, et de tenir la montagne contre des armées plus fortes.

Le noyau en était formé par un corps de 8.000 Francs sous Raimbaud (7), qui étaient sous ses ordres au mo-

(1) Mis par Romain Diogène à la garde de Romanopolis (Skylitzès, p. 681) avec une grande partie de son armée (Attaliatès, p. 132), voir Gfrörer, III, p. 725, 737, 772, Jorga, I, p. 68.

(2) Attaliatès, p. 133-134, Ibn el-Athir, *Kamel*, p. 237-238.

(3) Du moins les sources sont muettes à ce sujet.

(4) Indigné du traitement infligé à Romain Diogène, il se révolta, Anne, VI, c. 9, p. 300. Lorsqu'il se soumit à l'empereur Nicéphore Botaniatès, Philarète expliqua sa rébellion par l'avarice de Michel VII, Attaliatès, p. 301. Ses usurpations et sa tyrannie ont commencé en 1072, Matthieu, c. 106.

(5) Philarète était tout à fait indépendant, Attaliatès, p. 301.

(6) Il est possible que l'empereur grec n'ait pas voulu rompre avec Philarète et que, pour maintenir des relations qui pouvaient un jour être utiles à l'Empire, il lui ait envoyé des présents et le titre de sébaste (Petermann, *Beiträge*, p. 106, Chalandon, *Al.*, p. 96). Mais on ne trouve guère ces affirmations que dans le véritable roman raconté sur Philarète (Voir p. 83), par Michel et par Aboulfaradj. En revanche nous savons qu'Isaac Comnène, duc d'Antioche, eut pour mission spéciale de résister à Philarète et de déjouer ses intrigues (Bryenne, II, c. 28, p. 96, Chalandon, *Al.*, p. 96), et qu'en Mésopotamie, le Paléologue, qui revint de ce pays en 1078 (à la même date Isaac Comnène quittait Antioche; et c'est le moment où Philarète se réconcilie avec l'Empire et Nicéphore Botaniatès), y avait été envoyé après le meurtre de Thornig, seigneur de Sassoun, amené et voulu par Philarète, voir p. 88.

(7) Matthieu, c. 106, Ibn el-Athir, *Kamel*, p. 244 : « Au temps de Philarète, près de Karpert, une forteresse appartenait à un homme d'entre les Francs, appelé Afrandji, qui infestait les chemins et qui faisait une guerre à mort aux Musulmans. Hayc le Turcoman le prit par ruse et le fit écorcher. »

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

ment du désastre de Manzikert ou qui étaient venus le rejoindre depuis lors des diverses garnisons où ils étaient dispersés. Comme il était de tous les généraux byzantins investis par l'Empereur le seul qui fût resté dans le pays après la débâcle grecque de 1071, les individus et les villes fidèles à l'Empire se donnèrent à lui (1). Enfin une foule d'Arméniens et d'aventuriers d'autres nations vinrent volontairement le rejoindre (2). Il se trouva bientôt disposer de 20.000 soldats (3) déterminés à tout et qui, devant vivre sur le pays, en devinrent la terreur.

Voilà comment cet ancien général de l'Empire se transforma en un chef d'aventuriers. Les excès de ses troupes, les duretés de sa domination, les cruautés de sa politique envers les siens, comme envers les Syriens ou les Grecs, furent les seuls souvenirs qui restèrent de lui, après sa disparition, dans la mémoire de ceux qu'il avait fait trembler. On oublia qu'il avait été au service de Byzance pour ne plus voir en lui que l'audacieux et terrible chef de bande. Et l'on raconta à son sujet le roman que voici :

Philarète était un jeune Arménien, robuste, audacieux, hardi à piller et à tuer, que cinquante Arméniens, vivant de brigandage dans la région de Marach au temps de l'invasion turque, rencontrèrent, qu'ils trouvèrent à leur goût et dont ils firent leur chef. Le pays étant resté sans gouvernement régulier, Philarète a pu piller à sa volonté les chrétiens et les Turcs, s'emparer peu à peu de tous les endroits

(1) Pour Michel, III, p. 187, Philarète ne fut pas un révolté : « Quand les Turcs envahirent le pays sous Michel (Ducas), les Grecs donnèrent à Philardos l'autorité sur la Cilicie, afin qu'il résistât aux Turcs.. C'est depuis ce temps que les Arméniens furent maîtres des places en Cilicie et en Syrie. » P. 174 : « Dans d'autres manuscrits, nous avons trouvé que Philardos n'avait pas enlevé aux Turcs les pays et les villes, mais que les Grecs le firent régner sur elles pour qu'il les conservât. »

(2) « Une foule d'Arméniens et d'autres réfugiés (ξυγχλύδων ἀνδρῶν) lui formèrent une armée importante », Attaliatès, p. 301. Il avait avec lui des Perses, des Turcs et des Arméniens, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 279.

(3) Matthieu, c. 106.

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

fortifiés de la Cilicie et s'imposer aux Grecs. Ceux-ci furent trop heureux de lui confirmer le commandement de ses conquêtes et de le nommer sébaste (1).

Tout n'est pas faux dans cette histoire populaire. Sans doute, elle a le tort d'ignorer le passé de Philarète au service de l'Empire; mais elle donne une idée assez juste de ce que fut sa vie lorsqu'il eut rompu avec les Grecs après 1071. Fortement retranché dans les défilés du Taurus (2), il se fit un rempart inexpugnable de Marach, qui était dans le commandement que Romain Diogène lui avait confié. Il se trouva bientôt commander depuis Romanopolis et Karpert en Mésopotamie, au delà de l'Euphrate, jusqu'à Mopsueste, à Anazarbe et à Tarse en Cilicie, en passant par Mélitène, Gargar, Ablastha, Raban, Kéçoun et Marach (3). Édesse passa sous son autorité (4). Lorsqu'il entra dans Antioche, qui l'avait appelé après l'assassinat de son duc Vaçag, fils de Grégoire Magistros (5), il était le chef d'un État arménien qui s'étendait de la Méditerranée jusque fort loin dans la vallée de l'Euphrate en couvrant la Cilicie, le Taurus et une partie de la Syrie.

Il n'y était pas le maître absolu, car il n'avait pas pu

(1) Michel, III, p. 173, Kiracos, p. 44, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 279.

(2) Il multiplia les retranchements dans les défilés, il en fortifia les issues et il rendit ce pays inexpugnable, Attaliatès, p. 301. — Il se fortifia dans le pays de Djihan et de Mélitène, Michel, III, p. 173.

(3) Philarète vécut indépendant, réunissant à ses possessions les villes impériales et étendant son pouvoir, Attaliatès, p. 301. La nomenclature de ses possessions dans Matthieu, c. 106, 116, Michel, III, p. 173, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 272 sqq.

(4) En 1077, Matthieu, c. 116 : « En 526 arm. (inc. le 2 mai 1077), Vasil, fils d'Aboukab, autrefois garde de la tente de David le Curopalate, roi de Géorgie, par ordre de Philarète, marcha sur Édesse. » Six mois d'attaques. Les habitants se soulevèrent contre leur commandant, Léon, frère de Tavadanos, et remirent la ville à Vasil. C'était un homme bon. Aboukab avait jadis résidé dans cette ville et l'avait restaurée. — A la mort de Vasil, Philarète eut encore à réoccuper Édesse en 1083, Matthieu, c. 122. Voir Michel, III, p. 173.

(5) Quand Vaçag, fils de Grégoire Magistros, gouverneur d'Antioche, fut assassiné en 527 arm. (inc. 2 mars 1078), « le corps de la noblesse appela Philarète et lui céda la ville », Matthieu, c. 111 (la noblesse « arménienne », Chalandon, *Al.*, p. 96, — les soldats de Vaçag, Tchamtchian dans Brosset-Lebeau, XV, p. 72). — Ibn el-Athir : Alfarondas, prince d'Antioche. — Philarète s'empara de la souveraineté sur Antioche, Anne, VI, c. 9, p. 300, et Michel, III, p. 173.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

garder un pays si étendu sans le confier à des vassaux. A partir de 1072, en effet, on rencontre en Cilicie, lorsque cette province eut échappé à Khatchatour (1) au temps de la débâcle de Romain Diogène, quelques chefs arméniens. Les historiens nationaux se sont bien gardés de les rattacher à Philarète, car ces princes ont fondé des dynasties durables qui ne voulaient à aucun prix avoir eu quelque chose de commun avec ce traître, dont la mémoire était maudite par ses compatriotes (2). Ils ont pourtant été ses vassaux, car ils ont commandé, au temps de sa puissance, sur des territoires qui lui ont incontestablement appartenu (3). L'un d'eux, Abelgarib, serait le petit-fils de ce Kakig qui, resté en Vaspouragan après le départ de Sénakhérim Ardzrouni, s'y serait brillamment fait tuer par les Turcs vers 1042 (4). Il était seigneur de Tarse (5). C'est auprès de lui que se réfugia en 512 arm. (inc. 3 mars 1072) l'anticatholicos Georges, poursuivi par Grégoire II Bahlavouni (6). Il a donné sa fille en mariage à David, fils de Kakig, ancien roi d'Ani (7). Non loin de lui vivait un certain Oschin. Abandonnant ses domaines près de Gantzac, avec son frère Algan, sa femme et d'autres no-

(1) Voir p. 41.

(2) Voici les aménités accumulées contre Philarète en quelques pages par l'Arménien MATTHIEU, c. 106 : sa tyrannique domination; ses usurpations; il fit la guerre aux fidèles du Christ; il s'empara de nombreuses provinces et de villes; il devint l'abomination du désert; il fit périr une foule de personnes; chef impie et infâme; homme scélérat s'il en fut jamais; d'une humeur fantasque et perverse; premier-né de Satan; possédé par le démon; précurseur de l'immonde Antéchrist; quoique chrétien, il était sans foi : désavoué par les Arméniens et par les Romains, il avait la religion des Romains, mais par son père et sa mère, il était Arménien.

(3) SAINT-MARTIN, I, p. 387, LEBEAU, XV, p. 11, DULAURIER, *Rec. Arm.*, I, p. XLIX.

(4) MATTHIEU, c. 63 et 119.

(5) Seigneur de Tarse en 1072, MATTHIEU, c. 105, en 1073, SAMUEL, p. 453. — En 1042 d'après DULAURIER, *Rec. Arm.*, I, p. XLIX, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 480 et CHALANDON, *Comnène*, II, p. 95; cette date est impossible, car Abelgharib n'a pas eu Tarse avant Khatchatour. — En 1072 selon SAINT-MARTIN, I, p. 387, LEBEAU, XV, p. 11. — Sans date précise dans TOURNEBIZE, p. 127, 136, 169. — Sous Alexis Comnène dans ALISCHAN, *Léon*, p. 11 et *Sissouan*, p. 72.

(6) MATTHIEU, c. 105.

(7) Voir p. 73.

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

bles, il serait venu en 1073 en Cilicie, où il aurait « enlevé aux Sarazins la bonne forteresse de Lampron ». Plus tard, l'empereur Alexis Comnène le reconnut seigneur de Lampron, puis de Tarse avec le titre de sébaste. Il était encore à Tarse à l'arrivée de Tancrède en 1097 (1). Il est la tige des princes arméno-ciliciens de Lampron et de Babéron (2). A Moudaçaroun, près de Kéçoun, commandait en 1072-1073 le prince Kakig, fils de Kourken (3). Dans la forteresse d'Andrioun, qu'il tenait des Romains, vécut jusqu'en 1078-1079 le prince arménien Ebikhd, originaire du Chirag (4). Tous ces princes ont commandé au temps de Philarète dans le pays même dont il fit son domaine; il est difficile qu'ils n'aient pas été en quelque manière ses alliés ou ses vassaux.

Mais il a laissé un si mauvais souvenir à ses administrés (5) qu'ils ont cherché à abolir ou à déformer sa mémoire; pour ne pas reconnaître qu'ils ont dû lui obéir, ils n'ont rien dit ou presque de sa puissance véritable. Il faut la retrouver sous leurs réticences ou sous leurs injures. Les Syriens de Mélitène et du pays d'Édesse ne lui pardonnent pas de les avoir tenus en bride et d'avoir essayé de mettre un terme à leurs interminables querelles religieuses (6). Les Arméniens lui reprochent la création sur ses domaines de deux antipatriarches complètement à sa dévo-

(1) Tchamtchian-Avdall, II, p. 156, Brosset, *Collection*, II, p, 453, Petermann, *Beiträge*, p. 107; Dulaurier, *Rec. Arm.*, I, p. 557; Chalandon, *Comnène*, II, p. 95.

(2) Dulaurier, *Rec. Arm.*, I, p. 558.

(3) Matthieu, c. 105.

(4) *Ibid.*, c. 112.

(5) Voir plus haut n. 2, p. 85 — Les gens d'Antioche haïssaient Philarète qui les pressurait pour payer son armée, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 279.

(6) Philarète contraignit dix évêques syriens à ordonner patriarche Abdoun, dont il avait reçu de l'argent, Michel, III, p. 175 (en 1074), Aboulfaradj, *Eccles.* p. 452. — Il leur rendit la liberté de leur personne et de leur obédience moyennant 100 pièces d'or chacun, Aboulfaradj, *Eccles*, p. 452. — Puis il accepta l'élection du patriarche Denys, choisi parce que connu de Philarète, Michel, III, p. 177, Aboulfaradj, *Eccles.*, p. 454 (en avril 1077).

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

tion (1); ils ne voient guère en lui qu'un odieux usurpateur (2).

C'est qu'il semble n'avoir édifié son pouvoir que sur la ruine de beaucoup de ses compatriotes, en toute première ligne des anciens rois de l'Arménie, établis dans le Taurus. On ne nous a signalé de sa part aucun acte précis d'hostilité contre eux; car les complices de Philarète n'ont pas cru devoir, après sa mort, raconter de tels exploits auxquels ils avaient pris part ou dont ils avaient tiré profit. Pourtant il existe des indications certaines de ce que fut le rôle de Philarète et de ses partisans. Abelgarib, qui a agi contre Kakig d'Ani, était prince de Tarse (3), ville soumise à Philarète. Quand mourut Kakig d'Ani à Kyzistra, Philarète était présent et ne parvint pas ou ne tint pas à le sauver (4); à coup sûr, il ne chercha pas à le venger.

(1) MATTHIEU, c. 106 : Le catholicos Grégoire II a été envoyé par Philarète à Thornig de Sassoun pour l'amener à se soumettre à lui; Grégoire a échoué et n'est jamais revenu auprès de ce scélérat de Philarète. — Ch. 107 : Philarète invita Grégoire II à revenir à son siège. Refus. Mais Grégoire consentit à ce que Philarète donnât la dignité de catholicos au seigneur Sarkis, neveu du seigneur Pierre. Il envoya à Sarkis le voile, la crosse et la croix qui avaient appartenu à Pierre. Philarète ordonna qu'une réunion d'évêques, de pères de couvents et de moines eût lieu, et le seigneur Sarkis reçut l'onction à Honi, district de Dchahan. C'était un saint homme. — Ch. 115 : en 526 arm. (inc. 2 mars 1077), mort du catholicos Sarkis. Sur sa recommandation, on le remplaça par l'évêque Thoros, surnommé Alakoçig, son coadjuteur, qui était un habile musicien. La consécration se fit à Honi. — Ch. 124 : en 534 arm. (inc. 28 févr. 1085), l'émir Bouldadj enleva le Dchahan à Philarète. Sur le refus du catholicos Thoros d'aller rejoindre Philarète à Marach, celui-ci proposa la dignité de catholicos à Jean, archevêque du couvent de l'Image de la Sainte-Mère de Dieu. Refus. Puis « Paul, abbé du couvent de la Sainte-Croix-de-Varag, fut consacré catholicos à Marach, d'après l'ordre de Philarète ». Paul abandonna son siège au bout de quelques jours (note p. 422 : au bout de six mois; il mourut en 550 arm = inc. 24 février 1101, suivant VARTAN, en 1093, suivant MATTHIEU, c. 140). — Ch. 126 : « Le seigneur Paul siégea à Marach d'après l'ordre de Philarète, et non d'après la volonté de Dieu. »

(2) Voir n. 2, p. 85.

(3) MATTHIEU, ch. 119; — voir p. 85.

(4) MATTHIEU, c. 119 : En 1079-1080, prise de Kakig à Guizisdra par les fils de Mandalè. Huit jours après, les troupes arméniennes se réunirent pour attaquer cette place, avec Kakig, fils d'Apas, de Kars, ainsi que les fils de Sénakhérim, Adom et Abouçahl, et les autres chefs arméniens. Siège. Le scélérat Philarète fit dire aux ravisseurs : « Comment avez-vous osé attenter à la personne d'un souverain? Maintenant, que vous lui rendiez la liberté ou que vous le reteniez, ce sera votre perte. » Alors ces Romains étranglèrent le roi d'Arménie et suspendirent son corps au rempart. — Noter que les premières possessions de Philarète sont dans le pays de Kakig d'Ani, vers le sud et l'est de Lycandos.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Tous les Arméniens de haut lignage disparaissent alors en un an ou deux, dans des circonstances tragiques dont on ne nous a pas fait le récit détaillé et satisfaisant. Après Kakig d'Ani, la mort atteignit les Ardzrouni Adom et Abouçahl (1), puis Kakig de Kars (2); Vaçag, duc d'Antioche, périt assassiné (3); à Andrioun, Ébikhd fut empoisonné (4); dans le Sassoun, Thornig fut mis à mort par les Turcs (5). L'intervention de Philarète n'est affirmée que contre ce dernier, auquel il a fait la guerre et dont il accepta la tête, comme un présent précieux, de la part du Turc qui l'avait tué (6). Mais s'il ne nous est pas raconté qu'il ait agi contre les autres princes, nous savons bien que leur mort lui a été utile (7), qu'elle l'a débarrassé de concurrents très redoutables au commandement des Arméniens,

(1) SAINT-MARTIN, I, p. 368, 376, DULAURIER, notes à MATTHIEU, p. 375, ID., *Rec. Arm.*, I, p. 576, n. 3.

(2) KIRACOS (p. 55) le fait mourir sous Romain Diogène entre 1067 et 1071. Mais, comme il est signalé parmi les défenseurs de Kakig d'Ani en 1079 (MATTHIEU, c. 119) il est vraisemblable qu'il est mort peu après ce prince, SAINT-MARTIN, I, p. 376.

(3) MATTHIEU, c. 111 : « A cette époque (527 arm = inc. 2 mars 1078), périt le prince, Vaçag, duc d'Antioche, fils de Grégoire Magistros et frère du seigneur Grégoire (le catholicos). Il fut tué dans la rue du Marché de cette ville, par les perfides Romains. Au moment où il passait dans cette rue, deux hastaires se présentèrent comme pour lui rendre hommage; ils tenaient une lettre supposée et, tandis qu'il s'inclinait pour la recevoir de leurs mains, ils le frappèrent d'un coup de hache sur le front, entre les yeux. Ainsi succomba Vaçag. »

(4) MATTHIEU, c. 112 : le prince arménien Ébikhd, guerrier illustre, originaire du Chirag, contraint au baptême par les Romains, malade dans sa forteresse d'Antrioun, fut empoisonné par un moine que l'Empereur lui avait donné, en 1078-1079.

(5) Ce Thornig réunit contre Philarète 50.000 fantassins et 6.000 cavaliers; il commandait à Arsamosate, dans le canton de Hanzith, MATTHIEU, c. 106. — Attaqué dans un banquet par Amer-Kapher, il « saisit un couteau et ouvrit le ventre de l'émir. Prenant les autres émirs par la tête, il la leur écrasa l'une contre l'autre ». Néanmoins, il succomba, *ibid.*, c. 107.

(6) Attaqué par Philarète, Thornig resta maître du champ de bataille, MATTHIEU, c. 106. — Après son meurtre, sa tête fut portée à Philarète, qui eut la barbarie de se faire une coupe de son crâne et d'envoyer le reste au prince de Népherkert, *ibid.*, c. 107. — Cela en 1077.

(7) Il y eut en cette année 1079 un grand bouleversement dans le Taurus. Les Arméniens y perdirent tous leurs anciens rois. Ils furent livrés sans défense « aux hordes sanguinaires et féroces des Turcs » et torturés par la famine, par le manque de sécurité et de repos. C'est alors qu'ils se réfugièrent « par masses et par milliers en Cilicie jusqu'à Tarse, à Marach, à Déloukh et dans les environs », c'est-à-dire sous la protection directe de Philarète (MATTHIEU, c. 118), dont la puissance et l'importance se trouvèrent dès lors considérablement accrues.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

et qu'elle lui a valu, avec presque tous les domaines des disparus, la haine de leurs amis et de leurs historiens (1).

Il la mérita du reste par sa seule conduite envers les Turcs. Pour obtenir d'eux la permission de vivre, il leur paya tribut (2) et il travailla à leur livrer ceux de ses compatriotes qui lui résistèrent (3). Cependant, les villes de Cilicie, celles d'Antioche, d'Édesse et de Mélitène continuaient à se réclamer de l'Empire. Philarète n'y pouvait commander avec quelque chance de durée qu'au nom et comme mandataire de Byzance. Il réclama donc de Constantinople une investiture qu'il obtint facilement de Nicéphore Botaniatès, trop heureux de retrouver dans ces parages, où il ne commandait plus guère, avec un vassal, de puissance notoire, une armée qu'on pût enfin opposer aux Turcs au nom de l'empire grec (4).

Cependant, tandis que Philarète, en multipliant les intrigues, les meurtres et les coups de force, grandissait rapidement, tandis qu'il s'annexait les principautés des autres Arméniens, qu'il maîtrisait sur ses domaines Arméniens, Syriens et Grecs, qu'il ménageait les Turcs et qu'il se rapprochait de Byzance, les Turcs passaient à leur gré l'Euphrate et le Taurus et se précipitaient librement dans l'Empire; ils étaient sans inquiétude sur une intervention possible du pays arménien qu'ils laissaient derrière eux, car il était coupé de Constantinople, divisé par de profondes dissensions intestines et plus enclin à traiter avec eux qu'à les combattre.

Voilà comment les Arméniens, réunis sous le commandement de Philarète et revenus par lui à la suzeraineté

(1) Au vrai, Philarète a réuni contre lui les Turcs, que sa puissance inquiétait; les Grecs, qui n'avaient pas confiance en lui; les Syriens, qui étaient ses victimes; et les Arméniens, qui avaient beaucoup à lui reprocher.

(2) Aboulféda, III, p. 255, Weil, III, p. 129.

(3) Comme Thornig de Sassoun, voir p. 88.

(4) Attaliatès, p. 301, Skylitzès, p. 741; Chalandon, *Al.*, p. 96, Jorga, p. 69.

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

byzantine vers 1078, ne furent pas alors plus utiles à l'Empire contre les Turcs qu'ils ne l'avaient été avant 1071, lorsqu'ils se conduisaient en sujets indociles, ou après cette date lorsqu'ils s'étaient révoltés contre lui. Dans cette partie de l'État grec, contre l'invasion turque triomphante, la présence des Arméniens ne fut pour l'Empire ni un surcroît de force ni une défense plus efficace. Bien au contraire. En complétant le mal commencé par les mercenaires francs et par certains Grecs, elle acheva de désorganiser la résistance chrétienne dans l'Asie byzantine contre les Seldjoucides.

Les divers essais d'autonomie politique et d'action isolée contre les Turcs, tentés en Asie avec des fortunes diverses entre 1071 et 1081, soit par les Francs, soit par des Grecs, soit par les Arméniens, eurent ce résultat commun, même lorsqu'ils n'amenèrent pas la guerre entre leurs auteurs et Constantinople, d'augmenter la division des forces byzantines et de contribuer, en désarmant l'Empire où l'on se préoccupait peu alors de la défense commune, à précipiter l'invasion et le triomphe des Turcs (1).

(1) Arisdaguès, p. 111 : Les divisions grecques attirent les attaques turques.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

CHAPITRE II

Occupation de l'Asie occidentale par les Turcs

Lorsque le gouvernement grec comprit qu'il lui fallait renoncer à repousser les Turcs, il imagina de les prendre à son service (1). Il leur dut son triomphe sur les rébellions, en Asie, du Franc Hervé (2) et du Franc Roussel, allié avec Jean Ducas (3); en Europe, de Nicéphore Bryenne et de Basilacès (4).

Ces étranges défenseurs de l'Empire eurent aussi la plus large part et le plus grand profit (5) aux révolutions qui amenèrent l'avènement de Nicéphore Botaniatès (6), puis celui d'Alexis Comnène (7).

Ce n'était pas une nouveauté à Byzance que l'enrôlement en masse des Barbares qui déchiraient l'État : jus-

(1) Il y avait longtemps que Constantinople occupait des Turcs à son service, voir p. 15. — Elle avait accueilli de son mieux les généraux turcs ou les princes seldjoucides en révolte contre le Sultan, voir p. 101. — L'empereur Romain Diogène était sorti de captivité en 1071 comme allié du Sultan (ATTALIATÈS, p. 166); il avait reçu de lui une escorte (*Ibid.*, p. 167); il attendit ses secours en Cilicie (*Ibid.*, p. 172, BRYENNE, I, c. 25, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 272).

(2) Sous Michel VI, voir n. 1, p. 65, CÉDRÉNUS, II, p. 617-619.

(3) Appel aux Turcs contre Roussel et Jean Ducas, ATTALIATÈS, p. 189, 192, BRYENNE, II, c. 17; — contre Roussel seul, ANNE, I, c. 1-3, p. 15-23, BRYENNE, II, c. 21-22; — voir p. 66.

(4) ATTALIATÈS, p. 288, 289, 291, BRYENNE, IV, c. 2, p. 10-12, voir p. 62.

(5) Entre les rivaux grecs en lutte, ils se vendirent au plus offrant, ATTALIATÈS, p. 199, 240-241, BRYENNE, II, c. 21-22, ANNE, I, c. 1, p. 14, c. 2, p. 16-17. — Ils y ont gagné beaucoup, NEUMANN, *Emp.*, p. 16, 17, 113.

(6) Les Turcs ont aidé à l'élévation de Nicéphore Botaniatès, ATTALIATÈS, p. 215, 239-241, 264-265, ZONARAS, XVIII, c. 18, p. 718, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 276; — il a même réussi à les amener en Europe, ATTALIATÈS, p. 71-72.

(7) Les Turcs ont aidé Alexis contre Botaniatès, ATTALIATÈS, p. 306, ANNE, II, c. 6, p. 109, — ils l'avaient déjà soutenu contre Roussel en Asie (note 2) et contre Bryenne en Europe (note 4).

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

qu'alors on n'avait eu qu'à se louer de ce procédé, qui remontait à l'empire païen. Il avait permis d'arrêter les invasions, de repeupler des contrées dévastées par la guerre et d'assurer à l'armée un recrutement de premier ordre. Mais cette fois Byzance avait affaire à un peuple qui ne se laissa pas détourner de ses habitudes propres; il conserva au service de l'Empereur son amour pour la vie sauvage et libre des nomades de la steppe. En recrutant leurs armées parmi les Turcs, les chefs byzantins ont tout simplement achevé de perdre l'Asie Mineure.

Déjà les Turcs, depuis leur victoire de Manzikert en 1071, n'avaient cessé de battre, dans l'Asie byzantine désorganisée et divisée, tous ceux qui osaient tenter d'arrêter leurs courses vagabondes. Près d'Antioche et près de Nicée, aux deux extrémités de la Péninsule, ils avaient mis en fuite leurs adversaires, pris les généraux grecs (1) et amené les forces impériales à renoncer à tenir la campagne contre eux (2).

Lorsque l'Empire les prit à son service, ils combattirent pour lui sans changer leur façon de vivre ou leur manière de traiter le pays. On eut alors le spectacle singulier du ravage presque légal de l'Empire par des étrangers qui se couvraient, dans leur action dévastatrice, du nom, des ordres et de la protection de l'Empereur (3). Ils surent profiter de leur titre officiel de soldats de Byzance (4) pour exploiter plus facilement l'Empire et pour y exercer, avec

(1) Isaac Comnène pris et battu près de Césarée vers 1073 (ATTALIATÈS, p. 184, BRYENNE, II, c. 5), le fut encore après 1074, non loin d'Antioche (BRYENNE, II, c. 29). — Le César Jean Ducas subit le même sort, vers 1074, non loin de Nicomédie (BRYENNE, II, c. 18).

(2) MICHEL, III, p. 172 : « Les Romains, ayant été vaincus par les Turcs, ne purent plus jamais s'opposer à ceux-ci; les forteresses et les villages que gardaient les Romains demeurèrent dans la crainte et la terreur. » — Il n'y avait plus d'armée byzantine en campagne en Asie Mineure (ATTALIATÈS, p. 267, ANNE, III, c. 11, p. 178). — En 1078, une armée grecque n'a pas pu dépasser Nicée (ATTALIATÈS, p. 309, BRYENNE, IV, c. 34-39). On ne pouvait plus recruter de soldats en Orient (BRYENNE, IV, c. 4).

(3) ATTALIATÈS, p. 192, 200.

(4) ATTALIATÈS dénonce (p. 306) le danger des traités faits avec des Turcs par des Romains qui s'entendaient contre leurs frères avec ces Barbares.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

plus de sécurité, des ravages plus étendus et plus fréquents.

Aussi, comme les habitants des pays de l'Euphrate et de la Cappadoce les aidèrent (1) ou ne les combattirent pas, les Turcs, affranchis par ailleurs d'une résistance byzantine sérieuse, puis amenés par Byzance même, comme mercenaires, jusque dans les parties les plus occidentales du pays, eurent vite fait de couvrir l'Asie Mineure jusqu'à la mer, jusqu'en face de la capitale, de leurs hordes dévastatrices. Deux ans après leur victoire de Manzikert, au fond de l'Arménie, on les signale sur tous les points de la Péninsule (2), de Trébizonde à Milet (3), d'Antioche à Chrysopolis (4), tenant les routes, rançonnant le pays, mettant à contribution les voyageurs, les grands et les villes (5), tant leur succès avait été rapide, tant le champ de leurs pillages s'était facilement étendu.

(1) Voir p. 74 sqq. et EH, p. 65, n. 37, FINLAY, p. 51. HERTZBERG, *BuO*, p. 255, JORGA, I, p. 32 : « Partout on accueillit d'abord avec joie la conquête des Turcs, car ces maîtres vivant de peu, sous la tente, coûtaient moins cher à leurs sujets que les fastueuses monarchies de l'Orient. »

(2) A partir de la mort de Romain Diogène (ATTALIATÈS, p. 183); et surtout depuis la prise de Roussel (*Ibid.*, p. 198; BRYENNE, II, c. 3, SKYLITZÈS, p. 709); à partir de 1072, voir p. 92.

(3) Pour Trébizonde, voir p. 67. Près de Milet, le Mont Latros dut être abandonné par saint Christodule à cause des ravages des Turcs, MIKLOSICH, *Acta*, VI, p. 61-62.

(4) Pour Antioche, voir n. 1, p. 92. — Chrysopolis, depuis que les Turcs, appelés par Michel VII contre Roussel, sont venus à plus de 100.000 hommes jusque dans le pays de Nicomédie (ATTALIATÈS, p. 190), a été utilisée par eux comme un repaire (*Ibid.*, p. 267, 279); leurs incursions jusqu'à Constantinople même sont signalées par Grégoire VII dès 1074 dans des lettres du 1er mars, du 10 septembre et du 16 décembre (JAFFE-LÖWENFELD, nº 4826, 4876, 4911). CHALANDON (*Norm.*, I, p. 236) pense que, dans la lettre du 1er mars, il est question des ravages des Petchenègues en Europe et non de ceux des Turcs en Asie Mineure; les expressions de cette lettre (JAFFE, *Biblioth.*, II, p. 69) sont si vagues qu'à la prendre isolément, on peut accepter cette opinion. Mais il s'agit bien des Turcs dans les lettres du 10 septembre et du 16 décembre, où les ravages déplorés par Grégoire VII sont situés par lui *transmarinis partibus* : de plus, une lettre du 2 février 1074 (JAFFE-LÖW, nº 4823), où il est question d'aider Constantinople contre les Sarrasins, prouve que Grégoire VII pense à secourir l'Empire non point contre les Petchenègues, mais contre des Musulmans, en fait contre les Turcs.

(5) Alexis Comnène et son frère Isaac, après le désastre grec de Césarée (1073), faillirent être pris près de Nicomédie par un parti de 200 Turcs (BRYENNE, II, c. 9-10 sqq.). — Alexis Comnène, revenant d'Amasée avec Roussel de Bailleul (v. 1074), dut s'embarquer à Héraclée, les Turcs tenant la route par terre (BRYENNE, II, c. 27).

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Mais ils avaient dévasté et ruiné l'Asie Mineure sans la conquérir. Ils n'avaient voulu ni quitter leur genre de vie préféré, ni échanger leur tente contre une maison, ni s'installer dans les villes pour garder plus sûrement les campagnes (1). Encore moins avaient-ils songé à obtenir de Byzance des cessions territoriales précises, les faisant seigneurs et maîtres d'un pays déterminé, officiellement annexé à leur empire. De tous les traités de ce genre (2), où

(1) FINLAY, II, p. 24 : Les Turcs, en Asie Mineure, ont rendu la campagne inhabitable et déserte bien avant d'avoir la force de conquérir les villes. — NEUMANN, *Emp.*, p. 94, donne une vue rapide, mais très juste, sur la manière dont les courses turques aboutirent, à la longue, à une occupation et à la fondation d'États. — DE GUIGNES, *Huns*, II, p. 186 : Les Turcs, maîtres des plus belles villes de l'Asie, les laissaient aux anciens habitants et vivaient sous des tentes, dans les campagnes voisines, avec leurs troupeaux, se retirant pendant l'été dans les pays les plus septentrionaux et, pendant l'hiver, revenant dans ceux du Midi. — VAMBÉRY, p. 597 : pendant la domination seldjoucide en Asie Mineure, l'élément vraiment turc y a vécu en armes et sous la tente, avec ses troupeaux, abandonnant l'agriculture aux Grecs et aux Arméniens. Les Turcs seldjoucides n'ont pas assimilé la population; elle ne s'est transformée qu'à l'arrivée des Ottomans, au début du quatorzième siècle. — La répugnance des Turcs à se fixer sur le sol est constatée par JORGA, I, p. 33, 77.

(2) Voir sur ce sujet mon article dans Βυζαντίς, II, 1911, p. 101-126.

Les traités entre Byzance et les Turcs seraient les suivants : en 1049-1050, après la prise de Liparit par les Turcs (Voir p. 22), entre Constantin Monomaque et Togrul-beg; en 1071, après la défaite grecque de Manzikert (Voir p. 43) entre Romain Diogène et Alp-Arslan; en 1074, entre Michel VII Ducas et un chef turc dont le nom change suivant les sources; des traités de Soliman, en 1078 avec Nicéphore Botaniatès, en 1080 avec Nicéphore Mélissène.

Y eut-il un traité en 1049-1050? Parmi les Grecs, les uns ne se posent même pas la question (PSELLOS et KÉKAUMÉNOS, qui sont contemporains); d'autres affirment, que les négociations n'aboutirent pas (CÉDRÉNUS, p. 580-581, ZONARAS, XVII, c. 25, p. 640-641); ATTALIATÈS raconte même (p. 46) que les brigandages turcs n'ont pas cessé un instant pendant les pourparlers. — Les Arméniens ne connaissent pas de négociations entre Togrul-beg et l'Empereur (ARISDAGUÈS, p. 86, MATTHIEU, c. 74, VARDAN, p. 133-134, ÉTIENNE ORBELIAN dans SAINT-MARTIN, II, p. 75). — Mais les Orientaux qui, musulmans ou chrétiens, vivaient dans l'empire arabe, connaissaient ce traité (IBN EL-ATHIR dans SAINT-MARTIN, II, p. 216, MAKRIZI-BLOCHET, *ROL.*, 8, p. 194, ABOULFÉDA, III, p. 131, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 248). — Devant cette contradiction, il semble que les Grecs, ayant eu intérêt à taire un traité qui n'était pas à leur honneur, il faille accepter avec les Orientaux, malgré leur éloignement des faits dans le temps, l'existence de cette paix. C'est ce qu'ont fait SAINT-MARTIN, II, p. 216-217, suivi par GFRÖRER, III, p. 472, WEIL, III, p. 88, HEYD, I, p. 51, NEUMANN, *Emp.*, p. 102, RÖHRICHT, *1K*, p. 9. Mais LEBEAU, XIV, p. 352, FINLAY, I, p. 523, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 564 et JORGA, I, p. 43 ne trouvent pas cette opinion des Orientaux suffisamment établie. IBN EL-ATHIR, MAKRIZI, ABOULFÉDA et ABOULFARADJ signalent en effet, comme clause essentielle de cette paix, la construction ou la restauration à Constantinople d'une mosquée où l'on dirait la prière au nom de Togrul (ABOULFARADJ seul, un chrétien, ne parle que de mosquée). Or, une pareille concession a pu être difficilement demandée dès 1049 par Togrul, qui n'a été fait sultan par le calife qu'en 1050 (ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 249) et qui n'a sup-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

l'on croit voir de l'un à l'autre les progrès de la conquête turque officiellement reconnus par le gouvernement de Constantinople, un seul, celui qui libéra Romain Diogène de sa captivité en 1071, comportait peut-être une cession de territoire (1). Aucun des autres ne fut conclu avec le

primé le dernier Bouide à Bagdad qu'en 1055. Il n'était pas alors en état d'imposer sa volonté à l'Empereur grec; il a dû, dès 1049, faire face vers l'est à la révolte d'Ibrahim Inal (A. MÜLLER, II, p. 80, WEIL, III, p. 90), puis poursuivre une longue lutte pour s'emparer de Bagdad, du calife et de la vallée du Tigre (JORGA, I, p. 37, voir p. 23). En outre, l'Empereur, qui faisait prier dans la mosquée de Constantinople au nom du calife d'Égypte depuis 1027 (RÖHRICHT, *1 K*, p. 10, SCHLUMBERGER, *Ep.*, I, p. 731, III, p. 23, Βυζαντίς, II, p. 109-110, voir n. 1, p. 22), n'aurait pas pu lui adjoindre dans la prière le bras droit du calife de Bagdad sans se déclarer en fait contre celui d'Égypte et sans se brouiller avec lui. Or Constantin Monomaque a eu avec l'Égypte d'excellents rapports, constatés au Caire même par NASSIR (p. 119) et regrettés presque, tant ils les trouvaient scandalisants de cordialité, par PSELLOS (p. 193) et par SKYLITZÈS (p. 607). — La vérité sur cette histoire nous a été contée par IBN KHALLIKAN, III, p. 227 : « Voici une des honorables actions de Togrul-beg, enregistrées par l'histoire : il envoya le chérif Nasir ibn Ismail en ambassade à la reine des Grecs (à Théodora), qui était une infidèle; et le chérif lui demanda la permission de présider la réunion pour la prière du vendredi dans la mosquée de Constantinople. Ayant obtenu cette autorisation, il dit la prière et prononça la Khotba au nom de l'imam Kaïm. Ceci offensa beaucoup l'ambassadeur de Moustansir, le souverain fatimite de l'Égypte qui se trouvait présent; ce fut une des principales causes de la rupture entre les Égyptiens et les Grecs. » — Il apparaît dès lors que, si la prière fut dite en 1049 à Constantinople au nom du calife de Bagdad, ce fut par l'effet d'une surprise, par une véritable indiscrétion de l'ambassadeur de Togrul. Les Orientaux, en racontant cet acte, l'ont transformé ; quoi qu'ils en disent, l'action du chérif fut spontanée, irrégulière et ne fut pas régie par un traité. — Du reste, dans ce soi-disant traité, personne n'a introduit de clause stipulant une cession de territoire par Byzance.

(1) Le traité nous est mal connu dans ses clauses (A. MÜLLER, II, p. 89). A-t-il comporté une cession de territoire aux Turcs? Les sources grecques répondent que non, ATTALIATÈS, p. 166, BRYENNE, I, c. 19, SKYLITZÈS, p. 701. Les sources orientales ne parlent pas de la question, MICHEL, III, p. 170, ELMACIN, p. 277-278, IBN EL-ATHIR, *Kamel*, p. 238, ABOULFÉDA, III, p. 215, TARIKHI-DEFREM. XI, p. 438, MIRKHOND-VÜLLERS, p. 69. Seul ABOULFARADJ dit très précisément (*Syr.*, p. 270) : « Diogène a promis de rendre Antioche, Édesse, Mabog et Manazguerd, si le Sultan lui fournissait les moyens matériels d'y rentrer. » Mais, comme Michel le Syrien, compatriote d'Aboulfaradj et plus rapproché que lui des événements, n'a pas parlé d'une cession de territoire par Romain Diogène, la plupart des modernes n'ont pas cru devoir en admettre une, LEBEAU, XIV, p. 498, WEIL, III, p. 116, FINLAY, II, p. 42. Ils ont expliqué la modération d'Alp-Arslan envers le vaincu par la nécessité où il était de marcher vers l'est et, par conséquent, d'être en paix sur sa frontière occidentale. Pourtant A. MÜLLER (II, p. 89) croit à une extension de territoire: elle était, dit-il, nécessaire aux Turcs; mais il ne donne pas les textes sur lesquels il appuie cette opinion. GFRÖRER a supposé (III, p. 795) qu'Alp-Arslan s'était réservé le droit, au cas où l'on ne paierait pas la rançon de Diogène ou le tribut imposé à l'Empire, d'occuper une partie de l'Asie Mineure. Et nous savons qu'en fait Diogène, poursuivi par les siens, a fait appel pour sa défense à son vainqueur (voir n. 1, p. 91). Puis GFRÖRER, qui aime les hypothèses, a émis une autre opinion (p. 828). Il prétend tirer du récit de SKYLITZÈS sur le voyage de retour de Romain Diogène (p. 701 sqq.)

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

souverain des Turcs; aucun ne formula un abandon de province par Byzance. Ce sont des contrats, achetant les services d'un chef de bande (1) par des promesses et des

la preuve que le pays cédé aux Turcs s'étendait jusque tout près de Colonée et que ce vaste territoire avait été attribué en dot par Diogène à sa fille, devenue l'épouse de Mélik-chah. C'est du roman plus que de l'histoire. — En fait, Diogène a dû, sinon céder aux Turcs des territoires encore aux mains des Byzantins, du moins reconnaître leur occupation des pays qu'ils tenaient; ARISDAGUÈS, p. 147, Alp-Arslan dit à Romain : « Tu resteras tranquille possesseur de ton empire; nous garderons notre souveraineté de Perse; je conserverai mes conquêtes, mais nous ne ferons plus d'incursions sur ton territoire. » — JORGA, I, p. 56, n'admet pas qu'Alp-Arslan ait demandé une cession de territoire; de longtemps les Turcs ne devaient exiger des vaincus que de l'argent.

(1) L'existence en 1074 d'un traité par lequel l'empereur Michel VII Ducas aurait obtenu contre le révolté Roussel et le César Jean l'aide de Soliman, moyennant la cession des provinces d'Asie Mineure, alors occupées par lui, est affirmée, à ne citer que les historiens les plus récents, par WADDINGTON, *Rev. Num.*, 1883, p. 394, FINLAY, II, p. 53, RAMSAY, *Asia*, p. 78, A. MÜLLER, II, p. 89, HERTZBERG, *BuO*, p. 255, GELZER, p. 1013. Parmi eux, seul FINLAY a donné ses références : SKYLITZÈS, p. 861, éd. Paris (= 733 éd. Bonn), ZONARAS, II, p. 290, éd. Paris (=XVIII, c. 18, Bonn), BRYENNE, p. 50, éd. Paris (= II, c. 21, Bonn), ANNE, p. 5 éd. Paris (= I, c. 2, p. 16, Bonn). Or : 1° ces textes ne parlent pas du tout de négociations avec Soliman contre Roussel révolté en Bithynie; ils racontent, les uns (SKYLITZÈS et ZONARAS) l'entente conclue entre Koutoulmich et Nicéphore Botaniatès en 1078, les autres (BRYENNE et ANNE) les négociations d'Alexis à Amasée avec Toutakh; — 2° dans SKYLITZÈS et ZONARAS, le chef turc est Koutoulmich; celui de BRYENNE et d'ANNE s'appelle Toutakh. D'autre part, le Turc qui a vraiment aidé Michel VII contre Roussel et le César Jean Ducas en Bithynie est nommé par BRYENNE (II, c. 17), c'est Artoukh; — 3° dans aucun des textes cités, il n'est question d'une cession de territoire par les Byzantins; — 4° SKYLITZÈS et ZONARAS disent bien que les chefs seldjoucides, ayant reçu du Sultan l'investiture des terres qu'ils pourraient enlever aux Romains, ont vendu leur concours à Botaniatès; mais il n'y a vraiment pas là de quoi étayer l'affirmation que Michel VII a dès lors cédé des provinces aux Seldjoucides; — 5° les textes grecs, qui se rapportent effectivement à l'entente de 1074 entre Michel VII et les Turcs contre Roussel et Jean Ducas en Bithynie, puis contre Roussel dans le thème des Arméniaques, ne parlent que de dons en argent, de conventions et de promesses (ATTALIATÈS, p. 189, 199, BRYENNE, II, c. 17, 21, ANNE, I, c, 2, p. 16); — 6° aucun auteur oriental, musulman ou chrétien, ne mentionne, à cette date, une pareille concession de Byzance aux Turcs. — Conclusion : on n'a pas le droit d'affirmer que, dès 1074, un traité régulier, signé par l'Empereur, ait formellement abandonné aux Turcs des provinces byzantines; l'Empereur a acheté, sans aucune intervention du sultan des Turcs, les services d'un chef de bande turc, agissant en cela pour son compte personnel, voir JORGA, I, p. 71.

En 1078, Nicéphore Botaniatès, lors de sa révolte, a disputé à l'empereur Michel VII Ducas l'alliance des Turcs (ATTALIATÈS, p. 240-241, ZONARAS, XVIII, c. 17, p. 715). Botaniatès l'a emporté (ATTALIATÈS, p. 215, 241) en traitant formellement avec eux (SKYLITZÈS, p. 723); à la suite de quoi, il les a introduits dans les villes de la Propontide et du Bosphore (Voir p. 98). Mais ces Turcs étaient officiellement à son service; il les payait; il leur donnait des dignités. On ne peut en conclure, comme le font FINLAY, II, p. 56 et HERTZBERG, *BuO*, p. 258, qu'il a ratifié le traité de 1074 et fait de nouvelles concessions territoriales aux Turcs. Botaniatès n'a pas pu ratifier un traité qui n'existait pas; il n'a pas cédé de villes aux Turcs, il les y a mis en garnison. C'était une grave imprudence, sans aucun doute, puisque peu après, ces gar-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

faveurs, par des titres de cour et par de l'argent (1); on n'y rencontre pas une fois la reconnaissance officielle de conquêtes antérieures. Aussi bien, des bandes pillardes et nomades réclament-elles de l'argent (2), la liberté de courir là où elles veulent; elles n'ont que faire de territoires à administrer, de villes à gouverner et de populations à régir. En conséquence, en 1080, sept ans après leur première apparition sur les rives du Bosphore, les Turcs n'étaient encore établis nulle part; ils n'avaient pas fondé un État; ils n'étaient toujours que des pillards errants et désordonnés (3).

Ce sont les Byzantins eux-mêmes qui, très peu avant l'accession au trône d'Alexis Comnène, les amenèrent à se fixer jusqu'à un certain point parmi eux. Cela commença

diens, ayant la force pour eux, se transformèrent en maîtres indépendants (Voir p. 98). Mais ce résultat n'était pas prévu dans l'entente de Botaniatès avec les Turcs; il est le fait d'une révolte et non d'un traité.

Même observation pour les rapports de Mélissène avec les Turcs, lors de sa révolte de 1081 contre l'empereur Botaniatès (Voir p. 98). HERTZBERG, *BuO*, p. 260, croit à un traité de Mélissène, abandonnant aux Turcs la moitié des villes à conquérir en commun.

(1) En 1078, pour avoir l'aide des Turcs, Nicéphore Botaniatès les prend à son service; il leur emplit les mains et les poches; rien de plus; s'il les installe dans les villes grecques, c'est comme gardiens, non en propriétaires, voir ATTALIATÈS, p. 266, 276-277. Le Turc Zakhas a reçu de lui le titre de protonobilissime et de l'argent, ANNE, VII, c. 8, p. 366.

(2) JORGA, I, p. 56.

(3) Voici par exemple leur manière d'agir en Bithynie vers 1078-1079 : ils parcourent librement le pays de Nicée à Constantinople (ATTALIATÈS, p. 269); ils attaquent à leur gré forteresses et voyageurs (*Ibid.*, p. 238-239, 309); il leur appartient de laisser aux gens de Constantinople libre accès vers Nicéphore Botaniatès, qui est à Nicée, car ils courent à leur gré à travers le plat pays (*Ibid.*, p. 213, 238-239, 269, 272). Leur vie de pillards est bien décrite dans CÉDRÉNUS, II, p. 590. Ils tiennent la campagne un peu partout, PSELLOS, p. 273, 278, ATTALIATÈS, p. 198, 213, 309, ANNE, III, c. 11, p. 178. Mais c'est exagérer beaucoup que d'affirmer sans restriction qu'à partir de 1071 les Turcs ont transformé leurs courses en occupation, comme le fait WADDINGTON, *Rev. Num.*, 8, 1863, p. 393. JORGA a affirmé (I, p. 72) la vérité, mais sans l'établir sur les textes; on ne trouve encore en 1074 « aucune trace d'une conquête turque véritable et durable ». — Alexis Comnène du reste, rappelant à l'Assemblée des Vlachernes (déc. 1083, CHALANDON, *Al.*, p. 102) pourquoi il a fait un emprunt forcé aux biens d'église, explique qu'il a trouvé l'Empire ruiné par les Turcs et par leurs *invasions*, il ne dit pas *établissements*, ANNE, VI, c. 3, p. 276. — SCHURTZ, dans HELMOLT, III, p. 352 : « Soliman partagea en Asie Mineure le sol des grands propriétaires entre les paysans; il y laissa les chrétiens en paix; voilà qui explique la rapidité de sa conquête. » Aucune source n'autorise ces affirmations. Ce ne sont que des hypothèses.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

lors de la révolte de Nicéphore Botaniatès : comme il ne comptait guère que des Turcs dans son armée, il lui fallut bien, pour garder les villes qui se donnèrent à lui, leur imposer une garnison turque (1). Le procédé parut bon à un autre aspirant à l'Empire, Nicéphore Mélissène, qui le reprit presque aussitôt pour son compte et qui ouvrit aux mercenaires turcs de nouvelles villes byzantines. Toutes celles de la côte, de Cyzique à Chrysopolis, furent alors occupées par eux (2). Lorsque Alexis Comnène détrôna Botaniatès et s'entendit avec Mélissène, ils avaient déjà commencé, à la faveur des guerres entre ces hommes, à y agir en maîtres (3), à y résister aux ordres venus de Constantinople, et à y vivre en toute indépendance. Alexis, qui leur devait beaucoup (4), essaya vainement de satisfaire leurs exigences croissantes (5); ils persistèrent dans leur rébellion et ils gardèrent pour eux ces malheureuses

(1) Attaliatès présente ces faits comme la soumission de ces Turcs à l'Empereur (p. 241, 266, 276-277), Bryenne (IV, c. 31) a été autrement dur pour la même opération faite un an après par Mélissène contre Botaniatès. Les Turcs n'ont d'abord été dans Nicée qu'une garnison; ils n'ont pas occupé la ville au nom de leur Sultan, mais pour l'Empereur grec (Jorga, I, p. 75-76).

(2) Botaniatès a occupé, et par conséquent ouvert aux Turcs qui composaient son armée, Nicée (Attaliatès, p. 266), Chalcédoine et Chrysopolis (*Ibid.*, p. 267), Prainetos, Nicomédie, Rufinianes (*Ibid.*, p. 268), Cyzique, les côtes de la Propontide et de l'Hellespont (*Ibid.*, p. 269). — Mélissène, à son tour, parti de Cos avec des soldats turcs, les a menés dans Nicée et dans toutes les villes d'Asie, de Phrygie et de Galatie (Bryenne, IV, c. 31). A remarquer que Bryenne accorde ici aux Turcs des provinces entières, en les appelant par leurs noms anciens et sans désigner d'autres villes que Nicée. Attaliatès, qui est autrement précis, mérite plus de confiance sur ce point. Voir, sur l'ensemble des États de Soliman, p. 11.

(3) Voilà pourquoi leur entrée dans Cyzique, comme soldats de Mélissène, c'est-à-dire comme troupe byzantine, est cependant qualifiée par Anne (II, c. 3, p. 90) de « prise de Cyzique par les Turcs ». Dans Nicée, ils résistèrent dès la fin de 1078 à Botaniatès qui les y avait introduits (Attaliatès, p. 306), heureux de couvrir bientôt leur révolte du prétexte que leur offrit Mélissène, en les prenant à son service (Bryenne, IV, c. 34 sqq.). Quand Mélissène eut fait son accommodement avec Alexis, les Turcs, qui occupaient en son nom Nicée et les autres villes, ne s'entendirent pas avec le nouvel Empereur; ils cessèrent d'être à son service et d'agir au nom du gouvernement de Constantinople. Comme celui-ci fut impuissant contre eux, ils se trouvèrent de ce fait garder en pleine indépendance des villes où ils n'étaient entrés que comme soldats de Byzance.

(4) Voir n. 7, p. 91.

(5) C'est du moins ainsi, par un mécontentement financier, par la non-exécution sous Alexis de promesses faites par Botaniatès que Zakhas expliqua plus tard sa révolte (Anne, VII, c. 8, p. 366).

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

cités, où ils se conduisirent comme ils le faisaient sur les routes et dans les campagnes, plus en pillards qu'en propriétaires (1). Voilà comment, à l'avènement même d'Alexis, une partie des bandes turques était en possession des villes de la côte, en face de Byzance, tandis que, dans l'arrière-pays, l'immense majorité d'entre eux continuait à courir les campagnes sans se fixer nulle part.

Mais ils manquaient de sécurité dans leurs courses vagabondes. Lorsqu'ils se dispersaient (2) pour le pillage ou pour faire manger leurs bêtes, ils étaient toujours à la merci d'une attaque subite et irrésistible de leurs ennemis, sortant à l'improviste des forteresses ou des montagnes où ils s'étaient réfugiés. Cette sorte de mésaventure menaçait les bandes turques, non seulement dans les contrées où les chrétiens étaient plus nombreux et plus forts, vers les côtes, dans le pays d'Antioche et du Taurus, dans quelques parties de la Paphlagonie, de la Phrygie et de la Cappadoce (3), mais aussi dans tout le reste du pays. Car les Turcs, sauf entre Cyzique et Chrysopolis, ne tenaient que la campagne; dans les positions fortes, villes ou montagnes, qui partout ailleurs leur avaient échappé jusque-là, continuait une résistance (4) avec laquelle il leur fallait compter et qui les obligeait à se garder sans cesse.

Ils s'y prenaient fort mal du reste, par horreur de ce qui précisément assure la sécurité des armées : l'obéissance, la discipline et l'organisation. Il ne faudrait pas

(1) A Chrysopolis, où ils sont entrés peu après 1071 (Voir n. 4, p. 93), les Turcs vivent encore, en 1078-1079, dans un camp et sous la tente (ATTALIATÈS, p. 276-277); ils courent de là jusqu'à Nicée, à travers le plat pays (*Ibid.*, p. 272); dans Nicée même où ils sont entrés en amis et sans lutte (Voir p. 98), ils ont cependant fait disparaître la population chrétienne presque tout entière (EH., III, c. 1, p. 66, n. 4), voir JORGA, I, p. 77.

(2) Ils opèrent par petites bandes (ATTALIATÈS, p. 138). En 1073, à peu de distance de Constantinople pourtant, Isaac Comnène faillit être pris par une bande pillarde de 200 hommes seulement (BRYENNE, II, c. 10 sqq.), voir JORGA, I, p. 70.

(3) Voir n. 4, p. 26, p. 70, 93.

(4) La résistance des villes est signalée par ATTALIATÈS, p. 96, 264, 309, par ANNE, (III, c. 9, p. 171), qui l'oppose même (I, c. 4, p. 25) à la maîtrise des Turcs dans le plat pays.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

croire que Soliman, parce qu'on le décore un peu prématurément en 1080 du titre de sultan (1) de Nicée, commandait effectivement à l'ensemble des Turcs répandus en Asie Mineure. Il avait peut-être le droit strict (2) de donner des ordres à tous les chefs de bande. Mais on peut tenir pour certain que tous ceux à qui l'éloignement assurait l'impunité se conduisaient à leur guise et se préoccupaient surtout d'assurer leur propre indépendance, en se conciliant la faveur d'aussi nombreux soldats que possible. Car le cavalier turc ne voulait connaître que le chef de bande auquel il s'était lié; il le servait sans difficulté contre les autres chefs ou même contre le général nommé par le Sultan. Seulement son choix était déterminé par des raisons qui le rendaient versatile et peu sûr : le libre Turcoman allait au plus fort, au plus brave, au plus hardi, au plus fanatique, au plus heureux surtout. Un coup de main manqué, un butin moins abondant que d'ordinaire le faisaient sans scrupule changer de bande (3). Les commandants turcs étaient donc obligés de multiplier et de réussir, chacun pour son compte, les entreprises fructueuses; ils agissaient à leur heure, à l'endroit choisi par eux, le plus souvent par surprise, et le général en chef eût été mal venu, lorsqu'il n'était pas présent (4), à essayer de mettre dans leurs opé-

(1) Il ne faisait encore que le revendiquer (ATTALIATÈS, p. 266).

(2) Voir l'incertitude sur la situation officielle de Soliman dans la note 4, p. 11. — Noter que l'émir tige des Danichmendites, envoyé en Asie Mineure par le Sultan, n'était pas sous les ordres de Soliman (MICHEL, III, p. 173). — Le Sultan envoya des troupes contre Soliman, voir note suivante. — Les divers émirs d'Asie Mineure étaient indépendants de Nicée, JORGA, I, p. 77.

(3) Ibrahim Inal, révolté contre Togrul en Médie en 1056-1059, vit accourir à lui beaucoup des Turcs du Sultan, las d'un pays dévasté et heureux de courir là où il y avait encore du butin en abondance (A. MÜLLER, II, p. 811). — Les soldats de Barsouk, envoyés par Mélik-chah contre les Seldjoucides d'Asie Mineure, passèrent sans scrupule à Soliman lorsqu'il leur promit le pillage de l'Asie, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 276-277.

(4) Voir dans ABOULFARADJ (*Syr.*, p. 239) le mal qu'eut Togrul à sauver Nichapour du pillage quand son frère Gagri conquit cette ville. — Pendant les négociations de Togrul avec l'empereur Constantin Monomaque, Togrul dut se déclarer impuissant à arrêter les brigandages qui continuaient (ATTALIATÈS, p. 46). — Sur cette indépendance d'allures des chefs turcs, voir JORGA, I, p. 38, 48. — Pour la période antérieure, lorsque les chefs de bandes turques étaient au service des califes de Bagdad,

Digitized by Google — Original from CORNELL UNIVERSITY

rations un peu d'ordre et de méthode. Ainsi, tandis que les soldats allaient aux chefs qui leur plaisaient, ceux-ci oubliaient le pouvoir du général dès qu'ils avaient reçu de lui le grade et le corps de troupes qui faisaient leur fortune. Voilà pourquoi le désordre régnait en maître parmi les Turcs de l'Asie Mineure, pourquoi leurs bandes indisciplinées n'y formaient point une armée.

L'exemple de l'indiscipline leur venait de haut, de leur commandant lui-même. En 1081, Soliman était un rebelle (1), qui méconnaissait l'autorité de son souverain, le sultan de Perse; il prétendait à l'indépendance, se conformant ainsi à la fâcheuse habitude qui opposait les uns aux autres les membres de la famille de Seldjouk (2). Il utilisait la faiblesse de son maître, obligé d'envoyer des troupes en même temps sur tous les points d'un immense empire. Il méconnaissait le danger qu'il y avait à affaiblir les Turcs dans l'Asie occidentale, alors que la résistance des chrétiens (Arméniens et Grecs) n'y était pas définitivement domptée, alors surtout qu'une coalition était toujours possible entre eux et tous ceux qui, musulmans ou chrétiens, Égyptiens et Arabes, Syriens, Arméniens, Géorgiens et Grecs, se sentaient rapprochés, de l'Égypte au Caucase, par la crainte des Seldjoucides.

A. MÜLLER a clairement résumé (I, p. 545) leur procédé : ils se rendent utiles, ils reçoivent en récompense un commandement ou un gouvernement, et dès lors, ils refusent le tribut et l'obéissance jusqu'à ce qu'un autre aventurier, plus fort qu'eux, les supprime. — Quand un sultan turc fut le maître à Bagdad, les chefs de bande ne modifièrent pas leur conduite.

(1) Voir n. 2 et 3, p. 100.

(2) Le général turc qui passa aux Grecs en 1070 (Chrysoscule dans BRYENNE, I, c. 11-12, ATTALIATÈS, p. 141-142, ZONARAS, XVIII, c. 12, p. 695) est déclaré, par MATTHIEU (c. 101), qui l'appelle Guédridj, parent du sultan Alp-Arslan. — Les divisions des Seldjoucides sont constatées par le TARIKHI, p. 193. — Leurs principales querelles de famille au onzième siècle : contre Togrul, Ibrahim Inal, 1049-1050 (A. MÜLLER, II, p. 80), Ibrahim Inal et Koutoulmich en 1058-1059 (*Ibid.*, p. 82, CÉDRÉNUS, II, p. 573, 606); contre Alp-Arslan, Koutoulmich en 1064 (A. MÜLLER, II, p. 87), Kaverd dans le Kerman, 1067 (*Ibid.*, p. 87); contre Mélik-chah, Kaverd, encore en 1072-1074 (*Ibid.*, p. 88), voir JORGA, I, p. 38.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

CHAPITRE III

État du pays en 1081

Les Turcs avaient en peu d'années totalement ruiné le pays (1).

Sans doute les malheurs de l'Asie occidentale dataient de loin. Trois siècles de ravage par les Arabes (2); puis des guerres civiles comme celle de Bardas Skléros, où le pays avait été si maltraité que les loups eux-mêmes n'y trouvaient plus de quoi vivre (3), avaient porté à l'antique richesse de l'Asie Mineure une atteinte dont elle ne se releva jamais. En 968, il avait fallu, Mélitène reprise, repeupler toute la contrée (4).

Depuis lors, un demi-siècle de paix avait rendu à l'ensemble de la péninsule une partie de sa prospérité. On ne revit pourtant point les villes opulentes et luxueuses, la civilisation brillante et raffinée, la supériorité artistique et littéraire, qui avaient assuré autrefois à l'Asie Mineure

(1) Synopsis Sathas, p. 169 : « Sous Michel (VII Ducas) presque tout le monde, sur terre et sur mer, fut occupé par des barbares sans Dieu, disparut, resta désert; car ils enlevèrent tous les habitants et ils détruisirent complètement les maisons, les localités et les églises. »

(2) Sur la longue liste des raids arabes en Asie Mineure, voir : Wellhausen, *Die Kämpfe der Araber mit den Römaern in der Zeit der Umaijiden*. Aus der *Nachr. der K. Gesell. der Wiss. zu Göttingen*, 1901, Heft 4, p. 1-34, Brooks, *The Arabs in Asia Minor*, 641-750, *JHS* 18, 1898, p. 162-206, id., *Byzantine and Arabs in the time of the early Abbassids*, 750-813, *EHR*, 15, 1900, p. 728-747, 16, 1901, p. 84-92, Vasilief, I et II, de 820 à 968.

Amorium, par exemple, a été assiégée et prise et pillée plusieurs fois du septième au neuvième siècle, Ramsay, *Asia*, p. 231. — Ibn Khordadbeh, au milieu du neuvième siècle, a vu Nicomédie en ruines, Gelzer, *Themenverf*, p. 83.

(3) Açoghik, p. 141, Schlumberger, *Ep.*, II, p. 26 sqq., 35 sqq.

(4) Michel, III, p. 130.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

tant d'importance dans la vie politique et religieuse de l'Empire. Du moins, la paix avait-elle rendu, au sol la fertilité, au pays des habitants. Une civilisation nouvelle, différente de l'ancienne, mais qui avait sa valeur propre, s'était développée. La direction sociale et la puissance politique avaient passé, en Asie Mineure, des villes au château, de la classe municipale, autrefois prépondérante, à une aristocratie (1) qui ressemblait sur plus d'un point à celle des

(1) ATTALIATÈS distingue en Asie « les villes, les campagnes et les puissants », p. 192.

Sur cette aristocratie de soldats grands propriétaires, voir GFRÖRER, III, p. 401, FINLAY, I, p. 531 sqq., RAMBAUD, p. 277 sqq., NEUMANN, *Emp.*, p. 64 sqq., SCHLUMBERGER, *Nic.*, p. 178, 279, 353 sqq., ID., *Ep.*, II, p. 122 sqq., 198, 329, 460, CHALANDON, *Al.*, p. 14 sqq., DIEHL, *Fig.*, II, p. 293 sqq.

Ses principales familles au onzième siècle sont les Ducas, dont les domaines confinent à la fois à la Bithynie et à la Paphlagonie (BRYENNE, II, c. 18, MICHEL, *Rec. Arm.*, I, p. 321); — les Comnènes, installés près de Castamon, en Paphlagonie (CHALANDON, *Al.*, p. 21, BRYENNE, II, c. 26), — les Dalassènes, du thème arméniaque (CÉDRÉNUS, II, p. 484); les Kékauménos, de Colonée (CÉDRÉNUS, II, p. 625); — les Diogènes, du thème de Kharsian (ATTALIATÈS, p. 146, 99, 170, SKYLITZÈS, p. 665); — les Botaniatès (ATTALIATÈS, p. 256, 185) et les Bourtzès (JEAN d'Antioche, p. 2), du thème des Anatoliques; — les Phocas (CÉDRÉNUS, II, p. 494), les Argyres (SCHLUMBERGER, *Ep.*, II, p. 323) et les Maléinos (JEAN d'Ant., p. 2), de Cappadoce.

Ces grands propriétaires avaient de véritables armées à eux. En 963, pendant la révolution qui assura le trône à Nicéphore Phocas, l'eunuque Basile, bâtard de Romain Lécapène, fit distribuer des armes à plus de 3.000 de ses esclaves et de ses serviteurs (SCHLUMBERGER, *Nic.*, p. 295); il avait d'immenses domaines dans le Taurus (ID., *Ep.*, I, p. 309-310). — Le magistros Eustathe Maléinos avait hébergé pendant plusieurs jours toute l'armée de Basile II revenant de Géorgie en 1001 (SCHLUMBERGER, *Ep.*, II, p. 198). — En 1057, lors de la révolte d'Isaac Comnène, les premières forces des conjurés furent leurs troupes privées; l'un d'eux, Catacalon, réunit ainsi en Cappadoce 1.000 hommes autour de lui (CÉDRÉNUS, II, p. 625). — En 1067, Botaniatès, l'armée impériale battue, put arrêter les Turcs avec ses hommes à lui (ATTALIATÈS, p. 96, SKYLITZÈS, p. 663). — Vers 1074, non loin d'Héraclée du Pont, la richesse de Mavrix lui assure, entre autres choses « une grande suite militaire » (BRYENNE, II, c. 26, p. 94). — Constantinople et son aristocratie civile n'entrent pas en ligne de compte ici, où il s'agit de l'Asie, et pourtant il convient de noter, pour mieux affirmer l'existence des troupes privées, qu'Attaliatès, fonctionnaire civil, avait une suite suffisante pour pouvoir un jour menacer de ses armes, en plein Rodosto, la famille Vatatzès, qui dominait dans cette ville (en 1077, ATTALIATÈS, p. 245).

L'empereur Nicéphore Phocas a essayé d'arrêter le développement des grandes propriétés pour empêcher l'accaparement de la terre, ZACHARIÆ, III, p. 296 sqq., SCHLUMBERGER, *Nic.*, p. 396. — Novelle de Basile II, ordonnant la confiscation des petites propriétés usurpées depuis quarante ans par les grands, ZACHARIÆ, III, p. 306 sqq., SCHLUMBERGER, *Ep.*, II, p. 122 sqq. Basile a aussi utilisé l'*allélengyon* contre les grands propriétaires, ZACHARIÆ, III, p. 320 sqq., SCHLUMBERGER, *Ep.*, II, p. 330, 460. — Voir VASILIEVSKI, *Matériaux pour servir à l'histoire intérieure de Byzance; Les mesures pour la protection de la petite propriété paysanne, Journal du Ministère*, 1879, t. CCII, p. 160-232; G. TESTAUD, *Des rapports des puissants et des petits propriétaires dans l'empire Byzantin*, thèse de droit, Bordeaux, 1898, 168 p. in-8.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

féodaux de l'Occident latin (1). Comme en Occident, il y avait d'immenses domaines, où les propriétaires étaient à la fois les possesseurs du sol, les chefs de la force armée et les maîtres de la population rurale. Comme en Occident, ces grands seigneurs, sans cesse en guerre sur la frontière, menaient une vie plus rude que celle qu'avait connue, avant l'invasion arabe, l'aristocratie du pays. Mais les nobles byzantins, héritiers d'un long passé de civilisation et de culture, savaient mieux utiliser que les Francs ou les Germains d'alors les loisirs de la paix. Ils n'avaient pas cessé, parce qu'ils se battaient souvent, de s'intéresser aux choses de l'esprit; ils n'étaient pas devenus des barbares (2). Ils avaient encore assez de ressources pour se procurer et de culture pour savourer les joies de la littérature et de l'art. Dans les moments de repos que leur laissait la défense de l'Empire, ils ornementaient leurs maisons, ils utilisaient pour se distraire la riche littérature de la Grèce, ou bien ils composaient eux-mêmes quelque ouvrage de science, de religion ou d'histoire. A côté d'eux, les citoyens des villes profitaient de la sécurité revenue pour reprendre

(1) Voir DIEHL, *Fig.* II, p. 309 sqq., 319, VOGT, p. 375 sqq.

(2) La culture littéraire et artistique de la noblesse militaire byzantine d'Asie est incontestable (DIEHL, *Fig.* II, p. 315). Nous savons comment on a élevé plusieurs grands seigneurs dans la deuxième moitié du onzième siècle; ces exemples témoignent d'un égal souci de cultiver l'esprit et d'exercer le corps à la vie de soldat (Voir THÉOPHYLACTE, παιδεία βασιλικὴ dans MIGNE PG, 126, col. 256-257, BRYENNE, I, c. 1; tout le Stratégikon de KÉKAUMÉNOS). Une instruction complète était poussée fort loin; voyez ce qu'on enseigne à Byzance dans la seconde moitié du onzième siècle dans RAMBAUD, *Psellos*, p. 23 sqq., NEUMANN, *Emp.*, p. 69, 82 sqq., BRÉHIER, *L'enseignement supérieur à Constantinople*, dans la *Revue internationale d'Enseignement*, 38, p. 97-112, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 529 sqq. Le cycle entier des connaissances humaines a été parcouru par Anne, fille de l'empereur Alexis (ANNE, p. 4 et notes de DU CANGE, II, p. 418). KÉKAUMÉNOS recommande au soldat la lecture pendant ses loisirs (c. 54, 113, 160); livres de tactique ou de stratégie, d'histoire ou de religion, il ne négligera rien pour se former l'esprit et les mœurs, dans l'intérêt même de son métier (c. 54). Parmi les soldats de ce temps, plusieurs nous ont laissé des écrits indiquant l'étendue de leur curiosité intellectuelle : KÉKAUMÉNOS a donné des conseils aux soldats et à l'Empereur; Nicéphore BRYENNE a raconté l'histoire d'une partie du onzième siècle; l'empereur Isaac Comnène a disserté sur Homère; et Christophore de Mytilène, qui commandait en Paphlagonie, a composé de nombreuses poésies. D'autre part, ces grands seigneurs habitaient des maisons luxueuses et ornementées avec art; telle la demeure de Digénis Akritas au bord de l'Euphrate (vers 2730 sqq., DIEHL, *Fig.* II, p. 312 sqq.).

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

avec succès leur commerce ou leur industrie; les principaux centres économiques du pays avaient retrouvé une partie de leur population, de leur richesse et de leur prospérité (1). Vers 1050, l'Asie byzantine avait ainsi repris par ses ressources matérielles, par le nombre et la valeur de ses habitants, une importance capitale dans l'Empire. Trente ans plus tard, elle n'était plus qu'un désert.

A ce désastre rapide, qui ne fut pas l'œuvre des seuls Turcs, les Byzantins travaillèrent de leur mieux (2). Leur gouvernement d'abord qui, nous le savons, conduisit l'Asie à sa perte : c'est lui qui ruina l'aristocratie militaire qui protégeait la frontière (3); lui qui, en ne payant pas les mercenaires chargés, avec elle, de défendre l'Empire, leur donna une raison de le trahir et de multiplier pour vivre les déprédations et les vols (4); c'est lui qui, en commettant l'insigne folie de s'aliéner par des tracasseries administratives et par des persécutions religieuses la partie la plus active et la plus belliqueuse de la population indigène, amena des tiraillements et des luttes où la contrée fut fort malmenée (5). L'Asie Mineure eut aussi beaucoup à souffrir des guerres civiles qui, de 1071 à 1081, eurent pour objet la possession du trône; elle fut foulée tout entière par les armées en lutte, la Cappadoce et la Cilicie avant la mort de Romain Diogène (6), la Phrygie et la Bithynie lors de la

(1) Sur la prospérité d'Antioche vers 1050, voir Ibn Boutlan dans Le Strange, *Palest.*, p. 370-371, vers 1071, voir Bryenne, I, c. 23. — Sur celle d'Édesse au onzième siècle, voir Le Strange, *Lands*, p. 103; de Mélitène sous Basile II, Michel, III, p. 145 sqq.; d'Erzeroum avant 1049, Attaliatès, p. 148, Arisdaguès, p. 79, Cédrénus, II, p. 577; d'Iconium avant 1069, Attaliatès, p. 135. — Schlumberger, *Nic.*, p. 46, à propos de 960 vante « les vieilles cités commerçantes et encore florissantes de l'Ionie et de l'Éolide ». *Ibid.*, p. 334 : C'était dans l'Asie Mineure que résidait la force véritable de l'empire d'Orient. Là s'était réfugiée presque complètement la richesse commerciale et agricole de la monarchie. Là les Basileis recrutaient leurs meilleurs et leurs plus nombreux soldats. Là vivait la portion relativement heureuse, prospère et puissante de la nation byzantine.

(2) Neumann, *Emp.*, p. 94.

(3) Voir p. 55.

(4) Voir p. 58.

(5) Voir p. 64 sqq.

(6) Attaliatès, p. 173.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

révolte du César Jean Ducas (1) contre Michel VII, toute la côte occidentale quand Nicéphore Botaniatès, puis Nicéphore Mélissène voulurent arriver à l'Empire. Pendant ce temps, les pirates n'avaient pas cessé de ravager les côtes de la Méditerrnaée (2), et les Turcs seldjoucides procédaient à leurs terribles dévastations.

Or on imaginerait difficilement ruine plus complète que celle qu'ils laissaient derrière eux (3). De tout ce qu'ils

(1) Sur cette révolte et sur les suivantes, voir p. 66.

(2) Les pirateries des musulmans sur les côtes d'Asie avaient diminué depuis la conquête de la Sicile par les Normands; mais elles n'avaient pas complètement cessé. Saint Christodule se plaint (MIKLOSICH, *Acta*, p. 88) que ses moines l'aient abandonné dans Patmos à cause des courses des « Arabes, des corsaires et des Turcs ». — Il est probable que la piraterie a fait des recrues parmi les navires normands et italiens qui sillonnaient dès lors la Méditerranée orientale; plus d'un, entre les mercenaires occidentaux employés par Byzance, était venu par mer comme Crispin, avec une bande (ATTALIATÈS, p. 122) qui avait dû vivre en route de ce qui lui tombait sous la main. Il est probable que le Franc Guinimer, que les Croisés rencontrèrent en 1097 à Tarse et qui piratait (ALBERT D'AIX, III, 14) dans ces parages, y avait été précédé par d'autres hommes du Nord. Faut-il croire aussi que les Italiens se sont abstenus de tout pillage sur les côtes d'Asie, où ils fréquentaient assidûment? La conduite des gens de Bari à Myra en 1087 (HEYD, I, p. 96-97, HEp, p. 251) est un sûr garant de ce qui s'est passé auparavant. Nous savons du reste que les Vénitiens ont enlevé à Antioche, entre 1074 et 1078, un prince slave que les Byzantins y avaient relégué (SKYLITZÈS, p. 718), qu'ils parcouraient les mers de Syrie depuis le dixième siècle (HEYD, I, p. 110, 114), qu'Amalfi avait en 1060 un quartier à Antioche (HEYD, I, p. 103 sqq, 147), que les Génois fréquentaient dès lors les escales de Syrie (HEYD, I, p. 124), qu'ils ont lutté contre Byzance vers la fin du onzième siècle et qu'ils ont dû, au cours de leurs voyages en Orient, se conduire en ennemis contre les navires et contre les rivages grecs. — C'est, du reste, le moment où la marine byzantine, malgré l'admiration qu'a pour elle KÉKAUMÉNOS (c. 256) tombait en décadence rapide (NEUMANN, *Marine*, p. 13 et 17).

(3) Les Turcs avaient des qualités sérieuses; ils étaient sincères, prudents, habiles, peu bavards (MICHEL, III, p. 152). Mais ils étaient et ils restèrent d'une incurable barbarie. La curiosité de quelques-uns d'entre eux pour l'astronomie (ABOULFÉDA, III, p. 203, Koutoulmich, p. 239, Mélik-chah) ne doit pas faire illusion. On a eu raison de dire que « les Seldjoucides étaient, parmi les hordes asiatiques, relativement doux et capables de culture. Ils prirent vite une part active à la vie littéraire de l'Islam; ils accueillirent les poètes à leur cour » (SCHURTZ, dans HELMOLT, III, p. 348). — Mais il ne faut pas oublier ce que les faits nous apprennent sur leur compte. Les Seldjoucides menaient une vie rude de nomades (GUILLAUME, I, c. 7), sans confort ni dans leurs vêtements (*Ibid.*, ABOULFÉDA, III, p. 107), ni dans leur nourriture (BRYENNE, I, c. 7, MICHEL, III, p. 152), sans industrie, presque sans commerce (GUILLAUME, I, c. 7, MICHEL, III, p. 152), sans aucun souci intellectuel (MICHEL, *ibid.*). — Ils ont ruiné la civilisation arabe, du Turkestan à la Méditerranée.

Ils étaient d'une cruauté sauvage. Le pillage turc rend un pays désert et désolé (HERTZBERG, *BuO*, p, 244, A. MÜLLER, II, p. 74, GELZER, p. 1007. Voir les plaintes à ce sujet dans Saint CHRISTODULE, *Acta*, VI, p. 61-62; ATTALIATÈS, p. 44, 198; CÉDRÉNUS, II, p. 573, SYNOPSIS SATHAS, p. 169, THOMAS, p. 246, ARISDAGUÈS, dans DULAURIER, *Chronol.*, p. 293, GUILLAUME, I, c. 9, ABOULFÉDA, III, p. 145 et les

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

pouvaient atteindre, hommes et plantes, rien ne demeurait en vie; au bout d'une semaine au plus (1), il leur fallait, sous peine de famine, abandonner le pays le plus prospère jusqu'alors; on n'y trouvait, à leur départ, que des champs dévastés, des arbres coupés, des cadavres mutilés, une campagne déserte, des villes épouvantées et affamées. Ces incursions désastreuses atteignirent l'Asie grecque depuis l'année 1059 (2); elles furent surtout nombreuses et presque annuelles, à partir de 1071 (3). Aussi les témoignages abondent-ils sur la ruine totale du pays : voulant marcher de Manzikert sur Khliat, à travers un territoire renommé pour sa richesse, Romain Diogène (en 1071) dut faire em-

textes cités par SAINT-MARTIN, II, p. 212, 215, à propos d'Erzeroum, p. 224 sqq. à propos d'Ani). — Les Turcs sont sanguinaires et cruels; ils torturent leurs victimes (ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 258, MICHEL, III, p. 159); ils violent les femmes devant leurs proches (ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 246); en une seule campagne contre Amorium, Afchin a tué plus de 100.000 personnes (IBN EL-ATHIR, *Kamel*, p. 237); le sultan Alp-Arslan s'exerçait au tir de l'arc sur ses prisonniers (ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 273); il a pris des bains de sang (MICHEL-LANGLOIS, p. 292; ceci n'est pas dans l'éd. CHABOT. Une histoire semblable, racontée à propos de l'émir de Pergri en 1037, ARISDAGUÈS p. 51, prouve qu'il faut se méfier des exagérations des chrétiens, qu'il peut y avoir de la légende dans leurs plaintes); il a mérité le surnom de sanguinaire (SAMUEL, p. 433). Même en pays musulman, les Turcs ont alors accompli de terribles méfaits : ABOULFARADJ nous montre (*Syr.*, p. 238) à Méraga, le meurtre, l'incendie, le pillage; à Touch, le massacre de 120.000 hommes, la vente de 150.000 autres (*Ibid.*, p. 239). Togrul ne put empêcher son frère Gagri de piller Nichapour qu'en menaçant de se suicider (*Ibid.*, p. 243); Mossoul fut par lui pillée, ses habitants massacrés (*Ibid.*, p. 255); il fut chassé de Sindjar par l'odeur des cadavres qu'il y avait faits. Voir l'état où les Turcs ont mis l'Irak et la Perse vers 1050 dans NASSIR (A. MÜLLER, II, p. 78). Dès le milieu du dixième siècle, MAÇOUDI les compte parmi « les bêtes », *Avertiss.*, p. 39 : il prête au « roi de Chine » une lettre écrite peu avant 912, où, après avoir appelé le calife « roi des rois », lui-même « roi des hommes », il parle du « roi des bêtes féroces. C'est notre voisin le roi des Turcs, qui est parmi les hommes ce que les bêtes féroces sont parmi les animaux » (*Prairies*, I, p. 315); car aucun « prince n'a de guerriers plus valeureux et plus disposés à répandre le sang » (*Ibid.*, p. 358). Les Turcs font manger par des Arméniens les restes de leurs compatriotes (ARISDAGUÈS, p. 113); ils les écorchent pour faire des cordes de leurs peaux (*Ibid.*, p. 115); ils emportent des pots de fiel humain après le massacre (*Ibid.*, p. 116). Voici ce que fut le pillage de Mélitène en 1057-1058, MICHEL, III, p. 158-159 : « Le premier jour, les Turcs massacrèrent sans pitié, de telle sorte que plusieurs personnes se cachèrent sous les cadavres. Le second jour, ils se mirent à torturer les hommes pour qu ils leur montrassent les choses cachées; plusieurs moururent dans les supplices. Les Turcs restèrent à Mélitène dix jours, dévastant et pillant. Ensuite, ils incendièrent la ville, dévastèrent les environs à une journée de marche et brûlèrent tout le pays. Après avoir enlevé la population, ils s'en allèrent. »

(1) ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 243.

(2) Voir p. 24.

(3) Voir p. 93.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

porter des vivres par ses soldats (1); la famine régnait à Antioche (2); la Cilicie et le Taurus étaient dans la désolation (3); en Cappadoce (4), Sébaste avait été pillée deux fois (5), Césarée était en ruines (6); non loin de là les cadavres d'un combat se retrouvaient encore sur le sol un an après (7) : ils n'avaient incommodé personne dans ce pays désert. Amorium (8) et Iconium (9) étaient détruites. Dans le Pont, la maison des Comnènes, près de Castamon, était déserte et ruinée (10). La côte, en face de la Thrace, avait subi sept ans de brigandages sans arrêt (11). Plus au sud, Khonæ avait été pillée et saint Christodule avait dû fuir le mont Latros, près de Milet, devenu intenable (12). Partout régnaient l'insécurité et la famine.

Dans ces conditions, le pays s'était vidé de ses habitants (13). Les Turcs passés, les survivants s'enfuyaient,

(1) ATTALIATÈS, p. 148. — Sur la richesse de l'Ibérie et du Vaspouragan, voir CÉDRÉNUS, II, p. 571. — L'Ibérie, ruinée par les Turcs depuis 1048 (ATTALIATÈS, p. 44), était déserte dès le règne de Constantin Ducas (*Ibid.*, p. 78, SKYLITZÈS, p. 653) au point que, de Keltzénè à Mélitène, Romain Diogène n'osa pas faire passer son armée par la montagne, crainte de famine (ATTALIATÈS, p. 136). — La ruine de tout le pays à l'est de l'Euphrate est attestée par ATTALIATÈS, p. 78 et SKYLITZÈS, p. 653.

(2) ATTALIATÈS, p. 120; SKYLITZÈS, p. 662-663. Le pays entre Artah et Azaz est désert, quoique fertile, à cause de la guerre en 1068 (ATTALIATÈS, p. 118). — On considéra pourtant à Byzance que la richesse du pays d'Antioche était une grande force pour Romain Diogène dans sa lutte contre Michel Ducas en 1071-1072 (BRYENNE, I, c. 23).

(3) Les Turcs y sont dispersés en petites bandes pour le pillage dès 1069 (ATTALIATÈS, p. 138). — Voici l'état de ce pays vers 1080, MATTHIEU, c. 118 : « En Cilicie, jusqu'à Tarse, à Marach, à Délouk, et dans les environs, partout régnaient l'agitation et le trouble. Car les populations se précipitaient dans ces contrées par masses, elles accouraient par milliers et les encombraient... La terre était inondée de ces flots de peuples. La famine et la vie vagabonde amenèrent la mortalité. On ne pouvait suffire à enterrer ceux qui succombaient. Ce fut là le commencement de la ruine de la nation orientale et des Grecs. »

(4) Le ravage de la Cappadoce est attesté pour 1069 par ATTALIATÈS, p. 135.

(5) En 1059 par les Turcs, voir p. 24; en 1071 par l'empereur Romain Diogène, voir p. 78.

(6) En 1073-1074, BRYENNE, II, c. 3.

(7) ATTALIATÈS, p. 147.

(8) Voir p. 25.

(9) Voir p. 25.

(10) BRYENNE, II, c. 26.

(11) Voir p. 99. — Chrysopolis a été brûlée par Roussel vers 1073-1074 (ATTALIATÈS, p. 188). Nicomédie était encore en ruines quand les Croisés y arrivèrent (ÉTIENNE DE BLOIS, dans *Rec. Occ.*, p. 887).

(12) Voir p. 93 et 106.

(13) L'émigration volontaire des habitants de l'Asie Mineure a dû être arrêtée

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

craignant leur retour. S'ils hésitaient, tremblements de terre (1) ou sauterelles (2) venaient augmenter leurs maux et les décider au départ. Ceux qui ne voulurent s'en fier, pour leur salut, ni aux murailles des villes, ni aux escarpements des montagnes, allèrent s'entasser à Constantinople, où la peste les décima (3). En quelques années, la Cappadoce, la Phrygie, la Bithynie et la Paphlagonie perdirent la plus grande partie de leur population grecque. Quant aux Arméniens, ils n'avaient pas su davantage résister sur place à l'oppression des Turcs : ils s'étaient réfugiés en masse dans les montagnes de la Cilicie, où nous les avons vus groupés autour de Philarète (4).

En somme, la population de l'Asie Mineure disparut devant les Turcs (5); elle s'enfuit au loin, elle s'enferma dans les villes, ou elle reflua vers les montagnes qui bordent de tous les côtés le plateau central de la péninsule. Les vallées et les plaines, qui s'étendent de Césarée et de Sébaste à Nicée et à Sardes demeurèrent presque vides. Et comme elles étaient devenues incultes, les Turcs y promenaient avec satisfaction leurs tentes et leurs troupeaux, tout comme dans les déserts d'où ils étaient sortis.

en 1032 (CÉDRÉNUS, II, p. 499, ZONARAS, XVII, c. 12, p. 580), en 1034 (CÉDRÉNUS, II, p. 503). Mais il arriva aussi qu'on la provoqua et qu'on l'organisa officiellement. De Léon VI (886-911) à Basile II (976-1025), on a transporté beaucoup d'Arméniens dans la région du Taurus et en Europe. L'émigration officielle a été généralisée par Constantin Monomaque (KÉKAUMÉNOS, c. 250), continuée pour la Cappadoce et le Pont sous Michel VI (MICHEL, III, p. 160) et sous Michel VII (*Ibid.*, p. 173). De la côte même, sur l'Archipel, on se réfugia, pour plus de sécurité, dans les îles (voir p. 93 et 106.

(1) Un des plus désastreux fut celui du 23 septembre 1063 (SKYLITZÈS p. 657-658, ZONARAS, XVIII, c. 9, p. 679-680, GLYCAS, p. 605-606, ABOULFÉDA, III, p. 199).

(2) CÉDRÉNUS, II, p. 503, 509, 514.

(3) En 1054-1055 (CÉDRÉNUS, II, p. 609, GLYCAS, p. 598); — puis sous Michel VII Ducas (1071-1078, ATTALIATÈS, p. 211, ZONARAS, XVIII, c. 17, p. 714, GLYCAS, p. 615).

(4) Voir p. 86 sqq.

(5) La chronique de Géorgie nous a laissé un saisissant tableau du pays ravagé tous les ans par les Turcs : la campagne vide d'habitants, les champs incultes, partout la famine et la mort; il ne restait plus d'habitants que dans les citadelles (Éd. BROSSET, p. 347-351).

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

CONCLUSION

Dix ans avaient donc suffi, à partir de 1071, pour amener les Turcs des sources de l'Euphrate, vers Manzikert, jusqu'aux rives de l'Hellespont et du Bosphore, où ils étaient établis en 1081.

Ce rapide succès était dû aux fautes de Byzance et à la trahison ou à l'indifférence de ses sujets. Dans l'Asie occidentale, dont la population était en partie désarmée, où les dépenses militaires avaient été fâcheusement réduites, où l'armée désorganisée ne savait plus que se faire battre, où la guerre civile contribuait avec l'invasion étrangère à répandre la mort et la ruine; dans ce demi-désert, dont les habitants avaient fui devant les Turcs ou s'étaient entendus avec eux sans résistance sérieuse; dans cet empire qui les avait loués et pris à son service, les Turcs avaient pu multiplier partout et très rapidement leurs courses dévastatrices.

Cependant, malgré cette triste situation de l'Asie Mineure, les Turcs n'en étaient pas encore en 1081 les maîtres incontestés. Leur installation récente dans les villes de la côte, de Cyzique à Chrysopolis, et leurs ravages répétés à travers toute la péninsule ne doivent pas faire illusion sur leur force réelle. Dispersés en bandes mal liées entre elles; incapables de créer autour de Nicée, où ils restent comme campés, un véritable État; le plus souvent ennemis les uns des autres; uniformément haïs par les habitants de l'Asie Mineure transformée par eux en désert; exposés aux sur-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

prises et aux coups des chrétiens enfermés dans les villes ou réfugiés dans les montagnes, ils devaient le meilleur de leur fortune et de leur succès, moins à une indiscutable supériorité de puissance qu'à l'inaction, à l'impéritie et à la division des chrétiens.

Qu'il vînt de Byzance une armée capable, en tenant la campagne, d'attirer à elle les troupes dispersées par tout le pays dans les centres de résistance; que cette armée eût un général sachant imposer l'union, ramener les sympathies à l'Empire, et les Turcs probablement ne tiendraient guère. On reverrait leurs fuites précipitées du temps où il y avait des armées byzantines pour menacer leurs pillards; ils devraient aller se concentrer au delà de l'Euphrate et délivrer l'Asie Mineure de leur présence et de sa misère. Comme autrefois les Arabes, on les ramènerait en Syrie (ATTALIATÈS, p. 223).

Alexis Comnène pouvait être ce libérateur; la tâche n'était pas au-dessus de ses talents. Mais les Normands d'Italie, plus forts et pas plus scrupuleux que ne l'avaient été les Crispin, les Hervé et les Roussel en Asie, ne lui laissèrent ni le loisir, ni les moyens de s'y consacrer à temps.

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES SOURCES ET DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

I — SOURCES

ABOULFARADJ : *Chronicon syriacum,* texte syriaque et traduction latine par BRUNS et KIRSCH. Leipzig, 1789, in-4; — ID. : *Chronicon ecclesiasticum,* syriace et latine, éd. J. ABBELOOS et T. LAMY, in-4, 1872-1877. — Né à Mélitène en 1266, évêque de Goubbos, de Lakabin et d'Alep, maphrien d'Orient, mort à Maraga en 1286.

ABOULFÉDA : *Annales Moslemici,* texte arabe et traduction latine, éd. REISKE, 5 vol. in-4, Copenhague, 1789-1794. — Aboulféda, émir de Hamah, en Syrie, né à Damas en novembre-décembre 1273, mort en octobre 1331.

AÇOGHIK ou ÉTIENNE DE TARON : *Histoire d'Arménie* (des origines à 1004), trad. allem. par H. GELZER et A. BURCKHARDT, Leipzig, 1907. — Était du clergé régulier, avec le titre de vardapet; est mort au début du onzième siècle; rapporte beaucoup de détails intéressants et originaux.

ALBERT d'AIX : *Historia Hierosolymitana* (1095-1121), dans le *Rec. Occ.,* IV, p. 265 sqq. — Prêtre d'Aix-la-Chapelle. N'est pas un témoin oculaire.

ANNE Comnène : *Alexiade,* éd. Bonn, 1839. — Fille de l'empereur Alexis Comnène.

ARISDAGUÈS de Lazdiverd : *Histoire d'Arménie,* trad. franç. par Évariste PRUD'HOMME. Paris, 1864, in-8. — Cette histoire va de 989 à 1071. Arisdaguès est contemporain des événements qu'il raconte; il est mort après 1071; il fait partie du clergé régulier comme vardapet; il gémit beaucoup trop, mais il est véridique.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Michel ATTALIATÈS : *Histoire* (de 1034 à 1079), éd. Bonn, 1853, in-8.—Grand propriétaire, sénateur, juge, vécut au moins jusqu'en 1080.

BRYENNE (Nicéphore) : *Commentaires*, éd. Bonn, 1836. — Gendre de l'empereur Alexis Comnène, dont il a épousé la fille, la célèbre Anne Comnène.

CÉDRÉNUS : *Chronique* (de la création à 1057), éd. Bonn. — Inconnu; vécut à la fin du onzième siècle et au début du douzième.

CHRONIQUE GÉORGIENNE : BROSSET, *Histoire de la Géorgie depuis l'antiquité jusqu'au dix-neuvième siècle*, trad. du géorgien. Pétersbourg, 1849-1858, 5 vol. in-4. — La première partie est citée *chronique*, la deuxième, *add*(itions). — Cette chronique, dans son état actuel, est l'œuvre du tsarévitch WAKHOUCHT, en 1745; mais elle remonte, par ses sources, au Moyen Age; elle a été citée au treizième siècle par Étienne ORBELIAN, dans SAINT-MARTIN, II, p. 64.

CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE : *De thematibus*, éd. Bonn; — *De administrando imperio*, éd. Bonn; — *De cerimoniis*, éd. Bonn. — C'est l'empereur de Constantinople, 912-959.

EH = EKKEHARDI : *Uraugiensis abbatis Hierosolymita*, éd. HAGENMEYER, Tübingen, 1877, in-8. — Est venu en Palestine en 1101.

ELMACIN : *Historia Saracenica* (des origines à 1118), texte arabe et trad. latine, par ERPENIUS. Leyde, 1625. — Elmacin, arabe chrétien, né en 1223, mort à Damas en 1273.

ÉTIENNE ORBELIAN : *Histoire de la Siounie*, traduite de l'arménien par BROSSET. Pétersbourg, 1864-1866, 2 vol. in-4.

FOUCHER de Chartres : *Historia Hierosolymitana* (de 695 à 1127), dans *Rec. Occ.*, III. — A pris part à la première croisade.

GHÉVOND : *Histoire des guerres et des conquêtes des Arabes en Arménie*, trad. de l'arménien par V. CHAHNAZARIAN. Paris, 1856, in-8. — Cette histoire va jusqu'en 788. Ghévond a vécu dans la deuxième moitié du huitième siècle. Sa chronologie est bien ordonnée (DAGHBASCHEAN, p. 63); il est sans critique, ni jugement (éd. Chahnazarian, p. XIII).

GLYCAS (Michel) : *Annales*, jusqu'en 1118, éd. Bonn, 1836. — Homme de lettres, vécut jusqu'à la fin du douzième siècle.

GUILLAUME de Tyr : *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum*, éd. *Rec. Arm.*, I, 1re partie, 1844. — Archevêque latin de Tyr; chancelier du royaume de Jérusalem depuis 1177. Mort entre le 17 et le 21 octobre 1186.

H. HAGENMEYER : *Epistolæ et chartæ ad historiam primi belli sacri spectantes*. Innsbrück, 1901, in-8.

IBN EL-ATHIR : *Chronique*, éd. Tornberg, Leyde, 1851-1876, 14 vol. Extr et trad. fr. dans *Rec. Ori.* (*Kamel*), I, p. 187-744; II, p. 1-180. — Arabe de grande famille, vécut en Mésopotamie et en Palestine; né en 1160, mort en 1233.

IBN KHALDOUN : *Livre des événements* (éd. Boulaq, 1867, 7 vol.). Cité d'après des livres toujours indiqués dans mes renvois. — Né en 1332 à Tunis, mort en Égypte en 1406.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

IBN KHALLIKAN : *Dictionnaire biographique,* trad. anglaise par Mac Guckin de Slane. Paris et Londres (*Oriental translation fund*), 1842-1876, 4 vol. in-4. — Né à Arbèles, le 22 septembre 1211, résida et mourut à Damas, où il était cadi en chef; mort le 29 octobre 1282.

IBN KHORDADBEH : *Le Livre des routes,* éd. et trad. fr. de GOEJE *BGA,* VI. — Chef des postes en Médie. Vizir du calife Motamid, il eut accès aux archives. Il a écrit entre 842 et 844. Il est mort en 848.

JEAN d'Antioche : *Histoire* (de 938 à 1031 au moins), éd. en très grande partie et trad. en russe par le baron DE ROSEN sous le titre de : *L'Empereur Basile le Bulgarochthone* (supplément au tome XLIV des *Zapiski* de l'Académie de Pétersbourg, 1883). — Médecin, chrétien, né peu avant 980, a vécu en Égypte et à Antioche, mort en 1065-1066.

KÉKAUMÉNOS : *Strategicon,* éd. Vasilievsky et Jernstedt, Pétersbourg, 1896, in-8. — Appartient à la noblesse militaire de la deuxième moitié du onzième siècle.

KEMALEDDIN : *Fragments relatifs au dixième siècle,* dans FREYTAG, *Geschichte der Hamdaniden in Aleppo* (*ZDMG,* XI, 1857, p. 177 sqq.).

KIRACOS : *Histoire d'Arménie,* trad. fr. par BROSSET, dans *Deux historiens arméniens.* Pétersbourg, 1870-1871, in-4. — Arménien de Kantzag; est mort en 1272.

KODAMA : *Livre de l'Impôt et de l'Art du secrétaire.* Éd. après IBN KHORDADBEH. — Écrit peu après 928; est mort en 948.

LÉON DIACRE : *Histoire de 959 à 975,* éd. Bonn. — Né en Asie Mineure en 950. Fit partie du clergé de l'Empereur. A écrit après 992.

MAÇOUDI : *Le Livre de l'Avertissement,* trad. fr. CARRA DE VAUX. Paris, 1897, in-8. — *Les Prairies d'or,* trad. fr. C. BARBIER DE MEYNARD et PAVEL DE COURTEVILLE. Paris, 1861-1877, 9 vol. in-8 (la valeur de cette édition est contestée, voir MARQUART, p. XXXVI). — Maçoudi, mort en 956 ou 957. Nous lui devons beaucoup. Il est très supérieur aux chroniqueurs et aux géographes arabes. Il a visité la Perse, le Kerman, l'Inde, Ceylan, Madagascar, Oman, la Caspienne, la Palestine, Antioche, Bassorah, Damas et l'Égypte.

MAKRIZI : *Histoire d'Égypte,* trad. fr. BLOCHET dans *ROL,* 1898 et sqq., en volume, Paris, 1908, in-8. — *Histoire des Coptes,* trad. allem. WÜSTENFELD, 1845, in-4 (extrait du tome III des *Abhandl.* de GÖTTINGEN). — Makrizi est mort en 845 hég. (inc. 22 mai 1441).

MANASSÈS (Constantin) : *Chronique* (en vers) jusqu'en 1081, éd. Bonn. — Vécut jusqu'en 1150.

MATTHIEU d'Édesse : *Chronique de 952 à 1136.* Trad. fr. par Ed. DULAURIER (*Bibliothèque historique arménienne*). Paris, 1858, in-8. — Est mort peu après 1136.

MICHEL le Syrien : *Chronique,* texte syriaque et trad. fr. J. B. CHABOT. Paris, 1899 sqq., 3 vol. in-4. — Trad. fr. du texte arménien par V. LANGLOIS. Venise, 1868, in-8. — Michel le Grand, de Mélitène, patriarche jacobite d'Antioche de 1166-1199. Sa chronique va des origines à son temps.

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

MIRKHOND : *Le jardin de la pureté.* Extrait sur l'histoire des Seldjoucides, trad. par VÜLLERS. Giessen, 1838, in-8. — Historien persan; a vécu de 1433 à 1498.

MKITAR d'Aïrivank : *Histoire chronologique,* trad. de l'armén. en fr. par BROSSET, *Mém.* de l'Académie de Pétersbourg, 7e série, XIII, 1869, n° 5. — Fin du treizième siècle; pas d'autre renseignement sur lui. Il est sans critique, mais il a utilisé des sources inconnues par ailleurs.

NASIR ibn KHOSRAU : *Sefer Nameh,* relation d'un voyage en Syrie, Palestine, Égypte, Arabie et Perse, 437 à 444 hég. (1045-1052 du Christ), édité, traduit et annoté par A. SCHEFER, 1881, in-8 (*Publications de l'École des langues orientales*). — Nasir, né en 394 hég. (inc. 30 déc. 1003), près de Balkh; conseiller d'État du Seldjoucide Tchakar-beg Daoud, fils de Mikhail; mort en 481 (inc. 27 mars 1088). ETHE en a donné une édition et une trad. allem. dans *ZDMG,* 33, 1879, p. 645 sqq. Sur sa vie et ses ouvrages, voir FAGNAN, *JAs.,* 7e série, t. XIII, p. 164-168; Ed. G. BROWNE *JRAS,* 1905, p. 313-352.

PIERRE DE SICILE, contemporain de Photius; a écrit quatre livres *contre les Pauliciens;* éd. Migne, PG, CIV, col. 1240, sqq.

PSELLOS (Michel) : *Chronique* de 976 à 1077, éd. K. N. SATHAS : 1° dans sa *Bibliotheca græca,* t. IV, 1874, in-8; 2° à Londres, 1899, in-8. La 2e édition a été seule utilisée ici; mais les références renvoient à l'édition 1, dont la pagination a été reproduite en marge de l'édition 2. De la sorte, on pourra utiliser celle des deux éditions qu'on aura sous la main. Les autres écrits de Psellos sont cités ici d'après leur édition dans le *Rec. gr.* ou dans la *Bibliotheca græca* de Sathas. — Psellos, né en 1018, vécut peut-être jusqu'en 1096. Professeur, avocat, juge, secrétaire impérial, finalement conseiller de l'Empereur et premier ministre, il fut un homme politique de très grande influence.

RAOUL de Caen : *Gesta Tancredi,* éd. *Rec. Occ.,* III. — Partit pour la Terre Sainte en 1107.

Recueil des Historiens des Croisades, publié par l'Académie des Inscriptions, 1844 sqq. — *Rec. arm.* = Historiens arméniens; — *Rec. gr.* = Historiens grecs. — *Rec. Occ.* = Historiens occidentaux. — *Rec. Ori.* = Historiens orientaux.

SAMUEL d'Ani : *Chronique,* trad. Brosset, dans *Collection,* II, p. 339 sqq. — La chronique arménienne de SAMUEL d'Ani va de la création à 1179; elle a été continuée jusqu'en 1358. SAMUEL a écrit dans la deuxième moitié du douzième siècle.

SATHAS : *Bibliotheca græca medii ævi.* Venise et Paris, 1872-1894, 7 vol. in-8.

SATHAS et LEGRAND : *Les exploits de Digénis Akritas.* Paris, 1875, in-8.

SKYLITZÈS (Jean) : *Chronique.* A été presque entièrement reproduit par CÉDRÉNUS, avec lequel on l'a publié, éd. Bonn; nous n'avons l'original de SKYLITZÈS dans cette édition que de 1057 à 1079. — Haut dignitaire byzantin, il vécut dans la deuxième moitié du onzième siècle.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

SYNOPSIS SATHAS ou *Chronique abrégée*, éd. Sathas, dans la *Bibliotheca græca medii ævi*, t. VII, 1894. — Est de la fin du treizième siècle.

TAFEL et THOMAS : *Urkunden zur älteren Handels- und Stadtgeschichte der Republik Venedig* (*Fontes rerum austriacarum, Diplomata et acta*, t. XII), 1856, in-8.

TARIKHI = TARIKHI GUZIDEH, ou Histoire choisie, par HAMD ALLAH MUSTAUFI QAZVINI, texte persan et traduction française par Jules GANTIN. Paris, 1903. — Extraits intitulés : *Histoire des Seldjoucides*, trad. par DEFRÉMÉRY, dans le *JAs.*, 4e série, t. XI, 1848, p. 417-462. — Va jusqu'en 1330.

THÉOPHANE continué de 813 à 961, éd. Bonn. Les cinq premiers livres, qui vont de 813 à 886, sont une compilation faite avec Génésios et Constantin Porphyrogénète. Le sixième livre, de 886 à 619, est tiré en partie de la chronique du Logothète ou continuation de George le Moine, écrite sous Nicéphore Phocas. Voir KR., p. 348.

THOMAS ARDZROUNI : *Histoire des Ardzrouni* (neuvième et dixième siècles), continuée jusqu'en 1226, trad. fr. par BROSSET, dans *Collection*, I, p. 1-226. — L'auteur a vécu dans la deuxième moitié du neuvième siècle et dans la première du dixième. Son œuvre propre va jusqu'en 934. C'est un témoin oculaire sérieux, mais très partial en faveur des siens, les Ardzrouni, contre les Bagratouni. Il est curieux d'archéologie et des mœurs.

VAHRAM d'Édesse : *Chronique rimée des rois de la petite Arménie, Rec. Arm.*, I, p. 491 sqq. — Contemporain du roi d'Arménie Léon III (1270-1289).

VARTAN : *Histoire universelle* jusqu'en 1268. Éditions arméniennes, à Moscou, 1861, Venise, 1863. Extraits dans le *Rec. Arm.*, I, p. 434 sqq. Traduction russe par ÉMIN. Moscou, 1863. — Né à la fin du douzième siècle; mort en 1271; a voyagé en Cilicie et en Palestine.

ZACHARIÆ a LINGENTHAL : *Jus græco-romanum*, t. III : *Novellæ constitutiones*. Leipzig, 1857, in-8.

ZONARAS : *Chronique*, des origines à 1118, éd. Bonn. — Haut fonctionnaire byzantin. Vécut jusque vers le milieu du douzième siècle.

II — TRAVAUX MODERNES

Léon ALISCHAN : *Léon le Magnifique*, premier roi de Sissouan ou de l'Arménie cilicienne, trad. fr. par Georges BAYAN. Venise, 1888, in-8.

ID. : *Sissouan* ou l'Arméno-Cilicie. Description géographique et historique avec carte et illustrations. Venise, 1899, in-4.

J. ANDERSON : *The Campaigns of Basil I against the Paulicians in 872*, *Cl. R.*, X, 1896.

ID. : *The Road-system of eastern Asia Minor with the evidence of byz. campaigns* (*JHS*, 17, 1897, p. 22-46).

L. BRÉHIER : *L'Église et l'Orient au Moyen Age. Les Croisades*. Paris, 1907, in-12.

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

L. Bréhier : *Hommes de guerre byzantins. Georges Maniacès,* extr. de *La Province,* nov. 1902, Tours.

Id. : *Le Schisme oriental du onzième siècle.* Paris, 1899, in-8.

Brockelmann : *Geschichte der arabischen Literatur.* Weimar, 1898-1902, 2 vol. in-8.

Brosset : *Collection d'auteurs arméniens,* en traduction française. Pétersbourg, 1874-1876, 2 vol. in-8.

Id. : *Description géographique de la Géorgie,* traduite du géorgien. Pétersbourg, 1842, in-4.

Id. : *Rapports sur un voyage archéologique dans la Géorgie et l'Arménie.* Pétersbourg, 1849-1851, 3 vol. in-8.

Id. : *Les Ruines d'Ani.* Pétersbourg, 1860, in-4.

Id. : Voir *Chronique* et *Étienne.*

Cahun : *Introduction à l'histoire de l'Asie. Turcs et Mongols, des origines à 1405.* Paris, 1896, in-8.

Chalandon : *Les Comnène,* I, *Essai sur le règne d'Alexis Comnène.* Paris, 1900, in-8; — II, *Jean II Comnène et Manuel I Comnène,* Paris, 1912, in-8.

Id. : *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile.* Paris, 1907, 2 vol. in-8.

C. R. Conder : *The latin Kingdom of Jerus. 1099 to 1291.* Londres (*Palestine explor. Fund,* n° 22), 1897, in-8.

H. Daghbaschean : *Gründung des Bagratidenreichs durch Ashot Bagratuni.* Berlin, 1893, in-8.

H. Derenbourg : *Ousama ibn Mounkidh.* Un émir syrien au premier siècle des Croisades. Première partie, vie d'Ousama. Paris, 1889-1893 (Publications de l'École des langues orientales vivantes, 2e série, t. XII).

Ch. Diehl : *Figures byzantines.* Paris, I, 1906; II, 1908.

E. v. Dobschütz : *Die confessionellen Verhältnisse in Edessa unter der Araberherrschaft. Z. f. wiss. Theol.,* XLI, p. 364 sqq, 456 sqq.

Du Cange : *Familiæ byzantinæ.* Paris, 1680, in-folio.

Ed. Dulaurier : *Étude sur l'Organisation politique, religieuse et administrative du royaume de la petite Arménie, JAs.,* 5e série, t. XVII et XVIII, 1861, p. 377-479, 289-357; reproduit dans *Rec. Arm.,* I, 1869, p. xvii-cxxv.

Id. : *Recherches sur la chronologie arménienne technique et historique* (*Bibliothèque historique arménienne,* t. I). Paris, 1859, in-4.

R. Duval : *Histoire politique, religieuse et littéraire d'Édesse jusqu'à la première croisade.* Paris, 1892, in-8 (Extrait du *JAS.*).

Id. : *La littérature syriaque.* 3e éd., Paris, 1907.

Finlay : *History of the byzantine and greek empires from 716 to 1453.* Londres, 1854, 2 vol. in-8.

Id. : *Medieval Greece and Trebizond,* 1851, in-8.

Fischer : *Trapezus im elften und zwölften Jahrhund., Mitth. d. Inst. f. österr. Geschichtsfors.,* X, 1889, p. 177-207.

J. Gay : *L'Italie méridionale et l'empire byzantin de 867 à 1071.* Paris, 1904, in-8 (*Bibliothèque des Écoles d'Athènes et de Rome,* n° 90).

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

H. GELZER : *Abriss der byzantinische Kaisergeschichte,* dans *Kr.,* p. 911-1067.

ID. : Article *Armenien,* dans HERZOG, *Real-Encyclopädie f. Theol. u. Kirche,* 3e éd.

ID. : *Die Anfänge der Armenischen Kirche, Bericht über d. Verh. d. Sächs. Gesells. d. Wiss.,* 1895, p. 109-174.

ID. : *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung. Abh.* de Leipzig, t. XVIII, nº 5, 1899, in-4.

ID. : *Georgii Cyprii descriptio orbis romani.* Leipzig, 1890 (collection Teubner).

ID. : *Ungedrückte und ungenügend veröffentliche Texte der notitiæ episcopatuum. Münchener Abhandl.,* 21, 1901, p. 529-641.

A. F. GFRÖRER : *Byzantinische Geschichten,* Graz, 1872, 3 vol, in-8.

M. GHAZARIAN : *Armenien unter der arabischen Herrschaft bis zur Enstehung des Bagratidenreichs.* Diss. Strasbourg, 1903; et *Z. f. arm, Philol.,* II.

GIBBON : *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire Romain,* éd. Bury, Londres, 1896 sqq., 6 vol. in-8.

Paul GINDLER : *Graf Balduin I v. Edessa.* Diss. Halle, 1901, in-8.

D. M. GIRARD : *Sivas, huit siècles d'histoire (1021-1820), ROC,* X, p. 79, 169, 283, 347.

H. GRÉGOIRE : *Rapport sur un voyage d'exploration dans le Pont et en Cappadoce, BCH,* 1909, p. 1-170.

DE GUIGNES : *Histoire des Huns, des Turcs et des Mongols,* 5 vol. in-4, 1756-1758.

DE HAMMER : *Histoire de l'empire Ottoman,* trad. fr. HELLERT. Paris, 1855, sqq, 18 vol. in-8.

HELMOLT (Hans v.) : *Weltgeschichte.* Leipzig, in-8 ; surtout le tome V : *Südosteuropa und Osteuropa,* 1905.

HERTZBERG, *BuO : Geschichte der Byzantiner und des osmanischen Reiches.* Berlin, 1882, in-8.

W. HEYD : *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age,* trad. fr. RAYNAUD. Leipzig, 1885-1886, 2 vol. in-8.

CL. HUART : *Histoire des Arabes,* Paris, Geuthner, 1912.

H. HÜBSCHMANN : *Die altarmenischen Ortsnamen.* Strasbourg, 1904 (*Indogermanische Forschungen,* XVI, p. 197-490).

N. JORGA : *Geschichte des osmanischen Reiches.* Gotha, 1908 sqq. in-8.

v. KREMER : *Culturgeschichte des Orients unter den Chalifen.* Vienne, 1875-1877, 2 vol. in-8.

Kr = K. KRUMBACHER : *Geschichte des byzantinischen Literatur,* 2 éd. Munich, 1897.

ST. LANE-POOLE : *A history of Egypt in the middle Ages.* Londres, 1901, in-16.

V. LANGLOIS : *La Vie et les Écrits de Grégoire Magistros, JAs,* 6e série, t. XIII, 1869, p. 5-64.

LEBEAU : *Histoire du bas Empire,* 2e éd. par Saint-Martin et Brosset. Paris, 1824, sqq., 21 vol. in-8.

G. LE STRANGE : *Palestine under the Moslems.* Londres (*Pal. Explor. Fund*), 1890, in-8.

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

G. LE STRANGE : *The lands of the eastern caliphate.* Cambridge, 1905, in-8.

H. MÄDLER : *Theodora, Michael Stratiotikos, Isaak Komnenos.* (Gymnasialprogr. Plauen, 1894.

J. MARQUART : *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge und historisch-topographische Studien zur Geschichte des IX und X Jahrhunderts* (v. 840-940). Leipzig, 1903, in-8.

MIKELIAN : *Die armenische Kirche in ihren Beziehungen zur byzantinischen vom 4 bis zum 13 Jahrh.* Leipzig, 1891, in-8.

MIKLOSICH et MÜLLER : *Acta et diplomata medii ævi.* Vienne, 1860-1890, 6 vol. in-8.

MKRTTSCHIAN (Karapet Ter-M.) : *Die Paulikianer im byzantinischen Kaiserreiche und verwandte ketzerischen Erscheinungen in Armenien.* Leipzig, 1893, in-8.

A. MÜLLER : *Der Islam im Morgen- und Abendland.* Berlin, 1885, 2 vol. in-8.

Ed. DE MURALT : *Essai de Chronographie byzantine.* Pétersbourg, I, de 395 à 1057 (1855); II, de 1057 à 1453 (1871).

C. NEUMANN : *La Situation mondiale de l'empire byzantin avant les Croisades,* trad. fr. par RENAULD et KOZLOWSKI. Paris, 1905, in-8.

PETERMANN : *Beiträge zu der Geschichte der Kreuzzüge aus armenischen Quellen, Berliner Abhandl.,* 1860, p. 81-186.

L. PETIT : Article *Arménie* dans le *Dictionnaire de Théologie catholique* de VACANT.

ID. : *Typikon de Grégoire Pakourianos* pour le monastère de Pétritzos (Batchkovo). Pétersbourg, 1904, in-8 (supplément aux *BChr.*, t. XI).

A. RAMBAUD : *L'Empire grec au dixième siècle, Constantin Porphyrogénète.* Paris, 1870, in-8.

W. M. RAMSAY : *The historical geography of Asia Minor* (*Royal geographical Society. Supplementary Paper,* vol. IV). Londres, 1890, in-8.

Leop. RANKE : *Weltgeschichte,* t. VIII, *Kreuzzüge und päpstliche Weltherrschaft.* Leipzig, 4e éd., 1898, in-8.

E. REY : *Les Colonies franques en Syrie aux douxième et treizième siècles.* Paris, 1883, in-8.

R. RÖHRICHT, 1 K = *Geschichte des ersten Kreuzzuges.* Innsbrück, 1901, in-8.

SAINT-MARTIN : *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie.* Paris, 1818-1819, 2 vol. in-8.

G. SCHLUMBERGER : *Deux chefs normands des armées byzantines au onzième siècle, RH,* juillet 1881.

ID. : *Nicéphore Phocas.* Paris, 1890, in-4.

ID. : *L'Épopée byzantine à la fin du dixième siècle.* Paris, 1896 sqq., 3 vol. in-4.

ID. : *Sigillographie de l'empire Byzantin.* Paris, 1884, in-4.

TCHAMTCHIAN : *Histoire d'Arménie* depuis la création du monde jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Venise 1784-1786, 3 vol. in-4. — Utilisé

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

ici, sauf indication contraire d'après l'abrégé anglais de J. AVDALL. Calcutta, 1827, 2 vol. in-8.

W. TOMASCHEK : *Zur historischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter, Wiener Sitzungsber.*, t. CXXIV, 1891, p. 106 sqq.

Fr. TOURNEBIZE : *Histoire politique et religieuse de l'Arménie.* Paris, 1910, p. 872, in-8.

H. VAMBÉRY : *Das Türkenvolk in seinen ethnologischen und ethnographischen Beziehnugen.* Leipzig, 1885, in-8.

A. A. VASILIEF : *Byzance et les Arabes :* I. Au temps de la dynastie d'Amorium (820-867). Pétersbourg, 1900, 210 et 183 p. in-8; — II. Au temps de la dynastie macédonienne (867-959). Pétersbourg, 1902, 320 et 220 p. in-8.

A. VOGT : *Basile Ier.* Paris, 1908, in-8.

G. WEIL : *Geschichte des Chalifen.* Mannheim, 1846-1862, 5 vol. in-8.

Fr. WILKEN : *Rerum ab Alexio I, Joanne et Manuele Comnenis gestarum libri IV.* Heidelberg, 1811, in-8.

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

TABLE CHRONOLOGIQUE

Vers 705 : Sempad Bagratide est installé par les Grecs à Poti, 50.

711-713 : les Arméniens sont expulsés de l'Empire, 67.

838 : sac d'Amorium par les Arabes, 15.

872 : Basile II soumet l'Arménien Kourtikios dans la vallée du Tokma-Sou, 68.

962 : déloyauté, en Cilicie, des Arméniens de Nicéphore Phocas, 52.

963 : pillages de l'armée grecque vers Alep et Edesse, 52.

966 : le Taron est en partie annexé à l'Empire, 30.

968 : les Byzantins repeuplent le pays de Mélitène, 102.

969 : le catholicos arménien Vahan est déposé pour Chalcédonisme, 71.

971 : révolte de Bardas Phocas contre Jean Tzimiscès, 53.

974 : le Dr arménien Léon discute religion avec les Grecs à Constantinople, 72.

977 : Saint Grégoire de Narec est poursuivi pour Chalcédonisme, 71.

978 : Erzeroum, Olti, etc., sont cédés par Basile II au curopalate David, 31, 51, pour avoir son aide contre le rebelle Bardas Phocas, 51; — révolte des Arméniens à Antioche, 69.

986 : annexion définitive du Taron à Byzance, 16; — discussions religieuses entre Byzantins et Arméniens, 72.

987-988 : David le Curopalate aide Bardas Phocas révolté contre Basile II, 51.

999 : les Arméniens sont établis à Césarée sur l'Oronte, 70.

1000-1001 : mort du curopalate David, 16; — annexion de ses États par Byzance, 16, 17, 18; — le Vaspouragan est mis sous la protection byzantine, 17.

Vers 1007 : l'Arménien Samuel est mandé à Constantinople pour y discuter théologie avec les Grecs, 72.

1015 : mort du roi Bagrat d'Abasgie-Géorgie, 18.

1018 : le roi Georges d'Abasgie-Géorgie enlève des territoires aux Grecs, 18.

1021 : invasion seldjoucide en Arménie, 16; — invasion de Basile II en Géorgie, 16, 18; — cession du Vaspouragan à l'Empire par Sénakhérim Ardzrouni, qui reçoit des domaines en échange, 16-17; — négociations entre Byzance et l'Égypte, 22.

1022 : le roi Georges d'Abasgie-Géorgie, vaincu par Basile II, lui cède l'héritage

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

du curopalate David, 18; — Basile II en fait le thème d'Ibérie, 18; — Basile II suzerain du roi Jean-Sempad d'Ani, qui teste en sa faveur, 19.

1025 : mort de Basile II.

1027-1028 : négociations entre Byzance et l'Égypte, 22, 95.

1030 : Georges Maniacès est nommé catépano de Basse-Médie, 32, 37; — expédition de Romain III Argyre en Syrie, 40.

1031 : Jean-Sempad, roi d'Ani, épouse une nièce de Romain Argyre, 19; — Édesse aux Grecs, 21; — le patriarche syrien de Mélitène se réfugie à Amida, fuyant les Grecs, 51; — les moines arméniens de l'Amanus persécutés par les Grecs, 72.

1035 : Léon Lépendrinos succède à Édesse à Georges Maniacès, 41.

1037 : Pergri est reprise par les Grecs, 20; — les Turcs massacrent 24.000 cavalier grecs près d'Ardzké, 33; — échec des Arabes devant Édesse, 35.

1037-1040 : le Gaznévide Masoud vaincu par les Turcs Seldjoucides, 8.

1038 : échec d'une tentative des Arabes pour prendre Édesse par ruse, 41, 70; — paix entre Byzance et l'Égypte, 22.

1038 sqq. : victoires de Maniacès en Sicile, 37.

1039 : expédition grecque contre Ani, 19.

1040 : les Seldjoucides sont plus de 200.000, 8; — Nicéphore Katakalon Kékauménos commande le corps des Arméniaques devant Messine, 36.

1041 : mort du roi Jean-Sempad d'Ani, 19; — les Turcs en Arménie, 19.

1042 : expédition grecque contre Ani, 19; — les Turcs en Arménie, 19; — les Turcs de Her tuent Kakig de Vaspouragan, 39, 85.

1043 : prise et annexion d'Ani par les Grecs, 19; — Nicéphore Katakalon Kékauménos est stratège des villes du Danube; il bat les Russes, 36.

1046 : Katakalon est fait duc d'Ibérie, 36.

1047 : révolte de Léon Tornikios, 36; — contre elle l'armée byzantine quitte l'Arménie, 22; — Katakalon attaque Douin, 36.

1047-1049 : l'Arménie est ravagée par les Turcs Seldjoucides, 22.

1048 : le Turc Asan est battu et tué par Katakalon, 36; — Katakalon attaque Douin, 36.

1048-1049 : les Turcs victorieux des Grecs prennent le Géorgien Liparit, 22, 32.

1049 : guerre contre les Petchenègues, 65; — les cavaliers Petchenègues passent le Bosphore à la nage, 8; — Katakalon battu par les Petchenègues, 36; — Erzeroum pillée par les Turcs, 12, 22; — révolte d'Ibrahim-Inal contre Togrul, 23, 95.

1049-1050 : négociations gréco-turques, 94.

1050 : constructions de Grégoire Magistros à Cétcharous, 39; — le calife nomme Togrul-Beg sultan, 94; — prospérité de l'Asie occidentale, 105.

1051 : le catholicos Arménien à Sébaste, 73.

1052 : le pays de Kars est dévasté par les Turcs, 23.

1053-1054 : les Turcs pillent les bords du lac de Van, l'Arménie et la Géorgie, d'Erzeroum au Caucase, 23.

1054 : belle défense de Manzikert contre les Turcs sous Basile, fils d'Aboucab, 20, 43; — toute l'armée byzantine d'Europe est employée en Asie contre les Turcs, 33; — peste à Constantinople, 109.

1055 : fin de la dynastie Bouïde à Bagdad, 95.

1056 : Katakalon, duc d'Antioche, est destitué par Michel VI, 36.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

1056-1057 : Samoukh, avec 3.000 Turcs, ravage l'Arménie, 24.

1057 : révolte de Nicéphore Bryenne contre Michel VI, 38; — Isaac Comnène est fait empereur par les troupes d'Asie amenées en Europe, 24, 33; — octobre, sac de Mélitène par les Turcs, 24.

1058 : Mort de Grégoire Magistros Bahlavouni, 39; — les Turcs sont vaincus par Thornig de Sassoun, 40; — donation de Jean, fils de Liparit à un couvent, 42; — mort du catholicos Pierre à Sébaste, 72.

1059 : Togrul-Beg est fait par le calife « roi de l'est et de l'ouest », 23; — Aaron le Bulgare est duc de Mésopotamie, 32; — juillet, les Turcs pillent Sébaste, 24; ils ravagent dès lors l'Asie occidentale, 107.

Vers 1060 : extension des Arméniens dans l'Empire, 70;— Amalfi a un quartier à Antioche, 106.

De 1060 à 1063 : les princes et le catholicos d'Arménie sont retenus à Constantinople, où l'on veut les convertir à l'orthodoxie grecque, 72.

1062 : les Grecs assiègent Amida, 26.

1063 : le catholicos arménien Kakig s'établit à Tavplour, 72, 73; — 23 septembre, tremblement de terre en Asie Mineure, 109.

1064 : Kars est annexé à l'Empire, 21; — son roi Kakig est installé à Larissa, 38; — le patriarche grec est chargé par l'Égypte de protéger officiellement le quartier chrétien de Jérusalem, 22; — les forces byzantines sont occupées à repousser une invasion sur le Danube, 57; — 16 août, destruction d'Ani par les Turcs, 24, 74.

1065 : mort du catholicos Kakig, 72; — Édesse résiste aux Turcs, 25; son commandant trahit le duc d'Antioche, 41; — Vahram Bahlavouni devient le catholicos Grégoire II, 38, 40; il réside à Tzamandos, 73; — les Turcs Ouzes battus sur le Danube, 62; — les Arméniens s'établissent dans le pays de Goubbos et de Claudia, 70, 74.

1066-1067 : hiver, le Turc Oschin ravage l'Amanus, 24.

1067 : Césarée ruinée par les Turcs, 24; — Édesse leur résiste, 25; — Nicéphore Botaniatès duc d'Antioche, 38; — l'armée byzantine ne comprend guère que des recrues; elle n'a pas d'équipement régulier, 57; mal payée, elle fuit devant les Turcs, 58; — les troupes de Mélitène refusent de passer en Mésopotamie, 75; — Amertikè passe aux Turcs, 58.

1068 : campagne de Romain Diogène contre les Turcs, 25; — il prend Membidj, Artah, 25; — les Turcs pillent Néocésarée, 25, Amorium, 25, 75, bloquent Tzamandos, 25; — Édesse résiste aux Turcs, 25; — Khatchatour duc d'Antioche, 41; — l'armée byzantine méprisée par les Turcs, 58; — établissement des Arméniens à Membidj, 70; ils y trahissent les Grecs, 75.

1069 : Romain Diogène paie la reconstruction des murs du quartier chrétien de Jérusalem, 22; — révolte de Crispin, 25, qui ravage la Mésopotamie, 58; — campagne de Romain Diogène à Césarée et en Arménie, 25; — Philarète est battu, 25, ses soldats abandonnent leur poste, 59; — les Turcs pillent Iconium et échappent en Cilicie à l'Empereur et aux Arméniens de Séleucie, 25, 69, 75; — belle défense d'Édesse contre les Turcs, 30.

1070 : Romain Diogène n'ose pas employer son armée contre les Turcs de Khonae et de Phrygie, 58; — Manuel Comnène est battu et pris par les Turcs, 25, 63, 76.

1071 : Édesse résiste aux Turcs, 25; — Basilacès commande à Théodosiopolis, 37; — Romain Diogène chasse les Ardzrounis de Sébaste, 77, 78; — 19 août, il est pris à Manzikert par Alp-Arslan, 43; — il traite avec les Turcs, 95.

1071 sqq. : les Arméniens demandent secours à Rome, 73; — les ravages turcs en Asie mineure sont désormais continus et généralisés, 107.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

1071-1072 : guerre entre Romain Diogène et les Ducas, 41; — le patrice arménien Arisdaguès passe aux Turcs, 76.

Vers 1072 : mort de Khatchatour, 41.

1072 : mort de Romain Diogène, 61; — l'anticatholicos Georges se réfugie à Tarse, 85; — l'Arménien Kakig commande à Moudaçaroun, 86.

1073 : Nicéphore Botaniatès est nommé curopalate, 62; — mort de Crispin, 66; — l'Arménien Oschin émigre en Cilicie, 86; — Isaac Comnène est battu par les Turcs près de Césarée, 92.

1073-1074 : Roussel de Bailleul brûle Chrysopolis, 108.

1074 : lettres du pape Grégoire VII sur l'invasion turque, 93; — Isaac Comnène est duc d'Antioche, 38.

Vers 1074 : il y est battu par les Turcs, 92; — Jean Dueas est défait par les Turcs près de Nicomédie, 92.

Entre 1074 et 1078 : les Vénitiens enlèvent un prisonnier slave à Antioche, 106.

1075 : les Turcs prennent Membidj, 27.

1077 : Édesse est confiée à Basile, fils d'Aboukab, 43, agissant pour Philarète, 84; — 2 juillet, Nicéphore Botaniatès revêt les insignes impériaux dans les Anatoliques, 62; — fin, révolte de Nicéphore Bryenne à Dyrrachium contre Michel VII, 62; — mort du catholicos Sarkis, 87; — Philarète fait tuer Thornig de Sassoun par les Turcs, 88.

1078 : les Paléologues commandent en Mésopotamie, 37; — Vaçag, fils de Grégoire Magistros et duc d'Antioche, y est assassiné; Antioche appelle Philarète, 84, 88; — empoisonnement d'Ébikhd, prince d'Andrioun, 86, 88; — 7 janvier, Nicéphore Botaniatès est acclamé empereur à Sainte-Sophie, 62; — 24 mars, il y est couronné, 62; il a été aidé par les Turcs, 96, qui occupent les côtes de la Propontide et de l'Hellespont, p. 98.

1079-1080 : mort d'Adom et Abouçahl Ardzrouni, 76; — grand bouleversement des Arméniens, qui se réfugient dans le pays de Philarète, 88.

1081 : le Seldjoucide Soliman est en rébellion contre le sultan, 101; — 14 février, Alexis Comnène se révolte, 63; — fin mars, il prend le pouvoir impérial, 7; — 1er avril, il entre à Constantinople, 63.

1082 : traité entre Byzance et Venise.

1083 : mort de Basile, fils d'Aboukab, gouverneur d'Édesse, 43; — Philarète occupe cette ville, 84.

1085 : Philarète perd le Dchahan, 87.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES [1]

AARON, prince bulgare, 22; — beau-frère de l'empereur Isaac Comnène, 32; — magistros, 31; — duc d'Édesse, 30, de Mésopotamie, 32; — gouverneur de Vaspouragan, 22, d'Ani, 31, 36, 39; — battu par les Turcs, 22, 32; — combat Isaac Comnène révolté, 35.
ABARA, ville, F-4, à Sénakhérim Ardzrouni, 17, 38; — à ses héritiers, 38.
ABASGIE, pays, GH-2, roi commun avec la Géorgie, voir Georges BAGRATIDE.
ABDOUN, patriarche syrien, 86.
ABELGARIB = ABOULGARIB.
ABLASTHA, ville, F-5, à Philarète, 84.
ABOUÇAHL, *voir* ARDZROUNI.
ABOUKAB, Arménien, garde de la tente de David le Curopalate, 84; — dans l'armée grecque, 40; — gouverneur d'Édesse, 40, 70, la restaure, 41, 84; — à Membedj, 43; — *voir* son fils BASILE.
ABOULGARIB, prince arménien de Tarse, 85, son origine, 85; — sa fille épouse le fils de Kakig d'Ani, 73, 85; — accueille l'anticatholicos Georges, 85; — vassal de Philarète, 85-87; — son action contre Kakig d'Ani, 87.
ABYDOS, ville, A-3, ouverte à Venise, 11.
ACAMPSIS = TCHOROKH.
ADANA, ville, E-5, ouverte à Venise, 11.
ADERBÉIDJAN, province de Perse, I-K, 4-5.
ADOM, *voir* ARDZROUNI.
AFCHIN, chef turc, pille Khonae, 26; — battu vers Tzamandos, 26.
AKHLATH, *voir* KHÉLATH.
AKHOURÉAN, rivière, H-3, 28.
ALAKOÇIG, *voir* THOROS.
ALANIE, princesse d'A., maîtresse de Constantin Monomaque, 46.
ALEP, ville, F-6, vassale des Grecs, 27; — le pays d'Alep pillé par les Grecs, 52.
ALGAN, frère d'Oschin de Lampron, 85.
ALOUSIANOS, roi bulgare, 38; — révolté, 49.
ALP-ARSLAN, sultan Seldjoucide, 1063-1072, prend Romain Diogène, le libère, 61, traite avec lui, 95, conquiert l'empire grec pour le venger, 44.
AMALFI et Antioche, 106.
AMANUS, montagne, E-5. 6, ravagée par Oschin, 24, — les Arméniens de l'A. persécutés par les Grecs, 72.
AMASÉE, ville, E-3, Kakig de Kars à A., 38; — Roussel à A., 66.
AMATOUNI, Chapouh A. passe en Grèce, 28.
AMERTIKÈ, musulman au service de Byzance, 58; — retourne aux Turcs, 58.
AMIDA, ville, G-5, abandonnée par les Hamtankh, 21; — attaquée par les Grecs, 26, 27; — refuge du patriarche syrien, 51.
AMORIUM, ville, C-4, saccagée par les Arabes, 15, 102, par les Turcs, 25, 75, qui se retirent, 26.
ANATOLIQUES, thème, B-D 4-5, est aux Grecs en 1078-1079, 11. — Familles des Anat., *voir* BOTANIATÈS, BOURTZÈS.
ANAZARBE, ville, E-5, sous le même général que Lycandos, 30; — à Philarète, 84.
ANDRIOUN, forteresse, 86.
ANI, ville, H-3, sur l'Akhouréan, 28; — capitale d'un royaume arménien, 18; — vassale de Byzance, 19; — conquise et annexée par les Byzantins, 19, 20, 28; — chef-lieu du thème d'Ibérie, 32; — conserve ses chefs nationaux, 38; fortifiée par les Grecs, 31, 54, 74; — ses impôts sous les Grecs, 74; — gouverneurs, *voir* CATACALON, KÉKAUMÉNOS, AARON; — ses ducs, 32; — sa cathédrale, 31; — aqueduc, 31; — détruite par les Turcs, 24, 26, après une défense mal menée, 57; — trahie, 74.
ANTIOCHE, ville, E-6, sa prospérité, 105, 108; — unie militairement à Lycandos, 30; — forte garnison, 54-55; — ducs d'A., 28 : *voir* APAS, BEKHD, BOTANIATÈS, CONSTANTIN, COMNÈNE Isaac, KATAKALON, KHATCHATOUR, NICÉPHORE, PACOURIANOS, TRAKHANIOTÈS, VAÇAG; — les Arméniens à A. : révolte,

(1) Les lettres et les chiffres qui suivent les noms géographiques renvoient aux rectangles de la carte.

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

69; chassés par les Turcs, 70; évêché, 72; — à Philarète, 84, haï des habitants, 86, 89; — Amalfitains, 106; — Vénitiens, 11, 106; — encore aux Grecs en 1081, 11; — menacée par les Turcs, 24, 92; — livrée aux Turcs, 8, 70.

ANTIOCHETTE, en Isaurie, 41.

ANTZÉVATSIQ, Tadjat A. trahit les Grecs, 50, 51.

APAHOUNIK, canton d'Arménie, H-4.

APAS, *voir* PACOURIANOS.

ARABES, ruinent l'Asie occidentale, 102.

ARATSANI, nom du bras méridional de l'Euphrate, 30.

ARAXE, fleuve, GK 3-4.

ARCHONTE, 17, 31; — A. des Archontes, 42.

ARDJICH, ville, H-4, aux Grecs, 20, 37; — prise par les Turcs, 28.

ARDZKÉ, ville, H-4, aux Turcs, 28; — défaite des Grecs, 33.

ARDZROUNI, famille arménienne :

ABOUÇAHL, fils et héritier de David, fils de Sénakhérim, 38; — retenu à Constantinople pendant trois ans, 72; — vassal de Kakig d'Ani, 73, 77, 80, le soutient, 87; — expulsé de Sébaste par Romain Diogène, 76, par les Turcs, 80; — sa mort, 76, 88.

ADOM, fils et héritier de David, fils de Sénakhérim, 38; retenu à Constantinople pendant trois ans, 72; — obéit à Kakig d'Ani, 73, 77, 80, le soutient, 87; — expulsé de Sébaste par Romain Diogène, 76, et par les Turcs, 80; — sa mort, 88.

DAVID, fils de Sénakhérin, 38; sa fille épouse Kakig d'Ani, 73, 77, 80.

GOURGUEN, frère de Sénakhérim, 17.

SÉNAKHÉRIM, roi du Vaspouragan, 17; — importance de son royaume, 17; — protégé de l'Empereur, 17; — émigre dans l'Empire, 16, 17; — sa dotation territoriale, 17, 38, 68; — magistros, 17; — gouverneur de Cappadoce, 17; — duc de Mésopotamie, 38; — sa capitale est Sébaste, 68.

ARGYRE, patrimoine de cette famille, 103

ROMAIN III A., empereur de Byzance, 1028-1034, donne sa nièce à Jean-Sempad d'Ani, 19; — possède Pergri, 20; — en Syrie, 40; — confie Édesse à Aboukab, 40; — vaincu par les Arabes, 51; — persécute les Arméniens, 72; — complots et révoltes contre lui, 40, 49; — trahi par sa femme, 46; — crédit de l'eunuque Jean, 46; — le trésor pillé, 47.

ARISDAGUÈS, patrice arménien, 76; — passe aux Turcs, 76.

ARMÉNIAQUES, thème, EF 3-4, sa forte garnison, 57; — colonisé par les Arméniens, 69; — le corps des A. devant Messine, 36, 53; — pays des Dalassènes, 103; — contre Michel VI, 36; — capitale de Roussel de Bailleul, 66.

ARMÉNIE,

PETITE A., son étendue, 67, 71; — peuplée d'Arméniens, 67.

A., annexion à Byzance, 16 sqq., ravagée par les Turcs, 22, 23; — émirs d'A., *voir* BAR-VATTAB.

ARMÉNIENS,

Voir ABOUKAB, ARISDAGUÈS, BAGRAT, KOURTIKIOS, MLEH, TAUTOUCAS.

Divisés, indisciplinés et impuissants, 21, 80; — se trahissent à Ani, 19, 39, 57; — au service grec, 32, 33, 69; — y ont des commandements importants, 38, 43; — servent mal, 52; — sont inutiles, 90; — trahissent, 50, 51, 73, au profit des Turcs, 74, 75, 76; — massacrent, 75; — expulsés de l'Empire, 67; — pillards et envahisseurs, 52, 70, 74, 75; — parmi les Pauliciens, 67; — nombreux en Cilicie, 21, 42, 69, et dans les provinces orientales de l'Empire, 67, 69, 70, 71; — leur administration autonome, 39, 40, 71, 73, 76; — haine entre A. et Grecs, 50, 51, 73; — surtout religieuse, 76; — traités d'Ibères par les Grecs, 37.

ÉGLISE arménienne : est antichalcédonienne, 71; — ses discussions dogmatiques avec les Grecs, 71-72; — maintenue par les A. en pays grec, 71 sqq.; — sièges épiscopaux arméniens dans l'Empire, 70, 72, 73; — poursuit les A. à sympathies grecques, 71, les traite en étrangers, 71; — rapports amicaux avec Rome, 73.

ARSAMOSATE, ville, G-4, en Mésopotamie, 30; — à distinguer de Samosate, 30; — à Thornig de Sassoun, 88.

ARTAH ou ARTAKH, ville, F-6, occupée par Romain Diogène, 25.

ARTAHAN, ville, H-3, au curopalate David, 18; — aux Grecs, 18.

ARTOUKH, chef turc au service grec, 96.

ARZEN,

Ville de Syrie, H-4, abandonnée par les Hamtankh, 21.

Ville d'Arménie, *voir* ERZEROUM.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

ASAN, émir turc, expédition en Médie, 22, 23; — battu et tué par Katakalon, 36.
ASIE OCCIDENTALE, ruinée par les Arabes, 102, par les guerres civiles, 102, 105; — retrouve sa prospérité, 102, 105; — résiste aux Turcs, 9, 13; — pillée par eux, 9, surtout depuis 1071, 15, 107, 108; — émigration, 109; — dépeuplée, 108.
ASPRACANIE ou Vaspouragan, 17.
ATTALIA, ville, C-5, ouverte à Venise, 11; — matelots arméniens, 69.
ATTALIATÈS, seigneur byzantin, 103.
AZROUN comme ARZEN.

BABERON, château près de Tarse, 86.
BABYLONE = BAGDAD, 23.
BAGRAT, Arménien, magistros, et catapan d'Orient, 39; — commande à Ani, 39, 74.
BAGRATIDES :
APAS, roi d'Arménie, 930-953, 29.
BAGRAT, roi de Géorgie, 18; — héritier du curopalate David, 18; — meurt en 1015, 18; — son fils est le roi Georges, 18.
DAVID, curopalate, 16, curopalate d'Ibérie, 31; — grand oncle du roi Georges d'Abasgie et de Géorgie, 18; — aide les Grecs contre Bardas Scléros, 31; — pays qu'il reçoit d'eux, 31, 51; — avec Bardas Phocas contre les Grecs, 51; — provinces de son héritage, 18, 20, 28, 31; — sa succession va à l'Empire, 16-18, et au roi Bagrat de Géorgie, 18; — garde de sa tente, 40, 84.
DAVID, fils de Kakig d'Ani, 85; — épouse la fille d'Abelgarib de Tarse, 85.
GEORGES, roi d'Abasgie et de Géorgie, 18; — fils de Bagrat, 18; — petit neveu du curopalate David, 18; — archonte d'Abasgie, 18; — en conflit avec Basile II, 18, avec l'alliance de Jean-Sempad d'Ani, 18.
JEAN-SEMPAD, roi d'Ani, 18; — vassal de Basile II qu'il fait son héritier, 19; — magistros, 19; — épouse la nièce de Romain Argyre, 19; — meurt, 19.
KAKIG, roi d'Ani, magistros, 20, 77; — attiré à Constantinople, 20; — échange son royaume contre des domaines grecs, 20, 38, 77; — retenu à Constantinople, 72; — épouse la fille de David Ardzrouni, 73, 77, duquel il hérite, 80; — son fils épouse la fille d'Aboulgarib de Tarse, 73; — est le chef de tous les Arméniens réfugiés dans l'Empire, 73, 77; — assiste Romain Diogène au sac de Sébaste, 78, 81; — projet de mariage avec l'impératrice Théodora, 77; — mécontent des Grecs, 77; — il se révolte, 78; — il fait mourir l'archevêque grec de Césarée, 78; — fait violer les grecques illustres, 79; — s'entend avec les Turcs, 79; — mis à mort par des Grecs, 80, 87; — combattu par Abelgarib de Tarse, 87, et par Philarète, 87.
KAKIG, roi de Kars, son installation dans l'Empire, 38, 68; — réside à Tzamandos, 38; — le patriarche Grégoire II auprès de lui, 38; — soutient Kakig d'Ani, 80, 87; — sa mort, 88.
SEMPAD, combat les Turcs, 17.
SEMPAD, installé à Poti par les Grecs, 50; — les trahit, 50; — curopalate, 50.
BAHLAVOUNI, famille arménienne :
GRÉGOIRE MAGISTROS, Arsacide, 40; — sa biographie, 39-40; — son activité littéraire, 40; — ses constructions, 40; — son rôle dans l'abdication du roi d'Ani, 19; — attiré à Constantinople, 19; — cède ses domaines à l'Empire, 20, 40; — en reçoit en Mésopotamie, 20, 40; — duc de Mésopotamie, 22, 39, battu par les Turcs, 22, poursuit les Thondraciens, 40; — duc de Vaspouragan et de Taron, 39; — commandant la cavalerie d'Orient, 39; — marzpan, candidat, protospathaire, grand et sébaste de la grande Arménie, 40; — confie le Taron et le Sassoun à Thornig, 40; — sa mort, 39.
VAÇAG, fils de Grégoire Magistros, 84, 88; — duc d'Antioche, 84; — assassiné, 84, 88.
VAHRAM, fils de Grégoire Magistros, 40; — duc de Mésopotamie, 40; — catholicos sous le nom de Grégoire II, 40; — réside à Tzamandos, 73; — correspond avec le pape, 73; — poursuit Philarète, 85, et les antipatriarches, 85, 87.
BARAZBATZÉ Georges, Géorgien, 41; — commande à Édesse, 40-41; — fonde Iviron, 41.
BARDAS, *voir* PHOCAS, SKLÉROS.
BARSOUK, émir turc, 100.
BAR-VATTAB, émir en Syrie et en Méso-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

potamie, 21; — laisse Édesse aux Grecs, 20.
BARYS Constantin, révolté, 49.
BASIAN, canton, H-4, pillé par les Grecs, 52; — au curopalate David, 18.
BASILACÈS, catépano de Thédosiopolis, 37, 62; — magistros, 62; — pris à Manzikert, 62; — se révolte, 62, 37; — pris avec l'aide des Turcs, 62, 91; et aveuglé, 62.
BASILE Ier, empereur de Byzance, 867-886, annexions en Arménie, 16; — réduit les Pauliciens, 67.
BASILE II, empereur de Byzance, 976-1025; — protège le Vaspouragan, 17; — soumet le prince de Her, 18; — hérite du curopalate David, 18; — ravage la Géorgie, 18; — crée la province d'Ibérie, 18; — suzerain d'Ani, 18-19; — accueille la tribu des Hamtankh, 21; — sa tolérance religieuse, 72.
BASILE, fils d'Aboucab, Arménien, 43; — repousse les Turcs de Manzikert, 43; — guerroie sur le Danube, 43; — commande à Édesse, 43, 70, au nom de Philarète, 84; — y meurt, 43, 70.
BASILE, fils du roi bulgare Alousianos, 30; — défend Édesse, 30.
BASILE, *voir* SKLÉROS.
BATCHKOVO, couvent de Bulgarie, 42; — fondé par Pacourianos, 42.
BEKHD, Arménien, 41; — différent de Khatchatour, 41; — son origine, 86; — duc d'Antioche, 41; — secourt Édesse, 41; — seigneur d'Andrioun, 86; — vassal de Philarète, 86; — empoisonné, 88.
BÉNÈ BAZRIG, aventuriers Arméniens, 74.
BITHYNIE, la côte de B. aux Turcs, 9, 11.
BIZOU, localité dans le Taurus, 20; — fortifiée par Léon V, 20; — à l'ex-roi d'Ani, 20, 38; — les Arméniens à B., 76.
BOÏLAS, favori de Constantin IX Monomaque, 46.
BORILLE, ministre de Botaniates, 14.
BOSPHORE, détroit, B-3, franchi par des cavaliers, 8; — frontière de l'Empire en 1081, 9.
BOTANIATÈS, famille byzantine, ses domaines, 103.
NICÉPHORE, empereur de 1078 à 1081; éloge, 62, 64; — illustre origine, 62; — magistros, 62; — curopalate, 62; — victorieux sur le Danube, 62; — duc d'Antioche, 38, 41, 62; — stratège des Anatoliques, 62; — repousse les Turcs, 9; — révolté, 62; avec l'aide des Turcs, 91, 96, dont Koutoulmich, 96; — acclamé par tous à son avènement, 64; — vite impopulaire, 64; — établit les Turcs en garnison dans diverses villes, 98; — révoltes contre lui, 9, 37, 62, 63, 64; — ses favoris, 64; — eunuques, 35; — investit Philarète, 89.
BOUÏDES, dynastie à Bagdad, 95.
BOUKHARA, ville du Turkestan, aux Seldjoucides, 8.
BOULDADJ, émir, 87.
BOURDZÈS, famille byzantine; ses domaines, 103.
BRYENNE, famille byzantine :
NICÉPHORE, combat Togrul-Beg, 33; — gouverneur de Cappadoce, 38; — révolté et aveuglé, 38, 49.
NICÉPHORE II, duc de Dyrrachium, 62; — blessé à Manzikert, 62; — révolté, 62, avec 100.000 hommes, 63; — pris et aveuglé avec l'aide des Turcs, 62, 91.
NICÉPHORE, mari d'Anne Comnène, 62; — historien, 104.
BULGARE, *voir* AARON.
BYZANCE, capitale de l'Empire, B-3, sa richesse au onzième siècle, 9; — mercenaires turcs à B., 15; — pestes, 63, 109; — *voir* MOSQUÉE.
BYZANTIN :
ARISTOCRATIE féodale b., 103 sqq., ses forces militaires, 103, sa haute culture, 104, combattue par le Gouvernement, 55, 103, 105.
ARMÉE b. : forte jusqu'en 1059, 54; — ruinée depuis lors par le parti civil de la cour, 55, 57, 105; — pille l'Empire, 58; — incapable d'agir après 1068, 58; — ambition des chefs, 59; — recrutement difficile, 59; — sa faiblesse entre 1077 et 1081, 50; — impôt au lieu de service, 50, 52; — discipline, 52; — les corps : les Francs, 33, 53, 54, 8.000 avec Philarète, 54, 82, sanguinaires et belliqueux, 54, *voir* HERVÉ, CRISPIN, ROUSSEL DE BAILLEUL; — Russes, 33, 53; — Asiatiques, 53; — milices locales, 50, remplacées par de l'argent, 50, 52, infidèles, 51, 52; — Européens, 53; — divers, 58; — jalousie entre les corps, 58, 59; — Turcs, 91; — recrutement barbare, 92; — l'armée d'Asie : ses garnisons, 26, 32, 39, absente, 22, 23, 24, 50, 56,

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

encore forte en 1057, 50, en décadence, 45, en révolte, 53.

Église b. : hostile aux Arméniens, 72, les persécute, 72, rarement tolérante, 72.

Empire b. : ruiné par le Gouvernement, 47, 105, par l'Église, 47, par la cour et par le peuple de Byzance, 47, par les guerres civiles, 48, 61, 90, 105, par l'opposition de la cour et de l'armée, 48, 55, par l'égoïsme de tous, 64; — perdu par ses empereurs, 45, et par ses ministres, 46; — menacé par les Seldjoucides, 7, pillé par eux, 23; — rapports amicaux avec l'Égypte, protège les lieux saints, 22; — haine entre les Grecs et les Arméniens, 21, 38, 50, 61, 72, 74, 76, 77, les Grecs évitent l'emploi du mot Arménien, 76; — l'Empire et Philarète, 89; — l'Empire et les Syriens, 51.

La Frontière orientale b. : organisation, 28; — troupes, 32, 39; — commandement, 33; — défense compromise, 50.

Marine b., en décadence, 106.

C., *voir* K.

Calife, emploie des mercenaires turcs, 15; — le c. et Togrul-Beg, 23.

Candidat, dignité byzantine, 40.

Cappadoce, thème, DE-4.5 : ses habitants indociles, 52; — domaines de Kakig d'Ani en C., 20, 38, 69; — beaucoup d'Arméniens en C., 69; — est aux Grecs en 1081, 9, 11; — grandes familles de Cappadoce, 103; — stratèges de C. : Nicéphore Bryenne, Sénakhérim Ardzrouni.

Castamon, ville, D-3, pays des Comnènes, 103.

Catépano d'Ibérie, Lycandos, Basse-Médie, Mélitène, Orient, Samosate, Théodosiopolis.

Catholicos d'Arménie : ses différents sièges, 73, 87; — *voir* Georges, Grégoire, Kakig, Paul, Pierre, Sarkis, Thoros, Vahan.

César, dignité byzantine. *Voir* Jean Ducas, Nicéphore Mélissène.

Césarée, ville de Cappadoce, E-4, à l'exroi d'Ani, 20; — ruinée par les Turcs, 24, 108, qui se retirent, 26; — Romain Diogène à C., 25; — Arméniens à C., 67, 69; — l'archevêque grec de C. mis à mort par Kakig d'Ani, 78; — défaite d'Isaac Comnène par les Turcs, 92.

Césarée sur l'Oronte ou Chaizar, E-6, aux Grecs, 27; — aux Arabes, 27; — Arméniens à C., 70.

Cétcharous, monastère à huit heures au nord d'Érivan (Brosset, *Voyage*, I, 116, pl. XXII), inscription de Grégoire Magistros, 39, 40.

Ch., *voir* Kh.

Chalcédoine, ville, B-3; aux Turcs, 11, 98.

Chalcédoniens, définition, 71 ; à Édesse, 70.

Chaldée, thème byzantin, G-3; — ses contingents, 33; — contre Michel VI, 36, 50; — Varanges et Francs en C., 53; — Ivanè y introduit les Turcs, 75.

Chérif, 95.

Chios, ville et île, A-4, ouverte à Venise, 11.

Chirag, canton d'Arménie, H-3; 81, 86.

Christodule (Saint), au mont Latros, 93, à Pamos, 106.

Christophore de Mytilène, poète, 104.

Chrysopolis, ville, B-3, aux Turcs, 8, 93, 98, qui y vivent dans un camp, 99; — brûlée par Roussel, 58, 66, 108.

Chrysoscule, émir turc, bat et prend Manuel Comnène, 25.

Chypre, gouverneur, *voir* Éroticos.

Cilicie, province, DE-5, peuplée d'Arméniens, 21, 69; — ravagée par les Turcs, 108.

Claudia, ville au sud-ouest de Mélitène, 70; — aux Arméniens, 70, 74.

Cola, *voir* Koel.

Colonée, ville, F-3, Romain Diogène à C., 25; — thème : ses contingents, 33; — contre Michel VI, 36, 49; Crispin à C., 65; — famille Kékauménos, 103.

Comana, ville, F-3, Kakig de Kars à C., 38.

Comnènes, leurs domaines, 103; — leur maison ruinée, 108; — combattus par Constantin Ducas, 62.

Alexis C., empereur; beau-frère de Georges Paléologue, 37, qui l'aide, 37; — prend Nicéphore Bryenne et Basilacès, 62; — arrête Roussel, 66, 93; — menacé par un parti turc, 93; — révolté contre Botaniatès, 9, 63; — s'empare du pouvoir, 7, 63, soutenu par Nicéphore Mélissène, 63, et par les Turcs, 63, 91, qui se révoltent ensuite contre lui, 98; — reconnaît Lampron à Oschin, 86; — les Turcs à Nicée, 8.

Anne C., épouse Nicéphore Bryenne 62.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Isaac C., empereur de Byzance, 1057-1059, ses qualités, 56; — écrivain, 104; — beau-frère d'Aaron (voir ce mot); — contre Togrul-Beg, 33; — se révolte, 35, aidé par Katakalon, 36, et par les troupes d'Asie, 24, 33, 49, 56, qui comptent beaucoup d'Arméniens, 68; — bien accueilli par Constantinople, 56; — malheurs de l'Arménie, 24; — allié de l'Égypte, 22; — fortifie l'armée, 55; — devient vite impopulaire, 56; — abdique, 56.

Isaac C., frère de l'empereur Alexis, duc d'Antioche, 38, 82; — lutte contre Philarète, 82; — battu par les Turcs, 66, 92, 93; — trahi par Roussel, 66.

Jean C., frère de l'empereur Isaac, 56; — refuse le trône, 56.

Manuel C., frère de l'empereur Alexis, beau-frère de Nicéphore Mélissène, 63; — battu et pris par les Turcs, 25, 62, 76.

Nicéphore C., gouverneur de Vaspouragan, 37, arrêté et aveuglé, 37, 49; — ses exploits, 37.

Constantin VII Porphyrogénète, empereur de Byzance, 912-959.

Constantin VIII, empereur, 1025-1028, viveur, 46; — ses eunuques, 3, 34, ruinent l'État, 46; — disgrâce de Nicéphore Comnène, 37; — gaspille le trésor, 47; — révoltes, 49; — néglige l'armée, 54.

Constantin IX Monomaque, empereur de Byzance, 1042-1054, de mauvaise santé, 46; — sa mauvaise réputation, 46; — ses concubines, 46; — indignité de Boïlas, 46; — gaspille le trésor, 47; — compromet la défense de l'Asie Mineure, 50; — sa politique militaire, 54; — négocie avec Togrul-Beg, 94; — conquiert Ani, 19; - bien avec l'Égypte, 22; — révoltes, 22, 36, 37, 49; — lutte contre les Petchenègues, 23; — appelle l'armée d'Asie en Europe, 23; — emploie des eunuques, 24.

Constantin, eunuque, frère de Michel VI 34; — gouverneur d'Antioche, 34; — sauve Édesse, 35; — gouverne mal, 46.

Constantin, eunuque, commande en Asie, 34.

Constantin, *voir* Barys, Dalassène, Diogène.

Constantinople, *voir* Byzance.

Consul, dignité donnée à un Arménien d'Ani, 39.

Cos, île, A-5, aux Turcs, 98.

Crispin, aventurier franc, 65; — venu d'Italie, 65; — sa valeur, 65; — en Bithynie, 54; — se révolte, 25, 59, 65, vers Colonée, 65, pour se constituer un État, 65; — allié aux Turcs, 25; — ravage la Mésopotamie, 58; — exilé à Abydos, 65; — ennemi de Romain Diogène, 65; — sa mort, 66.

Curcuas Jean, général arménien de Byzance, 52; — ses pillages, 52.

Curopalate, dignité byzantine; *voir* Nicéphore Botaniatès, David et Sempad Bagratides.

Cyzique, ville, B-3, aux Turcs, 98.

D., *voir* T.

Dabarama, dans le thème Arméniaque, 53; — fief du franc Hervé, 53.

Daikh = Taikh.

Dalassène, Constantin, révolté, 49; — domaines de cette famille, 103.

Danichmendite, dynastie turque, 100.

Danube, thème des villes du Danube, *voir* Katakalon.

David, *voir* Ardzrouni, Bagratides.

Dchahan, ou pays d'Ablastha, F-5; — à Philarète, 87.

Denys, patriarche syrien, onzième siècle, 86.

Diogène, famille de Kharsian, 103 :

Constantin D., se révolte, 49.

Romain IV D., empereur de Byzance, 1067-1071; — son éloge, 58; — sujet dangereux, 59; — devient empereur, 58, 59; — campagnes contre les Turcs, 25, 26; — action à Jérusalem, 22; — jaloux de Manuel Comnène, 25; — destitue Nicéphore Botaniatès duc d'Antioche, 41; — sauvé par lui, 62; — opposition et révoltes, 59, 65; — emploie des Arméniens, 41, 43, 69, 81, 91; — les poursuit, 76, 78; — trahi et pris à Manzikert, 59, 61, 66, 75; — traite avec les Turcs, 95; — sa fin, 59, 61.

Djavaketh, canton, H-3; héritage du curopalate David, 18.

Djihan ou Djihoun = le Saros, fleuve, E 4-5, 84.

Domestique, fonction byzantine, *voir* Nicéphore Phocas. — D. de l'Orient, *voir* Hervé, Philarète.

Douin, ville, I-3, l'émir de D. attaque Ani, 19; — allié des Grecs, 19; — lutte contre eux, 36, 49.

Duc, fonction byzantine, *voir* Dyrra-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

CHIUM, ÉDESSE, IBÉRIE, THÉODOSIOPOLIS, VASPOURAGAN.
DUCAS, famille byzantine; ses domaines, 103; — ennemie de Romain Diogène, 59, 61.
ANDRONIC D., trahit Romain Diogène, 59; — bat Khatchatour, 41.
CONSTANTIN X. D., empereur de Byzance, 1059-1067; — son portrait, 56; — réputé avare, 57; — gouverneur d'Édesse, 57; — empereur à l'abdication d'Isaac Comnène, 56; — ravages turcs, 24; — eunuques à l'armée, 35; — persécute les Syriens, 51; — diminue les forces de l'armée, 57; — la paie mal, 58; — fortifie des villes, 57; — menacé de noyade, 64.
CONSTANTIN D., frère de Michel VII, ses qualités, 63; — révolté, 62; — contre les Comnènes, 62; — tué par les Normands, 63.
JEAN D., frère de Constantin X., 61; — oncle de Michel VII, 61; — césar, 61, 66; — contre Romain Diogène, 62; — gouverne sous son neveu, 62, 63; — battu et fait empereur par Roussel, 62, 66; — pris par les Turcs, 62, 91, 92; — racheté par Michel VII; se fait moine, 62.
MICHEL VII, empereur de 1071 à 1078; — ses défauts, 62; — son portrait, 63; — ne va pas à l'armée, 63, 64; — lutte contre Romain Diogène, 41, 61, 65; — révoltes, 61, 62, 66, 82; — ses ministres : Jean de Sidè, 63, son oncle Jean, 62, 63, Nicéphoritze, 62, 63; — appelle les Turcs, 93, 96; — les Turcs à Chrysopolis, 8, 93; — rachète son oncle Jean aux Turcs, 62; — à Éphèse après sa chute, 11.
DYRRACHIUM, duc de D., *voir* Nicéphore BRYENNE II; attaquée par les Normands, 63.

ÉBIKHD = BEKHD.
ÉDESSE, ville, F-5, sa prospérité, 105; — éléments de sa population, 70; — résiste aux Arabes, 35, 41, 70; — est aux Grecs, 21, 37; — menacée par les Turcs, 24, 25, 30; — ducs d'Édesse, *voir* AARON, ABOUKAB, BARAZBATZÉ, BASILE, Constantin DUCAS, LÉPENDRINOS, MANIACÈS; — Arméniens à É., 67, 70; — archevêché arménien, 70, 72, 73; — le pays d'É. pillé par les Arméniens, 52; — réaction syrienne contre les Arméniens, 70; — Syriens d'É., 86; — É. à Philarète, 84, 89.
ÉGYPTE et Byzance, 22, 95.
ÉPHÈSE, ville, B-4; aux Grecs, 11; — ouverte à Venise, 11.
ÉROTICOS Théophile, révolté à Chypre, 49.
ERZEROUM ou Arzen, Arzen des Rom, Théodosiopolis, Garin, Garnoi-Kagak, Kalikala, 23; — ville d'Arménie, G-4; — sa prospérité, 105; — forteresse, 31; — pillée par les Turcs, 12, 22; — aux Turcs, 12; — annexée à l'Empire, 16, 21; — duc de T., 31; — catépano, 31, 62; — stratège, 31; — cédée au curopalate David, 31, 51; — dans le thème d'Ibérie, 31; — ses murailles relevées, 57.
ERZINDJAN = KELTZÉNÉ.
ÉTIENNE, eunuque révolté, 49.
EUDOXIE, impératrice de Byzance, veuve de Constantin Ducas, 59, 61; — épouse Romain Diogène, 59, 61.
EUNUQUES, dans les hauts commandements militaires, 34; — au gouvernement, 46.
EUPHRATE, thème des villes de l'E., 30, 32; — chef-lieu Samosate, 32; — *voir* MANIACÈS.

FABII, leurs descendants à Byzance, 62.
FERGHANA, province de Transoxiane, 15.
FERGHANIENS, dans la garde à Byzance, 15.
FRANCS, *voir* ARMÉE BYZANTINE.

GABAN, ville, E-5, évêché arménien, 73.
GABRAS, révolté, 49.
THÉODORE, reprend Trébizonde, 67; — y est autonome, 67; — tué par les Turcs, 67.
GALATIE, province d'Asie Mineure, 24.
GALOMBÉGAD, localité du Taurus, 20; — à l'ex-roi d'Ani, 20, 38.
GANTZAC, ville, aujourd'hui Élisabethpol, J-3, patrie d'Oschin de Lampron, 85.
GARGAR, ville, F-5, évêché arménien, 73; — à Philarète, 84.
GARIN = ERZEROUM.
GARNOI-KAGAK = ERZEROUM.
GÉNOIS, en Syrie, 106; — en lutte contre Byzance, 106.
GEORGES, *voir* BAGRATIDES, BARAZBATZÉ, PALÉOLOGUE.
GEORGES, anticatholicos arménien, 85; — réfugié à Tarse, 85.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

Géorgie, rois de G., *voir* Bagrat, Georges; — ravagée par Basile II, 18, par les Turcs, 23; — la G. et Erzeroum, 31.
Géorgiens, les Arméniens traités de G., 37; — les G. avec Bardas Skléros, 53.
Germanos, ministre de Botaniatès, 64.
Goubbos, au sud-ouest de Mélitène, 70; — aux Arméniens, 70, 75.
Gouzes comme Ouzes.
Grégoire de Narec, poursuivi pour Chalcédonisme, 71.
Grégoire II, catholicos arménien, 38; — né Vahram Bahlavouni, 40; installé à Tzamandos, 38.
Grégoire, *voir* Bahlavouni, Pacourianos, Taronite.
Grégoire VII, pape, correspond avec les Arméniens, 73; — et les Turcs, 93.
Guiscard Robert, Normand, lutte contre Alexis Comnène, 37, 42.
Guizisdara, forteresse du Taurus, 80, 87.

Hamtankh, tribu qui passe aux Grecs, 21.
Hantzith, canton arménien, G-4, 40, 88.
Her, canton arménien, I-4, aux Grecs, 18, 27.
Héraclée, ville de Cappadoce, D-5, limite occidentale du pays arménien, 71.
H. du Pont, C-3, aux Grecs, 9, 11, 93.
Hérat, ville du Khorasan, aux Seldjoucides, 8.
Hervé, Franc, général en chef de l'Orient, 65; — son fief de Dabarama, 53; — combat les Petchenègues, 65; — allié aux Turcs, 49, 65; — combattu par eux, 91; — révolté, 49, 65.
Hiérapolis de Syrie = Membidj.
Hisn-Mansour, ville, F-5, 81.
Honi, ville des États de Philarète, 87; — siège de son catholicos, 87.

Ibères, les Arméniens traités d'Ibères, 37; — transportés d'Espagne, 62.
Ibérie, nom de la Géorgie.
Thème grec, G-I, 3-4; — sa formation, 18; — son territoire, 18, 31, 67; — gouverneurs, *voir* Aaron, Katakalon, Nicéphore, Nicétas, Tornikios; — encore aux Grecs en 1069, 26; — duc d'I., 31; — catépano, 31; — stratège, 31; — archonte, 31; — nombreuses forteresses, 31; — chef-lieu Ani, 32; — fournit un impôt au lieu de soldats, 50; — Francs et Varanges en I., 53; — l'armée d'I. privée de ses terres, 54; — Arméniens d'I., 67, 70, 74; — ruiné par les Turcs, 108.
Ibrahim-Inal, émir turc, vainqueur des chrétiens, 22; — révolté, 23, 95, 100.
Iconium, ville, D-5, sa prospérité, 105; — aux Turcs, 11, 12; — pillée par eux, 25, 26, 41, 75.
Imm, près d'Alep, 27; — aux Grecs. 27.
Ivanè, fils de Liparit, 42; — établi à Erzindjan, 42; — trahit, 42, 75.
I., fils de Soula, Géorgien, combat pour les Grecs, 51.
Iviron, monastère de l'Athos, sa fondation, 37, 41.

Jacobites, *voir* Syriens.
Jean, *voir* Bagratides, Curcuas, Ivané.
J., archevêque de Sidè, ministre de Michel VII, 63.
J., eunuque, frère de Michel IV, 46; — favori de Romain III, 46; — ruine l'Empire, 46.
Jengikent, capitale des Gouzes, 8.
Jérusalem, ville, E-8; — quartier chrétien, 22; — ses murs, 22.
Joseph, *voir* Trakhaniotès, 37.

Kaïm, calife, 95.
Kakig, *voir* Bagratides.
K., grand prince arménien, 39; — tué par les Turcs, 39, 85; — a des troupes à lui, 39; — ses fils servent l'Empereur, 39.
K., fils de Kourken, 86; — commande à Moudaçaroun, 86; — vassal de Philarète, 86.
K., catholicos arménien, neveu et successeur de Pierre, 72; — persécuté par les Grecs, 72; — établi à Tavplour, y meurt, 72.
Kakheth, province, IJ-3, domaines du curopalate David, 18.
Kalikala = Erzeroum.
Kamakha-Ani, ville, F-4, n'est pas Théodosiopolis, 23; — dans le thème de Mésopotamie, 30.
Kamir, nom arménien de la Cappadoce méridionale, 71.
Karberd, en Lycandos, 29; — *voir* Kharberd.
Karmalas, rivière, E-4/5.
Karpert, *voir* Kharberd.
Kars, ville, H-3, principauté arménienne sous la suzeraineté grecque, 21; —

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

annexée à l'Empire, 21; — pillée par les Turcs, 23; — sous les ordres de Pacourianos, 42.
KATAKALON, d'une famille arménienne, 36; — sa biographie, 36, 104; — gouverneur d'Ibérie, 22, 24, 31, 36; — battu par les Turcs, 22, 36; — soutient Isaac Comnène, 24, 36; — ses troupes privées, 103; — dirige les eunuques à l'armée, 35; — devant Messine, 36, avec les Arméniaques, 53; — gouverneur des villes du Danube, 36; — à Antioche, 36, 37; — curopalate, 36.
KAVADANEK, refuge des Ardzrouni, 80.
KAVASILAS Alexandre, général d'Alexis Comnène, 37.
K., gouverneur de Vaspouragan, 20, 37.
KÉÇOUN, ville, F-5, à Philarète, 84.
KÉKAUMÉNOS, famille de Colonée, 103; — *voir* KATAKALON.
KELTZÉNÈ, ville, G-4; = Erzindjan en Arménien, 42; — dans le thème de Mésopotamie, 30; — à Ivanè, fils de Liparit, 42.
KHARBERD ou Kharpout, ville, G-4, 29; — thème de Mésopotamie, 30; — à Philarète, 84.
KHARSIAN, thème, DE-3.4, l'ex-roi d'Ani en K., 20, 38; — famille Diogène, 103.
KHATCHATOUR, Arménien, 41, 43; — gouverneur d'Antioche, 41; — lutte contre les Turcs, 41; — aide Romain Diogène vaincu, 41; — incertitudes sur sa mort, 41; — sa puissance, 41; — différent de Bekhd, 41.
KHAZARES, dans la garde à Byzance, 15; — mer des K. = Caspienne, 8.
KHÉLATH, ville, H-4; — son émir vassal des Grecs, 20, 26; — il livre Hervé, 65.
KHLIAT = KHELAT.
KHOMA, pays de Khonae.
KHONAE, ville, B-5, aux Grecs en 1081, 9; — pillée par les Turcs, 25.
KHORASAN, province de l'Iran, 16; — aux Seldjoucides, 8.
KHOYTH, canton Arménien, H-4; — aux Grecs, 28.
KIBOSSA, dans le pays de Colonée, 26.
KOEL, canton, H-3, non loin des Grecs, 28; — au curopalate David, 18; — aux Grecs, 18.
KOGH = KOEL.
KOKUSOS, ville, E-5, thème de Lycandos, 29.
KOUR, fleuve, HK-3.4.
KOURTIKIOS, Arménien soumis à Basile I, 68.
KOUTOULMICH, à Nicée, 11; — révolté, 23; — pille le pays de Kars, 23; — K. et Nicéphore Botaniatès, 96; — les fils de K. à Nicée, 8, 11.

LAMPRON, forteresse près de Tarse, 86; — à Oschin, 86; — princes de L., 86.
LAODICÉE, port de Syrie, E-6; — aux Grecs, 11, 27.
LARISSA, ville, E-4, thème de Lycandos, 29; — à Sénakhérim, 17, 38, 68; — à Kakig de Kars, 38, 68; — à Mleh, 68; — évêché arménien, 72.
LATROS (Mont), près de Milet, 93; — les Turcs au L., 93; — saint Christodule au L., 93.
LAZARE (Saint) de Galézion, 69.
LE CAIRE, les Grecs au C., 22.
LÉON V l'Arménien, empereur de Byzance, 813-820, fortifie Bizou, 20.
LÉON VI le Sage, empereur de Byzance, 886-911, annexions en Arménie, 16, 30, 70; — forme le thème de Lycandos, 29; — celui de Mésopotamie, 30.
LÉON, gouverneur de Mélitène, révolté, 49.
LÉON, frère de Tavadanos, gouverneur d'Édesse, 84.
LÉON, docteur arménien, 72.
LÉON, *voir* LÉPENDRINOS, TORNIKIOS.
LÉPENDRINOS Léon, gouverneur d'Édesse, 41.
LIPARIT, contre le roi d'Ani, 19; — pris par les Turcs, 22, 23, 42. — Son fils, *voir* IVANÈ.
LYCANDOS, ville sur le Tokma-Sou, F-4, 29; — thème, EF-4.5, étendue du thème, 28-29, sa formation, 29, sa fertilité, 29, son catépano, 30; — l'ex-roi d'Ani, à L., 20, 38, 68; — Romain Diogène à L., 25; — Mleh à L., 68; — Kakig de Kars à L., 68.

MACÉDOINE, nom Paulicien de Kibossa, 25.
MAGISTROS, dignité byzantine; — *voir* AARON, BAGRAT, BASILACÈS, BOTANIATÈS, BAHLAVOUNI, BAGRATIDES, PACOURIANOS, SÉNAKHÉRIM.
MALEC-CHAH, sultan Seldjoucide, lutte contre ses parents révoltés, 100; — sa mort, 8.
MALÉINOS, domaines des M., 103; EUSTATHE M. et Basile II, 103.
MAMISTRA = MOPSUESTE.

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

MANAZKERD = MANZIKERT.
MANDALÈ, les fils de M. tuent Kakig d'Ani, 80.
MANGANES, ensemble d'édifices à Constantinople; constructions de Constantin Monomaque, 46.
MANIACÈS, Georges, biographie, 37; — stratège de Téloukh, 28, 32, 37; — catépano de Basse-Médie, 32, 37; — stratège des villes de l'Euphrate, 32, 37; — s'empare d'Édesse, 37; — gouverneur de Haute-Médie, 37; — devant Messine, 36, 37; — meurt révolté, 37, 49.
MANZIKERT, ville, H-4, du thème de Vaspouragan, 28, 32; — héritage du curopalate David, 20, 28; — aux Grecs, 20, 26; — défense contre les Turcs, 20, 23, 43, 53; — victoire turque sur Romain Diogène, 43, 61, 62, 75, 76.
MARACH, ville, F-5; — Romain Diogène à M., 25; — à Philarète, 84, dont le catholicos y siège, 87.
MARC, archevêque grec de Césarée de Cappadoce, 78.
MARZPAN, 40,
MASOUR, fils de Koutoulmich, 11.
MAVRIX, seigneur byzantin, 103.
MÉDIE, thème de Haute-Médie ou Vaspouragan, 17, 32, chef-lieu Van, 32; — pays riche, 32; — *voir* MANIACÈS, VASPOURAGAN. — Thème de Basse-Médie, 32; — son étendue, 32; — catépano de B.-M., 32.
MÉLIK-CHAH, *voir* MALEC-CHAH.
MÉLISSÈNE, Nicéphore, beau-frère de Manuel Comnène, 63; — César, 63; — pris par les Turcs, 63; — révolté avec l'aide des Turcs et d'Alexis Comnène, 9, 63, 97.
MÉLITÈNE, ville, F-4; — sa prospérité, 105; — annexée à l'Empire, 16, puis repeuplée, 102; — gouverneurs : *voir* LÉON; — thème de Lycandos, 29; — catépano de M., 29; — fortifiée, 57; — saccagée par les Turcs, 24, 26, 107; — Arméniens à M. : installation, 50, 67, 70, évêché, 73, contingent, 33, 50, 69; — Philarète, 25, 82, 84, 89; — Syriens de M. 86.
MEMBIDJ, ville, F-6; prise par Romain Diogène, 25, 27; — confiée aux Arméniens, 27, 43, 70, dont Philarète, 27; — aux Turcs, 27, 75.
MERV, ville du Khorasan, aux Seldjoucides, 8.
MÉSANACTÈS, révolté, 49.
MÉSOPOTAMIE, thème, FH-4; — sa formation, 30; — son étendue, 30, 67; — fournit un impôt au lieu de soldats, 50; — ravagée par Crispin, 58; — Arméniens de M., 40, 67, 70, 74, 75; — domaines des Bahlavouni en M., 20; — aux Grecs en 1078-1079, 11; — ducs de M. : *voir* AARON, ARDZROUNI, SÉNAKHÉRIM, BAHLAVOUNI GRÉGOIRE et VAHRAM, PALÉOLOGUE.
MESSINE, ville de Sicile; aux Grecs, 36; — les corps d'Asie devant M., 53.
MIAFARKIN, ville, G-5; — abandonnée par les Hamtankh, 21; — prince de M., 88.
MICHEL, *voir* DUCAS, SPONDYLE.
MICHEL III, empereur de 842 à 867, 15.
MICHEL IV, empereur de 1034 à 1041; — de naissance vulgaire, 48; — épileptique, 45; — ses amours avec l'impératrice Zoé, 46; — ses frères eunuques Constantin, 34, et Jean, 46, 47; — fortifie l'armée, 54; — révoltes, 49; — guerre contre Ani, 19.
MICHEL V le Calfat, empereur de 1041 à 1042; — de naissance vulgaire, 48; — biographie, 45; — son oncle Constantin ministre, 46.
MICHEL VI, Stratiotikos, empereur de 1056 à 1057; — exaspère ses généraux, 45; — lésine avec l'armée, 55; — gouverne par ses eunuques, 47, 56; — révoltes, 33, 38, 49, 69.
MILET, ville, A-5, — menacée par les Turcs, 93.
MLEH, chef arménien, dans le Taurus, 29, conquiert le thème de Lycandos, 68.
MOGHK, canton arménien, H-5; — les princes de M. contre l'Empereur, 53.
MONASTÈRES, en Vaspouragan, 17.
MONOPHYSITES à Édesse, 70.
MOPSUESTE, ville, E-5, ouverte à Venise, 11; — dans le commandement de Lycandos, 30; — à Philarète, 84.
MOSQUÉE à Constantinople, 94; — on y prie pour le calife, 95.
MOUCH, ville, H-4, 16; — aux Grecs, 28.
MOUDAÇAROUN, forteresse près de Kéçoun, 86; — à Kakig, 86.
MOUNKIDITES, famille arabe à Césarée sur l'Oronte, 27.
MOURAD-SOU, bras méridional de l'Euphrate.
MOUSTANSIR, calife d'Égypte, et les Grecs, 95.

NAHRÉAR, en Lycandos, 29.

Digitized by Google — Original from CORNELL UNIVERSITY

NAKHITCHÉVAN, ville, I-4.
NASIR ibn ISMAIL, chérif, 95; — ambassadeur à Constantinople, 95.
NEOCÉSARÉE, ville, F-3, ruillée par les Turcs, 25, 26.
NÉPHERKERT = MIAFARKIN.
NESTOR, révolté, 61.
NESTORIENS, à Édesse, 70.
NICÉE, ville C-3, aux Turcs 8, 98; — chef-lieu de sultanat, 8, 11, 12, 100; — les chrétiens disparaissent, 99.
NICÉPHORE, *voir* BOTANIATÈS, BRYENNE, COMNÈNE, MÉLISSÈNE, PALÉOLOGUE, PHOCAS.
N., eunuque, commandant en Ibérie, 34, 35, 36; — contre Douin, 34, 35; — duc d'Antioche, 35, 41.
NICÉPHORITZE, eunuque, ministre de Michel VII, 62, 63.
NICÉTAS, eunuque, commande en Ibérie, 34.
NICHAPOUR, ville du Khorasan, aux Seldjoucides, 8.
NICOLAS, eunuque, commande en Asie, 34.
NICOMÉDIE, ville, C-3, ruinée par les Arabes, 102, par les Turcs, 108; — aux Turcs, 11, 98.
NIK, canton d'Arménie, I-3, 20.
NORMANDS, *voir* FRANCS.
NPHRKERT = MIAFARKIN.

OLTI, ville, H-3; — sa position, 31; — au curopalate David, 51; — aux Grecs, 28, 31.
OPSIKION, thème, BC-3, 4.
OPTIMATES, thème, C-3.
ORIENT, catépano d'O., 39; — *voir* DOMESTIQUE.
OSCHIN, émir turc, ravage l'Amanus, 24.
OSCHIN, Arménien émigré en Cilicie, 86; — seigneur de Lampron et de Tarse, 86; — sébaste, 86; — vassal de Philarète, 85, 86.
OSRHOÈNE, nom antique du pays d'Édesse, 24.
OURMIAH, ville et lac, I-5.
OUZES, *voir* TURCS.

PACOURIANOS :
APAS, magistros, 42; — gouverneur d'Antioche, 42.
GRÉGOIRE, de grande famille, 42; — Arménien plus que Géorgien, 37, 42; — sébaste, 42; — commandant en chef d'Occident, 42, à Kars, 42, à Erzeroum, 42; — combat pour les Grecs, 42; — fondateur de Batchkovo, 42; — tué par les Petchenègues, 42.
PAHLAVIDE = BAHLAVOUNI.
PAKARAT = BAGRAT.
PALÉOLOGUE,
GEORGES, beau-frère d'Alexis Comnène, 37; — commande en Mésopotamie, 37; — y combat Philarète, 82.
NICÉPHORE, commande en Mésopotamie, 37.
PALOU, ville, G-4; — confiée à Philarète, 81, 84.
PAMMAKARISTOS, couvent à Constantinople, ses fondateurs, 37.
PANCRACE = BAGRAT.
PAPHLAGONIE, thème, DE-3, aux Grecs en 1081, 9, 11.
PATMOS et les pirates, 106.
PATRICE, *voir* ARISDAGUÈS.
PAUL, catholicos de Philarète, 87.
PAULICIENS, amis des noms bibliques, 25, 26; — comptent beaucoup d'Arméniens, 67; — vaincus par Basile II, 67; — au service de Byzance, 68.
PEDJNI, ville, I-3; — aux Bahlavouni, 20, 40; — aux Grecs, 20, 40.
PERGRI, ville, I-4, aux Grecs, 20, 37, aux Turcs, 28.
PESTE à Constantinople, 63, 109.
PETCHENÈGUES, parents des Seldjoucides 9; — franchissent le Bosphore, 8; — en lutte avec Byzance, 23, 34, 37, 93; — tuent Pacourianos, 42.
PHASIANE, *voir* BASIAN.
PHILARÈTE, Vrakhamios, 81; — son portrait, 81; — Arménien, 81; — de religion orthodoxe grecque, 71; — général en chef d'Orient, 25, 43, 81; — battu par les Turcs, 25, 75, 82; — se révolte au nom de Romain Diogène, 82; — se fortifie dans le Taurus, 84; — s'entend avec les Turcs, 88, 89; — refuge des Grecs et des Arméniens, 76, 82, 83, 88; — ses possessions, 84, 87; — ses vassaux, 85; — sa force militaire, 83; — ses mercenaires francs, 54, 82; — se conduit en aventurier, 83; — sa légende, 83, 84; — aide Kakig d'Ani, 80, 87; — fait périr Thornig, 40, et les autres chefs arméniens, 87; — combattu par l'Empire, 82, devient vassal et mandataire des Grecs, 11, 89; — sébaste (?) 84; — Phil. et Grégoire, II, 87; — haï des Arméniens, 71, 85, 86, 88, des Syriens, 86; — ses ennemis, 88; — son fils livre Antioche à Soliman, 8.

Digitized by Google
Original from CORNELL UNIVERSITY

PHILIPPICUS, empereur de 711 à 712, persécute les Arméniens, 50.
PHOCAS, origine romaine des Phocas, 62; — transportent les Ibères au Caucase, 62; — leurs domaines, 103; — parents de Nicéphore Botaniatès, 62.
BARDAS, révolté, 51, avec beaucoup d'Arméniens, 53.
NICÉPHORE, empereur de 963 à 969, d'abord domestique, 52; — établit les Arméniens dans l'Empire, 69; — sa législation envers eux, 52.
PHRYGIE, 24.
PIERRE, catholicos; son rôle dans l'annexion d'Ani par les Grecs, 19; — retenu à Constantinople, 72; — à Sébaste, 72; — y meurt, 72.
PIRATERIES musulmanes et latines, 106.
PODANDOS, ville et défilé du Taurus, E-5; — limite occidentale du pays arménien, 71.
POTI, ville, H-2; — à Sempad Bagratide, 50; — pillée par lui, 50.
PRAINÈTOS, ville, C-3; — aux Turcs, 98.
PROÈDRE, dignité byzantine, *voir* THÉODOSE.
PROTONOBILISSIME, dignité byzantine, *voir* ZAKHAS.
PROTOSPATHAIRE, dignité byzantine, *voir* GRÉGOIRE MAGISTROS.
PROUSIANOS, sa révolte, 49.
PSELLOS Michel, maître de Michel VII, 63.
PYRAME, rivière, EF-4.5.
RABAN, ville, F-5, à Philarète, 84.
RAIMBAUD, commande les Francs de Philarète, 82.
RECHDOUNI, canton d'Arménie, H-4.5, à l'Empire, 27.
ROMAIN I LÉCAPÈNE, empereur de 912 à 959; — annexions en Arménie, 30.
ROMANOPOLIS = PALOU.
ROME et l'église arménienne, 73.
ROUSSEL DE BAILLEUL, brûle Chrysopolis, 58, 66, 108; — prend Jean Ducas 62, le proclame empereur, 62, 66; — pris par les Turcs, 62, 91; — dans le thème arméniaque, 65, 66; — ses trahisons, 66; — arrêté par Alexis Comnène, 66; — aimé des populations grecques, 66.
RUFINIANES, sur le golfe de Nicomédie, aux Turcs, 98.
RUSSES, échec devant Constantinople, 36; — dans l'armée byzantine d'Asie, 53.

SAINTE-CROIX DE VARAG, couvent arménien, 87.
SAMOSATE, ville, F-5; — importance militaire, 30; — catépano, 30; — garnison, 30; — différente d'Arsamosate, 30; — n'est pas en Basse-Médie, 32; — chef-lieu du thème de l'Euphrate, 30, 32; — aux Arméniens, 70; — évêché arménien, 73.
SAMOUKH, émir turc, ravage l'Arménie, 24.
SAMUEL, docteur arménien, 72.
SARKIS, trahit le roi d'Ani, 19.
SARKIS, catholicos arménien, neveu du catholicos Pierre, 87; — investi par Grégoire II, 87; — sa mort, 87.
SAROS, rivière, E-4.5.
SASSOUN, canton d'Arménie, GN-4; désastre turc, 26, 40.
SAUTERELLES, 109.
SCIPIONS, leurs descendants à Byzance, 62.
SCUTARI = CHRYSOPOLIS.
SÉBASTE, titre byzantin, *voir* GRÉGOIRE MAGISTROS, PACOURIANOS, PHILARÈTE OSCHIN.
SÉBASTE, ville, F-4, à Sénakhérim Ardzrouni, 17, 38, 68, à ses héritiers, 38; — pillée par les Turcs, 24, 26; — Romain Diogène à S., 25, 76; — défaite de Manuel Comnène, 25, 76; — contingents arméniens de S., 35, 50, 52, 68, 76; — longtemps sans murailles, 57; — Arméniens à S., 67; — évêché arménien, 72; — résidence du catholicos, 72.
SELDJOUCIDES, *voir* TURCS.
SELDJOUK, ancêtre des Seldjoucides, 7.
SÉLEUCIE, ville, D-6, Arméniens de S. 69.
SEMBAT-SEMPAD.
SÉNAKHÉRIM, *voir* ARDZROUNI.
SIMANDOUA, pour Tzamandos, 25.
SIOUNIE, province, IJ-4.
SKLÉRÈNA, concubine de Constantin Monomaque, 47.
SKLÉROS
BARDAS, révolté, 31, 51, 53, 102.
BASILE, révolté, 49.
SMYRNE, ville, A-4; — aux Turcs, 11.
SOLIMAN, fils de Koutoulmich, 11; — réside à Nicée, 8, 9, 11; — sultan, 8, 100; — conquiert Antioche, 8; — maître de tout l'Orient, 9, 11; — sa situation politique, 11, 100; — S. et Michel VII, 96; — révolté contre le sultan, 100, 101.
SPATHAROCANDIDAT, dignité byzantine, à des Arméniens d'Ani, 39.
SPONDYLE Michel, eunuque, gouverneur d'Antioche, 34.

Digitized by Google
Original from CORNELL UNIVERSITY

STRATÈGE, *voir* THÉODOSIOPOLIS, TÉLOUKH.
STROVILO, ville, A-5, ouverte aux Vénitiens, 11.
SYMPOSION, dans le pays de Lycandos, 68.
SYRIE, Arméniens en S. septentrionale, 67, 69.
SYRIENS, hostiles aux Grecs, 51; — avec les Turcs, 75; — leur patriarche réfugié à Amida, 51; — en recul devant les Arméniens, 70; — les S. et Philarète, 86; — querelles religieuses, 86; — S. Jacobites à Édesse, 70.

TADJAT, *voir* ANTZÉVATSIQ.
TAIKH, province, GH-3.4, au curopalate David, 18; — aux Grecs, 31.
TANCRÈDE, à Tarse, 86.
TANOUTER, dignité arménienne, 39.
TARON, canton d'Arménie, GH-4, annexé à Byzance, 16, 30; — thème de Mésopotamie, 30; — princes de T., *voir* TORNIKIOS; — duc de Vaspouragan et T., 40; — les Turcs en T., 40; — les princes de T. contre l'Empire, 53.
TARONITE Grégoire, révolté, 49.
TARSE, ville, E-5, ouverte à Venise, 11; — Arméniens à T., 42, 67; — évêché arménien, 72; — à Philarète, 84; — à Aboulgarib, 85; — à Oschin, 86.
TAURUS, peuplé d'Arméniens, 67, 69.
TAUTOUCAS, arménien établi à Samosate, 70.
TAVADANOS, 84.
TAVPLOUR, près de Kokusos, résidence du catholicos, 72, 73.
TCHALTA-TCHAI, rivière, F-4.
TCHOROKH, rivière, GH-3, à la frontière grecque, 28.
TÉKI ou TÉKIQ, canton arménien, FG-4, aux Grecs, 30; — dans le thème de Mésopotamie, 30.
TÉLOUKH, ville, F-5, stratège de T., 28; — ses contingents d'archers, 53; — Arméniens à T., 70; — *voir* MANIACÈS.
TÉPHRIKÈ, ville, F-4, contingents arméniens de T., 33, 50, 69; — refuge d'Arméniens, 67.
THÉODORA, impératrice, 1054-1056, sur une inscription d'Ani, 32; — emploie des eunuques à l'armée, 34, et au gouvernement, 46; — gaspille, 47; — intrigues contre Romain Argyre, 49; — en lutte avec sa sœur Zoé, 49; — projets de mariage avec Kakig d'Ani (?), 77.
THÉODORE, général eunuque, 35.
THÉODOSE, général eunuque, 34. — Proèdre révolté, 49.
THÉODOSIOPOLIS, *voir* ERZEROUM.
THÉOLOGUE = ÉPHÈSE.
THÉOPHILE, empereur, 829-842, installe les Turcs Vardariotes à Salonique, 15.
THÉOPHILE, *voir* ÉROTICOS.
THESSALONIQUE, les Turcs Vardariotes, 15.
THONDRACIENS, hérétiques poursuivis par Grégoire Magistros, 40.
THORNIG = TORNIKIOS.
THOROS, catholicos arménien, 87, dit Alakoçig.
THRACÉSIENS, thème, B-4.5, garnison de Varanges, 53.
TIFLIS, ville, I-3.
TOGRUL-BEG, Seldjoucide; lutte contre Ibrahim-Inal, 23, 95, le calife, 23, 95, et Koutoulmich, 23; — ses conquêtes vers l'ouest, 24; — devient sultan, 94; — roi de l'est et de l'ouest, 23; — les Byzantins contre lui, 33; — négocie avec Constantin Monomaque, 94; — repoussé devant Manzikert, 43; — à Trébizonde (?) 22.
TOKMA-SOU, rivière, F-4.
TORNIKIOS, ou Thornig, prince de Sassoun, 40; — fils de Moucheg, 26; — ses forces militaires, 88; — son territoire, 88; — vainqueur des Turcs, 26, 40; — victime de Philarète, 40, 82, 88; — T. et Grégoire II, 87; — mis à mort par les Turcs, 88.
TORNIKIOS Léon, de la famille arménienne des princes de Taron, 36; dit Géorgien, 37; — duc d'Ibérie, 37; — révolté, 22, 23, 36, 49.
TORTOSE, ville, E-6.
TOUCH, ville du Khorasan, aux Seldjoucides, 8.
TOUTAKH, chef turc, 96.
TRAKHANIOTÈS Joseph, sa famille, 37, duc d'Antioche, 37.
TRÉBIZONDE, ville, G-3, attaquée par les Turcs, 22, 93; — aux Grecs, 11; — sous les Gabras, 67.
TREMBLEMENT DE TERRE, 109.
TRIPOLI, port de Syrie, E-7, 27.
TURCOMANS ou Turcs, 8.
TURCS OUZES ou Gouzes, 7; — leur résidence, 8; — aspect physique, 8; — vivent de pillage, 8, 15, 17; — au service de Byzance, 15, du calife, 15; — battus par les Grecs, 43, 57, 62.
TURCS SELDJOUCIDES, *voir* ALP-ARSLAN, MALEC-CHAH, TOGRUL-BEG. — Biblio-

Digitized by Google Original from CORNELL UNIVERSITY

graphie, 7; — origines, 7; — mœurs, 16, 107, indisciplinés et divisés, 100, 101, pillards et cruels, 106, 107, versatiles, 100, aspect terrifiant, 17; — tolérance religieuse, 74; — nombreux, 8; — vainqueurs des Gaznévides, 8, du Khorasan, 8; — alliés aux Francs, 49, 65, aux Arméniens, 74, 79, aux Syriens, 75; — au service de Byzance, 91, 93; — traitent avec elle, 94 sqq.; — au service des prétendants byzantins, 91; — luttent contre les Byzantins, 7, 16, 25, 26, 63, 76, 92, qu'ils craignent longtemps, 26; — tiennent les routes et les campagnes d'Asie Mineure, 93, 97, 99, par petites bandes, 93, 99, avec leurs troupeaux, 9; — n'ont pas occupé le pays, 9, 12, 94, 97, 99; — sont arrêtés par les places fortes, 9; — font payer tribut, 9; — pillent l'Arménie, 8, 22, 23, et Mossoul, 8, l'Asie Mineure, 15, 23-25, 44, 74, 92, 102, 107; — pillent l'Empire sans s'installer, 26, 94, 97; — possèdent en 1081, le Vaspouragan. 16, Ani, 18, 19, Nicée, 8, 98, Chrysopolis, 8, 98, le Bosphore et la côte de Marmara, 8, 10, 23, 25, où ils sont campés, 99, et où ils détruisent les chrétiens, 99; — État turc de Bythinie, 11, 12; — Antioche aux Turcs, 8, 70.

TURCS VARDARIOTES, à Thessalonique, 15.

TZAMANDOS, ville, E-4, sur le Karmalas, 29; — thème de Lycandos, 29; — bloquée par les Turcs, 25; — Afchin y subit de grosses pertes, 26; — les Arméniens de Tzamandos, 75, 76; — Kakig de Kars, 38, 68; — Grégoire II, 38, 73; — Mleh, 68; — Sénakhérim de Vaspouragan, 68.

TZIMISCÈS, empereur de Byzance, 969-976, persécute les Arméniens, 72.

VAÇAG, *voir* BAHLAVOUNI.

VAHAN, catholicos arménien déposé, 71.

VAHRAM, *voir* BAHLAVOUNI.

VAN, ville et lac, H-4, chef-lieu du thème de Haute-Médie, 32.

VARAG, couvent arménien, 87.

VARAJNOUNIK, canton du Vaspouragan, GH-4, patrie de Philarète, 81.

VARANGES, *voir* RUSSES.

VARDARIOTES, *voir* TURCS.

VASPOURAGAN, province arménienne, HI-4.5, son importance, 57, envahi par les Seldjoucides, 16, protégé par Byzance, 17. — Province byzantine; ses gouverneurs, *voir* AARON, COMNÈNE Nicéphore, GRÉGOIRE Magistros, KAVASILAS, MANIACÈS. — Comprend Manzikert, 28; — Arméniens autonomes, 39; — duc de V., 40.

VATATZÈS, famille dominante à Rodosto, 103.

VENISE, ports grecs ouverts à Venise, 11; — à Antioche, 106.

VRAKHAMIOS, *voir* PHILARÈTE.

ZAB (le Grand), rivière, HI-4.6.

ZAKHAS, Turc au service de Byzance, 97; — protonobilissime, 97; — se révolte, 98.

ZAPÉTRA, ville, F-5, en Lycandos, 29.

ZARÉVAN, canton d'Arménie, I-5, aux Grecs, 18.

ZOÉ, impératrice, femme de Romain III Argyre, 46, et de Constantin Monomaque, 34; — trahit Romain, 46; — gaspille, 47; — règne avec Théodora, 49.

ZOMPI, pont sur le Sangar, 62; — Roussel y prend Jean Ducas, 62.

ZORVRI-GOZERN, couvent arménien, 81.

NANCY-PARIS, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

CORRECTIONS ET ADDITIONS

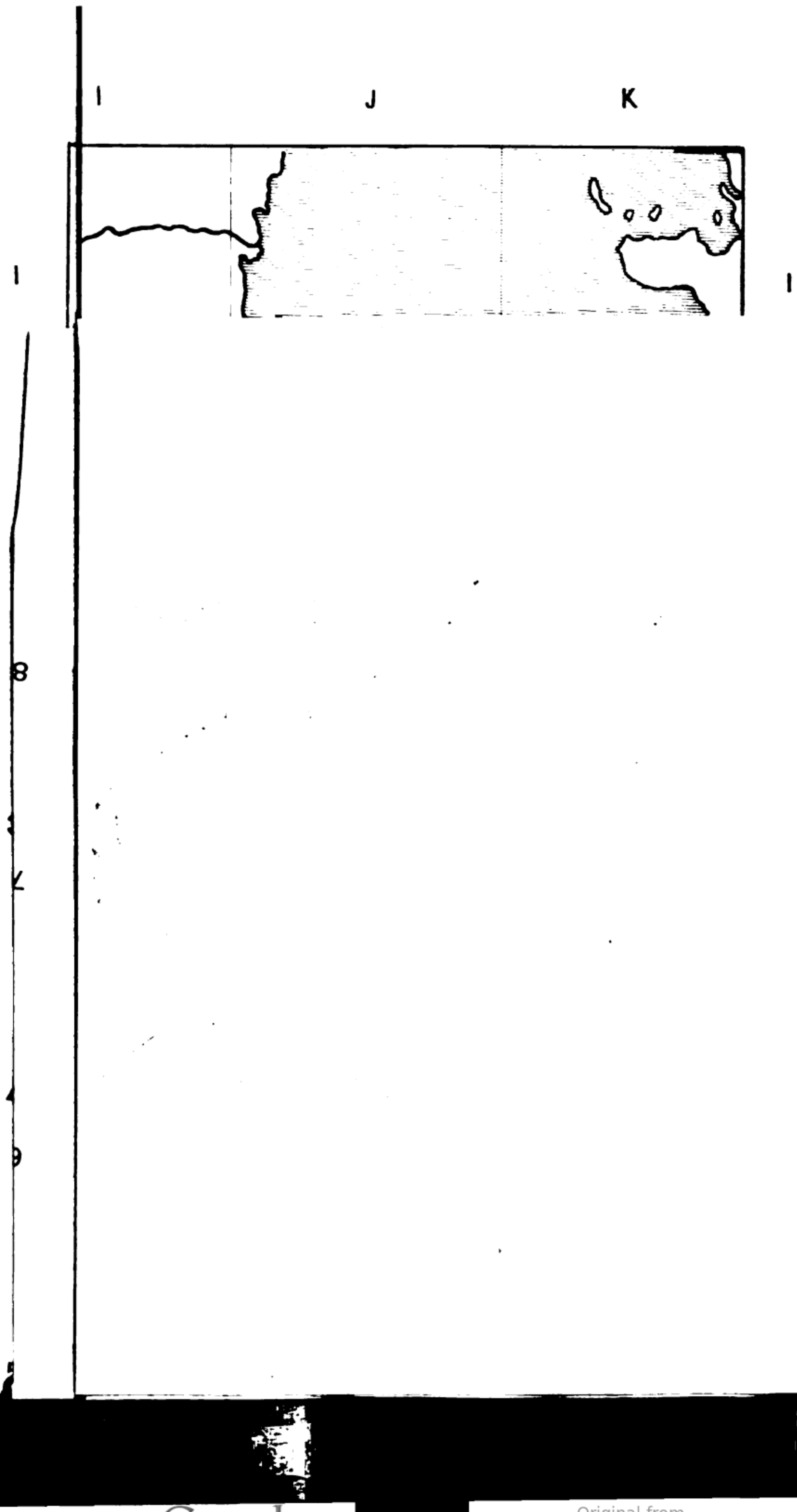
Le signe = est précédé de la lecture à rejeter; il est suivi de la lecture à adopter.

P. 15, n. 1, lig. 6 : 567 = 576.
P. 23, n. 2, lig. 2 : 80 = 90.
P. 34, dernière ligne : Théodose = Théodore.
P. 41, n. 3, lig. 13 et 14, lire : qui signifie ici prendre, etc.
P. 49, lig. 6 : presque = préféré.
P. 62, n. 2, lig. 8 : 236 = 336.
P. 74, n. 5, lig. 3 : 37 = 39; — lig. 6 : 33 = 31.
P. 81, n. 2 : 110 = 119.
P. 95, notes, lig. 12 : SKYLITZES = CÉDRÉNUS.
P. 96, n. 1, lig. 7, à partir du bas : 723 = 733.
P. 114, art. GUILLAUME de Tyr, lig. 2 : *Arm.* = *Occid.*

Digitized by Google
Original from
CORNELL UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY



Digitized by Google
Original from
CORNELL UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS
NANCY - PARIS - STRASBOURG

ANNALES DE L'EST
(1re SÉRIE)

1re à 18e année **(1887 à 1904)**, 18 volumes grand in-8. Chacun à . . . . . **12 fr.**
Prix réduit de la collection des 18 volumes . . . . . **108 fr.**
La *Table générale des matières des dix premières années* se trouve au tome X, 1896, pages 599 à 640.

ANNALES DE L'EST ET DU NORD
(2e SÉRIE)

19e à 23e année **(1905 à 1909)**, 5 volumes grand in-8. Chacun à . . . . . **12 fr.**
Prix réduit de la collection des 5 volumes. . . . . **30 fr.**

ANNALES DE L'EST
(3e SÉRIE)

Prix de chaque année par abonnement . . . . . **8 fr.**

24e année, 1910. — Fasc. 1 : **Cultes et Mythes du Pangée,** par M. Paul Perdrizet. Volume de 103 pages, avec 4 planches. . . . . **5 fr.**
— Fasc. 2 : **Le Mécénat du Cardinal Jean de Lorraine (1498-1550),** par M. Albert Collignon, Volume de 175 pages, avec 1 planche. . . . **6 fr.**
— Fasc. 3 : **Bibliographie lorraine (1909-1910).** Volume de 169 pages. **4 fr.**
(Ne se vend plus séparément.)

25e année, 1911. — Fasc. 1 : **Étude littéraire sur les Élégies romaines de Goethe,** par M. Marcel Blanc. Volume de 97 pages. . . . . **3 fr. 50**
— Fasc. 2 : **Tables alphabétiques et méthodiques** *des « Annales de l'Est » (1897-1904) et des « Annales de l'Est et du Nord » (1905-1909),* par M. Robert Parisot. Volume de 75 pages. . . . . **3 fr.**
— Fasc. 3 : **Bibliographie lorraine (1910-1911).** Volume de 155 pages. **4 fr.**

26e année, 1912. — Fasc. 1 : **La Lutte pour le français en Lorraine avant 1870.** *Étude sur la propagation de la langue française dans les départements de la Meurthe et de la Moselle,* par M. Gaston May. Volume de 214 pages, avec une carte . . . . . **4 fr. 50**
L'ouvrage de M. G. May a obtenu en 1913, de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, une partie du prix Audiffred.
— Fasc. 2 : **Étude sur la formation et l'emploi des composés nominaux dans le latin archaïque,** par M. Albert Grenier. Volume de 220 pages . . . . . **8 fr.**
— Fasc. 3 : **Bibliographie lorraine (1911-1912).** Volume de 256 pages. **5 fr.**

27e année, 1913. — Fasc. 1 : **L'Esprit public dans le département de la Meurthe, de 1814 à 1816,** par M. René Perrin. Volume de 123 pages. **4 fr.**
L'ouvrage de M. R. Perrin a obtenu en 1914, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une partie du prix Prost.
— Fasc. 2 : **Bibliographie lorraine (1912-1913).** Volume de 226 pages. **5 fr.**

28e année, 1914. — Fasc. 1 : **Études sur Grillparzer :** *Grillparzer et la Nature. — Grillparzer et l'Amour. — Grillparzer et les Races,* par M. A. Tibal. Volume de 236 pages. . . . . **5 fr.**
— Fasc. 2 : **Byzance et les Turcs seldjoucides dans l'Asie occidentale jusqu'en 1081,** par M. J. Laurent. Volume de 140 pages, avec une carte . . . . . **7 fr.**

29e et 30e années, 1915-1916. — **Les Cultes égyptiens à Délos, du IIIe au Ier siècle av. J.-C.,** par Pierre Roussel. Volume de 300 pages, avec 3 tableaux hors texte, 3 planches et 16 figures . . . . . **10 fr.**

31e année, 1917. — **Paul Hervieu, conteur, moraliste et dramaturge.** *Essai de critique littéraire,* par M. Edmond Estève. Volume de 152 pages . . . . . **5 fr.**

Digitized by Google
Original from CORNELL UNIVERSITY

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS
NANCY - PARIS - STRASBOURG

ANNALES DE L'EST

PUBLIÉES PAR LA

FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY

TROISIÈME SÉRIE

TRENTE-DEUXIÈME ET TRENTE-TROISIÈME ANNÉES—1918-1919

(Neuvième et dixième années de la troisième série)

Les *Annales de l'Est*, abandonnant l'ancienne forme de Revue trimestrielle, comprennent, à partir de la troisième série, deux sections distinctes :

1° Une série de fascicules de sujets divers : littérature, philologie, archéologie, histoire, géographie, philosophie. Chaque fascicule, d'étendue variable, forme un ouvrage complet. Ces fascicules paraissent sans périodicité fixe;

2° Un fascicule annuel de *Bibliographie lorraine*, donnant l'analyse critique des principales publications, articles ou livres nouveaux, touchant l'archéologie, l'histoire, les arts, la littérature, la dialectologie, le folklore, la géographie et le mouvement économique de la région.

La *Bibliographie lorraine* a obtenu, en 1912 et en 1913, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une partie du prix Prost.

Elle a été en outre, à deux reprises, honorée d'une souscription par le Conseil général de Meurthe-et-Moselle.

Les divers fascicules d'une même année constituent ensemble un volume grand in-8 de 320 pages en moyenne, avec titre et table commune des matières. Ils sont néanmoins mis en vente séparément, à des prix variables suivant leur importance.

SOMMAIRE DES ANNÉES 1918-1919

J. M. Tourneur-Aumont. — **L'Alsace et l'Alemanie.** *Origine et place de la tradition germanique dans la civilisation alsacienne (Études de géographie historique)*. Volume grand in-8 de 233 pages. . . . . **10 fr.**

Afin d'avantager les personnes qui désirent acquérir, à titre d'abonnées, la suite ininterrompue et complète des *Annales de l'Est*, il est prévu une faculté d'abonnement global à l'ensemble de chaque année.

Le prix annuel de cet abonnement — prix qui représente un montant sensiblement inférieur à celui de l'ensemble des fascicules achetés séparément — est de **8 francs**.

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY - PARIS - STRASBOURG

Digitized by Google
Original from
CORNELL UNIVERSITY

5

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

Digitized by Google
Original from
CORNELL UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
CORNELL UNIVERSITY

Digitized by Google
Original from
CORNELL UNIVERSITY